



Contes et nouvelles de La Fontaine

Jean de La Fontaine

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Contes et nouvelles de La Fontaine

Je voudrais, pour parler de la Fontaine, faire comme lui, quand il allait à l'Académie, « prendre le plus long. » Ce chemin-là lui a toujours plus agréé que les autres. Volontiers il citerait Platon et remonterait au déluge pour expliquer les faits et les gestes d'une belette et, si Ton juge par l'issue, bien des gens trouvent qu'il n'avait pas tort. Laissez-nous prendre comme lui le chemin des écoliers et des philosophes, raisonner à son endroit comme il faisait à l'endroit de ses bêtes, alléguer l'histoire et le reste. C'est le plus long si vous voulez : au demeurant, c'est peut-être le plus court.

LA FOMiixE,

Me voici donc à Taise, libre de rechercher toutes les causes qui ont pu former mon personi âge et sa poésie ; libre de voyager et de conter mon voyage. J'en ai fait un l'an dernier par la mer et le Rhin, pour revenir par la Champagne. Partout, dans ce circuit, éclate la grandeur ou la force. Au nord, l'Océan bat les falaises blanchâtres ou noie les terres plates : les coups de ce bélier monotone qui heurte obstinément la grève, l'entassement de ces eaux stériles qui assiègent l'embouchure des fleuves, la joie des vagues indomptées qui s'entre-choquent follement sur la plaine sans limites, font descendre au fond du cœur des émotions tragiques; la mer est un hôte disproportionné et sauvage dont le voisinage laisse toujours dans l'homme un fond d'inquiétude et d'accablement. En avançant vers Test, vous rencontrez la grasse Flandre, antique nourrice de la vie corporelle, ses plaines im-

menses toutes regorgeantes d'une abondance grossière, ses prairies peuplées de troupeaux couchés qui ruminent, ses larges fleuves qui tournoient paisiblement à pleins bords sous les bateaux chargés, ses nuages noirâtres tachés de blancheurs éclatantes qui abattent incessamment leurs averses sur la verdure, son ciel changeant plein de violents contrastes et qui répand une beauté poétique sur cette lourde fécondité. Au sortir de ce grand potager, le Rhin apparaît, et Ton remonte vers la France. Le magnifique fleuve déploie le cortège de ses

ET L'ESPRIT GAULOIS. iiij

eaux bleues entre deux rangées de montagnes aussi nobles que lui; leurs cimes s'allongent par étages jusqu'au bout de l'horizon dont la ceinture lumineuse les accueille et les relie ; le soleil pose une splendeur sereine sur leurs vieux flancs tailladés, sur leur dôme de forêts toujours vivantes; le soir, ces grandes images flottent dans des ondulations d'or et de pourpre, et le fleuve couché dans la brume ressemble à un roi heureux et pacifique qui, avant de s'endormir, rassemble autour de lui les plis dorés de son manteau. Des deux côtés les versants qui le nourrissent se redressent avec un aspect énergique ou austère ; les pins couvrent les sommets de leurs draperies silencieuses, et descendent par bandes jusqu'au fond des gorges; le puissant élan qui les dresse, leur roide altitude donne l'idée d'une phalange de jeunes héros barbares, immobiles et debout dans leur solitude que la culture n'a jamais violée. Us disparaissent avec les roches rouges des Vosges. Vous quittez le pays à demi allemand qui n'est à nous que depuis un siècle. Un air nouveau moins froid vous souffle aux joues; le ciel change et le sol aussi. Vous êtes entré dans la véritable France, celle qui a conquis et façonné le reste. Il semble que

de tous côtés les sensations et les idées affluent pour vous expliquer ce que c'est que le Français.

Je revenais par ce chemin au commencement de l'automne, et je me rappelle combien le changement de paysage me frappa. Plus de grandeur ni de puissance ; l'air sauvage ou triste s'efface ; la monotonie et la poésie s'en vont ; la variété et la gaieté commencent. Point trop de plaines ni de montagnes ; point trop de soleil ni d'humidité. Nul excès et nulle énergie.

iv LA FONT AL SE.

Tout y semblait maniable et civilisé ; tout y était sur un petit modèle, en proportions commodes, avec un air de finesse et d'agrément. Les montagnes étaient devenues collines, les bois n'étaient plus guère que des bosquets, les ondulations du terrain recevaient sans discontinuer les cultures. De minces rivières serpentaient entre des bouquets d'aunes avec de gracieux sourires. Une raie de peupliers solitaires au bout d'un champ grisâtre, un bouleau frêle qui tremble dans une clairière de genêts, l'éclair passager d'un ruisseau à travers les lentilles d'eau qui l'obstruent, la teinte délicate dont l'éloignement revêt quelque bois écarté, voilà les beautés de notre paysage ; il paraît plat aux yeux qui se sont reposés sur la noble architecture des montagnes méridionales, ou qui se sont nourris de la verdure surabondante et de la végétation héroïque du Nord ; les grandes lignes, les fortes couleurs y manquent ; mais les contours sinueux, les nuances légères, toutes les grâces fuyantes y viennent amuser l'agile esprit qui les contemple, le toucher parfois, sans l'exalter ni l'accabler. Si vous entrez plus avant dans la vraie Champagne, ces sources de poésie s'appauvrissent et s'affinent encore. La vigne, triste plante bossue, tord ses pieds entre les cailloux. Les plaines

crayeuses sous leurs moissons maigres s'étalent bariolées et ternes comme un manteau de roulier. Ça et là une ligne d'arbres marque sur la campagne la traînée d'un ruisseau blanchâtre. On aime pourtant le joli soleil qui luit doucement entre les ormes, le thym qui parfume les côtes sèches, les abeilles qui bourdonnent au-dessus du sarrasin en fleur : beautés légères qu'une race sobre et fine peut seule goûter. Ajoutez que le climat n'est point

ET L'ESPRIT GAULOIS. v

propre à la durcir ni à la passionner. 11 n'a ni excès ni contrastes; le soleil n'est pas terrible comme au midi, ni la neige durable comme au nord. Au plus fort de juin, les nuages passent en troupes, et souvent, dès février, la brume enveloppe les arbres de sa gaze bleuâtre sans se coller en givre autour de leurs rameaux. On peut sortir en toute saison, vivre dehors sans trop partir; les impressions extrêmes ne viennent point émousser les sens ou concentrer la sensibilité ; l'homme n'est point alourdi ni exalté; il n'a pas besoin, pour sentir, de violentes secousses et il n'est pas propre aux grandes émotions. Tout est moyen ici, tempéré, plutôt tourné vers la délicatesse que vers la force. La nature qui est clémentine n'est point prodigue ; elle n'empâte pas ses nourrissons d'une abondance brutale; ils mangent sobrement, et leurs aliments ne sont point pesants. La terre, un peu sèche et pierreuse, ne leur donne guère que du pain et du vin ; encore ce vin est-il léger, si léger que les gens du Nord, pour y prendre plaisir, le chargent d'eau-de-vie. Ceux-ci n'iront pas, à leur exemple, s'emplir de viandes et de boissons brûlantes pour inonder leurs veines par un afflux soudain de sang grossier, pour porter dans leur cerveau la stupeur ou la violence; on les voit à la porte de leur chaumière, qui mangent debout un peu de pain et leur

soupe; leur vin ne met dans leurs têtes que la vivacité et la belle humeur.

Plus on les regarde, plus on trouve que leurs gestes, les formes de leurs visages annoncent une race à part. Il y a un mois, en Fl.mdre, surtout en Hollande, ce n'étaient que grands traits mal agencés, osseux, trop saillants; à mesure qu'on avançait vers les marécages,

vj LA FONTAINE,

Je corps devenait plus lymphatique, le teint plus pâle, l'œil plus vitreux, plus engorgé dans la chair blafarde. En Allemagne, je découvrais dans les regards une expression de vague mélancolie ou de résignation inerte ; d'autres fois, l'œil bleu gardait jusque dans la vieillesse sa limpidité virginale; et la joue rose des jeunes hommes, la vaillante pousse des corps superbes annonçait l'intégrité et la vigueur de la sève primitive. Ici, et à cinquante lieues autour de Paris, la beauté manque, mais l'intelligence brille, non pas la verve pétulante et la gaieté bavarde des méridionaux, mais l'esprit leste, juste, avisé, malin, prompt à l'ironie, qui trouve son amusement dans les mécomptes d'autrui. Ces bourgeois, sur le pas de leur porte, clignent de l'œil derrière vous ; ces apprentis derrière l'établi se montrent du doigt votre ridicule et vont gloser. On n'entre jamais ici dans un atelier sans inquiétude ; fussiezvous prince et brodé d'or, ces gamins en manches sales vous auront pesé en une minute, tout gros monsieur que vous êtes, et il est presque sûr que vous leur servirez de marionnette à la sortie du soir.

Ce sont là des raisonnements de voyageur, tels qu'on en fait en errant à l'aventure dans des rues inconnues ou en tournant le

soir dans sa chambre d'auberge. Ces vérités sont littéraires, c'est-à-dire vagues; mais nous n'en avons pas d'autres à présent en cette matière, et il faut se contenter de celles-ci, telles quelles, en attendant les chiffres de la statistique et la précision des expériences. Il n'y a pas encore de science des races *, et on se risque beaucoup quand on essaye

1 Une société d'anthropologie vient de se fonder à Paris,

ET L'ESPRIT GAULOIS. vij

de se figurer comment le sol et le climat peuvent les façonner. Ils les façonnent pourtant, et les différences des peuples européens, tous sortis d'une même souche, le prouvent assez. L'air et les aliments font le corps à la longue ; le climat, son degré et ses contrastes produisent les sensations habituelles, et à la fin la sensibilité définitive : c'est là tout 1 homme, esprit et corps, en sorte que du ciel et du sol dépend tout l'homme; on s'en aperçoit en regardant les autres animaux, qui changent en même temps que lui, et par les mêmes causes; un cheval de Hollande est aussi peu semblable à un cheval de Provence qu'un homme d'Amsterdam à un homme de Marseille. Je crois même que l'homme, ayant plus de facultés, reçoit des impressions plus profondes ; le dehors entre en lui davantage, parce que les portes chez lui sont plus nombreuses. Imaginez le paysan qui vit toute la journée en plein air, qui n'est point, comme nous, séparé de la nature par l'artifice des inventions protectrices et par la préoccupation des idées ou des visites. Le ciel et le paysage lui tiennent lieu de conversation; il n'a point d'autres poèmes; ce ne sont point les lectures et les entretiens qui remplissent son esprit, mais les formes et les couleurs qui l'entourent ; il y rêve, la main appuyée sur le manche delà charrue: il en sent la sérénité ou la tristesse quand le soir il

rentre assis sur son cheval, les jambes pendantes, et que ses yeux suivent sans réflexion les bandes rouges du couchant. Il n'en raisonne point, il n'arrive point à des jugements nets;

parles soins de plusieurs analomistes et physiologisses éminents, MM. Brown-Séguard, Déclara*, Broca, Follin, Verneuil

vii LA FONTAINE,

mais toutes ces émotions sourdes, semblables aux bruissements innombrables et imperceptibles de la campagne, s'assemblent pour faire ce ton habituel de rame que nous appelons le caractère. C'est ainsi que l'esprit reproduit la nature; les objets et la poésie du dehors deviennent les images et la poésie du dedans. Il ne faut pas trop se hasarder en conjectures, mais enfin c'est parce qu'il y a une France, ce me semble, qu'il y a eu un la Fontaine et des Français.

En tous cas, il y a un moyen de s'assurer de ce caractère que nous prêtons à la race. La première bibliothèque va vous montrer s'il est en effet primitif et naturel. Il suffit d'écouter ce que dit ce peuple, au moment où sa langue se délie, lorsque la réflexion ou l'imitation n'ont pas encore altéré l'accent originel. Et savez-vous ce que dit ce peuple? Ce que la Fontaine, sans s'en douter, redira plus tard. Quelle opposition entre notre littérature du douzième siècle et celle des nations voisines ! Quel contraste entre nos fables, nos romans du Renard et de la Rose, nos chansons de Gestes, et les Niebelungen, le Romancero, Dante et les vieux poèmes saxons? Au lieu des grandes conceptions tragiques, des rêveries sentimentales et voluptueuses, des générosités et des tendresses du vieux poème allemand; au lieu de l'âpreté pittoresque, de l'éclat, de

l'action, du nerf des récits espagnols; au lieu de la farouche énergie , de la profondeur lugubre des hymnes saxonnes, vous rencontrez des épopées prosaïques et des contes frondeurs. Leur style n'a pas de couleur et ne donne pas de secousses. Les subites et éclatantes visions, les violentes accumulations de sentiments concentrés ou épanchés, toute passion, toute splendeur y manque. Us écrivent sans images ni figures, aisément, tranquillement, avec la suite d'une eau claire et coulante. Us trouvent à l'instant et sans effort l'expression juste, et atteignent du premier coup l'objet en lui-même, sans s'empêtrer dans le magnifique manteau des métaphores, sans être troublés par l'afflux trop grand des émotions. Bien plus, ils voient aussi nettement les liaisons des choses que les choses elles-mêmes. Jamais leur discours ne dévie ni ne bondit ; ils vont pas à pas, de degré en degré, d'une idée dans l'idée voisine, sans omissions ni écarts. Us portent partout cet esprit mesuré, fin par excellence. Us se gardent bien, en un sujet triste, de pousser l'émotion jusqu'au bout; ils évitent les grands mots. Souvenez-vous comment Joinville conte en six lignes la fin de « son pauvre prêtre malade, qui voulut achever de célébrer la messe et oncques puis ne chanta et mourut. » Ouvrez un mystère, celui de Théophile, celui de la fille du roi de Hongrie; quand on veut la brûler avec son enfant, elle dit deux petits vers « sur celte douce rosée qui est un si pur innocent, » et puis c'est tout. Prenez un fabliau, même dramatique : lorsque le chevalier pénitent qui s'est imposé de remplir un baril de ses larmes, meurt auprès de l'ermite, il ne lui demande qu'un don suprême :

Que vous mettiez vos bras sur mi, Si mourrai aux bras moy
ami.

Peut-on exprimer un sentiment plus touchant d'une façon plus sobre ? Il faut dire de leur poésie ce que Ton dit de certains tableaux : Cela est fait avec rien. V a-t-il au monde quelque chose de plus délicatement gracieux que les vers amoureux de Guillaume de Lorris? L'allégorie y enveloppe les idées pour leur ôter leur trop grand jour; des figures idéales à demi transparentes flottent autour de l'amant, lumineuses quoique dans un nuage, et le mènent parmi toutes les douceurs des sentiments nuancés jusqu'à la rose dont « la suavité replenist toute la plaine
*. »

Cette délicatesse va si loin que dans Thibault de Champagne, dans Charles d'Orléans, elle tourne à la mignardise, à la fadeur. Toutes les impressions s'atténuent; le parfum est si faible que souvent on ne le sent* plus; à genoux devant leur dame, ils chuchotent des mièvreries et des gentillesse ; ils aiment avec esprit et politesse; ils arrangent ingénieusement en bouquets « les paroles peintes, » toutes les fleurs « du langage frais et joli; » ils savent noter au passage les sentiments fugitifs, la mélancolie molle, la rêverie incertaine; ils sont aussi élégants, aussi beaux diseurs,

Un baiser doux et savoureux Ai pris de la rose erramment...

Oncques mais ne fus si aise, Moult est guéri qui tel fleur
baise...

Et cependant j'ai maint ennui Soufiert, et mainte maie nuit,
Depuis qu'ai la rose baisée.

aussi charmants que les plus aimables abbés du dixhuitième siècle : tant cette légèreté de main est propre à la race, et prompte à paraître' sous les armures et parmi les massacres du moyen âge, aussi bien que parmi les révérences et sous les douillettes musquées de la dernière cour ! Vous la trouverez dans leur coloris aussi bien que dans leurs sentiments. Ils ne sont point frappés par la magnificence de la nature ; ils n'en voient guère que les jolis aspects; ils peignent la beauté d'une femme d'un seul trait, qui n'est qu'aimable, en disant « qu'elle est plus gracieuse que la rose en mai. » Us ne ressentent pas ce trouble terrible, ce ravissement, ce soudain accablement du cœur que montrent les poésies voisines ; ils disent discrètement « qu'elle se mit à sourire, ce qui moult lui avenoit. » Ils ajoutent quand ils sont en humeur descriptive, qu'elle eut la « douce haleins nette et savourée, » et le corps aussi blanc « comme est la neige sur la branche quand il a fraîchement neigé. » Ils s'en tiennent là; la beauté leur plaît, mais elle ne les transporte pas; ils goûtent les émotions agréables, ils ne sont pas propres aux sensations violentes. Le profond rajeunissement des êtres, l'air tiède du printemps qui renouvelle et ébranle toutes les vies, ne leur suggère qu'un couplet gracieux; ils remarquent en passant que « déjà est passé l'hiver, que l'aubépine fleurit et que la rose s'épanouit; » puis ils vont à leurs affaires. Légère gaieté, prompte à passer comme en celle que fait naître un de nos paysages d'avril; un instant le conteur a re^ gardé la fumée des ruisseaux qui monte autour des saules, la riante vapeur qui emprisonne la clarté du matin; puis, quand il a chantonné un refrain, il re-

vient à son conle. Ne craignez pas qu'il s'attarde aux descriptions, il aime mieux les événements que les peintures; il n'est pas contemplatif et solitaire. Les deux qualités de son esprit, qui sont la sobriété et la finesse, le détournent bien vite de l'exaltation et de la poésie, pour le conduire à la prose, à la raillerie et au récit.

Voici donc les fabliaux, l'épopée du Renard, les contes qui naissent. Sujets et style, c'est là proprement notre littérature. Le poète n'y a d'autre objet que de s'amuser et d'amuser le lecteur. Il est grivois et malin, se plaît aux bons tours et aux histoires lestes. Ne cherchez pas ici le profond instinct moral que la froideur du tempérament et l'imagination sérieuse engendrent chez les Germains. Dès l'origine et dans les pays où la race s'est gardée pure, on trouve nos Gaulois sensuels, enclins à faire bon marché du mariage !. Et croyez que nos fabliaux en font bon marché. Non qu'ils peignent la volupté comme les Italiens et Boccace. Boccace prend le plaisir au sérieux; la passion chez lui, quoique physique, est véhémence, constante même, fréquemment entourée d'événements tragiques et médiocrement propre à divertir. Nos fabliaux sont bien autrement gais. L'homme y cherche l'amusement, non la jouissance. Il est égrillard et non voluptueux, friand et non gourmand. Il prend l'amour comme un passe-temps, non comme une ivresse. C'est un joli

Utis like aWelsli maidcnliead ihalcanbe had for nolhing. (Proverbe anglais.) « Les Irlandais; dit le docteur Lelawl, regardent l'adultère comme une galanterie pardonnable. » (Yoy. Y Histoire de la Bretagne au moyen âge.)

ET L'ESPRIT GAULOIS. xiiij

fruit qu'il cueille, goule et laisse. Encore faut-il noter que le meilleur du fruit, à ses yeux, c'est d'être un fruit défendu. 11 se dit qu'il dupe un mari, « qu'il trompe une cruelle S et croit gagner des pardons à cela. » Il veut rire ; c'est là son état préféré, le but et l'emploi de sa vie. Surtout il veut rire aux dépens d'autrui. Le petit vers des fabliaux trotte et sautille comme un écolier en liberté, à travers toutes les choses respectées ou respectables, daubant sur les femmes, T'Église, les grands, les moines. Gabeurs, gausseurs, nos pères ont en abondance le mot et la chose. Et la chose leur est si naturelle, que sans culture et parmi des mœurs brutales ils sont aussi fins dans la raillerie que les plus déliés. Ils effleurent les ridicules, ils se moquent sans éclat et comme innocemment ; leur style est si uni, qu'au premier aspect on s'y méprend, on n'y voit pas de malice. On les croit naïfs, ils ont l'air de n'y point toucher. Un mot glissé montre seul le sourire imperceptible ; c'est l'âne, par exemple, qu'on appelle l'archiprêtre, à cause de son air grave et de sa soutane feutrée, et qui gravement se met à « orguener. » Au bout de l'histoire, le fin sentiment du comique vous a pénétré sans que vous sachiez par où il est entré en vous. Ils n'appellent pas les choses par leur nom, surtout en matière d'amour ; ils vous les laissent deviner ; ils vous jugent aussi éveillés et avisés qu'eux-mêmes². Sachez bien qu'on a pu choisir chez

La Fonlain

Parler lui veul «Lune besogne, Où crois que peu conquci rerois
Si la besogne vous nommois.

xiv LA FONTAINE,

eux, embellir, épurer peut-être, mais que leurs premiers traits sont incomparables. Quand le renard s'approche du corbeau, pour lui voler son fromage, il débute en papelard, pieusement et avec précaution, en suivant les généalogies; il lui nomme « son bon père, dom Rohart, qui si bien chantoit ; » il loue sa voix qui est « si claire et si épurge. » « Au mieux du monde chantissiez, si vous vous gardissiez des noix. » Renard est un Scapin, un artiste en inventions, non pas un simple gourmand ; il aime la fourberie pour elle-même; il jouit de sa supériorité, il prolonge la moquerie ; quand Tibert le chat par son conseil s'est pendu à la corde de la cloche en voulant sonner, il développe l'ironie, il la goûte et la savoure ; il a l'air de s'impatienter contre le pauvre sot qu'il a pris au lacs, l'appelle orgueilleux se plaint de ce que l'autre ne lui répond pas, qu'il veut monter aux nues, et aller retrouver les saints *. Et d'un bout à l'autre cette longue épopée est pareille; la raillerie n'y cesse point et ne cesse point d'être agréable. Renard a tant d'esprit, qu'on lui par-

Ha! ha! fit-il. Or est assez; Sire Tibert, ci a ennui, Comment! ne iintrez^vous hui?

— Et Tibert commença à grondre.

— Comment! ne daignez me répondre?

Ce dit Renard : Orgueil, orgueil!

Comment ! voulez jà monter

Là haut à mont à dam le Dieu?

Avoi, Tibert, ce n'est pas jeu, L'on ne monte pas ci aux nues.

D'où vous sont ces folies venues?

Cuidiez-vous jà être si saint Que vous alliez avec les saints ?

ET L'ESPRIT GAULOIS. xv

donne tout. Le besoin de rire est le trait national, si particulier, que les étrangers n'y entendent mot et s'en scandalisent. Ce plaisir ne ressemble en rien à la joie physique, qui est méprisable parce quelle est grossière; au contraire, il aiguisé l'intelligence et fait découvrir mainte idée fine ou scabreuse ; les fabliaux sont remplis de vérités sur l'homme et encore plus sur la femme, sur les basses conditions et encore plus sur les hautes; c'est une manière de philosopher à la dérobee et hardiment, en dépit des conventions et contre les puissances. Ce goût n'a rien non plus de commun avec la franche satire, qui est laide, parce qu'elle est cruelle; au contraire, il provoque la bonne humeur; on voit vite que le railleur n'est point méchant, qu'il ne veut point blesser ; s'il pique, c'est comme une abeille sans venin : un instant après, il n'y pense plus; au besoin il se prendra lui-même pour objet de plaisanterie ; tout son désir est d'entretenir en lui-même et en vous un pétilllement d'idées agréables. Telle est cette race, la plus antique des modernes, moins poétique que l'ancienne, mais aussi fine, d'un esprit exquis plutôt que grand, douée plutôt de goût que de génie, sensuelle, mais sans grossièreté ni fougue, point morale, mais sociable et douce, point réfléchie, mais capable d'atteindre les idées, toutes les idées, et les plus hautes, à travers le badinage et la gaieté. Il me semble que voilà la Fontaine presque tout entier décrit , et d'avance. Vous êtes remonté à la source de l'esprit gaulois; vous y avez vu le grand réservoir primitif d'où tous les courants sortent, et vous avez trouvé que l'eau est la même dans le réservoir et dans les courants.

CHAPITRE II

C'est un curieux caractère que celui de la Fontaine, surtout si Ton compare ses façons aux mœurs régulières, réfléchies et sérieuses des gens d'alors. Ce naturel est gaulois, trop gaulois, dira-t-on, c'est-à-dire peu moral, médiocrement digne, exempt de grandes passions et enclin au plaisir. Il faut reconnaître qu'il avait trouvé autour de lui des exemples, et que ces exemples n'étaient pas trop édifiants. La vie bourgeoise était gaie, avant la Révolution, dans les provinces. Faute d'issue, l'ambition était petite; faute de communications, l'envie manquait ; on n'essayait pas d'imiter Paris. Les gens restaient dans leur ville, s'arrangeaient une maison commode, un jardin, une bonne cave, dînaient les uns chez les autres, souvent, joyeusement et abondamment, avec des contes s «les et des

I/IIOMME. xvij

chansons au dessert. Us aimaient les gaudrioles, faisaient des mascarades, vidaient des quarlauts, mangeaient des grillades, et n'avaient pas des mœurs exemplaires. « Les communautés d'arts et métiers, » dit l'honnête Baugier quelque vingt ans après la Fontaine, « faisaient des emprunts dont la meilleure partie passait en buvettes V, » et les particuliers allaient du même -train. On cherchait à se divertir et non à autre chose. La Fontaine ne s'y ennuyait point, à ce qu'il paraît, car il y vécut jusqu'à trente-cinq ans sans souci, en bon bourgeois bien apparenté, qui a des fermes et pignon sur rue; il jouait, aimait la table, lisait, faisait des vers, allait chez son ami Maucroix à Reims, y trouvait « bons vins et gentilles Galoises, friandes assez pour la bouche d'un roi. » De plus, il avait mainte affaire avec les dames du pays, même

avec la lieutenantante ; on en glosa ; il n'en devint pas plus sage. Une jeune abbesse chassée par les Espagnols s'étant réfugiée dans sa maison, sa femme les surprit ensemble; « sans se déconcerter, il fit la révérence et se retira. » C'est de cette façon qu'il tournait les choses. Il n'a jaunis pris le mariage au sérieux, ni le sien ni celui des autres. Il avoue fort bien qu'il a chassé sur les terres d'autrui, et semble dire que le gibier n'en est que meilleur; il le dit même et très-expressément. « Gardez de faire aux égards banqueroute : » ses préceptes n'allaient pas plus loin. A cet égard, il est étonnant, jusqu'à prendre sa femme pour confidente². Il a l'air, comme Agnès, de ne point entendre mal aux

1 Baugier, Histoire de la Champagne, 1721.

- Voyage à Poitiers, lettres à madame la Fontaine.

xviiij LA FONTAINE.

choses qu'il fait, tant il les fait naturellement. Il raconte à madame de la Fontaine que son premier soin ; en entrant dans un pays, est de s'enquérir des jolies femmes : « Je m'en fis nommer quelques-unes, à mon ordinaire. » Il entre dans une allée profonde et couverte, et explique (toujours à madame de la Fontaine) « qu'il se plairait extrêmement à avoir en cet endroit une aventure amoureuse. » Il insiste pour plus de clarté (toujours dans une lettre à madame de la Fontaine) : « Si Morphée m'eût amené la fille de l'hôte, je pense bien que je ne l'aurais pas renvoyée. Il ne le fit point, et je m'en passai. » Un peu plus loin, madame de la Fontaine apprend de son mari qu'on dit des merveilles sur les Limousines de la première bourgeoisie, sur leurs chaperons de drap rose sèche et sur leurs cales de velours noir. « Si je trouve quelqu'un de ces chaperons qui couvre une jolie tête,

je pourrai bien m'y amuser en passant et par curiosité seulement.
» Curiosité scabreuse et certes peu conjugale : l'aveu suivant ne l'est guère davantage. Il a causé avec une comtesse poitevine, « assez jeune et de taille raisonnable, » qui avait de l'esprit, déguisait son nom et venait de plaider en séparation contre son mari, « toutes qualités de bon augure; j'y aurais trouvé quelque sujet de cajolerie, si la beauté s'y fût rencontrée. Mais sans elle, rien ne me touche; c'est, à mon avis, le principal point. » L'affaire était glissante, et ce n'est point sa faute s'il n'a pas glissé. Décidément il est aussi peu marié que possible, et il eût mieux fait de ne point l'être du tout. La moindre tentation, un joli minois, un sourire, une parure avenante le détournent ; ce n'est pas pour longtemps et il ne choisit guère. A l'occasion, « la soubrette

L'HOMME. xix

payait pour la dame. » Quand il fut vieux, « les Jeannetons » remplacèrent « les Clymènes, » et il ne se gêna pas pour l'avouer.

Il ne prenait que l'agrément chez les unes et chez les autres; il était « chose légère, » aimante, aimable, trop délicate et trop vive pour se salir dans le plaisir brutal ou pour se briser dans les émotions extrêmes. Son sentiment, à l'endroit des femmes, n'est ni passionné ni grossier. Il n'a point le cœur ni les sens profondément frappés. Il les aime toutes, et sans préférence, du moins toutes celles qui sont jolies, non point en don Juan, mais en homme heureux. Il peut en aimer plusieurs ensemble. Qu'il les courtise ou non, il est à son aise dans leur compagnie, occupé et charmé comme au milieu d'un jardin plein de fleurs. J'imagine qu'il regarde une taille penchée, une boucle de cheveux qui flotte, une main blanche qui arrange négligemment un pli de la robe; c'en est assez pour remplir sa journée de rêveries. Il faut lire le ré-

cit du trouble où le jeta certaine visite. 11 avait soixante-huit ans, et mademoiselle de Beaulieu quinze. Tout occupé de ce qu'il avait vu, il s'égara en route. Un domestique le remit sur son chemin ; il s'égara encore, coucha dans je ne sais quel hameau, et pendant trois jours eut les distractions les plus plaisantes : « Pourquoi M. d'Hervart ne m'a-t-il pas averti? Je lui aurais représenté la faiblesse du personnage, et je lui aurais dit que son très-humble serviteur était incapable de résister à une fille de quinze ans, qui à les yeux beaux, la peau délicate et blanche, les traits du visage d'un agrément infini, une bouche et des regards! Je vous en fais juge; sans parler d'autres merveilles sur les-

xx LA FONTAINE.

quelles M. d'Hervart m'obligea de jeter la vue. » Ici perce la pointe de gaieté sensuelle; mais il revient et ajoute avec une grâce charmante : << Si cette jeune divinité qui est venue troubler mon repos y trouve un sujet de se divertir, je ne lui en saurai point mauvais gré. A quoi servent les radoteurs, sinon à faire rire les jeunes filles? » Et il envoie à la divine Amaranthe des vers un peu risqués, pleins d'insinuations vives et d'adorations mythologiques. Ces sourires et ces rires, cette galanterie caressante, ces douceurs, ce mélange d'esprit gracieux et de tendresses fugitives composent l'amour en France; la fontaine n'en a guère connu d'autre, et il y a passé le meilleur de son temps.

Il n'en a pas perdu le sommeil. Soyez sûr qu'il y a bien plutôt gagné d'agréables rêves. L'agréable, voilà son affaire; à regarder ses fines lèvres sensuelles, on devine qu'il n'a rien pris au tragique. Il l'avoue quand il invite la Volupté à venir loger chez lui, lui disant qu'elle ne sera pas sans emploi, « qu'il aime le jeu, les vers, les livres, la musique, la ville, la campagne, «nfin tout.)»

Il n'est rien Qui ne me soit souverain bien, Jusqu'aux sombres
plaùirs d'un cœur mélancolique.

En effet, toutes les occupations chez lui se lournent

L'HOMME. xxj

en plaisirs, et on le retrouve dans ses vers tel qu'on vient de le voir dans sa vie. Il veut être heureux partout, même en écrivant. Ses Fables effacent ou atténuent ce qu'il y a d'odkux et de malheureux dans le monde. Il voit la laideur aussi nettement que personne, et la marque, mais il ne s'y arrête pas. 11 peint la cour comme la Bruyère; mais, au lieu d'entrer dans l'indignation, il tourne prestement du côté de la bonne humeur. Un petit mot glissé en passant change à l'instant l'accent du récit. L'enjouement remplace l'amertume. 11 rit au milieu même de son émotion ; ses personnages plaisantent de leur propre infortune. Il ressemble à la vive et matinale alouette « qui chante encore, quoique près du tombeau. » Il s'amuse de tout, même de ses misères, même des nôtres. Sa fable est une mascarade, et ce simple déguisement des gens en bêtes égayé tout sujet, fût-il lugubre. On ne peut pas se tâcher bien sérieusement des cruautés du roi lion, quand on se le figure un sceptre entre les pattes et une couronne sur la c.rinière. On oublie qu'il s'agit d'hommes, et on en retire une vérité sans emporter un chagrin. C'est aussi par cette heureuse inclination qu'il a transformé les contes de Boccace 11 n"a eu jjarde d'ouvrir son livre par l'atroce peinture d'une peste; il a fui à cent lieues du sérieux Italien et des barbaries du moyen âge. Que Boccace arrange des meurtres, des empoisonnements, des avortements, des goûts contre nature et toutes sortes de vilénies sanglantes; qu'il met!e des amants sur le bûcher, cela est bon pour des nerfs du quatorzième siècle. L'ardeur et la profondeur

des sentiments, l'amour qui dessèche et qui, « sans la crainte de l'en"er, pousserait le malheureux rebuté à

xxij LA FONTAINE.

se donner la mort¹, « les larmes sincères, l'invective, le vigoureux style oratoire digne de Machiavel, toute cette invention italienne nous choque et le choque par son trop de force. On n'est pas à Taise devant cetle volupté ardente; sa crudité rebute ; on est inquiet par ce regard direct; on a peur d'une beauté si énergique. La Fontaine la change en piquante grisette, à figure éveillée et mutine; il l'ajuste, l'agace et court après elle. C'est de ces sortes de songes qu'il a rempli sa vie. Il les laissait venir et ne les contraignait pas. Il en jouissait, il ne faisait pas métier de les écrire. C'est pour cela qu'il écrivit si tard, à trente-huit ans. On voit bien par son poème sur Vaux qu'en poésie comme ailleurs il prenait ses aises. 11 s'était fait remettre des mémoires pour mieux décrire les beautés du château. Au bout de trois ans, il avait composé trois fragments en prose et en vers, qui font à peu près cinquante pages. Je suppose qu'il allait se promener à Vaux, regardait les cygnes et les beaux parterres, et revenait le soir content d'avoir si bien travaillé. Le lendemain il ouvrait ses mémoires, lisait six lignes de détails techniques, s'endormait ; sa journée était faite. Le surlendemain, quelqu'un le priait à dîner; un autre jour, il s'oubliait à lire Rabelais ou Platon. 11 atteignait ainsi la tin de la semaine, puis du mois, puis de Tannée. De loin en loin quelques vers lui venaient, qui mettaient sa conscience en repos ; il allait toucher sa pension, et saluer madame la surintendante, l'appelait « merveille incomparable, » de bonne foi, et de bon cœur. Il n'a jamais fait mieux ni pis.

1 Gonle de Richard Minutolo, conte d'Agilulfe,

Tout cela ne compose pas un caractère bien digne. Il n'y a pas dans ces mœurs de quoi soutenir un cœur. A regarder ses actions, il a l'air de vivre à genoux : quand il s'agit d'un prince ou d'une princesse, il accumule et outre la flatterie. Ce ne sont que dieux ou déesses. Il se prosterne devant. les bâtards; il adore madame de Montespan ; il remarque, quand le roi révoque redit de Nantes, que « sa principale favorite, plus que jamais, c'est la vertu. » Encore, parmi tant de génuflexions, a-t-il peur de mal louer; ayant dit du roi « sa bonne mine ravit toutes les nymphes de Vaux, » il se reprend comme un poète craintif du Bas-Empire, se demandant « s'il est permis d'user de ce mot en parlant d'un si grand prince. » 11 quête de l'argent humblement au monarque et à d'autres. Un poète de cour en cette cour est un bien petit personnage, sorte de joueur de luth à gages, obligé par son emploi de chanter respectueusement toutes les choses officielles, compagnon du petit chien pour lequel il fait des vers¹.

Regardez pourtant au fond du cœur, et dites si la vénération l'opprime. Il a beau baisser les yeux, il voit aussi clair que personne. Il comprend ce qu'est l'égoïsme royal aussi bien que Saint-Simon lui-même. Il le perce à jour, le raille, et n'est jamais las de recommencer son persiflage. Il est sans s'en douter le plus hardi frondeur du siècle. Molière, la Bruyère et Boileau se se sont couverts du monarque pour railler le reste. Il ouvre sa galerie de ridicules par le portrait du roi. Et ce portrait-là ne nuit pas aux autres. Personne n'a

1 Pour Mignon, chien de S. A. 11. madame la douairière d'Urléanf

parlé moins respectueusement * des puissances. » Il semble particulièrement se plaisir à railler les grands. Ce n'est pas assez pour lui de les décrire tout au long. Il trouve le loisir de lancer en passant des traits contre les nobles « mangeurs de gens, » contre les « volereaux » qui (ont les voleurs, contre les seigneurs « qui ont belle tête, mais point de cervelle, ou « qui n'ont que L'habit pour tout talent. » S'il porte quelquefois Tliabit d'un valet, il n'en a point l'âme; cette livrée n'a revêtu en lui que l'homme extérieur, le maladroit que ses amis prêchaient et menaient, le sujethdèle, l'humble bourgeois qu'assujettissaient les convenances. Le poêle au dedans restait libre, et je crois que dans ce retranchement impénétrable nulle servitude n'eût pu l'envahir. C'est cette liberté qui le relève, et qui, en lui, comme dans la ,race, ne peut être étouffée ni périr; en vain nous naissons sujets; nous restons critiques. Ajoutez encore un point, la bonté ; celui-ci a beau être épicurien, impropre aux devoirs de la société et de la famille, prompt au plaisir, inattentif aux conséquences; il n'est jamais égoïste ni dur. Au contraire, il n'y a point d'homme plus doux, plus maniable, plus incapable de rancune; sa moquerie n'est jamais de la méchanceté; il ne veut que s'amuser, il ne veut point nuire; parfois même, au plus beau de son conte, la pitié le prend pour les pauvres dupes. Jamais il n'a fait de mal à personne, il ne semble pas qu'il en ait dit de personne¹, sinon en général et en vers. Du moins il n'en disait jamais des femmes². Ayant écrit

1 Excepté peut-être des bouts-rimés contre Furetière qui l'avait attaqué.

2 D'Olivet,

au prince de Conti un récit des mésaventures de mademoiselle de la Force, il le supplie de ne montrer sa lettre à personne. « Mademoiselle de la Force est trop affligée, et il y aurait de l'inhumanité à rire d'une affaire qui la fait pleurer si amèrement. » Quoique distrait et indifférent à ses propres affaires, sitôt que des gens affligés venaient le consulter, « non-seulement il écoutait avec une grande attention, mais il s'attendrissait, il cherchait des expédients, il en trouvait, il donnait les meilleurs conseils du monde. » Il fut l'ami le plus fidèle, et défendit devant le roi Fouquet disgracié. Vingt détails touchants montrent la sincérité de son affection et de sa peine. Il passait par Amboise où Fouquet avait été enfermé d'abord : « Je demandai à voir cette chambre, triste plaisir, je vous le confesse, mais enfin je le demandai. Le soldat qui nous conduisit n'avait pas la clef. Au défaut, je fus longtemps à considérer la porte.... Sans la nuit, on n'eût jamais pu m'arracher de cet endroit. » Son attachement pour madame de la Sablière fut si délicat, qu'en vérité il payait tous les services. Le pauvre homme ne pouvait pas en rendre de bien utile; mais le sentiment suffisait à l'acquitter. « Ne montrez ces vers à personne, écrivait-il à Racine, car madame de la Sablière ne les a pas encore vus. » Il lui gardait ainsi la seule chose qu'il pût donner, des prémices.

Ce que chez vous nous voyons estimer, C'est un mortel qui sait
mellre sa vie Pour son ami...

Voilà les louanges qu'il trouvait pour elle. « Vous que l'on aime à l'égal de soi-même. » Voilà le mot par Je-

quel il peignait son sentiment. Il y revenait à vingt reprises, en lui parlant, en parlant à d'autres. Elle était la première dans son cœur, et elle y resta toujours, ainsi que dans un temple, adorée comme une bienfaitrice, comme une amie, comme une femme, parmi les tendresses et les respects. Nul n'a parlé de l'amitié comme lui, avec une émotion si vraie et si intime¹. Nulle part elle n'a un élan si prompt et des ménagements si doux. Il donna à ses amis, à Pintrel, à Maucroix, le seul bien qu'il eût, tout ce qu'il pouvait donner, c'est-à-dire son temps et sa gloire, traduisant des vers pour eux, mettant son nom à côté du leur pour qu'on lût leurs ouvrages. Quand il se convertit, le point qui le heurtait le plus, c'était l'éternité des peines : « Il ne comprenait pas comment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de Dieu. Il jugeait Dieu d'après lui-même; ce n'était pas là une si grande injure, et sa garde n'avait point tort de dire « que Dieu n'aurait jamais le courage de le damner. »

On voit bien déjà, par les excès et les singularités de ses qualités et de ses fautes, que, sans quitter le caractère gaulois, il le dépassa. C'est qu'il était poète. Je crois que de tous les Français, c'est lui qui le plus véritablement l'a été. Plus que personne, il en a eu les

1 Les deux Amis, le Corbeau, le Rat et la Gazelle.

L'HOMME. xxvii

deux grands traits, la faculté d'oublier le monde réel, et celle de vivre dans le monde idéal, le don de ne pas voir les choses positives, et celui de suivre intérieurement ses beaux songes. Si vous regardez sa conduite, il a l'air d'un enfant distrait qui se heurte aux hommes. On rappelle « le bonhomme. » En conversa-

tion, il ne sait pas de quoi on parle autour de lui, « rêve à toute autre chose, sans pouvoir dire à quoi il rêve. » 11 paraît « lourd, stupide. » Il ressemble à « un idiot, » ne sait raconter ce qu'il vient de voir, et « de sa vie n'a fait à propos une démarche pour lui-même¹. » Sa sincérité est naïve; il pense tout haut, montre aux gens qu'ils rennuient. Il est crédule jusqu'au bout, et, de son propre aveu, toujours le même « enfant à barbe grise, qui fut dupe et le sera toujours. » Il ne sait ni se conduire ni se contraindre, il se laisse aller; c'est la pure nature. Tout jeune, il avait reçu de son père un message d'où dépendait le gain d'un procès; il sort, rencontre des amis, va avec eux à la comédie, et ne se souvient que le lendemain du message et du procès. C'est à peu près de cette façon qu'il a toujours entendu ses intérêts. A vingt-six ans on lui donne une femme et une charge; il se laisse faire, et tout doucement se détache de l'une et de l'autre, s'en va à Paris surveiller les eaux et forêts de la Champagne, et ne se souvient plus qu'il est marié. Sitôt que M. de Harlay se fut chargé de son fils, il cessa de s'en inquiéter. Ces sortes d'esprits ont ce don d'oublier tout de suite les choses qui les ennuiant. Un jour même il salua son fils

¹D'Olivet, la Bruyère, L. Racine. — V., pour tous les détails, l'excellente Vie de la Fontaine, par M. Walkenacr.

xxviii LA POSTAISE.

sans le reconnaître; quelqu'un s'en étonna; il répondit « qu'il croyait en effet avoir vu ce jeune homme quelque part. » 11 n'est pas besoin de dire qu'il fut médiocre économe; son administration se réduisit à un voyage qu'il faisait tous les ans à Château-Thierry pour vendre une pièce de terre dont il mangeait l'argent à Paris. A Paris, il fit comme ailleurs, il se laissa vivre. D'autres

prenaient soin de lui. Fouquet lui donna une pension de mille francs. Plus tard, madame de la Sablière le recueillit, lui épargna tous les tracas de la vie, le garda vingt ans. Quand elle mourut, M. d'flervart vint le trouver et le pria de loger chez lui : « J'y allais, » dit la Fontaine. Mot admirable de candeur et d'abandon. 11 se donnait à ses amis, sentant bien qu'il ne pouvait pourvoir à lui-même. Madame d'Hervart, jeune et charmante, veilla à tout, jusqu'à ses vêtements, prit soin, sans qu'il s'en doutât, de remplacer ses habits usés ou tachés, fut pour lui une mère, mieux encore, une maman. Ses autres amis faisaient de même. On le régentait, on le sermonnait « sur ses mœurs, sur sa dépense; » on sollicitait pour lui, on obtenait des secours du prince de Con'.i, du duc de llourgogne; on l'envoyait à Château-Thierry pour le réconcilier avec sa femme. Il y allait, la trouvait hors du logis, et reprenait le coche sans l'avoir vue, alléguant pour excuse qu'elle était à vêpres. D'autres fois il faisait la sourde oreille, ou bien promettait de ne plus pécher, sauf à retomber le jour d'après. Chez lui, la partie prévoyante et commandan'e qui proportionne et règle nos actions était absente. Il ne s'appartenait pas, ne souhaitait pas s'appartenir. Il souffre qu'on le gronde et qu'on le mène. 11 ne s'excuse pas, il ne dissimule rien, il n'a pas de va-

L HOMME. xxix

nité; au contraire, il est le premier à s'accuser. Madame de la Sablière disait « qu'il ne mentait jamais en prose; » ajoutez qu'en vers non plus il ne ment jamais. 11 avoue ingénument ses fautes, son désordre, les brèches qu'il a faites à la foi conjugale, emploi scabreux qu'il donnera aux libéralités de Vendôme. Il pense tout haut, il vit à cœur ouvert devant les contemporains, devant ses lecteurs. Tout ce que l' éducation et la réflexion impriment en

nous a glissé sur lui. 11 est resté primitif; pendant que les autres se polissaient et se querellaient, il a rêvé; il n'a vu tant d'intrigues et de splendeurs passer devant lui que comme un spectacle. Ses yeux ont assisté à la comédie du siècle, son cœur n'y a point pris part. C'est que son esprit était ailleurs.

Il était dans ce inonde charmant où les hommes sensés n'entrent jamais, qui n'est ouvert qu'aux simples d'esprit, aux gens un peu fous, aux rêveurs. Il n'avait pas besoin de se guinder pour y monter. Il s'y trouvait tout porté et de naissance. C'est cette faculté qui transformait et embellissait en lui toutes les autres; c'est elle qui, prenant la sensualité, la moquerie, la gaieté, toutes les qualités gauloises, les rendait innocentes et charmantes; c'est elle qui écartait de lui la médiocrité, la sécheresse, la vanité et l'affecta lion, qui ordinairement gâtent notre genre d'esprit. Il était enthousiaste. Il oubliait tout de suite le vrai caractère des choses, et les voyait telles qu'il se les figurait. Il s'oubliait lui-même, il s'enfonçait si bien dans ses personnages fictifs, qu'il s'intéressait à eux, leur parlait, revenait à eux comme à d'anciens amis, leur donnait une place dans sa vie, s'effaçait devant eux, et mettait

xxx LA FONTAINE.

au jour de véritables êtres. Vis-à-vis des personnages réels, il se perdait dans l'admiration et dans la louange, élevait les gens jusqu'au ciel, les y installait à demeure. « Savez-vous bien que pour peu que j'aime, je ne vois les défauts des personnes non plus qu'une taupe qui aurait cent pieds de terre sur elle? Dès que j'ai un grain d'amour, je ne manque pas d'y mêler tout ce qu'il y a d'encens dans mon magasin. » En toutes choses il exagérait, et sincèrement. Il se prenait tout d'un coup et se donnait sans ré-

serve. A vingt ans la lecture de quelques livres pieux l'avait jeté au séminaire. Deux ans après, la lecture d'une ode de Malherbe le ravit; il ne lit plus autre chose, il passe les nuits à l'apprendre par cœur, il va déclamer son poète à l'écart. Quand Platon l'eul pris, désormais à table il ne voulait plus parler que de Platon. On se rappelle le jour où par hasard ayant lu Baruch, il aborda tout le monde avec ce nom sur les lèvres. Lorsqu'il cause, il suit son idée avec une préoccupation si grande, qu'il n'ente«d pas Boileau tout à côté de lui qui l'injurie pour s'amuser. 11 a beau dire aux dames des galanteries convenues; l'adoration perce sous les oripeaux mythologiques; il est heureux de les louer; pour lui, elles sont vraiment déesses; un sourire de leurs lèvres roses le comble et l'enchanté. Il rêve toute une nuit de la princesse de Conti qu'il vient de voir parée et prête à partir pour le bal :

L'herbe l'aurait portée, une fleur n'aurait pas

Reçu l'empreinte de ses pas...

Vous portez en tous lieux la joie et les plaisirs ' ;

1 A la duchesse de Bouillon,

L'HOMME. xxxj

Allez en des climats inconnus aux zéphyrs, Les champs se vêtiront de roses.

L'illusion le prend, sa raison s'en va, les choses se transfigurent, une lumière divine se répand sur le monde, le vieux moqueur atteint l'accent, le ravissement de Platon et de Virgile. C'est parmi ces émotions qu'il faut le voir si on veut le connaître. Elles sont tout ce qu'il y a de beau et de bon dans l'homme. Peu importe leur source : une grande conception, une noble action peut

les soulever aussi bien qu'un élan d'amour; mais celui-là n'a pas vécu qui ne les a pas eues. Nous mangeons, nous dormons, nous songeons à gagner un peu de considération et d'argent ; nous nous amusons platement, notre train de vie est tout mesquin, quand il n'est pas animal ; arrivés au terme, si nous repassions en esprit toutes nos journées, combien en retrouverions-nous où nous ayons eu pendant une heure, pendant une minute, le sentiment du divin? Et ce sont pourtant ces heures si clair-semées qui donnent un prix à notre vie. Lue grosse toile vulgaire, uniforme, sur laquelle de loin en loin on aperçoit une belle fleur délicatement peinte, voilà l'image de notre condition; celui-là seul est à envier qui peut montrer sur sa trame beaucoup de fleurs pareilles. Ni l'extérieur, ni le rang, ni la fortune, ni la conduite ou le caractère visible ne l'ont l'homme; mais le sentiment intérieur et habituel. Il peut être pauvre, maladroit, négligent, sensuel. Il peut prêter à la moquerie, être la risée des sages, « effaroucher les jeunes filles : » ces apparences n'y l'ont rien; il a peut-être eu plus de bonheur, il est peut-être plus digne d'admiration que le personnage le

xxxij LA FO> TAISE.

plus correct et le plus éclatant. C'est par ce côté et dans ce fond intime qu'il faut regarder la Fontaine. C'est par là que la vie d'un poète vaut quelque chose. Celui-ci s'est donné sans cesse le concert que ses vers nous offrent encore. Il a erré parmi des milliers de sentiments lins, gais et tendres; son cœur lui a fourni une fête, la plus piquante, la plus gracieuse, toute nuancée de rêveries voluptueuses, de sourires malins, d'adorations fugitives. Il s'est promené à travers tous les sentiments humains, quelquefois parmi les plus nobles, d'ordinaire parmi les plus doux. En ce mo-

ment, on n'aperçoit plus sa basse condition, ses mœurs irrégulières ; bien des gens ne changeraient pas son cœur ni sa vie contre le cœur ou la vie du grand roi.

L ECRIVAIN

Il est amusant de voir combien l'esprit gaulois chez la Fontaine a eu de peine à se dégager du courant public qui l'emmenait ailleurs. Le goût régnant portait les gens du côté du bel esprit, de l'éloquence, des règles classiques, de l'imitation latine ; il y cède vingt fois, mais toujours il revient à lui-même. Dans ce pays artificiel et correct, il n'est pas à son aise; il y va parce qu'on l'y mène, parce qu'il est convenable d'y aller; mais il y est gêné et n'y profite point.

C'est pour cela sans doute qu'il écrivit si tard. Il se cherchait, et, faute de chercher où il fallait, il ne se trouvait pas. Il essayait d'arranger V Eunuque de Térence, et flottait assez maladroitement entre deux genres, sans atteindre la fidélité d'une traduction ni l'intérêt d'une imitation. Ensuite il se. guinia de tout son

xkxiv LA FONTAINE.

effort pour composer une bonne fiction mythologique à réloge de Vaux; il expliquait sa fiction dans une préface, tout au long, avec des précautions qui auraient fait honneur aux pédagogues Bossu et Rapin. Pendant trois ans il travailla et retravailla cette malheureuse fiction qui est un plaidoyer entre les déesses du jardinage, de la peinture, de l'architecture et de la poésie, et n'en lira pasgrand'chose. Plus tard, quand il imite la Psyché d'Apulée, il

n'atteint qu'un style faux, à demi naïf et à demi fade. Sa gaieté et sa galanterie percent à travers le masque antique, mais timidement, sans oser se montrer, avec toutes sortes d'incertitudes et de disparates. Son roman est une pastorale de courtisans modernes habillés à la grecque, occupés à disserter longuement, à rire froidement et à sourire mignardement. Psyché était trop déesse pour être à sa place entre les mains de la Fontaine ; il n'ose être familier avec elle ; quant à être grave et respectueux, c'est ce qu'on ne lui demandera jamais. Son Adonis n'est guère moins terne ; il ne faut pas le lire quand on a contemplé la sensualité ardente, la couleur tourmentée et magnifique qui éclatent dans celui de Shakspeare. La Fontaine n'est que gracieux, galant ; il fléchit sous le poids des personnages divins ; ses passions sont trop douces. Le génie enflammé de la Renaissance, la nudité, la sérénité héroïque de l'antiquité grecque, sont hors de sa portée et de ses prises. Pour son poème de saint Malc, c'est un éloge de la chasteté ascétique ; on devine qu'il n'y a pas réussi. Il l'avait fait de commande, comme ses autres pièces religieuses ; il ne pouvait guère être pieux que sur une invitation étrangère. En général, quand il entre dans les grands vers, il y est comme dans 1 habit

L'ECRIVAIN. xxxv

d'autrui. Cet habit-là ne va pas à sa taille. De temps en temps, surtout dans les épître*, dans les élégies, deux ou trois vers naturels se détachent ; c'est un geste vrai qui s'est montré en dépit des broderies roides et des longues manches. Mais les hémistiches distincts, les rimes régulières, le ton soutenu, la friperie mythologique ou galante, Vénus et l'Amour, les pleurs et les ardeurs, reprennent bientôt leur empire. La poésie s'en va sous les conventions et les convenances. Ces maudits alexandrins ont toujours

fait dans notre langue l'office de justaucorps Sitôt qu'on les endossait on devenait roide; l'étiquette vous prenait; vous vous retranchiez tous les mouvements prompts et abandonnés; vous deveniez digne ; vous ne parliez plus la langue ordinaire; vous vous réduisiez à un certain nombre de mots et de tours approuvés; les autres étaient écartés comme familiers et roturiers; vous deveniez un personnage de représentation ou d'antichambre, à la longue un mannequin. Tous vos gestes étaient réglés, compassés. Il fallait ici une césure, là une épithète, plus loin un rejet. Personne ne ressemble plus à Claudienque Delille. Encore aujourd'hui nous souffrons de cette discipline; le vers naturel nous manque; celui d'Alfred de Musset¹ est un tapageur; celui de Victor Hugo un épileptique. Ils ont déchiré ou bariolé le vieil habit classique avec une verve d'écoliers ou une rancune de réformateurs; mais leur mode débraillée est aussi arbitraire que la mode correcte. Ils ont pris simplement le contre-pied de l'ancienne, et notre poésie[^]

1 Plus tard, ayant trouvé le rythme vrai, il est devenu notre plus grand poète.

xxxvj LA FONTAINE.

entre les oripeaux et les guenilles, attend encure le vêtement qui lui convient. La Fontaine en a essayé plusieurs avant de trouver celui dont il avait besoin. 11 en approchait pourtant en maniant le vieux français, en lisant Rabelais, Marot, la reine de Navarre. Il essayait des dizains, des ballades, des rondeaux, des vi-relais ; il revenait à la source gauloise, au style naïf, au petit vers leste et campagnard, qui aime les mots francs, qui dit en courant toutes les choses vraies. C'est ainsi qu'à la fin il rencontra les fables et les contes.

« M. de la Fontaine, dit l'abbé Poujet, son confesseur, ne pouvait s'imaginer que ie livre de ses Contes lut un ouvrage si pernicieux. Il protestait que ce livre n'avait jamais fait sur lui, en l'écrivant, de mauvaises impressions, et il ne comprenait pas qu'il pût être si fort nuisible aux personnes qui le lisaient. » Je le crois; il l'avait fait trop naturellement pour y voir du mal. On ne trouve pas de crime en des idées qui reviennent si fréquemment et d'elles-mêmes. 11 était si loin de la règle qu'il ne l'apercevait plus. C'est ici que le franc naturel gaulois éclate. Au-dessus de lui résonne la grave mélodie du style noble et des grands vers. Les prédicateurs, les philosophes, les poètes se forment en chœur pour chanter la beauté imposante des mœurs réglées, et la littérature est un motet solennel accompagné par l'orgue ecclésiastique. Bossuet le mène, et les spectateurs contemplant avec respect l'auguste étalage des robes violettes, des chapeaux à plumes et des jupes lamées qui s'ordonnent en belles rangées sous les yeux du roi. Dans un coin est un bonhomme qui baille ou rit. Ce sermon l'ennuie; il n'aime pas les cérémonies, trouve les alignements trop droits et l'orgue trop ron-

L'ECRIVAIN. xxxvi

liant. Il pose sur son prie-Dieu le saint Augustin qu'on lui a mis dans la main, tire furtivement un Rabelais de sa poche, fait signe à ses voisins Chaulieu et le grand prieur, et chuchote tout bas avec eux quelque drôlerie. Il court risque d'être « averti, » et réprimandé tout haut; il le sera; en attendant, il s'amuse lestement comme un écolier qui fait une escapade. Vous pouvez croire qu'en semblable occasion un conteur ne fait pas de longues phrases et ne cherche pas les mots d'apparat. Celui-ci prend justement le contre-pied du ton officiel. Par ennui de la régularité

imposée, il quitte l'air de cour, se fait vulgaire, emploie les mots des paysans, des ouvriers, les tours osés, vieillis, la conversation triviale qui rabaisse les belles choses jusqu'au niveau des mains sales. 11 amène des commères, des paysans qui troquent, des tonneliers avec leur langage risqué et leurs instincts de bas étage. Ses récits ressemblent à des magots de Téniers parmi les perruques de Versailles. On voit enfin par lui les franches repues, les façons grivoises et goguenardes du bon peuple de France. Et emarquez que, dans ces contes, seigneurs et vilains ont du même acabit, aussi gouailleurs et aussi égrillards les uns que les autres. Ce qui par-dessus tout leur déplaît et déplaît à la Fontaine, c'est la règle. 11 semble ne la regarder que comme une convention et une parade. C'est pain bénit, que de s'en moquer. A. son avis la nature va au plaisir, ainsi que l'eau à la rivière; elle y \a (ce n'est pas moi qui parle), quelles que soient les digues, religion ou mariage. Ceux qui les bâtissent sont les premiers à ne pas les respecter. Ils les établissent pour autrui, non pour eux-mêmes. Songez, pour excuser cette moFale gauloise, que le Gaulois n'a jamais

xxxviii LA FONTAINE.

fait sa régie et qu'il l'a toujours subie ; ecclésiastique ou civile, elle lui vient d'ailleurs et d'en haut. Il n'est point l'auteur de sa foi ni de sa loi ; l'Église et l'État ne sont pour lui que des gendarmes. Ils le mènent et i' se laisse faire. Tout au plus, en de certains moments insupportables, il ramasse des pierres pour leur casser la tête. Mais d'habitude il se range sous leur baguette, en se dédommageant par un brocard. Il ne leur accorde guère qu'une obéissance extérieure et machinale; à toute occasion il s'échappe en escapades; son p!us grand plaisir est de remarquer qu'il n'est pas leur dupe, et de le faire remarquer à son voisin.

Le ton change dans les fables, et le vers aussi. La Fontaine n'essaye pas d'y fronder la morale, mais d'en établir une. Il s'agit de peindre toute la vie humaine, et non plus seulement les parties défendues de la vie humaine. Aussi ces fables sont noire épopée; nous n'en avons point d'autre. Je n'ai pas besoin d'ôter ce nom à l'insipide Hertriade, ni au pastiche sentimental que M. de Ghatеaubriand a intitulé les Martyrs. Nous n'avons réussi en ce genre qu'à fabriquer de jolies machines en carton vernissé bonnes à garder sous verre à titre de Curiosités historiques. Rabelais seul avait « là tête épique, » et serait le poète national par l'espèce des idées et la grandeur des conceptions, si la

L'ECRIVAIN. xxxix

folie de l'imagination, l'énormilé de l'ordure et la bizarrerie de la langue ne l'avaient réJuit à un auditoire d'ivrognes ou d'érudits. C'est la Fontaine qui est notre Homère. Car d'abord il est universel comme Homère : hommes, dietfx, animaux, paysages, la nature éternelle et la société du temps, tout est dans son petit livre. Les paysans s'y trouvent, et à côté d'eux les rois, les villageoises auprès des grandes dames, chacun dans sa condition, avec ses sentiments et son langage, sans qu'aucun des détails de la vie humaine, trivial ou sublime, en soit écarté pour réduire le récit à quelque ton uni orme ou soutenu. Et néanmoins ce récit est idéal comme celui d'Homère. Les personnages y sont généraux; dans les circonstances particulières et personnelles, on aperçoit les diverses conditions et les passions maîtresses de la vie humaine, le roi, le noble, Je pauvre, l'ambitieux, l'amoureux, l'avare, promenés à travers les grands événements, la mort, la captivité, la ruine; nulle part on ne tombe dans la platitude du roman réaliste et bourgeois. Mais aussi nulle part on n'est resserré

dans les convenances de la littérature noble; le ton est naturel ainsi que dans Homère. Tout le monde l'entend; ce sont nos mots de tous les jours, même nos mots de ménage et de gargote, comme aussi nos mots de salon et de cour. Nos enfants l'apprennent par cœur, comme jadis ceux d'Athènes récitaient Homère; ils n'entendent pas tout, ni jusqu'au fond, non plus que ceux d'Athènes, mais ils saisissent l'ensemble et surtout l'intérêt; ce sont de petits contes d'enfants, comme Ylliade et YOdyssée, qui sont de grands contes de nourrice. Et cette épopée de la Fontaine est gauloise, Elle est hachée menu, en cent petits

xl LA FONTAINE.

actes distincts, gaie et moqueuse, toujours légère et faite pour des esprits fins, comme les gens de ce pays-ci. Vingt vers leur font comprendre votre leçon, et cent vers les empêcheraient de la comprendre. Ils n'ont pas besoin de longs détails et les longs détails les fatigueraient. Un petit mot de son ('clair fuyant leur dévoile tout un tableau ou tout un caractère; une clarté prolongée et forte émousserait leur regard. Us sont agiles, mais prompts à se rebuter, et veulent arriver au but en trois pas. La fable, par sa brièveté, se proportionne à leur attention si alerte et si vite lassée. Encore faut-il qu'elle ne persévère point d'un bout à l'autre dans le même style, mais qu'elle change, qu'elle ondule par toutes sortes de tours sinueux, de la joie à la tristesse, du sérieux à la plaisanterie. La Fontaine est le seul qui nous ait donné le vers qui nous convient, « toujours divers, toujours nouveau, » long, puis court, puis entre les deux, avec vingt sortes de rimes redoublées, entre-croisées, reculées, rapprochées, tantôt solennelles comme un hymne, tantôt folâtres comme une chanson. Son rythme est aussi varié que notre allure. Non plus que nous, il ne soutient pas

longtemps le même sentiment. « Diversité, c'est sa devise. » J'ajoute : Diversité avec agrément. Rien de si fin que cet agrément. Toutes les grâces de ce style sont « légères. » Il s'est comparé lui-même « à l'abeille, au papillon » qui va de fleur en jfleur, et ne se pose qu'un instant au bord des roses poétiques. Tous les sentiments chez lui sont tour à tour effleurés, puis quittés; un air de tristesse, un éclair de malice, un mouvement d'abandon, un élan d'éloquence, vingt expressions passent en un instant sur cet aimable vi-

L'ÉCRIVAIN. xlj

sage. Un sourire imperceptible les relie. Les étrangers ne l'aperçoivent pas, tant il est fin¹. Il se moque sans qu'on s'en doute, au passage, sans insister ni appuyer. Il n'éclate pas; il ne dit qu'à demi les choses. Souvent il prend une mine sérieuse, continue le discours d'un ton convaincu, semble approuver son personnage; tout d'un coup, au dernier vers, une chute révèle l'ironie. Il se commente subitement, en se reprenant, et, à ce qui semble, par pure bonhomie, pour nous éviter une méprise; c'est pour nous jouer un tour et nous dire une méchanceté². S'il lâche un mot suspect et d'apparence un peu libertine⁵, il le corrige aussitôt avec un empressement affecté ; il fait le bon apôtre pour mieux persifler les bons apôtres. Ces jolies hypocrisies sont toujours transparentes. 11 s'en amuse comme d'un déguisement; la fable elle-même n'est pas autre chose. C'est railler les gens que de leur metlre sur le dos une peau de bête, d'autant mieux qu'on frappe sur ce dos en ayant l'air de frapper sur le dos d'autrui. La Fontaine semble un simple, occupé du loup, du renard, capable tout au plus de rêver parmi les prés et les basses-cours, et d'en badiner devant les grandes personnes, avec quelque profit pour

les enfants. Et tout d'un coup on découvre sous cette apparence innocente un satirique, un philosophe, un connaisseur de l'homme; en sorte que de tous ses héros c'est lui qui est le plus

1 M. Macaulay lui-même appelle la Fontaine a trifler. - A ces mots, l'animal pervers

(C'est le serpent que je veux dire, Et non l'homme, on pourrait aisément s'y tromper} 5 Un mari fort amoureux,

Fort amoureux de sa femme...

xlij LA FONTAINE.

amusant et le mieux masqué. Ce déguisement est exquis. Il ôte à la vérité sa tristesse, au badinage sa frivolité. On se divertit et on pense. On y est à la fois dans les mondes ou plutôt sur la limite des deux mondes; et l'on cueille à la fois tous leurs fruits et toutes leurs fleurs. Un vers vous porte dans la campagne, sous la ramée verte; un autre vous ramène dans les salons, au beau milieu d'une cérémonie royale. Vous entrevoyez le musée fin d'un renard, et un instant après la physionomie avisée d'un courtisan. Aucune de ces deux vues ne nuit à l'autre : elles se suivent sans s'effacer. L'agilité du charmant esprit qui va et vient de l'une à l'autre les unit sans les brouiller. Si vous voulez fixer cette peinture fuyante, vous la grossissez. Quand Granville, pour illustrer la Fontaine, a mis sous nos yeux les bêtes en habits d'hommes, il a tout gâté; il n'a fait qu'entasser un carnaval vulgaire, propre à faire rire des provinciaux et des épiciers. Le dessin, de sa lourde empreinte matérielle, perpétue et enfonce dans les yeux ce qui doit glisser devant l'imagination comme emporté par un éclair. La Fontaine n'a pas de visions complètes et durables : il n'est pas oppressé d'images absorbantes; il entrevoit, il quitte, il vole, il re-

vient, il est un moment en vingt lieux et en vingt sentiments; pendant que vous achevez une de ses esquisses, il a fait le tour du monde et il est prêt à recommencer.

L'ÉCRIVAIN. xliij

Ce ton indique la morale. Il est difficile à un homme si gai d'être un vrai précepteur de mœurs. La sévérité n'est pas sa disposition ordinaire, il ne fera pas de l'indignation son accent habituel. Tâchez de n'être point sot, de connaître la vie, de n'être point dupe d'autrui ni de vous-même, voilà, je crois, l'abrégé de ses conseils. 11 ne nous propose point de règle bien stricte, ni de but bien haut. Il nous donne le spectacle du monde réel, sans souhaiter ni louer un monde meilleur. Il montre les faibles opprimés sans leur laisser espoir de secours ni de vengeance. Il reconnaît que Jupiter a « mis deux tables au monde ; que l'adroit, le fort, le vigilant sont assis à la première, et que les petits mangent leur reste à la seconde. » Bien pis, le plus souvent les petits servent de festin aux autres. Au reste, peu importe « qui vous mange, homme ou loup; toute panse lui paraît une à cet égard. » Il est résigné, sait ce que vaut le roi lion, quelles sont les vertus des « courtisans mangeurs de gens, » mais croit que les choses iront toujours de même, et qu'il faut s'y accommoder. Telle qu'elle est, la vie es « passable. » « Mieux vaut souffrir que mourir, c'e«t la devise des hommes. » Cette morale-là est bien gauloise; nous plions sous l'énorme machine administrative qui nous façonne; nous nous souvenons qu'en vain on l'a cassée,

xliv LA FONTAINE.

que toujours elle s'est raccommodée, et ne s'est trouvée que plus pesante ; bien plus, nous sentons que si elle se détraquait,

nous ne pourrions vivre. Nous ne savons pas nous associer, comme les gens d'outre-Manche, poursuivre un but avec conduite, patiemment, légalement, par calcul et conscience. Nous ne savons marcher qu'au signal d'autrui, sous un chef, et dans les compartiments du grand établissement latin qui, par l'Eglise, l'État, le droit, la langue, la foi, les lettres, nous enrégimente et nous mène depuis dix-huit cents ans. Nous reconnaissons « que notre ennemi c'est notre maître; » nous nous moquons de lui, et l'amour-propre ainsi satisfait, nous nous laissons docilement conduire. Nous acceptons « les faits accomplis, » nous finissons même par admirer le succès et rire des gens battus, surtout quand le bâton a été promené sur leurs reins avec adresse. La Fontaine, le plus souvent, s'égaye de leur mésaventure. Son chien fait des raisonnements fort exacts, « mais n'étant qu'un simple chien, » on trouve qu'ils ne valent rien, « et l'on sangle le pauvre drille. » Notre Champenois souffre très-bien que les moutons soient mangés par les loups et que les sots soient dupés par les fripons; son renard a le beau rôle. Jean-Jacques disait fort justement qu'il prend souvent pour héros les bêtes de proie, et qu'en faisant rire aux dépens du volé, il fait admirer le voleur. Aussi ses maximes n'ont-elles rien d'héroïque. Ses plus généreuses sont d'obéir, d'accepter le mal pour soi comme pour autrui, parce qu'il est dans la condition humaine. Il n'eût jamais été u Alceste; je ne sais même s'il eût été un Philinle. 11 conseille assez crûment la flatterie, et la flatterie basse. Le cerf met au

L'ECRIVAIN. xlv

rang des dieux la reine qui avait jadis « étranglé sa femme et son fils, » et la célèbre en poêle officiel. La Fontaine approuve la perfidie, et quand le tour est profitable ou bien joué, il oublie que

c'est un guetapens. 11 représente un sage qui, poursuivi par un fou, le flatte de belles paroles menteuses, et tout doucereusement « le fait échine et assommer; » il trouve l'invention bonne et nous conseille de la pratiquer. Enfin, chose admirable! il loue la trahison politique: « Le sage dit, selon les gens : Vive le roi ! vive la Ligue ! » Cette morale est celle du pauvre, de l'opprimé, en un mot, du sujet. Wons n'avons plus le mot, mais nous avons encore la chose : « Ne pas sourire respectueusement au seul nom de M. le préfet, disait Beyle, passe aux yeux des paysans de la Franche-Comté pour une imprudence signalée, et l'imprudence dans le pauvre est promptement punie par le manque de pain. » L'état des choses n'a guère changé, et les maximes qui en naissent n'ont pas changé davantage. Sauf une petite élite, les Français en sont restés à la morale de la Fontaine.

« Amusons-nous, » c'est là, ce semble, son grand précepte, et aussi le nôtre. Il ne faut pas entasser, trop prévoir ni pourvoir, mais jouir. « Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre. Jouis, » et dès aujourd'hui même. N'attends pas à demain, la mort peut te prendre en route. Ce conseil-là vient si bien du cœur, que la Fontaine, l'homme insouciant, indifférent, s'indigne sérieusement contre le convoiteux et l'avare. Il prêche le plaisir avec autant de zèle que d'autres la vertu. Il veut qu'on suive « ses leçons, » qu'on mette à profit cette vie éphémère. Il loue Épicure, il parle de la mort en

aflvj LA FONTAINE.

païen, il voudrait, comme Lucrèce, « qu'on sorlît delà vie ainsi que d'un banquet, remerciant son hôte. » 11 ne semble pas songer qu'il y ait quelque chose au delà de la vie et du plaisir. Il demande seulement que ce plaisir soit fin, mêlé de philosophie et

de tendresses. Il aime les jardins, mais parmi eux il voudrait encore « quelque doux et discret ami. » 11 loue la paresse et le somme; «ajoutez-y quelque petite dose d'amour honnête, et puis le voilà fort. » Ajoutez aussi les curiosités et le vagabondage de l'esprit, le discours promené au hasard sur tous les sujets, depuis la bagatelle jusqu'aux affaires d'État et au système du monde', vous aurez la vie qu'il nous propose en exemple. Il ne voit dans les règles des docteurs sévères que des discours un peu tristes, » dans Arnould et Nicole que des « gens d'esprit, bons disputeurs. » Étranges sentiments dans un siècle chrétien ! J'ose dire que ce sont ceux de sa race, et qu'ils apparaissent dans les mœurs régnautes comme dans les écrits populaires, depuis les fabliaux jusqu'à Rabelais et Montaigne, depuis la Fontaine et Molière jusqu'à Voltaire et Béranger. Nous ne tirons pas de nous-mêmes la règle de nos mœurs, comme font les peuples germaniques. Nous n'avons pas leur réflexion, leur tristesse; nous ne savons pas, comme eux, nous imposer une consigne et resserrer nos inclinations entre des limites tracées par nous-mêmes; nous ne sommes point, comme eux, profondément chrétiens; notre instinct n'est point moral; nous n'avons, au lieu de conscience, que l'honneur et la bonlé; nous ne prenons point la vie comme un em

1 Lettre de Vergier à madame d'Hervsrt,

L'ECRIVAIN. xlvij

ploi sérieux, assombri par les alarmes d'un avenir immense, mais comme un divertissement dont il faut jouir sans arrière-pensée et en compagnie. C'est en touchant ces instincts populaires que la Fontaine est devenu populaire. C'est un Gaulois qui parle à des Gaulois. Avec Rabelais, Voltaire et Molière, il est notre miroir le plus fidèle. Platon, à ce qu'on rapporte, ayant ap-

pris que le grand roi voulait connaître les Athéniens, fut d'avis qu'on lui envoyât les comédies d'Aristophane; si le grand roi voulait nous connaître, ce sont les livres de la Fontaine qu'il faudrait lui porter.

Il est rare en France de rencontrer un grand écrivain qui soit populaire. Ordinairement ceux qui sont populaires ne sont point grands, et ceux qui sont grands ne sont point populaires. La séparation est profonde chez nous entre la culture et la nature. Il y a eu toujours et il y a partout ici deux ordres d'hommes et de choses, selon que la nature gauloise ou la culture latine a prévalu. Nous n'avons qu'une civilisation artificielle, qui nous recouvre sans nous pénétrer : d'un côté, ceux qu'on nommait autrefois les lettrés, les nobles, et qu'on appelle aujourd'hui les Parisiens et les fonctionnaires; de l'autre côté, les bourgeois, les provinciaux, les paysans. Depuis les Romains, une organisation savante, qui, deux fois brisée, s'est reformée plus solide, est ensermée dans ses cadres brillants

xlviij LA FONTAINE.

une masse à demi brute, et reporte toute la civilisation sur le mince groupe d'hommes qu'elle attire au centre de son mouvement. Nous avons vu ce contraste sous les Césars, sous Charlemagne, sous les Valois, sous les Bourbons, et nous le voyons encore. Consultez les récits des voyageurs anglais qui ont visité la France sous Louis XIV et Louis XV¹. Une cour magnifique, des bâtiments somptueux, des académies, un superbe appareil d'armées, de vaisseaux, de roues, une administration toute-puissante, une petite élite de gens parés et polis. Par-dessous, un amas de paysans hâves qui grattent la terre infatigablement, qu'on recrute de force et pour des chasses, qui mangent du pain de

fougère, qui s'accrochent aux voitures des étrangers pour mendier un morceau de véritable pain. Par-dessous les fêtes et les broderies de Versailles, une populace d'affamés et de déguenillés. Parcourez aujourd'hui la France ; si la Révolution a diminué les différences de fortune, la centralisation a augmenté les différences de culture : une seule cité maîtresse où fourmillent et pululent les idées engorgées qui s'étouffent et se fécondent infatigablement par le travail et le mélange de toutes les sciences et de toutes les inventions humaines; alentour, des villes de province inertes où des employés confinés dans leur bureau et des bourgeois relégués dans leur négoce vont le soir au café pour regarder une partie de billard et remuer des cartes grasses, bâillent sur un vieux journal, songent à dîner et digèrent sur des cancans; plus bas encore, des paysans qui ont pour bibliothèque un almanach, lequel

1 Lady Montauie, Locke, Addison, Arlhur Young? etc.

L'ECRIVAIN. xlix

est bien de trop souvent, puisque la moitié d'entre eux ne sait pas lire, qui votent en moutons, et trouvent que ce vote est une corvée, ignorants, apathiques, incapables d'entendre un mot aux intérêts de l'État et de l'Église, habitués à laisser leur conscience et leurs affaires aux mains des gens qui ont un habit de drap. Le grand lustre qui flamboie à Paris n'apparaît là-bas que comme une chandelle; toutes les lumières amoncelées au centre laissent le reste dans un demi-jour. La forme même de notre civilisation nous impose ce contraste; nous ne nous sommes développés qu'en nous disciplinant sous un gouvernement distinct du peuple, indépendant, qui absorbait toutes les idées et les forces,

subsistait par sa propre énergie et nous donnait l'impulsion, au lieu de la recevoir de nous.

Cet état permanent des choses s'est peint dans les le lires d'une façon permanente. Combien y a-t-il de nos grands auteurs qui soient compris par le peuple? D'un bout à l'autre de notre histoire, la même séparation reparaît. Les Ausone, les Fortunat, les Aper scandent des vers et des périodes bien latines; au-dessous d'eux le pauvre colon gaulois murmure tout bas une prière aux dieux de ses bois et de ses fontaines, et on ne l'aperçoit que par hasard dans un barbarisme dont s'amuse un auteur curieux. Le voilà enfin qui parle, quand il a fait la langue vulgaire, dans les fabliaux, les mystères, les chansons de geste; mais toute cette littérature s'arrête au milieu de sa pousse; elle ne s'achève point; elle n'a point son Dante ou son Boccace; elle s'enfuit, s'efface de la mémoire des hommes; les écrivains du dix-septième siècle n'en savent que deux ou trois noms, et les derniers, Villon, Marot, la reine de Na-

LA FONTAINE.

varre; elle n'a été qu'un babil d'enfants malicieux et gentils. Au-dessus d'elle la culture latine a accaparé les idées générales qui pouvaient la nourrir et la développer; un petit peuple noir de théologiens et de disputeurs les a prises pour son apanage, et cet enclos ecclésiastique, en restant stérile, a imposé la stérilité au reste du champ. Nous avons une autre culture au seizième siècle, presque aussi factice; que nous a-t-elle donné, sinon une poésie emphatique et un théâtre de convention? Nul poète national comme Shakspeare. Montaigne ne survit que pour les lettrés; le seul à demi populaire est Rabelais, à cause des gaudrioles. Voici enfin nos siècles classiques; les mots familiers s'effacent, la

langue s'ennoblit; le théâtre prend pour public et pour modèles les gens de salon et les seigneurs. C'est la littérature de Versailles. Aujourd'hui nous avons la littérature de Paris; la croyez-vous plus naturelle que l'autre? Au lieu d'un public rie courtisans, vous avez un public de critiques. Les livres qu'on produit là ne pénètrent point dans le peuple; ils sont, faits pour des curieux et des gourmets, non pour des âmes simples. Les drames de Victor Hugo et les romans de Balzac n'entretoht pas plus dans les chaumières que les tragédies de Racine ou les portraits de la Bruyère. Paris, aujourd'hui, est comme Rome sous les Césars, ou Alexandrie sous les Ptolémées, un terreau puissant, étrangement composé de substances brûlantes, capable de produire des fruits extraordinaires, maladifs souvent, enivrants parfois, mais que le sol natal ne revendique pas. En Allemagne, une servante, le dimanche, lit Schiller et l'entend; mais les fois vous rencontrez un piano dans une arrière-boutique; les mineurs

L'ECRIVAIN. Ij

flamands, leur ouvrage achevé, chantent en parties; partout, en pays protestant, la Bible, du moins, est lue et même sentie par le peuple. Chez nous quelques récits militaires, des chansons grivoises, ça et là dans les provinces reculées une légende locale. Hors les Parisiens et les cosmopolites, qui est-ce qui goûte notre littérature, notre peinture, notre musique, si travaillées, si savantes, si psychologiques? Nos lettres, comme notre religion et notre gouvernement, sont plutôt superposées qu'enracinées dans la nation. Toujours l'histoire de l'esprit gaulois est la même ; s'il reste gaulois, il n'aboutit pas ; s'il aboutit, il perd sa physionomie vraie. D'un côté sont les conteurs du moyen-âge, Marot, Sainl-Gelais, les buveurs, les malins, les chansonniers, qui restent au

second rang; de l'autre côté sont les lettrés, Boileau, Racine, Rousseau, les théoriciens du seizième et du dix-neuvième siècle qui écrivent pour une classe et non pour la nation. Les uns sont restés au niveau du peuple, les autres n'ont plus rien de commun avec le peuple. Les uns ont avorté sur la souche natale, les autres se sont séparés de la souche natale. Trois ou quatre hommes tout au plus ont su se développer en restant gaulois; ce sont ceux qui, en prenant un genre gaulois, la chanson, le pamphlet, la farce, la comédie, l'ont élargi et relevé jusqu'à le faire entrer dans la grande littérature : Rabelais, Molière, la Fontaine, Voltaire et peut-être quelquefois Béranger. Encore Béranger n'at-il qu'un style travaillé et factice. Rabelais est trop débordant et excentrique. Presque tous les vers de Voltaire, ceux qu'il estimait, le plus, sont des parades officielles. Molière, trop pressé, forcé de se plier au ton convenable, gêné par l'alexandrin monotone, n'a pas

lij LA FONTAINE.

toujours atteint le style naturel. La Fontaine est, je crois, le seul en qui Ton trouve la parfaite union de la culture et delà nature, et en qui la greffe latine ait reçu et amélioré toute la sève de l'esprit gaulois.

Il va au delà de Marot, comme Béranger au delà de Collé, parle même travail et grâce aux mêmes ressources, ayant reformé son petit cadre d'après Fart ancien, et l'ayant rempli de toutes les grandes idées de son temps. Son parent Pintrel lui avait fait lire et relire Virgile, Homère, et aussi Quintilien, Horace et Térence. 11 les préférait hautement aux modernes. « Art et gui des, disait-il, tout est dans les Champs-Élysées. » Il avait annoté presque à chaque page Platon etPlutarque, avec profit certainement, car la plupart de ses notes sont des maximes qu'on retrouve dans ses

fables. Il est rempli de Virgile, il a traduit de lui des vers suaves et passionnés; il parle comme lui des troupeaux « qui retranchent l'excès des moissons prodigues¹, » des boutons printaniers « frêle et douce espérance, avant-coureurs des biens que promet l'abondance. » Il entend par lui le sourd et voluptueux murmure qui sort de la campagne endormie. Il retrouve le grand sentiment de Lucrèce pour décrire « le temps où tout aime et pullule dans le monde, » et pour sentir la puissance et la fécondité de la nature immortelle. Il loue la volupté avec les mots d'Horace, et relève l'insouciance gauloise jusqu'à la dignité du paganisme ancien. « Mais son imitation n'est pas un esclavage. » « Il prend l'idée, » et la repense de façon à lui rendre l'âme une seconde fois. Il prend encore « le tour et les lois que jadis les

1 *Luxuriam segetum tenera deposui in herba.*

L'ÉCRIVAIN. liij

maîtres suivaient eux-mêmes. » Avec leurs règles, il se fait un art. Il n'écrit pas au hasard avec les inégalités de la verve. Il revient sur ses premiers pas, et se corrige patiemment. On a retrouvé un de ces premiers jets, et Ton a vu i que la fable achevée n'a gardé que deux vers de la fable ébauchée. Il avouait lui-même qu'il « fabriquait ses vers à force de temps. » Il n'atteignait l'air naturel que par le travail assidu. Il recommençait et raturait jusqu'à ce que son œuvre fût la copie exacte du modèle intérieur qu'il avait conçu. Il suivait un plan fixe, disposait toutes les parties de la composition d'après une idée maîtresse, transformait ses originaux, développait un point, en abrégait un autre, proportionnait le tout. Quand on compare sa fable avec celle de Pilpay ou d'Ésope qui lui sert de matière, on s'aperçoit qu'il ne fait pas un seul changement sans une raison, que cette raison et les

autres se tiennent entre elles, et qu'elles dépendent d'un principe, sinon exprimé, du moins senti. On tirerait de ses œuvres une poétique. Vous avez vu qu'on en peut tirer une philosophie. C'est par cette réflexion supérieure que la Fontaine, comme Rabelais ou Voltaire, surpasse les purs Gaulois et sort de la foule des simples amuseurs. Toute grande œuvre littéraire contient un traité de la nature et des hommes, et il y en a un dans ces petites fables. La Fontaine, comme les plus doctes, s'intéresse aux hautes idées qu'on agite autour de lui, lit Platon, discute contre Descartes, raisonne sur la morale des jansénites, goûte Épicure et Horace,

1 U Renard, les Mouches et le Hérisson.

liv L* FONTAINE.

écrit d'avance¹ « le Dieu des bonnes gens, » et propose une morale. Il est curieux, chercheur, amateur de conversations sérieuses. Vergier conte qu'il raisonne à l'infini, « qu'il parle de paix, de guerre, qu'il change en cent façons l'ordre de l'univers, que sans douter il propose mille doutes. » Voilà que ce bonhomme se trouve un spéculatif, et aussi un observateur. « Il ne faut pas juger ces gens sur l'apparence. » Il a l'air distrait, et voit tout, peint tout, jusqu'aux sentiments les plus secrets et les plus particuliers. Rois et nobles, courtisans et bourgeois, il y a dans ses fables une galerie de portraits qui, comme ceux de Saint-Simon et mieux que ceux de la Bruyère, montre en abrégé tout le siècle. Vous voyez qu'il a tiré de ce siècle toutes les idées qu'il en pouvait prendre, et qu'il y a tout feuilleté, les livres et les hommes. Il y a pris quelque chose de plus précieux, le ton, c'est-à-dire l'élégance et la politesse. Ce conteur de gaudrioles, au besoin, parlait comme les plus nobles. Même en ses polissonneries

il se préservait de tout mot grossier, il gardait le style de la bonne compagnie. 11 avait vécu au milieu d'elle et savait comment on doit s'y tenir. Il avait le goût, la correction, la grâce. Il entretenait les dames avec des ménagements, des insinuations et des douceurs dont Boileau n'eut jamais l'idée. Ses vers à madame de la Sablière, à madame de Montespan, à madame de Bouillon sont le chef d'œuvre de la galanterie respectueuse ou de la tendresse délicate. Il flatte et il amuse, il caresse et il touche, il est naturel et il est mesuré. Il exagère juste à point, il s'arrête à temps au bord des déclara-

1 Vovez sa lettre à Saint-Évremond.

L'ECRIVAIN. lv

tions. 11 atténue l'adulation par un sourire. Il esquivé l'emphase par la naïveté et l'enthousiasme. On dit qu'il était gauche quand il parlait avec sa bouche; à tout le moins, quand il parle avec sa[^] plume, il est le plus aimable des hommes du monde et le plus fin des courtisans.

Par quel étrange don a-t-il ainsi réuni les extrêmes? Un petit mot, qu'on a déjà dit, qu'il faut répéter, explique tout : il était poète, chose unique en France, et poète de la même façon que les plus grands. Ce petit mot indique un homme qui peut se dépandre de soimême, s'oublier, se transformer en toutes sortes d'êtres, devenir pour Un moment les choses les plus diverses. C'est ce don qu'on attribuait à Shakspeare quand on disait qu'il avait «dix miile âmes¹.» Les êtres entrent dans cette âme tels qu'ils sont dans la nature, et y retrouvent une seconde vie semblable à l'autre. Ils s'y développent, ils y agissent par leurs propres forces et d'eux-mêmes; ils n'y sont point contraints par

les passions ou les facultés qu'ils y rencontrent : ce sont des hôtes libres; tout le soin du poëte est de ne point les gêner; ils se remuent et il les regarde; ils parlent et il les écoute; il est comme un étranger attentif et curieux devant le monde vivant qui

1 Myriad-Minded.

lvj LA FONTAINE.

s'est établi chez lui ; il n'y intervient qu'en lui fournissant les matériaux dont il a besoin pour s'achever et en écartant les obstacles qui l'empêcheraient de se former. A ce titre un paysan l'intéresse comme un prince, et un âne autant qu'un homme. Il s'arrête devant un taudis, s'occupe des vieilles poutres enfumées, du bahut luisant, des enfants rougeauds qui se traînent par terre en grignotant des tartines, de la ménagère qui caquette, le poing sur les hanches, et gourmande son homme penaud. Il suit toutes les liaisons de toutes ces choses, voit l'épargne et les querelles, sent les odeurs et la cuisine, et sort attristé, égayé, la tête comblée d'histoires villageoises, prêt à déverser le trop plein de ses imaginations sur l'ami ou la feuille de papier qui va tomber sous sa main. — Le coche l'emporte à Versailles; il aperçoit un seigneur qui, au bord d'une pièce d'eau, fait une révérence et offre la main à une dame. Que cette révérence est belle! Que l'habit est galant! Et comme l'air avenant de la dame, son sourire complaisant et tout à la fois noble lui sied bien! Cependant les jets d'eau montent à l'entour effilés comme des bouquets de plumes; les charmilles égalisées ressemblent à une haie de Suisses ; les colonnades arrondissent leurs décorations comme un salon champêtre. Certainement la vie de cour est ce qu'il y a de plus beau au monde. Voilà son imagination remplie de figures majestueuses, de discours ornés et corrects, de politesses condescendantes,

d'airs de tête royaux. — Sans doute un roi est beau, mais un chien l'est davantage. Justement en voilà un qui passe. Il y a toute une comédie dans ses allures. Quel être indiscret et pétulant! Il se jette dans les jambes, reçoit des coups de

L'ECRIVAIN. lvij

pied, heurte, flaire, lève la patte, curieux, hasardeux bruyant, gourmand, fort engueule, aussi varié dans ses accents, aussi prompt à donner de la voix qu'un avocat au parlement. On peut le prendre pour héros aussi bien que M. le Prince. — Cette promptitude aux métamorphoses intérieures fait l'artiste véritable. Il n'est d'aucune classe ni d'aucune secte; il n'a ni préjugés ni parti pris; il est accessible à toutes les émotions, aux plus hautes comme aux plus basses. Il trouve sa matière dans les bouges comme dans la salle du Trône, dans l'adoration pure, comme dans le plaisir grivois. La même main a écrit les Trogueitrs et à côté les Deux Pigeons. Le même homme persifle en gamin les petites gens qu'on foule, et dans le Paysan du Danube atteint le style d'un Démosthène, pour invectiver contre les tyrans. Le même conteur gambade parmi les drôleries irrévérencieuses, et peint en vers magnifiques la majesté des dieux dont le regard perce en un éclair tous les abîmes du cœur. Il ressemble à la nature qui produit tout, le sublime, le vulgaire, et toujours les contraires, sans préférer l'un à l'autre, impartiale, indifférente, ou plutôt amie de tous, et, comme disent les anciens, mère et nourrice des choses, incessamment occupée à conduire les vivants de tout degré et de toute espèce sous la clarté du jour.

De là le charme de son style. Il n'a pas l'air d'un écrivain; il est à mille lieues des habitudes oratoires qui font loi autour de lui. Ce n'est pas lui qui apprendrait de Boileau à faire le second vers

avant le premier pour remplir ensuite le premier d'oppositions redondantes et d'épithètes explicatives. Il laisse ses voisins ordonner leurs tirades; il sent bien que par ces aligne-

, Ivijj LÀ FONTAINE.

mentis d'idées on n'imité pas la nature. Il ne la force pas, il se livre à elle; il lui abandonne le détail de ?on vers comme l'ensemble de sa conception. Quelqu'un lui souffle tout bas ce qu'il met sur son papier. Il entend des accents nuancés, une voix qui se hausse et se baisse; il voit des bouts de paysages, des gestes, des figures comiques, louchantes, et tout cela comme dans un rêve. Pendant ce temps, sa main écrit des lignes non finies, terminées par des syllabes pareilles; et il se trouve que ces lignes sont la même chose que ce rêve; ses phrases n'ont fait que noter des émotions. Voilà pourquoi nous voyons des émotions à travers ses phrases. Il n'y a rien de plus rare en France que ce don. Notre style si exact et si net ne dit rien au delà de lui-même; il n'a pas de perspective; il est trop artificiel et trop correct pour ouvrir des percées jusqu'au fond du monde intérieur, comme fait la langue des artistes ou des simples, telle qu'on la trouve dans Y Imitation ou dans Shakspeare. Pascal et Saint-Simon seuls au dix-septième siècle, et encore dans des écrits secrets qui sont des confidences, ont traversé la froide et brillante enveloppe des mots pour aller troubler le cœur. La Fontaine est le seul qui, sous prétexte de négligence, la traverse ouvertement. Sont-ce des vers que vous lisez ici ou un tableau que vous avez sous les yeux, mieux qu'un tableau, puisque le sentiment y est avec les couleurs ? On n'a pas besoin d'aller à Vaux regarder la peinture de la Nuit; la voici, et digne du Corrège :

Par de calmes vapeurs mollement soutenue, La tête sur son bras et son bras sur la nue, Laissant tomber des fleurs et ne les semant pas

L'ECRIVAIN, lix

Lisez encore ces trois lignes, vous emporterez avec leur souvenir de quoi songer toute une heure, car elles enferment toute une vie :

J'étais libre et vivais content et sans amour; L'innocente beauté des jardins et du jour Allait faire à jamais le charme de ma vie.

Alfred de Musset est le seul qui, depuis la Fontaine ait retrouvé des vers de ce genre, une douzaine de mots ordinaires, assemblés d'une façon ordinaire et qui ouvrent un monde. C'est ce qui met à part et au-dessus de tous, les pauvres fous, malheureux ou naïfs, qui les trouvent ; on appellera les autres « grands hommes si Ton veut, mais poètes, non pas. » Nous en avons eu un (ce n'est guère), un seul, et qui, par un hasard admirable s'étant trouvé Gaulois d'instinct, mais développé par la culture latine et le commerce de la société la plus polie, nous a donné notre œuvre poétique la plus nationale, la plus achevée et la plus originale; c'est pour cela que j'en ai parlé si longuement, trop longuement peut-être. Et pourtant je ne voudrais pas finir ainsi, conter qu'il est mort, qu'il s'est confessé, et le reste. Cela ne convient pas pour achever le portrait d'un poète, surtout le portrait de celui-ci. J'aime mieux copier une page de son Platon, une page que certes il a bien souvent lue, et qui le peint comme il voudrait l'être. Quand on pense à ces vers si gracieux, si aisés, qui lui viennent à propos de tout, qu'il aime tant, à ce doux et léger bruit dont il

s'enchantant et qui lui fait oublier affaires, famille, conversation, ambition, on le trouve semblable aux cigales de Phèdre;

Jx LA FONTAINE.

«On dit que les cigales étaient des hommes avant que les Muses fussent nées. Lorsqu'elles naquirent et que le chant parut, il y eut des hommes si transportés de plaisir, qu'en chantant ils oublièrent de manger et de boire, et moururent sans s'en apercevoir. C'est d'eux que naquit la race des cigales, et elles ont reçu ce don des Muses, de n'avoir plus besoin de nourriture silôt qu'elles sont nées, mais de chanter dès ce moment, sans manger ni boire, jusqu'à ce qu'elles meurent. Ensuite elles vont annoncer aux Muses quels hommes ici les honorent. />

Il faut lâcher de croire que c'est là aujourd'hui le sjrt de la Fontaine.

Ta une.

PRÉFACE DE L'EDITEUR

Cette édition , qui reproduit à peu près celle que nous avons publiée en 1841 (Paris, Ch. Gosselin, in-12), offre des améliorations et des additions très-importantes.

Non-seulement nous avons suivi le texte collationné et rétabli, par le savant Walckenaer, sur les éditions partielles de 1665, 1667, 1669, 1671, 1675, 1676 et 1685, mais encore nous avons confronté ce texte avec celui que M. Marty-Laveaux a soigneusement revu sur les mêmes éditions originales pour sa nouvelle édi-

tion des OEuvres de La Fontaine dans la Bibliothèque ehésienne de M. Jannet. Loin d'adopter, comme l'a fait M. Marty-Laveaux , l'orthographe des anciennes éditions , nous nous sommes efforcé d'éclaircir le texte souvent obscur de notre auteur, en y introduisant une ponctuation toute moderne et en distinguant toujours le dialogue du récit. De plus, nous avons corrigé quelques fautes d'impression, qui avaient échappé aux précédents éditeurs.

Nous avons conservé toutes les variantes imprimées dans l'excellente édition de Walckenaer, ainsi que les

il PREFACE.

variantes recueillies pour la première fois par M. Marty-Laveaux ; nous en avons ajouté quelques-unes, que nous ont fournies les manuscrits de Conrart , et qui avaient été négligées par nos prédécesseurs.

Nous avons indiqué les principales sources des Contes, ainsi que les principales imitations , déjà signalées par Walckenaer ; nous avons placé au bas des pages quelques courtes notes sur les vieux mots et sur certaines locutions singulières qui ne se trouvent que dans les ouvrages de La Fontaine. Plusieurs de ces locutions n'avaient été ni comprises ni expliquées.

Nous n'avons rien changé d'ailleurs à l'ordre des pièces adopté dans l'édition de Walckenaer, le premier éditeur qui ait divisé les Coules et Nouvelles en cinq livres ; mais nous avons formé , à la fin de la nôtre , un sixième livre contenant tous les Contes attribués à La Fontaine dans les éditions ou contrefaçons de 1669, 1710, 1718, 1732. Plusieurs de ces Contes ont été, il est vrai, rendus depuis à leurs véritables auteurs; mais les autres, que per-

sonne n'a réclamés, pourraient bien être réellement de La Fontaine , puisqu'ils portent plus ou moins le cachet de son style et de son esprit. On remarquera surtout les deux Testaments et les Effets de la nature, que nous publions ici pour la première fois, et qui semblent avoir droit de figurer désormais dans les OEuvres de l'auteur de Joconde.

Enfin, ce qui recommandera cette nouvelle édition aux yeux des amis des lettres , c'est surtout la notice qui la précède et qui renferme une précieuse histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine , par un de ses contemporains, Matthieu Marais, avocat au parlement de Paris. Cette histoire, que l'auteur avait rédigée vers

PREFACE. m

L'année 1725, dans l'intention de la placer en tête des OEuvres diverses du célèbre fabuliste qu'il voulait publier, n'a paru cependant qu'en 1811 (Paris, Renouard, in-12 de vi et 132 p.), et n'est pas plus connue aujourd'hui que si elle fût restée manuscrite. L'extrême rareté de l'édition, mise au jour par les soins du savant Chardon de La Rochette , a sans doute empêché de réimprimer plus tôt cet excellent morceau d'histoire littéraire , qui, malgré la négligence du style de l'auteur, conserve encore sa valeur relative à côté des travaux si estimables et si complets de l'illustre Walckenaer sur la vie et les ouvrages de La Fontaine.

Nous réimprimons l'opuscule de Matthieu Marais, sans y faire aucune addition, en renvoyant une fois pour toutes le lecteur au grand travail de Walckenaer, augmenté et perfectionné dans trois éditions successives. Nous avons seulement conservé la plupart des notes de Chardon de La Rochette, qui s'est servi de la petite

édition des OEuvres diverses de La Fontaine en quatre volumes in-12, publiée chez Savoye en 1758, pour indiquer les pièces en vers et en prose auxquelles Matthieu Marais fait allusion dans sa notice chronologique. Une discussion approfondie des faits et des opinions que renferme cette notice eût rempli la moitié d'un volume. Nous donnons donc ici, à titre de simple document, les recherches biographiques et littéraires de Matthieu Marais, savant jurisconsulte, profond philologue, critique ingénieux, qui lut l'ami et le collaborateur de Bayle. « Que j'admire, lui écrivait ce dernier (le 2 octobre 1698), que j'admire l'abondance des faits curieux que vous me communiquez touchant MM. Arnaud, Rabelais, Santeuil, La Fontaine, La Bruyère, etc.! Cela me fait juger, mon-

iv PREFACE.

sieur, qu'un dictionnaire historique et critique que vous voudriez faire seroit l'ouvrage le plus curieux qui se pût voir. Vous connoissez mille particularités, mille personnalités, qui sont inconnues à la plupart des auteurs, et vous pourriez leur donner la meilleure forme du monde. » Matthieu Marais mourut vers 1740, dans un âge trèsavancé.

La Fontaine doit beaucoup à nos vieux conteurs français; nous avons pensé qu'un aperçu rapide sur ces conteurs serait une introduction naturelle à un recueil de Contes qui rappellent souvent ceux du roi Louis XI, de la reine Marguerite de Navarre, de Bonaventure Des Périers, de IVoel Du Fail, et de Beroalde de Verville.

LES VIEUX CONTEURS FRANÇAIS

La littérature , après avoir essayé plusieurs transformations successives, revient sans cesse à une forme première, qu'elle quittera encore pour la reprendre plus tard, lorsque l'oubli lui aura rendu tout l'attrait de la nouveauté. « En effet, dit La Fontaine, on ne peut pas dire que toutes saisons soient favorables pour toutes sortes de livres. » Mais il n'est pas de genre si décrié et si vieux qui ne puisse être rajeuni et remis en honneur. Ceci est une affaire de mode , un hasard de fortune ; et , si les écrivains sont impuissants à créer, ils savent rénover avec art. On jette au rebut les anciens moules , on ne les brise jamais. Demain peut-être on ressuscitera l'Héroïde; et puisque l'Ode de Ronsard est remontée sur son trône après deux siècles et demi d'humiliation, ne sera-ce pas bientôt le tour des Rondeaux de Benserade , des vers équivoques de Crétin , des Soties de Gringore et des Mystères de Greban? Aujourd'hui la vogue est au Conte, et les libraires ne sèment plus que conteurs, comme autrefois ils ne greffaient que du Saint-Evremond.

vi INTRODUCTION.

Passé donc pour le Conte; c'est un produit agréable, qui ne manquera jamais en France, où il est indigène. Le caractère, l'esprit et la langue de notre pays sont essentiellement propres à la nature du Conte, qui doit être vif, joyeux, hardi et naïf; ces qualités, du moins, se trouvent réunies dans la plupart des conteurs du quinzième et du seizième siècle. Il y a là toute une littérature , exquise de finesse et de grâce, qui reste ignorée sous les laves refroidies de vingt éruptions littéraires, comme ces villes antiques d'Italie enterrées vivantes et plongées dans les ténèbres , tandis

que des villages modernes , bâtis de leurs débris, à la place même qu'elles occupaient, s'étaient au soleil et foulent aux pieds les trésors de l'art immortel ; la cabane est assise sur le fronton d'un temple.

Le Conte est partout le type primitif de la littérature d'un peuple. Jadis l'historien et le rapsode contaient : Hésiode, Homère, Hérodote, Lucien, ne furent que des conteurs poètes et philosophes, qui, selon le goût de leur temps , varièrent les formes de la tradition écrite. Bien avant eux, dès l'origine de la société, au milieu des forêts, les hommes nouveaux se reposaient des fatigues de la chasse, en écoutant les récits d'un vieillard qui leur disait ce que son père lui avait dit touchant la naissance de l'univers. Le Conte et l'Histoire eurent une source commune , contemporaine des langues , et ce ne fut qu'après des siècles d'éducation intellectuelle que l'Histoire se vit dégagée de l'alliage du Conte.

Plutarque, qui fut le Montaigne des Grecs, résume à lui seul les diverses époques du Conte ancien , qui était en honneur jusque dans les veillées des sorcières de Thessalie. Les Romains ne nous ont laissé que deux conteurs historiens: Diodore de Sicile et Apulée; mais nous savons qu'ils empruntèrent aux Grecs les banquets achromatiques, c'est-à-dire, suivant le commentaire d'un vieux conteur français, a assaisonnés de quelque bonne sauce et sa-

INTRODUCTION. vu

vourenx sopiquet de contes récréatifs et plaisantes sornettes. »

Les premiers contes , en France , furent des légendes de saints, narrées avec une crédule simplicité et grossies de bouche

en bouche. Le tombeau de Dagobert, à Saint- Denis, où la sculpture a représenté les voyages de l'âme de ce roi dans l'enfer, est un conte fantastique figuré en pierre ; la Légende dorée de Jacques de Voragine forme un recueil de contes merveilleux, qui ne le cèdent pas aux Mille et une Nuits arabes. Ces contes pieux, inventés par les moines et enjolivés de détails peu édifiants, avaient pris racine dans la religion ; et telle était la manie de conter alors, que les dogmes fondamentaux du culte furent travestis de la façon la plus scandaleuse, sans mauvaise pensée. Ainsi l'Evangile servit de texte à des facéties licencieuses. Les livres d'heures et les psautiers étaient d'ordinaire allongés de miracles, de diableries et de paraboles, qu'on lisait à l'église par manière de distraction. Voilà comment il est arrivé que les plus célèbres prédicateurs du quinzième et du seizième siècle, Menot, Maillard, Barlette, mêlaient tant de contes à leurs sermons, et changeaient la chaire en tréteaux.

On peut rapporter à l'invasion des Maures d'Espagne dans les Gaules méridionales l'invasion du Conte de gaisavoir, que les troubadours apprirent aux trouvères. Les Maures, ainsi que tous les Orientaux, se plaisaient singulièrement à entendre de longues narrations qui berçaient leur paresse, à l'ombre des aloès et au bord des fontaines. Le sultan Chahriar reculait de jour en jour la mort de Gheherazade , pour ne pas laisser interrompre un de ses contes qu'elle racontait en attendant l'aurore, à la prière de sa sœur Dinarzade. Bientôt le Languedoc, en expulsant ses conquérants, retint quelque chose de leurs mœurs et de leurs arts. Un dicton populaire donna la palme au mieldre juggleor en Gascoigne ; cette province fournissait les meilleurs jongleurs; et, toujours

uni INTRODUCTION.

passionnés pour ce genre de divertissements , nos bons aïeux riaient.

L'Orient ravira encore la passion des contes, lorsque les croisades eurent acclimaté en France une foule d'usages d'outre-mer. Les Sarrasins et le climat de la Palestine amollirent les vainqueurs, qui rapportèrent dans leur patrie le goût des apologues, et cette volupté nonchalante que procurent aux Asiatiques les récits fabuleux. Les trouvères se souvinrent des aventures ingénieuses qu'ils avaient ouïes sous la tente, à Damas et à Massoure. La cour de Philippe-Auguste reçut le reflet de celle du soudan Saladin , et il n'y eut pas de fête royale ou seigneuriale sans un lai récité durant le festin , au bruit des coupes qu'on remplissait de vin de Chypre. Durand, Rutebeuf, CoHebarbe, Marie de France et- les autres poètes qui rivalisèrent avec les romanciers de chevalerie, eurent la gloire d'inspirer Boccacc.

Ne semble-t-il pas que les contes ont été surtout en faveur dans les moments difficiles, où il était besoin d'oublier les malheurs du temps, la guerre, la famine et la peste? Boccace composa son Décaméron pendant la peste de Florence; Pogge, qui naquit cinq ans après la mort de Boccace , son maître , écrivit ses Facéties au milieu des schismes turbulents de la papauté; Eustache Deschamps, qui avait étudié la médecine dans le Levant, paraît mettre le Conte au nombre des remèdes de l'épidémie que Boccace combattait à force de gaieté , lorsqu'il recommande, dans sa ballade contre la peste, de fuir la tristesse et fréquenter joyeuse compagnie.

C'est dans le quinzième siècle que l'exemple de Boccace réveille en France la muse du Conte , endormie , comme Épipimide, tant que le choc des armées retentit d'un bout du royaume à

l'autre : depuis quinze ans, la guerre civile faisait silence , et la peste ne dévorait plus les populations, lorsque le Dauphin de France, qui devait être Louis XI, réfugié à la cour du duc de Bourgogne

INTRODUCTION. ix

pour échapper au ressentiment de son père Charles VII, consola son exil par les Cent Nouvelles nouvelles, a assez semblables en manière , dit Antoine de La Sale , » rédacteur anonyme de ce recueil, sans atteindre le » très-subtil et orné langage du livre de Cent Nouvel- » les. » Le terrible Louis XI avait ses heures de badinage et de belle humeur à table et parmi les fumées de la huverie; il préludait aux potences de son règne par propos folâtres , et il payait en monnaie de langue l'hospitalité de son beau frère de Bourgogne, Charles le Téméraire. Ces deux fiers conteurs se mesurèrent, à quelques années de là, dans la plaine de Montlhéry.

La cour de Bourgogne, où se racontèrent si librement cent Nouvelles moult plaisantes , n'admettait pas les dames à ces après-soupées gaillardes, où chaque assistant prenait la parole à son tour, en rafraîchissant sa mémoire dans un pot de cervoise ou bière forte ; mais, les femmes étant introduites à la cour de France par Anne de Bretagne, le Conte quitta son allure soldatesque et voila sa nudité impudique, sans renoncer pourtant à son franc parler et à sa joyeuseté native. La mère de François Ier, Louise de Savoie, et sa fille Marguerite d'Alençon, depuis reine de Navarre, excellèrent dans un genre qui veut, par-dessus tout, le talent de broder une idée avec esprit et délicatesse. On assure que Louise de Savoie s'avoua vaincue par sa fille et déchira son ouvrage , que nous regretterons, malgré cette condamnation ri-

goureuse. Quant à Marguerite, elle nous a laissé son chef-d'œuvre, l'Heptaméron ou Histoire des Amants fortunés, dans lequel, dit Claude Gruget, premier éditeur de ces Contes, elle a passé Boccace.

Marguerite, que la Réforme n'empêcha pas de faire traduire le Décaméron italien par son secrétaire Antoine le Maçon , ne rassemblait aucune Nouvelle qui ne fût véritable histoire, et sa haute philosophie, loin de s'effaroucher des libertés du Conte, brisait l'os médullaire

INTRODUCTION

du livre de Rabelais, que des précieux du siècle de Louis XIV ont osé traiter de bouffon insipide. Le cardinal Du Bellay envoyait dîner avec les laquais quiconque n'avait pas lu le livre! Enfin, il importe peu que les Nouvelles publiées sous le nom de la Reine de Navarre soient sorties ou non de la plume d'un de ces valets de chambre lettrés, qu'elle s'attachait par des bienfaits, et plus encore par sa beauté et son mérite incomparables: les Comtes et joyeux Devis de Bonaventure Des Périers ne sont peut-être que des lambeaux de l'Heptaméron inachevé.

Ce que touche une main royale devient or : le Conte fut partout le bienvenu , et tandis que , dans chaque ville de France, parents, amis et voisins se réunissaient le soir pour banqueter et conter à frais communs , les imitateurs de Rabelais et de la Reine de Navarre accaparèrent et gardèrent longtemps la fortune que leurs modèles avaient eue. Noël Du Fail, sieur de la Hérissaye , voulut prouver, par ses Contes d'Eutrapel , que l'utilité des contes

facétieux est grande, et, par ses Discours d'aucuns propos rustiques, qu'où pouvait trouver goût aux naïfs récits des paysans. Le docte Henri Etienne, pour faire l'apologie de son cher Hérodote, n'imagina rien de mieux que de publier un volume de contes , qu'il se défend d'avoir enrichis , sous ce titre : Introduction au traité de la Conformité des Merveilles anciennes avec les modernes. Tabourot, fidèle à sa devise : A tous accords , qui fut aussi celle de Henri III, montra un talent varié dans ses Bigarures et Touches, comme dans ses Escraignes Duonnoises. Le sieur Gaulard, l'une de ces personnes de si bonne pâte et heureuse rencontre , qu'ils semblent nés pour faire rire les autres , dut sa joviale réputation à la plume badine du même Tabourot, qui rédigea pour rire les contes les plus gras du gentilhomme franc-comtois. Bouchet, sieur de Boncourt, dédia aux marchands de Poitiers ses Serées, dont

INTRODUCTION. xi

les discours libres et gaillards se ressentent de l'ancienne prudhomie du bon vieux temps. Beroalde de Verville, tout chanoine qu'il était, ou parce qu'il était chanoine, gâta son Moyen de parvenir à force de grossièretés; et d'Ouville s'appropriâ beaucoup de bien d'autrui dans ses Contes aux heures perdues. Le Conte s'empara, pour ainsi dire , de tous les instants de la vie : non-seulement les Serées de Bouchet furent accompagnées des Facétieuses Journées de Gabriel Chappuis et de la traduction des Facétieuses Nuits de Straparole, mais encore le seigneur de Cholières imagina ses Neuf Matinées , pour inviter la compagnie qu'il avait aux champs à se dégourdir et aiguïser l'appétit au dîner , puis, ses Après-Dinées, pour empêcher sa compagnie de dormir au sortir de table , parce que le veiller est plus gentil, mieux

séant, de meilleure et plus honnête grâce. Le seigneur d'Yver, pour équivoquer sur son nom , intitula Printemps un recueil de contes, entremêlés de ces digressions savantes, morales et philosophiques, qui avaient été mises à la mode par les Diverses Leçons de Pierre Messie , traduites de l'espagnol par Claude Gruget, l'éditeur de la Reine de Navarre. Duverdier, sieur de Vauprivas, voyant par le peu de succès de son Compseutique que les contes perdaient de la faveur qu'on avait coutume de leur accorder en France , essaya de les rajeunir en les enveloppant de leçons débitées d'un style sérieux et dogmatique. Ce fut aussi sous le titre de Diverses Leçons , qu'il imprima un choix de ses lectures, divisé par livres et par chapitres. Ce volume, réimprimé plusieurs fois, fut sans doute assez goûté, puisque Louis Guyon, sieur de la Nauche, fit paraître à son tour trois gros volumes de Diverses Leçons, plus ennuyeuses que les précédentes, en ce que les anecdotes y sont plus rares; ce n'étaient déjà plus ces bons contes à la gauloise, avec lesquels on oubliait la peste et la guerre civile. Enfin, les Nouvelles Tragiques de l'Italien Bandello, traduites ou plutôt para-

xn INTRODUCTION.

phrasécs et gâtées par Boaistuan et Belleforêt, furent les derniers soupirs du Conte au seizième siècle , immortel phénix que cent ans plus tard La Fontaine devait extraire de la poussière de ces bouquins de haute graisse.

La plupart de ces bouquins sont aujourd'hui rares ou introuvables , la plupart imprimés avec une orthographe et des caractères gothiques, la plupart d'ailleurs illisibles aux dames; cependant c'est là le dépôt du véritable esprit français ; et ce précieux dépôt presque ignoré finira par disparaître tout à fait, car les

étrangers recherchent volontiers nos curiosités bibliographiques. N'y aurait-il pas intérêt et profit pour les gens du monde à visiter les ruines du Conte, qui n'ont jamais eu de cicérone? Il y a tant de perles à tirer du fumier d'Ennius! Les dames se fâcheraient-elles de connaître, d'un ouvrage bizarre , comique et original, ce qui peut leur en être présenté avec les exigences polies de notre siècle? Le fruit défendu a tant de charmes depuis Eve!

Sans doute le goût a bien varié du quinzième siècle au nôtre : les Cent Nouvelles nouvelles furent mises en terme et sur pied au commandement et avertissement du très -redouté seigneur Louis onzième; l'Heptaméron parut sous la permission du roi, et sous les auspices de très - illustre et très - vertueuse princesse , madame Jeanne de Foix , reine de Navarre; mais les Contks de La Fontaine, qui n'avait pas choisi d'autre Mécène que la Champmeslé , soulevèrent l'indignation du roi, et le lieutenant de police en supprima l'édition , comme remplie de termes indiscrets et malhonnêtes , et ne pouvant avoir d'autre effet que celui d'inspirer le libertinage; tandis que Vergier, commissaire de la marine, un des copistes de La Fontaine , se faisait cent protecteurs à la cour, en dédiant aux dames ce qu'il appelle innocent badinage, même parfois lascif libertinage , et en pratiquant lui - même avec éclat ses préceptes iv amant distrait et de vaporeux ivrogne,

DE LA VIE ET DES OUVRAGES

DE

M. de La Fontaine (Jean) naquit à Château-Thierry, en 1621, selon M. Perrault , dans ses Hommes illustres; mais , comme ce

poète se donne lui-même 70 ans dans l'envoi d'une ballade¹ sur la prise de Philisbourg, en 1688, où il a dit : l'homme n'engendre guère à soixantedix ans, il doit être né en 1618. Dans une autre ballade , à M. Fouquet, pour le pont de Château-Thierry, il parle de cette ville comme du lieu de sa naissance 2 :

Dans cet écrit , notre pauvre cité

Par moi , seigneur, humblement vous supplie.

Son père, maître des eaux et forêts de ce duché, lui donna sa charge. Il y a été marié, on ne sait précisément en quelle année , et il a eu un fds de ce mariage , qui a été élevé par M. de Maucroix, chanoine de Reims, son ami. Il étoit né paresseux et aimoit à faire des vers ; il montra bientôt un talent original., simple, naïf et plein

1 Un de nos Fantassins, etc. , t I des OEuvres diverses, édil. in-12 de 17f»8, p. 123. — 2 T. I , p. 45.

xiv HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

de grâces inconnues jusqu'à lui. Sa femme, de son côté, étoit aussi une paresseuse, qui n'aimoit que les romans. C'étoit là une belle union! Il lui dit dans une lettre, dont nous parlerons en son lieu : Vous ne jouez, ni ne travaillez, ni ne vous souciez du ménage; et, hors le temps que vos bonnes amies vous donnent par charité , il n'y à que les romans qui vous divertissent ; c'est un fonds bientôt épuisé.

1654. — La première pièce qui a paru de lui dans le public, c'est la traduction de Y Eunuque, de Térence, en vers, qui a été imprimée à Reims, en 1654, in-4°. Il n'avoit point le génie de la traduction; ainsi cet ouvrage n'eut point de succès. M. Fabricius,

célèbre bibliothécaire allemand , qui a tout vu , et qui n'oublia jamais rien, en parle dans sa Bibliothèque latine, au supplément de l'article de Térence : Eunuchum versibus gallicis reddidit Fontanus, Paris, 4 654, 4°. Il a peut-être vu une édition de Paris, car la première est de Reims.

Après cette traduction, qui lui avoit bien fait connoître Térence, il fit plusieurs pièces de vers qui plurent à M. Fouquet, alors surintendant des finances. Ce ministre , attentif à attirer à lui tout ce qui brilloit , le prit pour son poète et lui donna une pension. Il avoit pris en même temps M. Péliſson pour un de ses premiers commis, M. Le Brun pour son peintre, et M. LeVôtre pour dresser ses jardins. Ils ont eu depuis de plus grandes destinées : M. Péliſson a été historien de Louis XIV ; M. Le Brun a peint Versailles et a fait des tableaux immortels; M. Le Nôtre a fait le jardin des Tuileries, qui est le plus beau jardin de l'univers; et M. de La Fontaine, avec son talent de poète, est demeuré poète et n'a su que faire pleurer, par les nymphes de Vaux, la disgrâce de son protecteur.

1658. — Pendant la faveur de M. Fouquet, son poète chercha à le louer sur son goût pour l'architecture, la peinture, le jardinage et la poésie, et fit une fiction mer-

DE M. DE LA FONTAINE. xv

veilleuse qu'il appela le Songe de Vaux¹, où ces quatre arts combattent pour la préférence, et disent tout ce que l'esprit peut imaginer pour emporter le prix l'un sur l'autre. Il n'en a donné au public que des fragments, qui, selon l'auteur des Pensées ingénieuses², brillent d'esprit depuis le commencement jusqu'à la fin. Nous donnerons un avertissement en prose qu'il a fait pour

l'intelligence de ces fragments précieux; ils seront précédés d'une épître à Ariste , à qui il les adresse. Il lui parle de son talent pour la poésie et du dessein de ce Songe 3.

Ariste, vous voulez voir des vers de ma main :

Je n'ai point ce beau tour, ce charme inexprimable ,

Qui rend le dieu des vers sur tous autres aimable.

Homère épand toujours ses dons avec largesse ;

Virgile à ses trésors sait joindre la sagesse.

Mes vers vous pourroient-ils donner quelque plaisir?

Voilà en deux vers l'éloge d'Homère et de Virgile. Ils lui avoient appris à aimer la nature.

Je vous présenté donc quelques traits de ma lyre ; Elle les a, dans Vaux, répétés au zépbyre. J'y fais parler quatre arts fameux dans l'univers : Les palais , les tableaux , les jardins et les vers.

Donnons ici , en passant, quelques traits de cette éloquente poésie.

L'architecture, sous le nom de Palatiane, dit pour soutenir sa cause :

Tout ce qu'ont fait dans Vaux les Le Brun, les Le Nôtre, Jets , cascades , canaux , et plafonds si charmants , Tout cela lient de moi ses plus beaux ornements '.

• T. I, p. 207. — 2 Le T. Bouhours , p. 11 del 'édit. de 1689 in-12. — 3 t. I, p. 219. — 4 t. I . p. 222.

xvi HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

Apellanire, pour la peinture, dit avec un tour élevé et galant tout ensemble i :

A de simples couleurs mon art plein de magie Sait donner du relief, de l'âme et de la vie ; Ce n'est rien qu'une toile: on pense voir des corps; J'évoque , quand je veux, les absents et les morts.

Dans les maux de l'absence , on cherche mon secours. Je console un amant privé de ses amours : Chacun, par mon moyen, possède sa cruelle.

Hortesie, parlant pour les jardins, arrive avec un abord si doux, qu'avant qu'elle ouvrît la bouche, les juges furent plus d'à demi persuadés; elle commence par ces vers 2 :

J'ignore l'art de bien parler ,

Et n'emploierai , pour tout langage ,

Que ces moments qu'on voit couler

Parmi des fleurs et de l'ombrage.

Puis, elle continue par des stances d'une noble simplicité et dignes des Géologiques , d'où notre poète a tiré cette description des jardins et l'éloge de ceux qui les aiment 3 :

Libres de soins . exempts d'ennuis , Ils ne manquent d'aucunes choses ; Ils détachent les premiers fruits, Us cueillent les premières roses

Qu'il nous soit permis d'ajouter encore ces quatre vers d'une autre stance, et de faire goûter ces plaisirs innocents :

J'embellis les fruits et les fleurs ; Je sais parer Pomone et Flore.

C'est pour moi que coulent les pleurs Qu'en se levant verse
l'Aurore.

1 T. I, p 224. — 2 t. I, p. 227. — 9 Naraque sub OEbalioe, etc.,
Géorgie., liv. iv, v. 125.

DE M. DE LA FONTAINE. xvn

Calliopée élève l'art des vers au-dessus de tout , et. s'écrie dans
sa fureur * :

Montrez-moi , dit cette fée , Quelque chose de plus vieux Que
la chronique immortelle De ces murs, pour qui les dieux Eurent
dix ans de querelle?

Mes mains ont fait des ouvrage?

Qui verront les derniers âges , Sans jamais se ruiner.

Le temps a beau les combattre .

L'eau ne les sauroit miner, Le vent ne peut les abattre...

Puis, par un enthousiasme tout poétique, reprenant les dis-
cours des autres fées, elle répond à Palatiane :

Si j'ai de son discours marqué les plus beaux traits , Elle loge
les dieux, et moi je les ai faits....

A Apellanie, qui se vante de tenir école d'imposture :

Ce sont pour moi des jeux : on ne lit point Homère,

Sans que tantôt Achille, à l'âme si colère,

Tantôt Agamemnon , au front majestueux ,

Le bien disant Ulysse , Ajax l'impétueux,

Et maint autre héros offre aux yeux son image.

Je les fais tous parler, c'est encor davantage.

Je peins, quand il me plaît, la peinture elle-même.

On ne peut parler plus poétiquement de la poésie; et comme il savoit mêler le. doux à l'utile, et qu'il cherchoit à plaire toujours, il ajoute cette galanterie :

Mais je fais plus encore , et j'enseigne aux amants A fléchir
eurs amours, en peignant leurs tourments,

xnn HISTOIRE DE LA TIE ET DES OUVRAGES

Faire aimer un amant est pour lui plus que de composer toute
X Iliade. Xous prévenons le plaisir du lecteur, qui sera bien aise
de trouver ces morceaux hors de leur place et encore à leur place
, et qui les admirera deuxfois.

L'aventure du Saumon et de l'Esturgeon, qui se promenoient
réellement sur le canal de Vaux, et que le poëte entretient dans
son Songe, a des grâces qui ne doivent rien à celles des animaux
que Voiture et Sarrasin ont fait parler. C'est une préparation aux
fables que nous avons vues de lui depuis; et celle-ci est comme la
mère de toutes les autres. Ces poissons disent que, s'ils ont quitté
leur patrie 1 :

Non, ce n'est pas la faim qui nous a fait sortir Du lieu de notre
naissance, Sans nous vanter et sans mentir, Nous y trouvions en
abondance De quoi soûler nos appétits.

Si les gros nous mangeoient , nous mangions les petits , Ainsi que l'on fait en France.

Il nous est tombé entre les mains deux autres fragments précieux de ce Songe de Vaux , qui n'ont jamais été imprimés. L'un est intitulé : Comme Sylvie honora de sa présence les dernières chansons d'un Cygne qui se mouroit, et des aventures du Cygne². Le poète nous apprend là pourquoi les cygnes chantent en mourant. Jupiter emprunta autrefois le corps d'un cygne pour approcher plus facilement de Lédæ, et parce que, lui ayant chanté son amour sous cette figure, elle en fut touchée, et que Jupiter reprit aussitôt^ forme d'un dieu; il ordonna, en mémoire de cette aventure, qu'autant de fois que l'âme du cygne, où il avoit logé, passeroit d'un animal de la même espèce en quelque autre corps, cet ani-

' T. I, p. 241. — 2 C'est le quatrième fragment de notre édition , t. I, p. 245

DE M. DE LA FONTAINE. xix

mal chanteroit si mélodieusement que chacun en seroit charmé ; cette fiction engage notre poète à parler de la métempsychose et à en parler mieux que les philosophes. Platon avec ses grâces n'eût pu la mieux décrire :

Ce que tu vois d'animaux et d'humains Troque sans cesse , et devient autre chose. Toute âme passe en différentes mains :

Telle est la loi de la métempsychose , Que le Sort tient dans ses livres enclose , Car ici-bas il aime à tout changer.

Selon qu'il veut nos esprits héberger.

L'âme, d'habit bien ou mal assortie, D'un roi se vêt, en sortant d'un berger; Puis d'un berger, étant d'un roi sortie.

Les aventures du Cygne , dans ses différents changements, plairont aussi beaucoup, et l'on sera bien aise de voir cette âme animer, dans cette fiction ingénieuse et galante ,

Un amant qui , de tristesse , La tête en quatre se fendit ;

Un autre qui se pendit A la porte de sa maîtresse ; Des philosophes, des badins;

Deux ou trois jeunes blondins ,

Cinq ou six beautés insignes,

Ayant de beaux cheveux blonds ,

Et les cous non pas si longs Que des cygnes ,

Mais aussi blancs sans mentir.

Nous pensons bien qu'on quittera notre préface pour aller chercher le reste de cet ouvrage , et ce sera trèsbien fait ; mais il faut que le lecteur aille chercher en même temps le second fragment *, où il trouvera des galanteries toutes nouvelles : l'Amour qui danseaux chansons

1 C'est le cinquième, p. 256.

xx HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

dans un bal qui se donne au clair de la lune , dont les lustres étoient les étoiles; et des couplets de ces chansons qu'Anacréon voudroit avoir faites. L'Amour dit :

L'autre jour deux belles

Tout haut se vantoient
Que malgré mes ailes
Elles me prendroient.
Gageant que non, je perdis, Car l'une m'eut bientôt pris.
Autour de- ses charmes,
Me voyant voler ,
Vénus toute en larmes
Eut beau m'appeler.
Celui qui brûle les dieux , S'alla brûler à ses yeux '
Leur éclat extrême
A su m'enflammer.
Le sort veut que j'aime ,
Moi qui fais aimer.
On m'entend plaindre à mon tour, Et l'Amour a de l'amour.

Tout cela étoit fait pour madame Fouquet, et devoit entrer dans la relation du Songe de Vaux. Elle y est appelée tantôt Sylvie, tantôt Castille, qui étoit son vrai nom. Il lui adressa encore, en ce temps-là,. une ballade sur ce qu'elle accoucha avant terme dans son carrosse en revenant de Toulouse, où elle avoit voulu suivre M. Fouquet² :

¹ On lit, dans notre édition .

Se brûle à de si beaux yeux.

2 Cette ballade, ou plutôt ces stances ne se trouvent dans aucune édition *.

* Ces stances inédites furent publiées par Chardon de La Rochette, à la suite du manuscrit de Matthieu Marais ; elles ont été recueillies ensuite par Walctenaer dans ses éditions de la Fontaine. (P. h.)

DE M. DE LA FONTAINE. xxi

Vous l'auriez achevé, sans qu'il y manquât rien , De grâces et d'amours étant bonne ouvrière. Dieu ne l'a pas voulu, peut-être pour un bien : Aux dépens de nos cœurs il eût vu la lumière.

C'est par ces charmes qu'il amusoit le ministre magnifique et délicat, et qu'il l'entretenoit dans ces goûts délicieux qu'il devoit bientôt perdre.

Nous placerons à la fin de cette année 1658 une lettre à une abbesse du Pays-Bas espagnol, où la guerre étoit alors. Elle vouloit voir La Fontaine; mais il n'aimoit pas Mars autant qu'il aimoit l'Amour. Il écrivit donc à cette abbesse une lettre dans le genre marotique pur, et s'essayoit ainsi sur ce genre, à qui il devoit un jour sacrifier tous les autres. Voici quelques traits de cette lettre * :

Très-révérante mère en Dieu

Qui révérente n'êtesguère ,

Et qui moins encore êtes mère....

Votre séjour sent un peu trop la poudre ,

Non la poudre à têtes friser,

Mais la poudre à têtes briser.

Ce que je crains comme la foudre ,

C'est-à-dire un peu moins que vous.

Il y a une anecdote dans ces vers :

On vous adore en certain lieu , D'où l'on n'ose vous l'aller dire
, Si l'on n'a patente du sire , Qui fit attraper Girardin , Lequel alloit voir son jardin , Puis le mit à grosse finance.

Il faut savoir, pour entendre cela , que M. de Barbecsiers-Ghemerault enleva M. Girardin, qui alloit à Bagnolet, et le mena à Bruxelles. Mais M. de Chemcraulf ,

xxii HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

ayant été arrêté, fut décapité le 4 octobre 1657, et un des chefs de son procès étoit l'enlèvement de M. Girardin.

Ce qu'il dit à celle religieuse, sur ce qui arriva lors de sa profession et sur ses beautés qu'on enferma dans un cloître, est au delà de l'élégance et du badinage :

Dessous la clef on les a mis , Comme une chose et rare et dangereuse , El , pour épargner ses amis , Le ciel vous fit jurer d'être religieuse.

Ce même jour, pour le certain ,

Amour se fit bénédictin ,

El , sans trop faire la mutine ,

Vénus se fit bénédictine ;

Les Ris , ne bougeant d'avec vous .

Bénédictins se firent tous ,

Et les Grâces , qui vous suivirent ,

Bénédictines se rendirent.

Tous les dieux qu'en Cypre on connoit

Prirent l'habit de saint Benoit.

M. Fouquet fit voir cete lettre à madame de Sévigné, qui en fut enchantée; et cela donna lieu à un dixain nouveau i :

De Sévigné, depuis deux jours en ça,

Ma lettré tient les trois parts de ma gloire.

Et encore à un quatrain :

Je ne m'allendois pas d'être loué de vous 2.

Le commentateur de Despréaux :i nous a conservé ic fragment d'une ballade de notre poète , de cette même année 1658, sur le siège soutenu par les Augustins con-

' T. I , p. 42. — - Ibicl — 3 T I, p. 361, édit. de Genève,

DE M. DE LA FONT AIME. xxm

tre le parlement, au mois d'août de cette aune, et dont l'histoire est bien racontée dans ce commentaire. Despréaux n'en avoit retenu que ces vers, qu'il ne faut point perdre , et qui feront peut-être retrouver la ballade entière i :

Aux Augustins , sans alarmer la ville , On fut hier soir, mais le cas n'alla bien : L'huissier, voyant de cailloux une pile , Crut qu'ils n'étoient mis là pour aucun bien. Et dedans peu, me semble que je voi Que , sur la mer ainsi que sur la terre , Les Augustins sont serviteurs du roi.

On conte, à ce propos, qu'un des amis de La Fontaine le rencontra sur le pont Neuf, qui couroit ce jour-là du côté de la bagarre , et que , lui ayant demandé où il alloit, il répondit simplement : « Je lais voir tuer des Augustins. » Il en parloit comme d'un spectacle ordinaire.

1659. — M. Fouquet, qui lui payoit pension, avoit aussi exigé que son poète lui payât par quartiers une pension en vers : il en convient dans une jolie pièce² écrite à madame Fouquet, en 1659, qui commence :

Je vous l'avoue, et c'est la vérité, Que Monseigneur n'a que (rop mérité La pension qu'il veut que je lui donne.

Pour sûreté , j'oblige par promesse Le bien que j'ai sur le bord du Perinasse Même, au besoin , noire ami Péliçon Me pleigera d'un couplet de chanson.

Son intention est de retrancher toute autre pension :

' Elle a été publiée en entier par l'abbé d'Olivet, et se trouve t. I, p. 10, de notre édition. L'histoire de ce siècle est racontée par Brossette , sur le vers 48 du Ier chant du Lutrin, t II, p. 188 de ledit, de Saint-Marc, 1747. — 2 T. I , p. 19.

Celle d'Iris même, c'est tout vous dire; Elle aura beau me conjurer d'écrire , En lui payant pour ses menus plaisirs Par au trois cent soixante et cinq soupirs : C'est un par jour (la somme est assez grande). Je n'entends pas après qu'elle demande Lettre ni vers ...

Le premier terme fut payé en une ballade à madame la surintendante 1 :

Comme je vois , Monseigneur votre époux

Et voici comme il demande quittance à madame Fouquel :

Commandez donc , en termes gracieux , Que. sans tarder, d'un soin officieux, Celui des Ris, qu'avez pour secrétaire, M'en expédie un acquit glorieux.

Le second terme fut payé en une autre ballade , qui commence : Trois fois dix vers , etc., à l'imitation du rondeau de Voiture : Ma foi ! c'est fait'1.

Il fit, en ce temps-là, l'ode pour lapaix des Pyrénées, qui se traitoit, et qui n'étoit point encore conclue³. La seconde strophe est :

La paix , sœur du doux repos , Et que Jules va conclure ,

Fait déjà reflleurir

Dont je tire un bon augure.

Ces petits points, marqués dans l'édition de Paris (1685) , font voir le scrupule que l'on a eu d'y nommer Vaux, qui est la rime de repos; elle n'étoit pas difficile à trouver. Cette strophe avoit été faite d'abord de celte manière :

DE M. DE LA FONTAINE. *sxv*

Quand Jules , las de nos maux , Partit pour la paix conclure , Il alla coucher à Vaux, Dont je tire un bon augure.

La quatrième strophe est :

Le plus grand de mes souhaits Est de voir, avant les roses ,
L'Infante avecque la paix , Car ce sont deux belles choses.

Si toutes les Odes avoient de ces images vivantes, on ne s'en-
nuycroit pas à les lire.

M. Fouquet donna pour sujet du troisième terme la paix des
Pyrénées , qui étoit faite , et le mariage du Roi ; sur quoi le poète
fit la ballade *,

Dame Bellone , ayant plié bagage ,

Est en Suède avec Mars son amant , etc.

Il ajouta une suite pour annoncer le départ de la Reine. C'est
un petit conte, en dix vers, de l'Amour qui calcule ses beautés sur
le chemin 2 :

Le pauvre enfant pensa perdre l'esprit En calculant , tant la
somme étoit haute.

D'autres termes furent payés en madrigaux, dont le ministre
n'ayant pas été si content, La Fontaine lui répondit³ :

Bien vous dirai qu'au nombre s'arrêter N'est pas le mieux, sei-
gneur, et voici comme : Quand ils sont bons , en ce cas , tout
prudhomme Les prend au poids, au lieu de les compter. Sont-ils
méchants? tant moindre en est la somme, Et tant plutôt on s'en
doit contenter.

Ils sont partis les jeux , les ris, les grâces.

Trois madrigaux, ce u'est pas votre comple.

x.vvi HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

Celui qui nous a conservé les fragments de Vaux nous a conservé encore une épître charmante à M. Fouquet, sur ce que son poète avoit été renvoyé un jour sans pouvoir lui parler. Il s'en plaint, en lui disant i :

Renvoyez donc un certain temps Tous les traités, tous les traitans.^.

Renvoyez, dis-je, cette troupe, Qu'on ne vit jamais sur la croupe Du mont où les savantes Sœurs Tiennent boutique de douceurs.

Mais que pour les amants des Muses Voire Suisse n'ait point d'excuses; Et moins pour moi que pour pas un ; Je ne serai point importun.

Je prendrai voire heure et la mienne.

Il lui dit, avec sa naïveté, qui ne le quittoit point :

J'eus le coeur gros sans vous mentir, Un demi-jour, pas davantage.

Peut-être vous iriez croire²,

Que je souhaite le trépas

Cent fois le jour, ce qui n'est pas;

Je me console et vous excuse;

Car, après tout , on en abuse ;

On se bat à qui vous aura.

Je crois qu'il vous arrivera Chose , dont aux courts jours se
plaignent Moines d'Orbais 3, et surtout craignent,

C'est qu'à la fin vous n'aurez pas

Loisir de prendre vos repas.

Dussai-je nue fois Vous déplaire.

2 On lit dans l'imprimé :

Peut-être même iriei-vous croire.

3 La Fontaine parle des moines de cette abbaye, parce qu'el'c
éloit dans le voisinage de Château-Thierry, s% patrie , et que pro-
bablement il avoit rendu plus d'une visite à ces joyeux moines.

DE M. DE LA FONTAINE. xxvn

Puis, élevant ce badinage, il décrit, avec une sublime simplici-
té, les fonctions du ministre :

Le Roi, l'État, votre patrie,

Partagent toute votre vie.

Rien n'est pour vous, tout est pour eux.

Il parle , dans cette épître , d'un tombeau de certains rois
d'Egypte, que l'on avoit fait venir pour satisfaire la curiosité de
M. Fouquet, et cela lui donna lieu de dire :

Et vous, seigneur, pour qui travaille Le temps, qui peut tout consumer; Vous , que s'efforce de charnier L'antiquité, qu'on idolâtre ; Pour qui le dieu de Gléopâtre , Sous nos murs enfin abordé , Vient de Memphis à Saint-Mandé :

Puissiez-vous voir ces belles choses Pendant mille moissons de roses!

Et, sur cela, quelle réflexion ne fait-il point? Quelle moralité termine cette épître, préférable à toute la philosophie de nos Odes?

Mille moissons ; c'est un peu trop.

Car nos ans s'en vont au galop ,

Jamais à petites journées.

Hélas ! les belles destinées

Ne devroient aller que le pas.

Mais quoi ! le ciel ne le veut pas.

Toute âme illustre s'en console,

Et, pendant que l'âge s'envole,

Tâche d'acquérir un renom ,

Qui fait encor vivre le nom ,

Quand le héros n'est plus que cendre ;

Témoin celui qu'eut Alexandre,

Et celui du fils d'Osiris,

Qui va revivre dans Paris.

Cette épître fui écrite depuis le temps qu'il avoit

xxiii HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

promis de payer sa pension en vers, et dans le temps du mariage du Roi, car il parle ainsi de lui-même :

Celui qui , plein d'affection , Vous promet une pension , Bien payable et bien assignée A tous les quartiers de l'année ; Qui, pour tenir ce qu'il promet, Va souvent au sacré sommet, Et n'épargnant aucune peine , Il dort exprès tout d'une- haleine Huit ou dix heures règlement.

Pour l'amour de vous seulement.

Et, entre les choses qu'il voudroit que son protecteur renvoyât , il met

La cour, la paix, le mariage, Et la dépense du voyage , Qui rend nos coffres épuisés , Et les guerriers les bras croisés.

Ainsi il est aisé d'assigner à toutes ces pièces leur véritable date, parce que le poète a toujours soin de les caractériser, par des traits du temps ou par les images des personnes. Passons à d'autres beautés, et fions-nous à notre auteur : il ne nous en laissera pas manquer.

La mort de Colletet, qui arriva en cette année 1659, fit faire une assez plaisante infidélité à notre poète : lui seul en eût été capable. Il avoit aimé la femme de Colletet, pendant que son mari vivoit, parce qu'elle faisoit bien des vers. A la mort du mari, elle n'en fit plus : c'est que le mari les faisoit et les mettoit sous le nom de sa femme. Elle avoit été sa servante, et est fort connue

parmi les poètes. Claudine étoit la troisième servante que Colletet avoit épousée; il n'y faisoit point tant de façon, quand il les trouvoit à son gré. La Fontaine étoit

DE M. DE LA FONTAINE. xxix

«assez de ce goût pour ses maîtresses. Il dit quelque part * :

Je me contente à moins qu'Horace.

Quand l'objet en mon cœur a place , Et qu'à mes yeux il est joli
, Do nomen quodlibet Mi.

Colletet , qui savoit bien qu'après sa mort sa femme ne feroit-plus de vers, pour couvrir la chose, fit, quelque temps avant que de mourir, sept vers , sous le nom de sa Claudine, par lesquels elle protestoit qu'après la mort de son mari, elle renonçoit à la poésie. Le P. Vavasseur les traduisit en vers latins, et donna l'original et la traduction dans le premier livre de ses épigrammes². Nous croyons pouvoir les transporter ici , sans craindre de passer pour plagiaire , parce qu'ils servent à l'histoire de notre poète. Voici les françois :

Le cœur gros de soupirs , les yeux noyés de larmes, Plus triste
que la mort dont je sens les alarmes, Jusque dans le tombeau je
vous suis , cher époux. Comme je vous aimai d'une amour sans
seconde; Comme je vous louai d'un langage assez doux; Pour ne
plus rien aimer, ni rien louer au monde , J'ensevelis mon cœur et
ma plume avec vous.

Voici les latins :

Alto corde gemens, et fletibus humida largis ,

Tristior horribili, pallidiorque nece, Ad miserum, bone te
conjux, sequor usque sepuferum ;

El placet hic nostram te quoque nosse fidem. Tu mihi præci-
puo semper dilectus amore ,

Tu mihi sat cidto carminé dictus eras.

Quo, neque amem quemquam post hac, nec laudibus ornent,

Condo lubens tumulo , cor calanmmque tuo.

' Dans la lettre au prince de Conli , qui commence par ces
mots : « Je n'ai différé d'écrire à Votre Altesse Sérénissime, ele »
Tome II, p. 139. — 2 Page 16, épigr. xxix-xxx de l'édit de 1G"2, in-
8.

xxx HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

La Fontaine, voyant que la belle Claudine tenoit trop exacte-
ment sa parole, lui qui avoit aimé et loué éperdument cette
femme du vivant du mari *, la quitta, quand il vit qu'étant veuve
elle ne faisoit plus de vers. (C'est une quitterie originale). Mais
non-seulement il la quitta, il fit des vers contre elle, parce qu'elle
l'avoit trompé².

Les oracles ont cessé ;

Collelet est trépassé.

Dès qu'il eut la bouche close ,

Sa femme ne dit plus rien :

Elle enterra vers et prose

Avec le pauvre chrétien ³.

Furetière aimoit aussi cette Claudine, et avoit son portrait fait par de Sève, fameux peintre, sur lequel notre poète fit un sonnet 4. Un de ses amis se moquant de lui de ce qu'il avoit été attrapé par mademoiselle Colletet : D'où venez-vous , lui dit-il, de vous étonner ainsi? Ne le savez-vous pas bien, que, pour peu que j'aime , je ne vois dans les personnes non plus qu'une taupe qui auroit cent pieds de terre sur elle. Si vous ne vous en êtes pas aperçu , vous êtes cent fois plus taupe que moi. Dès que j'ai un grain d'amour, je ne manque pas d'y mêler tout ce qu'il y a d'encens dans mon magasin; cela fait le meilleur effet du monde. Je dis des sottises en vers et en prose , et serois fâché d'en avoir dit une qui ne fût jms solennelle. Enfui, je loue de tontes mes forces :

Homo sum qui ex sttdtis insanos reddam.

Ce qu'il y a, c'est que l'inconstance remet les choses en leur ordre^. Voilà comme il aimoit, et comme il

1 Voyez, t. II, p. 9 et 10, un sonnet et deux madrigaux pour mademoiselle Colletet.

- Voyez, p. 8 du même volume, la lettre qui précède le sonnet . Sève, qui peins l'objet dont mon ctov suit la loi.

3 T. II , p. 11. — 4 C'est celui dont il est parlé dans la note ci-dessus — 5 Voyez la lettre dont il est question, p. 8 du t. II

DE M. DE LA FONTAINE. xxxi

cessoit d'aimer, et, en cela, il n'étoit point original, il étoit comme tous les hommes, qui ne voyent point les défauts de ce qu'ils aiment. Mais il le dit autrement que les autres hommes.

La hallade dont le refrain est : L'argent surtout est chose nécessaire, par laquelle il demande à M. Fouquet la réparation du pont de Château-Thierry, qu'il appelle notre pauvre cité , et qui prouve son origine, dont nous avons parlé d'abord, est de cette même année 1659 \

1660. — Le 26 août 1660 , la reine fit son entrée à Paris. Il en fit une relation en vers, et la donna à M. Fouquet pour le payement d'un des termes de sa pension 2. Les descriptions en sont charmantes , et montrent un homme qui voyoit bien ce qu'il voyoit, et qui savoit bien dire ce qu'il venoit de voir, quoi que La Bruyère en ait dit 3.

Scarron mourut le 14 d'octobre 1660 : il vouloit, avant de mourir, faire une satire contre le hoquet. La Fontaine fit là-dessus cette épigramme 4 :

Scarron , sentant approcher son trépas ,

Dit à la Parque : « Attendez ! Je n'ai pas

Encore fait de tout point ma Satire.

— Ah ! dit Cloton , vous la ferez là-bas :

Marchons, marchons , il n'est pas temps de rire. »

1 T. I , p. 45. — 2 T. II, p. 1. — 3 « Un homme paroît » grossier, lourd, stupide; il ne sait pas parler, ni raconter ce » qu'il vient de voir. S'il se met à écrire , c'est le modèle des » bons contes ; il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, » tout ce qui ne parle point : ce n'est que légèreté, qu'élégance, « que beau naturel, et que délicatesse dans ses ouvrages. » (Chap. xn des Jugements.) — 4 T. I, p. 18. L'éditeur dit simplement : Epigramme sur un mot

de Scarron qui étoit pris de mourir. Il a oublié de dire quel étoit ce mot, ou plutôt ce bon mot, et Marais nous apprend qu'il mourait avec le regret de n'avoir pas fait une satire contre le hoquet , qui probablement le tourmentoit alors.

xxxii HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

Il fit aussi, en ce temps-là, l'épigramme d'un paresseux, qui est la sienne propre 1 ; celle d'un grand parleur - ; deux épigrammes tirées d'Athénée 3; un rondeau redoublé : Qu'un vain scrupule à ma flamme s'oppose 4, et nous finirons par là l'année 1660.

1661. — La grossesse de la reine, et l'arrivée en France de Madame (Henriette d'Angleterre) qui épousa Monsieur, frère du roi, le 31 mars 1661, fournirent à notre poète de quoi bien payer la pension de son protecteur. Il adressa donc à M. Fouquet une lettre en vers et en prose 5, où il est parlé de la grossesse de la reine, et une ode pour Madame. La lettre commence : Le zèle

1 Péliisson, en envoyant à Fouquet l'épître qui commence par ce vers :

Je vous l'avoue , et c'est la vérité.

(T. I , p. 19 de notre édition.) écrivit de sa propre main, au bas de la copie que nous avons sous les yeux : « Je ne fais pas difficulté d'ajouter à celte » lettre, que M. de La Fontaine m'a envoyée, un tableau qu'il » fit de la vie d'un de ses proches, au lieu d'épigramme, le jour » de sa mort , et une épigramme de six vers , que j'ai trouvée » assez belle et parfaitement bien appliquée au sujet, qui con- » vient à un paresseux. »

Jean s'en alla comme il étoit vena ;

Mangea le fonds après le revenu ;

Tint le travail chose peu nécessaire.

Quant à son temps, bien le sut dispenser :

Deux parts en fit, dont il souloit passer

L'une à dormir et l'autre à ne rien faire. On lit dans les imprimés, au deuxième vers : avec le revenu, et au troisième : tint les trésors.

Sous ce tombeau pour toujours dort...

Homme qui femme prend , etc.

NTe cherchons point eu ce bain , etc.

5 T. II. p. 12.

DE M. DE LA FONTAINE. xxxm

que vous avez pour toute la maison royale méfait espérer que ce terme-ci vous sera plus agréable que pas un autre... La grossesse de la reine est l'attente de tout le monde. On a déjà consulté les astres sur ce sujet.

Quant à moi , sans être devin ,

J'ose gager que d'un Dauphin

Nous verrons dans peu la naissance.

Thérèse, accomplissant le repos de la France . Y fera, je m'assure , encor cette façon.

Il y fait entrer l'éloge du roi qui, après la mort du cardinal Mazarin , ne voulut plus avoir de ministre :

Un autre eût tout perdu , quand nous perdîmes Jule.

Mais de quel changement est suivi son trépas?

Louis , ne l'ayant plus , sait régir ses provinces : La machine de nos États, Qui , sans l'effort de cet Atlas , Eût fait succomber d'autres princes ,

Ne pèse point au nôtre , et non plus que les cieux

N'a besoin pour support que du maître des dieux.

L'ode i pour Madame est excellente, mais les beautés et les grâces merveilleuses de cette princesse étoient bien au-dessus de la poésie, et quelque effort que le poète ait fait pour les représenter , il n'a pu porter l'élévation de l'ode jusque-là, et n'a trouvé que Vénus à qui la comparer. Voici comme il lui fait passer la mer :

Une troupe de zéphirs L'accompagna dans nos côtes.

C'est ainsi que vers Paphos On vit jadis sur les flots Voguer la fille de l'onde, Et les Amours et les Ris , Comme gens d'un autre monde.

Étonnèrent les esprits.

Pendant le cours des malheurs.

xxxiv HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

Le 17 août, M. Fouquet donna au roi une grande fête dans sa belle maison de Vaux. La Fontaine en fit encore une description

en vers et en prose, qu'il adressa à son ami Maucroix *. Tout y est vif, enjoué et gracieux. La jeune reine n'alla point à cette fête; elle étoit, dit-il, demeurée à Fontainebleau pour une affaire fort importante : Tu vois bien (car il tutoyait son ami) que je veux parler de sa grossesse; cela fit qu'on se consola. Les beautés de Madame, qu'il vit de bien près, l'éblouirent, et il dit d'elle, à propos des dames de la fête :

Toutes entre elles de beauté Contestèrent aussi, chacune à sa manière. La Reine avec ses fils contesta de bonté, Et Madame, d'éclat avecque la lumière.

Il dit , en parlant de Molière , qui y fit représenter la comédie des Fâcheux :

De la façon que son nom court ,

Il doit être par de-là Rome.

J'en suis ravi , car c'est mon homme !

Te souvient-il bien qu'autrefois

Nous avons conclu d'une voix

Qu'il alloit ramener en France

Le bon goût et l'air de Térence ?

Maintenant il ne faut pas Quitter la nature d'un pas.

Il déclaroit ainsi son goût pour la nature , qu'il a si bien suivie, et cela répond à ceux qui disent qu'il ne connoissoit que Marot et Rabelais. Nos gens d'aujourd'hui, ayant à parler d'un grand peintre, en exprimeroient-ils bien aussi poétiquement le caractère qu'il fait ici celui de M. Le Brun :

¹ T. III, p. 136. « Si tu n'as pas reçu réponse à la lettre, » etc.

DE M. DE LA FONTAINE. xxxv

Le Brun , dont on admire et l'esprit et la main , Père d'inventions agréables et belles, Rival des Rapbaëls , successeur des Apelles, Par qui notre climat n'en doit rien au Romain.

Quelques jours après cette fête , M. Fouquet fut arrêté à Nantes, le 7 de septembre 1661. Les ris tournèrent en larmes, et c'est le sujet de cette élégie, qu'un bel esprit de nos jours l a trouvée pleine de traits délicats, et qui est en même temps si simple et si touchante. Elle commence 2 :

Remplissez l'air de cris dans vos grottes profondes ,

Pleurez , nymphes de Vaux

Vous l'avez vu naguère aux bords de vos fontaines, Qui , sans craindre du sort les faveurs incertaines , Plein d'éclat , plein de gloire , adoré des mortels , Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.

¹¹ veut parler de la fête de Vaux, que M. Fouquic! avoit donnée quinze jours auparavant :

Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits.

Ce vers plein de vérité représente bien l'horreur d'une prison. La pièce finit par cet autre vers, dont la pensée a paru hardie ³, mais portant vraie ,

Les destins sont contents : Oronte est malheureux.

1663. — La prison de M. Fouquet ayant duré longtemps, son poète, qui dans son affliction ne pouvoit l'aider que de ses vers,

adressa au roi une ode, pour lui demander sa liberté fi :

Depuis le moment qu'il soupire, Deux fois l'hiver en son empire
A ramené les Aquilons.

' Pensées ingénieuses du P. Bouhours. — 2 T. 1 p. -i" -=* ;i
Pensées ingénieuses du P. Bouhours.

Prince qui fais nos dèstintcj.

sxxn HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

II imite le roi à la guerre contre l'Allemagne et l'Italie :

Déjà Vienne est irritée

De la gloire aux astres montée ;

Ses monarques en sont jaloux;

Va t'en punir l'orgueil du Tibre; Qu'il se souvienne que ses lois
\\ont jadis rien laissé de libre , Que le courage des Gaulois.

Il flatte ainsi le roi sur la valeur de sa nation invincible , même
aux Romains , et c'est un grand trait d'ode ; puis, il passe à un
trait touchant et tendre :

L'Amour est fils de la Clémence, La Clémence est fille des
dieux .

Sans elle toute leur puissance Xe seroit qu'un titre odieux.

En cette même année 1663 , La Fontaine accompagna M. Jan-
nart, substitut de M. le procureur général, qui alloit à Limoges
par ordre du roi. La relation de ce voyage, qu'il écrivit à sa femme
en vers et en prose, remplit quatre grandes lettres *. Les connois-
seurs jugeront qui doit l'emporter, ou des grâces naïves de ce

voyage raconté par un mari à sa femme, sans aucune affectation, ou des ingénieuses fictions du Voyage de Chapelle et de Bachaumont, préparées pour plaire, et qui ont produit un si grand effet dans tous les esprits. Xotre poète peint d'après nature. La première lettre est datée de Clamart , le 25 août 1663, pour parler du beurre et des laitages : il la finit par dire , faites bien des recommandations à notre marmot, et dites-lui que peut-être j'amènerai de ce pays-là (de Limoges) quelque beau petit chaperon, pour le faire jouer et lui tenir compagnie. On voit là qu'il avoit un fils. La seconde

1 T. II. p. 25.

DE M. DE LA FONTAINE. xxxvii

lettre contient le récit des aventures d'un coche, et une histoire galante en prose , qui ne doit rien aux contes en vers. Dans la troisième, on trouve une tradition fabuleuse et poétique des Bossus d'Orléans, écrite dans son style original, et qui ne peut manquer d'être admirée, même par les bossus. Ou y trouve encore une description magnifique de la Loire et de la Levée , et des traits d'un grand poète, qui lui échappent domestiquement avec sa femme. Il finit celle lettre par ces mots : Arous devons nous lever demain devant le soleil, bien qu'il ait promis , en se couchant, qu'il se leveroit de grand matin. Cependant j'emploie les heures qui me sont les plus précieuses à vous faire des relations , moi qui suis enfant du sommeil et de la paresse. Qu'on me parle , après cela, de maris qui se sont sacrifiés pour leurs femmes/ Je prétens les surpasser tous. Le voilà déclaré dormeur et paresseux, c'est ce qu'il a dit avec un tour si singulier dans un de ses contes i :

El par saint Jean, si Dieu me prèle vie, Je le verrai ce pays où l'on dort !

On y fait plus , on n'y fait nulle chose : C'est un emploi que je recherche encor.

Et dans son épitaphe, où il fait le partage de son temps:

Deux paris en fit , dont il souloit passer L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

La quatrième lettre exprime très-bien sa tendresse pour son protecteur, qui étoit alors prisonnier. Il voulut voir la prison où on l'avoit mis d'abord, à Amboise. \Tc pouvant la voir en dedans, il fut longtemps à en considérer la porte. Une circonstance si touchante prouve mieux la bonté de son cœur que la plus belle élogie, et

1 Le Diable de la Papejiguière

xxxviii HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

caractérise bien ce bon homme, à qui la douleur arrache une description qu'il ne vouloit pas faire :

Qu'est-il besoin que je retrace Une garde au soin nonpareil?

Chambre murée, étroite place , Quelque peu d'air pour toute grâce,

Jours sans soleil,

IVuils sans sommeil, Huit portes en six pieds d'espace?

Vous peindre un tel appartement , Ce seroit attirer vos larmes.

Je l'ai fait insensiblement:

Cette plainte a pour moi des charmes

Il y a dans cette dernière lettre une description de la ville de Richelieu, en quatrains. Elle finit par des réflexions sur le pouvoir du cardinal de Richelieu, qui auroit pu, lui qui pouvoit tout, faire passer aux pieds de cette ville, ou la rivière de Loire, ou le grand chemin de Bordeaux, et, au défaut, choisir un autre endroit pour bâtir.

Au reste, nous ne savons où le commentateur de Despréaux a pris que La Fontaine , après avoir plaisanté en mille endroits de ses poésies sur la galanterie et l'infidélité des femmes , ne laissa pas de se marier ; car il étoit marié et avoit des enfants avant l'année 1663, et, avant ce temps-là, il n' avoit point encore plaisanté sur les femmes; son conte de Joeûnde, qui est son premier conte, et qu'il a intitulé d'abord : De l'infidélité des femmes, n'ayant paru qu'en 1664, comme on le peut voir dans le Journal des Savants de M. de Sallo , du 20 janvier 1665. 11 faut donc réformer ce commentaire, et en ce point et en bien d'autres, où la réputation de Despréaux, peu ménagée, souffre beaucoup par l'abus que l'auteur a fait de la confiance et de la candeur de ce grand homme. Il a avoué ses foiblesses à son amiv mais il n'a pas du croire que son ami les rendroit publiques.

DE M. DE LA FONTAINE. xxxix

On peut placer en cette même aimée une élégie pour «ri prisonnier i : Vous demandez, Iris, ce que je fais; et y remarquer ce sentiment d'un homme qui, comme ou l'a dit de Descartes , devoit avoir couché avec la nature :

Si l'on m'aimoit, je suis sûr que l'on m'aime : Mais m'aimoit-on? C'est là ma peine extrême ; Dites-le-moi, puis le

recommencez.

Combien? Cent fois? Non, ce n'est pas assez. Cent mille fois? Hélas! c'est peu de chose. Je vous dirai , belle Iris , si je l'ose , Qu'on ne le croit qu'au milieu des plaisirs Que l'hyménée accorde à nos désirs ; Et sur ce point un tel soin nous dévore , Qu'en le croyant on le demande encore,

L'auteur du poème de la Grâce n'a pas dédaigné d'imiter ce dernier vers dans une matière toute sainte, et de dire des biens de la grâce :

Par des vœux enflammés mon âme les implore , Et quand je les reçois je les demande encore.

166V. — La ballade sur Escobar, dont le refrain est : Escobar fait un chemin de velours, que Richclet a citée en son Dictionnaire, au mot velours, et ses stances sur le même Escobar, sont de cette année '2.

1665. — Le poème, ou l'idylle d'Adonis, comme il l'appelle lui-même, vient ensuite; quoique Adonis n'ait paru qu'en 1669, avec sa Psyché , car il dit, dans son avertissement 3, qu'il y a longtemps que cet ouvrage étoit composé : Je joins, dit-il, aux amours du fils , celles de la mère, et j'ose espérer que mon présent

1 T. I, p. 82. — 2 Ces stances, que Chardon de La Roclielte publia pour la première fois à la suite de l'ouvrage de Matthieu Marais, se trouvent dans toutes les éditions de Walckenaer. (P. L.) — 3 T. IV , à la tête du poème Adonis.

sera bien reçu. Nous sommes en un siècle où on écoute assez favorablement tout ce qui regarde cette famille. On les sépare ici, parce que Psyché peut faire un volume à part *. La Fontaine y donne son caractère, dès le commencement :

Je n'ai jamais chanté que l'ombrage des bois, Flore , Echo , les zéphirs , et leurs molles haleines , Le vert tapis des prés , et l'argent des fontaines.

On y trouve ce beau portrait de Vénus :

Rien ne manque à Vénus , ni les lis , ni les roses , Ni le mélange exquis des plus aimables choses, Ni le charme secret dont l'œil est enchanté , Ni la grâce plus belle encor que la beauté

Il nous apprend que, lorsqu'il a lait ce poënic, il s'étoit toute sa vie exercé dans ce genre de poésie , que nous nommons héroïque, qui est le plus beau de tous, le plus fleuri et le plus susceptible d'ornements. Alors il avoit une maîtresse, ou fausse, comme les poètes s'en font, ou vraie ; car il n'en manquoit point. C'est à elle qu'il dédie son Adonis :

Aminte, c'est à vous que j'offre cet ouvrage.

Mes chansons et mes vœux, tout vous doit rendre hommage ;

Trop heureux, si j'osois conter à l'univers

Les tourments infinis que pour vous j'ai soufferts.

L'églogue de Climène et d'Annetle peut fort bien accompagner le poème d'Adonis; elle est ancienne et dans le vrai style de bergerie , plus encore de Théocrite que de Virgile -.

Et nous placerons aussi en cette année 1665 le sonnet pour mademoiselle d'Alençon , fille de Gaston , duc

1 Matthieu Marais parle ici de son édition projetée des OEuvres diverses de La Fontaine. (P. L.) : T. I , p. 84.

Je ne veux plus aimer, etc.

DE AL. DE LA FONTAINE. xu

d'Orléans, qui fut depuis mariée, le 15 juin 1667, à AI. le duc de Cuise K

Le Journal des Savants de Paris, du 26 janvier 1665, parle de la Joconde 2, de la Matrone d'Ephèse et du conte du Cocu battu et content. M. de Sallo, qui étoit d'un goût difficile, n'a pas bien jugé de la Joconde de notre poète : il lui a presque égalé la misérable pièce de Bouillon. Despréaux en a bien jugé autrement dans cette excellente dissertation qu'il a faite exprès pour justifier le conte de La Fontaine. Le journaliste trouve aussi quelque chose à redire à la Matrone d'Ephèse, pour la pureté de la langue; et il dit, sur le conte, que La Fontaine a essayé des vers libres , et des vers imités du temps de Marot, et qu'il se propose, selon que l'un ou l'autre genre plaira, de s'en servir dans les ouvrages qu'il doit donner au public. Il les a tous deux suivis depuis dans ses compositions. Voilà les premiers contes qui avoient paru dès l'année 1664.

1667. — On vit paroître à Paris deux éditions de ses autres Contes et Nouvelles en vers , avec deux privilèges du roi , des 20 octobre 1665 et 6 juin 1667. Le public les reçut avec des applaudissements infinis 3. Comme le présent recueil4 ne contient ni contes ni fables, on n'a

1 Tome I , p. 53.

Ne serons-nous jamais affranchis des alarmes?

2 Il y a un privilège particulier pour imprimer la Joconde. Il est du 14 janvier 1664; elle fut achevée d'imprimer le 10 janvier 1665. Elle étoit intitulée : Joconde, ou de l'infidélité des femmes. Il y en eut une dernière édition chez Barbin. en 1667, avec plusieurs autres contes : on en ôta la Matrone d'Ephèse. Le privilège de la seconde, de 1664, est dans cette édition , et il parut une troisième édition de ces mêmes contes, en 1669, chez Billaine. (Mole de i Auteur.)

3 On fit bientôt en Hollande une nouvelle édition des Contes.

4 C'est-à-dire le recueil des Œuvres diverses, que Matthieu Alarais avait préparé pour l'impression. (P. L.)

xlii HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

tiré de ces volumes que quelques pièces qu'il y a mêlées, qui ne sont ni de l'un ni de l'autre genre, et qui méritent d'être conservées. Telles sont la ballade : Je me plais aux livres d'amour { ; le fragment des Amours de Mars et de Vénus²; et Y Arrêt d'Amour ?, qui est une imitation des anciens Arrêts d'amours de Martial d'Auvergne, et que Benoît de Court a commentés en latin. On a déjà fort bien remarqué que La Fontaine, qui n'étoit pas assurément un grand critique, a pourtant, dans la Ballade des livres d'amour, décidé très-heureusement un point difficile sur l'ancienneté d'entre Achille Tace, auteur du roman de Clitohion, et Héliodore, que les savants ignoroient, et qui se trouve vrai⁴ :

Clilophon a le pas par droit d'anliquité ; Héliodore put par son prix le prétendre.

Je remarquerai ici que la dissertation de Despréaux sur la Joco?ide est jointe à la deuxième édition des Contes depuis 1669. Despréaux voulut donc bien que cette pièce accompagnât les Contes publiquement , et c'est ce que son commentateur n'a point remarqué, en donnant depuis peu cette dissertation parmi les ouvrages de Despréaux. Il a, au contraire, voulu nous faire entendre que Despréaux, qui n'était pas homme à aban-

La Fontaine en parle à la fin de sa Coupe enchantée , et dit que cette impression lui fait plus d'honneur qu'il n'en mérite,

(Note de V Auteur.) 1 T. I, p. 27S.

Hier je mis Ghloris en train de discourir.

Voos devez avoir lu, etc.

Les gens tenant le parlement d'amoars.

4 II est bien prouvé aujourd'hui qu'Héliodore est antérieur à Achilles Tatius. Ainsi les rers de La Fontaine ne font point autorité,

DE M. DE LA FONTAINE. - xliu

donner le juste mérite de ses ouvrages , ne faisoit pas grand cas de cette dissertation. Il y a, dans cette même édition de 1669, deux préfaces en prose, où La Fontaine justifie, tant bien que mal, la licence de ses Contes. La gaieté de ces contes passe , dit-il, légèrement. Je craindrois bien plutôt uîk douce mélancolie, ou les romans les plus chastes et les plus modestes sont capables de nous plonger; ce qui est une grande préparation pour l'amour. On lui en fit une affaire auprès du roi : cela inquiéta un peu ses

muses et lui inspira la ballade : Roi rraiment Roi l, où dans l'en-
voi il dit au roi, à qui on lui avoit conseillé de s'adresser :

Ce doux penser, depuis un mois ou deux , Console un peu mes
muses inquiètes.

Quelques esprits ont blâmé certains jeux , Certains écrits , qui
ne sont que sornettes , Si je défère aux leçons qu'ils m'ont faites,
Que veut-on plus? Soyez moins rigoureux; Plus indulgent , plus
favorable qu'eux.

On raconte qu'ayant voulu donner cette pièce au roi , un grand
seigneur le présenta. Mais , après l'avoir bien cherchée dans ses
poches, il ne la trouva point; il l' avoit oubliée, et le roi lui dit avec
bonté que ce seroit pour une autre fois.

Il nous apprend lui-même que les critiques trouvoient de
l'obscurité dans ses Contes. Il dit, dans une de ses fables à made-
moiselle de Sillery 2 :

Mes contes , à son avis ,

Sont obscurs : les beaux esprits

N'entendent pas toute chose.

1669. — C'est en cette année 1669 que parut la Psyché, dont
nous avons déjà parlé. Elle est dédiée à

2 Tirets et Amarante :

J'avois Ksope qaillO.

xliv HISTOIRE DE LA Vltt ^T DES OUVRAGES

madame la duchesse de Bouillon. Le privilège est du 2 mai 1668 ; elle a été réimprimée en ces derniers temps , et on y a reconnu que La Fontaine est bien audessus d'Apulée, et pour le récit et pour les inventions. Le savant homme ' qui a fait des additions au Menagiana (t. IV, p. 153) l'appelle l' admirable Psyché , et y renvoie, pour voir l'effet de la beauté, lorsque Psyché entre dans le temple de Venus. Nous y renvoyons aussi les lecteurs, afin qu'ils connoissent combien notre poète étoit spectator formarum elegans.

Madame de Bavière, Mauricette Febronie de La Tour, fille du duc de Bouillon (Frédéric Maurice), qui avoit épousé le prince Maximilien de Bavière, le 24 février 1668, à Château -Thierry, voulut avoir une lettre de La Fontaine sur ce qui se passoit dans le monde; et il lui en écrivit une, d'une variété surprenante², où il lui parle de l'élection du roi de Pologne, à laquelle on travailloit alors, du mérite de tous les prétendants, de la guerre de Candie, puis de tous messieurs de Bouillon, qui étoient frères de madame de Bavière, et il fait le portrait de chacun ;

Deux de vos frères sur les flots

Vont secourir les Candiots³.

O combien de Sultanes prises.

Que de croissants dans nos églises !

Quel nombre de turbans fendu !

Tête et turban, bien entendu.

Les vers suivants sont une prédiction du chapeau de cardinal, que M, le cardinal de Bouillon obtint quelque temps après :

Le duc d'Albret donne à l'étude

Sa principale inquiétude.

1 La Monnoye,

2 Tome I , p. 57.

Votre Aliesse Sérénissime.

3 Ce fut en 1069 que ce secours fut envoyé en Candie.

DE M. DE La FONTAINE, xi.v

Toujours il augmente¹ en savoir; Je suis jeune assez pour le voir Au-dessus des premières têtes.

Son bel esprit, ses mœurs honnêtes, L'élèveront à tel degré, Qu'enfin je m'en contenterai.

Il eut bientôt lieu d'être content, car le duc d'Albret fut créé cardinal du titre de Saint-Pierre-aux-licns , le 4 d'août de cette même année 1669, par le pape Clément IX, à la nomination du roi. Le poète, ravi de sa prophétie, en fit ces vers * :

Je n'ai pas attendu pour vous un moindre prix; De votre dignité je ne suis point surpris : S'il m'en souvient, seigneur, je crois l'avoir prédite. Vous voilà deux fois prince, et le rang glorieux Est en vous désormais la marque du mérite, Aussi bien qu'il l'étoit de la faveur des cieux.

Pendant qu'il écrivoit sa lettre, l'élection se fit en Pologne. Tous les prétendants étrangers furent exclus, et l'argent employé par eux devint inutile :

On s'est en Pologne choisi

Un roi dont le nom est en ski 2?

Notre argent, celui des États ,

Et celui d'autres potentats ,

Bien moins en fonds, comme on peut croire,

Force santés aura fait boire,

Et puis c'est tout. Je crois qu'en paix.

Dans la Pologne désormais ,

On pourra s'élire des princes ,

Et que l'argent de nos provinces

Ne sera pas, une autre fois,

Si friand de faire des rois.

1 T. I .. p. 62. — 2 Ce fut Michel Konybul Wisniowieczki qui fut élu le 19 septembre 1669, et couronné le 29.

xlvi HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

Ainsi notre poète avoit l'œil à tout, parloit de tout, et parloit de tout très-bien. Sur la fin de ses jours, il écrivoit des lettres à M. le prince de Conti et à M. de Vendôme *, dans le même genre. Son commerce dans tous les temps a toujours été avec tout ce qu'il y avoit de plus grand.

1671. — \Tous avons beaucoup à dire sur l'année 1671. Le 27 janvier de cette année, Barbin acheva d'imprimer à Paris un nouveau tome des Contes et Nouvelles en vers , avec privilège.

On y trouve :

1. Les Oies de Frère Philippe, tiré du prologue de la quatrième Nouvelle de Boccace.

2. La Mandragore , tirée d'une comédie de Machiavel , que Rousseau a excellemment traduite depuis en français, et qui a été mise en Angleterre dans le Supplément de ses ouvrages.

Les Bhêmois

4. La Coupe enchantée, entièrement finie , et dont il n'y avoit qu'un fragment dans les précédentes éditions de 1667 et 1669.

5. Le Faucon; cette Nouvelle si tendre qui a fait pleurer, même les plus indifférents.

7. Niçoise., qui est la trente et unième Nouvelle du Sabordino.

8. Le Bât, petit conte tiré de la vingt -huitième Séréc de Guillaume Bouchet.

Deux imitations d' Anacrêon

j 2. Le petit Chien qui secoue de l'argent et des frieries , Nouvelle tirée de l'Arioste.

Et ils se trouvent tous dans les recueils des Contes, qui ont été faits de temps en temps, mais on n'y a mis dans

1 On trouve ces lettres dans le (orne II.

DE M. DE LA FONTAINE. xlvii

.aucun deux belles pièces de ce recueil de 1671 , qui est devenu fort rare, et qui sont comme perdues. L'une a pour titre : Le différend de Beaux Yeux et de Belle Bouche ' , où chacun plaide sa cause devant le juge d'Amathonte. Belle Bouche dit, entre autres choses :

J'ai bien plus d'un métier; Mais j'ignore celui de répandre des larmes ; De bon cœur , je le laisse à Beaux Yeux tout entier.

Belle Bouche fait des soupirs, Tels à peu près que les zéphirs Dans la saison des violettes.

Beaux Yeux répliquent :

Que c'est par eux qu'amour s'introduit dans les cœurs. Pourquoi leur reprocher les pleurs ?

Il ne faut donc pas qu'on soupire?

L'avocat de Beaux Yeux fit sa péroraison :

Des regards d'une intervenante.

Cette belle approcha d'une façon charmante... Philis eut quelque honte, et puis sur l'assistance Répandit des regards si remplis d'éloquence ,

Que les papiers tomboient des mains.

Belle Bouche avoit peu de chose à opposer à des regards si vifs , et qui se font voir dans ces vers presque aussi fortement que

dans les yeux. Cependant elle gagna sa cause , par une raison que l'on verra dans son plaidoyer :

On préféra Belle Bouche à Beaux Yeux:

Belle Bouche baisa son juge, de son mieux.

La seconde pièce est une comédie intitulée *Climène*², dont les personnages sont : Apollon, les neuf Muses et

Belle bouche et beaux yeux, etc.

² T. II, p 175.

xi.i in HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

Acante. La scène est au Parnasse. Les Muses y louent, *Climène*, chacune suivant leur caractère : les louanges y sont fines, délicates, friponnes, car c'est un terme de cette comédie. Elle se dénoue galamment en faveur d'Acante , qui fait le récit d'une aventure heureuse pour lui, et d'une faveur d'amour très-singulière. Le poète y montre qu'il savoit atteindre à tous les genres. Mais l'on ne sait s'il est permis de flatter le goût des lecteurs sur une pièce, dont quelques endroits sont un peu trop libres. Prenons seulement quelques traits personnels : Apollon se plaint qu'on ne sait plus parler d'amour :

Les belles n'ayant pas préparé la matière , Amour et vers , tout est fort à la cavalière. Adieu donc , ô beautés , je garde mon emploi Pour les surintendants sans plus , et pour le roi.

Il semble donc que cette comédie ait été faite du temps de M. Fouquet, et nous l'aurions dû placer d'abord. Mais en quel temps précisément? On ne le sait pas. Acante est La Fontaine lui-même,

qui fit cette galanterie pour une maîtresse qu'il avoit prise en arrivant de province :

La province, il est vrai, fait toujours son séjour; Ainsi l'on n'en fait point de bruit en votre cour.

Il dit de l'amour :

Ce mot renferme en soi je ne sais quoi de doux ; Un son qui ne déplaît à pas une de nous.

Et un bel esprit de nos jours *, dont la moindre qualité est d'être poète, s'est souvenu de ces vers dans une églogue , où il a dit de même :

Ces mots plairont toujours , n'eussent-ils que le son.

Apollon ne se rebute pas, quand on lui dit qu'Acante est fou, et qu'il est dans l'excès pour Climène :

A Fontenelle , IXe églogue : Ismene.

Voua qui par vos allra ts , à peine encor fournis.

DE M. DE LA FOX'TAiXE. xlis

Tant mieux , j'en suis fort aise , IVous le demandons tel. Je ne vois rien qui plaise , En matière d'amour, comme les gens outrés.

Thalie fait un portrait très-reconnoissable dp notre poète, qui s'est peint ici lui-même :

Sire, Acante est un homme inégal, à tel point,

Que d'un moment à l'autre on ne le connoit point.

Inégal en amour, en plaisir, en affaire ;

Tantôt gai, tantôt triste; un jour il désespère;

Un autre jour il croit que la chose ira bien.

Pour vous en parler franc , nous n'y connaissons rien.

Clio chante une Ballade à l'honneur de Glimèue , Apollon demande à Galliope des vers sur le ton de

Deux écrivains fameux, je veux dire Malherbe, Qui louoit ses héros en un style superbe ; Et puis maître Vincent ¹, qui même auroit loué Proserpine et Pluton en un style enjoué.

Puis, s' expliquant sur l'imitation :

Car vouloir qu'on n'imité aucun original ,

West mon but, ni ne doit non plus être le vôtre.

Hors ce qu'on fait passer d'une langue en une autre,

C'est un bétail servile et sot, à mon avis,

Que les imitateurs²; on diroit des brebis,

Qui n'osent s'avancer, qu'en suivant la première,

Et s'iroient, sur ses pas, jeter dans la rivière.

La décadence des arts et des sciences est prédite par Apollon, dans ces beaux vers qui marquent un temps qui ne viendra peut-être que trop tôt, et dont un académicien françois ³, zélé pour sa nation et pour sa langue , a fixé l'époque, dans la préface des OEuvres de M. de Turreil :

¹ Voiture

2 o imitiUotes , set mm pecus!

(lion. , ep. I, xix, 19.)

3 L'abbé Massieu.

L HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

Mous vieillissons enfin tout autant que nous sommes

De dieux, nés de la fable et forgés par les hommes.

Je prérois, par mon art, un temps où l'univers

Ne se souciera plus ni d'auteurs, ni de vers;

Où vos divinités périront, et la mienne.

Jouons de notre reste , avant que ce temps vienne,

Auroit-on dit que, dans une comédie dont le fonds n'est qu'un pur badinage, on eut trouvé toutes ces beautés ? Elles y sont , et nous épargnons la peine de les chercher. Passons à un autre recueil.

Au mois de mars de la même année 1671 , Thierry donna un autre volume, qui a pour titre : Fables nouvelles et autres poésies de M. de La Fontaine, qui est devenu fort rare. Il est dédié à M. le duc de Guise, qui ai oit épousé mademoiselle d'Alençon. Nous en avons déjà tiré plusieurs pièces , que nous avons rangées dans leurs temps, comme : le Songe de Vaux, la Lettre sur la grossesse de la Reine, l'Ode à Madame, les vers sur la femme de Collet et , la Ballade du pont de Château-Thierry , Y Elégie sur la disgrâce

de M. Fouquet, la Lettre à madame de Bavière , le Rondeau redoublé , et plusieurs petites pièces.

Il ne nous reste plus que l'Épître dédicatoire à M. le duc de Guise, qu'il ne faut pas perdre¹, un Sonnet pour mademoiselle, de Poussay ², des vers pour Mignon, chien de S. A. R. Madame, douairière d'Orléans³, qui font souvenir du partage que firent du jardin du Luxembourg Mademoiselle (de Montpensier) et madame de Guise. On se promenoit dans un côté, et on ne se promenoit point dans l'autre. Notre poète dit au petit chien :

Que te faut-il? Un peu d'amour.

Dans un côté du Luxembourg,

' T. II, p. 60.

J'avois brisé les fers , etc.

Petit dieu que les destinées.,,,

DE M. DE LA FONTAINE. li

Je t'apprends qu'Amour craint le Suissl- ; Même on lui rend mauvais office Auprès de la divinité Qui fait ouvrir l'autre côté.

Il nous revient encore quatre Elégies peu plaintives, et qui ne sont pas vêtues en longs habits de deuil i. Il parle, dans la première, des contre-temps qui lui sont arrivés en amour :

J'approchai du logis : on vint, on me parla:

Ma fortune à ce coup me sembloit assurée.

« Venez demain, dit-on; la clef est égarée. »

Le lendemain, l'époux se trouva de retour.

Hé bien! me plains-je à tort? Me joues-tu pas , Amour?

Ce dernier vers n'est pas trop bon, et on peut appliquer à notre poète ce qu'a dit M. Péliisson de Voiture : « Il méprise souvent les règles, mais en maître. »

La deuxième est sur une beauté nouvelle. Il avoit renoncé à l'amour. Il y retourne, et ne se soucie pas de rencontrer une ingrate.

Que faire? Mon destin est tel, qu'il faut que j'aime ;

On m'a pourvu d'un cœur peu content de lui-même ,

Inquiet, et fécond en nouvelles amours....

Si l'on ne suit l'amour, il n'est douceur aucune.

Ce n'est point près des Rois que l'on fait sa fortune.

Quelque ingrate beauté qui nous donne des lois,

Encore en tire-t-on un souris quelquefois ,

Et, pour me rendre heureux, nu souris peut suffire.

Ce n'est pas là un poète qui fait le langoureux pour quelque Iris en l'air, c'est un véritable amant, et pour l'Élégie, dit Despréaux,

C'est peu d'être poète, il faut être amoureux 2.

La troisième élégie est contre son rival :

Tandis qu'en vous voyant il goûte des délices , Vous le rendez heureux encor par mes supplices.

1 T. I , p. 62 et suiv. — 2 Art poétique, ch. n , 44.

lu HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

Il en jouit , Climène , et vous y consentez :

Vos regards et mes jours par lui seront comptés !

La quatrième est sur la jalousie, et cette passion y est marquée par de bons traits :

J'avois cru jusqu'ici bien connoître l'amour : Je me trompois, Climène, et ce n'est que d'un jour Que je sais à quel point peuvent monter ses peines. La jalousie aux yeux incessamment ouverts, Monstre toujours fécond en fantômes divers ;

La jalousie y joint à présent son ennui.

Hélas! je ne connois l'amour que d'aujourd'hui!

Ces quatre élégies composent une espèce d'art d'aimer, ou un cours dans la Science d'amour, et nous avons cru qu'il nous étoit autant permis, dans cette préface qui est historique et critique tout ensemble , d'en extraire quelques endroits principaux pour former le caractère de notre poète sur ses ouvrages, qu'il a été permis à Bayle de faire celui d'Ovide sur les siens : la différence du temps où ces poètes ont vécu n'y fait rien du tout. Ce sont deux poètes, d'ailleurs, assez semblables, pour les traiter de même façon.

Enfin, le poème d'Adonis revient encore dans ce recueil de 1671. La Fontaine, après l'avoir joint à Psyché, en 1669, l'en sépare ici. On lui avoit fait entendre que c'étoit faire tort à Adonis de joindre son poème avec un roman; il craignoit qu'on ne reçût pas bien un poème héroïque à part, mais il compte sur le goût des

gens qui ne fermeront pas Ventrée de leur cabinet aux divinités qu'il a coutume de célébrer : Il n'est pas besoin, dit-il , que je les nomme; on sait assez que c'est l'Amour et Vénus, ces puissances ont moins d'ennemis qu'ils n'en ont jamais eues. ,

Cette année 1671 présente un spectacle assez singulier dans la vie de notre poète. MM. de Port-Royal entreprirent de faire un recueil de poésies chrétiennes et

DE M. DE LA FONTAINE. lui

graves, où il ne fût point parlé d'amour, afin qu'on pût lire des vers innocemment. Ils y mirent une préface à leur manière , c'est-à-dire excellente, et où l'on croit reconnoître la main de M. Nicole. Ils ne voulurent point donner ce recueil sous leur nom, mais sous le nom de Al. de La Fontaine, qui en fit l'épître dédicatoire en vers à M. le prince de Gonti : il ne cache point d'où le recueil venoit, et il s'en exprime assez clairement en ces vers :

Ceux qui par leur travail l'ont mis en cet état Te le pourroient offrir en termes pleins d'éclat ; Mais , craignant de sortir de cette paix profonde , Qu'ils goûtent en secret, loin du bruit et, du monde, Ils m'engagent pour eux à le produire au jour, Et me laissent le soin de t'en faire leur cour.

Ce recueil fut imprimé en trois volumes in-12, chez Pierre Le Petit, imprimeur de Port-Royal, en mêmes caractères, et fort beaux, sur un privilège du 20 janvier 1669, accordé à Lucile-Elie de Brèves. La Fontaine y mit, pour sa part, parmi les poésies chrétiennes, la paraphrase du psaume Diliganl te , Domine*, et, entre les pièces profanes, l'élégie des Nymphes de Vaux , sur la disgrâce de M. Fouquet, l'ode sur le même sujet, dont nous avons parlé, quelques-unes de ses fables , et quelques morceaux de poé-

sies , tirés de Psyché, etc. Il est assez extraordinaire de voir ce poète comme associé avec ces illustres solitaires; mais peut-être tâchèrent-ils de lui faire ainsi expier la liberté de ses Contes où lui-même cherchoit, par un ouvrage de cette nature , à se réconcilier avec la Cour, où il n'étoit pas bien. Nous finirons cet article en observant que notre poète a corrigé, dans le recueil dont nous parlons, quelques endroits de Malherbe , qui auroient mérité une plus grande perfection , soit, dit-il, que Malherbe apprê-

Où sont ces troupei animera'-

in HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

hendfit la peine de les corriger, soit qu'il crût avoir assez fait pour la satisfaction de son siècle. Il a mis un extrait de ces endroits changés à la fin du deuxième tome, et ils prouvent bien la justesse de son goût. M. Péliſson, dans son Histoire de V Académie , remarque que l'Académie françoise s'appliqua, en 1638, à examiner quelques stances de Malherbe. Sur quoi il fait cette réflexion si sensée , que s'il y a rien qui fasse voir ce qu'on a dit plusieurs fois, que les vers n'étoient jamais achevés, c'est sans doute la lecture de cet examen, parce qu'à peine y a-t-il une stance où, sans user d'une critique trop sévère, on ne rencontre quelque chose, ou plusieurs, qu'on souhaiteroit de changer, si cela se pouvoit, en conservant ce beau sens, cette élégance merveilleuse, et cet inimitable tour de vers, qu'on trouve partout dans ses excellens ouvrages. La Fontaine n'est donc pas le premier qui ait trouvé quelque chose à redire à Malherbe.

1673. — Ces Messieurs de Port-Royal ne furent pas contents encore de ce recueil, dont la satisfaction étoit très-équivoque. Ils lui donnèrent le sujet de la vie d'un père des déserts, tirée de

saint Jérôme, pour mettre en vers. Il en fit le poème de la Captivité de saint Malc , qu'il dédia à M. le cardinal de Bouillon , et qui fut imprimé à Paris chez Barbin, en 1673. Il est de plus de six cents vers, et est devenu fort rare¹. M. le duc de Bourgogne le lisoit souvent. On y toit des bergeries chrétiennes, des descriptions de solitude, qui ne sont que là, et des entretiens dévots et touchants, qu'il trouvoit dans la simplicité de son cœur. Il y fait une sorte d'abjuration de ses Contes; il dit à sa muse :

¹ T. I, p. 154. L'Auteur a raison de dire que cette première édition de 1673, petit in-8° de 50 pages, est fort rare. C'est que La Fontaine fut obligé de la supprimer, parce que, dans la suscription de l'épître dédicatoire , il donnoit au cardinal de Bouillon le titre d'Altesse Sêrênissime,

DE M. DE LA FONTAINE. &v

Bannis-en ces vains traits , criminelles douceurs , Que j'allois mendier jadis chez les neuf Sœurs.

On eût pu remarquer dans les imitations de la satire des Femmes, de Despréaux, que, lorsqu'il a fait dire, dans le portrait du directeur :

Il est bon d'empêcher ces emplois fastueux D'être donnés peut-être à des âmes mondaines, Eprises du néant des vanités humaines ',

il n'avoit pas oublié ces vers du poème de saint Maie :

Malc annonce au vieillard, censeur de sa jeunesse, Qu'il va de ses aïeux recueillir la richesse ; Qu'il lâche d'empêcher que des biens assez grands Ne soient mal dépensés par d'avares parents.

Nous n'avons pas encore parlé de ses Fables, qui lui ont donné une si grande et si solide réputation. Il en a fait dans tous les temps de sa vie. Les premières furent dédiées à M. le Dauphin, dans son enfance, et parurent dès l'année 1669, avec la fausse Vie d'Esopé, par Planudes, que notre poète donna pour amuser ses lecteurs, et qui est bien rectifiée par celle que Méziriac a donnée au public ², et par l'article d'Esopé, dans le Dictionnaire de Bayle. Il n'est pas donné à tout le monde de connoître les beautés de ces Fables. « Ces sortes de beautés, dit Despréaux, dans sa Dissertation sur Joconde , sont de celles qu'il faut sentir et qui ne se prouvent point. C'est ce je ne sais quoi, qui nous charme, sans lequel la beauté même n'auroit ni grâce ni beauté. Mais après tout, c'est un je ne sais quoi, et si voire ami ^{cs}(aveugle, dit-il à l'abbé Le Vaycr, je ne m'engage pas à lui faire voir clair. » Madame de Sévigné dit d'une autre ma-

1 Vers 604-606. — 2 P. 57 du 1er volume des Commentaires sur les Epîlres d'Ovide (La Haye, 1716) , 2 vol. in-8°, et dans les Mélanges de littérature de Sallengre (La Haye, 1715-1717), t. I, première partie, p. 87.

lvi HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

nière : Les fables de La Fontaine sont divines ; on croit d'abord en distinguer quelques-unes , et, à force de les relire , on les trouve toutes bonnes. C'est une manière de narrer et un style, à quoi l'on ne s'accoutume pas. 4674. — Xotre poète, ami du Coûte, retourna bientôt à ses premiers engagements. Il donna, en cette année, un recueil de nouveaux Contes, qui fut imprimé à Alons , très-exactement, et sur quelque bonne copie de sa main. Car il écrivoit d'une manière fort lisible, et marquoit bien toutes les plus petites divisions du discours, les points , les virgules , les

interjections , enfin toutes ces commodités de l'impression moderne, si utiles à ceux qui savent bien lire, talent plus rare que l'on ne pense. Il y a parmi ces contes, des stances qui ont pour titre : Janot et Catin IM qui n'ont jamais été imprimées depuis dans les autres recueils, et que Richelet cite dans son dictionnaire au mot Tetin. La Fontaine dit les avoir composées à la manière du Blason des faulces amours , et de celui du Loyer des folles amours , dont l'auteur est inconnu. Il y en a qui les attribuent à l'un des Saint-Gelais. Je ne suis pas , dit-il, de leur sentiment, et je crois qu'ils sont de Crétin. En quoi il se trompe, comme le fera voir un de nos amis s. Ces stances prouvent que notre poète prenoit toute sorte de formes, pourvu qu'elles l'approchassent du naturel. Il se nomme, à la fin des stances :

Un beau matin , Trouvant Catin.

2 L' Auteur veut sûrement parler de Le Duchat, qui a fait réimprimer ces deux pièces avec des notes, à la suite de son édition des Quinze joies du mariage (La Haye , 1726 et 1734, in-12). Il relève dans la préface cette assertion de La Fontaine, et prouve que la première de ces pièces est de frère Guillaume Alexis, religieux de Lire, prieur de Bussy. Quant à la seconde, il n'est pas bien sûr qu'elle soit de Crétin. Coustelier nelapoint insérée dans son édition des œuvres de ce poète, 1723, in-8°.

DE M. DE LA FONTAINE. i\iii

Ami lecteur, qui ceci vois ,

Ton serviteur, qui Jean se nomme,

Dira le reste une autre fois.

Dans cette édition de Mons , le prologue du conte de l'Abbesse malade est bien plus ample que dans toutes celles que l'on a vues depuis. Il y a fait entrer le conte de Dindenaut et de ses moutons. Le conte d'un temple d'une certaine Vénus¹ a été mal à propos attribué à Rousseau ; il étoit fait avant qu'il fût au monde; aussi, ne l'a-t-il point mis dans la magnifique édition de ses œuvres , en Angleterre , ni dans le Supplément. On le trouve dans un recueil composé il y a plus de soixante ans, où il est attribué à notre auteur.

M. de Turénie, qui joignoit aux grands talents de la guerre le goût des bons ouvrages, aimoit La Fontaine, chereboit à le voir, et le menoit souvent avec lui. Nous avons deux épîtres de notre poète, écrites en ce tempslà à ce fameux général. L'une qui commence : Vous avez> fait, Seigneur , un opéra¹, où, parlant des grands capitaines , il dit :

Mais qu'on m'en montre un qui sache Marot. Vous souvient-il, Seigneur, que, mot pour mot, Mes créanciers qui de dizains n'ont cuve³, Frère Lubinⁱ et miinte autre écriture , Me fut par vous récitée en chemin.

¹ La Vénus aux belles fesses. Ce couplet, mis comme épigramme, à la fin du quatrième livre de celles de Rousseau, commence par ce vers :

Du temps des Grecs, deux sœurs disoient s'äoir. ..

² T. I , p. 80. — ³ Épigramme de Marot , intitulée : licptique à la Uoyne de Navarre (p. 33, t. II de la jolie édit. de Moetjens). — ' Au lieu de Frère Lubin, on lit dans l'épigramme de Marot :

Frère Tbibaut, séjourné , gros et gras *. * 11 ne s'agit pas ici de l'épigramme de frère Thibaut , mais de la fameuse ballade de frère Lubin. Voy. édit. de Lerjglei-Dufr>>snoy , t H P. -234. (P. L.)

IA'iii HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES 11 lui répète :

Vous avez fait , Seigneur, un opéra.

Nous en faisons, Seigneur, un nouveau; mais je doute Qu'il soit si bien, quelque effort qu'il m'en coûte.

Il trai ailloit , en ce temps -là, à l'opéra de Dap/tné, dont nous allons parler, et qui donna des scènes si plaisantes dans le public. Cette épître finit , dans le recueil de La Haye , de 1715 , autrement que dans les Œuvres posthumes' , et nous conserverons ici ces vers que les œuvres n'ont pas * :

Mais gagne-t-on, sans rien perdre, à ce jeu? Il ôte aux gens, dans le temps qu'il leur donne J'en fais témoins ces enfants de Bellone , Qui ne sont morts , hélas ! dans leur foyer, Non plus qu'a fait le pauvre Saint-Loyer 2! Que, sans souiller de pleurs noire victoire, Nous honorions à jamais leur mémoire , Et que le ciel , parmi tant de lauriers , Ainsi que vous , épargne nos guerriers !

M. de iurenne ne fut pas épargné , car il fut tué malheureusement d'un boulet de canon, près de Salsbach en Allemagne, le 27 juillet 1675, et la France, qui admirera éternellement ses vertus, ne put faire d'autres honneurs à son corps que de le mettre dans le tombeau de ses rois.

L'autre épître à M. de Turenne, qui commence : Hé quoi ! Seigneur , toujours nouveaux combats 3 ! est un chef-d'œuvre de poésie sublime. L'auteur des Pensées ingénieuses en a rapporté avec admiration plusieurs endroits. Le recueil de La Haye en a retranché vingt-deux vers mal à propos, et on ne peut s'empêcher de citer ces vers sur M. le Prince :

1 Ces vers , excepté le premier j ne se trouvent point dans uotre édition. — 2 Écuyer de M. de Turenne. — 3 T, I , p. 11. Cette pièce n'a jamais été imprimée exactement.

DE M. DE LA FOKTALIYE. ux

Je vois Coudé, prince à haute aventure, Plutôt démon qu'humaine créature.

Il me fait peur. Je le vois plein de sang , Souillé , poudreux , qui court de rang en rang. Le plomb volant siffle autour, sans l'atteindre. Le fer, le feu, rien ne l'oblige à craindre.

Tels étoient les amis de notre poète; ceux avec qui il vivoit, à qui il écrivoit : et après cela, écoutez les gens qui disent qu'il ne savoit pas vivre, et qu'il ne savoit que faire des vers ! Bien nous en prend qu'il en ait tant fait, et de si beaux, et de si bons, et qu'il ait eu de si illustres approbateurs qui l'ont encouragé. Mal nous en prend que tant d'autres poètes en fassent de si mauvais, qui ne laissent pas d'avoir aussi leurs approbateurs.

Dans la même année 1674, il fit connoissance avec M. Huet (depuis évoque d'Avranches) ; il lui envoya un Quintilien, traduit en italien par Toscanella , et joignit à ce présent une belle épître en vers 1, qui représente le fonds où il a puisé pour travailler et pour écrire, et comment il avoit trouvé la manière de sa compo-

tion inimitable. Desmarets s'étoit avisé, en ce temps-là, de faire une critique d'Homère et de Virgile, et avoit préparé ces combats qui ont été renouvelés de nos temps avec le même succès -. La Fontaine en fait le sujet de son épître; après quoi il ajoute :

Quelques imitateurs , sol bétail , je l'avoue , Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue. J'en use d'autre sorte, et me laissant guider, Souvent à marcher seul j'ose me hasarder. On me verra toujours pratiquer cet usage. Mon imitation n'est point un esclavage.

Je vous fais uu ptéseul, etc.

'-' La défense de la poésie et de la langue française , acte des vers dithyrambiques sur le même sujet, par Jean Desmarets de Saiut-Sorlin. Paris, 1(375, iu-8".

lx HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

Je ne prends que l'idée, et les tours , et les lois,

Que nos maîtres suivoienl eux-mêmes autrefois;

Si d'ailleurs quelque endroit, plein chez eux d'excellence,

Peut entrer dans mes vers , sans nulle violence ,

Je l'y transporte , et veux qu'il n'ait rien d'affecté ;

Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.

Je vois avec douceur ces routes méprisées :

xArt et guides , tout est dans les Champs-Élysées '.

Ainsi notre poète avoit toute sorte de langues, et partait aux savants en savant. Groiroit-on que c'est là 1 homme des Fables et

des Contes? M. Huet, dans sa propre vie qu'il a laite 2, écrite en beau latin, le met au nombre des amis illustres qu'il avoit faits en cette année 1674, et parle de cette épître sur Quintilien , en ces termes : Felicem mihi tulit hic idem annus (1674) amicorum proveniunt. Joannes enim Fontana, venustus Me, et perargulus'] fabularum , sed paulo nequiovum scriptor, cum telle me videre inaudisset italicam institutionum. Quintilianiinteiyretedionem, ab Horatio Tuscanella elucubralam , non liberaliter eam ad me tantummodo delulit , donoque dédit, sed mimas etiam exornarit luculento carminé ad v.c scripto, quo eorum insectatur insaniam , qui cœtatern hanc nostram opponunt antiquitati , atque etiam anteponunt. In quo Fon~ tance ipsius candorem licet agnoscere. Nam cum inter suarissimos gentis nostrœ scriptores locum teneat, maluit vcl adversus seipsum causam dicere , quam meritis honoribus veleres scriptores defraudare^ . Le venustus ,

1 J'ai appris que cette épître est de 1688, depuis le poème de M. Perrault, et que M. Huet s'est trompé à l'année, et que cette épître fut imprimée en K388, in-4", séparément. (Note de l'Auteur). — ' Petr. Dan. Huelii commenlarius de rébus ad eum perlinenlibus. Amstclod. , 1718, in- 12. (Public par SalleiifTre.) — :i Lipse , dans une lettre à Pilhou, dit de Pétrone : Tua fide vidistine quicquam renuslius, orquiuis post natas ? {Note de l'Auteur.) - 'P. 315.

OE M; DE LA FONTAINE. lsi

le perargutus , le suavissimus ne pouvoient être mieux appliqués, et c'est dommage que notre langue n'ait pas des fermes propres pour les rendre. Elle n'en a point pour exprimer Y urbanité des Romains. « Les mots de civilité, de galanterie et de politesse ne l'expriment qu' imparfaitement» , dit M. Polisson, dans

sa préface sur les OEuvres de Sarrasin. Aussi, devons-nous nous plaindre d'elle, de ce qu'elle ne peut nous fournir des termes qui expriment cette sorte d'enjouement, d'élégance et de surprise, qui régneront dans les ouvrages de notre poète, et qu'Horace appelle molle et facile, termes encore inexprimables dans notre langue. N'oublions pas que le P. Bouhours, dans un Recueil de vers choisis, qu'il a publié en 1693, à Paris, n'a pas manqué d'y faire entrer cette épître sur Quintilien, et plusieurs autres ouvrages de notre poète.

Vers ce même temps, Lully l'engagea à faire un opéra. La Fontaine prit le sujet de Daphné, et crut avoir fait merveille. Mais Lully qui étoit difficile rebuta cet ouvrage, comme mal propre à la musique. Il y avoit des traits fins, délicats, naïfs, si vous voulez, mais tout cela n'étoit pas bon pour le chant, qui aime à perdre des paroles, et La Fontaine n'en savoit point perdre. Piqué de ce refus, il se vengea en poète : il fit contre Lully, dans un genre tout neuf, une satire qu'il intitula, le Florentin¹. Rien ne ressemble à cette pièce qu'elle-même; c'est là où il dit :

Il me persuada ,

A l'ort , à droit me demanda Du doux , du tendre , et semblables sornettes .

Petits mots , jargon d'amourettes , Confits au miel; bref, il m'enquinauda.

Le Florentin Montre à la fin...

lxii HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

Madame de Tbianges voulut le raccommoder avec Lully, et ce fut l'occasion d'une épître en vers, qu'il écrivit à cette dame, qui

n'a paru que par hasard dans un recueil étranger, sans qu'on y ait mis le conte du Florentin, qu'il n'en faut point séparer. Cette épître commence * :

Vous trouvez que ma satire Eût pu ue se point écrire , Et que tout ressentiment , Quel que soit son fondement, La plupart du temps peut nuire , Et ne sert que rarement J'eusse ainsi raisonné si le ciel m'eût fait an;|c Ou Tliiange, Mais il m'a fait auteur, etc.

C'est sur cette satire du Florentin que Rousseau, dans son épître aux Muses , a dit :

Et dites-moi, quand jadis La Fontaine , De son pays l'homme le moins mordant, Et le plus doux, mais homme cependant, De ses hons mots sur plus d'une matière , Contre Lully, Quinault et Furetière, Fit rejaillir l'enjouement bilieux, Fut-il traité d'auteur calomnieux?

L'opéra de Daphiiê ne fut pas représenté; il n'est pas cependant indigne du public. Le lecteur verra toujours les efforts de notre poète pour cette sorte d'ouvrages , et en aimera d'autant plus les opéras de Quinault. Despréaux et Racine y ont échoué comme La Fontaine, et c'est faire naufrage en bonne compagnie. Mais euxmêmes n'y auroient pas mis, comme il a fait, certains tours nouveaux, qu'il avoit dans l'esprit, et ces agréments qu'il répandoit, comme malgré lui, sur tout ce qui sortoit de ses mains. Si Daphnè n'est pas bon comme

DE M. DE LA FONTAINE. lxim

opéra, il sera bon comme dialogue, comme églogue, en un mot comme ouvrage de La Fontaine. Il a été déjà imprimé dans le recueil de 1682 avec le poème du Quinquina.

Nous serions bien fâché de ne pas renouveler ici la mémoire de l'ingénieuse étrenne que madame de Thianges donna à M. le duc du Maine, en cette année 1675, d'une chambre toute dorée, qui s'appeloit la Chambre du Sublime l. Au dedans étoient M. le duc du Maine, M. de la Rochefoucauld, M. Bossuet,. alors évêque de Condom , madame de Thianges et madame de la Fayette. Au dehors du balustre , Despréaux avec une fourche empêchoit sept ou huit méchants poètes d'approcher. Racine étoit auprès de Despréaux, et un peu plus loin La Fontaine, auquel il faisoit signe d'approcher. Toutes ces figures étoient de cire, en petit, et très - ressemblantes. Ainsi étoit-il regardé comme un poète sublime, digne d'entrer dans cette chambre, où si peu de gens étoient admis.

A peu près sur une même idée, M. Titon du Tillet, commissaire provincial des guerres, a fait exécuter en bronze un Parnasse françois composé de huit poètes, Corneille, Molière, Racine, Racan, Segrais , La Fontaine, Despréaux et Chapelle , et de Lully, qui fait la neuvième Muse. Notre poète y est le sixième en rang. On en a fait une estampe, gravée par Audran, et un tableau peint par l'Argillière, qui ont été présentés au roi (Louis XV) la veille de la Saint-Louis 1723 , et qui doivent être mis dans la Bibliothèque du roi ; les portraits y sont ressemblants. Ce Parnasse a été exécuté, il y a longtemps, par Garnier, sculpteur, dessiné par Poilly, et le dessin donné par le poète Lainez, à qui nous avons vu conduire l'ouvrage, et qui ne s'est pas oublié dans un thédaillon , où il s'est placé assez hardiment avec

lx:v HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

Malherbe, Voiture, Scarron, Sarrasin et Benseradc, On nous pardonnera cette petite digression, qui n'est pas une digression,

puisqu'elle nous a donné lieu de montrer La Fontaine élevé sur le Parnasse , à côté et au milieu de nos plus grands poètes, après l'avoir vu placé avec les plus grands hommes dans la Chambre du Sublime.

Cette année finira bien par le petit billet galant, écrit à mademoiselle de Chammelay *, à qui il a depuis dédié sa nouvelle de Belphégor , et qu'il appelle

L'inimitable actrice , Représentant ou Phèdre, ou Rérénice, Chimène en pleurs , ou Camille en fureur.

Le roi étoit alors au plus fort de ses conquêtes. La personne à qui il écrit, en faisant aussi , à sa manière, sur les esprits et sur les cœurs, il lui dit : Tout sera bientôt au roi et à mademoiselle de Chammelay ; expression d'une galanterie sublime, et uniquement propre à La Fontaine. On a l'original de ce billet , écrit et corrigé de sa main. Des grands hommes les moindres choses sont précieuses.

1680, 1681. — Madame de Fontange, reçue fille d'honneur de Madame le 17 octobre 1678 , brilla beaucoup au carnaval de 1679 , fut faite duchesse en 1680 , et s'attira par sa beauté et par ses grâces les hommages poétiques et les fictions galantes de la muse de La Fontaine 2.

Charmant objet, digne présent des cieux , (Et ce n'est point langage du Parnasse) Votre beauté vient de la main des dieux.

Il fait entrer dans, cette pièce, très-adroitement, l'é-

1 T. II, p. 63.

Comme vous êtes la meilleure amie du monde *.

* L'orthographe du nom de Champmeslé étant fixée aujourd'hui , nous ne croyons pas qu'il faille écrire Chammelay , malgré l'autorité de Matthieu Âlaraig. (P. L.)

DR M DE LA FONTAINE. iav

loge du roi et de sa figure noble et majestueuse, qui n'étoit point inutile à ce sujet. Il y a mis aussi deux épithalames pour M. le duc et M. le prince de Gonti. Le poëte voit tout cela dans l'Olympe. Jupiter, content des hommes , dit :

Je veux récompenser De quelque don la terrestre demeure.

Et ce don est madame de Fontange , dont il lait un portrait enchanteur, et non ressemblant à aucun de tous ceux qu'il a faits. Car il a cela de particulier, qu'ayant composé une infinité d'ouvrages, il est toujours divers, toujours nouveau, et la source où il puise ne tarit point. Il fit encore pour madame de Fontange des vers qui furent mis au bas de chaque saison, à un Almanach que le roi lui donna pour ses étrennes de l'année 1682 '.

1682. — Le poème du Quinquina parut en 1682 2 avec quelques autres ouvrages. Il est dédié à madame la duchesse de Bouillon , qui lui avoit donné ordre de travailler sur ce sujet, et de mettre cette matière physique en vers.

La raison me disoit que mes mains étoient lasses; Mais un ordre est venu plus puissant, et plus fort Que la raison. Cet ordre , accompagné de grâces , Ne laissant rien de libre au cœur, ni dans l'esprit , M'a fait passer le but que je m'élois prescrit. Vous vous reconnoissez à ces Irails , Uranie? C'est pour vous obéir, et non poinl par mon choix, Qu'à des sujets profonds s'occupe mon génie, Disciple de Lucrèce une seconde fois.

Ce dernier vers a rapport au Discours adressé à madame de la Sablière , qui est parmi ses Fables , où il a

Tôoi est fait pour Louis , etc.

2 Paris, Thierry, 1682, in-12, et dans noire édition, l. 1,

lxvi HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

traité de l'âme des bêtes, selon le sentiment de Descartes '.

Descaries , ce mortel , dont on tût fait un dieu

Chez les payens , et qui tient le milieu Entre l'homme et l'esprit, comme, entre l'huître et l'homme, Le tient tel de nos gens , franche hôte de somme.

Ainsi sa Aluse facile traitoit toute sorte de sujets et les ?mbel-
lissoit tous. Dans celui-ci, il explique l'effet du quinquina, d'une
manière philosophique et poétique tout ensemble, et il est plus
poète que Lucrèce. Il y décrit la sanguification , la fièvre, le retour
des accès, l'état d'un mourant, la guérison du mal, et il entremêle
tout cela de traits élevés, d'éloges du roi, de M. le Prince et de M.
Golbert, que le quinquina avoit guéris, et de cent beautés rares et
nouvelles : il est tout ce qu'il veut être. Il parle de l'ancienne mé-
decine, puis sa Muse flatte le roi et les hommes qui vivent sous
son empire :

D'autres temps sont remis ; Louis règne , et la Parque Sera
lente à trancher nos jours sous ce monarque. Son mérite a gagné
les arbitres du sort ; Les destins avec lui semblent être d'accord.
Durez, bienheureux temps !...

L'occasion de ce poème fut que le chevalier Talbot, Anglais,
mit le quinquina en grand crédit, vers l'année 1680. Il en faisoit

une préparation singulière, dont le succès étonna toute la France, et les lecteurs trouveront bon d'être renvoyés, sur cela, à deux articles des Nouvelles de la République des lettres de Bayle , le onzième article du mois de février, et le huitième article du mois d'avril 1685, et à cet incomparable Dictionnaire du Commerce , si élégamment écrit, qu'on nous vient de

1 Les deux Bats, le Renard et l'OEuf, livre x, fable lro. Iris , je voqs louerai , etc.

DE M. DE LA FONTAINE. Lxvir

donner en 1723 , et qui fait honneur à notre nation ; ils sont sûrs d'y trouver des choses curieuses.

Les autres ouvrages, joints au poëme du Quinquina, dans l'édition de 1682, sont la Matrone d'Ephèse et Beljjhégor , qui sont dans les recueils des Fables et des Contes, et qui ne sont point de notre ressort. Il faut seulement remarquer que la Matrone d'Ephèse avoit déjà paru dès l'année 1664, avec Joconde. Un petit ballet, qui n'est point fini, qui a pour titre Galatée*, et qui commence par cette chanson si fameuse , qui est dans la bouche de tout le monde, et que Lambert a mise en musique :

Feuillages verts , naissez ; Herbe tendre , croissez....

L'inconstance et l'inquiétude , qui me sont si naturelles, m'ont empêché, dit-il, d'achever les trois actes , à quoi je voulois réduire ce sujet. Enfin , on y trouve l'opéra de Daphné , que nous avons mis dans son ordre à l'année 1674 2.

Le 6 août 1682, AI. le duc de Bourgogne vint au monde. La Fontaine célébra sa naissance par deux ballades, dont l'une a été imprimée, et l'autre a été trouvée, écrite de sa main, parmi ses

papiers³. On les donnera toutes deux pour les comparer. Quand le poète fit ces grandes prédictions, il ne savoit pas que ce prince auroit un jour du goût pour ses ouvrages; que lui-même lui dédieroit ses dernières fables, comme il avoit dédie

1 T. III. - 2 Ibid.

' La première :

■ Or est venu dedans noire univers.

(T. I, p. 109.) La seconde :

Or est venu l'enfant si sot et si bête.

(T. III, p. 144.)

ix. HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

les premières à AI. le Dauphin, son père, et que la France auroit la douleur de le perdre si tôt J.

1684. — Le 2 mai 1684, est la réception de notre poète à l'Académie française. Cette réception avoit été longtemps traversée. M. Rose, qui ne l'aimoit point, jeta un jour, sur le bureau de l'Académie, le tome le plus licencieux de ses Œuvres, pour empêcher son élection. Enfin il surmonta tous ces obstacles, et succéda à AI. Colbert. Son Remerciement a été donné au public. AI. l'abbé de La Chambre, alors directeur, lui dit, dans sa réponse, que l'Académie reconnoissoit en lui un génie aisé, facile, plein de délicatesse et de naïveté, quelque chose d'original, et qui, dans sa simplicité apparente, et sous un air négligé, renferme de grands trésors et de grandes beautés.... Bayle a rapporté ce discours entier de AI. de La Chambre dans ses Nouvelles de la République des lettres (janvier 1685), et y fait des réflexions dignes de lui. Il y

eut quelques contestations entre La Fontaine et Despréaux sur celle place de l'Académie. Cette compagnie célèbre ne vouloit non plus du satirique qui avoit offensé quelques-uns de ses membres , que du conteur qui avoit offensé les mœurs ; mais tout cela s'accommoda. La mort de AI. de Bezons, conseiller d'Etat, arrivée le 22 mars 1684, décida le différend. La Fontaine passa le premier et eut la place de AI. Colbert ; Despréaux ne fut que le second , et succéda à AI. de Bezons, le 3 juillet 1684. Le commentateur de Despréaux³ fait sur cela une histoire peu croyable, car il y mêle des faits qui ne se peuvent concilier avec la prise de Luxembourg dont il parle.

Le procès de l'abbé Furclière contre l'Académie, au

1 Le 18 février 1712. — - T. III, p. 146, et dans le Recueil des harangues prononcées par MM. de V Académie françoise fAmst. , 1709, t. II, p. \) , avec la réponse de l'abbé de La Cbambre. — 3 Dans ses notes sur le Reniercîment à l'Académie françoise, t. III, p. 63 de l'édil de Saint-Marc, 17-17.

DE M. DE LA FONTAINE. lxi

sujet de sou Dictionnaire, étoit alors dans sa plus grande chaleur. Le nouvel académicien prit, comme de raison, le parti du corps où il venoit d'entrer. Fureiière, qui avoit été son ami, ne l'épargna point dans ses Factums, jusque-là qu'il fit imprimer la sentence de police, du 5 avril 1675, qui avoit ordonné la suppression de ses derniers contes¹ (les premiers avoient été imprimés deux fois avec privilège). Il en fit un portrait très-satirique, le voulant faire passer pour un Arétin mitigé et un ignorant qui n'avoit jamais lu que Rabelais, Marot et l'Arioste ². La Fontaine lui

répondit par une épigramme et un sonnet³. Mais rien ne lui fait plus d'honneur sur

1 Dans le troisième Factura (.imst.. Desbordes, 16SS, in-12, p. 8"), et dans le Nouveau recueil de Factums (/Imst , Desbordes, 1694, p. 143 du premier volume).

2 C'est dans son second Factum que Furetière fait ce portrait hideux de La Fontaine. C'est là qu'il dit, p. 291 du Nouveau recueil déjà cité : « Il se vante d'un malheureux talent qui le » fait valoir. Il prétend qu'il est original en l'ait denvelopper » des saletés, et de confire un poison fatal aux âmes inno- » centes : de sorte qu'on lui pourroit donner à bon droit le » titre d'Aretin mitigé. » Et plus loin, p. 293 : « Comme la » force de son génie ne s'étend que sur les saletés et sur les » ordures sur lesquelles il a médité toute sa vie, il a le » malheur de voir que les plus sages de l'Académie s'opposent » à recevoir tous les mots de sa connoissance , ce qui fait que » toute sa prétendue capacité lui devient inutile. Cette capacité » va de pair avec celle du jeune abbé Talle- mant et de Bense- » rade; et si on les mettoit en parallèle, elles feroient une « belle symétrie. Elle est telle qu'après avoir exercé trente ans » la charge de maître particulier des eaux et forêts , il avoue » qu'il a appris dans le Dictionnaire universel ce que c'est » que du bois en grume, qu'un bois marmanteau, qu'un bois » de touche, et plusieurs autres termes de son métier, qu'il n'a

- jnmais sus. Toute sa littérature consiste en la lecture de Ra- » bêlais, de Pétrone, de l'Arioste, de Boccace et de quelques » auteurs semblables. »

3 L'épigramme est rapportée t. I , p. 118; mais comme on

cette querelle que les lettres de M. de Bnssy et de madame de Sévigné , qui font de son esprit et de ses ou-

n'y a pas joint celle de Furetière qui lui sert de réponse, on sera bien aise de trouver ici l'une et l'autre.

Toi, qui crois tout savoir, merveilleux Furetière, Qui décides toujours, et sur toute matière; Quand, de tes chicanes outré , Guilleragues l'eut rencontré, Et, frappant sur ton dos comme sur une enclume, Eut à coups de bâton secoué ton manteau , Le bâton, dis-le-nous, étoit-ce bois de grume, Ou bien du bois de marmanteau?

RÉPONSE

Dangereux inventeur de cent vilaines fables , Sachez que, pour livrer de médisants assauts, Si vous ne voulez pas que le coup porte à faux , H doit être fondé sur des faits véritables.

Ça, disons-nous tous deux nos vérités:

Il est du bois de plus d'une manière.

Je n'ai jamais senti celui que vous citez :

Notre ressemblance est entière , Car vous ne sentez pas celui que vous portez.

Le sonnet, assez mauvais, ne se trouve que dans les OEuvres posthumes de La Fontaine (Paris, Deluyne, 1696, in- 12, p. '221).

SONNET

Serrant de réponse à un bout-rimè du sieur de Furetière.

Te mettre à Saint-Lazare est acte de justice; J'en veux faire un placct à notre Protecteur. Apollon ne lit point le tien , qu'il ne vomisse , Et ne connoît en toi qu'un calomniateur.

Il semble à tes discours que chacun t'applaudisse, Et toujours du bon sens cruel persécuteur , Tu veux parler de mots , et confonds l'artifice Avec l'art: celte faute est crime jn un auteur.

Ne t'imagine pas qu'on la laisse impunie;

Mais l'insolence suit en toi la calomnie.

N'en est-ce pas un trait que de blâmer le Roi?

Tu contrôles ses dons, homme plein d'impudence! Ma foi, l'Académie est plus sage que toi : Apprends d'elle à parler, ou garde le silence.

DE M. DE LA FONTAINE. lxxi

vrages une magnifique apologie contre ce qu'ils appellent le vilain Factum. Furetière perdit son procès par arrêt du Conseil du 9 mars 1685. Le lecteur nous sera obligé de ne point chercher ailleurs cette justification , et de lui donner au moins quelque morceau de la lettre merveilleuse de madame de Sévigné, que nous savons bien qui nuira à notre style ; mais nous sacrifions volontiers notre gloire au plaisir de ceux pour qui nous travaillons ; voici donc comme elle parle dans la lettre du 14 mai 1686 contre Furetière et pour La Fontaine : ceci s'adresse à bien des gens, et le prendra pour soi qui voudra.

Extrait d'une lettre de madame de Sévigné l à M. de Bussy.

« Tous vos plaisirs, vos amusements, vos tromperies,
f vos lettres et vos vers m'ont donné une véritable joie ,
» et surtout ce que vous écrivez pour défendre Bense-
» rade et La Fontaine contre ce vilain Factum. Je trouve
■ d que l'auteur fait voir clairement qu'il n'est ni du
» monde ni de la cour, et que son goût est d'une pé-
» danterie qu'on ne peut pas même espérer de corriger.
» Il y a de certaines choses qu'on n'entend jamais, quand
» on ne les entend pas d'abord. On ne fait point entrer
» certains esprits durs et farouches dans le charme et la
» facilité des Fables de La Fontaine. Cette porte leur est
d fermée et la mienne aussi : ils sont indignes de jamais
» comprendre ces sortes de beautés , et sont condamnés
» au malheur de les improuver et d'être improuvés
» aussi des gens d'esprit. Nous avons trouvé beaucoup
» de ces pédants. Mon premier mouvement est toujours
s de me mettre en colère, et puis de tâcher de les

1 La lettre de madame de Sévigné fait partie de celle du comte de Bussy-Rabulin à M de G., du 5 mai 1686, t. II, lettre XXXI, p. 68 des Lettres de Bussy-Rabulin , édit. de 1697;

lxxii HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

» instruire, mais j'ai trouvé la chose absolument impos- » sible ; c'est un bâtiment qu'il faudroit reprendre par le s pied. Il y au- roit trop d'affaire à Je réparer; et enfin » nous trouvions qu'il n'y avoit qu'à prier Dieu pour » eux , car nulle puissance humaine n'est capable de les

•n éclairer Je ne m'en dédis point, il n'y a qu'à prier

» Dieu pour un tel homme et qu'à souhaiter de n'avoir » point de commerce avec lui... i> Dans la lettre à qui celle-ci sert de ré- ponse , et qui avoit été écrite à Furetière lui-même, M. de Bussy dit : ci Pour M. de La » Fontaine, c'est le plus agréable faiseur de contes qu'il » y ait jamais eu en France. Il est vrai qu'il en a fait » quelques-uns où il y a des endroits un peu trop gail- » lards, et quelque bon enveloppeur qu'il soit, j'avoue

» que ces endroits-là sont trop marqués La plupart

» de ses prologues, qui sont des ouvrages de son crû, » sont des chefs-d'œuvre do l'art, et pour cela, aussi » bien que pour ses Fables et pour ses Contes, les siè- » clés suivants le regarderont comme un original, qui, » à la naïveté de Marot, a joint mille fois plus de » politesse, v

Le commentateur de Despréaux l dit que Despréaux condam- noit vivement la foiblesse que La Fontaine avoit eue de donner sa voix pour exclure de l'Académie françoise l'abbé Furetière , son confrère et son ancien ami. Mais, s'il n'avoit pas été son confrère, il n'eût pu donner de voix ni pour ni contre lui. A l'égard de l'ami- tié, elle ne fait et ne doit rien faire dans les jugements., à moins que ce ne soit de ces juges de la création de Montagne, qui di-

soient question pour l'ami. Il n'y a donc point d'apparence que Despréaux, qui sans doute fut aussi du même avis de l'exclusion, ail condamné La Fontaine, et tout cela n'est même que pour mettre dans

1 Sur le vers 121 du IVe chant (Je l'Art poétique, t. II, J3. Î5S de ledit, de Saint-Mare, 1747.

DE M. DE LA FONTAINE. Lxxxi

les notes le petit conte de la Boule noire donnée pour la Boule blanche, qui n'a pas le moindre fondement. C'est dans cette même note où le commentateur dit que La Fontaine n'avoit pour tout mérite que le talent de faire des vers , et que ce talent si rare n'est pas celui qui fournit le plus de qualités pour la société civile. Nous y avons déjà répondu par la bouche de M. de Turenne, et bientôt nous y joindrons les Condé , les Conti , les Vendôme , les Harlay et tous les plus grands personnages avec qui il vivoit familièrement.

La preuve nous en vient sous la main, sans rien changer à notre ordre. Il adressa, en ce même temps (1685), à M. le prince de Conti la Comparaison d'Alexandre } de César et de M. le V rince, qui vivoit alors dans sa retraite de Chantilly l : cet ouvrage est en prose. On y trouve plusieurs faits racontés et comparés , à sa façon singulière, et ce n'étoit pas une petite entreprise de traiter une matière si haute, qui devoit passer par les mains des plus grands héros , qui étoient en même temps les plus grands connoisseurs : cela n'a été donné au public qu'après sa mort, et justifie le commerce qu'il avoit avec ces princes, qui vouloient bien l'honorer de leur amitié.

Il étoit aussi en liaison avec des seigneurs célèbres par leur esprit et leur délicatesse. Tel est le comte de Fiesque, qui l'appeloit son poète, et dont le goût exquis pour tout ce qui étoit excellent, simple et naturel, a été si connu. Ce seigneur savoit tous les bons poètes latins et françois par cœur. Il les citoit à propos , et même dans des matières de galanterie. Il a donné les inscriptions tirées de Virgile, qui sont à Chantilly. Il avoit l'âme aussi grande que l'esprit. 11 n'y a guère eu d'homme ni plus aimable, ni plus aimé, et ceux qui en ont parlé autrement dans des commentaires de poète,

» T. II, p. 65.

lxxiv HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

où ils l'ont voulu désigner par des lettres initiales , ont été très-mal instruits, et ont fait voir, comme dit madame de Sévigné, qu'ils ne sont du monde ni de la cour. C'est pour lui que notre poète a fait la pièce intitulée : le Comte de Fiesque au liai¹. Elle est de l'année 1(38 V. Après le bombardement de Gènes, le comte de Fiesque avoit donné au roi un Mémoire de ses prétentions sur cette république, imprimé à Paris, chez Guignard, in-4°, en 1681, et il céda depuis ses droits au roi. C'est la matière de cette pièce de La Fontaine.

L'opéra à'Amadis fut représenté, cette même année 108 \. Lully et La Fontaine s'étoient raccommodés. Le poète fit pour le musicien une pièce de vers au roi en lui présentant cet opéra, et il en fit autant pour l'opéra de Roland, qui fut représenté en 1685. Ces deux pièces sont imprimées à la tête des partitions en musique de ces deux opéras ², et il vérifia bien ce qu'il avoit dit dans l'épître à madame de Thianges :

Il est homme Je cour, je suis homme de vers: Jouons-nous tous deux de paroles.

1685. — Il faut mettre sur le compte de cette année le dessein tendre et nouveau de notre poëte de donner quelques-uns de ses ouvrages avec ceux de son ancien ami Maucroix. Cela fut exécuté en deux tomes in-12, imprimés à Paris chez Barbin, en 1685, sous le titre de : Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine. Il n'y a rien à ajouter au jugement que Bayle a porté de ce recueil dans sa République des

Vous savez conquérir les Etats et les hommes.

Du premier Aïnadis je vous offre l'image. —

Agréez de mon art les présents ordinaires.

DE M. DE. LA FONTAINE. lx.w

Lettres *, où on lira avec plaisir des réflexions fines, ingénieuses, et pleines de ce sel dont lui seul avoit la possession. Il dit très-bien qu'on ne par 'donner vit pas à M. de La Fontaine, et qu'il ne se pardonneroit pas à lui-même, un tour commun.

Nous avons presque dépouillé tout ce recueil en suivant l'ordre des années. Reste à parler des autres pièces qui doivent entrer dans le nôtre , et d'abord est l'épître dédicatoire à M. de Harlay, alors procureur général, et depuis premier président 2, pièce unique en son genre. Jamais on n'a loué ainsi, et la louange devoit être bien apprêtée pour plaire à un si grand homme, qui n'aimoit point la flatterie , et à qui la vérité seule avoit droit de se montrer. Les ouvrages de notre poëte ne le quittoient jamais; il en faisoit ses délices, il en connoissoit tout le charme, et l'on peut bien opposer ce goût sur au fade dégoût de quelques personnes

de notre siècle. Tels étoient les amis et les admirateurs de La Fontaine, dans l'épée et dans la robe; et nous osons bien nous mettre en si bonne compagnie.

L'avertissement en prose :\ qui suit l'épître dédicatoire, contient un beau jugement de Platon, dont Maucroix avoit traduit quelques dialogues qui composent partie du premier volume. Ce philosophe plaisoit beaucoup à notre poète , et il lui a bien servi dans ses idées galantes et les descriptions gracieuses dont ses ouvrages sont

1 Septembre 1685, art. 8.

- T. II , p. 87.

Ildrlay , favori de Tbémis.

Elle est à la tête du second volume des Ouvrages de j) rose cl de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine. (Paris, 1(585. et Amsterdam, 1688.)

3 Cet avertissement, de la main de La Fontaine, suit la préface du premier volume du recueil dont il est question dans la note précédente. Les éditeurs des OEuvres diverses de La Fon^ taine auroient dû lui donner place dans le leur.

iAXU HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

ornés. Platon, qui étoit galant, comme l'a remarque railleur de Y Histoire des Oracles¹, est plein de ces tours : C'est le plus grand des amuseurs.

Nous rejetons avec regret Daphnis et Alcimadure ², qu'on a mis depuis parmi les Fables; mais nous ne pouvons oublier ce

portrait d'une bergère farouche , que nous avons entendu souvent admirer par le comte de Ficsque :

Fier et farouche objet, toujours saulant aux bois, Toujours saulant aux prés , dansant sur la verdure ,

Et ne connoissant autres lois Que son caprice ; au reste, égalant les plus belles ,

Et surpassant les plus cruelles; IVi'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs. Quelle l'cût-on trouvée au fort de ses faveurs?

On a aussi mis dans les Fables le poème de Philémon et Baucis% qui brille d'innombrables beautés. Il est dédié à M. le duc de Vendôme. Ce prince, dont nous trouvons ici le nom en passant, devrait beaucoup nous arrêter. Quelle valeur! Quelle bonté! Quelles grâces! Il savoit donner aux poésies de La Fontaine le prix qu'elles méritoient, et c'est un grand éloge pour ce poète, qui a pour lui tous les grands hommes, de quelque profession qu'ils soient. Il lui dit, à la fin de ce poème, après avoir loué sa valeur:

Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages, Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages ; Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présents Que nous font à regret le travail et les ans.... Car quel mérite enfin ne vous fait estimer, Sans parler de celui qui force à vous aimer?

Nous tirerons encore de ce poème un trait qui est personnel à notre auteur, en ce qu'il marque qu'il étoit

' Fontencle. — 2 Cette pièce parut pour la première fois cil 1685, dans le second volume du recueil déjà cité. — 3 II parut aussi pour la première fois dans le même recueil.

DE M. DE LA FONTAINE. lxxvii

brouillé avec sa femme. Ce n'étoit plus celle ù qui il faisoit, en 1663, des relations si enjouées de ses voyages. Le temps l'avoit bien changée. Après avoir dit qu'on va encore voir Philémon et Baucis depuis leur métamorphose , afin de mériter les douceurs qu'en amour hymen leur fit goûter, il ajoute :

Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre. Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre, lis s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans. Ali! si Mais autre part j'ai porté mes présents

Celte suspension dit beaucoup dans une matière où il ne faut que parler. Il en dit plus dans le conte dos Troqueurs :

Je ne sais pas comme il ne vient de Rome

Permission de troquer en hymen :

Non tout autant qu'on en auroit envie;

Mais tout au moins une fois en sa vie.

Peut-être un jour nous l'obtiendrons. Amen ;

Ainsi soit-il !...

Et à la fin du même conte :

C'étoit pièce assez fine , Pour en devoir l'exemple à d'autres gens. J'ai grand regret de n'en avoir les gants.

Et, dans le conte des Aveux indiscrets, après avoir conseillé de ne pas révéler les secrets du mariage et de conserver toujours certains égards, il finit par ces vers :

Je donne ici de beaux conseils sans douie. Les ai -je pris pour moi-même? Hélas! non.

Il n'avoit donc pu se tenir de parler contre sa femme, et, pour finir cette dissertation sur le mariage, voici ce qu'il en pensoit, et qui se trouve dans une pièce qui n'a point encore été donnée * :

1 Ces vers font partie de la lettre au prince de Conli , qui commence par ces mots : ■ Dans le temps qu'on alloit juger » (T II p. 147.)

Lxxvm HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

Je soutiens et dis hautement Que l'hymen est hon seulement Pour les gens de certaines classes.

Je le souffre en ceux du haut rang, Lorsque la noblesse du sang.

L'esprit, la douceur et les grâces Sont joints au bien : et lit à part.

Il me faut plus à mon égard.

Et quoi? de l'argent, sans affaire; Ne me voir autre chose à faire .

Que de suivre en tout mon vouloir ; Femme de plus assez prudente, Pour me servir de confidente ; Et quand j'aurois tout à mon choix , J'y penserois encor deux fois.

Le Discours à madame de la Sablière l mérite ici une bonne place. Celte illustre dame a logé notre poète pendant vingt ans chez elle, et l'a honoré d'une amitié et d'une estime publique : c'étoit faire honneur à l'un et à l'autre. Il lui rend compte, dans ce

Discours , de tout ce qu'il avoit fait depuis soixante ans qu'il étoit au monde. C'est une espèce de confession de sa vie et une description fidèle de son esprit, de son cœur, de ses mœurs, de ses goûts. M. Baillet , dans ses Jugements des Savants², a dit trop sévèrement qu'il a voulu peut-être par cette pièce tourner sa pénitence en ridicule. Son âge est marqué dans ces deux vers :

Douze lustres et plus ont roulé sur ta vie. De soixante soleils la course entre-suivie , Ne t'a pas vu goûter un moment de repos s.

Sa manière d'écrire est bien exprimée dans ces deux autres :

Désormais que ma Mnse , etc.

- Article 151, t. IV, 2e partie, p. 533 de l'édit. d'Amst., 1725. in-12. — :î II étoit né en 1621 ; ce discours est de l'année 1681 ou 1682.

DE M: DE LA FONTAINE. lxxix

Tu changes tous les jours de manière et de style. Ta cours , en un moment , de Térence à Virgile.

C'étoient ses deux poètes favoris; personne n'entendoit si bien Virgile que lui et ne savoit si bien profiter de certains tours fins que le collègue ne connoît pas. Despréaux a dit de lui, dans sa Dissertation sur Joconde , que nous avons déjà citée plusieurs fois et que nous citerons encore : Un homme formé , comme je vois bien qu'il l'est, au goût de Térence et de Virgile, ne se laisse pas emporter à des extravagances italiennes. Il s'avoue, dans la suite de ce Discours : Papillon du Parnasse ,

Courant de fleur en fleur, et d'objet en obj. t.

Il déclare pourtant qu'il veut renoncer à ses Contes. Enfin , cette pièce en vers héroïques , forts et bien travaillés , montre que la muse de notre poète étoit encore belle à soixante ans et plus, et qu'elle n'avoit point vieilli ; c'est un de ses plus beaux ouvrages en ce genre héroïque, son vrai portrait fait par lui-même. Il a loué madame de la Sablière en plusieurs autres endroits de ses OEuvres; elle ne pouvoit être bien louée que par lui, et il semble que son génie s'élève à proportion du mérite sublime et rare de cette dame si illustre.

Deux contes suivent ce Discours dans le recueil ', et nous n'en avons pris que les prologues, qui prouvent l'inconstance de notre homme. Il veuoit de renoncer aux Contes, et il en fait de nouveaux. Ce n'est pas sans raison qu'il a ainsi disposé ces deux contes après son Discours, et on ne peut mieux faire que de le suivre. Il commence donc ainsi le conte de la Clochette :

1 Il y en a cinq : la Cloclielle , le Fleuve Scamandre , la Confidente sans le savoir, le Remède, les Aveux indiscrets; mais Marais ne vouloit insérer dans l'édition qui! projettoit des OEuvres diverses que les prologues des deux premiers.

ixxx HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

O combien l'homme est inconstant, divers,

Foible , léger, tenant mal sa parole!

J'avois juré hautement , en mes vers ,

De renoncer à tout conte frivole ;

Et quand juré ? C'est ce qui me confond ,

Depuis deux jours j'ai fait cette promesse...

Puis , fiez-vous à rimeur qui répond ,
D'un seul moment ! Dieu ne fit la sagesse
Pour les cerveaux qui hantent les neuf Sœurs.
Trop bien ont-ils quelque art. qui vous peut plaire.
Quelque jargon plein d'assez de douceurs;
Mais d'être sûrs , ce n'est là leur affaire.

Et dans le conte du Fleuve Seamandre , il tourne glamment son inconstance, selon sa manière d'entendre galanterie à tout, qui vaut mieux que d'y entendre finesse comme nos modernes:

Me voilà prêt à conter de plus belle.

Amour le veut, et rit de mon serment • Hommes et dieux, tout est sous sa tutelle; Tout obéit, tout cède à cet enfant.

A propos de ce conte du Seamandre , nous dirons que Bayle a bien oublié, lui qui connoissoit ce recueil de J685, d'en parler dans son Dictionnaire à l'article Seamandre. Il n'eût point deshonoré son ouvrage, s'il en avoit enchâssé quelques vers, comme il a fait en d'autres articles, où ils ne font que plaisir au lecteur K

Les contes de ce recueil de 1685 ne nous appartiennent point, et nous les renvoyons avec les Filles de Minée, les uns aux Contes, et les autres aux Fables; et il ne nous reste plus que l'inscription de Boissard, en

1 Le conte du Fleuve Seamandre est puisé dans la dixième des lettres attribuées à Eschine. Ces lettres, probablement supposées, accompagnent toutes les éditions de cet Orateur, et ont été pu-

bliées à part en 11" 1, à Leipsick, par M. Sammct, in- 12. mais sans la traduction latine,

DE M. DE LA FONTAINE. nvxi

vers et en prose *, que nous retenons avec l'avertissement, faisant cette remarque touchante, qu'il est difficile de ne pas pleurer sur cette inscription, et plus difficile encore de faire pleurer ainsi.

Ne finissons point ce qui regarde ce double recueil des deux amis sans dire qu'ils le furent toute leur vie. Maucroix écrivit à La Fontaine, un mois avant que La Fontaine mourût , et lui fit une exhortation très-chrétienne, que le commentateur de Despréaux nous a conservée 2. Il a remarqué aussi que La Fontaine fit , pour son ami, la fable du Meunier, de son Fils, et de l'Ane, et que c'est Maucroix qui est désigné par les lettres initiales : M. D. M. Maucroix étoit dans l'irrésolution s'il se marieroit, ou non. Son ami lui rima cette jolie fable, qui ne vient ni de Malherbe, ni de Racan (autrefois à Racan Malherbe l'a conté), mais de Faerno; c'est la dernière de ses Fables : Pater, Films , agnatus Adolescentulus 3, et Faerno l'avoit encore prise ailleurs , car il étoit grand preneur, et il n'a pas tenu à lui , selon quelques critiques , que nous n'ayons perdu Phèdre 3. Les graveurs françois , qui ont mis des figures aux Fables de La Fontaine, ont aussi pris de leur côté la plupart des

Si pensare animas , etc.

Si l'on pouvoit donner ses jours pour ceux d'un autre. Voyez, sur cette inscription si touchante, l'Anthologie latine de Burmann , qui la rapporte et qui l'accompagne de notes curieuses .t. II, p. 93.

2 T. III, p. 182 de l'édit. de Saint-Marc, sur la sixième lettre de Despréaux à M. de Maucroix.

El dans notre édit. , t. II , p. 112.

Mon cher ami , la douleur , etc.

3 C'est une accusation sans fondement. La Monnoye dit de lui dans le Menagiana , t. III, p. 226 : < 11 s'est contenté de » copier, dans ses cent Fables, diverses expressions de Phèdre, » au lieu que l'intention de Perrot était de le voler tout entier. »

iaxxii HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

figures qui étoient aux fables de Faerno , de l' édition de Plantin de 1585, et ils n'ont pas oublié celle de la fable du Meunier dont nous parlons.

Nous mettons encore sous l'époque de l'année 1685 la lettre à M. Simon de Troyes¹, où, en faisant le récit de la défaite d'un pâté, il loue Girardon, Desjardins, leurs statues , le roi lui-même , auquel il revient toujours. Et comme il savoit de tout, il parle des journaux de Hollande , de Bayle et de Le Clerc , dont il distingue très-bien les deux caractères :

Bayle est fort vif, et s'il peut embrasser L'occasion d'un trait piquant et satirique, Il la saisit, Dieu sait, en homme adroit et fin.

Tout faiseur de journaux doit tribut au malin.

Bayle lui a bien rendu ses louanges dans l'endroit que nous avons déjà cité , et encore dans les Nouvelles de la République des lettres d'avril 1685, où ce charmant auteur annonce la nouvelle édition des Contes de La Fontaine, qui se fit en cette année en Hollande, avec des figures en taille douce de Romain de

Hooge. L'éditeur promettoit, dans l'avertissement, de donner une édition complète de tous ses ouvrages; il n'a pas tenu sa parole, et nous tâchons de l'en acquitter. Voici les propres termes de Bayle : a Avec la permission de ceux qui mettent » l'antiquité si au-dessus de notre siècle , nous dirons ici » franchement, qu'en ce genre de composition, ni les « Grecs, ni les Romains n'ont rien produit qui soit de la » force des Contes de M. de La Fontaine , et je ne sais » comment nous ferions, pour modérer les extases et les « transports de messieurs les humanistes, s'ils avoient à » commenter un ancien auteur qui eût déployé autant » de finesses d'esprit , autant de beautés naturelles, autant

1 T. II, p. 91.

Votre Phidias et le mien.

DE M. DE LA FONTAINE. lxxxiii

» de charmes Tifs et piquants, que l'on en trouve en » ce livre-ci. » Le reste de l'article ne cède point à ce commencement. Despréaux avoit dit avant lui, dans cette Dissertation que nous avions promis de citer encore et que nous ne citerons plus : Tout ce qu'il dit est simple et. naturel, et ce que j'estime surtout en lui, c'est une certaine naïveté de langage, que peu de gens connaissent, et qui fait pourtant tout l'agrément du discours. C'est cette naïveté inimitable qui a été tant estimée dans les écrits d'Horace et de Têrence , à laquelle ils se sont étudiés particulièrement , jusqu'à rompre pour cela la mesure de leurs vers , comme a fait M. de La Fontaine en beaucoup d'endroits. Nous croyons que les traits de ces grands maîtres, répandus dans plusieurs livres , ue déplairont point ici ramassés , et il est beau de voir les efforts que chacun a faits pour exprimer ce style naïf, sans pou-

voir cependant atteindre à sa véritable propriété, parce qu'elle est inexprimable. Le venustus, le perargutus , le suavissimus de M. Huct eu approchent plus que toutes nos phrases , malheureux d'être contraints de recourir au latin pour louer un de nos plus excellents poètes français¹. Convenons pourtant que Tourreil , qui avoit l'expression forte, en a trouvé une nouvelle, en disant, dans son discours prononcé dans l'Académie française, le 31 janvier 1704 : On a vu au milieu de 71QUS le Phèdre moderne (ce nom le désigne assez) manier la Fable avec la dextérité de l'ancien : l'un et l'autre, d'une joie élégante , d'un badinage instructif et moral; naïvetés , grâces égales , quoique différentes -.

L'année 1685 finira par sa lettre à M. Girin, contrô-

¹ Ce passage indique un travail et des rapprochements que l'auteur se proposoit de faire ou qu'il avoit faits, et qui sont perdus. — 2 Discours prononcé pour la réception du cardinal de Rohan, t. I , p. 36 de l'édition in-4° des OEuvres de Tourreil.

vaxiv HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

leur des finances à Grenoble '. Il avoit consulté La Fontaine sur une difficulté de la langue. La Fontaine lui répond très-juste, et quoiqu'il fût accusé de ne penser à rien , il pense pourtant que M. le cardinal Le Camus est évêque de Grenoble, et il ne manque pas d'en faire l'éloge : ,

Il sait notre langue à miracle; Son esprit est en tout au-dessus du commun.

C'est avoir assez d'attention pour un homme distrait, et nous avons remarqué que, dans toutes les matières qu'il traite, il n'ou-

blie rien de ce qui peut regarder ou les personnes, ou les choses. Tâchons d'obtenir de pareilles distractions.

Il y a encore, dans cette année, l'épître² écrite à M. le prince de Conti , sur la mort de M. le prince de Conti, son frère. II étoit mort le 9 novembre 1685. Le poète ne manquoit aucune occasion de faire sa cour.

1686, 1687. — Je ne vois rien à placer en l'année 1686, si ce n'est quelques fables qu'il faisoit de temps en temps; mais, en 1687, les couplets sur l'air des Folies d'Espagne, qu'il fit pour madame d'Hervart, trouveront bien leur place. M. d'Hervart lui avoit donné un logement chez lui, qu'il a gardé jusqu'à la mort. Il ne pouvoit moins faire que de chanter madame d'Hervart, sa bienfaitrice, et l'une des plus belles femmes que l'on ait jamais vues ³.

Il écrivit, le 31 août 1687, à M. de Bonrepaux, qui étoit ambassadeur pour la France à Londres , une lettre pleine de traits vifs, badins, et d'une souveraine va-

¹ T. II , p. 95.

Sans esprit c'est la phrase , et non sans de l'esprit. - T. I. p. 114.

Pleurez-roQS au* lieux où vous êtes?

On langait, on meurt près de Sylvie.

DE M. DE LA FONTAINE. unav

riété * : il n'épargne pas dans son hadinage ses confrères de l'Académie :

Quarante beaux esprits certifieront ceci ;

Nous sommes tout autant, qui dormons, comme d'autres,

Aux ouvrages d'autrui ; quelquefois même aux nôtres.

Il y parle de la Chambre des Philosophes; c'est qu'il avoit fait jeter en moule de terre tous les plus grands philosophes de l'anti-quité, qui faisoient l'ornement de sa chambre. Il y avoit un clave-cin, et ce clavecin n'étoit pas sans une jeune personne qui en jouoit :

La Cloris est jolie et jeune . et sa personne

Pourroit bien ramener l'Amour

Au philosophique séjour.

Qu'elle ait à mon égard. le cœur d'une inhumaine, Je ne m'en plaindrai point , n'étant bon désormais Qu'à chanter les Cloris , et lesJaisser en paix.

Madame la duchesse de Bouillon étoit alors en Angleterre : il en entretient M. de Bonrepaux ; il dit que c'est un plaisir de la voir disputant, grondant et parlant de tout avec beaucoup d'esprit; je veux , dit-il, lui écrire; et aussi lui écrivit-il une lettre merveilleuse².

Il a encore écrit une autre lettre à M. de Bonrepaux, après la maladie du roi. C'est un éloge toujours nouveau de ce monarque. Il est très-bien composé, et a mérité d'entrer dans le Recueil de vers choisis de l'année 1693, dont nous avons déjà parlé 3.

Cette lettre écrite à madame la duchesse de Bouillon, la réponse qu'elle y fit faire par Saint-Evremond 4, la

1 T. II . p. 100. « Je ne croyois pas , monsieur, que les négociations . » etc.

- T. II, p. 108.

Nous commençons ici de mormurer, etc :i T. II , p 97.

Le roi est parfaitement goéri.

4 T. II, p. 116 et suiv.

f.xxxx HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

lettre de La Fontaine à Saint-Evremont , ornent bien cette année 1687, et on est bien surpris de voir que In poète, qui aïoit alors près de 70 ans, eut tant de feu et tant de galanterie dans l'esprit. On diroit que ce sont des ouvrages d'un jeune homme, s'il ne parloit pas de ses rhumatismes, de sa vieillesse , et s'il ne s'associoit pas avec Anacréon, Saint-Evremont et Waller, vieux portes anglais, pour faire trois cents ans à eux quatre. Il a raison de dire :

Mais verrez-vous aux bords de l'Hippoerène Gens moins ridés en leurs vers que ceux-ci !

Il n'y a jamais eu que lui qui ait pu dire sur la contestation des beautés entre les femmes , et sur les louanges (pi' on leur peut donner :

Vous vous aimez en sœurs. Cependant j'ai raison D'éviter la comparaison.

L'or se peut partager, mais non pas la louange.

Le pins grand orateur, quand ce seroit un ange,

Ne pourroit contenter en semblables desseins

Deux belles, deux héros, deux auteurs, ni deux saints.

Et personne avant lui n'avoit dit et ne dira après lui, pour finir une digression : Retournons à nos montons ; ces moutons , madame, c'est Votre Altesse et madame Mazann. Enfin, de quelle ingénieuse invention ne s'est-il point servi pour annoncer à toute la terre la beauté des deux sœurs , dans un ban qui seroit publié par deux hérauts?

Marianne sans pair, Hortense sans seconde , Veulent les cœurs de tout le monde.

Ces trois lettres ont déjà paru dans plusieurs recueils. On les a mises dans les ouvrages de Saint-Evremond, qu'elles n'ont point gâtées, et elles ne peuvent qu'embellir tous les lieux où elles sont.

DE M; DE LA FOX T Ali* E. lxxxvii

Où pourrions-nous mieux placer qu'avec madame la duchesse de Bouillon une autre lettre de notre poète encore écrite à cette princesse, et qui n'est imprimée nulle part *? Qui ne seroit fâché de perdre le portrait

D'une aimable et vive princesse ., A pied blanc et mignon, à brune et longue tresse; Nez troussé : c'est un charme encor, selon mon sens ;

C'en est même un des plus puissans ; Pour moi, le temps d'aimer est passé, je l'avoue,

Et je mérite qu'on me loue

De ce libre et terrible aveu , Dont pourtant le public se soucie-
ra très-peu. Que j'aime ou n'aime pas , c'est pour lui même chose.

Mais, s'il arrive que mon cœur Retourne à l'avenir dans sa
première erreur, Nez aquilins et longs n'en seront point la cause.

On met avec plaisir dans cette histoire les nez troussés, qui ne
s'attendoient pas à y être. Mais si on ambitionne leur suffrage, on
espère que les nez aquilins, toujours si raisonnables, entendront
raison.

1688. — Monsieur d'Hervartlemena à sa belle maison de Bois-
le-Vicomte. Il lui fit voir une jeune demoiselle de quinze ans,
belle comme Vénus, et gracieuse au delà de toutes les grâces. La
tête en tourna à notre poète ; il en devint amoureux, il voulut re-
venir à Paris. Mais, en rêvant à cette beauté, il s'égara et s'enfon-
ça clans la Champagne; c'est la matière d'une jolie lettre adressée
à M. Vergier, son ami², où il fait l'histoire de son égarement, des
plaisanteries que l'on faisoit dans Paris sur ses distractions, dont
il ne convenoit pas trop, et il y joint le portrait de mademoiselle
de Beaulieu, peint avec des couleurs préparées par l'Amour
même:

1 Elle se trouve dans notre édit. , t. II, p. 58. « Je ne sais, ma-
dame , qu'écrire à Voire Altesse qui soit digne d'elle. ■■>

2 T. I , p. 128. « C'est pitié, monsieur, que de nous autres
pauvres mortels. »

ixxxviii HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

Comment pourrois-je décrire Des regards si gracieux?

Il semble , à la voir sourire , Que l'aurore ouvre les cieux.

Il fait entendre à son ami que, si cette jeune divinité, qui est venue troubler son repos, trouve un sujet de s'y divertir, il ne lui en saura pas mauvais gré. A quoi servent les radoteurs, qu'à faire rire tes jeunes fi îles ?

M. Vergier, qu'on appeloit alors l'abbé Verger, et qui depuis a été commissaire général de la marine, homme de beaucoup d'esprit, et connu par ses excellentes parodies de plusieurs airs de Lully, fit une réponse sur le même ton. Il y fit le portrait de La Fontaine que l'on détachera pour mettre ici ; car il peint à merveille ses distractions prétendues qui lui tournent à profit * :

Hé ! qui pourroit être surpris ,

Lorsque La Fontaine s'égare?

Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'erreurs,

Mais d'erreurs pleines de sagesse.

Les plaisirs l'y suivent sans cesse

Par des chemins semés de fleurs.

Les soins de sa famille , et ceux de la fortune

A'e causent jamais son réveil.

Il laisse à son gré le soleil

Quitter l'empire de Neptune,

Et dort tant qu'il plaît au sommeil.

1 T. II, p. 134.

N'en «oyez point en peine, monsieur.

On voit par ce passage de Marais que Vergier, dont nous avons des contes et des parodies, s'appeloit alors l'abbé Vergier. On l'avoit destiné d'abord à l'état ecclésiastique, et il avoit déjà pris en Sorbonne le grade de bachelier; mais, se sentant peu de dispositions pour cet état, il entra dans le monde et fut fait commissaire de la marine en 1690. Il fut assassiné le 16 août 1720, au coin de la rue du Bout-du-Monde , à l'âge de 63 ans. Il étoit né à Lyon en 1657. On trouve ces deux lettres au commencement du deuxième volume de ses OEuvres.

DE M. DE LA FONTAINE. lxxxix

Il se lève au matin , sans savoir pourquoi faire.\ Il se promène , il va , sans dessein , sans sujet, Et se couche le soir, sans savoir d'ordinaire Ce que dans le jour il a fait.

J'ai remarqué que cette distraction est ce qui fait la surprise de ses ouvrages. Il sait bien ce qu'il dit, mais il ne sait pas toujours ce qu'il va dire, comme Balzac a dit de Montaigne, et cela ne peut manquer de causer une certaine émotion , qui arrive naturellement , quand on voit une chose à laquelle on ne s'attend pas. C'est de cette naïveté spirituelle que Baltazar Gracian a fort bien dit , dans son *Discrète* : quelle vient sans qu'il paroisse qu'on y ait pensé , et cause toujours un plaisir de surprise à ceux qui l'entendent i. Ce savant espagnol a caractérisé notre poète, sans avoir jamais vu ses ouvrages.

Au reste, mademoiselle de Beaulieu fut mariée depuis à un gentilhomme du nom de Nully, de la famille du président de Nully, fameux ligueur, dont il y a un article dans la dernière édition du Dictionnaire de Bayle (tom. IV, p. 3088). Elle est morte depuis peu (1723) à Paris. Elle avoit conservé presque toute sa

beauté; et pour M. Verger, il a péri malheureusement par un assassinat, dans les rues de Paris, le 22 août 1720. Les curieux ont , outre ses parodies , plusieurs poésies manuscrites de lui, où il a tâché d'imiter La Fontaine.

Vous avons de notre poète, dans la même année, l'épithalame de M. le prince de Conti, marié le 29 juin 1688 ², et des vers à la manière de Neuf-Germain ³. Si on veut connoître cette manière, on peut lire l'article de Neuf-Germain dans le Dictionnaire de Bayle. Il y a en-

¹ Homme universel, édit. in-12, p. 99.

Hyménée et l'Amour vont conclure un traité.

Va chez le Turc et le Sopbi.

xc HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

core une ballade sur la prise de Philisbourg * : cette ville fut prise le 1er novembre 1688. Le refrain de la ballade est,

Louis le bien nommé, c'est Louis le Hardi. Elle commence :

Un de nos fantassins , très-bon nomenclateur.

Et l'imprimeur² de France, n'entendant pas ce mot, a mis nommé La Fleur, ce qui rend le vers ridicule. Baylé, qui parloit de tout , a parlé de cette ballade dans la dix-neuvième de ses lettres, du 13 octobre 1701, en parlant des titres donnés aux empereurs et aux rois. L'envoi de la ballade se trouve de deux manières; voici la manuscrite :

L'homme n'engendre guère à soixante et dix ans ; Cependant, écoutez lous , messieurs mes parens .- De quelque nouveau fils si

j'allois être père, "Voyant que ce soldat n'est pas un étourdi: <■ Viens tenir mon enfant? dirois-je à ce compère; Louis le bien nommé , c'est Louis le Hardi 3. »

Notez que, s'il est né en 1621, comme dit M. Perrault dans ses hommes illustres , il n'avoit que 67 ans en 1688 et non 70; mais soixante et dix ans est un compte

2 OEuvres posthumes (Paris, Deluyn, 1696, p. 103).

3 On Jit dans les OEuvres posthumes, p. 16i, et dans les éditions des OEuvres diverses :

L'homme n'engendre guère à soixante et dix ans; Si le cas m'arrivoit, comme à certaines gens, •l'irois à ce soldat, et sans tant de mystère, Toot autre choix à part, je dirois: « Gadédi, Viens tenir mon enfant; tu seras mon compère. I.onis le bien-aimé , c'est Louis le Hardi ;>

Il nous semble que la leçon manuscrite vaut mieux que celle des imprimés, et qu'on y reconnoît davantage le tour original de La Fontaine.

DE M. DE LA FONTAINE. xci

plus rond et plus poétique , ou peut-être M. Perrault s'est-il trompé, comme nous l'avons remarqué en commençant.

J'oubliois une pièce qui n'a jamais été imprimée et qui mérite bien de l'être *. Une fille de haute naissance eut un procès pour un mariage, en cette année 1688. La cause fut plaidée publiquement, et avec beaucoup d'appareil , en la grande chambre du parlement de Paris ; le mariage fut cassé. La Fontaine , qui avoit été

aux audiences , écrivit une épître à M. le prince de Conti , sur ce sujet; c'est un lamentable carmen à la manière des anciens.

Pleurez, citoyens de Paphos,

Jeux et ris, et tous leurs suppôts!

' Ou plutôt c'est une pièce inimitable, à sa manière. Il ne peut plus y avoir de secret dans une affaire si publique, et dont les plaidoyers imprimés avec privilège, et qui font partie des œuvres d'un des plus célèbres avocats du parlement, sont entre les mains de tout le monde; cette personne est morte au mois de mars 172 V2.

1689. — Nous mettons sous l'année 1689 le Songe à madame la princesse de Conti, fille du roi Louis XIV, parce qu'il y est parlé de la révolution d'Angleterre , qui arriva sur la fin de 1688. Ce songe est du carnaval de 1689. Il l'a fait en deux façons , et nous les donnerons toutes deux³. Sa muse rajeunissoit tous les jours, car une muse septuagénaire peut-elle dire :

Conti me parut lors mille fois plus légère

Que ne dansent au bois la nymphe ou la bergère.

L'herbe l'auroit portée; une fleur n'auroit pas

¹ On la trouve t. II, p 147. « Dans le temps qu'on alloit juger le procès de mademoiselle de La F » — ² C'est mademoiselle de La Force. — ³ C'est dommage que nous ayons seulement celle des imprimés. Marais avoit un manuscrit que les éditeurs n'ont point connu,

xcm HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

Reçu l'empreinte de ses pas.

Elle sembloit raser les airs à la manière Que les dieux marchent dans Homère.

Mais il ne faut point être surpris que la déesse des grâces ait inspiré des grâces , et que cette grande et belle princesse ait fait rêver divinement.

Après ce songe délicieux, vient l'épître à M. de Vendôme 1 : Prince vaillant, humain et sage, où il y a des traits assez hardis, qui ont passé dans l'édition des OEuvres posthumes à Paris, et que Bayle, qui ne dédaignoit pas les ornements agréables, n'a pas oublié en son lieu². Le poète pensionnaire du prince lui demande de l'argent et dit :

. Le reste ira ne vous déplaie En et caetera.

Ces points sont remplis dans le manuscrit 3 par ces mots : en bas-reliefs et coetera. Et c'est encore un reste de son goût pour les bas-reliefs.

Vient encore une autre épître à M. le prince de Gonti, du 18 août 1689 4, pleine de toute sorte de nouvelles; il y en a de l'Italie, de l'Angleterre, du siège de Londonderry en Irlande , et on y peut bien remarquer ce sixain, qui dit tout en peu de mots, et qui vaut tel poème en six chants :

Dieu me garde de feu et d'eau ; De mauvais vin dans un cadeau; D'avoir rencontres importunes ; De liseur de vers sans répit; De maîtresse ayant trop d'esprit; Et de la Chambre des Communes.

Enfin, encore une autre lettre de nouvelles a \\. le

' T. II, p. 152. — 2 Dict., 3e édition, p. 1549, où il rapporte trente vers de celle épître. (Mole de l'Auteur.) — 3 Et dans les imprimés. — 4 T. II, p. 139. « Je n'ai différé d'écrire à Voire Allesse Sérénissime. . , »

DE M. DE LA FONTAINE. * xeni

prince de Conti; La Fontaine lui écrivait à l'année tout ce qui se passoit à Paris. D'abord, c'est M. de Harlay nommé premier président 2 :

Il en est digne , et j'ose dire Que Thémis, en tout son empire,
Trouveroit à peine aujourd'hui Un oracle approchant de lui.

C'est M. de Ponchartrain fait contrôleur général des finances :

Si jamais j'ai des ordonnances, Ce qui n'est pas près d'arriver,
11 saura du moins me sauver Le chagrin d'une longue attente; Il
lira d'abord ma patente.

Homme n'est plus expéditif , Mieux instruit, ni plus inventif.

Cet homme, si distrait en apparence, connoissoit tous les talents et le mérite des grands hommes. Il parle de même de M. de Seignelay fait ministre.

On le voit sur-le-champ écrire Touchant des points très-importants, Mieux que moi , seigneur, c'est peu dire : Mieux qu'aucun écrivain du temps.

L'éloge qu'il fait du nouveau pape Alexandre VIII est grand et magnifique; il espère qu'il travaillera à la paix :

L'Olympe interpose au traité

La première tête du monde ,

En bon sens comme en dignité.

Il invoque la paix, il l'appelle fdie du Ciel et d'Alexandre, et c'est un poëtc de 70 ans, en qui le

1 T. II, p. 157. o On m'a dit tant de fois que Votre Altesse Scré-
nissimc étoit en chemin. » — - Il le fut le 18 novembre 1689.

xciv HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

génie se renouvelle à mesure qu'il périt dans les autres hommes !

1691. Les lettres en prose à madame d'Hervart l sont mises sous cette année , parce qu'il y est parlé de laits arrivés en ce temps-là. C'est toujours de la plaisanterie, du badinage et de la joie, des simplicités même enfantines , qui le caractérisent toujours. Il y parle d'une jeune personne de huit ans. Elle fit une chanson pour lui. 11 en lit une pour elle². On les donnera ici, et cet amusement d'un vieillard qui joue avec des enfants ne peut manquer de plaire.

Nous avons, en cette année 1691, son opéra d'A&'trée, qui fut représenté, et qui n'eut pas un grand succès. Il n'avoit jamais eu le talent de cette poésie : il l'avoit encore moins à cet âge; mais il est impossible qu'on n'y trouve toujours de ses naïvetés spirituelles, et on ne doit pas perdre ces derniers traits d'un homme qui nous a d'ailleurs tant fait de plaisir. On fait un conte de lui qu'étant à la représentation de cet opéra, il le trouva mauvais, et qu'ayant demandé de qui il étoit, on lui dit que c'étoit de lui-même; à quoi il répondit : « Il n'en vaut pas mieux. » Ce n'est qu'un conte qu'il faut mettre avec celui de la Boule noire à l'Aca-

démie, et avec ces distractions dont Vigneul-Marville a fait et allongé un mauvais discours 3.

Il y a quelques petites pièces auxquelles on ne peut assigner une vraie date, comme le Billard à madame

1 T. II, p. 167 et 169.

« J'ai reçu, madame, une lettre de vous... » « J'ai reçu, madame, une de vos lettres... »

2 Voyez la chanson de la jeune personne et celle de La Fontaine, dans la lettre à Racine, t. III, p. 159.

Poignan, à son retour de Paris, etc.

3 Mélanges d'Histoire et de Littérature, t. II, p. 383, édit. de 1725. On sait que ces Mélanges sont du P. Bonaventure d'Argonne, chartreux à Gaillon.

DE M. DE LA FOKTALXE. xcv

de la Fayette *, des vers pour une capricieuse 2, d'autres sur le portrait du roi 3, deux chansons 4, et autres de cette nature, rapportées dans les OEuvres jjoethmnes, et que l'on placera ici sous l'année 1691.

M. le duc de Vendôme fut fort malade cœlle année-là, et on appréhenda pour sa vie. La Fontaine, qui étoit son poète, en fut fort affligé, et lui écrivit, sur sa convalescence, une lettre propre à le faire rire, et à lui rendre la joie, qui est la fleur de la santé⁵. Il cherche à enjouer son récit le plus qu'il peut. (Xous ne faisons pas ce mot, nous l'avons trouvé tout fait par Despréaux pour notre poète, dans sa Dissertation sur la Joconde, dont nous ne

devions plus parler.) Il dit au prince que le roi lui-même a annoncé le retour de sa santé :

Et ce qu'il dit vint à Paris

Avec une vitesse extrême.

Sans cela, tout étoit perdu.

Le poète avoit l'air d'un rendu :

Comment d'un rendu? d'un ermite,

D'un Sancloroi), d'un Sautena⁶,

D'un déterré: bref, d'un qui n'a

Vu de longtemps plat ni marmite.

Voilà du vrai Villon. La description qu'il fait de la retraite de M. de Ficubct, conseiller d'Etat , aux Cumuldulcs, est encore toute joyeuse ⁷ :

Ce Billard est petit, etc.

'z T. I , p. 89, Madrigal :

Soulagez mon tourment, disois-je à ma cruelle

A l'air de ce héros, etc.

Tout so suit ici-bas , etc.

Si nos langueurs et notre plainte, etc.

Prince, qui faites les délices...

6 Sancloron et Sanlcna étoient des officiers qui s'étaient relues à la Trappe. (Xole de l'Auteur) — 7 M. de Fieubel, retiré

Ydvi HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

Non qu'il se soit du tout privé Des commodités de la vie.

Même on dit qu'il s'est réservé Sa cuisine et son écurie, Des gens pour le servir, son nécessaire enfin. Un peu d'agréable , et lui fin.

Cet exemple est fort bon à suivre.

J'en sais un meilleur; c'est de vivre.

11 explique ensuite ce que c'est que de vivre, h sa manière :

Car est-ce vivre , à votre avis , Que de fuir toutes compagnies ,
Plaisants repas, menus devis, Ron vin, cbansonneltes jolies.

En un mot , n'avoir goût à rien?

Dites que non, vous direz bien.

La morale de notre poète, comme on voit, n'étoit pas sévère, mais il cherchoit à amuser un malade; et avec cet amusement, tout peut passer, car tout passe, et surtout en vers.

M. de Vendôme, plein d'esprit et de goût, prenoit un plaisir infini à lire ses ouvrages et à disputer contre lui, pour le faire parler; mais La Fontaine ne lui cédoit pas. Il dit , dans un autre endroit 1 :

Je dois tout respect aux Vendômes ; Mais j'irois en d'autres royaumes , S'il leur falloit en ce moment Céder un ciron seulement !

1692, 1693. — Nous approchons à regret de la fin de notre préface , et de la fin de la vie de notre poète , et peu s'en faut qu'il ne nous arrive de mouiller de larmes un ouvrage qui n'a point été fait pour pleurer. Le

aux Camaldules en 1691 , y est mort le 10 septembre 1694. (Mole de l'Auteur.) 1 Dans l'épître au duc de Vendôme :

Prince vaillant, humain et sage.

(T. II, p. 152.)

DE M. DE LA FONTAINE. xcvn

28 août 1692, il écrivit à M. le chevalier de Sillery une épître sur les conquêtes de M. le duc , qui étoit un second Coudé, et pour la valeur et pour l'esprit¹. M. le duc de Bourgogne l'engageoit aussi de temps en temps à faire des fables. Il lui donna le sujet du Chat et de la Souris, en ce temps-là, et le poète fit ce joli prologue qui est à la tête, et qui n'est pas, dans les Fables, comme il l'a composé. Quelles louanges n'a-t-il point données à ce prince, fines, naïves, simples, élevées, et combien n'a-t-il point été au-dessous de son sujet?

Il écrivit encore en 1693 une épître à M. de Vendôme ², où il parle de la bataille de la Marsaille , qui fut donnée en cette année-là, où il fait l'éloge de M. de Catinat :

Ce général n'a guère son pareil ;

Bon pour la main et bon pour le conseil.

Il souhaite des biens à M. de Vendôme :

Mais non pas un trésor.

Car chacun sait que vous méprisez l'or. J'en fais grand cas;
aussi fait sire Pierre ,

Et sire Paul, enfin toute la terre

Grande stérilité Sur le Parnasse en a toujours été.

Il se console sur ce que l'abbé de Chaulieu lui en a promis.
C'est que l'abbé étoit intendant du prince, et le poète étoit son
pensionnaire. Il n'étoit pas encore bien dévot en ce temps-là, car
il badine sur les oraisons :

Si je savois quelque bonne oraison, Pour en avoir tant que la
paix se fasse, Je la dirois de la meilleure grâce Que j'en dis onc. ..

1 T. II, p. 164.

.Jamais nos combattants n'ont été si hardis.

Quand on crovoit la campagne achevée.

beviu HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

Enfin, il termina tons ces travaux poétiques par la pièce intitulée : le Juge arbitre , V Hospitalier et le Solitaire I, qui est un conte moral, où il donne aux hommes une leçon de se voir et de s'examiner soi-même, et se préparoit ainsi à sa mort qui n'étoit pas loin :

Cette leçon sera ia tin de ces ouvrages. Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir! Je la propose aux rois , je la propose aux sages , Par où saurois-je mieux finir?

Dans les deux dernières années de sa vie, il ne pensa plus qu'à bien mourir, fit des actions très-chrétiennes, chercha à expier ses fautes , et donna de grands exemples de piété. Il fit alors la para-

phrase de la prose des morts-. Le commentateur de Despréaux nous a conservé deux lettres curieuses³, l'une de Despréaux, l'autre de Maucroix, où se trouvent des particularités très-singulières de sa conversion : elles étoient vraies, et Despréaux ne les trouvoit pas vraisemblables. \n critique sévère, qui a fait des remarques sur le Dictionnaire de Moréri, a trouvé mauvais, et avec raison, que l'on n'y ait pas parlé dans l'article de La Fontaine, et de sa conversion, et de sa pénitence exemplaire. Xous avons voulu nous mettre à l'abri de toute censure , et apprendre au monde que l'édification a réparé le scandale. Xotre poëte mourut enfin à Paris, chez M. Hervart qui le logeoit, le 13 avril 1695, à 77 ans, en mettant sa naissance en 1618, et fut enterré à Saint-Eustache ⁴.

1 C'est la vingt-huitième et la dernière fable du XIIe livre.

Dieu détruira le siècle au jour de sa fureur. OEuvres de Boileau, t. III, p. 180 et suiv. de l'édition de Saint-Marc. La lettre de Boileau à Maucroix est la sixième de ses lettres , et la réponse de Maucroix la suit.

' Depuis la publication de l'ouvrage de Mathieu Marais, le savant Walckenaer a retrouvé l'acte de baptême et l'acte de de^{*}

DE M. DE LA FONTAINE. xcix

Depuis sa mort, une dame de ses amies * a donné au public un tome de ses ouvrages posthumes, et nous avons dépouillé tout ce recueil, que nous avons placé dans son ordre , en sorte qu'il n'en reste pas une seule pièce, le surplus étant ou contes, ou fables, ou une pièce qui

ces de La Fontaine ; nous croyons devoir reproduire ici ces deux pièces authentiques.

« Extrait des registres de la paroisse de Sainl-Crépin, de la ville de Château-Thierry, diocèse de Soissons. — Le vme jour de ce présent mois (juillet) , en l'an mil six cent vingt et un, a esté baplisé par moy soussigné, curé, un fils nommé Jehan; le père maistre Charles de La Fontaine , conseiller du roy et maistre des eaux et forests au duché de Chasteau-Thierry ; la mère damoy-selle Françoise PidoUx; le parrain honorable homme Jehan de la Fontaine ; la marrayne damoiselle Claude Josse , femme de Louis Guérin, aussi maistre des eaux et forests audiet lieu. Dr la Barre, curé , et De la Fontaine. »

« Extrait du premier registre des sépultures de la paroisse Saint-Euslache de Paris, 14 avril 1695. —Le jeudy 14, défunt Jean de La Fontaine , l'un des quarante de l'Académie françoise , âgé de 76 ans , demeurant rue Platrière , à l'hôtel d'Hervart, décédé du 13 du présent mois , a été inhumé au cimetière des Innocents. Chaxdelet. »

Walckenaer a découvert beaucoup d'autres pièces importantes, à l'aide desquelles il a pu établir avec certitude les faits principaux de l'histoire de La Fontaine. Ainsi, on ne savait pas , avant les précieuses recherches de Walckenaer, que La Fontaine épousa, en novembre 1647, Marie Héricart, fille du lieutenant général de la Ferlé-Milon , morte à Château-Thierry le 9 novembre 1709, et qu'il en eut un fils unique, nommé Charles , né le 8 octobre 1653 et mort en 1722 , lequel fut greffier des maréchaux de France , et laissa plusieurs enfants qui ont continué sa postérité jusqu'à nos jours. Au reste, nous renvoyons encore une fois le lecteur à l'excellent ouvrage de Walckenaer (P. L.).

1 Cette dame signe Ulrich la dédicace de ses OEuvres posthumes au marquis de Sablé; il reste à savoir si ce n'est pas un

pseudonyme, ce qui nous paroît assez probable.

c HISTOIRE DE LA VIE ET DES OUVRAGES

est de M. Pavillon et non do lui. Il est dédié ù M. lo marquis do Sable ; on y a mis un portrait on prose de M. de La Fontaine , qui exprime bien ses talents et son caractère *. M. Perrault l'a aussi placé dans le rang des Hommes illustres , avec son éloge et son portrait gravé par Edclinck d'après celui de Rigault.

Il avoit fait lui-même son épitapbe qui est dans un des recueils de 1671, et qui est aussi dans le Recueil de vers choisis de 1693 2. Il ne songeoit point alors à mourir, mais à rire :

Jean s'en alla comme il étoit venu , Mangea le fonds après le revenu ; Tint les trésors chose peu nécessaire; Quant à son temps , bien le sut dispenser: Deux parts en fit, dont il souloit passer, L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

Le P. Sanadon , jésuite, a traduit cette épitapbe en vers latins3
:

Jani Fontani epîtaphium ex gallico.

Hoc. lapide Janus tegitur haud dispar sibi ,

Quum natus, et quum mortuus Censtif avitos fregit, insanum
œstimans

Opibits paratis parecre.

Facturus cevi providam usuram breris,

Divisit in j)artes duas:

Hanc delicato conterebat otio ,

Somno exigebat alteram.

Disons un mot, en finissant, de ses distractions dont on a tant fait de contes. Dans toute cette longue vie , nous n'en avons trouvé que deux dont il ait parlé. L'une qui lui arriva à Orléans; il en parle dans ses lettres à sa

1 On l'a mis à la tête de notre édition. — 2 Par le père Bouhours. — 3 Poésies du P. Sanadon (Paris, Barbon, 1715, in- V2 , p. 145).

DE M. DE LA FONTAINE. c:

femme, il en rit avec elle. Il sortit d'une hôtellerie pour aller voir la ville; au retour, il prit une autre hôtellerie pour la sienne, entra dans un jardin , se mit à lire Tite- Live (preuve qu'il lisoit les hons auteurs). Le garçon du cabaret le fit: apercevoir qu'il n'étoit pas où il devoit être; il courut à l'autre cabaret, «. et j'arrivai, dit -il , assez tôt pour compter; » et d'une, qui est très-naturelle, qui peut arriver à tout le monde , et qui nous a valu le récit qu'il en a fait. L'autre est celle qu'il eut en sortant de Bois-le-Vicomte , après avoir vu une belle personne; il revoit à elle : il s'égarra; mais cette rêverie produisit une des plus galantes lettres qu'il ait jamais écrites.# Nous en avons parlé sur l'année 1688, et nous lui devons encore tenir compte d'une distraction qui nous est si utile. Heureux si l'amour ne produisoit que de ces maux-là !

Nous en savons encore une troisième , d'un homme qui ne ment point. La Fontaine étoit à Antony avec ses amis qui l'avoient mené pour passer quelques jours à la campagne. Il ne se trouva point à dîner un jour; on l'appela, on le sonna, il ne vint point; enfin il parut après le dîner; on lui demanda d'où il venoit : il dit qu'il venoit de l'enterrement d'une fourmi; qu'il avoit suivi

le convoi dans le jardin; qu'il avoit reconduit la famille jusqu'à la maison (qui étoit la fourmilière), et fit là-dessus une description naïve du gouvernement de ces petits animaux, qu'il a depuis portés dans ses Fables, dans la Psyché, dans son Saint-Maie , avec le tour merveilleux qu'il a su y donner. Ainsi, quand il ne paroissoit occupé de rien , il étudioit la nature ; ses distractions étoient bien philosophiques , et il nous préparoit ces excellents ouvrages qui en sont le fruit.

DE LA CRÉMIÈRE ÉDITION DES NOUVELLES EN VERS

Les Nouvelles en vers, dont ce livre fait part au public, et dont l'une est tirée de l'Arioste et l'autre de Boccace, quoique d'un style bien différent, sont toutefois d'une même main. L'auteur a voulu éprouver lequel caractère est le plus propre pour rimer des contes : il a cru que les vers irréguliers ayant un air qui tient beaucoup de la prose , cette manière pourroit sembler la plus naturelle, et, par conséquent, la meilleure. D'autre pari aussi, le vieux langage, pour les choses de cette nature, a des grâces que celui de notre siècle n'a pas. Les Cent

1 Cet Avertissement se trouve en tête des Nouvelles en vers tirées de Boccace et d'Ârioste, par M. de L. F. (Paris, Cl. Barbin, 1665, in- 12), contenant le Cocu battu et content, Joconde, et la Matrone d'Ephcse, imitation en prose de Pétrone par Saint-ÉvremonJ. C'est là l'édition originale de Joconde.

TREFACE DE LA PREMIERE EDITION

Nouvelles¹, les vieilles traductions de Boccace² et des Amadis³ y Rabelais⁴, nos anciens poètes, nous en fournissent des preuves infaillibles. L'auteur a donc tenté ces deux voies, sans être certain laquelle est la bonne. C'est au lecteur à se déterminer là-dessus ; car il ne prétend pas en demeurer là, et il a déjà jeté les yeux sur d'autres Nouvelles pour les rimer. Mais , auparavant , il faut qu'il soit assuré du succès de celles-ci , et du goût de la plupart des personnes qui les liront. En cela , comme en d'autres choses, Térence lui doit servir de modèle. Ce poète n'écrivoit pas pour se satisfaire seulement, ou pour satisfaire un petit nombre de gens choisis ; il avoit pour but :

Populo ut placèrent qaas fecisset fabulas 5.

1 Les Cent Nouvelles nouvelles furent racontées vers l'an 1456, par Charles le Téméraire , depuis duc de Bourgogne , par le Dauphin de France , depuis roi sous le nom de Louis XI, et par •es seigneurs de leur maison, lorsque le Dauphin, cherchant à la cour de Bourgogne un refuge et un appui contre la colère de son père Charles VII, se retira au château de Genappe en Belgique. Antoine de La Sale , auteur de la charmante chronique du Petit Jehan de Saintré , fut le rédacteur des Cent Nouvelles nouvelles, qui ne sont pas inférieures à celles de Boccace.

2 Laurent du Premierfait a traduit le Decamerone de Boccace, au quinzième siècle , et Antoine Le Maçon, au seizième. La traduction de ce dernier est un chef-d'œuvre d'élégance et de naïveté.

3 Le célèbre roman d'Amadis a été traduit de l'espagnol, au seizième siècle, par Nicolas de Herberay, seigneur des Essarts, Gilles Boileau, Jacques Gohorry, Auberl de Poitiers, Gabriel Chapuis et quelques autres écrivains, qui savaient manier avec beaucoup d'habileté notre ancienne langue française.

4 La Fontaine avait pour Rabelais une admiration qui ne s'est jamais démentie. Peu de jours avant sa dernière maladie , raconte Brossette dans ses notes sur les œuvres de Boileau, étant à dîner chez M. de Sillery, évêque de Soissons, comme le discours tomba sur le goût de ce siècle : « Vous trouverez encore parmi nous, dit-il de tout son sérieux, une infinité de gens qui estiment plus saint Augustin que Rabelais. »

5 Antlria, prologue.

DE LA SECONDE EDITION! DU PREMIER LIVRE DES CONTEE

J'avois résolu de ne consentir à l'impression de ces Contes, qu'après que j'y pourrois joindre ceux de Boccacc, qui sont le plus à mon goût; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner dès à présent ce qui me reste de ces bagatelles , afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir, qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans beaucoup de peine , et j'ai cru pouvoir profiter de l'occasion. Non-seulement cela m'est permis, mais ce seroit vanité à moi de mépriser un tel avantage. Il me suffit de ne pas vouloir qu'on impose en ma faveur à qui que ce soit, et de suivre un chemin contraire à celui de certaines

gens, qui ne s'acquièrent des amis que pour s'acquérir des suffrages par leur moyen; créatures de la cabale, bien différents de cet Espagnol qui se piquoit d'être fils de ses propres œuvres. Quoique j'aie autant de besoin de ces artifices que pas un autre, je ne saurois me résoudre à les employer : seulement, je m'accommoderai, s'il m'est possible, au goût de mon siècle, instruit que je suis par ma propre expérience, qu'il n'y a rien de plus nécessaire. En effet, on ne peut pas dire que toutes saisons soient favorables pour toutes sortes de livres. Nous avons vu les rondeaux¹, les métamorphoses², les

' Cette dépréciation des rondeaux nous paraît être une allusion à l'entreprise poétique de Benserade, qui s'occupait alors de mettre en rondeaux les Métamorphoses d'Ovide.

2 Allusion à la pièce intitulée Métamorphose des yeux de Phillis

bouts-rimés¹, régner tour à tour; maintenant ces galanteries sont hors de mode, et personne ne s'en soucie ; tant il est certain que ce qui plaît en un temps peut ne pas plaire en un autre! Il n'appartient qu'aux ouvrages vraiment solides, et d'une souveraine beauté, d'être bien reçus de tous les esprits et dans tous les siècles, sans avoir d'autre passe-port que le seul mérite dont ils sont pleins. Comme les miens sont fort éloignés d'un si haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon cabinet, à moins que de bien prendre mon temps pour les en tirer. C'est ce que j'ai fait ou que j'ai cru faire dans cette seconde édition, où je n'ai ajouté de nouveaux Contes, que parce qu'il m'a semblé qu'on étoit en train d'y prendre plaisir. Il y en a que j'ai étendus, et d'autres que j'ai accourcis, seulement pour diversifier et me rendre moins ennuyeux. On en trouvera même quelques-

uns que j'ai prétendu mettre en épigrammes. Tout cela n'a fait qu'un petit recueil, aussi peu considérable par sa grosseur, que par la qualité des ouvrages qui le composent. Pour le grossir, j'ai tiré de mes papiers je ne sais quelle imitation des Arrêts d'Amour, avec un fragment où l'on me raconte le tour que Vulcain fit à Mars et à Vénus, et celui que Mars et Vénus lui avoient fait. Il est vrai que ces deux pièces² n'ont ni le sujet ni le caractère du tout semblables au reste du livre; mais, à mon sens, elles n'en sont pas

en astres, par Germain Habert, abbé de Cerisy, de l'Académie française; cette pièce, publiée en 1639, passait pour le chef-d'œuvre du genre.

1 Les bouts-rimés avaient fait fureur à l'époque de la Fronde, où tout le monde s'en mêlait.

2 C'étaient deux fragments du Songe de Vaux, une Imitation des Arrêts d'Amour recueillis par Martial d'Auvergne, jurisconsulte et poète du quinzième siècle, et une ballade, que La Fontaine avait réunis, dans cette édition, à la première partie de ses Contes.

DE LA SECONDE EDITION

entièrement éloignées. Quoi que c'en soit, elles passeront : je ne sais même si la variété n'étoit point plus à rechercher en cette rencontre, qu'un assortiment si exact.

Mais je m'amuse à des choses auxquelles on ne prendra peut-être pas garde, tandis que j'ai lieu d'appréhender des objections

bien plus importantes. On m'en peut Taire deux principales : l'une, que ce livre est licencieux; l'autre, qu'il n'épargne pas assez le beau sexe. Quant à la première, je dis hardiment que la nature du Conte le vouloit ainsi; étant une loi indispensable, selon Horace, ou plutôt selon la raison et le sens commun , de se conformer aux choses dont on écrit. Or, qu'il ne m'ait été permis d'écrire de celles-ci, comme tant d'autres l'ont fait et avec succès, je ne crois pas qu'on le mette en doute; et l'on ne me sauroit condamner, que l'on ne condamne aussi l'Arioste devant moi, et les Anciens devant l'Arioste. On me dira que j'eusse mieux fait de supprimer quelques circonstances , ou tout au moins de les déguiser. Il n'y avoit rien de plus facile; mais cela auroit affoibli le Conte, et lui auroit ôté de sa grâce. Tant de circonspection n'est nécessaire que dans les ouvrages qui promettent beaucoup de retenue dès l'abord, ou par leur sujet, ou par la manière dont on les traite. Je confesse qu'il faut garder en cela des bornes, et que les plus étroites sont les meilleures ; aussi , faut-il m'avouer que trop de scrupule gêneroit tout. Qui voudroit réduire Boccace à la même pudeur que Virgile , neferoit assurément rien qui vaille, et pécheroit contre les lois de la bienséance , en prenant à tâche de les observer. Car, afin que l'on ne s'y trompe pas, en matière de vers et de prose , l'extrême pudeur et la bienséance sont deux choses bien différentes. Cicéron fait consister la dernière à dire ce qu'il est à propos qu'on dise, eu égard au lieu,

1 On employait encore ce mot dans le sens de avant.

PREFACE DE LA SECOADE EDITION

au temps, et aux personnes qu'on entretient. Ce principr une fois posé, ce n'est pas une faute de jugement, que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de Contes un peu libres. Je ne pêche pas non plus en cela contre la morale. S'il y a quelque chose dans nos écrits qui puisse faire impression sur les âmes, ce n'est nullement la gaieté de ces Contes ; elle passe légèrement : je crain drais plutôt une douce mélancolie , où les romans les plus chastes et les plus modestes sont très-capables de nous plonger, et qui est une grande préparation pour l'amour. Quant à la seconde objection, par laquelle on me reproche que ce Livre fait tort aux femmes , on auroit raison si je parfois sérieusement; mais qui ne voit que ceci est jeu, et, par conséquent, ne peut porter coup? Il ne faut pas avoir peur que les mariages en soient à l'avenir moins fréquents, et les maris plus fort sur leur garde. On me peut encore objecter que ces Contes ne sont pas fondés, ou qu'ils ont partout un fondement aisé à détruire ; enfin, qu'il y a des absurdités, et pas la moindre teinture de vraisemblance. Je réponds en peu de mots que j'ai mes garants; et puis ce n'est ni le vrai, ni le vraisemblable, qui font la beauté et la grâce de ces chosesci, c'est seulement la manière de les conter.

Voilà les principaux points sur quoi j'ai cru être obligé de me défendre. J'abandonne le reste aux censeurs : aussi bien , seroit-ce une entreprise infinie , que de prétendre répondre à tout. Jamais la critique ne demeure court, ni ne manque de sujets de s'exercer : quand ceux que je puis prévoir lui seroient ôtés, elle eu auroit bientôt trouvé d'autres.

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE

Jadis régnoit en Lombardie,

Un prince aussi beau que le jour, Et tel, que des beautés qui régnoient à sa cour

La moitié lui portoit envie , L'autre moitié brûloit pour lui d'amour. Un jour, en se mirant : « Je fais, dit-il, gageure

Qu'il n'est mortel dans la nature

Qui me soit égal en appas ,

1 La première édition ajoute à ce titre : ou de l'infidélité des femmes. On trouve dans les œuvres de Boileau une Dissertation sur la Joconde, adressée à l'abbé Le Vayer. « Il parut en 1663, dit Brossette dans ses notes sur cette Dissertation, deux traductions en vers françois de la Joconde, l'une desquelles étoit du célèbre La Fontaine, et l'autre du sieur Bouillon, très-méchant poète. Il y eut une gageure considérable sur la préférence de ces deux ouvrages, entre M. l'abbé Le Vayer et M. de Saint- Gilles. Molière étoit leur ami commun; ils le prirent pour juge, mais il refusa de dire son sentiment, pour ne pas faire perdre la gageure à Saint- Gilles , qui avoit parié pour la Joconde du sieur Bouillon. M. Des-préaux, jeune alors, décida le différend par cette Dissertation. »

2 Orlandofurioso, canlo xxvm.

Et gage, si l'on veut, la meilleure province

De mes Etats¹ ; Et, s'il s'en rencontre un, je promets, foi de prince, De le traiter si bien, qu'il ne s'en plaindra pas. »

A ce propos , s'avance un certain gentilhomme D'auprès de Rome.

« Sire , dit-il, si Votre Majesté

Est curieuse de beauté,

Qu'elle fasse venir mon frère² :

Aux plus charmants il n'en doit guère; Je m'y connois un peu, soit dit sans vanité. Toutefois, en cela pouvant m'être flatté, Que je n'en sois pas cru, mais les cœurs de vos darnes!

Du soin de guérir leurs flammes Il vous soulagera, si vous le trouvez bon : Car, de pourvoir vous seul au tourment de chacune , Outre que tant d'amour vous seroit importune , Vous n'auriez jamais fait; il vous faut un second, s

Là-dessus , il stolphe répond (C'est ainsi qu'on nommoit ce roi de Lombardic) : a Votre discours me donne une terrible envie De connoître ce frère : amenez-le-nous donc. Voyons si nos beautés en seront amoureuses , Si ses appas le mettront en crédit ;

Nous en croirons les connoisseuses,

Comme très-bien vous avez dit. »

Le gentilhomme part, et va quérir Joconde

¹ Edition originale :

Un jour qu'il se iniroit dans le cristal d'une onde : o Je gage , ce dit-il , qu'il n'est point d'homme au inonda Qui me puisse éga-ler en matière d'appas ; J'y mettrai, si l'on veut, la meilleure province De mes États. »

s Manuscrits de Conrart :

Qu'elle fasse venir à sa cour un mien frère.

(C'est le nom que ce frère avoit)¹ :

A la campagne il vivoit ,

Loin du commerce et du monde² :

Marié depuis peu; content, je n'en sais rien.

Sa femme avoit de la jeunesse , De la beauté , de la délicatesse
; Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien. Son frère arrive ,
et lui fait l'ambassade ;

Enfin il le persuade.

Joconde, d'une part, regardoit l'amitié

D'un roi puissant, et d'ailleurs fort aimable; Et, d'autre part
aussi, sa charmante moitié

Triumphoit d'être inconsolable,

Et de lui faire des adieux³

A tirer les larmes des yeux.

«Quoi! tu me quittes! disoit-elle; As-tu bien l'âme assez cruelle
Pour préférer à ma constante amour

Les faveurs de la cour?

Tu sais qu'à peine elles durent un jour; Qu'on les conserve
avec inquiétude, Pour les perdre avec désespoir.

Si tu te lasses de me voir, Songe au moins qu'en ta solitude⁴
Le repos règne jour et nuit ; Que les ruisseaux n'y font du bruit,
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupière. Crois-moi, ne quitte
point les hôtes de tes bois,

1 Edition originale :

C'est le nom que le frère avoit.

2 Éditions modernes :

Loin du commerce du monde.

3 Édition originale :

El se distilloit en adieux.

4 C'est-à-dire : la campagne où il vivait solitairement.

Ces fertiles vallons , ces ombrages si cois , Enfin, moi, qui de-
vrois me nommer la première : liais ce n'est plus le temps; tu ris
de mon amour : Va, cruel, va montrer ta beauté singulière; Je
mourrai, je l'espère, avant la fin du jour! *

L'histoire ne dit point , ni de quelle manière Joconde put par-
tir, ni ce qu'il répondit,

Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit; Je m'en tais donc aussi, de crainte
de pis faire. Disons que la douleur l'empêcha de parler; C'est un
fort bon moyen de se tirer d'affaire'. Sa femme, le voyant tout
près de s'en aller, L'accable de baisers, et, pour comble, lui donne
Un bracelet de façon fort mignonne,

En lui disant : a JYe le perds pas,

Et qu'il soit toujours à ton bras, Pour te ressouvenir de mon amour extrême ;

Il est de mes cheveux, je l'ai tissu moi-même :

Et voilà , de plus , mon portrait Que j'attache à ce bracelet. »

Vous autres bonnes gens, eussiez cru que la dame

Une heure après eût rendu l'âme?

Moi, qui sais ce que c'est que l'esprit d'une femme,

Je m'en serois à bon droit défié.

Joconde partit donc ; mais , ayant oublié

Le bracelet et la peinture,

Par je ne sais quelle aventure ,

Le matin même il s'en souvient :

Au grand galop sur ses pas il revient, Ne sachant quelle excuse il feroit à sa femme. Sans rencontrer personne , et sans être entendu ,

1 Manuscrits de Conrart :

C'est un fort bon moyen pour se tirer d'affaire.

Il monte dans sa chambre , et voit près de la dame Un lourdaud de valet, sur son sein étendu.

Tous deux dormoient. Dans cet abord, Joconde¹ Voulut les envoyer dormir en l'autre monde ; Mais cependant il n'en fit rien; Et mon avis est qu'il fit bien.

Le moins de bruit que l'on peut faire

En telle affaire, Est le plus sûr de la moitié.

Soit par prudence ou par pitié , Le Romain ne tua personne.

D'éveiller ces amants, il ne le falloit pas; Car son honneur
l'obligeoit en ce cas De leur donner le trépas.

« Vis , méchante , dit-il tout bas ; A ton remords je t'abandonne! »

Joconde , là-dessus , se remet en chemin , Rêvant à son malheur tout le long du voyage. Bien souvent il s'écrie, au fort de son chagrin :

« Encor, si c'étoit un blondin, Je me consolerois d'un si sensible outrage;

Mais un gros lourdaud de valet!

C'est à quoi j'ai plus de regret :

Plus j'y pense , et plus j'en enrage ². Ou l'Amour est aveugle, ou bien il n'est pas sage

D'avoir assemblé ces amants.

Ce sont , hélas ! ses divertissements ;

Et possible est-ce par gageure ,

Qu'il a causé cette aventure. »

Le souvenir fâcheux d'un si perfide tour

¹ Édition originale :

Tous deux dormoient : de prime abord Joconde*

2 Édition originale :

Plus j'y pense et plus j'enrage.

Altéroit fort la beauté de Joconde .

Ce n' étoit plus ce miracle d'amour Qui devoit charmer tout le monde.

Les dames , le voyant arriver à la cour, Dirent d'abord : u Est-ce là ce Narcisse Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner? Quoi ! le pauvre homme a la jaunisse ! Ce n'est pas pour nous la donner.

A quel propos nous amener Un galant qui vient de jeûner La quarantaine1?

On se fût bien passé de prendre tant de peine. »

Astolphe étoit ravi ; le frère étoit confus ,

Et ne savoit que penser là-dessus ; Car Joconde cachoit avec un soin extrême La cause de son ennui.

On remarquoit pourtant en lui, Malgré ses yeux caves et son visage blême ,

De fort beaux traits , mais qui ne plaisoient point, Faute d'éclat et d'embonpoint.

Amour en eut pitié : d'ailleurs , cette tristesse Faisoit perdre à ce dieu trop d'encens et de vœux; L'un des plus grands suppôts de l'empire amoureux Consuinoit en regrets la fleur de sa jeunesse. Le Romain se vit donc à la fin soulagé Par le même pouvoir qui l'avoit affligé. Car, un jour, étant seul en une galerie ,

Lieu solitaire et tenu fort secret,

Il entendit , en certain cabinet , Dont la cloison n'était que de menuiserie, Le propre discours que voici :

« Mon cher Curtade, mon souci,

1 Pendant quarante jours.

J'ai beau t' aimer, tu n'es pour moi que glace!

Je ne vois pourtant, Dieu merci ,

Pas une beauté qui m'efface :

Cent conquérants voudraient avoir ta place ■

Et tu semblés la mépriser,

Aimant beaucoup mieux t' amuser

A jouer avec quelque page Au lansquenet , Que me venir trouver seule en ce cabinet. Dorimène tantôt t'en a fait le message;

Tu t'es mis contre elle à jurer,

A la maudire , à murmurer, Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite¹, Sans te mettre en souci de ce que je souhaite! » Qui fut bien étonné? Ce fut notre Romain.

Je donnerois jusqu'à demain Pour deviner qui tenoit ce langage ,

Et quel étoit le personnage

Qui gardoit tant son quant à moi².

Ce bel Adon :i étoit le nain du roi ,

Et son amante étoit la reine.

Le Romain, sans beaucoup de peine,

Les vit , en approchant les yeux Des fentes que le bois laissoit
en divers lieux. Ces amants se fioient au soin de Dorimène ; Seule
elle avoit toujours la clef de ce lieu-là : Mais la laissant tomber,
Joconde la trouva ,

Puis s'en servit, puis en tira

Consolation non petite ;

Car voici comme il raisonna :

a Je ne suis pas le seul ; et, puisque même on quitte Un prince
si charmant pour un nain contrefait,

1 C'est-à-dire : après avoir gagné la partie.

2 C'est-à-dire : qui faisait le superbe, le dédaigneux.

3 C'est le nom de Adonis, abrégé pour la mesure du vers.

Il ne faut pas que je m'irrite

D'être quitté pour un valet, s

Ce penser le console ; il reprend tous ses charmes ;

Il devient plus beau que jamais :

Telle pour lui verse des larmes ,

Qui se moquoit de ses attraits.

C'est à qui l'aimera ; la plus prude s'en pique :

Astolphe y perd mainte pratique.

Cela n'en fut que mieux ; il en avoit assez. Retournons aux amants que nous avons laissés.

Après avoir tout vu , le Romain se retire ,

Bien empêché i de ce secret.

Il ne faut à la cour ni trop voir ni trop dire ; Et peu se sont vantés du don qu'on leur a fait

Pour une semblable nouvelle.

Mais quoi ! Joconde aimoit avecque trop de zèle Un prince libéral , qui le favorisoit , Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faisoit. Or, comme avec les rois il faut plus de mystère , Qu' avecque d'autres gens sans doute il n'en faudroit, Et que de but en blanc leur parler d'une affaire

Dont le discours leur doit déplaire,

Ce seroit être maladroît ; Pour adoucir la chose , il fallut que Joconde ,

Depuis l'origine du monde , Fît un dénombrement des rois et des Césars , Qui, sujets comme nous à ces communs hasards, Malgré les soins dont leur grandeur se pique ,

Avoient vu leurs femmes tomber

En telle ou semblable pratique,

Et l'avoient vu, sans succomber

» Embarrassé.

iv la douleur, sans se mettre en colère , Et sans en faire pire
chère K

« Moi qui vous parle , sire , ajouta le Romain , Le jour que
pour vous voir je me mis en chemin, Je fus forcé par mon destin
De reconnoître Gocuage Pour un des dieux du mariage , Et,
comme tel, de lui sacrifier. »

Là-dessus, il conta, sans en rien oublier, Toute sa déconvenue
; Puis vint à celle du roi.

« Je vous tiens , dit Astolphe , homme digne de foi ; Mais la
chose , pour être crue , Mérite bien d'être vue : Menez-moi donc
sur les lieux?»

Cela fut fait; et, de ses propres yeux, Astolphe vit des mer-
veilles, Comme il en entendit de ses propres oreilles. L'énormité
du fait le rendit si confus, Que d'abord tous ses sens demeurèrent
perclus : Il fut comme accablé de ce cruel outrage ; Mais bientôt il
le prit en homme de courage , En galant homme, et, pour le faire
court, En véritable homme de cour.

«Nos femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une2;

Nous voici lâchement trahis :

Vengeons-nous-en , et courons le pays ;

Cherchons partout notre fortune.

Pour réussir dans ce dessein , Nous changerons nos noms ; je
laisserai mon train ;

1 C'est-à-dire : sans en faire plus mauvais visage; chère, du bas
latin cara, et de l'italien ciera.

2 C'est-à-dire : nous ont fait un tour de leur métier.

Je me dirai votre cousin, Et vous ne me rendrez aucune déférence : Nous en ferons l'amour avec plus d'assurance,

Plus de plaisir, plus de commodité, Que si j'étois suivi suivant ma qualité. » Joconde approuva fort le dessein du voyage.

a II nous faut, dans notre équipage , Continua le prince , avoir un livre blanc , Pour mettre les noms de celles Qui ne seront pas rebelles, Cbacune selon son rang.

Je consens de perdre la vie, Si, devant que sortir des confins d'Italie,

Tout notre livre ne s'emplit, Et si la plus sévère à nos vœux ne se range. Mous sommes beaux, nous avons de l'esprit, Avec cela, bonnes lettres de change :

Il faudrait être bien étrange Pour résister à tant d'appas , Et ne pas tomber dans les lacs De gens qui sèmeront l'argent et la fleurette, Et dont la personne est bien faite. »

Leur bagage étant prêt et le livre surtout ,

Nos galants se mettent en voie.

Je ne viendrois jamais à bout De nombrer les faveurs que l'Amour leur envoie :

Nouveaux objets , nouvelle proie ; Heureuses les beautés qui s'offrent à leurs yeux! Et plus heureuse encor celle qui peut leur plaire

Il n'est, en la plupart des lieux,

Femme d'échevin, ni de maire,
De podestat, de gouxTerneur,
Qui ne tienne à fort grand honneur
D'avoir en leur registre place.

Les cœurs que l'on croyoit de glace

JOCOÎvDE. 17

Se fondent tous à leur abord.
J'entends déjà nâint esprit fort
M'objecter que la vraisemblance
N'est pas en ceci tout à fait.

Car, dira-t-on , quelque parfait Que puisse être un galant de-
dans cette science, Encor faut-il du temps pour mettre un cœur à
bien !

S'il en faut, je n'en sais rien; Ce n'est pas mon métier de cajo-
ler personne :

Je le rends comme on me le donne ;

Et l'Arioste ne ment pas.

Si l'on xrouloit à cliaque pas

Arrêter un conteur d'histoire , Il n'auroit jamais fait : suffit
qu'en pareil cas, Je promets à ces gens quelque jour de les croire.

Quand nos aventuriers eurent goûté de tout

(De tout un peu, c'est comme il faut l'entendre) : « Nous mettrons , dit Astoîphe , autant de cœurs à bout Que nous voudrions en entreprendre ; Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre. Arrêtons-nous pour un temps quelque part, Et cela plus tôt que plus tard ; Car, en amour, comme à la table, Si l'on en croit la Faculté , Diversité de mets peut nuire à la santé. Le trop d'affaires nous accable.

Ayons quelque objet en commun ; Pour tous les deux, c'est assez d'un.

— J'y consens, dit Joconde, et je sais une dajne Près de qui nous aurons toute commodité.

Elle a beaucoup d'esprit, elle est belle, elle est femme D'un des premiers de la cité.

— Rien moins¹, reprit le roi ; laissons la qualité :

¹ C'est-à-dire : moins q^{te} cela, pas du tout.

18 LIVRE TREMIÈRE.

Sous les cotillons des grisettes

Peut loger autant cle beauté

Que sous les jupes des coquettes.

D'ailleurs , il n'y faut point faire tant de façon.

Etre en continuel soupçon¹, Dépendre d'une humeur fière, brftsque ou volage,

Chez les dames de haut parage Ces choses sont à craindre, et bien d'autres encor :

Une grisette est un trésor;

Car, sans se donner de la peine ,

Et sans qu'aux bals on la promène ,

On en vient aisément à bout ; On lui dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout. Le point est d'en trouver une qui soit fidèle.

Choisissons-la toute nouvelle , Qui ne connoisse encor ni le mal ni le bien?

— Prenons , dit le Romain , la fille de notre hôte ,

Je la tiens pucelle sans faute , Et si pucelle, qu'il n'est rien De plus puceau que cette belle :

Sa poupée en sait autant qu'elle.

— J'y songecis, dit J.e roi; parlons-lui dès ce soir.

Il ne s'agit que de savoir Qui de nous doit donner à cette jouvencelle ,

Si son cœur se rend à nos vœux, La première leçon du plaisir amoureux.

Je sais que cet honneur est pure fantaisie ; Toutefois, étant roi, l'on me le doit céder : Du reste, il est aisé de s'en accommoder.

— Si c'étoit, dit Joconde, une cérémonie, Vous auriez droit de prétendre ~ le pas ;

1 Manuscrits de Conrart :

D'ailleurs , il n'y faut point faire tant de façons. Être en continuels soupçons

2 Manuscrits de Conrart :

Vous auriez droit de prendre le pas.

Mais il s'agit d'un autre cas :

Tirons au sort, c'est la justice ; Deux pailles en feront l'office. »

De la chape à l'évêque, hélas! ils se battoient \ Les bonnes gens qu'ils étoient!

Quoi qu'il en soit, Joconde eut l'avantage Du prétendu pucelage.

La belle étant venue en leur chambre le soir

Pour quelque petite affaire , Nos deux aventuriers près d'eux la firent seoir, Louèrent sa beauté , tâchèrent de lui plaire , Firent briller une bague à ses yeux.

A cet objet si précieux Son cœur fit peu de résistance :

Le marché se conclut; et, dès la même nuit, Toute l'hôtellerie étant dans le silence , Elle les vint trouver sans bruit.

Au milieu d'eux ils lui font prendre place, Tant qu'enfin la chose se passe Au grand plaisir des trois et surtout du Romain , Qui crut avoir rompu la glace 2.

Je lui pardonne, et c'est en vain Que de ce point on s'embarrasse.

Car il n'est si sotte, après tout, Qui ne puisse venir à bout De tromper à ce jeu le plus sage du monde :

1 Cette locution proverbiale s'emploie, quand deux parties contestent sur quelque chose qui n'appartient ni à l'une ni à l'autre.

2 Dans les manuscrits de Conrart, à la place des quatorze vers suivants, on lit :

Et ne trouva dans le chemin,

Ce lui sembloit, aucune trace, Encor qu'un jeune gars l'eût quelque peu frayé. Le temps , cette nuit-là, fut fort bien employé.

Salomon, qui grand clerc ' étoit ,

Le reennoît en quelque endroit 2, Dont il ne souvint pas au bonhomme Joconde,

Il se tint 3 content pour le coup ,

Crut qu'Astolphe y perdoit beaucoup.

Tout alla bien , et maîtra pucelage

Joua des mieux son personnage.

Un jeune gars pourtant en avoit essayé. Le temps , à cela près , fut fort bien employé , Et si bien, que la fille en demeura contente. Le lendemain elle le fut encor,

Et même encor la nuit suivante.

Le jeune gars s'étonna fort Du refroidissement qu'il remarquoit en elle : Il se douta du fait, la guetta, la surprit,

Et lui fit fort grosse querelle.

Afin de l'apaiser, la belle lui promit, Foi de fille de bien , que , sans aucune faute , Leurs hôtes délogés , elle lui donneroit Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit. ttjc n'ai souci, dit-il, ni d'hôtesse ni d'hôte; Je veux cette nuit même , ou bien je dirai tout.

— Comment en viendrons-nous à bout?

Dit la fille fort affligée :

De les aller trouver, je me suis engagée ; Si j'y manque , adieu l'anneau Que j'ai gagné bien et beau 4 !

— Faisons que l'anneau vous demeure, Reprit le garçon tout à l'heure.

Dites-moi seulement , dorment-ils fort tous deux?

1 Savant , passé maitre.

2 C'est par plaisanterie que La Fontaine fait intervenir le roi Salomon dans la question.

3 On lit tient dans les manuscrits de Conrart.

* La rime a exigé ce changement de la vieille locution encore usitée : bel et bien.

— Oui, reprit-elle, mais, entre eux, 31 faut que toute nuit je demeure couchée ; it, tandis que je suis avec l'un empêchée,

L'autre attend sans mot dire, et s'endort bien souvent, Tant que le siège soit vacant ; C'est là leur mot. » Le gars dit à l'instant : « Je vous irai trouver pendant leur premier somme. » Elle reprit : « Ah ! gardez-vous-en bien ! Vous seriez un mauvais homme.

— Non, non, dit-il, ne craignez rien, Et laissez ouverte la porte.

»

La porte ouverte elle laissa :

Le galant vint , et s'approcha

Des pieds du lit, puis fit en sorte

Qu'entre les draps il se glissa,

Et Dieu sait comme il se plaça ,

Et comme enfin tout se passa.

Et de ceci ni de cela

Ne se douta le moins du monde

Ni le roi lombard , ni Joconde.

Chacun d'eux pourtant s'éveilla,

Bien étonné de telle aubade.

Le roi lombard dit à part soi :

« Qu'a donc mangé mon camarade?

Il en prend trop ; et , sur ma foi ,

C'est bien fait, s'il devient malade. » Autant en dit, de sa part,
le Romain.

Et le garçon , ayant repris haleine , S'en donna pour le jour, et
pour le lendemain,

Enfin pour toute la semaine :

Puis, les voyant tous deux rendormis à la fin,

Il s'en alla, de grand malin,

Toujours par le même chemin,

Et fut suivi de la donzelle ,

Qui craignoit fatigue nouvelle.

Eux éveillés, le roi dit au Romain :

a Frère , dormez jusqu'à demain ; Vous en devez avoir envie ,
Et n'avez à présent besoin que de repos l.

— Comment? dit le Romain; mais, vous-même, à propos. Vous avez fait tantôt une terrible vie ?

— Moi! dit le roi; j'ai toujours attendu; Et puis, voyant que c'étoit temps perdu, Que sans pitié ni conscience Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron, Sans en avoir d'autre raison 2 Que d'éprouver ma patience, Je me suis, malgré moi, jusqu'au jour, rendormi. Que s'il vous eût plu , notre ami , J'aurois couru volontiers quelque poste; C'eût été tout : n'ayant pas la riposte 3 Ainsi que vous , qu'y feroit-on ?

— Pour Dieu ! reprit son compagnon , Cessez de vous railler, et changeons de matière. Je suis votre vassal; vous l'avez bien fait voir. C'est assez que tantôt il vous ait plu d'avoir La fillette tout entière :

Disposez-en ainsi qu'il vous plaira; Nous verrons si ce feu toujours vous durera!

— Il pourra , dit le roi , durer toute ma vie , Si j'ai beaucoup de nmets telles que celle-ci.

— Sire , dit le Romain , trêve de raillerie ; Donnez-moi mon congé, puisqu'il vous plaît ainsi. »

1 Edition originale :

Et n'avez , de présent , besoin que de repos. — Voire , dit le Romain , mais vous-même , à propos. . . Manuscrits de Conrart :

Et n'avez maintenant besoin que de repos.

2 Edition originale :

N'en ayant point d'autre raison.

3 C'est-à-dire : n'étant pas toujours prêt au ieu d'amour

Astolphe se piqua de cette repartie ; Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir, Si le roi n'eût fait venir Tout incontinent la belle.

Ils lui dirent : « Jugez-nous ! »

En lui contant leur querelle.

Elle rougit et se mit à genoux ; Leur confessa tout le mystère.

Loin de lui faire pire chère , Ils en rirent tous deux : l'anneau lui fut donné,

Et maint bel écu couronné *, Dont peu de temps après on la vit mariée, Et pour pucelle employée.

Ce fut par là que nos aventuriers Mirent fin à leurs aventures , Se voyant chargés de lauriers Qui les rendront fameux chez les races futures ; Lauriers d'autant plus beaux, qu'il ne leur en coûta

Qu'un peu d'adresse et quelques feintes larmes, Et que , loin
des dangers et du bruit des alarmes ,

L'un et l'autre les remporta.

Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de belles, Et leur
livre étant plus que plein ² , Le roi lombard dit au Romain :

a Retournons au logis par le plus court chemin. Si nos femmes
sont infidèles , Consolons-nous : bien d'autres le sont, qu'elles.
La constellation changera quelque jour;

Un temps viendra que le flambeau d'Amour Ne brûlera les
cœurs que de pudiques flammes :

¹ Les écus d'or à la couronne furent frappés en France sous
Charles VII. On les nommait aussi écus couronnés,

² Édition originale :

Et leur livre étant presque plein.

A présent on diroit que quelque astre malin

Prend plaisir aux bons tours des maris et des femmes;

D'ailleurs, tout l'univers est plein De maudits enchanteurs ,
qui des corps et des âmes Font tout ce qu'il leur plaît : savons-
nous si ces gens,

Comme ils sont traîtres et méchants , Et toujours ennemis,
soit de l'un, soit de l'autre, N'ont point ensorcelé mon épouse et
la vôtre;

Et si, par quelque étrange cas, Xous n'avons point cru voir
chose qui n'étoit pas? Ainsi que bons bourgeois achevons notre

vie , Chacun près de sa femme, et demeurons-en là. Peut-être que l'absence, ou bien la jalousie, Xous ont rendu leurs cœurs que l'hymen nous ôta. » Astolphc rencontra 1 dans cette prophétie.

Xos deux aventuriers, au logis retournés, Furent très-bien reçus, pourtant un peu grondés,

Mais seulement par bienséance.

L'un et l'autre se vit de baisers régalé; On se récompensa des pertes de l'absence, il fut dansé , sauté , balle 2 , Et du nain nullement parlé, Xi du valet, comme je pense³.

Chaque époux, s' attachant auprès de sa moitié, Vécut en grand soûlas 4, en paix, en amitié,

Le plus heureux, le plus content du monde. La reine à son devoir ne manqua d'un seul point; Autant en fit la femme de Jonconde ; Autant en font d'autres qu'on ne sait point.

1 C'est-à-dire : rencontra juste. — - Couru le bal, dansé

3 Les manuscrits de Conrart ajoutent ici un vers qui manque dans toutes les éditions :

Pas le moindre soupçon qu'on en eût connoissance.

4 Soulagement , contentement ; du latin solatium.

RICHARD MIKUTOLO, 21

II. RICHARD MINUTOLO

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE '

C'est de tout temps qu'à Naples on a vu Régner l'amour et la galanterie.

De beaux objets cet Etat est pourvu Mieux que pas un qui soit en Italie : Femmes y sont, qui font venir l'envie D'être amoureux, quand on ne voudroit pas.

Une surtout, ayant beaucoup d'appas,
Eut pour amant un jeune gentilhomme
Qu'on appeloit Richard Minutolo.

Il n'étoit lors, de Paris jusqu'à Rome,
Galant qui sût si bien le numéro 2.

Force lui fut; d'autant que cette belle
(Dont, sous le nom de madame Catelle,
Il est parlé dans le Décaméron)

Fut un long temps si dure et si rebelle ,
Que Minulol n'en sut tirer raison.

Que fait-il donc? Comme il voit que son zèle
Ne produit rien, il feint d'être guéri;

Il ne va plus chez madame Catelle ;

Il se déclare amant d'une autre belle;

Il fait semblant d'en être favori.

Catelle en rit ; pas grain de jalousie :

Sa concurrente étoit sa bonne amie.

Si bien qu'un jour qu'ils étoient en devis 3,

1 Decamerone , giornata m, novella 6.

2 Expression proverbiale tirée de la loterie et des jeux ci: hasard , signifiant : qui a de l'adresse et du bonheur.

3 Conversation. On dit encore deviser, pour causer.

Minutolo , pour lors de la partie , Connue en passant, mit dessus le tapis Certains propos de certaines coquettes , Certains maris, certaines amourettes, Qu'il conlrouva *, sans personne nommer: Et fit si bien , que madame Catelle De son époux commence à s'alarmer, Entre en soupçon, prend le morceau pour elle "2,, Tant en fut dit, que la pauvre femelle, A'c pouvant plus durer en tel tourment, Voulut savoir de son définit amant, Qu'elle tira dedans une ruelle, De quelles gens il entendoit parler, Qui, quoi, comment, et ce qu'il vouloit dire. « Vous avez eu, lui dit-il, trop d'empire Sur mon esprit , pour vous dissimuler.

Votre mari voit madame Simonne :

Vous connoissez la galande 3 que c'est? Je ne le dis pour offenser personne; Mais il y va tant de votre intérêt , Que je n'ai pu me taire davantage.

Si je vivois dessous xotre servage , Comme autrefois, je me garderois bien De vous tenir un semblable langage, Qui, de ma part, ne seroit bon à rien. De ses amants toujours on se méfie.

' Inventa, supposa.

2 Expression proverbiale : croit que l'affaire la regarde. On dirait encore aujourd'hui : prend la chose pour elle.

3 Pour galante. Vaugelas, dans ses Remarques sur la langue françoise (t. II, p. 812 de l'édition de 168"), établit une différence entre galant, galante, et galand, galande ; il veut qu'on écrive ce mot avec un t, quand il est adjectif, et avec un d, quand il est substantif. Suivant le Génie de la langue françoise, parle sieur D* (d'Aisy), 1683, t. II, p. 209, galande se disait d'une femme qui a un amant;

RICHARD M1NUToL

Vous penseriez que par supercherie Je vous dirois du mal de votre époux; Mais, grâce à Dieu, je ne veux rien de vous •. Ce qui me meut n'est du tout que bon zèle. Depuis un jour, j'ai certaine nouvelle Que votre époux , chez Janot le baigneur, Doit se trouver avecque sa donzelle i.

Comme Janot n'est pas fort grand seigneur, Pour cent ducats vous lui ferez tout dire; Pour cent ducats il fera tout aussi.

Vous pouvez donc tellement vous conduire , Qu'au rendez-vous trouvant votre mari, Il sera pris, sans s'en pouvoir dédire. Voici comment. La dame a stipulé Qu'en une chambre, où tout sera fermé, L'on les mettra; soit craignant qu'on n'ait vue Sur le baigneur; soit que, sentant son cas, Simonne encor n'ait toute honte bue.

Prenez sa place , et ne marchandez pas 2 : Gagnez Janot; donnez-lui cent ducats :

Il vous mettra dedans la chambre noire , Non pour jeûner, comme vous pouvez croire; Trop bien ferez tout ce qu'il vous plaira. Ne parlez point; vous gâteriez l'histoire; Et vous verrez comme tout en ira. »

L'expédient plut très-fort à Catelle.

De grand dépit, Richard elle interrompt : a Je vous entends, c'est assez, lui dit-elle, Laissez-moi faire , et le drôle et sa belle Verront beau jeu , si la corde ne rompt 3.

1 Les rendez-vous se donnaient chez les baigneurs, dans les étuves publiques.

2 Édition de 1665 :

Prenez sa place et n'y marchandez pas.

3 C'est-à-dire : si mon projet réussit.

Pensent-ils donc que je sois quelque buse? »

Lors, pour sortir, elle prend une excuse,

Et tout d'un pas s'en va trouver Janot,

A qui Richard avoit donné le mot.

L'argent fait tout : si l'on en prend en France

Pour obliger en de semblables cas ,

On peut juger, avec grande apparence,

Qu'en Italie on n'en refuse pas.
Pour tout carquois , d'une large escarcelle,
En ce pays, le Dieu d'amour se sert.
Janot en prend de Richard, de Gatelle;
Il en eût pris du grand diable d'enfer.
Pour abréger, la chose s'exécute
Comme Richard s'étoit imaginé.
Sa maîtresse eut d'abord quelque dispute
Avec Janot , qui fit le réservé ;
Mais, en voyant bel argent bien compté,
Il promet plus que l'on ne lui demande.
Le temps venu d'aller au rendez-vous,
Minutolo s'y rend, seul de sa bande;
Entre en la chambre, et n'y trouve aucuns trous,
Par où le jour puisse nuire à sa flamme.
Guère n'attend : il tardoit à la dame
D'y rencontrer son perfide d'époux,
Bien préparée à lui chanter sa gamme.
Pas n'y manqua; l'on peut s'en assurer.
Dans le lieu dit, Janot la fit entrer.

Là ne trouva ce qu'elle alloit chercher,
Point de mari , point de dame Simonne ,
Mais, au lieu d'eux, Minutol en personne,
Qui, sans parler, se mit à l'embrasser.
Quant au surplus, je le laisse à penser :
Chacun s'en doute assez, sans qu'on le die.
De grand plaisir, notre amant s'extasie.
Que si le jeu plut beaucoup à Richard,

RICHARD MINUTOLO

Catelle aussi , toute rancune à part , Le laissa faire et ne voulut mot dire. Il en profite , et se garde de rire ; Mais, toutefois, ce n'est pas sans effort. De figurer le plaisir qu'a le sire, Il me faudrait un esprit bien plus fort : Premièrement, il jouit de sa belle; En second lieu, il trompe une cruelle, Et croit gagner les pardons en cela l.

Mais, à la fin, Catelle s'emporta :

a C'est trop souffrir, traître! ce lui dit-elle; Je ne suis pas celle que tu prétends.

Laisse-moi là, sinon à belles dents Je te déchire et te saute à la vue.

C'est donc cela, que tu te tiens en mue², Fais le malade, et te plains tous les jours, Te réservant sans doute à tes amours?

Parle, méchant, dis-moi, suis-je pourvue De moins d'appas, ai-je moins d'agrément, Moins de beauté , que ta dame Simonne ? Le rare oiseau ! ô la belle friponne ! T'aimois-je moins? Je te hais à présent; Et plutôt à Dieu que je t'eusse vu pendre ! » Pendant cela, Richard, pour l'apaiser, La caressoit , tâchoit de la baiser ; Mais il ne put : elle s'en sut défendre. a Laisse-moi là, se mit-elle à crier; Comme un enfant, penses-tu me traiter?

N'approche point , je ne suis plus ta femme; Rends-moi mon bien : va-t'en trouver ta dame!

1 On gagnait les pardons ou indulgences du pape , par des pèlerinages, des stations, des prières, des aumônes, etc.

2 Que tu te tiens à l'écart. La mue était une grande cage où l'on mettait à part les volailles destinées à être engraisées.

Va, déloyal, va-t'en, je te le dis!

Je suis bien sotte et bien de mon pays,

De te garder la foi du mariage ' !

A quoi tient-il que , pour te rendre sage ,

Tout sur-le-champ je n'envoie quérir

Minutolo, qui m'a si fort chérie?

Je le devrois, afin de te punir;

Et, sur ma foi, j'en ai presque l'envie, v

A ce propos, le galant éclata.

« Tu ris? dit-elle : ô dieux! quelle insolence! Rougira-t-il? Voyons sa contenance. »

Lors, de ses bras, la belle s'échappa, D'une fenêtre à tâtons approcha, L'ouvrit de force, et fut bien étonnée, Quand elle vit Minutol son amant.

Elle tomba, plus d'à demi pâmée, a Ah! qui t'eût cru, dit-elle, si méchant? Que dira-t-on? Me voilà diffamée!

— Qui le saura? dit Richard à l'instant : Janot est sûr, j'en réponds sur ma vie. Excusez donc si je vous ai trahie; Ne me sachez mauvais gré d'un tel tour : Adresse, force, et ruse, et tromperie, Tout est permis en matière d'amour.

J'étois réduit, avant ce stratagème, A vous servir, sans plus, pour vos beaux yeux : Ai-je failli de me payer moi-même?

L'eussiez-vous fait? Non, sans doute; et les dieux 2 En ce rencontre 3 ont tout fait pour le mieux. Je suis content, vous n'êtes point coupable : Est-ce de quoi paroître inconsolable?

1 Edition de 1665 : de mariage.

2 Manuscrits de Gonrart : et les deux

3 Le genre de ce mot n'était pas encore fixé ; on le faisait masculin, à cause de l'italien rincontro.

RICHARD MINUTOLO

Pourquoi gémir? J'en connois, Dieu merci, Qui voudroient bien qu'on les trompât ainsi.

Tout ce discours n'apaisa point Gatelle; Elle se mit à pleurer tendrement.

En cet état , elle parut si belle , Que Minutol, de nouveau s' enflammant, Lui prit la main. « Laisse-moi! lui dit-elle; Contentetoï ; veux-tu donc que j'appelle Tous les voisins, tous les gens de Janot? — Ne faites point , dit-il , cette folie ; Votre plus court est de ne dire mot : Pour de l'argent, et non par tromperie (Gomme le monde est à présent bâti) , L'on vous croiroit venue en ce lieu-ci. Que si d'ailleurs cette supercherie Alloit jamais jusqu'à votre mari, Quel déplaisir! Song*ez-y, je vous prie : En des combats n'engagez point sa vie; Je suis du moins aussi mauvais 1 que lui. i> A ces raisons enfin Gatelle cède.

« La chose étant , poursuit-il , sans remède , Le mieux sera que vous vous consoliez.

N'y pensez plus. Si pourtant vous vouliez... Mais bannissons bien loin toute espérance : Jamais mon zèle et ma persévérance N'ont eu de vous que mauvais traitement... Si vous vouliez , vous feriez aisément Que le plaisir de cette jouissance Ne seroit pas , comme il est , imparfait : Que reste-t-il? Le plus fort en est fait. » Tant bien sut dire et prêcher , que la dame Séchant ses yeux , rassérénant son âme , Plus doux que miel à la fin l'écouta.

4 Dans le sens de mauvaise tête , batailleur.

D'une faveur en une autre il passa, Eut un souris , puis après autre chose , Puis un baiser, puis autre chose encor; Tant que la belle, après un peu d'effort, Vient à son point, et le drôle en dispose *. Heureux cent fois plus qu'il n'avoit été : Car quand l'amour, d'un et d'autre côté, Veut s'entremettre, et prend part à

l'affaire 2, Tout va bien mieux, comme m'ont assuré Ceux que l'on tient savants en ce mystère.

Ainsi Richard jouit de ses amours, Vécut content et fit force bons tours , Dont celui-ci peut passer à la montre 3. Pas ne voudrois en faire un plus rusé : Que plût à Dieu qu'en certaine rencontre D'un pareil cas je me fusse avisé!

NOUVELLE TIRÉE DE BOCC.iCE *.

N'a pas longtemps, de Rome revenoit Certain cadet , qui n'y profita guère ,

1 Manuscrits de Conrart :

Tant qu'à son point , après un peu d'effort, La belle vient, et du tout il dispose.

2 Manuscrits de Conrart :

Veut s'entremettre et conclure une affaire.

3 On appelait montre la revue des gens de guerre. Passer à la montre signifie , au figuré , se produire au grand jour.

4 Decamerone, giornata vu, uov. 7. Ce conle se retrouve encore <Jans nos anciens fabliaux, sous le titre de la Bourgeoise d'Orléans.

Et volontiers en chemin séjournoit,

Quand par hasard le galant rencontroit

Bon vin, bon gîte, et belle chambrière.

Avint qu'un jour, en un bourg arrêté,

Il vit passer une dame jolie ,
Leste, pimpante, et d'un page suivie;
Et la voyant, il en fut enchanté,
La convoita, comme bien savoit faire.
Prou 1 de pardons il avoit rapporté ;
De vertu peu : chose assez ordinaire.
La dame étoit de gracieux maintien,
De doux regard, jeune, fringante, et belle,
Somme, qu'enfin il ne lui manquoit rien,
Fors 2 que d'avoir un ami digne d'elle.
Tant se la mit le drôle en la cervelle ,
Que dans sa peau peu ni point ne durait :
Et, s'informant comment on l'appeloit :
a C'est, lui dit-on, la dame du village;
Messire Bon l'a prise en mariage,
Quoiqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris :
Mais , comme il est des premiers du pays ,
Son bien supplée au défaut de son âge. »
Notre cadet tout ce détail apprit,
Dont il conçut espérance certaine.

Voici comment le pèlerin s'y prit.
Il renvoya dans la ville prochaine
Tous ses valets, puis s'en fut au château;
Dit qu'il étoit un jeune jouvenceau
Qui cherchoit maître, et qui savoit tout faire.
Messire Bon, fort content de l'affaire,
Pour fauconnier le loua bien et beau ,
Non toutefois sans l'avis de sa femme.
Le fauconnier plut très-fort à la dame ;
1 Assez. — 2 Hors , excepté.
Et, n étant homme en tel pourehas i nouveau
Guère ne mit à déclarer sa flamme.
Ce fut beaucoup ; car le vieillard étoit
Fou de sa femme, et fort peu la quittoit,
Sinon les jours qu'il alloit à la chasse.
Son fauconnier, qui pour lors le suivait 2,
Eût demeuré volontiers en sa place ;
La jeune dame en étoit bien d'accord;
Ils n'attendoient que le temps de mieux faire,
Quand je dirois qu'il leur en tardoit fort ,

Nul n'osera soutenir le contraire.

Amour enfin, qui prit cœur à l'affaire, Leur inspira la ruse que voici.

La dame dit un soir à son mari :

a Qui croyez-vous le plus rempli de zèle De tous vos gens? »
Ce propos entendu, Messire Bon lui dit : k J'ai toujours cru Le fauconnier garçon sage et fidèle ; Et c'est à lui que plus je me fie-rois. — Vous auriez tort , repartit cette belle ; C'est un méchant : il me tint l'autre fois Propos d'amour, dont je fus si surprise, Que je pensai tomber tout de mon haut; Car qui croiroit une telle entreprise?

Dedans l'esprit il me vint aussitôt De l'étrangler, de lui manger la vue : Il tint à peu; je n'en fus retenue, Que pour n'oser un tel cas publier; Même, à dessein qu'il ne le pût nier, Je fis semblant d'y vouloir condescendre; Et, cette nuit, sous un certain poirier,

1 Poursuite.

2 Édition de 1665 :

Le fauconnier, qui pour lors le suivoit....

Dans le jardin je lui dis de m' attendre.

« Mon mari, dis-je, est toujours avec moi,

» Plus par amour, que doutant de ma foi;

j> Je ne me puis dépêtrer de cet homme ,

n Sinon la nuit , pendant son premier somme :

» D'auprès de lui tâchant de me lever,

i) Dans le jardin je vous irai trouver. »

Voilà l'état où j'ai laissé l'affaire. »

Messire Bon se mit fort en colère.

Sa femme dit : k Mon mari, mon époux, Jusqu'à tantôt cachez votre courroux; Dans le jardin, attrapez-le vous-même :

Vous le pourrez trouver fort aisément ; Le poirier est à main gauche, en entrant. Mais il vous faut user de stratagème : Prenez ma jupe, et contrefaites-vous; Vous entendrez son insolence extrême :

Lors, d'un bâton donnez-lui tant de coups, Que le galant demeure sur la place.

Je suis d'avis que le friponneau fasse Tel compliment à des femmes d'honneur! » L'époux retint cette leçon par cœur.

One 1 il ne fut une plus forte dupe Que ce vieillard , bon-homme au demeurant. Le temps venu d'attraper le galant, Messire Bon se couvrit d'une jupe, S'encornetta 2, courut incontinent 3 Dans le jardin, où ne trouva personne : Garde n'avoit; car, tandis qu'il frissonne, Claque des dents, et meurt quasi de froid,

1 Jamais. — 2 Mit une cornette de femme; 3 Édition de 1665 :

S'encornetta , s'enfuit incontinent.

Dans la seconde édition s'enfuit a été remplacé par s'en fut; ce qui n'est peut-être qu'une faute d'impression.

Le pèlerin, qui le tout observoit,

Va voir la dame , avec elle se donne

Tout le bon temps qu'on a, comme je croi,
Lorsque , amour seul étant de la partie ,
Entre deux draps on tient femme jolie ,
Femme jolie, et qui n'est point à soi.
Quand le galant, un assez bon espace * ,
Avec la dame eut été dans ce lieu ,
Force lui fut d'abandonner la place ;
Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu 2.
Dans le jardin, il court en diligence.
Messire Bon, rempli d'impatience,
A tous moments sa paresse maudit.
Le pèlerin, d'aussi loin qu'il le vit,
Feignit de croire apercevoir la dame ,
Et lui cria : « Quoi donc ! méchante femme ,
A ton mari tu brassois un tel tour?
Est-ce le fruit de son parfait amour?
Dieu soit témoin que pour toi j'en ai honte,
Et de venir ne tenois quasi compte ,
Ne te croyant le cœur si perversi ,
Que de vouloir tromper un tel mari.

Or bien, je vois qu'il te faut un ami;
Trouvé ne l'as en moi, je t'en assure.
Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi,
C'est seulement pour éprouver ta foi.
Et ne t'attends de m'induire à luxure :
Grand pécheur suis; mais j'ai là, Dieu merci,
De ton honneur encor quelque souci.
A monseigneur ferois-je un tel outrage?
Pour toi , tu xiens avec un front de page 3 !

1 Dans le vieux langage , le mot espace se prenait seul pour espace de temps. Cette locution revient sans cesse dans les Cent Nouvelles nouvelles. — 2 Autrement dit : le coup de l'élier. — 3 C'est-à-dire : comme une effrontée.

Mais, foi de Dieu! ce bras te châtiara; Et monseigneur puis après le saura. »

Pendant ces mots, l'époux pleuroit de joie, Et, tout ravi, disoit entre ses dents : « Loué soit Dieu, dont la bonté m'envoie Femme et valet si chastes, si prudents! » Ce ne fut tout, car à grands coups de gaule Le pèlerin vous lui froisse une épaule ; De horions laidement l'accoutra; Jusqu'au logis ainsi le convoya *'.

Messire Bon eût voulu que le zèle
De son valet n'eût été jusque-là;
Mais, le voyant si sage et si fidèle,

Le bonhommeau des coups se consola.
Dedans le lit sa femme il retrouva;
Lui conta tout, en lui disant : « M' amie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor ,
Ni vous ni moi n'aurions de notre vie
Un tel valet; c'est sans doute un trésor.
Dans notre bourg je veux qu'il prenne femme ;:
A l'avenir, traitez-le ainsi que moi.
— Pas n'y faudra², lui repartit la dame,
Et de ceci je vous donne ma foi. »
L'accompagna. — 2 Je n'y manquerai pas

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES

Messire Artus, sous le grand roi François 2,
Alla servir aux guerres d'Italie 3 ,
Tant, qu'il se vit, après maints beaux exploits,
Fait chevalier en grand' cérémonie.
Son général lui chaussa l'éperon;
Dont⁴ il croyoit que le plus haut baron

Ne lui dût plus contester le passage.

Si 5 s'en revint, tout fier, à son village,

Où ne surprit sa femme en oraison.

Seule il l'avoit laissée à la maison;

Il la retrouve en bonne compagnie ,

Dansant, sautant, menant joyeuse vie,

Et des muguets avec elle à foison.

Messire Artus ne prit goût à l'affaire ; Et, ruminant sur ce qu'il devoit faire : « Depuis que j'ai mon village quitté , Si j'étois crû, dit-il, en dignité De cocuage et de chevalerie !

C'est moitié trop. Sachons la vérité» i> Pour ce s'avise, un jour de confrérie, De se vêtir en prêtre , et confesser.

1 Nouv. lxxviii, avec le même titre. Mais ce conte se retrouve , avec des circonstances différentes , il est vrai , dans Boccace, Decamerone, giornata vu, novella 5.

2 Édition de 1668 :

Messire Artus -, dessous le roi François. C'est François Ier dont il s'agit.

:i Manuscrits de Gonrart :

S'en fut servir aut guêtres d'Italie.

* D'où, dans l'acception du mot latin unde. — 5 Ainsi, Sic.

LE SAVETIER

Sa femme vint à ses pieds se placer.

De prime abord sont par la bonne dame

Expédiés tous les péchés menus ;

Puis, à leur tour les gros étant venus,

Force lui fut qu'elle changeât de gamme.

« Père , dit-elle , en mon lit sont reçus

Un gentilhomme, un chevalier, un prêtre.... a

Si le mari ne se fût fait connoître ,

Elle en alloit enfiler beaucoup plus ;

Courte n'étoit, pour sûr, la kyrielle.

Son mari donc l'interrompt là-dessus (Dont bien lui prit) : «
Ah! dit-il, infidèle! Un prêtre même! À qui crois-tu parler?

— A mon mari ! dit la fausse femelle , Qui d'un tel pas se sut
bien démêler.

Je vous ai vu dans ce lieu vous couler, Ce qui m'a fait douter
du badinage.

C'est un grand cas, qu'étant homme si sage, Vous n'ayez su
l'énigme débrouiller!

On vous a fait, dites-vous, chevalier; Auparavant vous étiez
gentilhomme ; Vous êtes prêtre avecque ces habits

— Béni soit Dieu ! dit alors le bonhomme , Je suis un sot de l'avoir si mal pris. »

V. LE SAVETIER

Un savetier , que nous nommerons Biaise , Prit belle femme, et fut très-avisé.

1 Dans les deux preiiiières éditions , celte nouvelle est intitulée : Conte d'une chose arrivée à C, et dans la troisième, le Ci.

Les bonnes gens , qui n'étoient à leur aise , S'en vont prier un marchand peu rusé Qu'il leur prêtât, dessous bonne promesse, Mi-muid de grain; ce que le marchand fait. Le terme échu, ce créancier les presse, Dieu sait pourquoi : le galant, en effet, Crut que par là baiseroit la commère, s Vous avez trop de quoi me satisfaire , Ce lui dit-il, et sans déboursier rien : Accordez-moi ce que vous savez bien.

— Je songerai, répond-elle, à la chose, d Puis, vient trouver Biaise tout aussitôt, L'avertissant de ce qu'on lui propose.

Biaise lui dit : « Parbleu! femme, il nous faut, Sans coup férir, rattraper cette somme.

Tout de ce pas, allez dire à notre homme Qu'il peut venir, et que je n'y suis point. Je veux ici me cacher tout à point.

Avant le coup , demandez la cédule ; De la donner, je ne crois qu'il recule; Puis tousserez, afin de m' avertir, Mais haut et clair , et plutôt deux fois qu'une. Lors , de mon coin , vous me verrez sortir Incontinent, de crainte de fortune. •»

Ainsi fut dit, ainsi s'exécuta,
Dont le mari puis après se vanta ;
Si ' que chacun glosait sur ce mystère.
a Mieux eût valu tousser après l'affaire,
Dit à la belle un des plus gros bourgeois ;
Vous eussiez eu votre compte tous trois.

est remplacé par Château-Thierry. C'est un fait véritable arrive* dans cette ville , qu'habitait La Fontaine , qui a composé , en outre, sur le même sujet, un ballet intitulé les Rieurs de Beau-Richard.

1 Si bien que

LA VENUS CALLIPYGE

M'y manquez plus , sauf après de se taire. Mais qu'en est-il, or ça, belle, entre nous? » Elle répond : u Ah! monsieur, croyez- vous Que nous ayons tant d'esprit, que vos dames? » Notez qu'illec¹, avec deux autres femmes, Du gros bourgeois l'épouse étoit aussi.

% Je pense bien , continua la belle , Qu'en pareil cas madame en use ainsi : Mais, quoi! Chacun n'est pas si sage qu'elle. »

CONTE TIRÉ D'ATHÉNÉE

Du temps des Grecs , deux sœurs disoient avoir

Aussi beau 4 cul que fille de leur sorte ;

La question ne fut que de savoir

Quelle des deux dessus l'autre l'emporte.

Pour en juger un expert étant pris 5 ,

A la moins jeune il accorde le prix ;

Puis, l'épousant, lui fait don de son âme.

A son exemple , un sien frère est épris

De la cadette , et la prend pour sa femme.

1 Qu'en ce lieu. — - Ce conte , qui avait été publié primitivement parmi les épigrammes de J. B. Rousseau , a été restitué à La Fontaine d'après les manuscrits de Conrart, où M. Walckenaer a trouvé un meilleur texte. — 3 Liv. xu , ch. 80. * Éditions de J. B. Rousseau :

Le plus beau cul que fille de leur sorte. 5 Éditions de J. B. Rousseau :

Sur ce débat un expert étant pris.

Tant fut entre eux à la fin procédé i , Que par les sœurs un temple fut fondé Dessous le nom de Venus Belle-fesse.

Je ne sais pas à quelle intention 2 ; Mais c'eût été le temple de la Grèce Pour qui j'eusse eu plus de dévotion.

VII. LES DEUX AMIS

COXTE TIRÉ D'ÂTHÉNÉE 3.

Axiogus avec Alcibiades,
Jeunes, bien faits, galants et vigoureux,
Par bon accord, comme grands camarades,
En même nid furent pondre tous deux.
Qu'arrive-t-il? L'un de ces amoureux
Tant bien exploite autour de la donzelle ,
Qu'il en naquit une fille si belle,
Qu'ils s'en vantoient tous deux également.
Le temps venu que cet objet charmant
Put pratiquer les leçons de sa mère ,
Chacun des deux en voulut être amant ;
Plus n'en voulut l'un ni l'autre être père.
a Frère, dit l'un, ah! vous ne sauriez faire,
Que cet enfant ne soit vous tout craché?
— Parbleu! dit l'autre, il est à vous, compère ,
Je prends sur moi le hasard du péché. »
1 Edition de J. R. Rousseau :
Tant fut entre eux sur ce point procédé.

2 Édition de J. R. Rousseau :

Je ne sais pas à quelle occasion.

5 Liv. xu , c. 18 , et liv. xm , c. 34. La Fontaine a changé un peu le récit d'Athénée, pour en atténuer l'immoralité.

VIII. LE GLOUTON

COXTE TIRÉ D'ATHÉNÉE '.

A son souper, un glouton 2 Commande que l'on apprête Pour lui seul un esturgeon.

Sans en laisser que la tête , Il soupe ; il crève. On y court ; On lui donne maints clystères.

On lui dit, pour faire court, Qu'il mette ordre à ses affaires.

k Mes amis , dit le goulou , M'y voilà tout résolu ; Et, puisqu'il faut que je meure , Sans faire tant de façon , Qu'on m'apporte tout à l'heure Le reste de mon poisson. »

IX. SOEUR JEANNE K

Sœur Jeanne , ayant fait un poupon , Jeûnoit, vivoit en sainte fille, Toujours étoit en oraison ; Et toujours ses sœurs à la grille.

' Liv. vin , ch. 21. Athénée dit avoir emprunté ce conte au poète comique Machon. — 2 Dans l'auteur grec, le héros de [aventure

est le poëte Philoxène de Cythère.

3 Elle se nomme sœur Claude dans un recueil intitulé : les Plaisirs de la poésie galante, gaillarde et amoureuse, où ce conte a paru pour la première fois avec ce titre : Conte de ****.

Un jour donc l'abbesse leur dit :

a Vivez comme sœur Jeanne vit ;

Fuyez le monde et sa séquelle. »

Toutes reprirent à l'instant : k Nous serons aussi sages qu'elle ,

Quand nous en aurons fait autant, s

X. LE JUGE DE MESLE

Deux avocats qui ne s'accordoient point Rendoient perplexe un juge de province : Si 2 ne put onc 3 découvrir le vrai point, Tant lui sembloit que fut obscur et mince. Deux pailles prend d'inégale grandeur; Du doigt les serre : il avoit bonne pince. La longue échet sans faute au défendeur, Dont renvoyé s'en va gai comme un prince. La Cour s'en plaint, et le juge repart : a Ne me blâmez , Messieurs , pour cet égard De nouveauté, dans mon fait, il n'est maille; Maint d'entre vous souvent juge au hasard, Sans que, pour ce, tire à la courte paille4, s

1 Petite ville sur la Sarthe , à quatre lieues d'Alençon.

2 Ainsi. — 3 Jamais. — 4 Dans le Pantagruel, le juge Bridoye s'excuse d'avoir fait ses jugements au sort des dés, en répondant

toujours : Comme vous autres , Messieurs.

QUI AVOIT OFFENSÉ SON SEIGNEUR

Un paysan son seigneur offensa :

L'histoire dit que c'étoit bagatelle ; Et toutefois ce seigneur le tança Fort rudement. Ce n'est chose nouvelle.

a Coquin , dit-il , tu mérites la hart : Fais ton calcul d'y venir tôt ou tard ; C'est une fin à tes pareils commune.

Mais je suis bon ; et de trois peines l'une Tu peux choisir : ou de manger trente aulx 2, J'entends sans boire et sans prendre repos ; Ou de souffrir trente bons coups de gaules , Bien appliqués sur tes larges épaules ; Ou de payer sur-le-champ cent écus. »

Le paysan , consultant là-dessus :

« Trente aulx sans boire ! Ah ! dit-il en soi-même ,

Je n'appris onc à les manger ainsi.

De recevoir les trente coups aussi,

Je ne le puis sans un péril extrême.

Les cent écus , c'est le pire de tous. »

Incertain donc , il se mit à genoux ,

Et s'écria : «Pour Dieu, miséricorde! »

Son seigneur dit : «Qu'on apporte une corde?

Quoi! le galant m'ose répondre encor! »

Le paysan, de peur qu'on ne le pende,

1 Dans les manuscrits de Conrart, l'intitulé est : Conte d'un gentilhomme espagnol et d'un paysan son vassal. Molière a tiré de ce conte l'idée d'une scène dans le Malade imaginaire , 1er intermède, scène vu. — - Gousses d'ail.

Fait choix de l'ail ; et le seigneur commande

Que l'on en cueille, et surtout du plus fort.

Un après un , lui-même il fait le compte i :

Puis , quand il voit que son calcul se monte

A la trentaine , il les met dans un plat ;

Et cela fait , le malheureux pied-plat

Prend le plus gros , en pitié le regarde ,

Mange, et rechigne, ainsi que fait un chat

Dont les morceaux sont frottés de moutarde.

Il n'oseroit de la langue y toucher.

Son seigneur rit , et surtout il prend garde

Que le galant n'avale sans mâcher.

Le premier passe ; aussi fait le deuxième :

Au tiers, il dit : « Que le diable y ait part! »

Bref, il en fut à grand'peine au douzième ,

Que s'écriant : « Haro! la gorge m'ard ²!

Tôt, tôt, dit-il, que l'on m'apporte à boire ! »

Son seigneur dit : « Ah! ah! sire Grégoire,

Vous avez soif! Je vois qu'en vos repas

Vous humectez volontiers le lampas :¹

Or buvez donc, et buvez à votre aise ;

Bon prou ⁴ vous fasse ! Holà ! du vin , holà !

Mais, mon ami, qu'il ne vous en déplaie,

Il vous faudra choisir, après cela ,

Des cent écus ou de la bastonnade,

Pour suppléer au défaut de Taillade.

— Qu'il plaise donc, dit l'autre, à vos bontés,

Que les aux soient sur les coups précomptés ;

Car, pour l'argent, par trop grosse est la somme :

Où la trouver, moi qui suis un pauvre homme?

¹ La Fontaine a écrit conte, non- seulement pour la rime, mais pour imiter les vieux auteurs qui l'écrivaient ainsi. — ² Me brûle, du verbe ardre, formé du latin ardere. Ce vers est pris d'une ballade ou oraison de Villon. — ³ Le palais de la bouche. Nous avons conservé le verbe lamper , qui veut dire boire, et qui vient de ce lampas. — ⁴ Profit, bien.

LE PAYSAN. Al

— Eh bien ! souffrez les trente horions , Dit le seigneur; mais laissons les oignons, n

Pour prendre cœur, le vassal en sa panse Loge un long trait *, se munit le dedans, Puis souffre un coup avec grande constance : Au deux, il dit : a Donnez-moi patience, Mon doux Jésus , en tous ces accidents ! » Le tiers est rude ; il en grince les dents , Se courbe tout, et saute de sa place.

Au quart , il fait une horrible grimace ; Au cinq, un cri. Mais il n'est pas au bout ; Et c'est grand cas s'il peut digérer tout. On ne vit onc si cruelle aventure.

Deux forts paillards 2 ont chacun un bâton , Qu'ils font tomber par poids et par mesure , En observant la cadence et le ton.

Le malheureux n'a rien qu'une chanson : a Grâce ! y> dit-il. Mais , las ! point de nouvelle ; Car le seigneur fait frapper de plus belle , Juge des coups , et tient sa gravité , Disant toujours qu'il a trop de bonté.

Le pauvre diable enfin craint pour sa vie. Après vingt coups, d'un ton piteux il crie : a Pour Dieu, cessez! Hélas! je n'en puis plus! » Son seigneur dit : u. Payez donc cent écus , Net et comptant? Je sais qu'à la desserre Vous êtes dur : j'en suis fâché pour vous. Si tout n'est prêt, votre compère Pierre Vous en peut bien assister entre nous.

Mais, pour si peu, vous ne vous feriez tondre? » Le malheureux, n'osant presque répondre, Court au magot, et dit : « C'est tout mon fait3. »

1 Un trait de vin.

2 Rustres ou ribauds , portefaix qui couchent sur la paille

3 C'est tout mon bien.

On examine ; on prend un trébuchet 1 .

L'eau cependant lui coule de la face :

Il n'a point fait encor telle grimace.

Mais que lui sert? Il convient tout payer.

C'est grand pitié, quand on fâche son maître!

Ce paysan eut beau s'humilier,

Et, pour un fait assez léger peut-être,

Il se sentit enflammer le gosier,

Vider la bourse, émoucher - les épaules,

Sans qu'il lui fût, dessus les cent écus,

Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules,

Fait seulement grâce d'un carolus 3.

1 Petite balance pour peser l'argent. Il y avait alors tant de pièces légères ou rognées, que les paiements se faisaient au poids, la balance à la main.

2 Chasser les mouches; au figuré, fouetter, bâlonner.

3 Monnaie d'argent marquée d'un K et valant dix deniers . elle fut frappée sous Charles VIII.

POUR LE SECOND LIVRE DES CONTES

Voici les derniers ouvrages de cette nature qui partiront des mains de l'auteur¹, et, par conséquent, la dernière occasion de justifier ses hardiesses et les licences qu'il s'est données. Nous ne parlons point des mauvaises rimes, des vers qui enjambent, des deux voyelles sans élision, ni, en général, de ces sortes de négligences qu'il ne s'⁵ pardonneroit pas à lui-même en un autre genre de poésie, mais qui sont inséparables, pour ainsi dire, de celui-ci. Le trop grand soin de les éviter jetteroit un faiseur de Contes en de longs détours, en des récits aussi froids que beaux, en des contraintes fort inutiles, et lui feroit négliger le plaisir du cœur, pour travailler à la satisfaction de l'oreille. Il faut laisser les narrations étudiées, pour les grands sujets, et ne pas faire un poëme épique des aventures de Renaud d'Ast². Quand

1 La Fontaine, malgré cette espèce d'amende honorable, publia bientôt de nouveaux contes encore plus lestes que les premiers. — 2 Voyez ci-après, p. 82, Y Oraison de saint Julien, conte imité de Boccace.

celui qui a rimé ces Nouvelles y auroit apporté tout le soin et l'exactitude qu'on lui demande, outre que ce soin s'y remarquerait d'autant plus qu'il y est moins nécessaire, et que cela contrevient aux préceptes de Quintilien, encore l'auteur n'auroit-il pas satisfait au principal point, qui est d'attacher le lecteur, de le réjouir, d'attirer malgré lui son attention, de lui plaire enfin; car, comme l'on sait, le secret de plaire ne consisté pas toujours en l'ajustement, ni même en la régularité : il faut du piquant et de l'agréable, si l'on veut toucher. Combien voyons-nous de ces beautés régulières qui ne touchent point, et dont personne n'est

amoureux! Xous ne voulons pas ôter aux modernes la louange qu'ils ont méritée. Le beau tour de vers, le beau langage, la justesse , les bonnes rimes , sont des perfections en un poète : cependant, que l'on considère quelques-unes de nos épigrammes où tout cela se rencontre , peut-être y trouvera-t-on beaucoup moins de sel, j'oserois dire encore bien moins de grâces, qu'en celles de Marot et de Saint-Gelais *, quoique les ouvrages de ces derniers soient presque tous pleins de ces mêmes fautes qu'on nous impute. On dira que ce n'étoient pas des fautes , en leur siècle, et que c'en sont de très -grandes au nôtre. A cela, nous répondons par un même raisonnement, et disons, comme nous axons déjà dit, que c'en seroient, en effet , dans un autre genre de poésie , mais que ce n'en sont point dans celui-ci. Feu M. de Voiture² en est le garant. Il ne faut que lire ceux de ses ouvrages où il fait revivre le caractère de Marot ; car notre auteur ne prétend pas que la gloire lui en soit due , ni qu'il ait

1 Les épigrammes de Clément Marot et de Mellin de Saint-Gelais sont, en effet, de petits chefs-d'œuvre de grâce et de naïveté , quoiqu'on y trouve les défauts , ou plutôt les habitudes de la poésie du seizième siècle, c'est-à-dire des hiatus, des voyelles sans élision, des vers qui enjambent, et des locutions qui ont vieilli. — 2 Le poète Vincent Voiture était mort en 1648.

mérité non plus de grands applaudissements du public pour avoir rimé quelques Contes. Il s'est véritablement engagé dans une carrière toute nouvelle, et l'a fournie le mieux qu'il a pu, prenant tantôt un chemin, tantôt l'autre, et marchant toujours plus assurément, quand il a suivi la manière de nos vieux poètes, quorum in hac re

IMTARI NEGLIGENTIAM EXOPTAT POTIUS QUAM ISTORUM DILI- GENTIAM i.

Mais, en disant que nous voulions passer ce point-là, nous nous sommes insensiblement engagés à l'examiner. Et possible n'a-ce pas été inutilement ; car il n'y a rien qui ressemble mieux à des fautes, que ces licences. Venons à la liberté que l'auteur se donne de tailler dans le bien d' autrui ainsi que dans le sien propre, sans qu'il en excepte les Nouvelles même les plus connues, ne s'en trouvant point d'inviolable pour lui. Il re-tranche, il amplifie , il change les incidents et les circonstances , quelquefois le principal événement et la suite ; enfin, ce n'est plus la même chose, c'est proprement une Nouvelle nouvelle ; et celui qui l'a inventée auroit bien de la peine à reconnoître son propre ouvrage. Non sic decet contaunari fabulas 2, diront les critiques. Et comment ne le diroient-ils pas? Ils ont bien fait le même reproche à Térence; mais Térence s'est moqué d'eux, et a prétendu avoir droit d'en user ainsi. Il a mêlé du sien parmi les sujets qu'il a tirés de Ménandre , comme Sophocle et Euripide ont mêlé du leur parmi ceux qu'ils ont tirés Jes écrivains qui les précédoient, n'épargnant histoire

1 Cette citation de Térence est inexacte :

Quorum aemulari exoptat negligentiam Potius quam istorum obscuram diligentiam.

Andria , prologus.

2 Autre citation de Térence aussi inexacte :

Atque in eo disputant

Contaminari non decere fabulas.

Andria, prolog.

ni fable où il s'agissoit de la bienséance et des règles du dramatique. Ce privilège cessera-t-il à l'égard des Contes faits à plaisir? Et faudra-t-il avoir dorénavant plus de respect et plus de religion, s'il est permis d'ainsi dire, pour le mensonge , que les anciens n'en ont eu pour la vérité? Jamais ce qu'on appelle un bon conte ne passe d'une main à l'autre, sans recevoir quelque nouvel embellissement.

D'où vient donc, nous pourra-t-on dire, qu'en beaucoup d'endroits l'auteur retranche au lieu d'enchérir? Nous en demeurons d'accord ; et il le fait pour éviter la longueur et l'obscurité , deux défauts intolérables dans ces matières, le dernier surtout : car, si la clarté est recommandable en tous les ouvrages de l'esprit, on peut dire qu'elle est nécessaire dans les récits, où une chose, la plupart du temps, est la suite et la dépendance d'une autre, où le moindre fonde quelquefois le plus important ; en sorte que , si le fil vient une fois à se rompre , il est impossible au lecteur de le renouer. D'ailleurs, comme les narrations en vers sont très-malaisées *, il se faut charger de circonstances le moins qu'on peut; par ce moyen, vous vous soulagez vous-même, et vous soulagez aussi le lecteur, à qui l'on ne sauroit manquer d'apprêter des plaisirs sans peine. Que si l'auteur a changé quelques incidents et même quelques catastrophes, ce qui préparoit cette catastrophe et la nécessité de la rendre heureuse l'y ont contraint. Il a cru que , dans ces sortes de Contes , chacun devoit être content à la fin : cela plaît toujours au lecteur, à moins qu'on ne lui ait rendu les personnes trop odieuses. Mais il n'en faut point venir là, si l'on peut, ni faire rire et pleurer dans une même Nouvelle. Cette bigarrure déplaît à Horace sur

1 Ce passage prouve que La Fontaine n'écrivait pas en vers aussi facilement qu'on pourrait le croire • ses vers faciles sont souvent ceux qui lui ont le plus coûté.

toutes choses ; il ne veut pas que nos compositions ressemblent aux grotesques, et que nous fassions un ouvrage moitié femme, moitié poisson¹. Ce sont les raisons générales que l'Auteur a eues. On en pourroit encore alléguer de particulières , et défendre chaque endroit ; mais il faut laisser quelque chose à faire à l'habileté et à l'indulgence des lecteurs. Ils se contenteront donc de ces raisons-ci. Nous les aurions mises un peu plus en jour et fait valoir davantage, si l'étendue des Préfaces l'avoit permis.

1 Dans le début de son ârs poetica.

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES ' ET D'UN CONTE DE BOCCACE

Sire Guillaume , allant en marchandise 3, Laissa sa femme enceinte de six mois , Simple, jeunette, et d'assez bonne guise⁴, Nommée Alix, du pays champenois.

Compère André l'alloit voir quelquefois : A quel dessein? Besoin n'est de le dire, Et Dieu le sait. G'étoit un maître sire ; Il ne tendoit guère en vain ses filets ; Ce n'étoit pas autrement sa coutume :

Sage eût été l'oiseau , qui de ses rets Se fût sauvé, sans laisser quelque plume.

Alix étoit fort neuve sur ce point :

Le trop d'esprit ne l'incommodoit point.

1 Nouvelle m, la Pesche de l'anneau. — 2 Decamerone, nov, virr La Fontaine a mis surtout à contribution une Nouvelle de Bonaventure des Periers, intitulée : De celui qui acheva l'oreille de l'enfant à la femme de son voisin. — 3 Voyageant pour son commerce. — 4 Façon, manière ; le mot guise, en bas latin guysa et ghisa, est assez vieux pour qu'on ait cru lui devoir donner une origine celtique.

De ce défaut on n'accusoit la belle ;

Elle ignoroit les malices d'amour ;

La pauvre dame alloit tout devant elle ,

Et n'y savoit ui finesse ni tour.

Son mari donc se trouvant en emplette,

Elle au logis, en sa chambre seulctte,

André survient, qui, sans long compliment,

La considère, et lui dit froidement :

a Je m'ébahis comme au bout du royaume

S'en est allé le compère Guillaume,

Sans achever l'enfant que vous portez ,

Car je vois bien qu'il lui manque une oreille;

Votre couleur me le démontre assez ,

En ayant vu mainte épreuve pareille.

— Bouté de Dieu! reprit-elle aussitôt, Que dites-vous? Quoi!
d'un enfant monaut ' J'accoucherois ! N'y savez-vous remède?

— Si dà 2, fit-il ; je vous puis donner aide En ce besoin, et vous
jureraï bien Qu'autre que vous ne m'en feroit tant faire , Le mal
d'autrui ne me tourmente en rien , Fors excepté ce qui touche au
compère ; Quant à ce point, je m'y ferois mourir.

Or essayons, sans plus en discourir, Si je suis maître à forger
des oreilles.

— Souvenez-vous de les rendre pareilles? Reprit la femme. —
Allez, n'ayez souci, Répliqua-t-il ; je prends sur moi ceci. » Puis ,
le galant montre ce qu'il sait faire. Tant ne fut nice³ (encor que
nice fût) Madame Alix , que le jeu ne lui plût.

Philosopher ne faut pour cette affaire.

1 N'ayant qu'une seule oreille. — 2 Oai-da. ■ — 3 Niaise, no-
vice, simple; du latin nescias , ou plutôt de novilius, par ellipse
nilius.

LE i'AISEUH D OREILLI.ni 5*7

André vaquoit de grande affection

A son travail , faisant ore * un tendon ,

Ore un repli , puis quelque cartilage ,

Et n'y plaignant 2 l'étoffe et la façon.

« Demain, dit-il, nous polirons l'ouvrage ;

Puis le mettrons en sa perfection ,

Tant et si bien, qu'en ayez bonne issue.

— Je vous en suis , dit-elle , bien tenue 3 : Bon fait avoir ici-bas un ami. »

Le lendemain , pareille heure venue , Compère André ne fut pas endormi :

Il s'en alla chez la pauvre innocente.

« Je viens, dit-il, toute affaire cessante, Pour achever l'oreille que savez.

— Et moi, dit-elle, allois par un message Vous avertir de hâter cet ouvrage :

Montons en haut, n Dès qu'ils furent montés , On poursuivit la chose encommencée.

Tant fut ouvré⁴, qu'Alix dans la pensée Sur cette affaire un scrupule se mit ; Et l'innocente au bon apôtre dit :

« Si cet enfant avoit plusieurs oreilles, Ce ne seroit à vous bien besogné !

— Rien, rien⁵, dit-il; à cela j'ai soigné; Jamais ne faux⁶ en rencontres pareilles. »

Sur le métier l'oreille étoit encor, Quand le mari revient de son voyage; Caresse Alix, qui du premier abord :

« Vous aviez fait, dit-elle, un bel ouvrage!

1 Maintenant , tantôt. — 2 N'y épargnant pas. — 3 Obligée , reconnaissante. — < Travaillé; du latin operare, qu'on prononçait overare. — 5 Non, non. — 6 Jamais je ne fais de faute, d'erreur.

Nous en tenions, sans le compère André, Et notre enfant d'une oreille eût manqué. Souffrir n'ai pu chose tant indécente ; Sire André donc , toute affaire cessante , En a fait une : il ne faut oublier De l'aller voir, et l'en remercier; De tels amis on a toujours affaire. »

Sire Guillaume, au discours qu'elle fit, Ne comprenant comme il se pouvoit faire Que son épouse eût eu si peu d'esprit, Par plusieurs fois lui fit faire un récit De tout le cas ; puis , outré de colère , Il prit une arme à côté de son lit , Voulut tuer la pauvre Champenoise, Qui prétendoit ne l'avoir mérité.

Son innocence et sa naïveté En quelque sorte apaisèrent la noise ' . « Hélas ! Monsieur, dit la belle en pleurant , En quoi vous puis-je avoir fait du dommage Je n'ai donné vos draps ni votre argent, Le compte y est ; et quant au demeurant , André me dit, quand il parfit l'enfant, Qu'en trouveriez plus que pour votre usage Vous pouvez voir ; si je mens , tuez-moi ; Je m'en rapporte à votre bonne foi. »

L'époux, sortant quelque peu de colère, Lui répondit : « Or bien, n'en parlons plus On vous l'a dit, vous avez cru bien faire; J'en suis d'accord : contester là-dessus Ne produiroit que discours superflus.

Je n'ai qu'un mot : faites demain en sorte Qu'en ce logis j'attrape le galant :

Ne parlez point de notre différent , Soyez secrète, ou bien vous êtes morte!

1 Débat, dispute bruit; du bas latin noxitt.

LE FAISEUR D'OREILLES

Il vous le faut avoir adroitement ;

Me feindre absent en un second voyage ,

Et lui mander, par lettre ou par message ,

Que vous avez à lui dire deux mots.

André viendra; puis, de quelque propos,

L'amuserez, sans toucher à l'oreille;

Car elle est faite : il n'y manque plus rien. »

Notre innocente exécuta très-bien L'ordre donné. Ce ne fut pas merveille; La crainte donne aux bêtes de l'esprit. André venu, l'époux guère ne tarde, Monte, et fait bruit. Le compagnon regarde Où se sauver : nul endroit il ne vit Qu'une ruelle, en laquelle il se mit.

Le mari frappe : Alix ouvre la porte, Et de la main fait signe incontinent , Qu'en la ruelle est caché le galant.

Sire Guillaume étoit armé de sorte , Que quatre André s'en auroient pu l'étonner. Il sort pourtant , et va quérir main-forte , Me le voulant sans doute assassiner, Mais quelque oreille au pauvre

homme couper, Peut-être pis, ce qu'on coupe en Turquie, Pays cruel et plein de barbarie.

C'est ce qu'il dit à sa femme tout bas; Puis l'emmena, sans qu'elle osât rien dire, Ferma très-bien la porte sur le sire.

André se crut sorti d'un mauvais pas, Et que l'époux ne savoit nulle chose.

Sire Guillaume , en rêvant à son cas , Change d'avis, en soi-même propose De se venger avecque moins de bruit , Moins de scandale, et beaucoup plus de fruit. a Alix , dit-il , allez quérir la femme De sire André; contez-lui votre cas

De bout en bout; courez, n'y manquez pas! Pour l'amener¹, vous direz à la dame Que son mari court un péril très-grand ; Que je vous ai parlé d'un châtiment Qui la regarde, et qu'aux faiseurs d'oreilles On fait souffrir en rencontres pareilles ; Chose terrible, et dont le seul penser Vous fait dresser les cheveux à la tête ; Que son époux est tout près d'y passer ; Qu'on n'attend qu'elle, afin d'être à la fête; Que toutefois, comme elle n'en peut mais², Elle pourra faire changer la peine.

Amenez-la, courez; je vous promets D'oublier tout, moyennant qu'elle vienne. » Madame Alix, bien joyeuse, s'en fut Chez sire André , dont la femme accourut En diligence et quasi hors d'haleine ; Puis , monta seule , et , ne voyant André , Crut qu'il étoit quelque part enfermé.

Comme la dame étoit en ces alarmes , Sire Guillaume , ayant quitté ses armes , La fait asseoir, et puis commence ainsi : « L'ingratitude est mère de tout vice : André m'a fait un notable service; Par quoi, devant que vous sortiez d'ici, Je lui rendrai, si je

puis, la pareille. En mon absence , il a fait une oreille Au fruit
d'Alix; je veux d'un si bon tour Me revancher³, et je pense une
chose : Tous vos enfants ont le nez un peu court ; Le moule en est
assurément la cause ;

1 Edition de 1666 : Pour l'emmenner.

: C'est-à-dire : comme elle est innocente du fait de son mari

3 Prendre ma revanche.

LE FAISEUR D'OREILLES. Ûi

Or je les sais des mieux raccommo^{der}.

Mon avis donc est que , sans retarder,

Nous pourvoyions de ce pas à l'affaire. »

Disant ces mots , il vous prend la commère ,

Et, près d'André, la jeta sur le lit,

Moitié raisin, moitié figue¹, en jouit.

La dame prit le tout en patience ;

Bénit le ciel de ce que la vengeance

Tomboit sur elle , et non sur sire André ,

Tant elle avoit pour lui de charité.

Sire Guillaume étoit , de son côté ,

Si fort ému , tellement irrité ,

Qu'à la pauvrete il ne fit nulle grâce

Du talion , rendant à son époux

Fèves pour pois, et pain blanc pour fouace².

Qu'on dit bien vrai : que se venger est doux ! Très-sage fut d'en user de la sorte :

Puisqu'il vouloit son honneur réparer, Il ne pouvoit mieux que par cette porte , D'un tel affront , à mon sens , se tirer. André vit tout, et n'osa murmurer; Jugea des coups , mais ce fut sans rien dire , Et loua Dieu que le mal n' étoit pire. Pour une oreille il auroit composé ; Sortir à moins, c'étoit pour lui merveilles. Je dis à moins ; car mieux vaut , tout prisé , Cornes gagner, que perdre ses oreilles.

■ ' C'est-à-dire : tant bien que mal, de gré et de force.

² Expression proverbiale signifiant qu'il rendait plus qu'il n'avait reçu. La fouaoe était un pain cuit sous la cendre, une sorte de galette grossière.

NOUVELLE TIRÉE DES CENT NOUVELLES NOUVELLES

Je veux vous conter la besogne Des bons frères de Catalogne³ :

Besogne où ces frères en Dieu Témoignèrent en certain lieu Une charité si fervente , Que mainte femme en fut contente, Et crut y gagner paradis.

Telles gens, par leurs bons avis, Mettent à bien les jeunes âmes , Tirent à soi filles et femmes⁴, Se savent emparer du cœur,

Et dans la vigne du Seigneur Travaillent, ainsi qu'on peut croire
Et qu'on verra par cette histoire.

Au temps que le sexe vivoit Dans l'ignorance, et ne savoit⁵
Gloser encor sur l'Évangile (Temps à coter fort difficile), Un es-
saim de frères dimeurs⁶ Pleins d'appétit et beaux dîneurs,

1 Ce conte, dans la première édition, est intitulé les Frères, et ,
dans plusieurs autres . les Moines de Catalogne. — 2 Nouvelle
xxxu, les Dames dismées.

3 Éditions de 1668 et 1685 :

Des cordeliers de Catalogne ; Besogne où ces pères en Dieu.

4 Édition de 1668 :

Tirant à soi filles et femmes

5 Édition de 1668 :

Dans l'innocence , et ne savoit.,;.

6 Éditions de 1668 et de 1685 :

Un essaim de frères mineurs.

S'alla jeter dans une ville En jeunes beautés très-fertile.

Pour des galants, peu s'en trouvoit; De vieux maris, il en
pleuvoit¹.

A l'abord, une confrérie² Par les bons pères fut bâtie.

Femme n'étoit, qui n'y courût, Qui ne s'en mît, et qui ne crût
Par ce moyen être sauvée :

Puis , quand leur foi fut éprouvée , On vint au véritable point³.

Frère André ne marchanda point, Et leur fit ce beau petit prêche :

a Si quelque chose vous empêche D'aller tout droit en paradis,
C'est d'épargner pour vos maris Un bien, dont ils n'ont plus que
faire, Quand ils ont pris leur nécessaire, Sans que jamais il vous
ait plu Nous faire part du superflu.

Vous me direz que notre usage Répugne aux dons du mariage
:

Nous l'avouons; et, Dieu merci , Nous n'aurions que voir en
ceci , Sans le soin de vos consciences.

La plus griève des offenses , C'est d'être ingrate; Dieu l'a dit :

Pour cela Satan fut maudit. Prenez-y garde; et de vos restes⁴

1 Manuscrits de Conrart :

Des vieux maris , il en plouvoit.

- Couvent.

3 Édition de 1668 :

La crainte donc d'estre damnée

Fit qu'elles vinrent de bien loin.

* Terme de finance ; c'est le boni , le reliquat. La Fontaue ipu
employer plaisamment le mot restes dans le sens de reliques

Rendez grâce aux bontés célestes , Nous laissant dimer sur un
bien Qui ne vous coûte presque rien.

C'est un droit, ô troupe fidèle!

Qui vous témoigne notre zèle ; Droit authentique et bien signé
, Que les papes nous ont donné ; Droit enfin , et non pas aumône
:

Toute femme doit en personne S'en acquitter trois fois le mois
Vers les frères Gatalanois¹.

Cela fondé sur l'Ecriture :

Car il n'est bien dans la nature (Je le répète, écoutez-moi!) Qui
ne subisse cette loi De reconnaissance et d'hommage.

Or, les œuvres de mariage Etant un bien , comme savez , Ou
savoir chacune devez, Il est clair que dîme en est due.

Cette dîme sera reçue Selon notre petit pouvoir :

Quelque peine qu'il faille avoir, Nous la prendrons en patience
:

N'en faites point de conscience; Nous sommes gens , qui
n'avons pas Toutes nos aises ici-bas.

j\u reste , il est bon qu'on vous dise Qu'entre la chair et la che-
mise Il faut cacher le bien qu'on fait² :

Tout ceci doit être secret

Editions de 1668 et de 1685 :

Vers les enfants de saint François.

Proverbe signifiant qu'on ne doit révéler à personne le bien
qu'on peut faire.

Pour vos maris et pour tout autre.

Voici trois mots d'un bon apôtre¹, Qui sont à notre intention :

Foi, charité, discrétion. »

Frère André , par cette éloquence ,

Satisfit fort son audience ,

Et passa pour un Salomon :

Peu dormirent à son sermon.

Chaque femme , ce dit l'histoire ,

Garda très-bien dans sa mémoire ,

Et mieux encor dedans son cœur,

Le discours du prédicateur.

Ce n'est pas tout, il s'exécute :

Chacune accourt; grande dispute

A qui la première paiera :

Mainte bourgeoise murmura

Qu'au lendemain on l'eût remise.

La gent qui n'aime pas la bise²,

Ne sachant comme renvoyer

Cet escadron prêt à payer,

Fut contrainte enfin de leur dire :

a De par Dieu, souffrez qu'on respire!

C'en est assez pour le présent;

On ne peut faire qu'en faisant.

Réglez votre temps sur le nôtre ;

Aujourd'hui l'une , et demain l'autre .

Tout avec ordre ; et , croyez-nous ,

» Édition de 1668 :

Voici un beau mot de l'Apôtre Qui fait à notre intention.

Dans l'édition de 1685, La Fontaine a corrigé ainsi l'hiatus du premier vers :

Voici trois beaux mots de l'Apôtre.

2 Éditions de 1668 :

Et notre mère Sainte Eglise.

On en va mieux quand on va doux¹. »

Le sexe suit cette sentence :

Jamais de bruit pour la quittance , Trop bien quelque collation², Et le tout par dévotion; Puis , de trinquer à la commère , Je laisse à penser quelle chère Faisoit alors frère Frapart.

Tel d'entre eux avoit pour sa part Dix jeunes femmes bien payantes, Frisques³, gaillardes, attrayantes :

Tel au douze et quinze passoit ; Frère Roch, à vingt se chaussoit⁴; Tant et si bien, que les donzeiles⁵, Pour se montrer plus

ponctuelles, Payoient deux fois assez souvent :

Dont il avint que le couvent, Las enfin d'un tel ordinaire,
Après avoir à cette affaire Vaqué cinq ou six mois entiers, Eût fait
crédit bien volontiers :

Mais les donzelles , scrupuleuses , De s'acquitter étoient soi-
gneuses, Croyant faillir, en retenant Un bien à l'Ordre
appartenant.

Point de dîmes accumulées.

Il s'en trouva de si zélées, Que par avance elles payoient.

Les beaux pères n'expédioient

1 Doucement. Proverbe italien : CM va piano va sano.

2 La Fontaine veut-il dire que la quittance était accompagnée
de quelque collation , ou bien qu'on prenait le temps de la colla-
tionner, de la revoir avec soin? — ? Jolies, fraîches; du bas latin
frisca et fresca. — " C'est-à-dire : tel en prenait douze cl quinze;
frère Roch allait jusqu'à vingt

5 Édition de 1668 •• ces donzelles.

Que les fringantes et les belles , Enjoignant aux sempiternelles
De porter en bas leur tribut; Car, dans ces dîmes de rebut , Les
lais1 trouvoient encore à frire.

Bref, à peine il se pourroit dire Avec combien de charité Le
tout étoit exécuté.

Il avint qu'une de la bande,

Qui vouloit porter son offrande ,

Un beau soir, en chemin faisant ,
Et son mari la conduisant ,
Lui dit : a Mon Dieu ! j'ai quelque affaire
Là-dedans avec certain frère ;
Ce sera fait dans un moment. »
L'époux répondit brusquement² :
a Quoi? quelle affaire? Etes-vous folle?
Il est minuit , sur ma parole !
Demain vous direz vos péchés :
Tous les bons pères sont couchés.
— Cela n'importe , dit la femme.
— Hé, par Dieu, si3! dit-il, madame, Je tiens qu'il importe
beaucoup ; Vous ne bougerez pour ce coup.
Qu'avez-vous fait? et quelle offense Presse ainsi votre
conscience?
Demain matin, j'en suis d'accord.
— Ah! monsieur, vous me faites tort Reprit-elle ; ce qui me
presse ,
Ce n'est pas d'aller à confesse,
Les frères-lais, les domestiques du couvent. Édition de 1668 :
L'époux repartit brusquement.

Édition de 1668 ■'• Et parbleu, si...

C'est de payer, car, si j'attends, Je ne le pourrai de longtemps ;
Le frère aura d'autres affaires.

— Quoi payer? — La dîme aux bons pères.

— Quelle dîme? — Savez-vous pas?

. — Moi, je le sais! — C'est un grand cas , Que toujours femme
aux moines donne...

- — Mais cette dîme , ou cette aumône , La saurai-je point, à la
fin?

— Voyez , dit-elle , qu'il est fin !

N'entendez-vous pas ce langage?

C'est des œuvres de mariage.

— Quelles œuvres? reprit l'époux.

— Eh! là! monsieur, c'est ce que nous.... Mais j'auais payé de-
puis l'heure;

Vous êtes cause qu'en demeure¹ Je me trouve présentement,
Et cela, je ne sais comment, Car toujours je suis coutumière De
payer toute la première. »

L'époux, rempli d'étonnement, Eut cent penses en un mo-
ment ; Il ne sut que dire et que croire ².

Enfin, pour apprendre l'histoire, Il se tut, il se contraignit; Du
secret , sans plus , se plaignit ; Par tant d'endroits tourna sa
femme, Qu'il apprit que mainte autre dame Payoit la même pen-
sion :

Ce lui fut consolation.

a Sachez , dit la pauvre innocente , Que pas une n'en est exempte :

En retard , terme de palais.

Les quatre vers suivants sont supprimés dans l'édition de 1685.

Votre sœur paie à frère Aubry * ;

La Baillie au père Fabry ;

Son Altesse à frère Guillaume ,

Un des beaux moines du royaume.

Moi , qui paie à frère Girard ,

Je voulois lui porter ma part. »

Que de maux la langue nous cause !

Quand ce mari sut toute chose²,

Il résolut premièrement

D'en avertir secrètement

Monseigneur, puis les gens de ville.

Mais comme il étoit difficile

De croire un tel cas dès l'abord,

Il voulut avoir le rapport

Du drôle à qui payoit sa femme.
Le lendemain , devant la dame ,
Il fait venir frère Girard ,
Lui porte à la gorge un poignard³,
Lui fait conter tout le mystère.
Puis, ayant enfermé ce frère
A double clef, bien garrotté,
Et la dame d'autre côté ,
Il va partout conter sa chance.
Au logis du prince , il commence ;
Puis il descend chez l'échevin;
Puis il fait sonner le tocsin.
Toute la ville en est troublée ;
On court en foule à l'assemblée⁴,

¹ Manuscrits de Conrart :

Notre sœur paie à frère Aubry.

² Édition de 1668 :

Quand le mari sut toute chose.

³ Édition de 1668 :

Il porte à sa gorge un poignard.

4 La cloche de la ville sonnait autrefois à l'assemblée, pour inviter les bourgeois à se réunir sur la place publique.

Et le sujet de la rumeur

N'est point su du peuple dîmeur*.

Chacun opine à la vengeance.

L'un dit qu'il faut en diligence Aller massacrer ces cagots ;
L'autre dit qu'il faut de fagots Les entourer dans leur repaire, Et
brûler gens et monastère; Tel veut qu'ils soient à l'eau jetés, De-
dans leurs frocs empaquetés , Afin que cette pépinière², Flottant
ainsi sur la rivière , S'en aille apprendre à l'univers Comment on
traite les pervers³.

Tel invente un autre supplice , Et chacun selon son caprice;
Bref, tous conclurent à la mort.

L'avis du feu fut le plus fort.

On court au couvent tout à l'heure; Mais , par respect de la de-
meure , L'arrêt ailleurs s'exécuta; Un bourgeois sa grange prêta.

La penaille⁴, ensemble enfermée, Fut en peu d'heures consu-
mée, Les maris sautant à l'entour, Et dansant au son du tambour.

Rien n'échappa de leur colère,

¹ Ces quatre derniers vers manquent dans l'édition de 16S5,

- ' Édition de 1668 :

Afin que la gent cordelière.

³ Les quatre vers précédents sont supprimés dans l'édition de 1685. — r' Penaillon signifiant guenille, haillon, la penaille dé-

signe une troupe vêtue de pendillons, ou une troupe de moines.
Le moi penaille est formé de peneux, mendiant, pauvre diable.

III. LE BERCEAU

NOUVELLE TIRÉE DE BOGCE ".

Non loin de Rome un hôtelier étoit , Sur le chemin qui conduit
à Florence , Homme sans bruit, et qui ne se piquoit De recevoir
gens de grosse dépense :

Même chez lui rarement on gôtoit.

Sa femme étoit encor de bonne affaire , Et ne passoit de beau-
coup les trente ans. Quant au surplus , ils avoient deux enfants ;
Garçon d'un an, fille en âge d'en faire. Gomme il arrive , en allant
et venant , Pinucio, jeune homme de famille, Jeta si bien les yeux
sur cette fille , Tant la trouva gracieuse et gentille , D'esprit si
doux et d'air tant attrayant, Qu'il s'en piqua : très-»bien le lui sut
dire;

1 II faudrait coqueluchonSi Edition de 1668 :

Robes, manteaux et capuchons.

2 Decamerone, giorn. ix, notr. 6. Boccace a emprunté ce sujet
à un fabliau de Jean de Boves, intitulé : De Gomberl et des deux
Clercs, ou l'Hôtel Saint-Martin, ou l'Anneau. Voyez les Fabliaux
de Le Grand d'Aussy.

Muet n'étoit; elle, sourde non plus;

Dont il avint qu'il sauta par-dessus

Ces longs soupirs et tout ce vain martyre.
Se sentir pris , parler, être écouté ,
Ce fut tout un; car la difficulté
Ne gisoit pas à plaire à cette belle :
Pinuce était gentilhomme bien fait;
Et jusque-là la fille n'avait fait
Grand cas des gens de même étoffe qu'elle :
Non qu'elle crût pouvoir changer d'état,
Mais elle avait, nonobstant son jeune âge,
Le cœur trop haut, le goût trop délicat,
Pour s'en tenir aux amours de village.
Colette donc (ainsi l'on l'appeloit),
En mariage à l'envi demandée,
Rejetoit l'un, de l'autre ne vouloit,
Et n'avait rien que Pinuce en l'idée.
Longs pourparlers avecque son amant
N'étoient permis; tout leur faisait obstacle.
Les rendez-vous et le soulagement
Ne se pouvoient, à moins que d'un miracle.
Cela ne fit qu'irriter leurs esprits.

Ne gênez point, je vous en donne avis,
Tant vos enfants , ô vous , pères et mères ;
Tant vos moitiés, vous, époux et maris :
C'est où l'amour fait le mieux ses affaires.
Pinuccio, certain soir qu'il faisoit
Un temps fort brun, s'en vient, en compagnie
D'un sien ami , dans cette hôtellerie
Demander gîte. On lui dit qu'il venoit
Un peu trop tard, a Monsieur, ajouta l'hôte ,
Vous savez bien comme on est à l'étroit
Dans ce logis; tout est plein jusqu'au toit :
Mieux vous vaudroit passer outre , sans faute ;
Ce gîte n'est pour gens de votre état.
— • N'avez-vous point encor quelque grabat ,

LE BERCEAU

Reprit l'amant, quelque coin de réserve? » L'hôte repart : « 11 ne nous reste plus Que notre chambre, où deux lits sont tendus; Et de ces lits il n'en est qu'un qui serve Aux survenants; l'autre, nous l'occupons. Si vous voulez coucher de compagnie , Vous et monsieur, nous vous hébergerons. » Pinuce dit : <t Volontiers; je

vous prie Que l'on nous serve à manger au plus tôt? » Leur repas fait, on les conduit en haut.

Pinuccio, sur l'avis de Colette,
Marque de l'œil comme la chambre est faite :
Chacun couché, pour la belle, on mettoit
Un lit de camp ; celui de l'hôte étoit
Contre le mur, attendant de la porte ;
Et l'on avoit placé de même sorte,
Tout vis-à-vis, celui du survenant;
Entre les deux, un berceau pour l'enfant,
Et toutefois plus près du lit de l'hôte.
Cela fit faire une plaisante faute
A cet ami qu' avoit notre galant.
Sur le minuit, que l'hôte apparemment
Devoit dormir, l'hôtesse en faire autant,
Pinuccio, qui n'attendoit que l'heure,
Et qui comptoit les moments de la nuit ,
Son temps venu, ne fait longue demeure²,
Au lit de camp s'en va droit et sans bruit.
Pas ne trouva la pucelle endormie ,

J'en jurcrois. Colette apprit un jeu

Qui, comme on sait, lasse plus qu'il n'eimuie.

Trêve se fit; mais elle dura peu ;

Larcins d'amour ne veulent longue pause.

1 Les lits étaient enfermée dans des tentures ou rideau* ; d'où l'expression : tendre un lit. — 2 Attente, séjour dans son lit

Tout à merveille alloit au lit de camp , Quand cet ami qu'avoit notre galant, Pressé d'aller mettre ordre à quelque chose Qu'honnêtement exprimer je ne puis, Voulut sortir, et ne put ouvrir l'huis¹, Sans enlever le berceau de sa place, L'enfant avec, qu'il mit près de leur lit; Le détourner auroit fait trop de bruit. Lui revenu, près de l'enfant il passe, Sans qu'il daignât le remettre en son lieu ; Puis se recouche , et quand il plut à Dieu Se rendormit. Après un peu d'espace, Dans le logis je ne sais quoi tomba.

Le bruit fut grand; l'hôtesse s'éveilla; Puis alla voir ce que ce pouvoit être. A son retour, le berceau la trompa.

Ne le trouvant joignant le lit du maître ; a Saint Jean ! dit-elle en soi-même aussitôt , J'ai pensé faire une étrange bévue :

Près de ces gens je me suis, peu s'en faut, Remise au lit en chemise ainsi nue.

G'étoit pour faire un bon charivari!

Dieu soit loué que ce berceau me montre

Que c'est ici qu'est couché mon mari! »

Disant ces mots, auprès de cet ami,

Elle se met. Fol ne fut, n'étourdi²,
Le compagnon, dedans un tel rencontre³;
La mit en œuvre , et , sans témoigner rien ,
Il fit l'époux; mais il le fit trop bien.
Trop bien! je faux⁴, et c'est tout le contraire,
Il le fit mal ; car qui le veut bien faire

¹ L'issue, la porte. On dit encore huisserie en parlant de l'encadrement d'une porte. — ² Ni étourdi. Les vieux poètes élidaient ne, qui remplaçait ni. — ³ Ce mot est masculin dans les vieux conteurs; de l'italien rincontro. — ⁴ Je me trompe.

LE BERCEAU

Doit en besogne aller plus doucement.

Aussi, l'hôtesse eut quelque étonnement.

« Qu'a mon mari? dit-elle; et quelle joie Le fait agir en homme de vingt ans?

Prenons ceci, puisque Dieu nous l'envoie; Nous n'aurons pas toujours tel passe-temps. » Elle n'eut dit ces mots entre ses dents, Que le galant recommence la fête.

La dame étoit de bonne emplette encor.¹ ; J'en ai, je crois, dit un mot dans l'abord : Chemin faisant, c' étoit fortune honnête.

Pendant cela, Colette, appréhendant

D'être surprise avecque son amant,
Le renvoya, le jour venant à poindre.
Pinucio, voulant aller rejoindre
Son compagnon , tomba tout de nouveau
Dans cette erreur que causoit le berceau,
Et, pour son lit, il prit le lit de l'hôte.
Il n'y fut pas, qu'en abaissant sa voix
(Gens trop heureux font toujours quelque faute) :
« Ami, dit-il, pour beaucoup je voudrois
Te pouvoir dire à quel point va ma joie.
Je te plains fort que le ciel ne t'envoie
Tout maintenant même bonheur qu'à moi.
Ma foi ! Colette est un morceau de roi.
Si tu savois ce que vaut cette fille !
J'en ai bien vu , mais de telle, entre nous,
il n'en est point. C'est bien le cuir plus doux,
Le corps mieux fait , la taille plus gentille ;
Et des tétons ! Je ne te dis pas tout.
Quoi qu'il en soit, avant que d'être au bout,
Gaillardement six postes se sont faites ;

Six de bon compte, ci ce ne sont sornettes, s

¹ C'est-à-dire : valait encore son prix.

D'un tel propos l'hôte tout étourdi, D'un ton confus, gronda quelques paroles. L'hôtesse dit tout bas à cet ami, Qu'elle prenoit toujours pour son mari : « Xe reçois plus chez toi ces têtes folles; N'entends-tu point comme ils sont en débat? » En son séant, l'hôte, sur son grabat, S'étant levé, commence à faire éclat :

a Gomment! dit-il d'un ton plein de colère, Vous veniez donc ici pour cette affaire ! Vous l'entendez ! Et je vous sais bon gré De vous moquer encor comme vous faites! Prétendez-vous, beau monsieur que vous êtes, En demeurer quitte à si bon marché?

Quoi! ne tient-il qu'à honnir des familles? Pour vos ébats, nous nourrirons nos filles? J'en suis d'avis! Sortez de ma maison : Je jure Dieu que j'en aurai raison.

Et toi, coquine , il faut que je te tue! »

A ce discours proféré brusquement, Pinucio , plus froid qu'une statue , Resta sans pouls, sans voix, sans mouvement. Chacun se tut l'espace d'un moment.

Colette entra dans des peurs nonpareilles. L'hôtesse , ayant reconnu son erreur, Tint quelque temps le loup par les oreilles¹. Le seul ami se souvint , par bonheur, De ce berceau, principe de la chose. Adressant donc à Pinuce sa voix :

t T'en tiendras-tu, dit-il, une autre fois? T'ai-je averti que le vin seroit cause De ton malheur? Tu sais que, quand tu bois ,

¹ C'est-à-dire : hésita sur le parti à prendre, expression pic verbale empruntée au latin : tenet lupum auribus.

Toute la nuit tu cours , tu te démènes ,
Et vas contant mille chimères vaines,
Que tu te mets dans l'esprit en dormant !...
Reviens au lit? » Pinuce , au même instant ,
Fait le dormeur, poursuit le stratagème ,
Que le mari prit pour argent comptant.
Il ne fut pas jusqu'à l'hôtesse même,
Qui n'y voulût aussi contribuer :
Près de sa fille elle alla se placer ;
Et dans ce poste elle se sentit forte :
« Par quel moyen , comment , de quelle sorte ,
S'écria-t-elle, auroit-il pu coucher
Avec Colette, et la déshonorer?
Je n'ai bougé toute nuit d'auprès d'elle :
Elle n'a fait ni pis ni mieux que moi.
Pinuccio nous l'alloit donner belle! »
L'hôte reprit : « C'est assez; je vous croi. »
On se leva, ce ne fut pas sans rire;
Car chacun d'eux en avoit sa raison.
Tout fut secret ; et quiconque eut du bon ,

Par-devers soi le garda sans rien dire.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE '

Un roi lombard... (les rois de ce pays Viennent souvent s'offrir à ma mémoire) Ce dernier-ci , dont parle en ses écrits Maître Boccace , auteur de cette histoire , Portoit le nom d'Agiluf en son temps.

1 Decamerone, giornata m, novella 2.

II épousa Teudelingue la belle,

Veuve du roi dernier mort sans enfants ,

Lequel laissa l'état sous la tutelle

De celui-ci, prince sage et prudent.

Nulle beauté n'étoit alors égale

A Teudelingue ; et la couche royale ,

De part et d'autre, étoit assurément

Aussi complète, autant bien assortie,

Qu'elle fut onc , quand messer¹ Gupidon

En badinant fit .choir de son brandon ,

Chez Agiluf, droit dessus l'écurie,

Sans prendre garde, et sans se soucier

En quel endroit ; dont avecque furie

Le feu se prit au cœur d'un muletier.

Ce muletier étoit homme de mine ,
Et démentoit en tout son origine ,
Bien fait et beau, même ayant du bon sens.
Bien le montra; car, s' étant de la reine
Amouraché , quand il eut quelque temps
Fait ses efforts et mis toute sa peine
Pour se guérir, sans pouvoir rien gagner,
Le compagnon fit un tour d'homme habile.
Maître ne sais meilleur pour enseigner
Que Cupidon; l'âme la moins subtile,
Sous sa férule*, apprend plus en un jour,
Qu'un maître es arts en dix ans aux écoles
Aux plus grossiers, par un chemin bien court,
Il sait montrer les tours et les paroles.
Le présent conte en est un bon témoin.
Notre amoureux ne songeoit , près ni loin ,
Dedans l'abord², à jouir de sa mie³.

1 Messire ; c'est l'italien messcre. — 2 Dès l'abord. — •" Les vieux poètes et conteurs écrivaient s' amie, pour son amie, et m amie pour mon amie; au dix-septième siècle, on a écrit, par igno-

rance, sa mie et ma mie; le mot mie est entré alors dans la langue familière.

Se déclarer de bouche ou par écrit N'étoit pas sûr. Si¹ se mit dans l'esprit, Mourût ou non, d'en passer son envie, Puisque aussi bien plus vivre ne pouvoit; Et, mort pour mort, toujours mieux lui valoit, Auparavant que sortir de la vie , Éprouver tout, et tenter le hasard.

L'usage étoit chez le peuple lombard, Que quand le roi , qui faisoit lit à part , Comme tous font², vouloit avec sa femme Aller coucher, seul il se présentait Presque en chemise, et sur son dos n'avoit Qu'une simarrez : à la porte il frappoit Tout doucement; aussitôt une dame Ouvroit sans bruit; et le roi lui meltoit Entre les mains la clarté qu'il portoit, Clarté n'ayant grand'lucur ni grand'flamme. D'abord la dame éteignoit, en sortant, "Cette clarté ; c' étoit le plus souvent Une lanterne , ou de simples bougies.

Chaque royaume a ses cérémonies.

Le muletier remarqua cellerci , Ne manqua pas de s'ajuster ainsi; Se présenta comme c' étoit l'usage, S' étant caché quelque peu le visage.

La dame ouvrit, dormant plus d'à demi.

Nul cas n'étoit à craindre en l'aventure, Fors⁴ que le roi ne vînt pareillement.

Mais, ce jour-là, s' étant heureusement Mis à chasser, force étoit que nature Pendant la nuit cherchât quelque repos.

¹ Ainsi, donc. — ² La Fontaine aurait dû savoir purlant que Louis XIV partagea très- scrupuleusement le lit de la reine, tant

qu'elle vécut. — 3 Robe de chambre. — * Hors, hormis; du latin fors.

Le muletier, frais, gaillard et dispos, Et parfumé, se coucha sans rien dire.

Un autre point, outre ce qu'avons dit, C'est qu'Agiluf , s'il avoit en l'esprit Quelque chagrin, soit touchant son empire, Ou sa famille , ou pour quelque autre cas , Ne sonnoit mot en prenant ses ébats.

A tout cela Teudelingue étoit faite.

Notre amoureux fournit plus d'une traite (Un muletier, à ce jeu, vaut trois rois) ' , Dont Teudelingue entra par plusieurs fois En pensement-, et crut que la colère Rendoit le prince , outre son ordinaire , Plein de transport, et qu'il n'y songeoit pas. En ses présents le ciel est toujours juste; II ne départ à gens de tous états Mêmes talents. Un empereur auguste A les vertus propres pour commander; Un magistrat sait les points décider; Au jeu d'amour le muletier fait rage.

Chacun son fait; nul n'a tout en partage.

Notre galant, s' étant diligente, Se retira, sans bruit et sans clarté, Devant l'aurore. Il en sortoit à peine, Lorsque Agiluf alla trouver la reine , Voulut s'ébattre et l'étonna bien fort.

« Certes, monsieur, je sais bien, lui dit-elle,

1 La Fontaine se souvient de l'épigramme de Cl. Marot, laquelle se termine ainsi :

Six et sept fois, ce n'est point le mestier D'homme d'honneur, c'est pour un muletier

(T. III, p. 197 de l'édit. de Lenglet du Fresnoy.)

2 En pensée.

3 Éditions de 1668 :

Un avocat sait les points décider.

Que vous avez pour moi beaucoup de zèle ; Mais , de ce lieu ,
vous ne faites encor Que de sortir : même, outre l'ordinaire En
avez pris, et beaucoup plus qu'assez. Pour Dieu, monsieur, je
vous prie, avisez Que ne soit trop ; votre santé m'est chère. »

Le roi fut sage , et se douta du tour,

Ne sonna mot r descendit dans la cour,

Puis de la cour entra dans l'écurie,

Jugeant en lui que le cas provenoit

D'un muletier, comme l'on lui parloit.

Toute la troupe étoit lors endormie ,

Fors le galant, qui trembloit pour sa vie.

Le roi n'avoit lanterne ni bougie :

En tâtonnant, il s'approcha de tous;

Crut que l'auteur de cette tromperie

Se connoîtroit au battement du poulx.

Point ne faillit dedans sa conjecture ;

Et le second qu'il tâta d'aventure

Etoit son homme, à qui d'émotion,
Soit pour la peur, ou soit pour l'action,
Le cœur battoit, et le pouls tout ensemble.
Ne sachant pas où devoit aboutir
Tout ce mystère , il feignoit de dormir.
Mais quel sommeil! Le roi, pendant qu'il tremble,
En certain coin va prendre des ciseaux
Dont on coupoit le crin à ses chevaux.
a Faisons, dit-il, au galant une marque,
Pour le pouvoir demain connoître mieux, »
Incontinent , de la main du monarque ,
Il se sent tondre. Un toupet de cheveux
Lui fut coupé , droit vers le front du sire ;
Et, cela fait, le prince se retire.
Il oublia de serrer le toupet ;
Dont le galant s'avisa d'un secret
Qui d'Agiluf gâta le stratagème.

Le muletier alla, sur l'heure même, En pareil lieu tondre ses
compagnons.

Le jour venu , le roi vit ces garçons Sans poil au front. Lors le
prince , en son âme : a Qu'est ceci donc? Qui croiroit que ma

femme Auroit été si vaillante au déduit¹?

Quoi ! Tcudelingue a-t-elle cette nuit Fourni d'ébats à plus de quinze ou seize? » Autant en vit, vers le front, de tondus, e Or bien, dit-il, qui l'a fait, si² se taise : Au demeurant , qu'il n'y retourne plus ! »

XOUVKLLK TIREE DE BOCGACG

Beaucoup de gens ont une ferme foi Pour les brevets⁴, oraisons et paroles : Je me ris d'eux; et je tiens, quant à moi , Que tous tels sorts sont recettes frivoles : Frivoles sont, c'est sans difficulté.

Bien est-il vrai qu'auprès d'une beauté Paroles ont des vertus nonpareilles ; Paroles font en amour des merveilles :

Tout cœur se laisse à ce charme amollir. De tels brevets je veux bien me servir; Des autres, non. Voici pourtant un conte

1 Plaisir d'amour. — 2 Dans le sens du latin sic, ainsi, donc, partant. — 3 Decamerone, giornata n, novella 2. — " Talismans , amulettes.

Où l'oraison de monsieur saint Julien¹ A Renaud d'Ast produisit un grand bien. S'il ne l'eût dite , il eût trouvé mécompte A son argent, et mal passé la nuit.

Il s'en alloit devers Château-Guillaume²,

Quand trois quidams (bonnes gens, et sans bruit³,

Ce lui sembloit, tels qu'en tout un royaume

Il n'auroit cru trois aussi gens de bien) ;

Quand n'ayant, dis-je, aucun soupçon de rien,
Ces trois quidams , tout pleins de courtoisie ,
Après l'abord, et l'ayant salué
Fort humblement : a Si notre compagnie ,
Lui dirent-ils , vous pouvoit être à gré ,
Et qu'il vous plût achever cette traite
Avecque nous, ce nous seroit honneur.
En voyageant, plus la troupe est complète,
Mieux elle vaut, c'est toujours le meilleur.
Tant de brigands infestent la province ,
Que l'on ne sait à quoi songe le prince
De le souffrir. Mais , quoi ! les mal-vivants
Seront toujours. » Renaud dit à ces gens,
Que volontiers. Une lieue étant faite,
Eux discourant, pour tromper le chemin,
De chose et d'autre, ils tombèrent enfin
Sur ce qu'on dit de la vertu secrète
De certains mots, caractères, brevets,
Dont les aucuns ont de très-bons effets;
Comme de faire aux insectes la guerre ,

1 Suivant la légende , saint Julien , pour expier un crime involontaire, s'était dévoué à héberger chez lui tous les passants. Il devint, par cette raison, le patron des voyageurs, qui avaient coutume de dire l'oraison de saint Julien avant de se mettre en route. — 2 Castel Guiglielmo , petite ville voisine de Ferrare, sur la route de Vérone. — 3 C'est-à-dire : qui n'avaient jamais fait parler d'eux.

Charmer les loups , conjurer le tonnerre , Ainsi du reste ; où , sans pact * ni demi (De quoi l'on soit pour le moins averti), L'on se guérit, l'on guérit sa monture, Soit du farcin , soit de la mé-marchure² , L'on fait souvent ce qu'un bon médecin Ne sauroit faire avec tout son latin.

Ces survenants , de mainte expérience, Se vantoient tous ; et Renaud , en silence , Les écoutoit. a Mais, vous, ce lui dit-on, Savez-vous point aussi quelque oraison?

— De tels secrets, dit-il, je ne me pique , Comme homme simple et qui vis à l'antique. Bien vous dirai qu'en allant par chemin, J'ai certains mots que je dis au matin, Dessous le nom d'oraison ou d'antienne

De saint Julien, afin qu'il ne m'avienne De mal gîter; et j'ai même éprouvé, Qu'en y manquant, cela m'est arrivé.

J'y manque peu : c'est un mal que j'évite Par-dessus tous, et que je crains autant.

— Et ce matin, monsieur, l'avez-vous dite? Lui repartit l'un des trois en riant.

— Oui , dit Renaud. — Or bien , répliqua l'autre , Gageons un peu quel sera le meilleur,

Pour cejourd'hui, de mon gîte ou du vôtre?»

Il faisoit lors un froid plein de rigueur; La nuit de plus étoit fort approchante , Et la couchée encore assez distante.

Renaud reprit : « Peut-être , ainsi que moi , Vous servez-vous de ces mots en voyage?

1 Pour pacte , par licence poétique. Sans pacte ni demi signifie
• sans aucune espèce de pacte. — 2 Foulure ou entorse

— Point, lui dit l'autre; et vous jure ma foi, Qu'invoquer saints n'est pas trop mon usage : Mais si je perds, je le pratiquerai.

— En ce cas-là, volontiers gagerai, Reprit Renaud , et j'y tnet-trois ma vie , Pourvu qu'alliez en quelque hôtellerie; Car je n'ai là nulle maison d'ami.

Nous mettrons donc cette clause au pari, Poursuivit-il, si l'avez agréable :

C'est la raison. » L'autre lui répondit ; il J'en suis d'accord; et gage votre habit, Votre cheval, la bourse au préalable; Sûr de gagner, comme vous allez voir. »

Renaud dès lors put bien s'apercevoir Que son cheval avoit changé d'étable¹.

Mais quel remède? En côtoyant un bois, Le parieur, ayant changé de voix :

« Ça , descendez , dit-il , mon gentilhomme ; Votre oraison vous fera bon besoin ; Château-Guillaume est encore un peu loin.
» Fallut descendre. Ils lui prirent, en somme , Chapeau , casaque , habit , bourse et cheval , Rottes aussi. « Vous n'aurez tant de

mal D'aller à pied? » lui dirent les perfides. Puis , de chemin (sans qu'ils prissent de guides) Changeant tous trois , ils furent aussitôt Perdus de vue ; et le pauvre Renaud , En caleçons , en chausses , en chemise , Mouillé, fangeux, ayant au nez la bise, Va tout dolent , et craint avec raison Qu'il n'ait, ce coup², malgré son oraison, Très-mauvais gîte; hormis qu'en sa valise

1 Locution proverbiale signifiant que les choses avaient changé de face. — 2 Cette fois,

Il espéroit : car il est à noter, Qu'un sien valet, contraint de s'arrêter Pour faire mettre un fer à sa monture , Devoit le joindre. Or il ne le fit pas , Et ce fut là le pis de l'aventure :

Le drôle , ayant vu de loin tout le cas (Gomme valets souvent ne valent guères), Prend à côté, pourvoit à ses affaires, Laisse son maître, à travers champs s'enfuit, Donne des deux, gagne devant la nuit Château-Guillaume , et dans l'hôtellerie La plus fameuse , enfin la mieux fournie , Attend Renaud près d'un foyer ardent, Et fait tirer du meilleur cependant.

Son maître étoit jusqu'au cou dans les boues ; Pour en sortir, avoit fort à tirer.

Il acheva de se désespérer, Lorsque la neige, en lui donnant aux joues, Vint à flocons, et le vent, qui fouettoit. Au prix du mal que le pauvre homme avoit, Gens que l'on pend sont sur des lits de roses. Le sort se plaît à dispenser les choses De la façon; c'est tout mal ou tout bien : Dans ses faveurs, il n'a point de mesures : Dans son courroux, de même, il n'omet rien Pour nous mater : témoin les aventures Qu'eut cette nuit Renaud, qui n'arriva Qu'une heure après qu'on eut fermé la porte¹. Du pied du mur, enfin, il s'approcha; Dire comment, je n'en sais pas la sorte. Son

bon destin, par un très-grand hasard, Lui fit trouver une petite
avance Qu' avoit un toit; et ce toit faisoit part2

1 C'est la porte ou poterne de la ville — 2 Partie.

D'une maison voisine du rempart.

Renaud, ravi de ce peu d'allégeance,

Se met dessous. Un bonheur, comme on dit,

Ne vient point seul. Quatre ou cinq brins de paille

Se rencontrant, Renaud les étendit.

« Dieu soit loué ! dit-il , voilà mon lit. »

Pendant cela, le mauvais temps l'assaille

De toutes parts : il n'en peut presque plus.

Transi de froid , immobile et perclus ,

Au désespoir bientôt il s'abandonne,

Claque des dents , se plaint , tremble et frissonne

Si hautement, que quelqu'un l'entendit.

Ce quelqu' un-là, c'étoit une servante;

Et sa maîtresse , une veuve galante

Qui demouroit au logis que j'ai dit;

Pleine d'appas, jeune, et de bonne grâce.

Certain marquis , gouverneur de la place ,

L'entretenoit : et, de peur d'être vu,
Troublé, distrait, enfin interrompu
Dans son commerce au logis de la dame ,
Il se rendoit souvent chez cette femme
Par une porte aboutissante aux champs ;
Alloit, vënoit, sans que ceux de la ville
En sussent rien, non pas même ses gens.
Je m'en étonne ; et tout plaisir tranquille
N'est d'ordinaire un plaisir de marquis :
Plus il est su, plus il leur semble exquis.

Or il avint que la même soirée Où notre Job , sur la paille
étendu , Tenoit déjà sa lin tout assurée, Monsieur étoit de ma-
dame attendu, Le souper prêt, la chambre bien parée; Bons res-
taurants, champignons et ragoûts, Bains et parfums , matelas
blancs et mous , Vins du coucher; toute l'artillerie

De Cupidon, non pas le langoureux,
Mais celui-là qui n'a fait en sa vie
Que de bons tours, le patron des heureux,
Des jouissants. Etant donc la donzelle
Prête à bien faire, avint que le marquis
Ne put venir. Elle en reçut l'avis

Par un sien page : et de cela la belle
Se consola : tel étoit leur marché.
Renaud y gagne ; il ne fut écouté
Plus d'un moment, que, pleine de bonté,
Cette servante , et confite en tendresse ,
Par aventure , autant que sa maîtresse ,
Dit à la veuve : a Un pauvre souffreteux
Se plaint là-bas ; le froid est rigoureux ;
Il peut mourir : vous plaît-il pas, madame,
Qu'en quelque coin l'on le mette à couvert?
— Oui , je le veux, répondit cette femme.
Ce galetas, qui de rien ne nous sert,
Lui viendra bien i : dessus quelque couchette
Vous lui mettrez un peu de paille nette ;
Et là-dedans il faudra l'enfermer :
De nos reliefs 2 vous le ferez souper
Auparavant, puis l'enverrez coucher. »
Sans cet arrêt, c' étoit fait de la vie
Du bon Renaud. On ouiTe; il remercie,
Dit qu'on l'avait retiré du tombeau,

Conte son cas, reprend force et courage :

Il étoit grand, bien fait, beau personnage,

Ne sembloit même homme en amour nouveau,

Quoiqu'il fût jeune. Au reste, il avoit honte

De sa misère et de sa nudité :

L'Amour est nu, mais il n'est pas crotté.

1 II faut sous-entendre à point, à propos. — - Restes; da latin
relinquere.

Renaud dedans, la chambrière monte,

Et va conter le tout de point en point.

La dame dit : « Regardez si j'ai point

Quelque habit d'homme encor dans mon armoire?

Car feu monsieur en doit avoir laissé.

— Vous en avez, j'en ai bonne mémoire. ■ »

Dit la servante. Elle eut bientôt trouvé

Le vrai ballot. Pour plus d'honnêteté,

La dame, ayant appris la qualité

De Renaud d'Ast (car il s'étoit nommé),

Dit qu'on le mît au bain chauffé pour elle.

Gela fut fait ; il ne se fit prier.

On le parfume , avant que l'habiller.
Il monte en haut , et fait à la donzelle
Son compliment, comme homme bien appris.
On sert enfin le souper du marquis.
Renaud mangea tout ainsi qu'un autre homme ;
Même un peu mieux, la chronique le dit :
On peut à moins gagner de l'appétit.
Quant à la veuve , elle ne fit , en somme ,
Que regarder, témoignant son désir;
Soit que déjà l'attente du plaisir
L'eût disposée, ou soit par sympathie,
Ou que la mine ou bien le procédé
De Renaud d'Ast eussent son cœur touché.
De tous côtés se trouvant assaillie ,
Elle se rend aux semonces 1 d'Amour.
« Quand je ferai, disoit-elle, ce tour,
Qui Tira dire? il n'y va rien du nôtre :
Si le mari est quelque peu trompé ,
Il le mérite, et doit l'avoir gagné
Ou gagnera; car c'est un bon apôtre.

Homme pour homme, et péché pour péché,

Autant me vaut celui-ci que cet autre. »

1 Invitations , sollicitations.

Renaud n'étoit si neuf, qu'il ne vît bien Que l'oraison de monsieur saint Julien Feroit effet, et qu'il auroit bon gîte. Lui hors de table, on dessert au plus vite. Les voilà seuls , et , pour le faire court , En beau début. La dame s'étoit mise En un habit à donner de l'amour.

La négligence , à mon gré si requise , Pour celte fois fut sa dame d'atour :

Point de clinquant; jupe simple et modeste , Ajustement moins superbe que leste; Un mouchoir noir, de deux grands doigts trop court; Sous ce mouchoir ne sais quoi fait au tour : Par là Renaud s'imagina le reste.

Mot n'en dirai; mais je n'omettrai point Qu'elle était jeune, agréable et touchante, Blanche surtout, et de taille avenante, Trop ni trop peu de chair et d'embonpoint. A cet objet, qui n'eût eu l'âme émue?

Qui n'eût aimé? qui n'eût eu des désirs? Un philosophe , un marbre , une statue , Auroient senti comme nous ces plaisirs.

Elle commence à parler la première , Et fait si bien, que Renaud s'enhardit. il ne savoit comme entrer en matière , Mais, pour l'aider, la marchande 1 lui dit : k Vous rappelez en moi la souvenance D'un qui s'est vu mon unique souci; Plus je vous vois, plus je crois voir aussi L'air et le port, les yeux, la remembrance 2

De mon. époux : que Dieu lui fasse paix! Voilà sa bouche, et voilà tous ses traits. » Renaud reprit : « Ce m'est beaucoup de gloire.

1 Ce mot est pris flans le sens d'une femme galante , qui se vend en gros et en détail. — 2 Ressemblance, souvenir, image

Mais vous, madame, à qui ressemblez-vous?

A nul objet; et je n'ai point mémoire

D'en avoir vu qui m'ait semblé si doux.

Nulle beauté n'approche de la vôtre.

Or me voici, d'un mal, chu dans un autre!

Je transissois : je brûle maintenant.

Lequel vaut mieux? » La belle, l'arrêtant,

S'humilia, pour être contredite :

C'est une adresse, à mon sens, non petite.

Renaud poursuit , louant par le menu

Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il n'a point vu,

Et qu'il verroit volontiers, si la belle

Plus que de droit ne se montrait cruelle.

a Pour vous louer, comme vous méritez,

Ajouta-t-il, et marquer les beautés

Dont j'ai la vue avec le cœur frappée

(Car près de vous l'un et l'autre s'ensuit),

Il faut un siècle, et je n'ai qu'une nuit,
Qui pourroit être encor mieux occupée. »
Elle sourit; il n'en fallut pas plus.
Renaud laissa les discours superflus :
Le temps est cher en amour comme en guerre
Homme mortel ne s'est vu sur la terre
De plus heureux ; car nul point n'y manquoit.
On résista tout autant qu'il falloit,
Ni plus ni moins, ainsi que chaque belle
Sait pratiquer, pucelle ou non pucelle.
Au demeurant, je n'ai pas entrepris
De raconter tout ce qu'il obtint d'elle;
Menu détail, baisers donnés et pris,
La petite oie¹, enfin ce qu'on appelle,
En bon françois, les préludes d'amour;

1 Métaphore tirée du langage des marchands de volailles, qui nomment petite oie le cou, les bouts d'ailles, et, en quelque sorte , tous les accessoires d'une volaille.

Car l'un et l'autre y savoient plus d'un tour.
Au souvenir de l'état misérable
Où s'étoit vu le pauvre voyageur,

On lui iaisoit toujours quelque faveur.
a Voilà, disoit la veuve charitable,
Pour le chemin; voici pour les brigands;
Puis pour la peur, puis pour le mauvais temps ! »
Tant, que le tout pièce à pièce s'efface.
Qui ne voudroit se racquitter ainsi?
Conclusion , que Renaud , sur la place ,
Obtint le don d'amoureuse merci.¹
Les doux propos recommencent ensuite,
Puis les baisers, et puis la noix confite².
On se coucha. La dame, ne voulant
Qu'il s'allât mettre au lit de sa servante ,
Le mit au sien; ce fut fait prudemment,
En femme sage, en personne galante.
Je n'ai pas su ce qu'étant dans le lit
Ils avoient fait; mais, comme avec l'habit
On met à part certain reste de honte³,
Apparemment le meilleur de ce conte
Entre deux draps pour Renaud se passa :
Là, plus à plein, il se récompensa

Du mal souffert, de la perte arrivée.
De quoi s' étant la veuve bien trouvée,
Il fut prié de la venir revoir,
Mais en secret, car il falloit pourvoir⁴
Au gouverneur. La belle , non contente
De ces faveurs , étala son argent.
Renaud n'en prit qu'une somme bastante⁵
Pour regagner son logis promptement.
Il s'en va droit à cette hôtellerie

La dernière faveur de l'amour. — 2 Le jeu de la langue dans un
baiser amoureux. — 3 « Oubliez-vous qu'une femme dépose sa
pudeur avec ses vêtements? » • (Hérodote, liv. I, 8.) — 4 Prendre
garde, aviser, prévoir. — 3 Suffisante; de l'italien bastante.

L'ORAI*SO*i\ DE SAINT JULIEN. 93

Où son valet étoit encore au lit.
Renaud le rosse , et puis change d'habit ,
Ayant trouvé sa valise garnie.
Pour le combler, son bon destin voulut
Qu'on attrapât les quidams¹ ce jour même.
Incontinent chez le juge il courut.
Il faut user de diligence extrême

En pareil cas ; car le greffe tient bon ,
Quand une fois il est saisi des choses ;
C'est proprement la caverne au lion² :
Rien n'en revient; là les mains ne sont closes
Pour recevoir; mais pour rendre, trop bien :
Fin celui-là, qui n'y laisse du sien.
Le procès fait, une belle potence ,
A trois côtés , fut mise en plein marché :
L'un des quidams harangua l'assistance
Au nom de tous ; et le trio branché³
Mourut contrit et fort bien confessé.
Après cela, doutez de la puissance
Des oraisons! dira quelqu'un de ceux
Dont j'ai parlé : trois gens, par-devers eux ,
Ont un roussin et nombre de pistoles.
Qui n'auroit cru ces gens-là fort chanceux?
Aussi, font-ils florès et caprioles⁴,
(Mauvais présage), et tout gais et joyeux⁵
Sont sur le point de partir leur chevance⁶,
Lorsqu'on les vient prier d'une autre danse⁷.

1 C'est-à-dire les voleurs. — 2 Allusion à la fable xiv du livre VI. — 3 Attaché aux branches de la croix ou du gibet. — 4 Pour cabrioles, gentillesse, folâtreries; du latin capreolus , jeune chevreau.

5 Dans l'édition de 1685, les six vers qui précèdent sont retranchés et remplacés seulement par celui-ci : Des oraisons ! ces gens gais et joyeux.

G Partager leur richesse, leur avoir; du bas latin chevancia.

7 C'est-à-dire : la dause des pendus.

En contr'éctiange¹, un pauvre malheureux S'en va périr, selon toute apparence, Quand sous la main lui tombe une beauté , Dont un prélat se seroit contenté. Il recouvrera son argent, son bagage, Et son cheval , et tout son équipage ; Et, grâce à Dieu et monsieur saint Julien, Eut une nuit qui ne lui coûta rien².

NOUVELLE TIRÉE DES CONTES DE LA REINE DE NAVARRE

Boccace n'est le seul qui me fournit :

Je vas parfois en une autre boutique.

Il est bien vrai que ce divin esprit

Plus que pas un me donne de pratique :

Mais, comme il faut manger de plus d'un pain¹,

Je puise encore en un vieux magasin ,

Vieux, des plus vieux, où Nouvelles nouvelles

Sont jusqu'à cent⁵ bien déduites et belles

Pour la plupart, et de très-bonne main.

Pour cette fois , la reine de Navarre ,

D'un c'étoit moi, naïf autant que rare,

1 Au contraire , en revanche.

2 Édition de 1668 :

Eut un souper qui ne lui coûta rien.

3 L'Heptameron des Nouvelles de Marguerite de Valois,
7^e oyné de Navarre , cinquième journée , nouvelle 5.

4 Édition de 1666 et de 1685 :

Mais , comme il faut goûter de plus d'un pain. Cette expres-
sion proverbiale signifie: il faut varier ses plaisirs.

5 Les Cent Nouvelles nouvelles, dites de Louis XI, rédigées oar
Antoine de la Sale.

LA SERVANTE JUSTIFIEE. 95

Entretiendra dans ces vers le lecteur.

Voici le fait, quiconque en soit l'auteur¹ :

J'y mets du mien selon les occurrences;

C'est ma coutume; et, sans telles licences,

Je quitterois la charge de conteur.

Un homme donc avoit helle servante :
Il la rendit au jeu d'amour savante.
Elle étoit fille à hien armer² un lit,
Pleine de suc et donnant appétit ;
Ce qu'on appelle en françois bonne robe³.
Par un beau jour, cet homme se dérobe
D'avec sa femme, et, d'un très grand matin,
S'en va trouver sa servante au jardin.
Elle faisoit un bouquet pour madame :
C étoit sa fête. Or, voyant de la femme /j
Le bouquet fait, il commence à louer
L'assortiment, tâche à s'insinuer.
S'insinuer, en fait de chambrière ,
C'est proprement couler sa main au sein⁵
Ce qui fut fait. La servante soudain
Se défendit; mais de quelle manière?
Sans rien gêter : c' étoit une façon
Sur le marché ; bien savoit sa leçon.
La belle prend les fleurs qu'elle avoit mises
En un monceau, les jette au compagnon.

Il la baisa pour en avoir raison,

1 La Fontaine s'est inspiré surtout du récit de la Reine de Navarre, mais il soupçonne que le livre des Cent Nouvelles nouvelles ipouvra.it bien n'être pas la source première du conte qu'il imite. — 2 C'est un terme de fauconnerie , qui veut dire garnir de chair. — s Galante, facile, bonne fille; de l'italien buona roba.

4 On lit dans toutes les anciennes éditions un vers faux que La Fontaine aura laissé subsister par pure distraction :

C'étoit sa fêle. Voyant donc de sa femme.

5 Equivoque sur le latin insinuare, qui veut dire en effet > vue lire la main au sein.

Tant et si bien , qu'ils en vinrent aux prises.

En cet étrif J , la servante tomba :

Lui, d'en tirer aussitôt avantage.

Le malheur fut que tout ce beau ménage

Fut découvert d'un logis près de là.

Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire :

Une voisine aperçut le mystère.

L'époux la vit, je ne sais pas comment.

« Nous voilà pris ! dit-il à sa servante ;

Notre voisine est languarde 2 et méchante ;

Mais ne soyez en crainte aucunement. »

Il va trouver sa femme en ce moment ;
Puis fait si bien, que, s' étant éveillée,
Elle se' lève; et, sur l'heure habillée,
Il continue à jouer son rôlet 3 ;
Tant, qu'à dessein d'aller faire un bouquet,
La pauvre épouse au jardin est menée.
Là, fut par lui procédé de nouveau.
Même débat , même jeu se commence :
Fleurs de voler, tétons d'entrer en danse.
Elle y prit goût; le jeu lui sembla beau.
Somme, que l'herbe en fut encor froissée.
La pauvre dame alla l'après-dînée
Voir sa voisine , à qui ce secret-là
Chargeoit le cœur : elle se soulagea
Tout dès l'abord. « Je ne puis, ma commère,
Dit cette femme avec un front sévère ,
Laisser passer, sans vous en avertir,
Ce que j'ai vu. Voulez-vous vous servir
Encor longtemps d'une fille perdue ?
A coups de pied, si j'étois que de vous,

Je l'envoierois ainsi qu'elle est venue.

Gomment ! elle est aussi brave 4 que nous !

1 Embarras , étreinte ; du bas latin estrivere. — 2 Bavarde , jouant de la langue. — 3 Rôle. — 4 Bien parée. Le peuple, sur-

LA SERVANTE JUSTIFIEE. 97

Or bien , je sais celui de qui procède Cette piaffe * : apportez-y remède , Tout au plus tôt ; car je vous avertis Que , ce matin , étant à la fenêtre , Ne sais pourquoi, j'ai vu, de mon logis, Dans son jardin votre mari paroître , Puis la galande ; et tous deux se sont mis A se jeter quelques fleurs à la tête. « Sur ce propos, l'autre l'arrêta coi :

k Je vous entends, dit-elle; c'étoit moi!

LA VOISINE

Voire 2 ! Ecoutez le reste de la fête : Vous ne savez où je veux en venir.

Les bonnes gens se sont pris à cueillir Certaines fleurs que baisers on appelle.

LA FEMME

C'est encor moi que vous preniez pour elle.

LA VOISINE

Du jeu des fleurs à celui des tétons , Ils sont passés : après quelques façons, A pleine main l'on les a laissé prendre.

LA FEMME

Et pourquoi non? C'étoit moi. Votre époux N'a-t-il donc pas les mêmes droits sur vous?

LA VOISINE

Cette personne enfin sur l'herbe tendre Est trébuchée; et, comme je le croi, Sans se blesser. Vous riez?

LA FEMME

C'étoit moi.

LA VOISINE

Un cotillon a paré la verdure.

tout celui des campagnes , emploie encore dans ce sens le mot brave. «C'est le brave du dialecte languedocien, «dit Walckenaer. — ' Luxe de toilette. — 2 Vraiment, vrai!

LA FEMME

C'étoit le mien.

LA VOISINE

Sans vous mettre en courroux, Qui le portoit, de la fille ou de vous? C'est là le point; car monsieur votre époux Jusques au bout a poussé l'aventure.

LA FEMME

Qui? C'étoit moi. Votre tête est bien dure.

LA VOISINE

Ah! c'est assez. Je ne m'informe plus;
J'ai pourtant l'œil assez bon, ce me semble :
J'aurois juré que je les avois vus
En ce lieu-là se divertir ensemble.
Mais excusez; et ne la chassez pas.

LA FEMME

Pourquoi chasser? J'en suis très-bien servie.

LA VOISINE

Tant pis pour vous! C'est justement le cas. Vous en tenez, ma commère m' amie M »

OU SONT DEUX NOUVELLES TIRÉES DE BoCCACE

Après bon vin, trois commères un jour S'entretenoient de leurs tours et prouesses.

¹ Dans l'édition de 1669, on trouve à la fin de ce conte une es-
pèce de proverbe populaire imprimé en lettres italiques : Baise ta
servante en un coin, Si tu ne veux baiser ta femme eu un jardin, i
Decamcrone, giornata vu, novell 8 et 9. Boccace a sans doulc imi-
té le vieux fabliau de Guérin , intitulé : La dame qui fait accroire à
son mari qu'il a rêvé.

Toutes avoient un ami par amour,

Et deux étoient au logis les maîtresses.
L'une disoit : « J'ai le roi des maris;
Il n'en est point de meilleur dans Paris.
Sans son congé, je ras partout m' ébattre :
Avec ce tronc *, j'en ferois un plus fin.
Il ne faut pas se lever trop matin
Pour lui prouver que trois et deux font quatre.
— Par mon serment! dit une autre aussitôt,
Si je l'avois, j'en ferois une étrenne ;
Car , quant à moi , du plaisir ne me chaut 2 ,
A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.
Votre époux va, tout ainsi qu'on le mène 3;
Le mien n'est tel, j'en rends grâces à Dieu.
Bien sauroit prendre et le temps et le lieu ,
Qui tromperoit à son aise un tel homme !
Pour tout cela, ne croyez que je chôme 4?
Le passe-temps en est d'autant plus doux;
Plus grand en est l'amour des deux parties.
Je ne voudrois contre aucune de vous,
Qui vous vantez d'être si bien loties,

Avoir troqué de galant ni d'époux. »

Sur ce débat, la troisième commère

Les mit d'accord; car elle fut d'avis

Qu'Amour se plaît avec les bons maris,

Et veut aussi quelque peine légère.

Ce point vidé, le propos s' échauffant,

Et d'en conter toutes trois triomphant,

Celle-ci dit : « Pourquoi tant de paroles?

Voulez-vous voir qui l'emporte de nous?

Laissons à part les disputes frivoles :

Sur nouveaux frais attrapons nos époux.

: Tronc d'arbre. — 2 Ne m'importe, ne me soucie ; du verbe chaloir. — 3 La Fontaine écrit meîne pour la rime. — 4 La Fontaine écrit chomme pour la rime.

Le moins bon tour payera quelque amende.

— Nous le voulons ! C'est ce que l'on demande!

Dirent les deux. Il faut faire serment

Que toutes trois, sans nul déguisement,

Rapporterons , l'affaire étant passée ,

Le cas au vrai; puis, pour le jugement,

On en croira la commère Macée *. »

Ainsi fut dit, ainsi l'on l'accorda.

Voici comment chacune y procéda.

Celle des trois qui plus étoit contrainte, Aimoit alors un beau jeune garçon, Frais , délicat , et sans poil au menton ; Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte. Les pauvres gens n'avoient de leurs amours Encor joui, sinon par échappées :

Toujours falloit forger de nouveaux tours, Toujours chercher des maisons empruntées. Pour plus à l'aise ensemble se jouer, La bonne dame habille en chambrière Le jouvenceau, qui vient pour se louer, D'un air modeste, et baissant la paupière. Du coin de l'œil l'époux la regardoit, Et dans son cœur déjà se proposoit De rehausser 2 le linge de la fille.

Bien lui sembloit, en la considérant, N'en avoir vu jamais de si gentille.

On la retient, avec peine pourtant.

Belle servante , et mari vert galant , C' étoit matière à feindre du scrupule.

Les premiers jours , le mari dissimule ,

• Ihns les vieux auteurs , dame Macée personnifie toujours une espèce de courtière d'amour, une vieille rusée et intrigante. Dans les satires de Régnier, Macée est devenue Macette sans changer de métier. — 2 Dans le sens de lever, relever

Détourne l'œil, et ne fait pas semblant

De regarder sa servante nouvelle ;

Mais , tôt après , il tourna tant la belle ,

Tant lui donna, tant encor lui promit,
Qu'elle feignit à la fin de se rendre ;
Et, de jeu fait * , à dessein de le prendre ,
Un certain soir, la galande lui dit ;
a Madame est mal , et seule elle veut être
Pour cette nuit. » Incontinent le maître
Et la servante , ayant fait leur marché ,
S'en vont au lit; et le drôle couché,
Elle en cornette et dégrafant sa jupe ,
Madame vient. Qui fut bien empêché?
Ce fut l'époux-, cette fois pris pour dupe.
« Oh! oh! lui dit la commère , en riant;
Votre ordinaire est donc trop peu friand
A votre goût ? Eh ! par saint Jean ! beau sire ,
Un peu plus tôt vous me le deviez dire :
J'aurois chez moi toujours eu des tendrons.
De celui-ci , pour certaines raisons 2 ,
Vous faut passer; cherchez autre aventure.
Et, vous, la belle, au dessein si gaillard,
Merci de moi, chambrière d'un liard,

Je vous rendrai plus noire qu'une mûre 3 !

Il vous faut donc du même pain qu'à moi!

J'en suis d'avis! Non pourtant qu'il m'en chaille⁴,

Ni qu'on ne puisse en trouver qui le vaille :

Grâces à Dieu , je crois avoir de quoi

Donner encore à quelqu'un dans la vue;

Je ne suis pas à jeter dans la rue.

1 C'est-à-dire : ayant préparé son jeu.

2 Édition de 1685 :

De celle-ci , pour certaines raisons.

3 C'est-à-dire : je vous assommerai de coups. * Qu'il m'en importe , qu'il m'en soucie.

Laissons ce point; je sais un bon moyen :

Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.

Voyez un peu! Diroit-on qu'elle y touche?

Vite, marchons! Que, du lit où je couche,

Sans marchander, on prenne le chemin :

Vous chercherez vos besognes i demain.

Si ce n'étoit le scandale et la honte,

Je vous mettrois dehors en cet état.

Tllais je suis bonne, et ne veux point d'éclat :
Puis, je rendrai de vous im très-bon compte
A l'avenir; et vous jure ma foi,
Que nuit et jour vous serez près de moi.
Qu'ai-je besoin de me mettre en alarmes ,
Puisque je puis empêcher tons vos tours? »
La chambrière , écoutant ce discours ,
Fait la honteuse, et jette une ou deux larmes,
Prend son paquet, et sort sans consulter;
Ne se le fait par deux fois répéter ;
S'en va jouer un autre personnage;
Fait au logis deux métiers tour à tour :
Galant de nuit, chambrière de jour,
En deux façons elle a soin du ménage.
Le pauvre époux se trouve tout heureux ,
Qu'à si bon compte il en ait été quitte.
Lui couché seul , notre couple amoureux
D'un temps si doux à son aise profite :
Rien ne s'en perd; et, des moindres moments,
Bons ménagers furent nos deux amants ,

Sachant très-bien que l'on n'y revient guères².

Voilà le tour de l'une des commères.

L'autre, de qui le mari croyoit tout, Avecque ³ lui sous un poirier assise ,

¹ Vêtements. — ² C'est-à-dire : qu'on ne retrouve pas souvent les bonnes occasions. — ³ Ce mot s'est écrit ainsi à

De son dessein vint aisément à bout.

En peu de mots j'en vas conter la guise i.

Leur grand valet près d'eux étoit debout,

Garçon bien fait,. beau parleur, et de mise ²,

Et qui faisoit les servantes trotter.

La dame dit : « Je voudrois bien goûter

De ce fruit-là? Guillot, monte, et secoue

Notre poirier? » Guillot monte à l'instant.

Grimpé qu'il est, le drôle fait semblant

Qu'il lui paroît que le mari se joue

Avec la femme, aussitôt le valet,

Frottant ses yeux comme étonné du fait :

« Vraiment, monsieur! commence-t-il à dire.

Si vous vouliez madame caresser,

Un peu plus loin vous pouviez aller rire,

Et, moi présent, du moins vous en passer?
Ceci me cause une surprise extrême.
Devant les gens prendre ainsi vos ébats !
Si, d'un valet, vous ne faites nul cas,
Vous vous devez du respect à vous-même.
Quel taon vous point3? Attendez à tantôt;
Ces privautés en seront plus friandes :
Tout aussi bien, pour le temps qu'il vous faut,
Les nuits d'été sont encore assez grandes.
Pourquoi ce lieu? Vous avez, pour cela,
Tant de bons lits , tant de chambres si belles ! »
La dame dit : a Que conte celui-là?
Je crois qu'il rêve ! Où prend-il ces nouvelles?
Qu'entend ce fol avecque ses ébats?
Descends, descends, mon ami, tu verras!»
Guillot descend. « Hé bien ! lui dit son maître ,
Nous jouons-nous?
volonté dans la poésie jusqu'au milieu du dix-septième siècle ;
le peuple prononce encore avecque. — 1 Manière , façon. — 2
Propre à tout. — 3 Pique ; du verbe poindre.

GUILLOT

Non pas pour le présent.

LE MARI

Pour le présent?

GUILLOT

Oui, monsieur; je veux être Ecorché vif, si tout incontinent
Vous ne baisiez madame sur l'herbette.

LA FEMME

Mieux te vaudroit laisser cette sornette , Je te le dis; car elle
senties coups.

LE MARI

Non, non, m' amie; il faut qu'avec les fous, Tout de ce pas , par
mon ordre, on le mette.

GUILLOT

Est-ce être fou que de voir ce qu'on voit?

LA FEMME

Et qu'as-tu vu?

GUILLOT

J'ai vu, je le répète, Vous et monsieur, qui dans ce même en-
droit Jouiez tous deux au doux jeu d'amourette, Si ce poirier n'est
peut-être charmé.

LA FEMME

Voire , charmé ! Tu nous fais un beau conte !

LE MARI

Je le veux voir, vraiment; faut que j'y monte

Vous en saurez bientôt la vérité. »

Le maître à peine est sur l'arbre monté,

Que le valet embrasse la maîtresse.

L'époux, qui voit comme l'on se caresse,

Crie, et descend en grand'hâte aussitôt.

Il se rompit le col, ou peu s'en faut,

Pour empêcher la suite de l'affaire,

Et , toutefois , il ne put si bien faire

Que son honneur ne reçût quelque échec.

« Comment ! dit-il , quoi ! même à mon aspect ' Devant mon nez! à mes yeux! Sainte Dame!...

— Que vous faut-il? qu'avez-vous? dit la femme.

LE MARI

Oses-tu bien le demander encor?

LA FEMME

Et pourquoi non?

LE MARL

Pourquoi? N'ai-j'ëpas tort De t'accuser de cette effronterie?

LA FEMME

Ah! c'en est trop; parlez mieux, je vous prie!

LE MARI

Quoi! ce coquin ne te caressoit pas?

LA FEMME

Moi? Vous rêvez!

LE MARI

D'où viendrait donc ce cas?

Ai-je perdu la raison ou la vue?

LA FEMME

Me croyez-vous de sens si dépourvue, Que devant vous je
commisse un tel tour? Ne trouverois-je assez d'heures au jour,
Pour m'égayer, si j'en avois envie?

LE MARI

Je né sais plus ce qu'il faut que j'y die. Notre poirier m'abuse
assurément.

Voyons encor. » Dans le même moment, L'époux remonte, et
Guillot recommence.

Pour cette fois , le mari voit la danse SaDs se fâcher, et des-
cend doucement.

a Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres causes : C'est ce poirier; il est ensorcelé.

— Puisqu'il fait voir de si vilaines choses, Reprit la femme, il faut qu'il soit brûlé : Cours au logis; dis qu'on le vienne abattre.

Je ne veux plus que cet arbre maudit

Trompe les gens. » Le valet obéit.

Sur le pauvre arbre , ils se mettent à quatre ,

Se demandant l'un l'autre sourdement

Quel si grand crime a ce poirier pu faire.

La dame dit : « Abattez seulement;

Quant au surplus, ce n'est pas votre affaire. »

Par ce moyen , la seconde commère

Vint au-dessus*¹ de ce qu'elle entreprit.

Passons au tour que la troisième fit.

Les rendez-vous chez quelque bonne amie

Ne lui manquoient, non plus que l'eau du puits.

Là, tous les jours , étoient nouveaux déduits- :

Notre donzelle y tenoit sa partie.

Un sien amant étant lors de quartier,

Ne croyant pas qu'un plaisir fût entier

S'il n'étoit libre, à la dame propose

De se trouver seuls ensemble une nuit....

a Deux, lui dit-elle; et pour si peu de chose,

Vous ne serez nullement éconduit.

Jà, de par moi, ne manquera l'affaire.

De mon mari je saurai me défaire

Pendant ce temps. » Aussitôt fait que dit.

Bon besoin eut d'être femme d'esprit;

Car pour époux elle avoit pris un homme

Qui ne faisoit en voyages grands frais ;

Il n'alloit pas quérir pardons à Rome³,

Quand il pouvoit en rencontrer plus près ;

Tout au rebours de la bonne donzelle ,

Qui , pour montrer sa ferveur et son zèle ,

Toujours alloit au plus loin s'en pourvoir,

1 Vint à bout, réussit à. — 2 Plaisirs, passe-temps, récré'ations.
— 3 Expression proverbiale signifiant qu'il n'allait pas chercher
les choses loin quand il les avait à sa portée.

Pèlerinage avoit fait son devoir

Plus d'une fois; mais c'étoit le vieux style :

Il lui falloit, pour se faire valoir,

Chose qui fut plus rare et moins facile.

Elle s'attache à l'orteil, dès ce soir,
Un brin de fil qui rendoit à la porte
De la maison; et puis, se va coucher
Droit au côté d'Henriet Berlingnier
(On appeloit son mari de la sorte).
Elle fit tant, qu'Henriet, se tournant,
Sentit le fil. Aussitôt il soupçonne
Quelque dessein, et, sans faire semblant
D'être éveillé, sur ce fait il raisonne;
Se lève enfin, et sort tout doucement,
De bonne foi son épouse dormant,
Ce lui sembloit ; suit le fil dans la rue;
Conclut de là que l'on le trahissoit;
Que quelque amant que la donzelle avoit ,
Avec ce fil par le pied la tiroit,
1/ avertissant ainsi de sa venue;
Que la galande aussitôt descendoit,
Tandis que lui, pauvre mari, dormoit.
Car autrement, pourquoi ce badinage?
Il falloit bien que messer Cocuage

Le visitât; honneur, dont, à son sens,
Il se seroit passé le mieux du monde.
Dans ce penser, il s'arme jusqu'aux dents;
Hors la maison fait le guet et la ronde,
Pour attraper quiconque tirera
Le brin de fil. Or le lecteur saura
Que ce logis avoit sur le derrière
De quoi pouvoir introduire l'ami :
11 le fut donc par une chambrière.
Tout domestique , en trompant un mari ,
Pense gagner indulgence plénière.
Tandis qu'ainsi Berlinguier fait le guet,

La bonne dame et le jeune muguet En sont aux mains , et Dieu
sait la manière ! En grand soûlas cette nuit se passa; Dans leurs
plaisirs rien ne les traversa : Tout fut des mieux , grâce à la ser-
vante , Qui fit si bien devoir de surveillante , Que le galant tout à
temps délogea.

L'époux revint, quand le jour approcha, Reprit sa place , et dit
que la migraine L'avoit contraiut d'aller coucher en haut. Deux
jours après, la commère ne faut¹ De mettre un fil; Berlinguier
aussitôt, L'ayant senti, rentre à la même peine, Court à son poste,
et notre amant au sien. Renfort de joie : on s'en trouva si bien,
Qu'encore uu coup on pratiqua la ruse; Et Berlinguier, prenant la
même excuse , Sortit encore, et fit place à l'amant.

Autre renfort de tout contentement.

On s'en tint là. Leur ardeur refroidie, Il en fallut venir au dénouement; Trois actes eut, sans plus, la comédie. Sur le minuit, l'amant s' étant sauvé, Le brin de fil aussitôt fut tiré Par un des siens, sur qui l'époux se rue, Et le contraint, en occupant la rue, D'entrer chez lui, le tenant au collet, Et ne sachant que ce fût un valet.

Bien à propos lui fut donné le change. Dans le logis est un varcarme étrange.

La femme accourt au bruit que fait l'époux. Le compagnon se jette à leurs genoux; Dit qu'il venoit trouver la chambrière; Qu'avec ce fil il la tiroit à soi

1 Ke manque pas.

Pour faire ouvrir, et que depuis naguère Tous deux s'étoient entre-donné la foi.

« C'est donc cela, poursuit la commère, (En s' adressant à la fille , en colère) Que l'autre jour je vous vis à l'orteil Un brin de fil? Je m'en mis un pareil, Pour attraper avec ce stratagème Votre galant. Or bien, c'est notre époux! A la bonne heure! Il faut, cette nuit même, Sortir d'ici ! » Berlinguier fut plus doux , Dit qu'il falloit au lendemain attendre. On les dota l'un et l'autre amplement:

L'époux, la fille; et le valet, l'amant; Puis au moutier¹ le couple s'alla rendre, Se connoissant tous deux de plus d'un jour. Ce fut la fin qu'eut le troisième tour.

Lequel vaut mieux? Pour moi, je m'en rapporte².

Macée , ayant pouvoir de décider,

Ne sut à qui la victoire accorder,
Tant cette affaire à résoudre étoit forte.
Toutes avoient eu raison de gager.
Le procès pend , et pendra de la sorte
Encor longtemps, comme l'on peut juger.

1 Monastère , église ; de monastenum. On écrivait d'abord monslir, puis moitstier, puis moutier. — 2 C'est le terme dont se servaient les procureurs et les avocats pour dire qu'ils s'en rapportaient à la décision du tribunal.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE '

Plus d'une fois je me suis étonné Que ce qui fait la paix du mariage En est le point le moins considéré , Lorsque l'on met une fille en ménage.

Les père et mère ont pour objet le bien; Tout le surplus, ils le comptent pour rien : Jeunes tendrons à vieillards appariens², Et cependant je vois qu'ils se soucient D'avoir chevaux à leur char attelés De même taille, et mêmes chiens couplés; Ainsi des bœufs, qui de force pareille Sont toujours pris ; car ce seroit merveille , Si sans cela la charrue alloit bien.

Comment pourroit celle du mariage Ne mal aller, étant un attelage Qui bien souvent ne se rapporte en rien? J'en vas conter un exemple notable.

On sait qui fut Richard de Quinzica, Qui mainte fête à sa femme allégua, Mainte vigile, et maint jour fériable³, Et du devoir⁴ crut s'échapper par là.

Très lourdement il erroit en cela.

Cettui⁵ Richard étoit juge dans Pise , Homme savant en l'étude des lois, Riche d'ailleurs, mais dont la barbe grise Montroit assez qu'il devoit faire choix

1 Decamerone, giornata n, novella 7. — 2 Unissent, allient. — 3 Digne d'être férié. — 4 Devoir conjugal. — 5 Ce. On écrivait celsui dans la langue du quinzième siècle.

De quelque femme à peu près de même âge ;

Ce qu'il ne fit, prenant en mariage

La mieux séante et la plus jeune d'ans

De la cité; fille bien alliée,

Belle surtout : c'étoit Bartholomée

De Galandi , qui parmi ses parents

Pouvoit compter les plus gros de la ville.

En ce, ne fit Richard tour d'homme habile;

Et l'on disoit communément de lui,

Que ses enfants ne manqueroient de pères.

Tel fait métier de conseiller autrui ,

Qui ne voit goutte en ses propres affaires.

Quinzica donc , n'ayant de quoi servir

Un tel oiseau qu'étoit Bartholomée,

Pour s'excuser, et pour la contenir,
Ne rencontroit point de jour en l'année,
Selon son compte et son calendrier,
Où l'on se pût sans scrupule appliquer
Au fait d'hymen ; chose aux vieillards commode ,
Mais dont le sexe abhorre la méthode.
Quand je dis point, je veux dire très-peu :
Encor ce peu lui donnoit de la peine.
Toute en férié i il mettoit la semaine ,
Et bien souvent faisoit venir en jeu
Saint qui ne fut jamais dans la légende.
« Le vendredi, disoit-il, nous demande
D'autres pensers, ainsi que chacun sait :
Pareillement, il faut que l'on retranche
Le samedi, non sans juste sujet,
D'autant que c'est la veille du dimanche.
Pour ce dernier, c'est un jour de repos.
Quant au lundi, je ne trouve à propos
De commencer par ce point la semaine :
Ce n'est le fait d'une âme bien chrétienne, v

1 Fête d'église ; du latin Jeria,

Les autres jours, autrement s'excusoit : Et quand venoit aux fêtes solennelles, C'étoit alors que Richard triomphoit, Et qu'il donnoit les leçons les plus belles. Long-temps devant, toujours il s'abstenoit; Long-temps après, il en usoit de même; Aux quatre-temps , autant il en faisoit , Sans oublier l'avent ni le carême.

Cette saison pour le vieillard étoit Un temps de Dieu; jamais ne s'en lassoit. De patrons même il avoit une liste :

Point de quartier pour un évangéliste , Pour un apôtre , ou bien pour un docteur : Vierge n'étoit, martyr, et confesseur, Qu'il ne chômat; tous les savoit par cœur. Que s'il étoit au bout de son scrupule, Il alléguoit les jours malencontreux , Puis les brouillards, et puis la canicule, De s'excuser n'étant jamais honteux.

La chose ainsi presque toujours égale , Quatre fois l'an , de grâce spéciale , Notre docteur régaloit sa moitié Petitement; enfin c'étoit pitié.

A cela près , il traitoit bien sa femme : Les affiquets , les habits à changer, Joyaux, bijoux, ce manquoient à la dame. Mais tout cela n'est que pour amuser Un peu de temps des esprits de poupée : Droit au solide alloit Bartholomée.

Son seul plaisir dans la belle saison,

C'étoit d'aller à certaine maison

Que son mari possédoit sur la côte :

Ils y couchoient tous les huit jours, sans faute.

Là, quelquefois, sur la mer ils montoient,
Et le plaisir de la pêche goûtoient,
Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
Arrive donc qu'un jour de promenade,
Bartholomée et messer le docteur
Prennent chacun une barque à pêcheur,
Sortent sur mer : ils avoient fait gageure
A qui des deux auroit plus de bonheur,
Et trouveront la meilleure aventure
Dedans sa pêche, et n' avoient avec eux,
Dans chaque barque, en tout, qu'un homme ou deux.
Certain corsaire aperçut la chaloupe
De notre épouse , et vint avec sa troupe
Fondre dessus, l'emmena bien et beau;
Laissa Richard : soit que près du rivage
Il n'osât pas hasarder davantage ;
Soit qu'il craignît qu'ayant dans son vaisseau
Notre vieillard, il ne pût de sa proie
Si bien jouir; car il aimoit la joie
Plus que l'argent; et toujours avoit fait

Avec honneur son métier de corsaire ;
Au jeu d'amour étoit homme d'effet,
Ainsi que sont gens de pareille affaire.
Gens de mer sont toujours prêts à bien faire,
Ce qu'on appelle autrement bons garçons :
On n'en voit point qui les fêtes allègue.
Or tel étoit celui dont nous parlons ,
Ayant pour nom Pagamin de Monègue.
La belle fit son devoir de pleurer,
Un demi-jour, tant qu'il se put étendre ;
Et Pagamin , de la réconforter ;
Et notre épouse, à la fin, de se rendre.
Il la gagna : bien savoit son métier.
Amour s'en mit, Amour, ce bon apôtre,
Dix mille fois plus corsaire que l'autre,
Vivant de rapt, faisant peu de quartier.
La belle avoit sa rançon toute prête :
Très-bien lui prit d'avoir de quoi payer;
Car là n'étoit ni vigile ni fête.
Elle oublia ce beau calendrier

Rouge partout * et sans nul jour ouvrable :
De la ceinture, on le lui fit tomber;
Plus n'en fut fait mention qu'à la table².
Notre légiste eût mis son doigt au feu
Que son épouse étoit toujours fidèle ,
Entière, et chaste, et que, moyennant Dieu,
Pour de l'argent on lui rendroit la belle.
De Pagamin il prit un sauf-conduit ,
L'alla trouver, lui mit la carte blanche³.
Pagamin dit : « Si je n'ai pas bon bruit⁴,
C'est à grand tort; je veux vous rendre franche
Et sans rançon votre chère moitié.
Ne plaise à Dieu que si belle amitié
Soit, par mon fait, de désastre ainsi pleine!
Celle pour qui vous prenez tant de peine
Vous reviendra selon votre désir.
Je ne veux point vous vendre ce plaisir.
Faites-moi voir seulement qu'elle est vôtre :
Car, si j'allois vous en rendre quelque autre,
Comme il m'en tombe assez entre les mains,

Ce me seroit une espèce de blâme.

Ces jours passés , je pris certaine dame,

Dont les cheveux sont quelque peu châains.

Grande de taille, en bon point, jeune et fraîche;

Si cette belle , après vous avoir vu ,

Dit être à vous, c'est autant de conclu :

Reprenez-la, rien ne vous en empêche. »

1 Dans les anciens calendriers , les jours de fête sont toujours écrits ou imprimés en encre rouge. — 2 C'est-à-dire qu'elle ne s'aperçut plus des jours de jeûne , qu'à table ; sans doute parce que ce corsaire italien observait les jeûnes prescrits par l'Eglise. — 3 C'est-à-dire : offrit de lui donner la somme qu'il demanderait. — 4 Bonne réputation.

Richard reprit : a- Vous parlez sagement , Et me traitez trop généreusement.

De son métier, il faut que chacun vive : Mettez un prix à la pauvre captive , Je le payerai comptant, sans hésiter.

Le compliment n'est ici nécessaire :

Voilà ma bourse, il ne faut que compter. Ne me traitez que comme on pourroit faire , En pareil cas, l'homme le moins connu.

Seroit-il dit que vous m'eussiez vaincu D'honnêteté? Non sera, sur mon âme!

Vous le verrez. Car, quant à cette dame, Ne doutez point qu'elle ne soit à moi. Je ne veux pas que vous m'ajoutiez foi, Mais

aux baisers que de la pauvre femme Je recevrai ; ne craignant qu'un seul point , C'est qu'à me voir, de joie elle ne meure. » On fait venir l'épouse tout à l'heure, Qui, froidement, et ne s'émouvant point, Devant ses yeux voit son mari paroître , Sans témoigner seulement le connoître , Non plus qu'un homme arrivé du Pérou.

a Voyez ! dit-il , la pauvrete est honteuse Devant les gens; et sa joie amoureuse N'ose éclater : soyez sûr qu'à mon cou, Si j'étois seul, elle seroit sautée. »

Pagamin dit : a Qu'il ne tienne à cela; Dedans sa chambre , allez , conduisez-la. » Ce qui fut fait ; et , la chambre fermée , Richard commence : « Eh! là, Bartholomée, Comme tu fais! Je suis ton Quinzica, Toujours le même à l'endroit de sa femme. Regarde-moi? Trouves-tu, ma chère âme, En mon visage , un si grand changement? C'est la douleur de ton enlèvement,

Qui me rend ici; et ioi seule en es cause.

T'ai-je jamais refusé nulle chose ,

Soit pour ton jeu, soit pour tes vêtements?

En étoit-il quelque'une de plus brave?

De ton vouloir ne me rendois-je esclave?

Tu le seras, étant avec ces gens.

Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne?

— Ce qu'il pourra, répondit brusquement

Bartholomée. Est-il temps maintenant

D'en avoir soin? S'en est-on mis en peine
Quand, malgré moi, l'on m'a jointe avec vous;
Vous, vieux pénard; moi, fille jeune et drue *,
Qui méritois d'être un peu mieux pourvue,
Et de goûter ce qu'hymen a de doux?
Pour cet effet, j'étois assez aimable,
Et me trouvois aussi digne, entre nous,
De ces plaisirs, que j'en étois capable.
Or est le cas allé d'autre façon.
J'ai pris mari qui pour toute chanson
N'a jamais eu que ses jours de férié;
Mais Pagamin, sitôt qu'il m'eut ravie, ^
Me sut donner bien une autre leçon.
J'ai plus appris des choses de la vie
Depuis deux jours, qu'en quatre ans avec vous.
Laissez-moi donc, monsieur mon cher époux;
Sur mon retour n'insistez davantage.
Calendriers ne sont point en usage
Chez Pagamin , je vous en avertis.
Vous et les miens, avez mérité pis :

Vous , pour avoir mal mesuré vos forces
En m' épousant; eux, pour s'être mépris,
En préférant les légères amorces
De quelque bien à cet autre point-là.
Mais Pagamin, pour tous, y pourvoira.

1 Forte , vigoureuse.

Il ne sait loi , ni digeste , ni code ;
Et cependant très-bonne est sa méthode.
De ce matin , lui-même il vous dira ,
Du quart en sus *, comme la chose en va.
Un tel aveu vous surprend et vous touche?
Mais faire ici de la petite bouche*2
Ne sert de rien : l'on n'en croira pas moins.
Et , puisque enfin nous voici sans témoins ,
Adieu vous dis , vous et vos jours de fête !
Je suis de chair ; les habits rien n'y font :
Vous savez bien, monsieur, qu'entre la tête
Et le talon, d'autres affaires sont. »
A tant se tut. Richard, tombé des nues,
Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.

Bartholomée , ayant ses hontes bues ,
Ne se fit pas tenir pour demeurer.
Le pauvre époux en eut tant de tristesse,
Outre les maux qui suivent la vieillesse ,
Qu'il en mourut à quelques jours de là;
Et Pagamin prit à femme sa veuve.
Ce fut bien fait : nul des deux ne tomba
Dans l'accident du pauvre Quinzica,
S' étant choisis l'un et l'autre à l'épreuve.
Belle leçon pour gens à cheveux gris !
Sinon qu'ils soient d'humeur accommodante :
Car, en ce cas , messieurs les favoris
Font leur ouvrage, et la dame est contente.

1 Terme de finances , qui s'employait surtout pour exprimer une sorte de taxe, représentant le quart en sus d'une certaine somme; au figuré : par delà, surabondamment. — 2 C'est-à-dire : faire la scrupuleuse, la pincée, la mijaurée.

IX. A FEMME AVARE GALANT ESCROC

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE '

Qu'un homme soit plumé par des coquettes, Ce n'est pour faire au miracle crier.

Gratis est mort; plus d'amour sans payer : En beaux louis se content les fleurettes. Ce que je dis, des coquettes s'entend.

Pour notre honneur, si2 me faut-il pourtant Montrer qu'on peut, nonobstant leur adresse, En attraper au moins une entre cent , Et lui jouer quelque tour de souplesse.

Je choisirai pour exemple Gulphar.

Le drôle fit un trait de franc soudard ; Car aux faveurs d'une belle il eut part , Sans débourser, escroquant la chrétienne. Notez ceci , et qu'il vous en souviene , Galants d'épée; encor bien que ce tour, Pour vous styler, soit fort peu nécessaire. Je trouverois maintenant à la cour Plus d'un Gulphar, si j'en avois affaire. Celui-ci donc chez sire Gasparin Tant fréquenta, qu'il devint à la fin De son épouse amoureux sans mesure.

Elle étoit jeune, et belle créature; Plaisoit beaucoup, fors3 un point qui gâtoit Toute l'affaire , et qui seul rebutoit Les plus ardens : c'est qu'elle étoit avare. Ce n'est pas chose en ce siècle fort rare.

1 Decamerone, giornata vin, novella 1. — 2 Aussi, ainsi. — Excepté.

A FEMME AVARE GALANT ESCROC

Je l'ai jà dit, rien n'y font les soupirs : Celui-là parle une langue barbare , Qui l'or en main n'explique ses désirs. Le jeu, la jupe, et

l'amour des plaisirs, Sont les ressorts que Cupidon emploie : De leur boutique, il sort, chez les François, Plus de cocus , que du cheval de Troie Il ne sortit de héros autrefois.

Pour revenir à l'humeur de la belle , Le compagnon ne put rien tirer d'elle, Qu'il ne parlât. Chacun sait ce que c'est Que de parler; le lecteur, s'il lui plaît, Me permettra de dire ainsi la chose.

Gulphar donc parle, et si bien, qu'il propose Deux cents écus. La belle l'écouta; Et Gasparin à Gulphar les prêta (Ce fut le bon), puis aux champs s'en alla, Ne soupçonnant aucunement sa femme.

Gulphar les donne en présence de gens.

« Voilà , dit-il , deux cents écus comptants , Qu'à votre époux vous donnerez, madame? » La belle crut qu'il avoit dit cela Par politique, et pour jouer son rôle.

Le lendemain elle le régala Tout de son mieux , en femme de parole. Le drôle en prit, ce jour et les suivants, Pour son argent, et même avec usure.

A bon payeur on fait bonne mesure.

Quand Gasparin fut de retour des champs , Gulphar lui dit, son épouse présente : a J'ai votre argent à madame rendu, N'en ayant eu pour une affaire urgente Aucun besoin, comme je l'avois cru :

Déchargez-en votre livre , de grâce. »

A ce propos , aussi froide que glace , Notre galande avoua le reçu.

Qu'eût-elle fait? On eût prouvé la chose. Son regret fut d'avoir enflé la dose De ses faveurs : c'est ce qui la fàchoit. Voyez un peu la perte que c'étoit!

En la quittant , Gulphar alla tout droit Conter ce cas , le corner par la ville , Le publier, le prêcher sur les toits.

De l'en blâmer il seroit inutile :

Ainsi vit-on chez nous autres François.

X. ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES I

Certain jaloux, ne dormant que d'un œil,

Interdisoit tout commerce à sa femme.

Dans le dessein de prévenir la dame ,

Il avoit fait un fort ample recueil

De tous les tours que le sexe sait faire.

Pauvre ignorant! Comme si cette affaire

N'étoit une hydre, à parler franchement!

Il captivoit² sa femme cependant,

De ses cheveux vouloit savoir le nombre ,

La faisoit suivre, à toute heure, en tous lieux,

Par une vieille au corps tout rempli d'yeux ,
Qui la quittoit aussi peu que son ombre.
Ce fou tenoit son recueil fort entier :
Il le portoit en guise de psautier,
Croyant par là cocuage hors de gamme 3.
1 Nouvelle xxxvn , le Benestrier d'ordures.
2 Retenait en captivité.
3 Édition de 1685 :
Croyant par là les galants hors de game.

ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT

Un jour de fête , arrive que la dame ,
En revenant de l'église , passa
Près d'un logis d'où quelqu'un lui jeta
Fort à propos plein un panier d'ordure.
On s'excusa. La pauvre créature,
Toute vilaine *, entra dans le logis.
Il lui fallut dépouiller ses habits.
Elle envoya quérir une autre jupe,

Dès en entrant, par cette douagna²,
Qui hors d'haleine à monsieur raconta
Tout l'accident. « Foin! dit-il, celui-là
N'est dans mon livre, et je suis pris pour dupe :
Que le recueil au diable soit donné ! »
Il disoit bien; car on n'avoit jeté
Cette immondice , et la dame gâté ,
Qu'afin qu'elle eût quelque valable excuse
Pour éloigner son dragon quelque temps.
Un sien galant , ami de là-dedans ,
Tout aussitôt profita de la ruse.

Nous avons beau sur ce sexe avoir l'œil : Ce n'est coup sûr en-
contre tous esclandres. Maris jaloux, brûlez votre recueil, Sur ma
parole, et faites-en des cendres.

1 Souillée, salie.

2 Duègne ; c'est le mot espagnol un peu défiguré.

COMTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES

Un villageois, ayant perdu son veau,

L'alla chercher dans la forêt prochaine.
Il se plaça sur l'arbre le plus beau,
Pour mieux entendre, et pour voir dans la plaine.
Vient une dame avec un jouvenceau.
Le lieu leur plaît, l'eau leur vient à la bouche;
Et le galant, qui sur l'herbe la couche,
Crie, en voyant je ne sais quels appas :
« o dieux! que vois-je, et que ne vois-je pas! »
Sans dire quoi; car c'étoit lettres closes.
Lors le manant, les arrêtant tout coi :
a Homme de bien , qui voyez tant de choses ,
Voyez- vous point mon veau? dites-le-moi ! i

COXTE TIRÉ DE RABELAIS

Hans Carvel prit, sur ses vieux ans, Femme jeune en toute manière :

Il prit aussi soucis cuisants ;

1 Nouvelle fil, le Veau. Ce conte se trouve aussi dans les Facéties du Pogge : Asinus perdilus.

2 Pantagruel , îiiv. m , ch. 28. Rabelais avait lui-même tiré ce conte des Facéties du Pogge . Annulus ; ou des Cent Nouvelles noureUes . l'Encens au diable, nouv. xi.

L'ANNEAU D'HANS CARVEL

Car l'un sans l'autre ne va guère.

Babeau (c'est la jeune femelle, Fille du bailli Concordat) Fut du bon poil, ardente et belle, Et propre à l'amoureux combat.

Carvel, craignant de sa nature Le cocuage et les railleurs , Alléguoit à la créature Et la Légende l et l'Ecriture , Et tous les livres les meilleurs ; Blâmoit les visites secrètes ; Frondoit l'attirail des coquettes, Et contre un monde de recettes Et de moyens de plaire aux yeux , Invectivoit tout de son mieux. A tous ces discours la galande Ne s'arrêtoit aucunement, Et de sermons n'étoit friande, A moins qu'ils fussent d'un amant.

Cela faisoit que le bon sire Ne savoit tantôt plus qu'y dire :

Eût voulu souvent être mort.

11 eut pourtant, dans son martyre, Quelques moments de réconfort :

L'histoire en est très-véritable.

Une nuit qu'ayant tenu table , Et bu force bon vin nouveau, Carvel ronfloît près de Babeau , 11 lui fit avis que le diable Lui mettoit au doigt un anneau ; Qu'il lui disoit : « Je sais la peine Qui te tourmente et qui te gêne, Carvel, j'ai pitié de ton cas :

1 La légende dorée de Jacques de Voragine : *Legenda aurea sive flores sanctorum*.

Tiens cette bague , et ne la lâches ; Car, tandis qu'au doigt tu l'auras, Ce que tu crains , point ne seras , Point ne seras, sans que le saches.

— Trop ne puis vous remercier, Dit Carvel ; la faveur est grande :

Monsieur Satan, Dieu vous le rende!

Grand merci, monsieur l'aumônier¹ ! »

Là-dessus, achevant son somme, Et les yeux encore aggravés
2, Il se trouva que le bon homme Avoit le doigt où vous savez.

XIII. LE GASCON PUNI

Un Gascon, pour s'être vanté

De posséder certaine belle ,

Fut puni de sa vanité

D'une façon assez nouvelle.

Il se vantoit à faux, et ne possédoit rien. Mais, quoi! tout médisant est prophète en ce monde : On croit le mal d'abord; mais, à l'égard du bien,

Il faut qu'un public en réponde ⁴.

' Faiseur d'aumônes, homme charitable. — 2 Appesantis. — 3 Ce conte a été fourni à La Fontaine par la nouvelle de Scarron intitulée la Précaution inutile. Scarron avait trouvé sa nouvelle dans Bonaventure Des Periers ; nouv. 128, t. III, p. 251, de l'édition de La Monnoye.

4 Édition de 1685 :

Il faut que la vue en réponde.

LE GASCON PUNI

La dame cependant du Gascon se moquoit ; Même au logis pour lui rarement elle étoit ;

Et bien souvent qu'il la traitoit

Yf incomparable et de divine,

La belle aussitôt s'enfuyoit,

S' allant sauver chez sa voisine.

Elle avoit nom Philis ; son voisin , Eurilas ; La voisine , Chloris ; le Gascon , Dorilas ; Un sien ami, Damon : c'est tout, si j'ai mémoire. Ce Damon , de Chloris , à ce que dit l'histoire , Etoit amant aimé , galant , comme on voudra , Quelque chose de plus encor que tout cela. Pour Philis , son humeur libre , gaie , et sincère ,

Montroit qu'elle étoit sans affaire,

Sans secret, et sans passion.

On ignoroit le prix de sa possession : Seulement, à l'user, chacun la croyoit bonne. Elle approchoit vingt ans, et*venoit d'enter-
rer Un mari, de ceux-là que l'on perd sans pleurer, Vieux barbon
qui laissoit d'écus plein une tonne.

En mille endroits de sa personne La belle avoit de quoi mettre
un Gascon aux cieux ,

Des attraits par-dessus les yeux,

Je ne sais quel air de pucelle ,

Mais le cœur tant soit peu rebelle , Rebelle toutefois de la
bonne façon :

Voilà Philis. Quant au Gascon,

Il étoit Gascon, c'est tout dire.

Je laisse à penser si le sire Importuna la veuve, et s'il fit des
serments.

Ceux des Gascons et des Normands

Passent peu pour mots d'Evangile.

C'étoit pourtant chose facile De croire Dorilas de Philis amou-
reux ; Mais il vouloit aussi que l'on le crût heureux. Philis, dissi-
mulant, dit un jour à cet homme :

« Je veux un service de vous :

Ce n'est pas d'aller jusqu'à Rome ; C'est que vous nous aidiez à
tromper un jaloux. La chose est sans péril, et même fort aisée.

Nous voulons que cette nuit-ci

Vous couchiez avec le mari

De Chloris, qui m'en a priée.

Avec Damon s' étant brouillée, Il leur faut une nuit entière et par-delà , Pour démêler entre eux tout ce différend-là.

Notre but est qu'Eurilas pense , Vous sentant près de lui, que ce soit sa moitié. Il ne lui touche point, vit dedans l'abstinence, Et, soit par jalousie ou bien par impuissance, A retranché d'hymen certains droits d'amitié ;

Ronfle toujours, fait la nuit d'une traite : C'est assez qu'en son lit il trouve une cornette. Nous vous ajusterons ; enfin ne craignez rien ;

Je vous récompenserai bien. »

Pour se rendre Philis un peu plus favorable,

Le Gascon eût couché, dit-il, avec le diable.

La nuit vient : on le coiffe ; on le met au grand lit i ;

On éteint les flambeaux; Eurilas prend sa place.

Du Gascon la peur se saisit ;

Il devient aussi froid que glace ;

N'oseroit tousser ni cracher,

Beaucoup moins encor s'approcher; Se fait petit, se serre, au bord se va nicher, Et ne tient que moitié de la rive occupée ; Je crois qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée

1 Il y avait alors dans la plupart des chambres à coucher un petit lit à côté du grand lit; le petit lit était destiné à la servante ou à la nourrice; le grand, aux époux. Voyez au sujet de ces deux lits plusieurs Nouvelles de la Reine de Navarre.

LE GASCON PUNI

Son coucheur, cette nuit, se retourna cent fois; Et jusque sur le nez lui porta certains doigts

Que la peur lui fit trouver rudes.

Le pis de ses inquiétudes , C'est qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux Ne prît à ce mari : tels cas sont dangereux, Lorsque l'un des conjoints se sent privé du somme. Toujours nouveaux sujets alarmoient le pauvre homme : L'on étendoit un pied, l'on approchoit un bras *, Il crut même sentir la barbe d'Eurilas. Mais voici quelque chose à mon sens de terrible. Une sonnette étoit près du chevet du lit : Eurilas, de sonner et faire un bruit horrible.

Le Gascon se pâme à ce bruit ,

Cette fois-là se croit détruit 2,

Fait un vœu, renonce à sa dame,

Et songe au salut de son âme.

Personne ne venant, Eurilas s'endormit.

Avant qu'il fût jour, on ouvrit ; Philis l'avoit promis : quand voici de plus belle

Un flambeau, comble de tous maux.

Le Gascon , après ces travaux 3,

Se fût bien levé sans chandelle.

Sa perte étoit alors un point tout assuré. On approche du lit.
Le pauvre homme , éclairé ,

Prie Eurilas qu'il lui pardonne.

u Je le veux! » dit une personne ,

D'un ton de voix rempli d'appas.

C étoit Philis, qui d'Eurilas Avoit tenu la place , et qui , sans
trop attendre t

Tout en chemise, s'alla rendre

1 Édition de 1685 :

L'on approchoit un pied , l'on étendoit un bras.

- Perdu . vieille acception de ce mot dans les Cent Nouvelles
nouvelles. — 3 Allusion plaisante aux douze travaux d'Hercule,
Travail signifiait aussi fatigue dans l'ancien langage.

Dans les bras de Chloris qu'accompagnait Damon C'étoit, dis-
je, Philis, qui conta du Gascon

La peine et la frayeur extrême ,

Et qui, pour l'obliger à se tuer soi-même,

Et lui montrant ce qu'il avoit perdu ,

Laissoit son sein à demi nu.

Il n'est rien qu'on ne conte en diverses façons ; On abuse du vrai , comme on fait de la feinte : Je le souffre , aux récits qui passent pour chansons ; Chacun y met du sien sans scrupule et sans crainte : Mais, aux événements de qui la vérité

Importe à la postérité ,

Tels abus méritent censure.

Le fait d'Alaciél est d'une autre nature. Je me suis écarté de mon original.

On en pourra gloser ; on pourra me mécroire 2 :

Tout cela n'est pas un grand mal ;

Alaciél et sa mémoire Ne sauroient guère perdre à tout ce changement. J'ai suivi mon auteur en deux points seulement,

'Cette nouvelle est tirée de Boccace (Decamerone, giornata h, novella 7). Le mot Garb en arabe signifie Occident ; le roi de Garbe doit être quelque roi maure d'Espagne ou de Portugal , de F Algarve moderne. Walckenaer pense que cette Nouvelle n'est pas de l'invention de Boccace, mais qu'elle appartient originairement à la littérature trop peu connue des Maures d'Espagne.

a Mal croire , ne pas croire.

LA FIANCEE DU ROI DE GARI5E. 120

Points qui font véritablement

Le plus important de l'histoire :

L'un est que par huit mains Alaciél passa,

Avant que d'entrer dans la bonne ; L'autre, que son fiancé ne
s'en embarrassa,

Ayant peut-être en sa personne

De quoi négliger ce point-là.

Quoi qu'il en soit, la belle, en ses traverses,

Accidents , fortunes diverses , Eut beaucoup à souffrir, beau-
coup à travailler,

Changea huit fois de chevalier.

Il ne faut pas, pour cela, qu'on l'accuse : Ce n'étoit , après tout
, que bonne intention ,

Gratitude ou compassion ,

Crainte de pis, honnête excuse.

Elle non plut pas moins aux yeux de son fiancé. Veuve de huit
galants, il la prit pour pucelle;

Et, dms son erreur, par la belle,

Apparemment il fut laissé.

Qu'on y puisse être pris, la chose est toute claire ; Mais, après
huit, c'est une étrange affaire!

Je me rapporte de cela

A quiconque a passé par là.

Zaïr, Soudan d'Alexandrie,

Aima sa fille Alaciél

Un peu plus que sa propre vie.

Aussi, ce qu'on se peut figurer, sous le ciel, De bon, de beau, de charmant et d'aimable, D'accommodant (j'y mets encor ce point),

La rendoit d'autant estimable :

En cela je n'augmente point.

Au bruit qui couroit d'elle en toutes ses provinces, Mamolin , roi de Garbe , en devint amoureux. Il la fit demander *, et fut assez heureux

1 En mariage, sous-entendu.

Pour l'emporter sur d'autres princes.

La belle aimoit déjà ; mais on n'en savoit rien : Filles de sang royal ne se déclarent guères ; Tout se passe en leur cœur : cela les fâche bien ; Car elles sont de chair ainsi que les bergères. Hispal, jeune seigneur de la cour du Soudan, Bien fait, plein de mérite, honneur de l'Alcoran , Plaisoit fort à la dame, et d'un commun martyre

Tous deux brûloient , sans oser se le dire ; Ou, s'ils se le disoient, ce n'étoit que des yeux. Comme ils en étoient là, l'on accorda la belle. Il fallut se résoudre à partir de ces lieux. Zaïr fit embarquer son amant avec elle. S'en fier à quelque autre eût peut-être été mieux '. Après huit jours de traite, un vaisseau de corsaires,

Ayant pris le dessus du vent , Les attaqua : le combat fut sanglant ; Chacun des deux partis y fit mal ses affaires. Les assaillants , faits aux combats de mer, Etoient les plus experts en

l'art de massacrer; Joignoient l'adresse au nombre : Hispal, par sa vaillance,

Tenoit les choses en balance.

Vingt corsaires pourtant montèrent sur son bord.

Grifonio le gigantesque

Conduisoit l'horreur et la mort

Avecque cette soldatesque.

Hispal en un moment se vit environné : Maint corsaire sentit son bras déterminé : De ses yeux il sortoit des éclairs et des flammes. Cependant qu'il étoit au combat acharné, Grifonio courut à la chambre des femmes. Il savoit que l'infante étoit dans ce vaisseau ; Et, l'ayant destinée à ses plaisirs infâmes,

* Éditions de 1666 et de 1668 :

Un autre conducteur eût peut-être été mieux.

Il l' emportait comme un moineau :

Mais la charge pour lui n'étant pas suffisante, Il prit aussi la cassette aux bijoux, Aux diamants , aux témoignages doux Que reçoit et garde une amante :

Car quelqu'un m'a dit, entre nous, Qu'Hispal en ce voyage avait fait à l'infante Un aveu, dont d'abord elle parut contente, Faute d'avoir le temps de s'en mettre en courroux.

Le malheureux corsaire , emportant cette proie ,

N'en eut pas longtemps de la joie.

" Un des vaisseaux, quoiqu'il fut accroché ,

S' étant quelque peu détaché, Comme Grifonio passoit d'un bord à l'autre, Un pied sur son navire , un sur celui d'Hispal , Le héros, d'un revers, coupe "en deux l'animal : Part 1 du tronc tombe en l'eau, disant sa patenôtre, Et, reniant 2 Mahom³, Jupin 4, et Tarvagent⁵, Avec maint autre dieu non moins extravagant ; Part⁶ demeure sur pied, en la même posture.

On auroit ri de l'aventure, Si la belle avec lui neût tombé dedans l'eau. Hispal se jette après : l'un et l'autre vaisseau, Malmené du combat et privé de pilote , Au gré d'Eole et de Neptune flotte.

La mort fit lâcher prise au géant pourfendu. L'infante, par sa robe en tombant soutenue < ,

Fut bientôt d'Hispal secourue.

Nager vers les vaisseaux eut été temps perdu ;

1 Une partie du corps de Grifonio.

2 Édition de 1668 : En reniant

3 Mahomet, dans l'ancien langage. — 4 Jupiter. — 5 Divinité des Gaulois, appelée Tarvos Irigoranus, taureau à trois grues. — 6 L'autre partie.

Ils étoient presque à demi-mille :

Ce qu'il jugea de plus facile,

Fut de gagner certains rochers Qui d'ordinaire étoient la perte des nochers, Et furent le salut d'Hispal et de l'infante. Aucuns ont

assuré , comme chose constante , Que même du péril la cassette échappa ;

Qu'à des cordons étant pendue,

La belle après soi la tira :

Autrement, elle étoit perdue.

Notre nageur avoit l'infante sur son dos.

Le premier roc gagné , non pas sans quelque peine ,

La crainte de la faim suivit celle des flots ; .

Nul vaisseau ne parut sur la liquide plaine.

Le jour s'achève ; il se passe une nuit : Point de vaisseau près d'eux par le hasard conduit;

Point de quoi manger sur ces roches.

Voilà notre couple réduit A sentir de la faim les premières approches; Tous deux privés d'espoir, d'autant plus malheureux

Qu'aimés aussi bien qu'amoureux, Ils perdoient doublement en leur mésaventure. Après s'être longtemps regardés sans parler : a Hispal, dit la princesse, il se faut consoler; Les pleurs ne peuvent rien près de la Parque dure ; \ous n'en mourrons pas moins; mais il dépend de nous

D'adoucir l'aigreur de ses coups; C'est tout ce qui nous reste en ce malheur extrême. — Se consoler! dit-il; le peut-on, quand on aime? Ah! si... Mais non, madame, il n'est pas à propos

Que vous aimiez ; vous seriez trop à plaindre ! Je brave, à mon égard, et la faim et les flots : Mais, jetant l'œil sur vous, je trouve

tout à craindre. » La princesse, à ces mois, ne se put plus contraindre : Pleurs de couler, soupirs d'être poussés,

Regards d'être au ciel adressés, Et puis sanglots, et puis soupirs encore. En ce même langage , Hispal lui repartit ,

Tant qu'enfin un baiser suivit :

S'il fut pris ou donné, c'est ce que l'on ignore.

Après force vœux impuissants , Le héros dit : « Puisqu'on cette aventure,

Mourir nous est chose si sûre , Qu'importe que nos corps des oiseaux ravissants Ou des monstres marins deviennent la pâture?

Sépulture pour sépulture ,

La mer est égale , à mon sens.

Qu'attendons-nous ici qu'une fin languissante?

Seroit-il point plus à propos

De nous abandonner aux flots?

J'ai de la force encor; la côte est peu distante; Le vent y pousse; essayons d'approcher;

Passons de rocher en rocher :

J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine, n

Alaciel s'y résolut sans peine.

Les revoilà sur l'onde ainsi qu'auparavant,

La cassette en laisse suivant ,

Et le nageur, poussé du vent,
De roc en roc portant la belle :
Façon de naviger 1 nouvelle.

Avec l'aide du ciel et de ces reposoirs, Et du dieu qui préside
aux liquides manoirs , Hispal, n'en pouvant plus de faim, de
lassitude,

De travail et d'inquiétude
(Non pour lui , mais pour ses amours) ,
Après avoir jeûné deux jours,
Prit terre à la dixième traite,
Pour
naviguer.

Lui, la princesse, et la cassette.

Pourquoi, me dira-t-on, nous ramener toujours Cette cassette?
Est-ce une circonstance

Qui soit de si grande importance?

Oui, selon mon avis ; on va voir si j'ai tort.

Je ne prends point ici l'essor»

Ni n'affecte de railleries.

Si j'avois mis nos gens à bord,

Sans argent et sans pierreries ,

Seroient-ils pas demeurés court?

On ne vit ni d'air ni d'amour.

Les amants ont beau dire et faire , Il en faut revenir toujours au nécessaire. La cassette y pourvut avec maint diamant. Hispal vendit les uns , mit les autres en gages ; Fit achat d'un château le long de ces rivages : Ce château, dit l'histoire, avoit un parc fort grand; Ce parc , un bois ; ce bois , de beaux ombrage's ;

Sous ces ombrages , nos amants

Passoient d'agréables moments.

Voyez combien voilà de choses enchaînées ,

Et par la cassette amenées?

Or, au fond de ce bois, un certain antre étoit, Sourd et muet, et d'amoureuse affaire; Sombre surtout : la Nature sembloit L'avoir mis là non pour autre mystère.

Nos deux amants se promenant un jour, Il arriva que ce fripon d'Amour Guida leurs pas vers ce lieu solitaire.

Chemin faisant, Hispal expliquoit ses désirs,

Moitié par ses discours, moitié par ses soupirs, Plein d'une ardeur impatiente :

La princesse écoutoit incertaine et tremblante.

& Nous voici, disoit-il, en un bord étranger, Ignorés du reste des hommes ;

Profitons-en ; nous n'avons à songer, Qu'aux douceurs de l'amour, en l'état où nous sommes. Qui vous retient? On ne sait

seulement Si nous vivons ; peut-être en ce moment Tout le monde nous croit au corps d'une baleine *.

Ou favorisez votre amant ,

Ou qu'à votre époux il vous mène?...

Mais pourquoi vous mener? Vous pouvez rendre heureux Celui dont vous avez éprouvé la constance. Qu'attendez-vous pour soulager ses feux?

N'est-il point assez amoureux?

Et n'avez-vous point fait assez de résistance? s

Hispal haranguoit de façon

Qu'il auroit échauffé des marbres, Tandis qu'Alaciel , à l'aide d'un poinçon, Faisoit semblant d'écrire sur les arbres.

Mais l'amour la faisoit rêver

A d'autres choses qu'à graver

Des caractères sur l'écorce, Son amant et le lieu l'assuroient du secret :

C'étoit une puissante amorce.

Elle résistoit à regret ; Le printemps , par malheur, étoit lors en sa force.

Jeunes cœurs sont bien empêchés

A tenir leurs désirs cachés ,

Etant pris par tant de manières.

Combien en voyons-nous se laisser pas à pas

Ravir jusqu'aux faveurs dernières,

Qui dans l'abord ne croyoient pas

Pouvoir accorder les premières!

Amour, sans qu'on y pense , amène ces instants .

Mainte fille a perdu ses gants ,

Et femme au partir s'est trouvée,

Qui ne sait, la plupart du temps,

1 Comme le prophète Jonas, selon la Bible.

Comme la chose est arrivée.

Près de l'autre venus, notre amant proposa D'entrer dedans.
La belle s'excusa, Mais malgré soi déjà presque vaincue.

Les services d'Hispal, en ce même moment,

Lui reviennent devant la vue :

Ses jours sauvés des flots; son honneur, d'un géant.

Que lui demandoit son amant? Un bien , dont elle étoit à sa
valeur tenue : a II vaut mieux, disoit-il , vous en faire un ami,
Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde Vous le vienne
enlever. Madame, songez-y;

L'on ne sait pour qui l'on le garde. » L'infante à ces raisons se
rendant à demi,

Une pluie acheva l'affaire.

Il fallut se mettre à l'abri :

Je laisse à penser où. Le reste du mystère

Au fond de l'ancre est demeuré.

Que l'on la blâme ou non, je sais plus d'une belle

A qui ce fait est arrivé , Sans en avoir moitié d'autant d'excuses qu'elle.

L'ancre ne les vit seul de ces douceurs jouir : Rien ne coûte en amour que la première peine. Si les arbres parloient, il feroit bel ouïr Ceux de ce bois, car la forêt n'est pleine Que des monuments amoureux Qu'Hispal nous a laissés, glorieux de sa proie. On y verroit écrit : « Ici pâma de joie

Des mortels le plus heureux ; Là mourut un amant sur le sein de sa dame ; En cet endroit, mille baisers de flamme Futent donnés, et mille autres rendus. » Le parc diroit beaucoup , le château beaucoup plus ,

Si châteaux avoient une langue.

La chose en vint au point, que, las de tant d'amour,

La belle s'en ouvrit, et voici sa harangue : « Vous m'êtes cher, Hispal; j'aurois du déplaisir, Si vous ne pensiez pas que toujours je vous aime. Mais qu'est-ce qu'un amour sans crainte et sans désir?

Je vous le demande à vous-même.

Ce sont des feux bientôt passés , Que ceux qui ne sont point dans leur cours traversés :

Il y faut un peu de contrainte.

Je crains fort qu'à la fin ce séjour si charmant Ne nous soit un désert , et puis un monument.

Hispal, ôtez-moi cette crainte.

Allez-vous-en voir promptement Ce qu'on croira de moi dedans Alexandrie, Quand on saura que nous sommes en vie?

Déguisez bien notre séjour :

Dites que vous venez préparer mon retour, Et faire qu'on m'envoie une escorte si sûre,

Qu'il n'arrive plus d'aventure.

. ' Croyez-moi, vous n'y perdrez rien.

Trouvez seulement le moyen

De me suivre en ma destinée

Ou de fillage¹, ou d'hyménée;

Et tenez pour chose assurée,

Que , si je ne vous fais du bien ,

Je serai de près éclairée ². »

Que ce fût ou non son dessein , Pour se servir d'Hispal, il falloit tout promettre. Dès qu'il trouve à propos de se mettre en chemin, L'infante, pour Zaïr, le charge d'une lettre. Il s'embarque, il fait voile; il vogue , il a bon vent. Il arrive à la cour, où chacun lui demande

S'il est mort, s'il est vivant,

Tant la surprise fut grande ;

1 Etal de fille , célibat. — - Surveillée , épiée.

En quels lieux est l'infante, enfin ce qu'elle fait.

Dès qu'il eut à tout satisfait, On fit partir une escorte
puissante.

Hispal fut retenu; non qu'on eût, en effet,

Le moindre soupçon de l'infante.

Le chef de cette escorte étoit jeune et bien fait. Abordé près du
parc, avant tout il partage Sa troupe en deux, laisse l'une au
rivage;

Va droit avec l'autre au château.

La beauté de l'infante étoit beaucoup accrue : Il en devint
épris à la première vue ; Mais tellement épris, qu'attendant qu'il
fit beau, Pour ne point perdre temps, il lui dit sa pensée.

Elle s'en tint fort offensée,

Et l'avertit de son devoir.

Témoigner en tel cas un peu de désespoir

Est quelquefois une bonne recette.

C'est ce que fait notre homme : il forme le dessein

De se laisser mourir de faim ; Car de se poignarder la chose est
trop tôt faite :

On n'a pas le temps d'en venir Au repentir.

D'abord Alaciel rioit de sa sottise.

Un jour se passe entier, lui sans cesse jeûnant,

Elle toujours le détournant

D'une si terrible entreprise.

Le second jour commence à la toucher.

Elle rêve à cette aventure.

Laisser mourir un homme et pouvoir l'empêcher,

C'est avoir l'âme un peu trop dure !

Par pitié donc , elle condescendit

Aux volontés du capitaine ,

Et cet office lui rendit Gaiement , de bonne grâce , et sans
montrer de peine ; Autrement, le remède eût été sans effet.

Nos amants à la fin regrettèrent la cour. Tandis que le galant
se trouve satisfait , Et remet les autres affaires , Disant tantôt
que les vents sont contraires , Tantôt qu'il faut radouber ses ga-
lères Pour être en état de partir; Tantôt qu'on vient de l'avertir
Qu'il est attendu des corsaires :

Un corsaire , en effet , arrive , et surprenant

Ses gens demeurés à la rade , Les tue, et va donner au château
l'escalade : Du fier Grifonio c'étoit le lieutenant.

Il prend le château d'emblée.

Voilà la fête troublée.

Le jeûneur * maudit son sort.

Le corsaire apprend d'abord L'aventure de la belle ; Et, la tirant à l'écart, Il en veut avoir sa part.

Elle fit fort la rebelle.

Il ne s'en étonna pas, N'étant novice en tel cas.

« Le mieux que vous puissiez faire, Lui dit tout franc ce corsaire , C'est de m' avoir pour ami; Je suis corsaire et demi 2.

Vous avez faif jeûner un pauvre misérable, Qui se mourroit pour vous d'amour ; Vous jeûnerez à votre tour, Ou vous me serez favorable.

La justice le veut; nous autres gens de mer, Savons rendre à chacun selon ce qu'il mérite ; Attendez-vous de n'avoir à manger

1 C'est-à-dire : l'amant qui avait fait mine de se laisser mourir de faim, — 2 C'est-à-dire : plus que corsaire.

Que quand de ce côté vous aurez été quitte.

Ne marchandez point tant , madame , et croyez-moi ! »

Qu'eût fait Alaciel? Force n'a point de loi.

S'accommoder à tout est chose nécessaire.

Ce qu'on ne voudroit pas, souvent il le faut faire,

Quand il plaît au destin que l'on en vienne là ;

Augmenter sa souffrance est une erreur extrême :

Si, par pitié d' autrui, la belle se força,
Que ne point essayer par pitié de soi-même î
Elle se force donc , et prend en gré le tout.
Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.
Si le corsaire eût été sage , Il eût mené l'infante en un autre
rivage.
Sage en amour? Hélas! il n'en est point. Tandis que celui-ci
croit avoir tout à point ,
Vent pour partir , lieu propre pour attendre , Fortune , qui ne
dort que lorsque nous veillons ,
Et veille quand nous sommeillons ,
Lui trame en secret cet esclandre.
Le seigneur d'un château voisin de celui-ci,
Homme fort ami de la joie ,
Sans nulle attache , et sans souci Que de chercher toujours
quelque nouvelle proie,
Ayant eu le vent des beautés,
Perfections , commodités ,
Qu'en sa voisine on disoit être ,]Ye songeoit nuit et jour qu'à
s'en rendre le maître : Il avoit des amis, de l'argent, du crédit,
Pouvoit assembler deux mille hommes.
Il les assemble donc un beau jour , et leur dit :

a Souffrirons-nous, braves gens que nous sommes, Qu'un pirate à nos yeux se gorge de butin, Qu'il traite comme esclave une beauté divine?

Allons tirer notre voisine

D'entre les griffes du matin !

Que ce soir chacun soit en armes , Mais doucement, et sans donner d'alarmes :

Sous [es auspices de la nuit,

Nous pourrons nous rendre sans bruit Au pied de ce château, dès la petite pointe Du jour.

La surprise, à l'ombre étant jointe, Nous rendra sans hasard maîtres de ce séjour. Pour ma part du butin, je ne veux que la dame, Non pas pour en user ainsi que ce voleur;

Je me sens un désir en l'âme De lui restituer ses biens et son honneur. Tout le reste est à vous, hommes, chevaux, bagage, Vivres, munitions, enfin tout l'équipage, Dont ces brigands ont empli la maison.

Je vous demande encore un don ; C'est qu'on pendre aux créneaux, haut et court, le corsaire. »

Cette harangue militaire

Leur sut tant d'ardeur inspirer, Qu'il en fallut une autre , afin de modérer

Le trop grand désir de bien faire.

Chacun repaît, le soir étant venu :

L'on mange peu, l'on boit en récompense :

Quelques tonneaux sont mis sur eu.

Pour avoir fait cette dépense ,

Il s'est gagné plusieurs combats,

Tant en Allemagne qu'en France.

Ce seigneur donc n'y manqua pas ;

Et ce fut un trait de prudence.

Mainte échelle est portée, et point d'autre embarras, Point de tambours, force bons coutelas; On part sans bruit, on arrive en silence.

L'orient venoit de s'ouvrir :

C'est un temps où le somme est dans sa violence, Et qui par sa fraîcheur nous contraint de dormir.

Presque tout le peuple corsaire,

Du sommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire, Fut assommé sans le sentir.

Le chef pendu, l'on amène l'infante.

Son peu d'amour pour le voleur, Sa surprise et son épouvante, Et les civilités de son libérateur, Ne lui permirent pas de répandre des larmes. Sa prière sauva la vie à quelques gens. Elle plaignit les morts, consola les mourants, Puis quitta sans regret ces lieux remplis d'alarmes. On dit même qu'en peu de temps Elle perdit la mémoire De ses deux derniers galants :

Je n'ai pas peine à le croire.

Son voisin la reçut en un appartement,

Tout brillant d'or et meublé richement.

On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre. Nouvel hôte et nouvel amant , Ce n'étoit pas pour rien omettre :

Grande chère surtout , et des vins fort exquis : Les dieux ne sont pas mieux servis.

Alaciel, qui, de sa vie, Selon sa Loi *, n'avoit bu vin, Goûta ce soir, par compagnie , De ce breuvage si divin.

Elle ignoroit l'effet d'une liqueur si douce;

Insensiblement fit carrouse 2 :

Et comme amour jadis lui troubla la raison , Ce fut lors un autre poison.

Tous deux sont à craindre des dames.

Alaciel mise au lit par ses femmes,

1 La loi de Mahomet.

2 But à l'excès. Rabelais et les auteurs du seizième siècle écrivent carous, qui vient de l'allemand garauss, signifiant vide; faire carous, c'est donc vider toutes les bouteilles.

Ce bon seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.

« Quoi trouver? dira-t-on; d'immobiles appas?

— Si j'en trouvois autant, je saurois bien qu'en faire!

Disoit, l'autre jour, un certain :

Qu'il me vienne une même affaire , On verra si j'aurai recours
à mon voisin. » Bacehus donc, et Morphée , et l'hôte de la belle,

Cette nuit disposèrent d'elle.

Les charmes des premiers dissipés à la fin ,

La princesse , au sortir du somme ,

Se trouva dans les bras d'un homme.

La frayeur lui glaça la voix :

Elle ne put crier, et, de crainte saisie, Permit tout à son hôte ,
et pour une autre fois

Lui laissa lier la partie.

« Une nuit, lui dit-il, est de même que cent; Ce n'est que la
première à quoi l'on trouve à dire. » Alaciel le crut. L'hôte, enfin
se lassant,

Pour d'autres conquêtes soupire.

Il part un soir, prie un de ses amis De faire cette nuit les hon-
neurs du logis ,

Prendre sa place, aller trouver la belle, Pendant l'obscurité se
coucher auprès d'elle,

Ne point parler ; qu'il étoit fort aisé ; Et qu'en s' acquittant
bien de l'emploi proposé, L'infante assurément agréeroit son ser-
vice. L'autre bien volontiers lui rendit cet office : Le moyen qu'un
ami puisse être refusé ! A ce nouveau venu la voilà donc en proie.

Il ne put, sans parler, contenir cette joie. La belle se plaignit d'être ainsi leur jouet :

« Comment l'entend monsieur mon hôte?

Dit-elle; et de quel droit me donner comme il fait? » L'autre confessa qu'en effet

Ils avoient tort; mais que toute la faute

Etoit au maître du logis.

a Pour vous venger de sou mépris, Poursuivit-il, comblez-moi de caresses;

Enchérissez sur les tendresses Que vous eûtes pour lui, tant qu'il fut votre amant Aimez-moi par dépit et par ressentiment ,

Si vous ne pouvez autrement. »

Son conseil fut suivi; l'on poussa les affaires,

L'on se vengea, l'on n'omit rien.

Que si l'ami s'en trouva bien,

L'hôte ne s'en tourmenta guères.

Et de cinq, si j'ai bien compté.

Le sixième incident des travaux de l'infante ,

Par quelques-uns , est rapporté

D'une manière différente.

Force gens concluront de là, Que d'un galant au moins je fais grâce à la belle.

C'est médisance que cela;

Je ne voudrois mentir pour elle :

Si son époux n'eut assurément

Que huit précurseurs seulement.

Poursuivons donc notre Xouvelle.

L'hôte rexint, quand l'ami fut content.

Alaciel, lui pardonnant, Fit entre eux les choses égales.

La clémence sied bien aux personnes royales. Ainsi, de main en main, Alaciel passoit, Et souvent se divertissoit Aux menus ouvrages des filles Qui la servoient, toutes assez gentilles. Elle en aimoit fort une à qui l'on en contoït; Et le conteur étoit un certain gentilhomme De ce logis, bieu fait et galant homme, Mais violent dans ses désirs ,

Et grand ménager de soupirs i , Jusques à commencer, près de la plus sévère ,

Par où l'on finit d'ordinaire.

Un jour, au bout du parc, le galant rencontra

Cette fillette , Et dans un pavillon fit tant , qu'il l'attira Toute seulette.

L'infante étoit fort près de là :

Mais il ne la vit point, et crut en assurance

Pouvoir user de violence.

Sa médisante humeur, grand obstacle aux faveurs, Peste d'amour et des douceurs Dont il tire sa subsistance, Avoit de ce galant souvent grêlé l'espoir. La crainte lui nuisoit autant que le devoir. Certe fille l'auroit, selon toute apparence, Favorisé , Si la belle eût osé.

Se voyant craint de cette sorte , Il fit tant, qu'en ce pavillon Elle entra par occasion :

Puis, le galant ferme la porte; Mais en vain, car l'infante avoit de quoi l'ouvrir. La fille voit sa faute, et tâche de sortir. Il la retient; elle crie, elle appelle : L'infante vient, et vient comme il falloit², Quand sur ses fins la demoiselle étoit. Le galant, indigné de la manquer si belle, Perd tout respect, et jure par les dieux, Qu'avant que sortir de ces lieux, L'une ou l'autre paiera sa peine, Quand il devroit leur attacher les mains.

1 Édition de 1668 :

Et grand ménagier de soupirs.

2 Édition de 1668:

L'infante vint, et vint comme il falloir.

t Si loin de tous secours humains, Dit-il, la résistance est vaine.

Tirez au sort, sans marchander?

Je ne saurois vous accorder

Que cette grâce :

Il faut que l'une ou l'autre passe Pour aujourd'hui.

— Qu'a fait madame? dit la belle; Pâtira-t-elle pour autrui?

— Oui, si le sort tombe sur elle, Dit le galant; prenez-vous-en à lui.

— Non, non, reprit alors l'infante;

Il ne sera pas dit que l'on ait, moi présente,

Violenté cette innocente.

Je me résous plutôt à toute extrémité. »

Ce combat plein de charité Fut, par le sort, à la fin terminé.

L'infante en eut toute la gloire :

Il lui donna sa voix, à ce que dit l'histoire.

L'autre sortit , et l'on jura

De ne rien dire de cela.

Mais le galant se seroit laissé pendre, Plutôt que de cacher un secret si plaisant ; Et, pour le divulguer, il ne voulut attendre Que le temps qu'il falloit pour trouver seulement

Quelqu'un qui le voulût entendre.

Ce changement de favoris Devint à l'infante une peine, Elle eut regret d'être l'Hélène D'un si grand nombre de Paris.

Aussi , l'Amour se jouoit d'elle.

Un jour, entre autres, que la belle Dans un bois dormoit à l'écart, Il s'y rencontra par hasard Un chevalier errant, grand chercheur d'aventures s

De ces sortes de gens que sur des palefrois

Les belles suivoient autrefois,

Et passaient pour chastes et pures.

Celui-ci, qui donnoit à ses désirs l'essor, Comme faisoient jadis Roger et Galaor,

N'eut vu la princesse endormie, Que de prendre un baiser il forma le dessein : Tout prêt à faire choix de la bouche ou du sein ,
IJ étoit sur le point d'en passer son envie,

Quand tout d'un coup il se souvint

Des lois de la chevalerie.

A ce penser, il s'î retint,

Priant toutefois eu. son âme

Toutes les puissances d'amour

Qu'il pût courir en ce séjour

Quelque aventure avec la dame. L'infante s'éveilla, surprise au dernier point.

i, Non, non, dit-il, ne craignez point;

Je ne suis géant ni sauvage, Mais chevalier errant, . qui rends grâces aux dieux

D'avoir trouvé dans ce bocage Ce qu'à peine en pourroit rencontrer dans les cieux. » Après ce compliment, sans plus longue demeure, Il lui dit en deux mots l'ardeur qui l'embrasoit :

C'étoit un homme qui faisoit

Beaucoup de chemin en peu d'heure *.

Le refrain fut d'offrir sa personne et son bras,

Et tout ce qu'en semblable cas

On a de coutume de dire

A celle pour qui l'on soupire.

Son offre fut reçue , et la belle lui fit

Un long roman de son histoire,

Supprimant, comme l'on peut croire,

1 Heure est synonyme de temps et même d'instant , dans les vieux conteurs.

Les six galants. L'aventurier en prit Ce qu'il crut à propos d'en prendre; Et , comme Alaciel de son sort se plaignit ,

Cet inconnu s'engagea de la rendre Chez Zaïr ou dans Garbe, avant qu'il fut un mois. » Dans Garbe? Non, reprit-elle, et pour cause : Si les dieux avoient mis la chose Jusques à présent à mon choix, J'aurois voulu revoir Zaïr et ma patrie.

— Pourvu qu'Amour me prête vie , Vous les verrez! dit-il. C'est seulement à vous D'apporter remède à vos coups, Et consentir que mon ardeur s'apaise :

Si j'en mourois (à vos bontés ne plaise !) , Vous demeureriez seule; et, pour vous parler franc, Je tiens ce service assez grand Pour me flatter d'une espérance De récompense. »

Elle en tomba d'accord, promit quelques douceurs, Convint du nombre de faveurs , Qu'afin que la chose fût sûre, Cette princesse lui paieroit , Non tout d'un coup , mais à mesure Que le voyage se feroit , Tant chaque jour, sans nulle faute.

Le marché s'étant ainsi fait, La princesse en croupe se met, Sans prendre congé de son hôte.

L'inconnu, qui pour quelque temps S'étoit défait de tous ses gens, Les rencontra bientôt. Il avoit dans sa troupe Un sien neveu fort jeune, avec son gouverneur. Notre héroïne prend, en descendant de croupe, Un palefroi i. Cependant le seigneur

1 Cheval de parade ; du bas latin palafredus, qui paraît formé d'un mot teutonique.

LA FIAÏCEE DU ROI DE GARBE. 149

Marche toujours à côté d'elle , Tantôt lui conte une nouvelle , Et tantôt lui parle d'amour, Pour rendre le chemin plus court.

Avec beaucoup de foi le traité s'exécute :

Pas la moindre ombre de dispute ; Point de faute au calcul, non plus qu'entre marchands. De faveur en faveur (ainsi comptoient ces gens) , Jusqu'au bord de la mer enfin ils arrivèrent , Et s'embarquèrent.

Cet élément ne leur fut pas moins doux Que l'autre avoit été ; certain calme , au contraire , Prolongeant le chemin, augmenta le salaire. Sains et gaillards ils débarquèrent tous Au port de Joppe 1 ; et là se rafraîchirent ;

Au bout de deux jours, en partirent,

Sans autre escorte que leur train.

Ce fut aux brigands une amorce :

Un gros d'Arabes en chemin Les ayant rencontrés , ils cédoient à la force
Quand notre aventurier fit un dernier effort , Repoussa les brigands , reçut une blessure

Qui le mit dans la sépulture ,

Non sur-le-champ ; devant sa mort , Il pourvut à la belle , ordonna du voyage ,
En chargea son neveu, jeune homme de courage ,

Lui légua, par même moyen, Le surplus des faveurs , avec son équipage ,

Et tout le reste de son bien.

Quand on fut revenu de toutes cîs alarmes , Et que l'on eut versé certain nombre de larmes,
On satisfît au testament du mort ;

1 Jaffa, ancienne ville de la Turquie d'Asie.

On paya les faveurs, dont enfin la dernière Echut justement sur le bord
De la frontière.

En cet endroit, le neveu la quitta, Pour ne donner aucun ombrage ;
Et le gouverneur la guida Pendant le reste du voyage.

Au Soudan il la présenta.

D'exprimer ici la tendresse,

Ou, pour mieux dire, les transports Que témoigna Zaïr en voyant la princesse,

Il faudroit de nouveaux efforts, Et je n'en puis plus faire : il est bon que j'imité

Phébus , qui , sur la fin du jour,

Tombe d'ordinaire si court,

Qu'on diroit qu'il se précipite.

Le gouverneur aimoit à se faire écouter; Ce fut un passe-temps que d'entendre conter

Monts et merveilles de la dame ,

Qui rioit sans doute en son âme.

« Seigneur, dit le bonhomme en parlant au Soudan , Hispal étant parti , madame incontinent , Pour fuir oisiveté, principe de tout vice, Résolut de vaquer nuit et jour au service D'un dieu qui chez ces gens a beaucoup de crédit. Je ne vous aurois jamais dit Tous ses temples et ses chapelles, Nommés pour la plupart alcôves et ruelles. Là, les gens pour idole ont un certain oiseau Qui dans ses portraits est fort beau, Quoiqu'il n'ait des plumes qu'aux ailes. Au contraire des autres dieux, Qu'on ne sert que quand on est vieux, La jeunesse lui sacrifie.

Si vous saviez l'honnête vie Qu'en le servant menoit madame AlacieL,

Vous béniriez cent fois le ciel De vous avoir donné fille tant accomplie ! Au reste, en ces pays, on vit d'autre façon Que parmi vous : les belles vont et viennent ;

Point d'eunuques qui les retiennent; Les hommes en ces lieux ont tous barbe au menton. Madame, dès l'abord, s'est faite à leur

méthode,

Tant elle est de facile humeur;

Et je puis dire , à son honneur,

Que de tout elle s'accommode, s

Zaïr étoit ravi. Quelques jours écoulés,

La princesse partit pour Garbe, en grande escorte.

Les gens qui la suivoient furent tous régals

De beaux présents ; et d'une amour si forte , Cette belle toucha
le cœur de Mamolin , Qu'il ne se tenoit pas. On fit un grand festin
,

Pendant lequel , ayant belle audience , Alaciel conta tout ce
qu'elle voulut,

Dit les mensonges qu'il lui plut.

Mamolin et sa sœur écoutoient en silence. La nuit vint : on
porta la reine dans son lit.

A son honneur elle en sortit :

Le prince en rendit témoignage.

Alaciel , à ce qu'on dit ,

N'en demandoit pas davantage.

Ce conte nous apprend que beaucoup de maris, Qui se vantent
de voir fort clair en leurs affaires , N'y viennent bien souvent

qu'après les favoris, Et, tout savants qu'ils sont, ne s'y connoissent guères. Le plus sûr toutefois est de se bien garder,

Craindre tout, ne rien hasarder.

Filles, maintenez-vous : l'affaire est d'importance.

Rois de Garbe ne sont oiseaux communs en France. Vous voyez que l'hymen y suit l'accord de près:

C'est là l'un des plus grands secrets,

Pour empêcher les aventures.

Je tiens vos amitiés fort chastes et fort pures ; Mais Cupidon alors fait d'étranges leçons.

Rompez-lui toutes ses mesures :

Pourvoyez à la chose aussi bien qu'aux soupçons. Ne m'allez point conter : a C'est le droit des garçons! Les garçons, sans ce droit, ont assez où se prendre. Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvoit défendre, Le remède sera de rire en son malheur :

Il est bon de garder sa fleur, Mais, pour l'avoir perdue, il ne se faut pas pendre.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE ~

Dame Vénus 3 et dame Hypocrisie

Font quelquefois ensemble de bons coups ;

Tout homme est homme , et les moines sur tous 4 :

1 Cette nouvelle, publiée pour la première fois en 1668, était intitulée alors : L'ermite ou frère Luce. — 2 Decamerone, giorna-

taiv, novella 2. Ce conte se trouve aussi dans les Cent Nouvelles nouvelles, nouvelle 14, le Faiseur de Papes, ou l'Homme de Dieu.

3 Édition de 1668 : Dame Luxure.

* Nous avons préféré intercaler dans le texte la variante des éditions de 1668 et de 1685, laquelle remplace ce vers faux, que La Fontaine avait laissé passer dans la première édition de 1666 :

Tout homme est homme, les ermites surtout.

Ce que j'en dis, ce n'est point par envie '. Avez-vous sœur, fille ou femme jolie?

Gardez le froc², c'est un maître Goning³; Vous en tenez, s'il tombe sous sa main Belle qui soit quelque peu simple et neuve⁴. Pour vous montrer que je ne parle en vain, Lisez ceci, je ne veux autre preuve.

Un jeune ermite étoit tenu pour saint; On lui gardoit place dans la Légende.

L'homme de Dieu d'une corde étoit ceint, Pleine de nœuds ; mais sous sa houppelande Logeoit le cœur d'un dangereux paillard. Un chapelet pendoit à sa ceinture, Long d'une brasse , et gros outre mesure; Une clochette étoit de l'autre part.

Au demeurant, il faisoit le cafard; Se renfermoit , voyant une femelle , Dedans sa coque ⁵, et baissoit la prunelle : Vous n'auriez dit qu'il eût mangé le lardo. Un bourg étoit dedans son voisinage , Et dans ce bourg une veuve fort sage , Qui demeuroit tout à l'extrémité.

1 Édition de 1668 :

Ce que j'en dis , ce n'est pas par envie.

2 Prenez garde au froc. — 3 C'est-à-dire : fin et rusé. Brantôme cite un maître Gonin, fameux magicien sous François Ier, et un autre , fils du précédent, qui vivait sous Charles IX. Le nom de maître Gonin était déjà synonyme de trompeur à l'époque même où vivait ce charlatan ; car Bonaventure des Periers l'emploie en ce sens dans ses contes et dans son Cymbalum,

« Édition de 1668 :

Belle qui soit quelque peu simple ou neuve. 5 Capuchon, cuculle. — 6 Expression proverbiale, tirée d'une ballade de Clément Marot , laquelle a pour refrain : Prenez-le , il a mangé le lard. Marot était accusé d'impiété pour avoir mangé du lard en carême.

Elle n'avoit pour tout bien qu'une fille,
Jeune , ingénue , agréable et gentille ;
Pucelle encor, mais , à la vérité ,
Moins par vertu que par simplicité ;
Peu d'entregent, beaucoup d'honnêteté;
D'autre dot, point; d'amants, pas davantage.
Du temps d'Adam, qu'on naissoit tout vêtu,
Je pense bien que la belle en eût eu,
Car avec rien on montoit un ménage i.
Il ne falloît matelas ni linceul² :

Même le lit n'étoit pas nécessaire.

Ce temps n'est plus ; Hymen, qui marchoit seul 3,

Mène à présent à sa suite un notaire.

L'anachorète, en quêtant par le bourg, Vit cette fille, et dit sous son capuce : « Voici de quoi ! Si tu sais quelque tour, Il te le faut employer, frère Luce. »

Pas n'y manqua : voici comme il s'y prit. Elle logeoit, comme j'ai déjà dit⁴, Tout près des champs, dans une maisonnette, Dont la cloison , par notre anachorète , Etant percée aisément et sans bruit , Le compagnon, par une belle nuit (Belle, non pas : le vent et la tempête Favorisoient le dessein du galant) , Une nuit donc , dans le pertuis 5 mettant

1 Manuscrits de Conrart :

Mais avec rien on montait nn ménage.

2 Drap de lit.

3 Édition de 1668 :

Ce temps n'est plus : l'Hymen, qui marchoit seul,,s

4 Manuscrits de Conrart :

Elles logeoient, comme j'ai déjà dit.

5 Trou ; du laiin pertusus.

L'ERMITE. 15c

Un long cornet, tout du haut de la tête *, Il leur cria : « Femmes , écoutez-moi ! » A cette voix, toutes pleines d'effroi, Se

blottissant, l'une et l'autre est en transe. Il continue , et corne à toute outrance : k Réveillez-vous , créatures de Dieu !

Toi , femme veuve , et toi , fille pucelle ; Allez trouver mon serviteur fidèle L'ermite Luce, et partez de ce lieu, Demain matin , sans le dire à personne ; Car c'est ainsi que le ciel vous l'ordonne. Ne craignez point, je conduirai vos pas ; Luce est bénin. Toi, veuve, tu feras 2 Que de ta fille il ait la compagnie ; Car d'eux doit naître un pape, dont la vie Réformera tout le peuple chrétien. »

La chose fut tellement prononcée, Que dans le lit l'une et l'autre enfoncée, Ne laissa pas de l'entendre fort bien.

La peur les tint un quart d'heure en silence. La fille enfin met le nez hors des draps, Et puis, tirant sa mère par le bras, Lui dit d'un ton tout rempli d'innocence : « Mon Dieu , maman , y faudra-t-il aller 3 ? Ma compagnie! Hélas! qu'en veut-il faire? Je ne sais pas comment il faut parler; Ma cousine Anne est bien mieux son affaire , Et retiendrait bien mieux tous ses sermons¹.

1 Manuscrits de Conrart :

Un long cornet tout du haut de sa tête.

2 Manuscrits de Conrart :

Luce est bénin. Toi , femme , tu feras

3 Édition de 1668 :

Mon Dieu! maman, il faudra y aller.

4 Édition de 1668 :

Et retiendra bien mieux tous ses sermons.

— Sotte , tais-toi ! lui repartit la mère. C'est bien cela! Va, va, pour ces leçons, Il n'est besoin de tout l'esprit du monde : Dès la première , ou bien dès la seconde , Ta cousine Anne en saura moins que toi.

— Oui! dit la fille ; eh! mon Dieu! menez-moi Partons! bientôt nous reviendrons au gîte.

— Tout doux, reprit la mère en souriant; Il ne faut pas que nous allions si vite ;

Car que sait-on? le diable est bien méchant Et bien trompeur. Si c'étoit lui, ma fille, Qui fût venu pour nous tendre des lacs? As-tu pris garde? Il parloit d'un ton cas \ Comme je crois que parle la famille De Lucifer. Le fait mérite bien Que, sans courir ni précipiter rien, Nous nous gardions de nous laisser surprendre. Si la frayeur t'avoit fait mal entendre... Pour moi, j'avois l'esprit tout éperdu.

— Non , non, maman , j'ai fort bien entendu , Dit la fillette. — Or bien, reprit la mère, Puisque ainsi va, mettons-nous en prière.
»

Le lendemain, tout le jour se passa

A raisonner, et par-ci , et par-là ,

Sur cette voix et sur cette rencontre.

La nuit venue , arrive le corneur ;

Il leur cria d'un ton à faire peur 2 :

« Femme incrédule, et qui vas à l' encontre

Des volontés de Dieu , ton créateur,

Ne tarde plus, va-t'en trouver l'ermite,

Cassé ou rauque. Edition de 1668 :

As-tu pris garde? Il parloit d'un ton bas. 2 Édition de 1668 :

Qui leur cria d'un ton à faire peur.

Ou tu mourras ! » La fillette reprit : a Eh bien, maman, l'avois-je pas bien dit? Mon Dieu ! partons ; allons rendre visite A l'homme saint! Je crains tant votre mort, Que j'y courrois, et tout de mon plus fort, S'il le falloit. — Allons donc! » dit la mère. La belle mit son corset des bons jours , Son demi-ceint¹, ses pendants de velours, Sans se douter de ce qu'elle alloit faire : Jeune fillette a toujours soin de plaire.

Notre cagot s'étoit mis aux aguets, Et, par un trou qu'il avoit fait exprès A sa cellule , il vouloit que ces femmes 2 Le pussent voir, comme un brave soldat , Le fouet en main, toujours en un état³ De pénitence et de tirer des flammes Quelque défunt puni pour ses méfaits 4 ; Faisant si bien , en frappant tout auprès , Qu'on crut ouïr cinquante disciplines 5. Il n'ouvrit pas à nos deux pèlerines , Du premier coup; et, pendant un moment, Chacune put l'entrevoir s' escrimant G

1 Ceinture d'argent ou d'autre métal, avec des pendants auxquels les ciseaux, les clefs, la bourse, etc., étaient attachés. - Édition de 1668 i

A sa cellule, il vouloit que les femmes

3 Manuscrits de Conrart :

Le fouet en main , toujours dans un état

4 Édition de 1668 :

Quelque défunt expiant ses méfaits.

5 Édition de 1668 :

Qu'on eût ouï cinquante disciplines, o Édition de 1668 :

Chacune peut l'entendre s'escrimant :

Du saint hôtel enfin la porte s'ouvre.

Du saint outil. Enfin, la pirte s'ouvre; Mais ce ne fut d'un bon miserere '.

Le papelard contrefait l'étonné.

Tout en tremblant , la venve lui découvre 2, Non sans rougir, le cas comme il étoit. A six pas d'eus, la fillette attendoit Le résultat, qui fut que notre ermite Les renvoya, fit le bon bypocrite.

a Je crains, dit-il, les ruses du Malin! Dispensez-moi ; le sexe féminin Xe doit avoir en ma cellule entrée.

Jamais de moi saint-père ne naîtra, »

La veuve dit, toute déconfortée :

a Jamais de vous? Et pourquoi ne fera? s Elle ne put en tirer autre chose.

En s'en allant, la fillette disoit :

a Hélas! maman, nos péchés en sont cause

La nuit revient 8, et l'une et l'autre étoit Au premier somme, alors que l'hypocrite Et son cornet font bruire la maison 9. Il leur

cria, toujours du même ton⁵ :

c Retournez voir Luce , le saint ermite ; Je l'ai changé; retournez dès demain! »

1 Ce vers, suivant M. Boissonade, veut dire que la porte ne s'ouvrit pas avant que l'ermite eût pris le temps de psalmodier un Miserere, septième psaume de la pénitence.

2 Édition de 1668 :

Tout en tremblant , la mère lui découvre

3 Édition de 1668 : La nuit revint....

4 Manuscrits de Conrart :

Et son cornet fait bruire la maison.

5 Édition de 1668 :

De son cornet fit bruire la maison :

Il leur cria toujours d'un même ton.

Les voilà donc derechef en chemin.

Pour ne tirer plus en long cette histoire, Il les reçut. La mère s'en alla, Seule s'entend; la fille demeura.

Tout doucement il vous l'apprivoisa; Lui prit d'abord son joli bras d'ivoire; Puis s'approcha, puis en vint au baiser, Puis aux beautés que l'on cache à la vue. Puis le galant vous la mit toute nue , Comme s'il eût voulu la baptiser.

o papelards, qu'on se trompe à vos mines! Tant lui donna du retour de matines *, Que maux de cœur vinrent premièrement ,

Et maux de cœur chassés Dieu sait comment 2.

En fin finale , une certaine enflure

La contraignit d'allonger sa ceinture,

Mais en cachette , et sans en avertir

Le forge-pape , encore moins la mère ;

Elle craignoit qu'on ne la fit partir :

Le jeu d'amour commençoit à lui plaire p.

Vous me direz : « D'où lui vint tant d'esprit? »

D'où? De ce jeu; c'est l'arbre de science.

Sept mois entiers la galande attendit :

Elle alléqua son peu d'expérience.

Dès que la mère eut indice certain

De sa grossesse 4 , elle lui fit soudain

1 Cette locution vient de ce que les moines étaient plus dispos et plus gaillards , au retour des matines , après le repas qu'ils prenaient avant de se remettre au lit.

2 Édition de 1668 :

Et maux de cœur causés Dieu sait comment.

3 Édition de 1668 :

Le jeu d'amour commençant à lui plaire.

4 Manuscrits de Conrart : De la grossesse.. .

Trousser bagage, et remercia l'hôte *.

Lui , de sa part , rendit grâce au Seigneur,

Qui soulageoit son pauvre serviteur.

Puis, au départ, il leur dit que sans faute 2,

Moyennant Dieu, l'enfant viendrait à bien.

a. Gardez pourtant , dame , de faire rien

Qui puisse nuire à votre géniture !

Ayez grand soin de cette créature ;

Car tout bonheur vous en arrivera :

Vous régnerez , serez la signora ;

Ferez monter aux grandeurs tous les vôtres ,

Princes les uns , et grands seigneurs les autres ,

Vos cousins ducs , cardinaux vos neveux :

Places , châteaux , tant pour vous que pour eux ,

Ne manqueront en aucune manière,

Non plus que l'eau qui coule en la rivière 3. »

Leur ayant fait cette prédiction,

Il leur donna sa bénédiction.

La signora, de retour chez sa mère, S'entretenoit, jour et nuit,
du saint-père⁴; Préparoit tout, lui faisoit des béguins; Au demeu-

rant , prenoit tous les matins La couple d'oeufs 5; attendoit en liesse 6 Ce qui viendroit d'une telle grossesse.

1 Édition de 1668 :

Trousser bagage et remercier l'hôte.

2 Éditions de 1668 :

Puis , au départ, il lui dit que sans faute,...

3 Édition de 1688 :

Non plus que l'eau ne manque à la rivière, « Édition de 1668 :

L'entretenoit, jour et nuit, du saint-père. 5 Cette expression nous fait supposer que les femmes grosses mangeaient des œufs pour amener à bien l'accouchement. c Joie ; du latin lætitia, qui s'était contracté en lælia et læilia.

MAZET DE LAMPORECHIO. 161

Mais ce qui vint détruisit les châteaux, Fit avorter les mitres, les chapeaux¹, Et les grandeurs de toute la famille : La signora mit au monde une fille.

XVI. MAZET DE LAMPORECHIO

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE

Le voile n'est le rempart le plus sûr Contre l'amour, ni le moins accessible : Un bon mari , mieux que grille ni mur, Y pourvoira, si pourvoir est possible.

C'est, à mon sens, une erreur trop visible A des parents , pour ne dire autrement , De présumer, après qu'une personne Bon gré mal gré s'est mise en un couvent⁴, Que Dieu prendra ce qu'ainsi l'on lui donne : Abus , abus ! Je tiens que le Malin N'a revenu plus clair et plus certain (Sauf toutefois l'assistance- divine).

Encore un coup, ne faut qu'on s'imagine Que d'être pure et nette de péché Soit privilège à la guimpe attaché.

Nenni-dà, non; je prétends qu'au contraire Filles du monde ont toujours plus de peur Que l'on ne donne atteinte à leur honneur;

1 Chapeaux rouges de cardinaux. — 2 Cette Nouvelle a pour titre le Muet dans l'édition de 1668. — 3 Dec amer one , giornata ni, novella 1. — 4 Dans l'édition de 1668, ce mot est toujours écrit converti, selon l'ancienne orthographe étymologique ; du latin convenais.

La raison est qu'elles en ont affaire¹. Moins d'ennemis attaquent leur pudeur :

Les autres n'ont pour un seul adversaire. Tentation, fille ⁴oisiveté, Ne manque pas d'agir de son côté :

Puis, le désir, enfant de la contrainte. a Ma fille est nonne, ergo c'est une sainte ! » Mal raisonné. Des quatre parts les trois 2 En ont regret et se mordent les doigts; Font souvent pis; au moins, l'ai-je ouï dire, Car, pour ce point, je parle sans savoir. Boccace en fait certain conte pour rire , Que j'ai rimé comme vous allez voir.

Un bon vieillard en un couvent de filles Autrefois fut : labou- roit le" jardin.

Elles étoient toutes assez gentilles , Et volontiers jasoient dès le matin.

Tant ne songeoient au service divin, Qu'à soi montrer es 3 parloirs aguimpées 4 Bien blanchement , comme droites 5 poupées, Prêtes chacune à tenir coup 6 aux gens ; Et n'étoit bruit qu'il se trouvât léans 7 Fille qui n'eût de quoi rendre le change, Se renvoyant l'une à l'autre l'éteuf 8.

Huit sœurs étoient, et l'abbesse sont neuf; Si mal d'accord, que c'étoit chose étrange. De la beauté , la plupart en avoient ;

1 Besoin. — 2 Les trois quarts. — 3 Aux. — * Revêtues de guimpes. Édition de 1668 :

Qu'à se montrer au parloir aguimpées.

5 Véritables. — 6 On dirait aujourd'hui tenir tête. 7 Là dedans , en ce lieu. Édition de 1668 :

Et n'étoit jour, qu'on ne trouvât léans.... La balle du jeu de longue paume. Cette expression proverbiale signifie répliquer, riposter.

MAZET DE LAMPORECHIO. 163

Do la jeunesse, elles en avoient toutes. En cettui 1 lieu beaux pères 2 fréquentoient , Gomme on peut croire; et tant bien supputaient , Qu'il ne manquoit à tomber sur leurs routes³.

Le bon vieillard , jardinier dessusdit ,

Près de ces sœurs perdoit presque l'esprit;

A leur caprice il ne pouvoit suffire :

Toutes vouloient au vieillard commander;
Dont 4 ne pouvant entre elles s'accorder,
Il souffroit plus que l'on ne sauroit dire.
Force lui fut de quitter la maison :
Il en sortit de la même façon ,
Qu'étoit entré là-dedans, le pauvre homme,
Sans croix ne pile⁵, et n'ayant rien, en somme,
Qu'un vieil habit. Certain jeune garçon
De Lamporech, si j'ai bonne mémoire,
Dit au vieillard , un beau jour, après boire ,
Et raisonnant sur le fait des nonnains,
Qu'il passeroit bien volontiers sa vie
Près de ces sœurs, et qu'il avoit envie
De leur offrir son travail et ses mains ,
Sans demander récompenses ni gages.
Le compagnon ne visoit à l'argent :
Trop bien croyoit, ces sœurs étant peu sages,
Qu'il en pourroit croquer une en passant,
Et puis une autre, et puis toute la troupe.
Nuto lui dit (c'est le nom du vieillard) :

1 Ce. — 2 On appelait ainsi les moines.

3 Édition de 1668 et de 1685 :

Qn'ils ne manquoient à tomber sur leurs routes.

* D'où, de quoi, dans le sens du latin undè.

5 Édition de 1668 : Sans croix ni pile.

C'est-à-dire : Sans un sou vaillant. C'est une expression proverbiale tirée des monnaies du temps de saint Louis, qui portaient d'un côté une. croix, et de l'autre des piles ou colonnes

a Crois-moi, Mazet, mets-toi quelque autre part. J'aimerois mieux être sans pain ni soupe, Que d'employer en ce lieu mon travail!

Les nonnes sont un étrange bétail :

Qui n'a tâté de cette marchandise , Ne sait encor ce que c'est que tourment. Je te le dis, laisse là ce couvent; Car d'espérer les servir à leur guise, C'est un abus : l'une voudra du mou, L'autre du dur; parquoi je te tiens fou, D'autant plus fou que ces filles sont sottes : Tu n'auras pas œuvre faite, entre nous : L'une voudra que tu plantes des choux, L'autre voudra que ce soit des carottes. » Mazet reprit : a Ce n'est pas là le point. Vois-tu, Nuto, je ne suis qu'une bête; Mais dans ce lieu tu ne me verras point Un mois entier, sans qu'on m'y fasse fête. La raison est que je n'ai que vingt ans, Et, comme toi, je n'ai pas fait mon temps. Je leur suis propre, et ne demande, en somme, Que d'être admis. » Dit alors le bonhomme : a Au factoton * tu n'as qu'à t'adresser; Allons-nous-en , de ce pas , lui parler. — Allons, dit l'autre... Il me vient une chose Dedans l'esprit : je ferai le muet Et l'idiot. — Je

pense qu'en effet, Reprit Nuto , cela peut être cause , Que le pater avec le factoton N'auront de toi ni crainte ni soupçon. »

La chose alla comme il l'avoit prévue.

Voilà Mazet, à qui pour bienvenue

1 On écrit maintenant factotum , intendant.

MÀZET DE LAMPOftECHLO. lfiî

L'on fait bêcher la moitié du jardin *.

Il contrefait le sot et le badin,

Et cependant laboure 2 comme un sire.

Autour de lui les nonnes alloient rire.

Un certain jour, le compagnon dormant 3,

Ou bien feignant de dormir (il n'importe :

Boccace dit qu'il en faisoit semblant),

Deux des nonnains le voyant de la sorte

Seul au jardin, car, sur le haut du jour,

Nulle des sœurs ne faisoit long séjour

Hors le logis, le tout crainte du hâle;

De ces deux donc l'une, approchant Mazet,

Dit à sa sœur : « Dedans ce cabinet 4

Menons ce sot? » Mazet étoit beau mâle.

Et la galande à le considérer

Avoit pris goût; pour quoi, sans différer⁵,

Amour lui fit proposer cette affaire.

L'autre reprit : « Là-dedans? Et quoi faire c?

— Quoi? dit la sœur. Je ne sais!... l'on verra; Ce que l'on fait, alors qu'on en est là :

Ne dit-on pas qu'il se fait quelque chose?

— Jésus! reprit l'autre sœur, se signant : Que dis-tu là? Notre règle défend

De tels pensers. S'il nous fait un enfant! Si l'on nous voit! Tu t'en vas être cause

1 Edilion de 1668 :

On fait bêcher la moitié du jardin.

2 Travaille ; de laborare.

" Édition de 1668 :

Par un midi, le compagnon dormant.

4 Édition de 1668 :

Dit à sa sœur : « Dedans le cabinet....

5 Édition de 1668 :

Avoit pris goût, partant sans différer....

6 Édition de 1668 :

L'autre répond : « Là-dedans? Et quoi faire?

De quelque mal?... — Ou ne nous verra point, Dit la première; et, quant à l'autre point, C'est s'alarmer, avant que le coup vienne
1 : Usons du temps, sans nous tant mettre en peine, Et sans prévoir les choses de si loin. Nul n'est ici; nous avons tout à point, L'heure , et le lieu , si touffu , que la vue N'y peut passer; et puis, sur l'avenue, Je suis d'avis qu'une fasse le guet, Tandis que l'autre, étant avec Mazet, A son bel aise aura lieu de s'instruire : Il est muet, et n'en pourra rien dire.

— Soit fait, dit l'autre; il faut à ton désir² Acquiescer, et te faire plaisir.

Je passerai, si tu veux, la première, Pour t' obliger : au moins, à ton loisir, Tu t'ébattras puis après, de manière Qu'il ne sera besoin d'y retourner. Ce que j'en dis n'est que pour t'obliger.

— Je le vois bien, dit l'autre plus sincère î Tu ne voudrois, sans cela, commencer Assurément, et tu serois honteuse? »

Disant ces mots, elle éveilla Mazet,

Qui se laissa mener au cabinet 3.

Tant y resta cette sœur scrupuleuse , Qu'à la fin l'autre, allant la dégager, De faction la sut faire changer 4.

1 Manuscrits de Conrart :

C'est s'alarmer, devant que le coup vienne.

2 Édition de 1668 :

Fais, fais, dit l'autre; il faut à ton désir

3 Ces deux vers , qui sont indispensables au sens , ne se trouvent que dans l'édition de 1668 et dans les manuscrits de Conrart.

* Manuscrits de Conrart :

De faction la fut faire changer.

MAZET DE LAMPORECHIO 167

Notre muet fait nouvelle partie :

Il s'en tira, non si gaillardement; Cette sœur fut beaucoup plus mal lotie : Le pauvre gars acheva simplement Trois fois le jeu; puis après, il fit chasse l.

Les deux nonnains n'oublièrent la trace Du cabinet, non plus que du jardin :

Il ne falloît leur montrer le chemin.

Mazet pourtant se ménagea, de sorte Qu'à sœur Agnès, quelques jours ensuivant, Il lit apprendre une semblable note En un pressoir, tout au bout du couvent. Sœur Angélique et sœur Claude suivirent , L'une au dortoir, l'autre dans un cellier; Tant, qu'à la fin la cave et le grenier, Du fait des sœurs , maintes choses apprirent. Point n'en resta que le sire Mazet Ne regalât, au moins mal qu'il pouvoit. L'abbesse aussi voulut entrer en danse : Elle eut son droit, double et triple pitance; De quoi les sœurs jeûnèrent très-longtemps. Mazet n'avoit faute de restaurants; Mais restaurants ne sont pas grande affaire A tant d'emploi. Tant pressèrent le hère², Qu'avec l'abbesse un jour venant au choc : « J'ai toujours oui, ce dit-il, qu'un bon coq N'en a que sept; au moins, qu'on ne me laisse³ Toutes les neuf. — Miracle! dit l'abbesse; Ve-

nez, mes sœurs; nos jeûnes ont tant fait, Que Mazet. parle? * A l'entour du muet,

1 Il s'arrêta. Expression empruntée au jeu de paume.

2 Maître, seigneur; du latin herno.

3 Édition de 1668 :

N'en a que sept ou moins ; qu'on ne me laisse . .

Xon plus muet, toutes huit accoururent, Tinrent chapitre, et sur l'heure conclurent Qu'à l'avenir Mazet seroit choyé, Pour le plus sur; car qu'il fût renvoyé, Cela rendroit la chose manifeste.

Le compagnon , bien nourri , bien payé , Fit ce qu'il put; d'autres firent le reste. Il les engea ' de petits Mazillions, Desquels on fit de petits moinillons :

Ces moinillons devinrent bientôt pères, Comme les sœurs devinrent bientôt mère*; A leur regret, pleines d'humilité :

Mais jamais nom ne fut mieux mérité 2.

1 Engrossa , chargea. Enger doit être une contraction d'engigiter; on a dit encore qu'il était formé du latin ingere. - Édition de 1668 :

Mais jamais rien ne fut mieux mérité.

I. LES OIES DE FRERE PHILIPPE

NOUVELLE TIRÉE DE BOCCACE '

Je dois trop au beau sexe , il me fait trop d'honneur
De lire ces récits, si tant est qu'il les lise.
Pourquoi non? C'est assez qu'il condamne en son cœur
Celles qui font quelque sottise.
Ne peut-il pas, sans qu'il le dise,
Rire sous cape de ces tours,
Quelque aventure qu'il y trouve?
S'ils sont faux, ce sont vains discours,
S'ils sont vrais, il les désapprouve.
Iroit-il, après tout, s'alarmer sans raison
Pour un peu de plaisanterie?
Je craindrois bien plutôt que la cajolerie .
Ne mît le feu dans la maison.
Chassez les soupirants, belles; souffrez mon livre :
Je réponds de vous corps ^pour corps.
Mais pourquoi les rhasser? Ne sauroit-on bien vivre,
Qu'on ne s'enferme avec, les morts?
Le monde ne vous connoît guères, S'il croit que les faveurs
sont chez vous familières.

1 Decameroue , giornata iv, dans le préambule

Non pas que les heureux amants

Soient ni phénix ni corbeaux blancs ;

Aussi, ne sont-ce fourmilières.

Ce que mon livre en dit doit passer pour chansons. J'ai servi
des beautés de toutes les façons :

Qu'ai-je gagné? Très-peu de chose; Rien. Je m'aviserois, sur le
tard *, d'être cause Que la moindre de vous commît le moindre
mal ! Contons; mais contons bien, c'est le point principal , C'est
tout; à cela près, censeurs, je vous conseille De dormir comme
moi sur l'une et l'autre oreille.

Censurez, tant qu'il vous plaira,

Méchants vers et phrases méchantes :

Mais pour bons tours, laissez-les là,

Ce sont choses indifférentes ;

Je n'y vois rien de périlleux.

Les mères , les maris , me prendront aux cheveux ,

Pour dix ou douze contes b'eus!

Voyez un peu la belle affaire !

Ce que je n'ai pas fait, mon livre iroit le faire! Beau sexe, vous
pouvez le lire en sûreté.

Mais je voudrois m' être acquitté

De cette grâce 2 par avance.

Que puis-je faire, en récompense?

Un conte où l'on va voir vos appas triompher 2 Nulle précaution ne les put étouffer.

Vous auriez surpassé le printemps et l'aurore Dans l'esprit d'un garçon, si, dès ses jeunes ans, Outre l'éclat des cieux et les beautés des champs,

Il eût vu les vôtres encore.

Aussi, dès qu'il les vit, il en sentit les coups; Vous surpassâtes tout : il n'eut d'yeux que pour vous ;

1 La Fontaine avait alors près de cinquante ans.

2 C'est la grâce que lui fera le beau sexe en lisant son livre.

LES OIES DE FRÈRE PHILIPPE

Il laissa les palais ; enfin votre personne ,

Lui parut avoir plus d'attraits

Que n'en auroient, à beaucoup près,

Tous les joyaux de la couronne.

On l'avoit, dès l'enfance, élevé dans un bois.

Là, son unique compagnie Consistoit aux oiseaux; leur aimable harmonie

Le désennuyoit quelquefois.

Tout son plaisir étoit cet innocent ramage ; Encor ne pouvoit-il entendre leur langage.

En une école si sauvage , Son père l'amena, dès ses plus tendres ans.

Il venait de perdre sa mère; Et le pauvre garçon ne connut la lumière ,

Qu'afin qu'il ignorât les gens.

Il ne s'en figura, pendant un fort long temps,

Point d'autres que les habitants

De cette forêt, c'est-à-dire Que des loups , des oiseaux , enfin ce qui respire Pour respirer sans plus et ne songer à rien. Ce qui porta son père à fuir tout entretien *, Ce furent deux raisons, ou mauvaises, ou bonnes :

L'une , la haine des personnes ; L'autre, la crainte; et, depuis qu'à ses yeux Sa femme disparut, s'envolant dans les cieux,

Le monde lui fut odieux ;

Las d'y gémir et de s'y plaindre ,

Et partout des plaintes ouïr, Sa moitié le lui fit par son trépas haïr,

Et le reste des femmes craindre.

Il voulut être ermite , et destina son fils

A ce même genre de vie.

Ses biens aux pauvres départis 2,

Il s'en va seul, sans compagnie

1 Tout commerce avec le monde. — 2 Distribués , partagés.

Que celle de ce fils, qu'il portoit dans ses bras : Au fond d'une forêt il arrête ses pas. (Cet homme s'appeloit Philippe, dit l'histoire). Là, par un saint motif, et non par humeur noire, Notre ermite nouveau cache avec très-grand soin Cent choses à l'enfant, ne lui dit près ni loin

Qu'il fût au monde aucune femme,

Aucuns désirs , aucun amour ; Au progrès de ses ans réglant en ce séjour

La nourriture de son âme.

A cinq, il lui nomma des fleurs, des animaux,

L'entretint de petits oiseaux, Et , parmi ce discours aux enfants agréable ,

Mêla des menaces du diable , Lui dit qu'il étoit fait d'une étrange façon. La crainte est aux enfants la première leçon. Les dix ans expirés , matière plus profonde Se mit sur le tapis : un peu de l'autre monde

Au jeune enfant fut révélé ,

Et de la femme point parlé.

Vers quinze ans , lui fut enseigné , Tout autant que l'on put, l'Auteur de la nature ,

Et rien touchant la créature.

Ce propos n'est alors déjà plus de saison

Pour ceux qu'au monde on veut soustraire ; Telle idée , en ce cas, est fort peu nécessaire. Quand ce fils eut vingt ans , son père trouva bon

De le mener à la ville prochaine.

Le vieillard, tout cassé, ne pouvoit plus qu'à peine Aller quérir son vivre : et , lui mort , après tout , Que feroit ce cher fils? Comment venir à bout

De subsister, sans connoître personne?

Les loups n'étoient pas gens qui donnassent l'aumône.

Il savoit bien que le garçon

N'auroit de lui pour héritage

Qu'une besace et qu'un bâton :

LES OIES DE FRERE PHILIPPE

G'étoit un étrange partage. Le père, à tout cela, songeoit sur ses vieux ans.

Au reste , il étoit peu de gens

Qui ne lui donnassent la miche¹.

Frère Philippe eût été riche , S'il eût voulu. Tous les petits enfants Le connoissoient, et, du haut de leur tête,

Ils crioient : Apprêtez la quête !

Voilà frère Philippe! Enfin, dans la cité,

Frère Philippe souhaité Avoit force dévots , de dévotes pas une
,

Car il n'en vouloit point avoir.

Sitôt qu'il crut son fils ferme dans son devoir,

Le pauvre homme le mène voir Les gens de bien, et tente la fortune. Ce ne fut qu'en pleurant qu'il exposa ce fils.

Voilà nos ermites partis; Ils vont à la cité , superbe , bien bâtie
,

Et de tous objets assortie :

Le prince y faisoit son séjour.

Le jeune homme , tombé des nues , Demandoit : « Qu'est-ce là? — Ce sont des gens de cour. — Et là? — Ce sont palais. — Ici? — Ce sont statues... » Il considéroit tout, quand de jeunes beautés

Aux yeux vifs, aux traits enchantés, Passèrent devant lui. Dès lors, nulle autre chose

Ne put ses regards attirer.

Adieu palais, adieu ce qu'il vient d'admirer! Voici bien pis , et bien une autre cause D'étonnement!

Ravi comme en extase à cet objet charmant ,

1 Pain d'une ou deux livres. Les moines mendiants , qui vivaient d'aumônes, allaient de porte en porte chercher une miche de pain.

«Qu'est-ce là, dit-il à son père,

Qui porte un si gentil habit?

Gomment l'appelle-ton? » Ce discours ne plut guère

Au bon vieillard, qui répondit :

a C'est un oiseau qui s'appelle oie.

— o l'agréable oiseau! dit le fils plein de joie. Oie! hélas!
chante un peu, que j'entende ta voix?

Peut-on point un peu te connoître t ?

Mon père, je vous prie et mille et mille fois,

Menons-en une en notre bois :

J'aurai soin de la faire paître. »

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL².

Au présent conte , on verra la sottise D'un Florentin. Il avoit femme prise, Honnête et sage, autant qu'il est besoin, Jeune pourtant, du reste toute belle :

Et n'eût-on cru de jouissance telle Dans le pays, ni même en-
cor plus loin. Chacun l'aimoit, chacun la jugeoit digne D'un autre
époux : car, quant à celui-ci , Qu'on appeloit Nicia Calfucci, Ce fut
un sot, en son temps, très-insigne. Bien le montra , lorsque bon
gré mal gré il résolut d'être père appelé ; Crut qu'il feroit beau-
coup pour sa patrie

¹ Édition de 1685 :

Ne pourroit-on point te connoître?

2 La Mandragola est une comédie en cinq actes.

S'il la pouvoit orner de Calfuccis :

Sainte ni saint n'étoit en paradis,

Qui de ses vœux n'eût la tête étourdie ;

Tous ne savoient où mettre ses présents.

Il consultoit matrones , charlatans ,

Diseurs de mots , experts sur cette affaire :

Le tout en vain ; car il ne put tant faire

Que d'être père. Il étoit buté là,

Quand un jeune homme , après avoir en France

Etudié, s'en revint à Florence,

Aussi leurré * qu'aucun de par-delà;

Propre, galant, cherchant partout fortune,

Bien fait de corps, bien voulu de chacune.

Il sut, dans peu, la carte du pays;

Connut les bons et les méchants maris ,

Et de quel bois se chauffoient leurs femelles ,

Quels surveillants ils avoient mis près d'elles,

Les si, les car, enfin tous les détours;

Gomment gagner les confidents d'amours,

Et la nourrice , et le confesseur même ,
Jusques au chien : tout y fait , quand on aime - ;
Tout tend aux fins , dont un seul iota
N'étant omis, d'abord le personnage
Jette son plomb 3 sur messer Nicia,
Pour lui donner l'ordre de cocuage.

1 Terme de fauconnerie : dressé au leurre ; rusé.

2 Molière paraît s'être souvenu de ce passage dans ses Femmes savantes , qui furent représentées en 1672 , un an après la publication du troisième livre des Contes :

Un amant fait sa cour où s'attache son cœur ; Il veut de tout le monde y gagner la faveur, Et, pour n'avoir personne à sa flamme contraire; Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

(Act. I , se. m.)

3 Expression proverbiale signifiant : vise à un but. On dit encore dans le même sens jeter son dévolu.

Hardi dessein! L'épouse de léans¹, A dire vrai, recevoit bien les gens; Mais c'étoit tout; aucun de ses amants 3Ye s'en pouvoit promettre davantage.

Celui-ci seul, Callimaque nommé, Dès qu'il parut, fut très-fort à son gré. Le galant donc près de la forteresse Assied son camp , vous investit Lucrèce , Qui ne manqua de faire la tigresse A l'ordinaire , et l'envoya jouer 2.

Il ne savoit à quel saint se vouer, Quand le mari, par sa sottise extrême, Lui fit juger qu'il n'étoit stratagème, Panneau n'étoit, tant étrange semblât, Où le pauvre homme à la fin ne donnât De tout son cœur, et ne s'en affublât. L'amant et lui, comme étant gens d'étude, Avoicnt entre eux lié quelque habitude; Car Xice étoit docteur en droit canon : Mieux eût valu l'être en autre science, Et qu'il n'eût pris si grande confiance En Callimaque. Un jour, au compagnon, Il se plaignit de se voir sans lignée. A qui la faute? Il étoit vert galant; Lucrèce, jeune, et drue, et bien taillée. a Lorsque j'étois à Paris, dit l'amant, Un curieux y passa d'aventure.

Je l' allai voir : il m'apprit cent secrets, Entre autres un pour avoir géniture ; Et n'étoit chose à son compte plus sûre. Le grand Mogol³ l'avoit avec succès

• De ce logis , de ce lieu-là — 2 On dit maintenant dans le même sens envoyer promener quelqu'un. — 3 Dans l'édition de 1671, il y a Moqor, qni n'a jamais été qu'une faute d'impression.

Depuis deux ans éprouvé sur sa femme : Mainte princesse et mainte et mainte dame En avoient fait aussi d'heureux essais.

Il disoit vrai; j'en ai vu des effets. Cette recette est une médecine Faite du jus de certaine racine, Ayant pour nom mandragore ; et ce jus, Pris par la femme , opère beaucoup plus Que ne fit onc nulle ombre monacale D'aucun couvent¹, déjeunes frères plein : Dans dix mois d'hui 2 je vous fais père enfin, Sans demander un plus long intervalle ; Et touchez là : dans dix mois , et devant 3 , Nous porterons au baptême l'enfant.

— Dites-vous vrai? repartit messer Nice : Vous me rendez un merveilleux office.

— Vrai; je l'ai vu!.. Faut-il répéter tant? Vous moquez-vous , d'en douter seulement? Par votre foi, le Mogol est-il homme

Que l'on osât de la sorte affronter 4 ? Ce curieux 5 en toucha telle somme , Qu'il n'eut sujet de s'en mécontenter. » Nice reprit : « Voilà chose admirable , Et qui doit être à Lucrèce agréable !

Quand lui verrai-je un poupon sur le sein? Notre féal , vous serez le parrain ; C'est la raison 6; dès hui 7 je vous en prie.

— Tout doux, reprit alors notre galant; Ne soyez pas si prompt, je vous supplie : Vous allez vite ; il faut auparavant

Vous dire tout. Un mal est dans l'affaire;

1 Allusion à cet axiome de Rabelais , dans Pantagruel : « L'ombre du clocher d'une abbaye est féconde. » — 2 D'aujourd'hui, à compter de ce jour. — 3 Auparavant. — '■ Tromper. — 5 Curieux de la nature, naturaliste, savant inventeur. — 6 C'est bien justice. — 7 Dès aujourd'hui.

Mais ici-bas put-on jamais tant faire , Que de trouver un bien pur et sans mal? Ce jus, doué de vertu tant insigne, Porte d'ailleurs qualité très-maligne :

Presque toujours il se trouve fatal A celui-là qui le premier caresse La patiente; et souvent on en meurt. » Nice reprit aussitôt : « Serviteur !

Plus de votre herbe ; et laissons là Lucrèce Telle qu'elle est. Bien grand merci du soin ! Que servira, moi mort, si je suis père? Pourvoyez-vous de quelque autre compère : C'est trop de peine; il n'en est pas besoin. L'amant lui dit : « Quel esprit est le vôtre ! Toujours il va d'un excès dans un autre. Le grand désir de vous

voir un enfant Vous transportoit naguère d'allégresse ; Et vous voilà, tant vous avez de presse, Découragé sans attendre un moment, Oyez ' le reste ; et sachez que Nature A mis remède à tout , fors à la mort. Qu' est-il de faire, afin que l'aventure Nous réussisse , et qu'elle aille à bon port? Il nous faudra choisir quelque jeune homme D'entre le peuple, un pauvre malheureux, Qui vous précède au combat amoureux, Tente la voie , attire et prenne , en somme , Tout le venin : puis , le danger ôté , Il conviendra que de votre côté Vous agissiez sans tarder davantage ; Car soyez sûr d'être alors garanti.

Il nous faut faire in anima vili Ce premier pas, et prendre un personnage Lourd et de peu, mais qui ne soit pourtant

1 Écoutez ; du verbe ouïr

LA MÂNDMGORE. 179

Mal fait de corps , ni par trop dégoûtant , Ni d'un toucher si rude et si sauvage , Qu'à votre femme un supplice ce soit.

Nous savons bien que madame Lucrèce , Accoutumée à la délicatesse De Nicia , trop de peine en auroit.

Même il se peut qu'en venant à la chose, Jamais son cœur n'y voudroit consentir.

Or ai-je dit un jeune homme, et pour cause ; Car plus sera d'âge pour bien agir , Moins laissera de venin , sans nul doute : Je vous promets qu'il n'en laissera goutte *. »

Nice d'abord eut peine à digérer L'expédient; allégua le danger, Et l'infamie; il en seroit en peine ; Le magistrat pourroit le

rechercher , Sur le soupçon d'une mort si soudaine : Empoisonner un de ses citadins !

Lucrèce étoit échappée aux blondins : On l'alloit mettre entre les bras d'un rustre! « Je suis d'avis qu'on prenne un homme illustre, Dit Callimaque, ou quelqu'un qui bientôt En mille endroits cornera le mystère !

Sottise et peur contiendront ce pitaud² : Au pis aller, l'argent le fera taire.

Votre moitié n'ayant lieu de s'y plaire , Et le coquin même n'y songeant pas, Vous ne tombez proprement dans le cas De coquage. Il n'est pas dit encore Qu'un tel paillard ³ ne résiste au poison;

¹ Pas du tout, pas une goutte. — ² Rustre. On dit aujourd'hui palauà. Ce mot vient de pileux , qui dérive de pile, petite monnaie de billon , et qui s'entendait d'un homme de rien. — ³ Pauvre diable, homme du peuple.

Et ce nous est une double raisou

De le choisir tel , que la mandragore

Consumes en vain sur lui tout son venin :

Car quand je dis qu'on meurt, je n'entends dire

Assurément. Il vous faudra demain

Faire choisir sur la brune le sire ,

Et dès ce soir donner la potion :

J'en ai chez moi de la confection.

Gardez-vous bien, au reste, messer Nice,

D'aller paroître en aucune façon.

Ligurio choisira le garçon;

C'est là son fait, laissez-lui cet office.

Vous vous pouvez fier à ce valet

Comme à vous-même ; il est sage et discret.

J'oublie encor que, pour plus d'assurance,

On bandera les yeux à ce paillard ;

Il ne saura qui , quoi , n'en * quelle part,

N'en quel logis, ni si dedans Florence,

Ou bien dehors, on vous l'aura mené. »

Par Nicia, le tout fut approuvé.

Restoit, sans plus, d'y disposer sa femme. De prime-face², elle crut qu'on rioit; Puis se fâcha; puis, jura sur son âme . Que mille fois plutôt on la tueroit.

Que diroit-on, si le bruit en couroit?

Outre l'offense et péché trop énorme , Calface et Dieu savoient que de tout temps Elle avoit craint ces devoirs complaisants , Qu'elle enduroit seulement pour la forme. Puis, il viendrait quelque matin difforme L'incommoder, la mettre sur les dents ! t Suis-je de taille à souffrir toutes gens ?

1 N'en pour ni en, élision fréquente dans les anciens conteurs français. — 2 D'abord.

Quoi! recevoir un pitaud dans ma couche ! Puis-je y songer qu'avecque du dédain ! Et, par saint Jean! ni pitaud, ni blondin, Ni roi , ni roc¹, ne feront qu'autre touche , Que Nicia , jamais onc à ma peau. »

Lucrèce étant de la sorte arrêtée ,

On eut recours à frère Timothée :

Il la prêcha , mais si bien et si beau ,

Qu'elle donna les mains par pénitence.

On l'assura, de plus, qu'on choisiroit

Quelque garçon d'honnête corpulence ,

Non trop rustaud, et qui ne lui feroit

Mal ni dégoût. La potion fut prise.

Le lendemain , notre amant se déguise ,

Et s' enfariné en vrai garçon meunier;

Un faux menton , barbe d'étrange guise :

Mieux ne pouvoit se métamorphoser.

Ligurio , qui de la faciende ²

Et du complot avoit toujours été ,

Trouve l'amant tout tel qu'il le demande ,

Et, ne doutant qu'on n'y fût attrapé,
Sur le minuit le mène à mësser Nice,
Les yeux bandés , le poil teint , et si bien
Que notre époux ne reconnut en rien
Le compagnon. Dans le lit il se glisse
En grand silence ; en grand silence aussi ,
La patiente attend sa destinée ,
Bien blanchement³, et, ce soir, atournéc⁴.
Voire ⁵, ce soir, atournée ! et pour qui ?
— Pour qui? j'entends : n'est-ce pas que la dame
Pour un meunier prenoit trop de souci?

¹ Expression du jeu des échecs, où la tour se nomme roc. — ² Intrigue, affaire; de l'italien faccenda. — ³ C'est-à-dire : en linge blanc. — ⁴ Parée. — ⁵ Vraiment.

Vous vous trompez. Le sexe en use ainsi.
Meuniers ou rois, il veut plaire à toute âme.
C'est double honneur, ce semble, en une femme,
Quand son mérite échauffe un esprit lourd ,
Et fait aimer les cœurs nés sans amour.
Le travesti changea de personnage ,
Sitôt qu'il eut dame de tel corsage

A ses côtés, et qu'il fut dans le lit.
Plus de meunier; la galande sentit
Auprès de soi la peau d'un honnête homme 1.
Et ne croyez qu'on employât au somme
De tels moments. Elle disoit tout bas :
a Qu'est ceci donc? Ce compagnon n'est pas
Tel que j'ai cru ; le drôle a la peau fine :
C'est grand dommage; il ne mérite, hélas!
Un tel destin : j'ai regret qu'au trépas
Chaque moment de plaisir l'achemine. »
Tandis 2, l'époux, enrôlé 3 tout de bon ,
De sa moitié plaignoit bien fort la peine.
Ce fut avec une fierté de reine
Qu'elle donna la première façon
De cocuage ; et , pour le décoron 4 ,
Point ne voulut y joindre ses caresses.
A ce garçon, la perle des Lucrèces
Prendroit du goût ! Quand le premier venin
Fut emporté , notre amant prit la main
De sa maîtresse ; et , de baisers de flamme ,

La parcourant : a Pardon , dit-il , madame ;

Ne vous fâchez du tour qu'on vous a fait ;

C'est Callimaque; approuvez son martyre :

Vous ne sauriez, ce coup, vous en dédire ;

1 C'est-à-dire : un homme d'honnête condition, sachant les bienséances. On disait alors un honnête homme, pour désigner quelqu'un bien né et de bonne compagnie. — 2 Pendant ce temps ; du latin tandem et lamdiu. — 3 Mis sur le rôle des maris trompés. — i Pour décorum, à cause de la rime.

Votre rigueur n'est plus d'aucun effet.

S'il est fatal * , toutefois , que j'expire,

J'en suis content : vous avez dans vos mains

Un moyen sûr de me priver de vie ,

Et le plaisir, bien mieux qu'aucuns venins,

M'achèvera; tout le reste est folie. »

Lucrèce avoit jusque là résisté ,

Non par défaut de bonne volonté ,

Ni que l'amant ne plût fort à la belle- Mais la pudeur et la simplicité

L'avoient rendue ingrate en dépit d'elle.

Sans dire mot, sans oser respirer,

Pleine de honte et d'amour tout ensemble,

Elle se met aussitôt à pleurer.

A son amant peut-elle se montrer,

Après cela? « Qu'en pourra-t-il penser?

Dit-elle en soi; et qu'est-ce qu'il lui semble ?

J'ai b! ::i manqué de courage et d'esprit! »

Incontinent , un excès de dépit

Saisit son cœur , et fait que la pauvrete

Tourne la tête , et vers le coin du lit

Se va cacher, pour dernière retraite.

Elle y voulut tenir bon, mais en vain ;

Ne lui restant que ce peu de terrain ,

La place fut incontinent rendue.

Le vainqueur l'eut à sa discrétion ;

Il en usa selon sa passion,

Et plus ne fut de larme répandue :

Honte cessa; scrupule autant en fit.

Heureux sont ceux qu'on trompe à leur profil !

L'aurore vint trop tôt pour Callimaque ;

Trop tôt encor pour l'objet de ses vœux. « Il faut, dit-il, beaucoup plus d'une attaque- Contre un venin tenu si dangereux; »

1 Décidé par le sort.

Les jours suivants, notre couple amoureux Y sut pourvoir :
l'époux ne tarda guères, Qu'il n'eût atteint tous ses autres
confrères '. Pour ce coup-là, fallut se séparer.

L'amant courut chez soi se recoucher.

A peine au lit il s'étoit mis encore,

Que notre époux , joyeux et triomphant ,

Le va trouver , et lui conte comment

S'étoit passé le jus de mandragore.

a D'abord, dit-il, j'allois tout doucement

Auprès du lit écouter , si le sire

S'approcheroit, et s'il en voudroit dire :

Puis, je priai notre épouse tout bas

Qu'elle lui fit quelque peu de caresse,

Et ne craignît de gêner ses appas ;

G'étoit , au plus , une nuit d'embarras.

« Et ne pensez, ce lui dis-je, Lucrèce ,

» Ni l'un ni l'autre en ceci me tromper;

« Je saurai tout : Nice se peut vanter

» D'être homme à qui l'on n'en donne à garder;

» Vous savez bien qu'il y va de ma vie.

» N'allez donc point faire la renchérie;
y> Montrez par là que vous savez aimer
■» Votre mari, plus qu'on ne croit encore :
» C'est un beau champ. Que si cette pécore
» Fait le honteux, envoyez sans tarder
•a M'en avertir; car je me vais coucher;
» Et n'y manquez! Nous y mettrons bon ordre. »
Besoin n'en eut : tout fut bien jusqu'au bout.
Savez-vous bien que ce rustre y prit goût?
Le drôle avoit tantôt peine à démordre :
J'en ai pitié; je le plains , après tout.
N'y songeons plus; qu'il meure , et qu'on l'enterre;
1 C'est-à-dire : qu'il fut aussi cocu que pas un mari.

LES REMOIS. 185

Et quant à vous , venez nous voir souvent. Nargue de ceux qui me faisoient la guerre! Dans neuf mois d'hui, je leur livre un enfant.

III. LES REMOIS

Il n'est cité que je préfère à Reims²:

C'est l'ornement et l'honneur de la France;
Car, sans compter l'Ampoule³ et les bons vins,
Charmants objets y sont en abondance.
Par ce point-là, je n'entends, quant à moi ,
Tours ni portaux, mais gentilles galoises⁴ ;
Ayant trouvé telle de nos Rémoises
Friande assez pour la bouche d'un roi.
Une avoit pris un peintre en mariage,
Homme estimé dans sa profession :
Il en vivoit ; que faut-il davantage ?
C'étoit assez pour sa condition.
Chacun trouvoit sa femme fort heureuse :
Le drôle étoit , grâce à certain talent ,
Très-bon époux, encor meilleur galant.
De son travail mainte dame amoureuse
L'alloit trouver; et le tout à deux fins :
C'étoit le bruit, à ce que dit l'histoire.
Moi qui ne suis, en cela, des plus fins,

1 Le fabliau intitulé Constant du Hamel a plus d'un rapport avec ce conte de La Fontaine. (Voyez le recueil de Le Grand d'Aussy.) — 2 La Fontaine, dans sa jeunesse , fit à Reims de iongs

et fréquents séjours chez son ami de Maucroix, qui était chanoine de cette pille. — 3 La sainte Ampoule , qui servait au sacre des rois de France. — 4 Femmes gaillardes, galantes, qui aiment le plaisir.

Je m'en rapporte à ce qu'il en faut croire. Dès que le sire avoit donzelle en main, Il en rioit avecque son épouse.

Les droits d'hymen allant toujours leur train, Besoin n'étoit qu'elle fit la jalouse.

Même elle eût pu le payer de ses tours , Et comme lui voyager en amours ; Sauf d'en user avec plus de prudence , Ne lui faisant la même confidence.

Entre les gens qu'elle sut attirer,

Deux siens voisins se laissèrent leurrer

A l'entretien libre et gai de la dame;

Car c'étoit bien la plus trompeuse femme

Qu'en ce point-là l'on eût su rencontrer,

Sage surtout, mais aimant fort à rire.

Elle ne manque incontinent de dire

A son mari l'amour des deux bourgeois

(Tous deux gens sots, tous deux gens à sornettes) ;

Lui raconta mot pour mot leurs fleurettes,

Pleurs et soupirs, gémissements gaulois'.

Ils avoient lu , ou plutôt ouï dire ,
Que d'ordinaire en amour on soupire;
Ils tâchoient donc d'en faire leur devoir,
Que bien, que mal², et selon leur pouvoir:
A frais communs se conduisoit l'affaire.
Ils ne dévoient nulle chose se taire :
Le premier d'eux qu'on favoris eroit ,
De son bonheur part à l'autre feroit.
Femmes , voilà souvent comme on vous traite !
Le seul plaisir est ce que l'on souhaite;
Amour est mort: le pauvre compagnon
Fut enterré sur les bords du Lignon³;

1 Dignes du bon vieux temps, naïfs. — 2 Tant bien que mal. 3
Petite rivière du Forez , où d'Urfé a placé les principales scènes
de l' Astrée.

LES REMOIS. 187

Nous n'en avons ici ni vent ni voie¹.
Vous y servez de jouet et de proie
A jeunes gens indiscrets , scélérats :
C'est bien raison qu'au double on le leur rende ;
Le beau premier qui sera dans vos lacs,

Plumez-le-moi, je vous le recommande.

La dame donc , pour tromper ses voisins ,

Leur dit un jour : « Vous boirez de nos vins,

Ce soir, chez nous. Mon mari s'en va faire

Un tour aux champs; et le bon de l'affaire,

C'est qu'il ne doit au gîte revenir.

Nous nous pourrons à l'aise entretenir.

— Bon! dirent-ils. Nous viendrons sur la brune. »

Or, les voilà compagnons de fortune.

La nuit venue , ils vont au rendez-vous.

Eux introduits , croyant ville gagnée ,

Un bruit survint , la fête fut troublée ;

On frappe à l'huis. Le logis aux verrous

Etoit fermé : la femme , à la fenêtre ,

Court , en disant : « Celui-là frappe en maître !

Seroit-ce point , par malheur, mon époux?

Oui; cachez-vous, dit-elle; c'est lui-même.

Quelque accident, ou bien quelque soupçon,

Le font venir coucher à la maison. »

Nos deux galants , dans ce péril extrême ,

Se jettent vite en certain cabinet :

Car s'en aller, comment auroient-ils fait?

Ils n'avoient pas le pied hors de la chambre ,

Que l'époux entre, et voit au feu le membre²

Accompagné de maint et maint pigeon;

L'un au hâtier³, les autres au chaudron.

1 Métaphore tirée de la chasse, où l'on reconnaît la voie et le vent de la bête. C'est-à-dire : nous n'en avons ici aucune nouvelle.

— 2 Gigot. — 3 Grand chenet de tournebroche.

«Oh! oh! dit-il, voilà bonne cuisine!

Qui traitez-vous? — Alis, notre voisine , Reprit l'épouse , et Simonette aussi.

Loué soit Dieu qui vous ramène ici !

La compagnie en sera plus complète.

Madame Alis, madame Simonefle, N'y perdront rien. Il faut les avertir Que tout est prêt, qu'elles n'ont qu'à venir- J'y cours moi-même. » Alors la créature Les va prier. Or, c'étoient les moitiés De nos galants et chercheurs d'aventure , Qui, fort chagrins de se voir enfermés, Ne laissoient pas de louer leur hôtesse De s'être ainsi tirée avec adresse De cet apprêt. Avec elle, à l'instant, Leurs deux moitiés entrent, tout en chantant On les salue, on les baise, on les loue De leur beauté, de leur ajustement; On les contemple, on patine , on se joue. Gela ne plut aux maris nullement.

Du cabinet la porte à demi close Leur laissant voir le tout distinctement, Us ne prenoient aucun goût à la chose : Mais passe encore pour ce commencement.

Le souper mis presque au même moment , Le peintre prit par la main les deux femmes , Les fit asseoir, entre elles se plaça.

il Je bois , dit-il , à la santé des dames ! » Et de trinquer : passe encor pour cela. On fit raison : le vin ne dura guère. L'hôtesse, étant alors sans chambrière, Court à la cave , et, de peur des esprits, Mène avec soi madame Simonette, Le peintre reste avec madame Alis, Provinciale assez belle, et bien faite, Et s'en piquant , et qui pour le pays

LES REMOIS. 189

Se pouvoit dire honnêtement coquette.

Le compagnon , vous la tenant seulette , La conduisit de fleurette en fleurette Jusqu'au toucher, et puis un peu plus loin; Puis , tout à coup levant la collerette , Prit un baiser, dont l'époux fut témoin. Jusque-là passe : époux, quand ils sont sages, Ne prennent garde à ces menus suffrages¹; Et d'en tenir registre, c'est abus.

Bien est-il vrai qu'en rencontre pareille Simples baisers font craindre le surplus; Car Satan lors vient frapper sur l'oreille De tel qui dort, et fait tant, qu'il s'éveille. L'époux vit donc que , tandis qu'une main Se promenoit sur la gorge à son aise , L'autre prenoit tout un autre chemin.

Ce fut alors , dame ! ne vous déplaise , Que , le courroux lui montant au cerveau , Il s'en alloit, enfonçant son chapeau, Mettre

l'alarme en tout le voisinage, Battre sa femme , et dire au peintre rage ,

Et témoigner qu'il n'avoit les bras gourds « Gardez-vous bien de faire une sottise , Lui dit tout bas son compagnon d'amours, Tenez-vous coi; le bruit, en nulle guise³, N'est bon ici, d'autant plus qu'en vos lacs Vous êtes pris : ne vous montrez donc pas ; C'est le moyen d'étouffer cette affaire. Il est écrit qu'à nul il ne faut faire Ce qu'on ne veut à soi-même être fait⁴. Nous ne devons quitter ce cabinet, Que bien à point, et tantôt, quand cet homme, Etant au lit, prendra son premier somme.

1 Dévotions, oraisons secrètes du culle rendu aux femmes

2 Engourdis — 3 Façon. — 4 C'est la morale de l'Evangile.

Selon mon sens, c'est le meilleur parti. A tard viendrait aussi bien la querelle. N'êtes-vous pas cocu plus qu'à demi?

Madame Alis au fait a consenti :

Cela suffit; le r^aste est bagatelle. »

L'époux goûta quelque peu ces raisons.

Sa femme fit quelque peu de façons , N'ayant le temps d'en faire davantage.

Et puis? Et puis, comme personne sage, Elle remit sa coiffure en état.

On n'eût jamais soupçonné ce ménage, Sans¹ qu'il restoit un certain incarnat Dessus son teint; mais c'étoit peu de chose; Dame fleurette en pouvoit être cause.

L'une pourtant des tireuses de vin ,

De lui sourire, au retour, ne fit faute :
Ce fut la peintre². On se remit en train;
On releva grillades et festin :
On but encore à la santé de l'hôte ,
Et de l'hôtesse , et de celle des trois ,
Qui , la première, auroit quelque aventure.
Le vin manqua pour la seconde fois :
L'hôtesse , adroite et fine créature ,
Soutient toujours qu'il revient des esprits
Chez les voisins. Ainsi madame Alis
Servit d'escorte. Entendez que la dame,
Pour l'autre emploi, inclinoit en son âme ,
Mais on l'emmène; et, par ce moyen-là,
De faction Simonette changea.
Celle-ci fait d'abord plus la sévère,
Veut suivre l'autre, ou feint le vouloir faire,
Mais, se sentant par le peintre tirer,
Elle demeure, étant trop ménagère
¹ Si ce n'est. — - La femme du peintre.

Pour se laisser son habit déchirer.

L'époux, voyant quel train prenoit l'affaire, Voulut sortir.
L'autre lui dit : a Tout doux, Nous ne voulons sur vous nul
avantage.

C'est bien raison que messer Cocuage Sur son état vous
couche ainsi que nous : Sommes-nous pas compagnons de
fortune?

Puisque le peintre en a caressé l'une, L'autre doit suivre. Il
faut, bon gré mal gré , Qu'elle entre en danse; et, s'il est néces-
saire, Je m'offrirai de lui tenir le pied :

Voulez ou non, elle aura son affaire. » Elle l'eut donc ; notre
peintre y pourvut Tout de son mieux : aussi, le valoit-elle. Cette
dernière eut ce qu'il lui fallut; On en donna le loisir à la belle.

Quand le vin fut de retour, on conclut Qu'il ne falloit s'attabler
davantage.

Il étoit tard ; et le peintre avoit fait ; Pour ce jour-là, suffisam-
ment d'ouvrage.

On dit bonsoir. Le drôle , satisfait , Se met au lit : nos gens
sortent de cage. L'hôtesse alla tirer du cabinet Les regardants,
honteux, mal contents d'elle, Cocus de plus. Le pis de leur méchef
i Fut qu'aucun d'eux ne put venir à chef² De son dessein, ni
rendre à la donzelle Ce qu'elle avoit à leurs femmes prêté : Par
conséquent, c'est fait, j'ai tout conté,

1 Mésaventure. — - Venir à bout.

IV. LA COUPE ENCHANTÉE

NOUVELLE TIRÉE DE l'ARIOSTE 2

Les maux les plus cruels ne sont que des chansons Près de ceux qu'aux maris cause la jalousie. Figurez-vous un fou , chez qui tous les. soupçons

Sont bien venus, quoi qu'on lui die.

Il n'a pas un moment de repos en sa vie : Si l'oreille lui tinte, ô dieux! tout est perdu. Ses songes sont toujours que l'on le fait cocu;

Pourvu qu'il songe, c'est l'affaire :

Je ne vous voudrois pas un tel point garantir;

Car, pour songer, il faut dormir,

Et les jaloux ne dorment guère.

Le moindre bruit éveille un mari soupçonneux : Qu'à l'entour de sa femme une mouche bourdonne,

C'est cocuage qu'en personne,

Il a vu de ses propres yeux, Si bien vu, que l'erreur n'en peut être effacée. Il veuf ù toute force être au nombre des sots 3. Il se maintient cocu, du moins de la pensée,

S'il ne l'est en chair et en os.

Pauvres gens, dites-moi! qu'est-ce que cocuage?

1 Jean Sambix, libraire de Leyde, publia en 1669 un fragment de la Coupe enchantée, d'après une copie qui lui avait été transmise de Paris , en disant qu'il avait « su de bonne part que son illustre auteur n'est pas dans le dessein de l'achever. » La Fontaine . à son tour, publia en cette même année 1669 la Nouvelle entière, avec des changements et des suppressions , à la suite d'une édition des deux premiers livres de ses Contes.

2 Orlandofurioso, cant. xlii-xliii. Le fabliau intitulé le Manteau mal taillé a beaucoup d'analogie avec le récit de l'Arioste.

3 Sot se disait d'un mari trompé, qui ne s'en doute pas; cocu, coux

LA COUPE ENCHANTÉE

Quel tort vous fait-il? quel dommage?

Qu'est-ce enfin que ce mal , dont tant de gens de bien

Se moquent avec juste cause ?

Quand on l'ignore, ce n'est rien;

Quand on le sait, c'est peu de chose.

Vous croyez cependant que c'est un fort grand cas : Tâchez donc d'en douter, et ne ressemblez pas A celui-là qui but dans la coupe enchantée.

Profitez du malheur d' autrui.

Si cette histoire peut soulager votre ennui ,

Je vous l'aurai bientôt contée.

Mais je vous veux premièrement

Prouver, par bon raisonnement, Que ce mal, dont la peur vous mine et vous consume, N'est mal qu'en votre idée , et non point dans l'effet.

En mettez-vous votre bonnet

Moins aisément que de coutume?

Gela s'en va-t-il pas tout net?

Voyez-vous qu'il en reste une seule apparence, Une tache qui nuise à vos plaisirs secrets? Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes traits? Vous apercevez-vous d'aucune différence?

Je tire donc ma conséquence , Et dis , malgré le peuple ignorant et brutal :

Cocuage n'est point un mal.

— Oui, mais l'honneur est une étrange affaire! — Qui vous soutient que non? Ai-je dit le contraire? Eh bien, l'honneur! l'honneur! Je n'entends que ce mot. Apprenez qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome : Le cocu qui s'afflige y passe pour un sot, Et le cocu qui rit pour un fort honnête homme *. Quand on prend comme il faut cet accident fatal ,

1 La plupart de ces beaux raisonnements matrimONIO-philosophiques sont répétés plus d'une fois et presque avec les mêmes expressions dans les comédies de Molière.

Cocuage n'est point un mal.

Prouvons que c'est un bien : la chose est fort facile. Tout vous rit ; votre femme est souple comme un gant ; Et vous pourriez avoir vingt mignonnes en ville *, Qu'on n'en sonneroit pas deux mots en tout un an.

Quand vous parlez, c'est dit notable;

On vous met le premier à table;

C'est pour vous la place d'honneur;

Pour vous, le morceau du seigneur; Heureux qui vous le sert!
La blondine chiorme 2, Afin de vous gagner, n'épargne aucun moyen : Vous êtes le patron; dont je conclus en forme :

Cocuage est un bien.

Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche ; Même votre homme écarte et ses as et ses rois. Avez-vous sur les bras quelque monsieur Dimanche 3? Mille bourses vous sont ouvertes à la fois. Ajoutez que l'on tient votre femme en haleine : Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas. Ménélas rencontra des charmes dans Hélène , Qu'avant qu'être à Paris la belle n'avoil pas. Ainsi de votre épouse : on veut qu'elle vous plaise. Qui dit prude, au contraire : il dit laide ou mauvaise, Incapable en amour d'apprendre jamais rien. Pour toutes ces raisons, je persiste en ma thèse : Cocuage est un bien⁴.

Si ce prologue est long, la matière en est cause. Ce n'est pas en passant qu'on traite cette chose. Venons à notre histoire. Il étoit un quidam, Dont je tairai le nom, l'état et la patrie.

¹ Édition de Leyde , 1669 : cent mignonnes eu ville.

- Troupe de blondes. La Fontaine la compare à l'équipage d'une galère. — 3 Allusion à une scène du Festin de Pierre (acte IV, scène m) de Molière, où don Juan tient tête à M. Dimanche , son créancier. — " Tout cet éloge du cocuage est imité de Rabelais : Pantagruel, liv m, chap. 28.

LA COUPE ENCHANTÉE

Celui-ci, de peur d'accident,

Avoit juré que , de sa vie , Femme ne lui seroit autre que bonne amie , Nymphé, si vous voulez, bergère, et caetera; Pour épouse, jamais il n'en vint jusque-là. S'il eut tort ou raison, c'est un point que je passe. Quoi qu'il en soit, Hymen n'ayant pu trouver grâce Devant cet homme , il fallut que l'Amour

Se mêlât seul de ses affaires , Eût soin de le fournir des choses nécessaires,

Soit pour la nuit , soit pour le jour. Il lui procura donc les faveurs d'une belle,

Qui d'une fille naturelle Le fit père, et mourut. Le pauvre homme en pleura,

Se plaignit, gémit, soupira,

Non comme qui perdrait sa femme (Tel deuil n'est bien souvent que changement d'habité) , Mais comme qui perdrait tous ses meilleurs amis,

Son plaisir, son cœur et son âme. La fille crût, se fit¹ : on pou-
voit déjà voir

Hausser *et baisser son mouchoir.

Le temps coule; on n'est pas sitôt à la bavette, Qu'on trotte,
qu'on raisonne; on devient grandelette, Puis grande tout à fait, et
puis le serviteur².

Le père, avec raison , eut peur

Que sa fille , chassant de race , Ne le prévînt, et ne prévînt
encor

Prêtre, notaire, hymen, accord; Choses qui d'ordinaire ôtent
toute la grâce

Au présent que l'on fait de soi.

La laisser sur sa bonne foi ,

Ce n'étoit pas chose trop sûre.

¹ C'est-à-dire : se forma — ² C'est-à-dire , selon Wakkcnaer: et
puis on prend un serviteur, un galant. Mais cette expression fa-
milière et proverbiale équivaut plutôt à celles-ci . Bonjour! ou
Bonsoir! pour dire qu'une fille , une fois grande, s'émancipe et
prend son vol.

Il rous mit donc la créature Dans un couvent. Là, cette belle
apprit Ce qu'on apprend, à manier l'aiguille.

Point de ces livres qu'une fille Ne lit qu'avec danger, et qui
gâtent l'esprit; Le langage d'amour étoit jargon ¹ pour elle :

On n'eût su tirer de la belle

Un seul mot , que de sainteté ; En spiritualité Elle auroit confondu le plus grand personnage. Si l'une des nonnains la louoit de beauté : « Mon Dieu, fi! disoit-elle; ah! ma sœur, soyez sage : Ne considérez point des traits qui périront ; C'est terre que cela, les vers le mangeront. j> Au reste, elle n'avoit au monde sa pareille

A manier un canevas , Filoit mieux que Cloton ², brodoit mieux que Pallas, Tapissoit mieux qu'Arachne³, et mainte autre merveille. Sa sagesse, son bien, le bruit de ses beautés, Mais le bien plus que tout , y fit mettre la presse ; Car la belle étoit là comme en lieux empruntés⁴, Attendant mieux, ainsi que l'on y laisse

Les bons partis , qui vont souvent

Au moutier ⁵, sortant du couvent.

Vous saurez que le père avoit, longtemps devant, Cette fille légitimée ⁶.

¹ C'est-à-dire : inintelligible comme le jargon de Pathelin.

² Une. des trois Parques. — ³ Arachné , une des filles de Minée, laquelle fut changée en araignée, selon la fable. — " C'est-à-dire : hors de sa sphère; dans une maison tierce. — ⁵ Le mot moutier ou moustier, qui voulait dire monastère , est employé ici dans le sens d'église. — ⁵ Dans l'édition de 1669, il y a ici quatre vers que l'auteur a depuis retranchés :

Soit par affection, soit pour jouer d'un tour A des collatéraux,
nation affamée, Qui, des écus de l'homme ayant eu la fumée. Lui
faisoient règlement sa cour

LA COUPE ENCHANTEE. 197

Caliste (c'est le nom de notre renfermée)

N'eut pas la clef des champs, qu'adieu les livres saint:-.

Il se présenta des blondins ,

De bons bourgeois, des paladins, Des gens de tous états, de tout poil, de tout âge. La belle en choisit un, bien fait, beau personnage,

D'humeur commode, à ce qu'il lui sembla; Et, pour gendre, aussitôt le père l'agréa.

La dot fut ample , ample fut le douaire * : La fille étoit unique, et le garçon aussi. Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire :

Les mariés n'avoient souci

Que de s'aimer et de se plaire.

Deux ans de paradis s'étant passés ainsi ,

L'enfer des enfers vint ensuite.

Une jalouse humeur saisit soudainement

Notre époux , qui fort sottement S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite D'un amant, qui sans lui se seroit morfondu :

Sans lui , le pauvre homme eût perdu

Son temps à l'entour de la dame, Quoique, pour la gagner, il tentât tout moyen.

Que doit faire un mari, quand on aime sa femme? Rien.

Voici pourquoi je lui conseille De dormir, s'il se peut, d'un et d'autre côté.

Si le galant est écouté , Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille. Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si Des discours du blondin la belle n'a souci, Vous le lui faites naître, et la chance se tourne.

1 Ce vers, comme le remarque M. Marty-Laveaux , a été frâté dans toutes les éditions modernes , où l'on a mis : La dot fut simple , ample fut le douaire.

Volontiers, où soupçon séjourne,

Cocuage séjourne aussi.

Damon (c'est notre époux) ne comprit pas ceci. Je l'excuse et le plains, d'autant plus que l'ombrage

Lui vint par conseil seulement.

Il eût fait un trait d'homme sage,

S'il n'eût cru que son mouvement.

Vous allez entendre comment.

L'enchanteresse Nérie Fleurissent lors ; et Circé , Au prix d'elle, en diablerie N'eût été qu'à l'A B C.

Car Nérie eut à ses gages Les intendants des orages, Et tint le Destin lié :

Les Zéphyrs étoient ses pages :

Quant à ses valets de pied, C'étoient messieurs les Borées, Qui portoient par les contrées Ses mandats souventesfois ¹ , Gens dispos, mais peu courtois.

Avec toute sa science , Elle ne put trouver de remède à l'amour : Damon la captiva. Celle dont la puissance

Eût arrêté l'astre du jour, Brûle pour un mortel, qu'en vain elle souhaite Posséder une nuit à son contentement.

Si Nérie eût voulu des baisers seulement,

C'étoit une affaire faite :

Mais elle alloit au point², et ne marchandoit pas.

Damon, quoiqu'elle eût des appas, Ne pouvoit se résoudre à fausser la promesse

¹ Souvent , nombre de fois. — ² But.

LA COUPE ENCHANTEE. 199

D'être fidèle à sa moitié ,

Et vouloit que l' enchanteresse

Se tînt aux marques d'amitié.

Où sont-ils ces maris? La race en est cessée, Et même je ne sais si jamais on en vit. L'histoire, en cet endroit, est, selon ma pensée,

Un peu sujette à contredit.

L'Hippogriffe n'a rien qui me choque l'esprit ,

Non plus que la Lance enchantée * ; Mais ceci, c'est un point qui d'ahord me surprit : Il passera pourtant; j'en ai fait passer d'autres. Les gens d'alors étoient d'autres gens que les noires :

On ne vivoit pas comme on vit 2.

Pour venir à ses fins , l'amoureuse Nérie

Employa philtres et brevets 3 , Eut recours aux regards remplis d'afféterie ,

Enfin n'omit aucuns secrets.

Damon , à ces ressorts , opposoit l'hyménéc.

Nérie en fut fort étonnée.

Elle lui dit un jour : « Votre fidélité

1 La lance enchantée d Argail , et l'hippogriffe qui mène Astolphe dans la lune, sont des inventions de l'Arioste.

2 Dans l'édition de 1669, il y a ici onze vers que l'auteur a depuis retranchés en partie :

Pour venir à ce que j'ai dit , Il n'est herbe ni racine , Pilule ni médecine , Philtre, charme, ni brevet, Dont notre amante en vain ne tentât le secret ,

Et ne fît jouer la machine :

Des philtres, elle en vint aux regards languissants, Aux soupirs, aux façons pleines d'afféterie. Quand les charmes sont impuissants , Il ne faut pas que de sa vie Une femme prétende ensorceler les sens.

Damon, à ces ressorts, etc.

3 Talismans, sortilèges.

Vous paroît héroïque et digne de louange ; Mais je voudrois savoir comment de son côté

Caliste en use , et lui rendre le change l Quoi donc! si votre femme avoit un favori, Vous feriez l'homme chaste auprès d'une maîtresse? Et pendant que Caliste , attrapant son mari , Pousse-roit jusqu'au bout ce qu'on nomme tendresse,

Vous n'iriez qu'à moitié chemin? *

Je vous croyois beaucoup plus fin, Et ne vous tenois pas homme de mariage» Laissez les bons bourgeois se plaire en leur ménage ; C'est pour eux seuls qu'Hymen fit les plaisirs permis. Mais, vous, ne pas chercher ce qu'Amour a d'exquis! Les plaisirs défendus n'auront rien qui vous pique ! Et tous les bannirez de votre république ! Non, non, je veux qu'ils soient désormais vos amis.

Faites-en seulement l'épreuve ; Ils vous feront trouver Caliste toute neuve ,

Quand vous reviendrez au logis.

Apprenez, tout au moins, si votre femme est chaste.

Je trouve qu'un certain Eraste

Va chez vous fort assidûment.

— Seroit-ce en qualité d'amant, Reprit Damon, qu'Éraste nous visite?

Il est trop mon ami pour toucher ce point-là.

— Votre ami , tant qu'il vous plaira ! Dit Xérie , honteuse et dépite 2 :

Caliste a des appas, Eraste a du mérite ; Du côté de l'adresse ,
il ne leur manque rien ; Tout cela s'accommode bien. »

Ce discours porta coup et fit songer notre homme.

1 Edition de Leyde , 1669 :

Caliste en use. et lui rendra le change

2 Dépitée, fâchée.

LA COUPE ENCHANTÉE. 2Cl

Une épouse fringante , et jeune , et dans son feu ,

Et prenant plaisir à ce jeu

Qu'il n'est pas besoin que je nomme ; Un personnage expert
aux choses de l'amour,

Hardi comme un homme de cour, Bien fait, et promettant
beaucoup de sa personne : Où Damon jusqu'alors avoit-il mis ses
yeux? Car d'amis!... Moquez-vous; c'est une bagatelle.

En est-il de religieux, Jusqu'à désemparer 1, alors que la don-
zelle Montre à demi son sein , sort du lit un bras blanc t Se
tourne, s'inquiète, et regarde un galant En cent façons , de qui la
moins friponne Veut dire : « Il y fait bon; l'heure du berger 2
sonne ;

Etes-vous sourd?...» Damon a dans l'esprit Que tout cela s'est
fait ; du moins, qu'il s'est pu faire. Sur ce beau fondement le
pauvre homme bâtit

Maint ombrage et mainte chimère.

Nérie en a bientôt le vent ;

Et, pour tourner en certitude

Le soupçon et l'inquiétude Dont Damon s'est coiffé si malheureusement,

L'enchanteresse lui propose Une chose ;

C'est de se frotter le poignet D'une eau dont les sorciers ont trouvé le secret, Et qu'ils appellent l'eau de la Métamorphose,

Ou des Miracles autrement.

Cette drogue, en moins d'un moment, Lui donneroit d'Eraste et l'air et le visage,

Et le maintien et le corsage , Et la voix ; et Damon, sous ce feint personnage, Pourroit voir si Caliste en viendrait à l'effet.

1 Quitter la plate. - 2 Expression proverbiale , signifiant le moment favorable à l'amour.

Damoii n'attend pas davantage :

Il se frotte ; il devient l' Eraste le mieux fait ,

Que la Xature ait jamais fait.

En cet état , il va trouver sa femme , Met la fleurette au vent *, et cachant son ennui :

a Que vous êtes belle aujourd'hui!

Lui dit-il; qu'avez-vous, madame, Qui vous donne cet air d'un vrai jour de printemps-? »

1 Lui conte fleurette.

2 Dans l'édition de 1669, après ce vers, est un long dialogue, que l'auteur a supprimé depuis :

Le feint Éraсте , en même temps ,

Lui présente un miroir de poche.

Caliste s'y regarde , et le galant s'approche : Il contemple , il admire , il lève au ciel les yeux ; Il fait tant, qu'il attrape un souris gracieux. « Mauvais commencement! se dit-il en soi-même. Eli bien ! poursuivit-il, quand d'un amour extrême On vous aime , A-t-on raison? Je m'en rapporte à vous ;

Peut-on résister à ces charmes?

CALISTE

On fait bien; car comment ne pas devenir fous, Quand vos cœurs ont affaire à de si fortes armes?

Sans mentir, messieurs les amants,

Vous me semblez divertissants :

J'aurois regret qu'on vous fit taire.

Mais savez-vous que votre encens

Peut, à la longue , nous déplaire?

Le feint éraсте.

Et pouvons-nous autrement faire?

Tenez, voyez encore ces traits?

CALISTE

Je les vois , je les considère .

Je sais quels ils sont... Mais après?

Le feint éraste.

Après? Vaprès est bon! Faut-il toujours vous dire, Qu'on brûle, qu'ouù languit, qu'on meurt sous votre empire :

LA COUPE ENCHANTEE. 203

Caliste , qui savoit les propos des amants ,

Tourna la chose en raillerie.

Damon changea de batterie :

Pleurs et soupirs furent tentés ,

Et pleurs et soupirs rebutés.

Caliste étoit un roc; rien n'émouvoit la belle. Pour dernière machine, à la fin, notre époux

CALISTE

Mon Dieu! non! je le sais... Mais après? Le feint éraste.

Il suffit , Et quand on est mort , c'est tout dit.

CALISTE

Vous n'êtes pas si mort que vos yeux ne remuent . Conlenez-les , de grâce; ou bien, s'ils continuent, Je mettrai mon touret de nez '.

Le feint éraste.

Votre touret de nez? Gardez-vous de le faire.

CALISTE

Cessez donc, et vous contenez.

Le feint éraste.

Quoi! défendre les yeux! C'est être trop sévère Passe encor pour les mains.

CALISTE

Ah ! pour les mains, je croi Que vous riez ?

Le feint éraste.

Point trop.

CALISTE

C'est donc à moi De me garder.

Le feint éraste.

Ma passion commence A se lasser de la longueur du temps.

Si mon calcul est bon , voici tantôt deux ans Que je vous sers sans récompense.

1 uEspèccde masque ancien s [note de La Fontaine) qui ne ca-
choit que le haut du visage; uue espèce Ue loup.

Proposa de l'argent; et la somme fut telle,

Qu'on ne s'en mit point en courroux.

La quantité rend excusable.

Caliste enfin l'invincible

Commença d'écouter raison; Sa chasteté plia : car comment
tenir bon

Contre ce dernier adversaire?

Si tout ne s'ensuivit, il ne tint qu'à Damon;

CALISTE

Quelle vous la faut-il?

Le feint éraste.

Tout , sans rien excepter.

CALISTE

Un remerciement donc ne peut vous contenter? Le feint éraste.

Des reruerçiments? Bagatelles!

CALISTE

De l'amiti

De l'amour'

Le feint éraste, Point de nouvelles

CALISTE

Le feint éraste.

Bon, cela. Mais je veux du plus fin, Qui me laisse avancer chemin , En moins de deux ou trois visites , Moyennant quoi nous serons quittes.

Et, si vous voulez mettre à prix cet amour-là, Je tous en donnerai tout ce qui vous plaira : Celte boîte de filigrane

CALISTE

Le libéral amant qu'est Éraste ! Voyez ! Le feint éraste.

Madame, avant qu'on la condamne, Il faut l'ouvrir. Peut-être vous croyez Qu'elle est vide?

CALISTE

Non pas. Ce sont des pierreries?

LA COUPE ENCHANTEE.- 205

L'argent en auroit fait l'affaire.

Et quelle affaire ne fait point Ce bienheureux métal *, l'argent, maître du monde? Soyez beau, bien disant, ayez perruque blonde2,

N'omettez un seul petit point :

Un financier viendra , qui , sous votre moustache , Enlèvera la belle; et, dès le premier jour,

Il fera présent du panache³;

Le feint éraste.

Ouvrez , vous le verrez.

CALISTE

Trêve de railleries.

Le feint éraste.

Moi! me railler! Ouvrez!

CALISTE

Et quand je l'aurois fait?

Je ne sais qui me tient qu'avec un bon soufflet

Mais non. Si jamais plus cette insolence extrême

ÉRASTE

Je vois bien ce que c'est; il faut l'ouvrir moi-même, < Disant ces mots , il l'ouvre , et , sans autre façon , Il tire de la boîte, et d'entre du coton, De ces appeaux¹ à prendre belles, Assez pour fléchir six cruelles, Assez pour créer six cocus :

Un collier de vingt mille écus.

Caliste n'étoit pas tellement en colère , Qu'elle ne regardât ce don du coin de l'œil.

Sa vertu , sa foi , son orgueil , Eurent peine à tenir contre un tel adversaire ; Mais il ne falloit pas sitôt changer de ton. Éraste, à qui Nérie avoit fait la leçon.... 1 Dans l'édition de 1671, La Fontaine a écrit ici et plus loin inétui l , suivant l'ancienne orthographe. — 2 A cette époque dû tous les hommes portaient per-ruques, les jeunes gens la prenaient blonde; les hommes mûrs, brune ou noire. — 3 Ce jkinache est pour le mari.

1 Amorce.

Vous languirez encore après un an d'amour.

L'argent sut donc fléchir ce cœur inexorable. Le rocher disparut : un mouton succéda ,

Un mouton qui s'accommoda A tout ce qu'on voulut, mouton doux et traitable, Mouton qui , sur le point de ne rien refuser,

Donna pour arrhes un baiser.

L'époux ne voulut pas pousser plus loin la chose, Mi de sa propre honte être lui-même cause. Il reprit 2 donc sa forme , et dit à sa moitié : « Ah ! Caliste , autrefois de Damon si chérie , Caliste, que j'aimai cent fois plus que ma vie , Caliste, qui m'aimas d'une ardente amitié, L'argent t'est-il plus cher qu'une union si belle? Je devrais dans ton sang éteindre ce forfait : Je ne puis; et je t'aime encor tout infidèle : Ma mort seule expiera le tort que tu m'as fait. »

IVotre épouse , voyant cette métamorphose , Demeura bien surprise ; elle dit peu de chose ;

Les pleurs furent son seul recours.

Le mari passa quelques jours

A raisonner sur cette affaire.

Un cocu se pouvoit-il faire Par la volonté seule, et sans venir
au point?

L'étoit-il? ne Fétoit-il point?

Cette difficulté fut encore éclaircie

Par Nérie.

« Si vous êtes, dit-elle, en doute de cela,

Buvez dans cette coupe-là : On la fit par tel art, que, dès qu'un
personnage

Dûment atteint de cocuage

1 Dans les premières éditions, La Fontaine écrit, comme les
conteurs du seizième siècle : reprint.

LA COUPE ENCHANTEE. 207

Y veut porter la lèvre, aussitôt tout s'en va; Il n'en avale rien,
et répand le breuvage Sur son sein, sur sa barbe, et sur son vête-
ment. Que s'il n'est point censé cocu suffisamment,

Il boit tout, sans répandre goutte. »

Damon , pour éclaircir son doute , Porte la lèvre au vase ; il ne
se répand riei* . a C'est, dit-il, réconfort¹; et pourtant je sais bien
Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de coupe?

Faites-moi place, en xotre troupe , Messieurs delà grand'-
bande 2. » Ainsi disoit Damon, Faisant à sa femelle un étrange
sermon. Misérables humains, si pour des cocuages Il faut en ces
pays faire tant de façon ,

Allons-nous-en chez les Sauvages !

Damon, de peur de pis, établit des Argus A l'entour de sa femme, et la rendit coquette.

Quand les galants sont défendus,

C'est alors que l'on les souhaite.

Le malheureux époux s'informe, s'inquiète, Et de tout son pouvoir court au-devant d'un mal Que la peur bien souvent rend aux hommes fatal. De quart d'heure en quart d'heure il consulte la tasse,

Il y boit huit jours sans disgrâce.

Mais , à la fin , il y boit tant ,

Que le breuvage se répand.

Ce fut bien là le comble. O science fatale ! Science que Damon eût bien fait d'éviter! Il jette de fureur cette coupe infernale ; Lui-même est sur le point de se précipiter. Il enferme sa femme en une tour carrée; Lui va soir et matin reprocher son forfait. Cette honte, qu'auroit le silence enterrée,

1 Consolation. — 2 Les maris trompés.

Court le pays et vit du vacarme qu'il fait.

Galiste cependant mène une triste vie.

Comme on ne lui laissoit argent ni pierrerie, Le geôlier fut fidèle; elle eut beau le tenter.

Enfin la pauvre malheureuse Prend son temps, que Damon, plein d'ardeur amoureuse,

Etoit d'humeur à l'écouter.

b J'ai, dit-elle, commis un crime inexcusable; Mais quoi! suis-je la seule? Hélas! non. Peu d'époux Sont exempts, ce dit-on, d'un accident semblable. ' Que le moins entaché se moque un peu de vous.

Pourquoi donc être inconsolable?

— Eh bien! reprit Damon, je me consolerais,

Et même vous pardonnerai ,

Tout incontinent que j'aurai Trouvé de mes pareils une telle légende, Qu'il s'en puisse former une armée assez grande Pour s'appeler royale. Il ne faut qu'employer Le vase qui me sut vos secrets révéler. i>

Le mari, sans tarder, exécutant la chose, Attire les passants , tient table en son château. Sur la fin des repas, à chacun il propose L'essai de cette coupe, essai rare et. nouveau, a Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre;

Voulez-vous savoir si la vôtre Vous est fidèle? Il est quelque-fois bon D'apprendre comme tout se passe à la maison. En voici le moyen : Buvez dans cette tasse ;

Si votre femme, de sa grâce,

Ne i-ous donne aucun suffragant *,

Vous ne répandrez nullement;

Mais si du dieu nommé Vulcan 2

1 Suppléant, coadjuteur. — 2 Vulcain. On disait Vulcan dans l'ancien langage ; du latin Vulcanus.

ht\ COUPE ENCHANTÉE 209

Vous suivez la bannière , étant de nos confrères

En ces redoutables mystères,

De part et d'autre la boisson

Coulera sur votre menton. »

Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propose

Cette pernicieuse chose , Autant en font l'essai : presque tous y sont pris. Tel en rit, tel en pleure; et, selon les esprits,

Cocuage en plus d'une sorte

Tient sa morgue i parmi ses gens.

Déjà l'armée est assez forte

Pour faire corps et battre aux champs.

La voilà tantôt qui menace

Gouverneurs de petite place,

Et leur dit qu'ils seront pendus,

Si de tenir ils ont l'audace :

Car, pour être royale, il ne lui manque plus

Que peu de gens ; c'est une affaire

Que deux ou trois mois peuvent faire.

Le nombre croît de jour en jour,
Sans que l'on batte le tambour.
Les différents degrés où monte Cocuage
Règlent le pas et les emplois.
Ceux qu'il n'a visités seulement qu'une fois
Sont fantassins pour tout potage ;
On fait les autres cavaliers.
Quiconque est de ses familiers,
On ne manque pas de l'élire
Ou capitaine , ou lieutenant ,
Ou l'on lui donne un régiment,
Selon qu'entre les mains du sire,
Ou plus ou moins subitement ,
La liqueur du vase s'épand.
Un versa tout en un moment :
1 C'est-à-dire : fait belle contenance, affecte de grands airs,
Il fut fait général. Et croyez que l'armée De hauts officiers ne
manqua :
Plus d'un intendant se trouva; Cette charge fut partagée.
Le nombre des soldats étant presque complet, Et plus que suf-
fisant pour se mettre en campagne ,

Renaud, neveu de Charlemagne, Passe par ce château : l'on l'y traite à souhait;

Puis , le seigneur du lieu lui fait

Même harangue qu'à la troupe.

Renaud dit à Damon : a Grand merci de la coupe! Je crois ma femme chaste , et cette foi suffit.

Quand la coupe me l'aura dit, Que m'en reviendra-t-il? Cela sera-t-il cause De me faire dormir de plus que de deux yeux?

Je dors d'autant, grâces aux dieux.

Puis-je demander autre chose?

Que sais-je? Par hasard, si le vin s'épandoit? Si je ne tenois pas votre vase assez droit?

Je suis quelquefois maladroît :

Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre?

Messire Damon , je suis vôtre * :

Commandez-moi tout, hors ce point, n Ainsi Renaud partit , et ne hasarda point.

Damon dit : a Celui-ci, messieurs, est bien plus sage Que nous n'avons été! Consolons-nous pourtant; iVous avons des pareils; c'est un grand avantage, n

Il s'en rencontra tant et tant, Que, l'armée à la fin royale devenue, Caliste eut liberté, selon le convenant2;

Par son mari chère tenue ,

Tout de même qu'auparavant.

1 Je suis votre serviteur; grand merci. — 2 Convention, traité.

Époux, Renaud vous montre à vivre :

Pour Damon, gardez de le suivre.

Peut-être le premier eût eu charge de l'ost 1 : Que sait-on? Nul mortel, soit Roland, soit Renaud, Du danger de répandre exempt ne se peut croire : Charlemagne lui-même auroit eu tort de boire.

NOUVELLE TIREE

Je me souviens d'avoir damné jadis

L'amant avare; et je ne m'en dédis.

Si la raison des contraires est bonne,

Le libéral doit être en paradis :

Je m'en rapporte à messieurs de Sorbonne.

Il étoit donc autrefois un amant ,

Qui dans Florence aimait certaine femme.

Comment, aimer? C étoit si follement,

Que, pour lui plaire, il eût vendu son âme.

S'agissoit-il de divertir la dame,

A pleines mains il vous jetoit l'argent :

Sachant très-bien qu'en amour comme en guerre.

On ne doit plaindre un métal qui fait tout,
Renverse murs, jette portes par terre,
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout,
Fait taire chiens, et, quand il veut, servantes,
Et, quand il veut, les rend plus éloquentes
Que Cicéron, et mieux persuadantes;
Bref, ne voudroit avoir laissé debout

1 Commandement de l'armée; ost dérive du latin hoslis, 8 De-camerone , giornata v, novella 9.

Aucune place , et tant forte fut-elle.
Si i laissa-t-il sur ses pieds notre belle.
Elle tint bon; Frédéric échoua
Près de ce roc, et le nez s'y cassa;
Sans fruit aucun , vendit et fricassa
Tout son avoir, comme l'on pourroit dire :
Belles comtés 2, beaux marquisats de Dieu,
Qu'il possédoit en plus et plus d'un lieu.
Avant qu'aimer, on l'appeloit messire
A longue queue; enfin, grâce à l'amour,

Il ne fut plus que messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme,
Et peu d'amis, même amis Dieu sait comme!
Le plus zélé de tous se contenta,
Comme chacun, de dire : s C'est dommage! »
Chacun le dit, et chacun s'en tint là ;
Car, de prêter, à moins que sur bon gage ,
Point de nouvelle : on oublia les dons ,
Et le mérite , et les belles raisons
De Frédéric, et sa première vie.
Le protestant 4 de madame Clitie
N'eut du crédit qu'autant qu'il eut du fonds.
Tant qu'il dura, le bal, la comédie
Ne manqua point à cet heureux objet;
De maints tournois elle fut le sujet;
Faisant gagner marchands de toutes guises 5,
Faiseurs d'habits, et faiseurs de devises,
Musiciens, gens du sacré vallon :
Fédéric eut à sa table Apollon.
Femme n'étoit ni fille dans Florence ,

Qui n'employât, pour débaucher le cœur

1 Pourtant, néanmoins. — 2 Ce mot était encore féminin en poésie; il est resté féminin dans le nom de la Franche-Comté.

3 C'est-à-dire : avec beaucoup de titres honorifiques.

4 Celui qui faisait des protestations d'amour.

5 De toute espèce , de toutes sortes.

Du cavalier, l'une, un mot suborneur;

L'autre, un coup d'œil; l'autre, quelque autre avance :

Mais tout cela ne faisoit que blanchir.

Il aimoit mieux Clitie inexorable ,

Qu'il n'auroit fait Hélène favorable.

Conclusion , qu'il ne la put fléchir.

Or, en ce train de dépense effroyable , Il envoya les marquisats au diable Premièrement ; puis , en vint aux comtés , Titres par lui plus qu'aucuns regrettés , Et dont alors on faisoit plus de compte. Delà les monts , chacun veut être comte ; Ici, marquis; baron, peut-être ailleurs.

Je ne sais pas lesquels sont les meilleurs ; Mais je sais bien qu'avecque la patente De ces beaux noms on s'en aille au marché, L'on reviendra comme on étoit allé :

Prenez le titre, et laissez-moi la rente. Clitie avoit aussi beaucoup de bien ; Son mari même étoit grand terrien t Ainsi jamais la belle ne prit rien , Argent ni dons , mais souffrit la dépense Et

les cadeaux, sans croire, pour cela , Etre obligée à nulle récompense.

S'il m'en souvient, j'ai dit qu'il ne resta Au pauvre amant rien qu'une métairie, Chétive encore, et pauvrement bâtie.

Là, Frédéric alla se confiner, Honteux qu'on vît sa misère en Florence ; Honteux encor de n'avoir su gagner, Ni par amour, ni par magnificence , Ni par six ans de devoirs et de soins ,

1 Propriétaire foncier.

Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.

Il s'en prenoit à son peu de mérite,

Non à Clitie; elle n'ouït jamais,

JYi pour froideurs, ni pour autres sujets,

Plainte de lui, ni grande ni petite.

Notre amoureux subsista comme il put

Dans sa retraite, où le pauvre homme n'eut ,

Pour le servir, qu'une vieille édentée;

Cuisine froide et fort peu fréquentée ;

A l'écurie, un cheval assez bon,

Mais non pas fin; sur la perche, un faucon,

Dont, à l'entour de cette métairie,

Défunt marquis s'en alloit, sans valets,

Sacrifiant à sa mélancolie

Mainte perdrix, qui, las! ne pouvoit mais 1

Des cruautés de madame Clitie.

Ainsi vivoit le malheureux amant;

Sage, s'il eût, en perdant sa fortune,

Perdu l'amour qui l'alloit consumant :

Mais de ses feux la mémoire importune

Le talonnoit : toujours un double ennui

Alloit en croupe à la chasse avec lui 2.

Mort vint saisir le mari de Clitie.

Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfants ,

Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,

Et que l'époux, dont les biens étoient grands,

Avoit toujours considéré sa femme,

Par testament il déclare la dame

Son héritière , arrivant le décès

1 C'est-à-dire : ne pouvait rien, n'était pas coupable des cruautés de la dame.

~ Boileau a imité aussi ce vers d'Horace : Post equitem sedet atra cura.

Le chagrin monte en croupe , et galope avec lui. (Ei'ÎTnË V.)

De l'enfançon *, qui peu de temps après
Devint malade. On sait que, d'ordinaire,
A ses enfants , mère ne sait que faire
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux;
Zèle souvent aux enfants dangereux.
Celle-ci , tendre et fort passionnée ,
Autour du sien est toute la journée,
Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a,
S'il mangeroit volontiers de cela,
Si ce jouet, enfin si cette chose
Est à son gré. Quoi que l'on lui propose ,
Il le refuse, et, pour toute raison,
Il dit qu'il veut seulement le faucon
De Frédéric; pleure et mène une vie
A faire gens de bon cœur détester.
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie ,
Incontinent il faut l'exécuter,
Si l'on ne veut l'ouïr toujours crier.
Or il est bon de savoir que Clitie ,
A cinq cents pas de cette métairie ,

Avoit du bien , possédoit un château :
Ainsi l'enfant avoit pu de l'oiseau
Oùir parler. On en disoit merveilles ;
On en contoit des choses non pareilles :
Que devant lui jamais une perdrix
Ne se sauvoit, et qu'il en avoit pris
Tant ce matin, tant cette après-dînée.
Son maître n'eût donné pour un trésor
Un tel faucon. Qui fut bien empêchée?
Ce fut Clitie. Aller ôter encor
A Frédéric l'unique et seule chose
Qui lui restoit! Et supposé qu'elle ose
Lui demander ce qu'il a pour tout bien,
Auprès de lui méritoit-elle rien?

¹ Petit enfant.

Elle l'avoit payé d'ingratitude ;
Point de faveurs, toujours hautaine et rude
En son endroit. De quel front s'en aller,
Après cela, le voir et lui parler,
Ayant été cause de sa ruine?

D'autre côté, l'enfant s'en va mourir,
Refuse tout , tient tout pour médecine ;
Afin qu'il mange, il faut l'entretenir
De ce faucon ; il se tourmente , il cric :
S'il n'a l'oiseau, c'est fait que de sa vie.
Ces raisons-ci l'emportèrent enfin.

Chez Frédéric, la dame, un beau matin, S'en va sans suite et sans nul équipage. Frédéric prend pour un ange des cieux Celle qui vient d'apparoître à ses yeux; Mais cependant il a honte, il enrage De n'avoir pas chez soi pour lui donner Tant seulement un malheureux dîner.

Le pauvre état où sa dame le trouve * Le rend confus. Il dit donc à la veuve : k Quoi ! venir voir le plus humble de ceux Que vos beautés ont rendus amoureux , Un villageois , un hère , un misérable ! C'est trop d'honneur ; votre bonté m'accable. Assurément, vous alliez autre part? »

A ce propos , notre veuve repart :

« Non, non, seigneur, c'est pour vous la visite ; Je viens manger avec vous ce matin.

— Je n'ai, dit- il, cuisinier ni marmite : Que vous donner? — N'avez-vous pas du pain?» Reprit la dame. Incontinent, lui-même, Il va chercher quelque œuf au poulailler,

1 Trouve. Le vieux verbe trouver est encore employé par UoUou et Corneille.

LE FAUCON. ïîT

Quelque morceau de lard en son grenier.

Le pauvre amant, en ce besoin extrême ,

Voit son faucon , sans raisonner le prend ,

Lui tord le cou , le plume , le fricasse ,

Et l'assaisonne, et court de place en place.

Tandis , la vieille a soin du demeurant ,

Fouille au bahut , choisit pour cette fête

Ce qu'ils avoient de linge plus honnête,

Met le couvert, va cueillir au jardin

Du serpolet, un peu de romarin,

Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.

Pour abréger, on sert la fricassée.

La dame en mange, et feint d'y prendre goût.

Le repas fait, cette femme résout

De hasarder l'incivile requête,

Et parle ainsi : « Je suis folle , seigneur ,

De m'en venir vous arracher le cœur;

Encore un coup, il ne m'est guère honnête

De demander à mon défunt amant

L'oiseau qui fait son seul contentement :

Doit-il pour moi s'en priver un moment?

Mais excusez une mère affligée :

Mon fils se meurt; il veut votre faucon.

Mon procédé ne mérite un tel don ;

La raison veut que je sois refusée :

Je ne vous ai jamais accordé rien.

Votre repos, votre honneur, votre bien,

S'en sont allés aux plaisirs de Clitie.

Vous m'aimiez plus que votre propre vie :

A cet amour, j'ai très-mal répondu ;

Et je m'en viens, pour comble d'injustice,

Vous demander... et quoi? C'est temps perdu....

Votre faucon ! Mais non : plutôt périsse

L'enfant, la mère, avec le demeurant,

Que de vous faire un déplaisir si grand !

Souffrez , sans plus , que cette triste mère ,

Aimant d'amour la chose la plus chère Que jamais femme au monde puisse avoir, Un fils unique, une unique espérance, S'en vienne au moins s'acquitter du devoir De la nature , et , pour toute allégeance , En votre sein décharge sa douleur.

Vous savez bien , par votre expérience , Que c'est d'aimer ;
vous le savez, seigneur? Ainsi je crois trouver chez vous excuse.

— Hélas ! reprit l'amant infortuné , L'oiseau n'est plus ; vous
en avez dîné.

~ L'oiseau n'est plus ! dit la veuve confuse.

— Non , reprit-il : plutôt au ciel vous avoir Scriimon cœur, et
qu'il eût pris la place De ce faucon ! Mais le sort me fait voir Qu'il
ne sera jamais en mon pouvoir

De mériter de vous aucune grâce.

En mon pailler * rien ne m'étoit resté : Depuis deux jours la
bête 2 a tout mangé. J'ai vu l'oiseau ; je l'ai tué sans peine : Rien
coûte-t-il, quand on reçoit sa reine? Ce que je puis pour vous est
de chercher Un bon faucon : ce n'est chose si rare, Que dès de-
main nous n'en puissions trouver.

— Non, Frédéric, dit-elle; je déclare Que c'est assez. Vous ne
m'avez jamais

De votre amour donné plus grande marque. Que mon fils soit
enlevé par la Parque , Ou que le ciel le rende à mes souhaits ,
J'aurai pour vous de la reconnoissance.

Venez me voir, donnez-m'en l'espérance : Encore un coup, ve-
nez nous visiter? »

1 Basse-cour; de poulailler , par contraction. — 2 C'est-à-dire :
le loup , ou le renard , ou le furet, ou les autres bêtes sauvages qui
viennent la nuit dans les basses-cours détruire les volailles

Elle partit, non sans lui présenter Une main blanche , unique
témoignage Qu'Amour avoit amolli ce courage r.

Le pauvre amant prit la main , la baisa , Et de ses pleurs
quelque temps l'arrosa.

Deux jours après, l'enfant suivit le père. Le deuil fut grand ; la
trop dolente mère Fit dans l'abord 2 force larmes couler. Mais ,
comme il n'est peine d'âme si forte , Qu'il ne s'en faille à la fin
consoler, Deux médecins la traitèrent de sorte Que sa douleur eut
un terme assez court : L'un fut le Temps, et l'autre fut l'Amour.
On épousa Frédéric en grand'pompe , Non-seulement par obliga-
tion, Mais, qui plus est, par inclination, Par amour même. Il ne
faut qu'on se trompe A cet exemple , et qu'un pareil espoir Nous
fasse ainsi consumer notre avoir : Femmes ne sont toutes
reconnoissantes.

A cela près , ce sont choses charmantes ; Sous le ciel n'est un
plus bel animal. Je n'y comprends le sexe, en général : Loin de
cela; j'en vois peu d'avenantes. Pour celles-ci , quand elles sont
aimantes 3, J'ai les desseins du monde les meilleurs : Les autres
n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.

1 Dans la vieille langue , courage est synonyme de cœur. Ce
mot se trouve sans cesse employé ainsi dans les Cent Nouvelles
nouvelles. — 2 Dès l'abord.

3 Édition de 1671 :

Pour celles-ci, quand elles sont charmantes.

Le jeune Amour, bien qu'il ait la façon D'un dieu qui n'est en-
cor qu'à sa leçon, Fut de tout temps grand faiseur de miracles :
En gens coquets il change les Gâtons ; Par lui, les sots deviennent

des oracles; Par lui , les loups deviennent des moutons : Il fait si bien, que l'on n'est plus le même. Témoin Hercule , et témoin Polyphème , Mangeurs de gens : l'un, sur un roc assis, Chantoit aux vents ses amoureux soucis, Et, pour charmer sa nymphe joliette , Tailloit sa barbe , et se miroit dans l'eau ; L'autre changea sa massue en fuseau , Pour le plaisir d'une jeune fillette.

J'en dirois cent; Boccace en rapporte un *, Dont j'ai trouvé l'exemple peu commun.

C'est de Chimon, jeune homme tout sauvage, Bien fait de corps, mais ours quant à l'esprit. Amour le lèche , et tant qu'il le polit. Chimon devint un galant personnage.

Qui fit cela? deux beaux yeux seulement. Pour les avoir aperçus un moment, Encore à peine , et voilés par le somme , Chimon aima, puis devint honnête homme². Ce n'est le point dont il s'agit ici.

Je veux conter comme une de ces femmes Qui font plaisir aux enfants sans souci 3 Put en son cœur loger d'honnêtes flammes.

¹ Decamerone, giornata v, novella 1. — ² C'est-à-dire : Hoquime poli , qui a du savoir-vivre. — ³ Libertins, débauchés.

Elle étoit fière, et bizarre surtout :

On ne savoit comme en venir à bout.

Rome , c' étoit le lieu de son négoce :

Mettre à ses pieds la mitre avec la crosse ,

G'étoit trop peu; les simples Monseigneurs l

N'étoient d'un rang digne de ses faveurs.

Il lui falloit un homme du Conclave ,
Et des premiers, et qui fût son esclave;
Et même encore il y profitoit peu ,
A moins que d'être un cardinal neveu.
Le pape enfin , s'il se fût piqué d'elle,
N'auroit été trop bon pour la donzelle.
De son orgueil ses habits se sentoient;
Force brillants sur sa robe éclatoient,
La chamarrure avec la broderie.
Lui voyant faire ainsi la renchérie ,
Amour se mit en tête d'abaisser
Ce cœur si haut ; et pour un gentilhomme
Jeune , bien fait , et des mieux mis de Rome ,
Jusques au vif il voulut la blesser.
L'adolescent avoit pour nom Camille;
Elle, Constance. Et, bien qu'il fût d'humeur
Douce , traitable , à se prendre facile ,
Constance n'eut sitôt l'amour au cœur,
Que la voilà craintive devenue.
Elle n'osa déclarer ses désirs

D'autre façon qu'avecque des soupirs.

Auparavant, pudeur ni retenue

Ne l'arrêtoient; mais tout fut bien changé.

Comme on n'eût cru qu'Amour se fût logé

En cœur si fier, Camille n'y prit garde.

Incessamment Constance le regarde ;

Et puis soupirs , et puis regards nouveaux :

1 Les monsignori sont des prélats en cour de Rome , parmi lesquels le pape choisit ses cardinaux.

Toujours rêveuse au milieu des cadeaux ! : Sa beauté même y perdit quelque chose ; Bientôt le lis l'emporta sur la rose.

Avint qu'un soir Camille régala

Des jeunes gens; il eut aussi des femmes :

Constance en fut. La chose se passa

Joyeusement; car peu d'entre ces dames

Etoient d'humeur à tenir des propos

De sainteté ni de philosophie :

Constance seule , étant sourde aux bons mots ,

Laissoit railler toute la compagnie.

Le souper fait, chacun se retira.

Tout dès l'abord, Constance s'éclipsa,

S' allant cacher en certaine ruelle.
Nul n'y prit garde; et l'on crut que chez elle,
Indisposée , ou de mauvaise humeur,
Ou pour affaire, elle étoit retournée.
La compagnie étant donc retirée ,
Camille dit à ses gens , par bonheur,
Qu'on le laissât, et qu'il vouloit écrire.
Le voilà seul, et comme le désire
Celle qui l'aime, et qui ne sait comment
Ni l'aborder, ni par quel compliment
Elle pourra lui déclarer sa flamme.
Tremblante enfin , et par nécessité ,
Elle s'en vient. Qui fut bien étonné?
Ce fut Camille, « Eh quoi! dit-il, madame,
Vous surprenez ainsi vos bons amis? »
Il la fit seoir. Et puis, s' étant remis :
a Qui vous croyoit, reprit-il, demeurée?
1 On nommait ainsi les repas et les fêtes qu'un amant donnait
à sa maîtresse.

2 Édition de 1685 :

Qui vous croiroit, reprit-il. demeurée?
Et qui vous a cette cache montrée?
— L'Amour! » dit-elle. A ce seul mot sans plus,
Elle rougit ; chose que ne font guère
Celles qui sont prêtresses de Vénus :
Le vermillon leur vient d'autre manière.
Camille avoit déjà quelque soupçon
Que l'on l'aimoit; il n'étoit si novice,
Qu'il ne connût ses gens à la façon :
Pour en avoir un plus certain indice ,
Et s'égayer, et voir si ce cœur fier
Jusques au bout pourroit s'humilier,
Il fit le froid. Notre amante en soupire ;
La violence'enfin de son martyre
La fait parler. Elle commence ainsi :
« Je ne sais pas ce que vous allez dire
De voir Constance oser venir ici
Vous déclarer sa passion extrême.
Je ne saurois y penser, sans rougir;
Car, du métier de nymphe me couvrir,

On n'en est plus , dès le moment qu'on aime.

Puis, quelle excuse! Hélas! si le passé,

Dans votre esprit, pouvoit être effacé!

Du moins , Camille , excusez ma franchise :

Je vois fort bien que, quoi que je vous dise,

Je vous déplaïs. Mon zèle me nuira.

Mais , nuise ou non , Constance vous adore :

Méprisez-la, chassez-la, battez-la;

Si vous pouvez , faites-lui pis encore :

Elle est à vous ! » Alors le jouvenceau :

a Critiquer gens m'est, dit-il, fort nouveau ;

Ce n'est mon fait; et, toutefois, madame,

Je vous dirai tout net que ce discours

Me surprend fort, et que vous n'êtes femme

Qui dût ainsi prévenir nos amours.

Outre le sexe , et quelque bienséance

Qu'il faut garder, vous vous êtes fait tort

A quel propos toute cette éloquence?

Votre beauté m'eût gagné sans effort, Et de son chef. Je vous le dis encor, Je n'aime point qu'on me fasse d'avance. ■» Ce pro-

pos fut à la pauvre Constance Un coup de foudre. Elle reprit
pourtant : a J'ai mérité ce mauvais traitement.

Mais ose-t-on vous dire sa pensée?

Mon procédé ne me nuiroit pas tant, Si ma beauté n'étoit
point effacée.

C'est compliment , ce que vous m'avez dit; J'en suis certaine,
et lis dans votre esprit : Mon peu d'appas n'a rien qui vous en-
gage! D'où me vient-il? Je m'en rapporte à vous. N'est-il pas vrai
que naguère, entre nous, A mes attraits chacun rendoit
hommage?

Ils sont éteints, ces dons si précieux! L'amour que j'ai m'a cau-
sé ce dommage; Je ne suis plus assez belle à vos yeux ; Si je
l'étois, je serois assez sage.

— Nous parlerons tantôt de ce point-là, Dit le galant : il est
tard, et voilà

Minuit qui sonne ; il faut que je me couche. »

Constance crut qu'elle auroit la moitié

D'un certain lit, que d'un œil de pitié

Elle voyoit : mais, d'en ouvrir la bouche,

Elle n'osa, de crainte de refus.

Le compagnon, feignant d'être confus,

Se tut longtemps; puis dit : s Comment ferai-je'

Je ne me puis tout seul déshabiller.

— Eh bien, monsieur, dit-elle, appellerai-je?

— Non, reprit-il, gardez-vous d'appeler; Je ne veux pas qu'en ce lieu l'on vous xoie, Ni qu'en ma chambre une fille de joie Passe la nuit, au su de tous mes gens.

— Gela suffit, monsieur, repartit-elle.

Pour éviter ces inconvénients,

Je me pourrois cacher en la ruelle :

Mais faisons mieux, et ne laissons venir

Personne ici; l'amoureuse Constance

Veut aujourd'hui de laquais vous servir :

Accordez-lui pour toute récompense

Cet honneur-là. » Le jeune homme y consent.

Elle s'approche ; elle le déboutonne ;

Touchant sans plus à l'habit, et n'osant

Du bout du doigt toucher à la personne.

Ce ne fut tout ; elle le déchaussa.

Quoi! de sa main? quoi! Constance elle-même?

— Qui fut-ce donc? Est-ce trop que cela? Je voudrois bien déchausser ce que j'aime. Le compagnon dans le lit se plaça,

Sans la prier d'être de la partie.

Constance crut dans le commencement,

Qu'il la vouloit éprouver seulement;
Mais tout cela passoit la raillerie.
Pour en venir au point plus important :
a II fait , dit-elle , un temps froid comme glace ;
Où me coucher?

CAMILLE

Partout où vous voudrez.

CONSTANCE

Délacez-moi, de grâce?

CAMILLE

Je ne saurois; il fait froid; je suis nu : Délacez-vous ! » Notre
amante ayant vu , Près du chevet, un poignard dans sa gaine,

Le prend, le tire, et coupe ses habits,
Corps piqué d'or, garnitures de prix,
Ajustements de princesse et de reine :
Ce que les gens en deux mois à grand'peine
Avoient brodé, périt en un moment;
Sans regretter ni plaindre aucunement

Ce que le sexe aime plus que sa vie.
Femmes de France, en feriez-vous autant?
Je crois que non; j'en suis sûr; et partant,
Cela fut beau sans doute en Italie.
La pauvre amante approche en tapinois,
Croyant tout fait, et que pour cette fois
Aucun bizarre et nouveau stratagème
Ne viendrait plus son aise reculer.
Camille dit : a C'est trop dissimuler;
Femme qui vient se produire elle-même
N'aura jamais de place à mes côtés :
Si bon vous semble, allez vous mettre aux pieds? »
Ce fut bien là qu'une douleur extrême
Saisit la belle; et si lors, par hasard,
Elle avoit eu dans ses mains le poignard ,
C'en étoit fait, elle eût de part en part
Percé son cœur. Toutefois, l'espérance
Ne mourut pas encor dans son esprit.
Camille étoit trop connu de Constance :
Et que ce fût tout de bon qu'il eût dit

Chose si dure, et pleine d'insolence,
Lui, qui s' étoit jusque-là comporté
En homme doux, civil, et sans fierté,
Cela sembloit contre toute apparence.
Elle va donc en travers se placer
Aux pieds du sire, et d'abord les lui baise;
Mais point trop fort , de peur de le blesser.
On peut juger si Camille étoit aise.
Quelle victoire! Avoir mis à ce point
Une beauté si superbe et si fière !
Une beauté ! ... Je ne la décris point , Il me faudroit une semaine entière :

On ne pouvoit reprocher seulement, Que la pâleur, à cet objet charmant; Pâleur encor dont la cause étoit telle Qu'elle donnoit du lustre à notre belle.

Camille donc s'étend, et sur un sein
Pour qui l'ivoire auroit eu de l'envie
Pose ses pieds, et sans cérémonie
Il s'accommode et se fait un coussin 1 ;
Puis, feint qu'il cède aux charmes de Morphée.
Par les sanglots notre amante étouffée

Lâche la bonde aux pleurs cette fois-là.
Ce fut la fin. Camille l'appela
D'un ton de voix qui plut fort à la belle.
a Je suis content, dit-il, de votre amour :
Venez, venez, Constance; c'est mon tour. »
Elle se glisse. Et lui, s'approchant d'elle :
a M'avez-vous cru si dur et si brutal,
Que d'avoir fait tout de bon le sévère?
Dit-il d'abord ; vous me connoissez mal :
Je vous voulois donner lieu de me plaire.
Or bien , je sais le fond de votre cœur ;
Je suis content, satisfait, plein de joie,
Comblé d'amour : et que votre rigueur,
Si bon lui semble , à son tour se déploie ;
Elle le peut; usez-en librement.
Je me déclare aujourd'hui votre amant,
Et votre époux; et ne sais nulle dame,
De quelque rang et beauté que ce soit,
Qui vous valût pour maîtresse et pour femme ;
Car le passé rappeler ne se doit

« Édition de 1685 :

Il s'accommode et s'en fait un coussin.
Entre nous deux. Une chose ai-je à dire
C'est qu'en secret il nous faut marier.
Il n'est besoin de vous spécifier
Pour quel sujet : cela vous doit suffire.
Même il est mieux de cette façon-là ;
Un tel hymen à des amours ressemble :
On est époux et galant tout ensemble. »
L'histoire dit que le drôle ajouta :
a Voulez-vous pas , en attendant le prêtre ,
A votre amant vous fier aujourd'hui?
Vous le pouvez, je vous réponds de lui;
Son cœur n'est pas d'un perfide et d'un traître. »
A tout cela, Constance ne dit rien :
C'étoit tout dire; il le reconnut bien,
N'étant novice en semblables affaires.
Quant au surplus, ce sont de tels mystères,
Qu'il n'est besoin d'en faire le récit.
Voilà comment Constance réussit.

Or, faites-en , nymphes , votre profit.
Amour en a dans son académie ,
Si l'on vouloit venir à l'examen,
Que j'aimerois pour un pareil hymen,
Mieux que mainte autre à qui l'on se marie.
Femme qui n'a filé toute sa vie *
Tâche à passer bien des choses sans bruit :
Témoin Constance, et tout ce qui s'ensuit.
Noviciat d'épreuves un peu dures :
Elle en reçut abondamment le fruit.
Nonnes je sais, qui voudroient, chaque nuit,
En faire un tel, à toutes aventures.
Ce que, possible 2, on ne croira pas vrai,
C'est que Camille, en caressant la belle,

1 C'est-à-dire : qui n'a pas mené une vie aussi exemplaire que les filles occupées à filer leur quenouille du matin au soir. - Peut-être.

MCAISE. 229

Des dons d'amour lui fit goûter l'essai. L'essai? je faux * :
Constance en étoit-elle Aux éléments? Oui, Constance en étoit
Aux éléments. Ce que la belle avoit Pris et donné de plaisirs en sa

vie , Compter pour rien jusqu'alors se devoit. Pourquoi cela? Qui-
conque aime le die.

VII. NICAISE

Un apprenti marchand étoit,
Qu'avec droit Nicaise 3 on nommoit ,
Garçon très-neuf, hors sa boutique
Et quelque peu d'arithmétique;
Garçon novice dans les tours
Qui se pratiquent en amours.
Bons bourgeois, du temps de nos pères,
S'avisoient tard d'être bons frères;
Ils n'apprenoient cette leçon,
Qu'ayant de la barbe au menton.
Ceux d'aujourd'hui, sans qu'on les flatte,
Ont soin de s'y rendre savants
Aussitôt que les autres gens.
Le jouvenceau de vieille date ,
Possible, un peu moins avancé,
Par les degrés n'avoit passé.

Quoi qu'il en soit, le pauvre sire

En très-beau chemin demeura,

Se trouvant court par celui-là :

1 Je manque, je me trompe. — 2 Girolamo Brusoni, Nouvelle amorose, novella seconda : l'Amante schernito. — 3 Le nom de Nicaise dérive du vieux mot français nice, niais, simple, innocent.

C'est par l'esprit que je veux dire.

Une belle pourtant l'aima; C'étoit la fille de son maître , Fille aimable autant qu'on peut l'être, Et ne tournant autour du pot , Soit par humeur franche et sincère, Soit qu'il fût force d'ainsi faire, Etant tombée aux mains d'un sot.

Quelqu'un, de trop de hardiesse, Ira la taxer; et moi, non :

Tels procédés ont leur raison.

Lorsque l'on aime une déesse, Elle fait ces avances-là :

Notre belle savoit cela.

Son esprit, ses traits, sa richesse, Engageoient beaucoup de jeunesse A sa recherche ; heureux seroit Celui d'entre eux qui cueilleroit, En nom d'hymen, certaine chose Qu'à meilleur titre elle promit Au jeune homme ci-dessus dit :

Certain dieu parfois en dispose, Amour nommé communément.

Il plut à la belle d'élire Pour ce point l'apprenti marchand.

Bien est vrai , car il faut tout dire , Qu'il étoit très-bien fait de corps , Beau, jeune, et frais; ce sont trésors Que ne méprise au-

cune dame, Tant soit son esprit précieux.

Pour une qu'Amour prend par l'âme, Il en prend mille par les yeux.

Celle-ci donc, des plus galantes, Par mille choses engageantes ,
Tàcboit d'encourager le gars, ^'étoit chiche de ses regards,

NIGAISE. 231

Le pinçoit, lui venoit sourire, Sur les yeux lui mettoit la main ,
Sur le pied lui marchoit enfin.

A ce langage , il ne sut dire Autre chose que des soupirs , In-
terprètes de ses désirs.

Tant fut, à ce que dit l'histoire , De part et d'autre soupiré ,
Que , leur feu dûment déclaré , Les jeunes gens , comme on peut
croire , Ne s'épargnèrent ni sermenis Ni d'autres points bien plus
charmants , Gomme baisers à grosse usure ; Le tout sans compte
et sans mesure :

Calculateur que fût l'amant, Brouiller falloit incessamment; La
chose étoit tant infinie , Qu'il y faisoit toujours abus.

Somme toute , il n'y manquoit plus Qu'une seule cérémonie.

Bon fait aux filles l'épargner.

Ce ne fut pas sans témoigner Bien du regret, bien de l'envie.

« Par vous, disoit la belle amie, Je me la veux faire enseigner,
Ou ne la savoir de ma vie.

Je la saurai, je \ous promets; Tenez-vous certain désormais
De m' avoir pour votre apprentie.

Je ne puis pour vous que ce point ; Je suis franche : n'attendez point Que, par un langage ordinaire, Je vous promette de me faire Religieuse, à moins qu'un jour L'hymen ne suive notre amour.

Cet hymen seroit bien mon compte,

N'en doutez point; mais le moyen?

Vous m'aimez trop , pour vouloir rien Qui me pût causer de la honte.

Tels et tels m'ont fait demander; Mon père est prêt de m'accorder :

Moi, je vous permets d'espérer Qu'à qui que ce soit qu'on m'engage , Soit conseiller, soit président, Soit veille ou jour de mariage , Je serai vôtre auparavant , Et vous aurez mon pucelage.
»

Le garçon la remercia Comme il put. A huit jours de là, Il s'offre un parti d'importance.

La belle dit à son ami :

a Tenons-nous-en à celui-ci ; Car il est homme, que je pense, A passer la chose au gros sas l. »

La belle en étant sur ce cas, On la promet; on la commence :

Le jour des noces se tient prêt.

Entendez ceci, s'il vous plaît.

Je pense voir votre pensée Sur ce mot-là de commencée ?

C'étoit alors, sans point d'abus, Fille promise, et rien de plus.

Huit jours donnés à la fiancée , Comme elle appréhendoit encor
Quelque rupture en cet accord, Elle diffère le négoce 2

1 Gros tamis pour le plâtre , la farine , etc. Expression proverbiale qui veut dire : laisser passer beaucoup de choses , n'y pas prendre garde. — 2 L'affaire ; du latin negotium

NICAISE

Jusqu'au propre jour de la noce , De peur de certain accident Qui
les fillettes va perdant.

On mène au moutier i cependant Notre galande encor pucelle
:

Le Oui fut dit à la chandelle.

L'époux voulut avec la belle S'en aller coucher, au retour.

Elle demandé encor ce jour, Et ne l'obtient qu'avecque peine ;
Il fallut pourtant y passer.

Comme l'aurore étoit prochaine, L'épouse, au lieu de se coucher, S'habille. On eût dit une reine.

Rien ne manquoit aux vêtements , Perles , bijoux , et diamants :

Son épousé la faisoit dame.

Son ami , pour la faire femme , Prend heure avec elle au matin
:

Ils dévoient aller au jardin Dans un bois propre à telle affaire ;
Une compagne y devoit faire Le guet autour de nos amants ,
Compagne instruite du mystère.

La belle s'y rend la première, Sous prétexte d'aller faire Un
bouquet, dit-elle à ses gens.

Nicaise, après quelques moments, La va trouver; et le bon sire,
Voyant le lieu , se met à dire :

« Qu'il fait ici d'humidité !

Foin ! votre habit sera gâté ; Il est beau, ce seroit dommage :

Souffrez, sans tarder davantage,

Eglise.

Que j'aïlle quérir un tapis.

— Eh! mon Dieu! laissons les habits, Dit la belle toute piquée;

Je dirai que je suis tombée.

Pour la perte , n'y songez point :

Quand on a temps si fort à point ,

Il en faut user; et périssent

Tous les vêtements du pays !

Que plutôt tous les beaux habits

Soient gâtés, et qu'ils se salissent,

Que d'aller ainsi consumer

Un quart d'heure ! Un quart d'heure est cher.

Tandis que tous les gens agissent

Pour ma noce, il ne tient qu'à vous

D'employer des moments si doux.

Ce que je dis ne me sied guère;

Mais je vous chéris, et vous veux

Rendre honnête l'homme , si je peux.

— En vérité, dit l'amoureux, Conserver étoffe si chère

Ne sera point mal fait à nous.

Je cours; c'est fait; je suis à vous :

Deux minutes feront l'affaire. »

Là-dessus, il part, sans laisser

Le temps de lui rien répliquer.

Sa sottise guérit la dame ;

Un tel dédain lui vint en l'âme,

Qu'elle reprit dès ce moment

Son cœur, que trop indignement

Elle avoit placé, a Quelle honte!

Prince des sots, dit-elle en soi,

Va, je n'ai nul regret de toi :

Tout autre eût été mieux mon compte.

1 Le mot honnête est employé ici dans le sens de : bien pris , sachant vivre , homme de condition.

NICAISE

Mon bon ange a considéré Que tu n'avois pas mérité Une faveur si précieuse :

Je ne veux plus être amoureuse Que de mon mari; j'en fais vœu.

Et, de peur qu'un reste de feu A le trahir ne me rengage , Je vais, sans tarder davantage, Lui porter un bien qu'il auroit, Quand Nicaise en son lieu seroit. »

A ces mots , la pauvre épousée Sort du bois fort scandalisée.

L'autre revient, et son tapis :

Mais ce n'est plus comme jadis.

Amants, la bonne heure ne sonne A toutes les heures du jour.

J'ai lu, dans l'alphabet d'amour, Qu'un galant près d'une personne N'a toujours le temps comme il veut :

Qu'il le prenne donc comme il peut!

Tous délais y font du dommage :

Nicaise en est un témoignage.

Fort essoufflé d'avoir couru, Et joyeux de telle prouesse , Il
s'en revient bien résolu D'employer tapis et maîtresse.

Mais quoi! la dame en bel habit, Mordant ses lèvres de dépit ,
Retournoit voir la compagnie ' , Et , de sa flamme bien guérie ,
Possible alloit, dans ce moment, Pour se venger de son amant ,
Porter à son mari la chose

Édition de 1685 :

Retournoit vers la compagnie.

Qui lui causoit ce dépit-là.

Quelle chose? C'est celle-là Que fille dit toujours qu'elle a.

Je le crois; mais d'en mettre jà Mon doigt au feu , ma foi ! je
n'ose : Ce que je sais, c'est qu'en tel cas Fille qui ment ne pêche
pas.

Grâce à Xieaise , notre belle, Ayant sa fleur en dépit d'elle ,
S'en retournoit tout en grondant, Quand Nicaise, la rencontrant :

a A quoi tient , dit-il à la dame , Que vous ne m'ayez attendu?

Sur ce tapis bien étendu, Vous seriez en peu d'heure ' femme.

Retournons donc, sans consulter; Venez cesser d'être pucelle ,
Puisque je puis, sans rien gêner, Vous témoigner quel est mon
zèle.

— Non pas cela , reprit la belle ; Mon pucelage dit qu'il faut
Remettre l'affaire à tantôt.

J'aime votre santé , Nicaise , Et vous conseille auparavant De
reprendre un peu votre vent 2 :

Or, respirez tout à votre aise.

Vous êtes apprenti marchand, Faites-vous apprenti galant :
Vous n'y serez pas sitôt maître.

A mon égard, je ne puis être Votre maîtresse en ce métier.

1 Cette vieille expression, très -souvent employée dans les Cent Nouvelles nouvelles, est tirée de l'italien poco d'ora, peu de temps. Tous les éditeurs modernes de La Fontaine , comme Va fait remarquer M. Marty Laroux, ont mis : en peu d'heures, ce qui fait un non-sens. — 2 Haleine.

VIII. LE BAT

Un peintre étoit, qui, jaloux de sa femme, Allant aux champs , lui peignit un baudet Sur le nombril, en guise de cachet.

Un sien confrère , amoureux de la dame , La va trouver, et l'âne efface net, Dieu sait comment; puis, un autre en remet Au même endroit, ainsi que l'on peut croire. A celui-ci, par faute de mémoire, Il mit un bât; l'autre n'en avoit point. L'époux revient, veut s'éclaircir du point ; « Voyez , mon fils , dit la bonne com-mère , L'âne est témoin de ma fidélité.

— Diantre soit fait, dit l'époux en colère, Et du témoin, et de qui l'a bâti! »

IX. LE BAISER RENDU

Guillet passoit avec sa mariée.

Un gentilhomme à son gré la trouvant :

1 Ce conte est tiré du Formulaire foi t récréatif de tous contrats, donations, etc., par Bredin le Cocu; du Moyen de parvenir, de Beroalde de Verville , et des Contes aux heures perdues, par d'Ouville : Conte d'un jeune peintre et de sa femme.

k Qui t'a, dit-il, donné telle épousée? Que je la baise, à la charge d'autant. — Bien volontiers, dit Guillot à l'instant Elle est, monsieur, fort à votre service. » Le monsieur donc fait alors son office , En appuyant. Perronnelle en rougit.

Huit jours après, ce gentilhomme prit Femme à son tour : à Guillot il permit Même faveur. Guillot, tout plein de zèle : « Puisque, dit-il, monsieur est si fidèle, J'ai grand regret, et je suis bien fâché Qu'ayant baisé seulement Perronnelle, Il n'ait encore avec elle couché. »

X. ALIS MALADE

Alis² malade, et se sentant presser, Quelqu'un lui dit : « Il faut se confesser; Voulez-vous pas mettre en repos votre âme?

— Oui, je le veux, lui répondit la dame : Qu'à père André on aille de ce pas;

Car il entend d'ordinaire mon cas 3. n Un messenger y court en diligence , Sonne au couvent, de toute sa puissance. « Qui venez-vous demander? lui dit-on.

— C'est père André, celui qui d'ordinaire Entend Alis dans sa confession.

»*- Vous demandez , reprit alors un frère t

1 Dans l'édition de 1671, ce petit conte porte pour titre seulement : Epigramme. — - La Fontaine a écrit Alis et non Alix, à cause de la rime du dernier vers. — « 3 Cas de conscience.

IMITATION DANACREON. 239

Le père André , le confesseur d' Alis ? Il est bien loin : hélas ! le pauvre père Depuis dix ans confesse en paradis. »

XI. IMITATION D'ANACREON

o toi qui peins d'une façon galante, Maître passé dans Gythère et Paphos, Fais un effort; peins-nous Iris absente. Tu n'as point vu cette beauté charmante , Me diras-tu? Tant mieux pour ton repos. Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots. Premièrement , mets des lis et des roses ; Après cela, des amours et des ris.

Mais à quoi bon le détail de ces choses ? D'une Vénus, tu peux faire une Iris; Nul ne sauroit découvrir le mystère :

Traits si pareils jamais ne se sont vus. Et tu pourras , à Paphos et Cythère , De cette Iris refaire une Vénus.

XII. L'AMOUR MOUILLE

IMITATION d'aNACREON 2.

J'étois couché mollement, Et, contre mon ordinaire, Je dor-
mois tranquillement,

1 Od. xxvn et xxviii. Dans les éditions données par Walcko
naer, cette petite pièce est intitulée : Portrait d'Iris. — 2 Od. m.

Quand un enfant s'en vint faire A ma porte quelque bruit.

Il pleuvoit fort cette nuit :

Le vent, le froid et l'orage Contre l'enfant faisoient rage.

« Ouvrez, dit-il, je suis nu. »

Moi , charitable et bonhomme , J'ouvre au pauvre morfondu ,
Et m'enquiers comme il se nomme.

« Je te le dirai tantôt , Repartit-il, car il faut Qu'auparavant je
m'essuie. »

J'allume aussitôt du feu.

Il regarde si la pluie N'a point gale quelque peu Un arc dont je
me méfie.

Je m'approche toutefois , Et de l'enfant prends les doigts, Les
réchauffe ; et dans moi-même Je dis : « Pourquoi craindre tant?

Que peut-il? C'est un enfant :

Ma couardise est extrême D'avoir eu le moindre effroi; Que se-
roit-ce si chez moi J'avois reçu Polyphème? »

L'enfant, d'un air enjoué, Ayant un peu secoué Les pièces de son armure Et sa blonde chevelure , Prend un trait, un trait vainqueur, Qu'il me lance au fond du cœur.

« Voilà, dit-il, pour ta peine.

Souviens-toi bien de Climène, Et de l'Amour, c'est mon nom.

— Ah! je vous connois, lui dis-je, Ingrat et cruel garçon!

Faut-il que qui vous oblige

Soit traité de la façon ! »

Amour fit une gambade ;

Et le petit scélérat

Me dit : « Pauvre camarade ,

Mon arc est en bon état ,

Mais ton cœur est bien malade.

QUI SECOUE DE L'ARGENT ET DES PIERRERIES

La clef du coffre-fort et des cœurs, c'est la même.

Que si ce n'est celle des cœurs,

C'est du moins celle des faveurs :

Amour doit à ce stratagème

La plus grand'part de ses exploits.

A-t-il épuisé son carquois, Il met tout son salut en ce charme
suprême. Je tiens qu'il a raison; car qui hait les présents?

Tous les humains en sont friands, Princes, rois, magistrats.
Ainsi, quand une belle

En croira l'usage permis, Quand Vénus ne fera que ce que fait
Thémis ,

Je ne m'écrierai pas contre elle.

On a bien plus d'une querelle

A lui faire , sans celle-là.

Un juge mantouan belle femme épousa.

Il s'appeloit Anselme; on la nommoit Argie : Lui , déjà vieux
barbon ; elle , jeune et jolie ,

Et de tous charmes assortie.

1 Arioste, Orlando Furioso, canto xliii

L'époux, non content de cela,

Fit si bien par sa jalousie , Qu'il rehaussa de prix celle-là, qui
d'ailleurs

Méritoit de se voir servie

Par les plus beaux et les meilleurs.

Elle le fut aussi : d'en dire la manière,

Et comment s'y prit chaque amant, Il seroit long : suffit, que
cet objet charmant Les laissa soupirer et ne s'en émut guère.

Amour établissoit chez le juge ses lois , Quand l'Etat man-
touan, pour chose de grand poids , Résolut d'envoyer ambassade
au saint-père. Comme Anselme étoit juge, et de plus magistrat,

Vivoit avec assez d'éclat,

Et ne manquoit pas de prudence ,

On le députe en diligence.

Ce ne fut pas , sans résister, Qu'au choix qu'on fit de lui,
consentit le bonhomme.

L'affaire étoit longue à traiter;

Il devoit demeurer dans Rome Six mois, et plus encor; que sa-
voit-il combien? Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien.

Longue ambassade et long voyage

Aboutissent à cocuage.

Dans cette crainte , notre époux

Fit cette harangue à la belle :

a On nous sépare , Argie : adieu , soyez fidèle

A celui qui n'aime que vous.

Jurez-le-moi; car, entre nous,

J'ai sujet d'être un peu jaloux.

Que fait autour de notre porté

Cette soupirante cohorte?

Vous me direz que jusqu'ici

La cohorte a mal réussi :

Je le crois; cependant, pour plus grande assurance *

Je vous conseille , en mon absence , De prendre pour séjour
notre maison des champs.

Fuyez la ville et les amants Et leurs présents;

L'invention en est damnable; Des machines d'Amour, c'est la
plus redoutable :

De tout temps , le monde a vu Don

Etre le père d'Abandon.

Déclarez-lui la guerre ; et soyez sourde , Arg^e ,

A sa sœur la Cajolerie.

Dès que vous sentirez approcher les blondins, Fermez vite vos
yeux , vos oreilles , vos mains. Rien ne vous manquera ; je vous
fais la maîtresse De tout ce que le ciel m'a donné de richesse : Te-
nez, voilà les clefs de l'argent, des papiers;

Faites-vous payer des fermiers ;

Je ne vous demande aucun compte :

Suffit que je puisse sans honte Apprendre vos plaisirs; je vous
les permets tous,

Hors ceux d'amour, qu'à votre époux Vous garderez entiers
pour son retour de Rome. »

C'en étoit trop pour le bonhomme; Hélas! il permettoit tous
plaisirs, hors un point

Sans lequel seul il n'en est point.

Son épouse lui fit promesse solennelle

D'être sourde, aveugle et cruelle,

Et de ne prendre aucun présent ; Il la retrouveroit , au retour,
toute telle ,

Qu'il la laissoit en s'en allant,

Sans nul vestige de galant.

Anselme étant parti , tout aussitôt Argie

S'en alla demeurer aux champs;

Et tout aussitôt les amants

De l'aller voir firent partie.

Elle les renvoya; ces gens l'embarrassoient ,

L'attiédissoient , l'affadissoient,

L'endormoient, en contant leur flamme;

Ils déplaisoient tous à la dame,

Hormis certain jeune blondin

Bien fait, et beau par excellence,

Mais qui ne put, par sa souffrance, Amener à son but cet objet inhumain.

Son nom étoit Atis ; son métier, paladin.

Il ne plaignit¹, en son dessein,

Ni les soupirs ni la dépense.

Tout moyen par lui fut tenté :

Encore si des soupirs il se fût contenté!

La source en est inépuisable ;

Mais de la dépense, c'est trop.

Le bien de notre amant s'en va le grand galop;

Voilà mon homme misérable.

Que fait-il? il s'éclipse, il part, il va chercher

Quelque désert pour se cacher.

En chemin , il rencontre un homme , Un manant², qui,
fouillant avecque son bâton, Vuloit faire sortir un serpent d'un
buisson.

Atis s'enquit de la raison.

a C'est, reprit le manant, afin que je l'assomme.

Quand j'en rencontre sur mes pas,

Je leur fais de pareilles fêtes.

— Ami, reprit Atis, laisse-le ; n'est-il pas Créature de Dieu, comme les autres bêtes? » Il est à remarquer que notre paladin N'avoit pas cette horreur, commune au genre humain , Contre la gent reptile et toute son espèce.

Dans ses armes il en portoit

Et de Cadmus il descendoit , Celui-là qui devint serpent sur sa vieillesse. Force fut au manant de quitter son dessein ; Le serpent se sauva. Notre amant, à la fin,

1 II n'épargna , il ne regretta — 2 Paysan.

S'établit dans un bois écarté, solitaire : Le silence y faisoit sa demeure ordinaire,

Hors quelque oiseau qu'on entendoit,

Et quelque écho qui répondoit.

Là, le bonheur et la misère Ne se distinguoient point , égaux en dignité. Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté, Atis n'y rencontra nulle tranquillité ; Son amour l'y suivit; et cette solitude, Bien loin d'être un remède à son inquiétude,

En devint même l'aliment, Par le loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment. Il s'ennuya bientôt de ne plus voir sa belle. « Retournons, se dit-il, puisque c'est notre sort :

Atis, il t'est plus doux encor

De la voir ingrate et cruelle

Que d'être privé de ses traits :

Adieu , ruisseaux , ombrages frais ,

Chants amoureux de Philomèle ; Mon inhumaine seule attire à
soi mes sens ; Eloigné de ses yeux, je ne vois ni n'entends. L'es-
clave fugitif se va remettre encore En ses fers, quoique durs,
mais, hélas! trop chéris. »

Il approchoit des murs qu'une fée a bâtis ,

Quand, sur les bords du Mince *, à l'heure que l'Aurore

Commence à s'éloigner du séjour de Thétis ,

Une nymphe , en habit de reine , Belle, majestueuse, et d'un
regard charmant, Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre
amant ,

Qui revoit alors à sa peine.

a Je veux , dit-elle , Atis , que vous soyez heureux : Je le veux,
je le puis, étant Manto la fée,

1 Le fleuve du Mincio, sur lequel Mantoue est située. Une
vieille légende attribue la fondation et le nom de cette ville à une
fée Manto.

Votre amie et votre obligée.

Vous connaissez ce nom fameux ; ?\Iantoue en tient le sien :
jadis, en cette terre,

J'ai posé la première pierre De ces murs , en durée égaux aux
bâtiments Dont Memphis voit le Nil laver les fondements. La
Parque est inconnue â toutes mes pareilles :

Nous opérons mille merveilles :

Malheureuses pourtant de ne pouvoir mourir, Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir Toute l'infirmité de la nature humaine.

Nous devenons serpents un jour de la semaine.

Vous souvient-il qu'en ce lieu-ci,

Vous en tirâtes un de peine ?

G'étoit moi, qu'un manant s'en alloit assommer;

Vous me donnâtes assistance :

Atis, je veux, pour récompense ,

Vous procurer la jouissance

De celle qui vous fait aimer.

Allons-nous-en la voir : je vous donne assurance

Qu'avant qu'il soit deux jours de temps,

Vous gagnerez , par vos présents ,

Argie et tous ses surveillants. Dépensez, dissipez, donnez atout le monde,

A pleines mains répandez l'or, Vous n'en manquerez point; c'est pour vous le trésor Que Lucifer me garde en sa grotte profonde *. Votre belle saura quel est notre pouvoir. Même, pour m'approcher de cette inexorable,

Et vous la rendre favorable ,

En petit chien vous m'allez voir

Faisant mille tours sur l'herbette ; Et vous, en pèlerin jouant de la musette,

1 Ce fut la croyance de tout le moyen âge , que les démons ou les esprits aimaient l'or et les pierreries, et que tout trésor caché était sous la garde d'un lutin.

Me pourrez, à ce son, mener chez la beauté Qui tient votre cœur enchanté. »

Aussitôt fait que dit ; notre amant et la fée

Changent de forme en un instant :

Le voilà pèlerin chantant comme un Orphée, Et Manto, 'petit chien, faisant tours et sautant.

Ils vont au château de la belle.

Valets et gens du lieu s'assemblent autour d'eux : Le petit chien fait rage; aussi, fait l'amoureux; Chacun danse, et Guillot fait sauter Perronnelle. Madame entend ce bruit , et sa nourrice y court. On lui dit qu'elle vienne admirer à son tour Le roi des épagneuls, charmante créature,

Et vrai miracle de Nature :

Il entend tout , il parle , il danse , il fait cent tours ;

Madame en fera ses amours ; Car, veuille ou non son maître, il faut qu'il le lui vende,

S'il n'aime mieux le lui donner.

La nourrice en fait la demande.

Le pèlerin, sans tant tourner¹, Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la chose ;

Et voici ce qu'il lui propose :

« Mon chien n'est point à vendre ; à donner, encor moins :

Il fournit à tous mes besoins ;

Je n'ai qu'à dire trois paroles, Sa patte entre mes mains fait tomber à l'instant ,

Au lieu de puces , des pistoles , Des perles, des rubis, avec maint diamant : C'est un prodige enfin. Madame cependant

En a, comme on dit, la monnoie ².

Pourvu que j'aie cette joie

¹ Sans circonlocutions , sans hésiter. — - Expression proverbiale , qui s'employait pour proposer un échange , un marché , un arrangement.

De coucher avec elle une nuit seulement , Favori sera sien , dès le même moment. »

La proposition surprit fort la nourrice. « Quoi! madame l'ambassadrice!

Un simple pèlerin! Madame à son chevet Pourroit voir un bourdon! Et si l'on le savoit! Si, cette même nuit, quelque hôpital avoit

Hébergé le chien et son maître i ! »

Mais ce maître est bien fait, et beau comme le jour;

Cela fait passer en amour

Quelque bourdon que ce puisse être. Atis avoit changé de visage et de traits : On ne le connut pas ; c'étoient d'autres attraits. La nourrice ajoutoit : « A gens de celte mine ,

Comment peut-on refuser rien?

Puis, celui-ci possède un chien

Que le royaume de la Chine

Ne paieroit pas de tout son or.

Une nuit de Madame aussi, c'est un trésor. »

J'avois oublié de vous dire Que le drôle à son chien feignit de parler bas :

Il tombe aussitôt dix ducats

Qu'à la nourrice offre le sire.

Il tombe encore un diamant :

Atis , en riant, le ramasse.

« C'est, dit-il, pour Madame; obligez-moi, de grâce, De le lui présenter avec mon compliment.

Vous direz à Son Excellence , Que je lui suis acquis. » La nourrice, à ces mots,

Court annoncer en diligence

Le petit chien et sa science,

Le pèlerin et son propos.

1 C'est-à-dire : si le maître et le chien avaient gagné la gale en passant la nuit dans un hôpital où l'on hébergeait les mendiants et les pèlerins.

11 né s'en fallut rien qu'Argie Ne battît sa nourrice. Avoir l'effronterie De lui mettre en esprit une telle infamie ! Avec qui? Si c'étoit encor le pauvre Atis! « Hélas ! mes cruautés sont cause de sa perte ! Il ne me proposa jamais de tels partis. Je n'aurois pas d'un roi cette chose soufferte ,

Quelque don que l'on pût m'offrir; Et d'un porte-bourdon * je la pourrois souffrir,

Moi qui suis une ambassadrice !

— Madame , reprit la nourrice , Quand vous seriez impératrice , Je vous dis que ce pèlerin

A de quoi marchander, non pas une mortelle ,

Mais la déesse la plus belle.

Atis , votre beau paladin , Ne vaut pas seulement un doigt du personnage.

— Mais mon mari m'a fait jurer...

— Eh! quoi? de lui garder la foi du mariage? Bon ! jurer ! Ce serment vous lie— t— il davantage Que le premier n'a fait? Qui Tira déclarer? Qui le saura? J'en vois marcher tête levée, Qui n'iroient pas ainsi , j'ose vous l'assurer, Si sur le bout du nez tache pouvoit montrer

Que telle chose est arrivée.

Gela nous fait-il empirer D'un ongle ou d'un cheveu? Non, madame, il faut être

Bien habile pour reconnoître Bouche ayant employé son temps et ses appas , D'avec bouche qui s'est tenue à ne rien faire.

Donnez-vous, ne vous donnez pas,

Ce sera toujours même affaire.

Pour qui ménagez-vous les trésors de l'amour? Pour celui qui, je crois, ne s'en servira guère;

1 Pèlerin.

Vous n'aurez pas grand'peine à fêter son retour. »

La fausse 1 vieille sut tant dire , Que tout se réduisit seulement à douter Des merveilles du chien et des charmes du sire.

Pour cela, l'on les fit monter :

La belle étoit au lit encore.

L'univers n'eut jamais d'Aurore

Plus paresseuse à se lever.

ÎVotre feint pèlerin traversa la ruelle , Comme un homme ayant vu d'autres gens que des saints. Son compliment parut galant et des plus fins.

Il surprit et charma la belle.

a Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,

La mine de vous en aller

A Saint-Jacques de Compostelle ? »

Cependant, pour la régaler,

Le chien à son tour entre en lice.

On eût vu sauter Favori

Pour la dame et pour la nourrice,

Mais point du tout pour le mari.

Ce n'est pas tout: il se secoue :

Aussitôt perles de tomber,

Nourrice de les ramasser,

Soubrettes de les enfiler,

Pèlerin de les attacher

A de certains bras , dont il loue La blancheur et le reste. Enfin
il fait si bien,

Qu'avant que partir de la place,

On traite avec lui de son chien.

On lui donne un baiser pour arrhes de la grâce

Qu'il demandoit , et la nuit vint.

Aussitôt que le drôle tint

Entre ses bras madame Argie,

1 Ferfide , déloyale , méchante.

Il redevint Atis. La dame en fut ravie.

C'étoit, avec bien plus d'honneur,

Traiter monsieur l'ambassadeur.

Cette nuit eut des sœurs, et même en très-bon nombre. Chacun s'en aperçut; car d'enfermer sous l'ombre

Une telle aise , le moyen ?

Jeunes gens font-ils jamais rien ,

Que le plus aveugle ne voie?

A quelques mois de là, le saint-père renvoie

Anselme avec force pardons *,

Et beaucoup d'autres menus dons.

Les biens et les honneurs pleuvoient sur sa personne. De son vice-gérant il apprend tous les soins :

Bons certificats des voisins,

Pour les valets , nul ne lui donne

D'éclaircissements sur cela.

Monsieur le juge interrogea

La nourrice avec les soubrettes ,

Sages personnes et discrètes ;

Il n'en put tirer ce secret.

Mais , comme parmi les femelles

Volontiers le diable se met ,

Il survint de telles querelles , La dame et la nourrice eurent de tels débats i

Que celle-ci ne manqua pas A se venger de l'autre , et déclarer l'affaire : Dût-elle aussi se perdre , il fallut tout conter.

D'exprimer jusqu'où la colère Ou plutôt la fureur de l'époux put monter,

Je ne tiens pas qu'il soit possible.

Ainsi je m* en tairai : on peut par les effets Juger combien Anselme était homme sensible.

Il choisit un de ses valets ,

1 Indulgences papales.

Le charge d'un bilJet, et mande que Madame Vienne voir son mari malade en la cilé. La belle n'avoit point son village quitté : L'époux alloit, venoit, et laissoit là sa femme. k II te faut en chemin écarter tous ses gens, Dit Anselme au porteur de ses ordres pressants. La perfide a couvert mon front d'ignominie : Pour satisfaction , je veux avoir sa vie.

Poignarde-la, mais prends ton temps; Tâche de te sauver, voilà pour ta retraite ; Prends cet or ! Si tu fais ce qu'Anselme souhaite

Et punis cette offense-là, Quelque part que tu sois, rien ne te manquera.

Le valet va trouver Argie ,

Qui par son chien est avertie.

Si vous me demandez comme un chien avertit,

Je crois que par la jupe il tire;

Il se plaint , il jappe , il soupire , Il en veut à chacun : pour peu
qu'on ait d'esprit ,

On entend bien ce qu'il veut dire.

Favori fit bien plus; et tout bas il apprit

Un tel péril à sa maîtresse.

k Partez pourtant, dit-il; on ne vous fera rien : Reposez-vous
sur moi; j'en empêcherai bien

Ce valet à l'âme traîtresse. »

Ils étoient en chemin, près d'un bois qui servoit

Souvent aux voleurs de refuge :

Le ministre cruel des vengeances du juge Envoie un peu de-
vant le train qui les suivoit,

Puis il dit l'ordre qu'il avoit.

La dame disparoît aux yeux du personnage ;

Manto la cache en un nuage.

Le valet étonné retourne vers l'époux, Lui conte le miracle; et
son maître, en courroux,

Va lui-même à l'endroit. o prodige ! ô merveille ! Il y trouve un
palais, de beauté sans pareille : Une heure auparavant, c'étoit un

champ tout nu.

Anselme , à son tour éperdu , Admire ce palais bâti , non pour des hommes ,

Mais apparemment pour des dieux ; Appartements dorés, meubles très-précieux,

Jardins et bois délicieux :

On auroit peine à voir, en ce siècle où nous sommes , Chose si magnifique et si riante aux yeux.

Toutes les portes sont ouvertes;

Les chambres sans hôte et désertes ; Pas une âme en ce louvre (; excepté qu'à la fin Un More très-lippu, très-hideux, très-vilain, S'offre aux regards du juge, et semble la copie

D'un Esope d'Ethiopie.

Notre magistrat, l'ayant pris

Pour le balayeur du logis , Et croyant l'honorer, lui donnant cet office : « Cher ami , lui dit-il , apprends-nous à quel dieu

Appartient un tel édifice?

Car de dire un roi, c'est trop peu.

— Il est à moi , reprit le More. »

Notre juge, à ces mots, se prosterne, l'adore, Lui demande pardon de sa témérité.

« Seigneur, ajouta-t-il, que votre déité

Excuse un peu mon ignorance.

Certes, tout l'univers ne vaut pas la chevance- Que je ren-
contre ici. •» Le More lui répond :

« Veux-tu que je t'en fasse un don?

De ces lieux enchantés je te rendrai le maître,

A certaine condition.

Je ne ris point ; tu pourras être

1 Le nom du Louvre était devenu un mot générique synonyme
de palais. — 2 Richesse, biens, trésors; du bas latin chevancta.

De ces lieux absolu seigneur, Si tu me veux servir deux jours
d'enfant d'honneur. ... Entends-tu ce langage?

Et sais-tu quel est cet usage?

Il te le faut expliquer mieux.

Tu connois l'échanson du monarque des dieux? ANSELME,

Ganymède?

LE MORE

Xe veux-tu point?

ANSELME

Seigneur... »

Anselme, ayant examiné ce point,

Consent à la fin au mystère.

Maudit amour des dons , que ne fais-tu pas faire? En page incontinent son habit est changé : Toque au lieu de chapeau, haut-de-chausses troussé ; La barbe seulement demeure au personnage. L'enfant d'honneur Anselme , avec cet équipage , Suit le More partout. Argie avoit ouï Le dialogue entier, en certain coin cachée. Pour le More lippu, c'étoit Manto la fée,

Par son art métamorphosée,

Et par son art ayant bâti

Ce louvre en un moment; par son art, fait un page Sexagénaire et grave. A la fin, au passage D'une chambre en une autre, Argie à son mari Se montre tout à coup : s Est-ce Anselme, dit-elle

Que je vois ainsi dé<

uise

Anselme! Il ne se peut; mon œil s'est abusé. Le vertueux Anselme à la sage cervelle Me voudroit-il donner une telle leçon?

C'est lui pourtant. Oh! oh! monsieur notre barbon, Notre législateur, notre homme d'ambassade, Vous êtes à cet âge homme de mascarade ! Homme de... La pudeur me défend d'achever. Quoi! vous jugez les gens à mort pour mon affaire,

Vous qu' Argie a pensé trouver

En un fort plaisant adultère !

Du moins, n'ai-je pas pris un More pour galant. Tout me rend excusable , Atis et son mérite ,

Et la qualité du présent.

Vous verrez tout incontinent Si femme qu'un tel don à l'amour sollicite

Peut résister un seul moment.

More, devenez chien? » Tout aussitôt le More

Redevint petit chien encore.

a Favori, que l'on danse! » A ces mots, Favori

Danse, et tend la patte au mari.

« Qu'on fasse tomber des pistoles ! »

Pistoles tombent à foison.

« Eh bien! qu'en dites-vous? Sont-ce choses frivoles?

C'est de ce chien qu'on m'a fait don.

Il a bâti cette maison.

Puis , faites-moi trouver au monde une Excellence ,

Une Altesse , une Majesté ,

Qui refuse sa jouissance

A dons de cette qualité , Surtout quand le donneur est bien fait, et qu'il aime, Et qu'il mérite d'être aimé!

En échange du chien, l'on me vouloit moi-même : Ce que vous possédez de trop, je l'ai donné, Bien entendu, monsieur; suis-je chose si chère? Vraiment , vous me croiriez bien pauvre ménagère , Si je laissois aller tel chien à ce prix-là. Savez-vous qu'il a fait le louvre que voilà? Le louvre, pour lequel... Mais oublions cela,

Et n'ordonnez plus qu'on me tue , Moi , qu'Atis seulement en ses lacs a fait choir : Je le donne à Lucrèce, et voudrois bien la voir

Des mêmes armes combattue.

Touchez là, mon mari : la paix! car, aussi bien,

Je vous défie, ayant ce chien :

Le fer ni le poison pour moi ne sont à craindre; Il m'avertit de tout; il confond les jaloux. IVe le soyez donc point : plus on veut nous contraindre,

Moins on doit s'assurer de nous. »

Anselme accorda tout. Qu'eût fait le pauvre sire?

On lui promit de ne pas dire Qu'il avoit été page. Un tel cas étant tu,

Cocuage, s'il eût voulu,

Auroit eu ses franchises coudées.

Argie en rendit grâce; et, compensations

D'une et d'autre part accordées, On quitta la campagne à ces conditions.

Que devint le palais? dira quelque critique.

— Le palais? que m'importe? Il devint ce qu'il put. A moi ces questions! Suis-je homme qui se pique D'être si régulier? Le palais disparut.

— Et le chien? — Le chien fit ce que l'amant voulut. — Mais que voulut l'amant? — Censeur, tu m'importunes ! Il voulut, par ce chien, tenter d'autres fortunes. D'une seule conquête est-on jamais content?

Favori se perdoit souvent : Mais chez sa première maîtresse

Il revenoit toujours. Pour elle, sa tendresse Devint bonne amitié. Sur ce pied , notre amant

L'alloit voir fort assidûment;

Et même en l'accommodement; ' Argie à son époux fit un serment sincère

Do n'avoir plus aucune affaire *.

L'époux jura, de son côté,

Qu'il n'auroit plus aucun ombrage,

Et qu'il vouloit être fouetté,

Si jamais on le voyoit page.

1 Intrigue , galanterie.

I. COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX FILLES

Il est un jeu divertissant sur tous , Jeu dont l'ardeur souvent se renouvelle²; Ce qui m'en plaît, c'est que tant de cervelle N'y fait besoin et ne sert de deux clous. Or, devinez comment ce jeu s'appelle³?

Vous y jouez, comme aussi faisons-nous; Il divertit et la laide et la belle ; Soit jour et nuit, à toute heure il est doux : Car on y voit assez clair sans chandelle. Or, devinez comment ce jeu s'appelle ³? Le beau du jeu n'est connu de l'époux; C'est chez l'amant que ce plaisir excelle : De regardants , pour y juger des coups , Il n'en faut point; jamais on n'y querelle : Or, devinez comment ce jeu s'appelle?

Qu'importe-t-il? Sans s'arrêter au nom, Ni badiner là-dessus davantage ,

1 Les Contes qui composent ce livre ont paru en France, sous la rubrique de Mons en 1674 et en 1675, et sous celle d'Amsterdam en 1676; mais on a tout lieu de croire que ces éditions étaient faites en province, et surtout à Rouen.

2 Les quatre vers qui suivent celui-ci ont été supprimés dans toutes les éditions à partir de celle de 1685.

3 Édition de 1675 :

Or, devinez comme ce jeu s'appelle?

Cette variante se reproduit plus loin deux fois de suite avec le même vers.

Je vais encor vous en dire un usage Il fait venir l'esprit et la raison; Nous le voyons en mainte bestiole K Avant que Lise allât en cette école , Lise n'étoit qu'un misérable oison; Coudre et filer, c'étoit son exercice, ■ Non pas le sien, mais celui de ses doigts. Car, que l'esprit eut part à cet office, Ne le croyez : il n'étoit nuls emplois Où Lise pût avoir l'âme occupée ; Lise songcoit autant que sa poupée.

Cent fois le jour sa mère lui disoit : » Va-t'en chercher de l'esprit, malheureuse! » La pauvre fille aussitôt s'en alloit Chez les voisins, affligée et honteuse, Leur demandant où se vendoit l'esprit.

On en rioit; à la fin, on lui dit :

et Allez trouver père Bonaventure, Car il en a bonne provision.
»

Incontinent la jeune créature S'en va le voir, non sans confusion :

Elle craignoit que ce ne fût dommage De détourner ainsi tel personnage, a Me voudroit-il faire de tels présents , A moi qui n'ai que quatorze ou quinze ans? Vaux-je cela? » disoit en soi la belle. Son innocence augmentoit ses appas.

Amour n'avoit, à son croc, de pucelle, Dont il crût faire un aussi bon repas.

« Mon révérend, dit-elle au béat homme, Je viens vous voir; des personnes m'ont dit Qu'en ce couvent on vendoit de l'esprit; Votre plaisir seroit-il qu'à crédit

1 Petite bête, petite niaise; de l'italien bestiola.

COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX FILLES

J'en pusse avoir? Non pas pour grosse somme ;

A gros achat mon trésor ne suffit ;

Je reviendrai, s'il m'en faut davantage :

Et cependant prenez ceci pour gage. »

A ce discours, je ne sais quel anneau,

Qu'elle tiroit de son doigt avec peine,

Ne venant point, le père dit : <i Tout beau!

Nous pourvions à ce qui vous amène,

Sans exiger nul salaire de vous :

Il est marchande et marchande , entre nous ,

A l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne.

Entrez ici , suivez-moi hardiment ;

Nul ne nous voit; aucun ne nous entend;

Tous sont au chœur; le portier est personne

Entièrement à ma dévotion,

Et ces murs ont de la discrétion. »

Elle le suit; ils vont à sa cellule.

Mon révérend la jette sur un lit,

Veut la baiser. La pauvrete recule

Un peu la tête, et l'innocente dit :

a Quoi ! c'est ainsi qu'on donne de l'esprit?

— Et vraiment oui ! » repart Sa Révérence. Puis, il lui met la main sur le tétou.

« . Encore ainsi? — Vraiment oui; comment donc? »

La belle prend le tout en patience.

Il suit sa pointe, et d'encor en encor

Toujours l'esprit s'insinue et s'avance,

Tant et si bien, qu'il arrive à bon port.

Lise rioit du succès de la chose.

Bonaventure , à six moments de là ,

Donne d'esprit une seconde dose.

Ce ne fut tout, une autre succéda;

La charité du beau père étoit grande.

a Eh bien, dit-il, que vous semble du jeu?

— A nous venir l'esprit tarde bien peu! »

Reprit la belle. Et puis, elle demande :

■ Mais s'il s'en va? — S'il s'en va, nous verrons;

D'autres secrets se mettent en usage.

— X'en cherchez point, dit Lise, d'antage; De celui-ci nous nous contenterons.

— Soit fait! dit-il, nous recommencerons, Au pis aller, tant et tant qu'il suffise.

Le pis aller sembla le mieux à Lise.

Le secret même encor se répéta Parle Pater : il aimoit cette danse.

Lise lui fait une humble révérence , Et s'en retourne, en songeant à cela.

Lise songer! Quoi, déjà Lise songe!

Elle fait plus , elle cherche un mensonge , Se doutant bien qu'on lui demanderoit, Sans y manquer, d'où ce retard venoit.

Deux jours après, sa compagne Xanette S'en vient la voir : pendant leur entretien Lise revoit. Xanette comprit bien, Comme elle étoit clairvoyante et finette , Que Lise alors ne revoit pas pour rien. Elle fait tant, tourne tant son amie, Que celle-ci lui déclare le tout :

L'autre n' étoit à l'ouïr endormie.

Sans rien cacher, Lise , de bout en bout , De point en point, lui conte le mystère, Dimensions de l'esprit du beau père , Et les encore , enfin tout le phœbé l.

i Mais vous, dit-elle, apprenez-nous de grâce Quand et par qui l'esprit vous fut donné ? » Anne reprit : i Puisqu'il faut que je fasse

1 Mystère, ce qui est obscur ou caché. On appelait phœbé le orâicaa de !a fère ou des Rois.

Un libre aveu, c'est votre frère Alain Qui m'a donné de l'esprit un matin.

— Mon frère Alain ! Alain ! s'écria Lise ; Alain , mon frère ! Ah ! je suis bien surprise ! Il n'en a point; comme en donneroit-il?

— Sotte, dit l'autre, hélas ! tu n'en sais guère : Apprends de moi que pour pareille affaire

Il n'est besoin que l'on soit si subtil. Ne me crois-tu? Sache-le de ta mère ; Elle est experte au fait dont il s'agit : Si tu ne veux , demande au voisinage ¹ Sur ce point-là; l'on t'aura bientôt dit : Vivent les sots pour donner de l'esprit ! » ' Lise s'en tint à ce seul témoignage , Et ne crut pas devoir parler de rien.

Vous voyez donc que je disois fort bien, Quand je disois que ce jeu-là rend sage-.

II. L'ABBESSE MALADE

L'exemple sert, l'exemple nuit aussi.

Lequel des deux doit l'emporter ici?

Ce n'est mon fait : l'un dira que l'abbesse En usa bien; l'autre, au contraire, mal; Selon les gens, bien ou mal, je ne laisse D'avoir mon compte , et montre , en général , Par ce que fit tout un troupeau de nonnes,

¹ Ce vers manque dans toutes les éditions à partir de celle de 1685. — ² Ces quatre derniers vers ont été supprimés dans toutes les éditions à partir de celle de 1685; >. — ' Avant l'édition de 1685,

ce conte était intitulé seulement . l'Abbesse. 11 est imité des Cent Nouvelles nouvelles, nouvelle xxi , l'Abbesse guérie.

Qu'ouailles sont la plupart des personnes 1 : Qu'il en passe une, il en passera cent; Tant sur les gens est l'exemple puissant2! Agnès passa, puis autre sœur, puis une3; Tant qu'à passer s'entre-pressant chacune, On vit enfin celle qui les gardoît Passer aussi : c'est en gros tout L~ conte. Voici comment en détail on le conte.

Certaine abbesse un certain mal avoit, Pâles couleurs nommé parmi les filles ; Mal dangereux, et qui des plus gentilles Détruit l'éclat , fait languir les attraits. Notre malade avoit la face blême , Tout justement comme un saint de carême ; Bonne d'ailleurs, et gente 4, à cela près. La Faculté, sur ce point consultée, Après avoir la chose examinée, Dit que bientôt Madame tomberoit En fièvre lente, et puis qu'elle mourroit. k Force sera que cette humeur la mange, A moins que de... (Y à moins est bien étrange), A moins enfin qu'elle n'ait à souhait Compagnie 5 d'homme. » Hippocrate ne fait Choix de ses mots , et tant tourner ne sait. « Jésus ! reprit , toute scandalisée ,

1 Édition c!c 1685 :

Que brebis sont la plupart des personnes.

2 C'est après ce vers, que La Fontaine avait intercalé dans l'édition de 1675 trente vers consacrés à l'épisode de Dindenaut et Panurge , épisode qu'il a depuis retranché, pour en faire un conte séparé, à la suite de celui-ci. dans l'édition de 1685.

3 Édition de 1675, avant la suppression de l'épisode de Dindenautl et Panurge :

Une passa , puis une autre , et puis une. 1 Gentille, jolie. — 5
L'emploi de ce mot, sans é'ision de Ye final, est une faute de
prosodie.

L'ABBESSE MALADE

Madame abbesse; eh! que dites-vous là?

Fi ! — Nous disons , repartit à cela

La Faculté, que pour chose assurée

Vous en mourrez, à moins d'un bon galant :

Bon le faut-il, c'est un point important imt

Et, si bon n'est, deux en prendrez, madame, s

Ce fut bien pis : non pas que dans son âme

Ce bon ne fût par elle souhaité ;

Mais le moyen que sa communauté

Lui vît sans peine approuver telle chose2?

Honte souvent est de dommage cause.

Sœur Agnès dit : « Madame, croyez-les;

Un tel remède est chose bien mauvaise ,

S'il a le goût méchant à beaucoup près

Gomme la mort. Vous faites cent secrets 3,

Faut-il qu'un seul vous choque et vous déplaîse?

— Vous en parlez , Agnès , bien à votre aise ! Reprit l' abbesse :
or ça, par votre Dieu!

Le feriez-vous? Mettez-vous en mon lieu?

— Oui-dà, madame; et dis bien davantage : Votre santé m'est
chère jusque-là

Que, s'il falloît , pour vous, souffrir cela,

Je ne voudrois que, dans ce témoignage

D'affection, pas une de céans

Me devançât. » Mille remercîments

A sœur Agnès donnés par son abbesse.

La Faculté dit adieu là-dessus,

Et protesta de ne revenir plus.

Tout le couvent se trouvoit en tristesse ,

1 Les éditions de 1675 et 1676 ajoutent le vers suivant .

Autre que bon n'est ici suffisant.

2 Édition de 1675 :

Lui vînt sans peine approuver telle chose.

3 Remèdes; parce que la médecine empirique employait une
foule de secrets.

Quand sœur Agnès , qui n'étoit de ce lieu

La moins sensée , au reste bonne lame ,
Dit à ses sœurs : « Tout ce qui tient Madame
Est seulement belle honte de Dieu :
Par charité, n'en est-il point quelqu'une,
Pour lui montrer l'exemple et le chemin? »
Cet avis fut approuvé de chacune ;
On l'applaudit; il court de main en main.
Pas une n'est qui montre en ce dessein
De la froideur, soit nonne, soit nonnette,
Mère prieure, ancienne ou discrète.
Le billet trotte ; on fait venir des gens
De toute guise, et des noirs et des blancs,
Et des tannés *. L'escadron, dit l'histoire,
Ne fut petit, ni, comme l'on peut croire,
Lent à montrer de sa part le chemin.
Ils ne cédoient à pas une nonnain
Dans le désir de faire que Madame
Ne fût honteuse, ou bien n'eût dans son âme
Tel récipé 2, possible, à contre-cœur.
De ses brebis à peine la première

A fait le saut, qu'il suit une autre sœur;

Une troisième entre dans la carrière ;

Nulle ne veut demeurer en arrière.

Presse se met, pour n'être la dernière :\

1 Rruns. — 2 Or Jonnance de médecin, parce qu'elles commençaient toutes autrefois par ce mot latin Recipe, signifiant Prenez '■' Les cinq vers suivants , qui se trouvent dans les premières éditions, ont été supprimés , à partir de celle de 1685, avec l'épisode de Dindenaut et Pànurge, auquel ils font allusion :

Pifur n'être la dernière

Qui feroit voir son zèle et sa ferveur A mère abbesse , il n'est aucune ouaille Qui ne s'y jette; ainsi que les moutons De Dindenaut, dont tantôt nous parlions, S'alloient jeter chez la gent porte-écaille. Que dirai plus?

DIXDENAUT ET PANURGE. 2G-7

Que dirai plus? Enfin l'impression Qu'avoit l'abbesse encontre ce remède, Sage rendue , à tant d'exemples cède.

Un jouvenceau fait l'opération Sur la malade. Elle redevient rose , OEillet , aurore , et si quelque autre chose De plus riant se peut imaginer.

o doux remède! ô remède à donner!

Remède ami de mainte créature , Ami des gens, ami de la nature, Ami de tout, point d'honneur excepté!

Poiot d'honneur est une autre maladie : Dans ses écrits, madame Faculté N'en parle point. Que de maux en la vie !

III. DINDENAUT ET PANURGE

Je le répète, et dis, vaille que vaille, Le monde n'est que franche moutonnaille. Du premier coup , ne croyez que l'on aille A ses périls le passage sonder; On est longtemps à s'entre-regarder; Les plus hardis ont-ils tenté l'affaire, Le reste suit, et fait ce qu'il doit faire. Qu'un seul mouton se jette à la rivière, Vous ne verrez nulle âme moutonnière Rester au bord; tous se noieront à tas. Maître François² en conte un plaisant cr.s; Ami lecteur, ne te déplaira pas,

1 Pantagriel, liv. IV, eh. vin. — 2 Rabelais.

Si, sursoyant ma principale histoire *,

Je te remets cette chose en mémoire.

Panurge alloit l'oracle² consulter:

11 navigeoit 3, ayant dans la cervelle

Je ne sais quoi qui vînt l'inquiéter.

Dindenaut passe , et médaille l'appelle

De vrai cocu. Dindenaut, dans sa nef 4,

Menoit moutons, a Vendez-m'en un? dit l'autre.

— Voire, reprit Dindenaut, l'ami nôtre,

Penscricz-vous qu'on pût venir à chef⁵
D'assez priser ni vendre telle aumaille⁶? »
Panurgc dit : « Notre ami, coûte et vaille,
Vendez-m'en un pour or ou pour argent? »
Un fut vendu : Panurge incontinent
Le jette en mer, et les autres de suivre.
Au diable l'un, à ce que dit le livre,
Qui demeura. Dindenaut au collet
Prend un béliet, et le béliet l'entraîne.
Adieu, mon homme : il va boire au godet⁷.
Or revenons : ce prologue me mène
Un peu bien loin. J'ai posé dès d'abord
Que tout exemple est de force très-grande ,
Et ne me suis écarté par trop fort ,
En rapportant la moutonnière bande;
Car notre histoire est d'ouailles encor⁸.

1 Celle de l'Abbesse malade, dans laquelle ce conte était d'abord inclus. — - L'oracle de la Dive Bouteille. — 3 Naviguait. — /(Navire. — 5 Venir à bout. — 6 Troupeau de bêtes. — 7 A la grande t.sse, à la mer. — 8 Jeu de mots sur ouailles, pris au propre et au figuré; car les religieuses, dont il est question dans le

conte de l'Abbesse malade , sont appelées souvent les ouailles du Seigneur.

LES TROQUEURS 269

IV. LES TROQUEURS

Le changement de mets réjouit l'homme :

Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci

La femme doit être comprise aussi ;

Et ne sais pas comme il ne vient de Rome

Permission de troquer en hymen ;

Non si souvent qu'on en aurait envie,

Mais tout au moins une fois en sa vie.

Peut-être un jour, nous l'obtiendrons. Amen.

Ainsi soit-il ! Semblable induit en France

Viendrait fort bien, j'en réponds; car nos gens

Sont grands troqueurs : Dieu nous créa changeants 2.

Près de Rouen, pays de sapience³; Deux villageois avoient ,
chacun chez soi, Forte femelle et d'assez bon aloi.

Pour telles gens qui n'y raffinent guère, Chacun sait bien qu'il
n'est pas nécessaire Qu'Amour les traite ainsi que des prélats.

Avint pourtant que , tous deux étant las De leurs moitiés, leur
voisin le notaire,

1 La Fontaine a mis en vers un fait qui, dit-on, arriva, de son
temps, en Normandie, et qui eut quelque retentissement. C'est
pourquoi ce conte fut imprimé à part , clandestinement , sans
date, sans nom de lieu ni de libraire, huit pages in-8°.

2 Dans la première édition, sans date, au lieu des trois vers qui
précèdent , on n'en lit que deux :

Tel bref, en bref, après bon examen , Nous envoyer, feroit
grand bien en France. Les manuscrits de Conrart donnent aussi
ces deux vers, mais en remplaçant/ero/Y par seroit.

1 Diction proverbial qu'on employait pour désigner la
Normandie,

Un jour de fête, avec eux chopinoit.

Un des manants lui dit : « Sire Oudinet,

J'ai dans l'esprit une plaisante affaire.

Vous avez fait sans doute en votre temps

Plusieurs contrats de diverse nature ;

Ne peut-on point en faire un où les gens

Troquent de femme ainsi que de monture?

Notre pasteur a bien changé de cure * :

La femme est-elle un cas si différent?

Et pargué non ; car messire Grégoire

Disoit toujours , si j'ai bonne mémoire :
Mes brebis sont ma femme. Cependant
Il a changé : changeons aussi, compère?
— Très-volontiers, reprit l'autre manant;
Mais tu sais bien que notre ménage
Est la plus belle : or ça, sire Oudinet,
Sera-ce trop , s'il donne son mulet
Pour le retour? — Mon mulet? Eh! parguenne ,
Dit le premier des villageois susdits,
Chacune vaut en ce monde son prix ;
La mienne ira but à but pour la tienne :
On ne regarde aux femmes de si près.
Point de retour, vois-tu, compère Etienne.
Mon mulet, c'est... c'est le roi des mulets.
Tu ne devrois me demander mon âne
Tant seulement : troc pour troc; touche là! »
Sire Oudinet, raisonnant sur cela²,
Dit : k II est vrai que Tiennette a sur Jeanne
De l'avantage, à ce qu'il semble aux gens;
Mais le meilleur de la bête , à mon sens ,

N'est ce qu'on voit : femmes ont maintes choses

Que je préfère, et qui sont lettres closes ;

' Édition sans date, originale :

Notre pasteur a bien troqué de cure.

2 Manuscrits de Conrart :

Sire Oudinet, réjouï sur cela

LES TROQUEURS. 211

Femmes aussi trompent assez souvent ; Jà l ne les faut éplucher trop avant.

Or sus, voisins, faisons les choses nettes. Vous ne voulez chat en poche donner, Ni l'un ni l'autre; allons donc confronter Vos deux moitiés comme Dieu les a faites. » L'expédient ne fut goûté de tous.

Trop hien voilà messieurs les deux époux Qui sur ce point triomphent de s'étendre : « Tiennette n'a ni suros ni malandre 2, Dit le second. — Jeanne , dit le premier, A le corps net comme un petit denier 3; Ma foi ! c'est bâme 4. — Et Tiennette est ambroise ", Dit son époux : telle je la maintien. » L'autre reprit : « Compère, tiens-toi bien; Tu ne connois Jeanne ma villageoise?

Je t'avertis qu'à ce jeu... m'entends-tu? » L'autre manant jura : « Par la vertu 6 ! Tiennette et moi , nous n'avons qu'une noise : C'est qui des deux y sait de meilleurs tours; Tu m'en diras quelques mots dans deux jours. A toi compère! » Et de prendre la tasse, Et de trinquer. « Allons, sire Oudinet,

' Maintenant, déjà. Ce mot, souvent parasite dans les vieux écrivains, s'employait comme les mois voire, or ça, la, pour donner du nombre ou de la variété à la phrase. — 2 Expression proverbiale tirée de l'art vétérinaire. Le suros est une tumeur à la jambe du cheval , et la malandre une crevasse au <jenou. — 8 Les menues monnaies passaient par trop de mains pour se rouvrir de vert-de-gris. — 4 Pour baume.

5 Pour ambrosie Manuscrits de Conrart :

Ma foi , c'est baume , et Tiennette framboise.

6 Par la vertugoy , ou vertubleu, ou vertudieu; jurons populaires, qu'on abrégait en disant par la vertu, pour ne pas encourir les peines portées contre les blasphémateurs du nom de Dien,

A Jeanne , top 1 ! puis à Tiennelte , masse î »

Somme qu'enfin la soute 2 du mulet

Fut accordée , et voilà marché fait.

Notre notaire assura l'un et l'autre ,

Que tels traités alloient leur grand chemin 3.

Sire Oudinet étoit un bon apôtre ,

Qui se fit bien payer son parchemin.

Par qui payer? Par Jeanne et par Tiennelte :

Il ne voulut rien prendre des maris.

Les villageois furent tous deux d'avis

Que pour un temps la chose fût secrète ;

Mais il en vint au curé quelque vent.
 Il prit aussi son droit : je n'en assure ,
 Et n'y étois ; mais la vérité pure
 Est que curés y manquent peu souvent.
 Le clerc , non plus , ne fit du sien remise :
 Rien ne se perd entre les gens d'Eglise.
 Les permuteurs 4 ne pouv oient bonnement
 Exécuter un pareil changement
 Dans le village, à moins que de scandale5 :
 Ainsi bientôt l'un et l'autre détale,
 Et va planter le piquet en un lieu
 Où tout fut bien d'abord, moyennant Dieu.
 G'étoit plaisir que de les voir ensemble.
 Les femmes même, à l'cnvi des maris,
 S'entre-disoient en leurs menus devis6 :
 a Bon fait troquer, commère; à ton avis?

1 Pour tope. Tope et masse sont empruntés au vocabulaire des joueurs : masse est l'enjeu; pour l'accepter, on dit tope

2 Somme complémentaire pour rendre les lots égaux.

3 C'est-à-dire : ne souffraient aucune difficulté.

4 Troqueurs, changeurs.

5 Edition originale sans date .

Dans ce village....

6 Entretiens familiers, menus propos.

LES TROQUEURS 273

Si nous troquions do valet? Que t'en semble? »

Ce dernier troc, s'il se fit, fut secret.

L'autre d'abord eut un très-bon effet;

Le premier mois, très-bien ils s'en trouvèrent :

Mais à la fin nos gens se dégoûtèrent.

Compère Etienne, ainsi qu'on peut penser,

Fut le premier des deux à se lasser,

Pleurant Tiennette : il y perdoit sans doute.

Compère Gillc eut regret à sa soute ,

Il ne voulut refroquer toutefois.

Qu'en avint-il? Un jour, parmi les bois ,

Etienne vit toute fine seulette,

Près d'un ruisseau, sa défunte Tiennette,

Qui, par hasard, dormoit sous la coudrette *.

Il s'approcha, l'éveillant en sursaut.

Elle, du troc, ne se souvint pour l'heure,
Dont le galant , sans plus longue demeure ²,
En vint au point. Bref, ils firent le saut.
Le conte dit qu'il la trouva meilleure
Qu'au premier jour. — Pourquoi cela? — Pourquoi?
Belle demande! En l'amoureuse loi,
Pain qu'on dérobe et qu'on mange en cachette
Vaut mieux que pain qu'on cuit ou qu'on achète³ :
Je m'en rapporte aux plus savants que moi.
Il faut pourtant que la chose soit vraie ,
Et qu'après tout, Hyménée et l'Amour
Ne soient pas gens à cuire en même four ^u :
Témoin l'ébat qu'on prit sous la coudraie.
On y fit chère ; il ne s'y servit plat ,
Où maître Amour, cuisinier délicat,

¹ Ou coudraie, lieu planté de noisetiers. — ² Attente, retard. ³
Édition sans date, originale :

Vaut mieux que pain qu'on cuit et qu'on achète " Edition sans
date , originale :

Ne soient pas gens à cuire à même four.

Et plus savant que n'est maître Hyménée¹, X'eût mis la main.
Tiennette retournée, Compère Etienne , homme neuf en ce fait ,
Dit à part soi : i Gille a quelque secret; J'ai retrouvé Tiennette
plus jolie Qu'elle ne fut onc en jour de sa vie. Reprenons-la, fai-
sons tour de Normand; Dédisons-nous; usons du privilège. « Voi-
là l'exploit qui trotte incontinent, Aux fins de voir le troc et chan-
gement Déclaré nul, et cassé nettement.

Gille, assigné, de son mieux se défend. Un promoteur 2 inter-
vient pour le siège Episcopal, et vendique le cas 3.

Grand bruit partout, ainsi que d'ordinaire; Le Parlement
évoque à soi l'affaire.

Sire Oudinet, le faiseur de contrats, Est amené; l'on l'entend
sur la chose.

Voilà l'état où l'on dit qu'est la cause ; Car c'est un fait arrivé
depuis peu.

Pauvre ignorant que le compère Etienne!

Contre ses fins, cet homme , en premier lieu Va de droit fil;
car, s'il prit à ce jeu Quelque plaisir, c'est qu'alors la chrétienne
N'étoit à lui : le bon sens vouloit donc Que , pour toujours , il la
laissât à Gille ; Sauf la coudraie, où Tiennette, dit-on, Alloit
souvent en chantant sa chanson : L'y rencontrer étoit chose fa-
cile; Et supposé que facile ne fût, Falloit qu'alors son plaisir d'au-
tant crût.

¹ Édition sans date, originale ;

Et plus friand que n'est maître Hyménée : Proeureur' de l'offiti-
alité, en Cour d'Église. 3 S'empare de l'affaire, du procès.

LE CAS DE COASCIEMCE

Mais allez-moi prêcher cette doctrine A des manants ! Ceux-ci pourtant avoient Fait un bon tour, et très-bien s'en trouvoient, Sans le dédit; c'étoit pièce assez fine Pour en devoir l'exemple à d'autres gens '. J'ai grand regret de n'en avoir les gants, Et dis parfois , alors que j'y rumine : Auroit-on pris des croquants pour troquants , En fait de femme ? Il faut être honnête homme Pour s'aviser d'un pareil changement.

Or n'est l'affaire allée en cour de Rome; Trop bien est-elle au sénat de Rouen.

Là le notaire aura du moins sa gamme , En plein bureau : Dieu gard' sire Oudinet D'un rapporteur barbon et bien en femme , Qui fasse aller la chose du bonnet2!

V. LE CAS DE CONSCIENCE

Les gens du pays des fables

Donnent ordinairement

Noms et titres agréables

Assez libéralement ;

Gela ne leur coûte guère :

Tout leur est nymphe ou bergère ,

Et déesse bien souvent.

1 Manuscrits de Conrarl :

Pour en donner l'exemple à d'autres gens.

2 Les dix derniers vers de ce conte ont été retranchés, à partir de l'édition de 1685. Dans les éditions précédentes , le dernier vers seul avait été ainsi modifié :

Qui fasse aller cette affaire au bonnet.

Horace n'y faisoit faute :

Si la servante de l'hôte

Au lit de notre homme alloit,

C'étoit aussitôt ille ;

C'étoit la nymphe Egérie;

C'étoit tout ce qu'on vouloit*.

Dieu , par sa bonté profonde ,

Un beau jour, mit dans le monde

Apollon son serviteur,

Et l'y mit justement comme

Adam le nomenclateur,

Lui disant : u Te voilà ; nomme ! »

Suivant cette antique loi ,

Nous sommes parrains du roi.

De ce privilège insigne,

Moi, faiseur de vers indigne,

Je pourrais user aussi

Dans les contes que voici;

Et s'il me plaisoit de dire ,

Au lieu d'Anne, Sylvanire,

Et , pour messire Thomas ,

Le grand druide Adamas,

Me mettroit-on à l'amende?

Non; mais, tout considéré,

Le présent conte demande

Qu'on dise Anne et le curé.

Amie, puisque ainsi va, passoit dans son village Pour la perle
et le parangon 2.

Etant un jour près d'un rivage , Elle vit un jeune garçon

1 Allusion à ces vers d'Horace :

Hœc ubi supposuit dextrum corpus mihi laevo, Ilia et Egeria
est : do nomen quod libet mihi.

(Lib. I, sat. u, v. 125-126.)

2 Modèle phénix; de l'italien parangone.

LE CAS DE COXSCIEXCE

Se baigner nu : la fillette étoit drue *, honnête toutefois : l'objet plut à sa vue. Luis défauts ne pouvoient être au gars reprochés ; Puis, dès auparavant, aimé de la bergère, Quand il en auroit eu , l'Amour les eût cachés : Jamais tailleur n'en sut, mieux que lui, la manière. Anne ne craignoit rien : des saules la couvroient ,

Comme eût fait une jalousie; Çà et là ses regards en liberté couroient

Où les portoit leur fantaisie ; Çà et là, c'est-à-dire aux différents attraits

Du garçon au corps jeune et frais, Blanc, poli, bien formé, de taille haute et drète -,

Digne enfin des regards d'Annette.

D'abord une honte secrète

La fit quatre pas reculer ;

L'amour, huit autres avancer :

Le scrupule survint, et pensa tout gêter.

Anne avoit bonne conscience ; Mais comment s'abstenir? Est-il quelque défense

Qui l'emporte sur le désir, Quand le hasard fait naître un sujet de plaisir? La belle à celui-ci fit quelque résistance;

A la fin, ne comprenant pas

Comme on peut pécher de cent pas, Elle s'assit sur l'herbe, et, très-fort attentive,

Annette la contemplative Regarda de son mieux. Quelqu'un n'a-t-il point vu

Comme on dessine sur nature?

On vous campe une créature, Une Eve, ou quelque Adam, j'entends un objet nu; Puis, force gens, assis comme notre bergère, Font un crayon 3 conforme à cet original.

1 Gaillarde, éveillée. — 2 Pour droite, en patois champenois. 3 Dessin , esquisse au crayon.

Au fond de sa mémoire Anne en sut fort bien l'aire

Un qui ne ressembloit pas mal.

Elle y seroit encor, si Guillot (c'est le sire) Ne fût sorti de l'eau. La belle se retire A propos; l'ennemi n'étoit plus qu'à vingt pas, Plus fort qu'à l'ordinaire; et c'eût été grand cas

Qu'après de semblables idées,

Amour en fût demeuré là :

Il comptoit pour siennes déjà

Les faveurs qu'Anne avoit gardées.

Qui ne s'y fût trompé? Plus je songe à cela, Moins je le puis comprendre. Anne la scrupuleuse N'osa, quoi qu'il en soit, le garçon régaler, Ne laissant pas pourtant de récapituler Les points qui la rendoient encor toute honteuse.

Pâques vint, et ce fut un nouvel embarras. Anne , faisant passer ses péchés en revue , Comme un passe-volant¹ mit en un coin ce cas :

Mais la chose fut aperçue.

Le curé , messire Thomas , Sut relever le fait; et, comme l'on peut croire, En confesseur exact il fit conter l'histoire, Et circonstanciel' le tout fort amplement,

Pour en connoître l'importance, Puis faire aucunement ² cadrer la pénitence ; Chose où ne doit errer un confesseur prudent.

Celui-ci malmena la belle :

« Etre dans ses regards à tel point sensuelle !

C'est, dit-il, un très-grand péché; Autant vaut l'avoir vu, que de l'avoir touché, v

Cependant la peine imposée

¹ Ou appelait ainsi tout faux soldat, qu'un capitaine faisait paraître aux revues pour compléter sa compagnie. Au figuré , passe-volant signifie intrus. — ² En quelque façon.

LE CAS DE CONSCIENCE

Fut à souffrir assez aisée ; Je n'en parlerai point : seulement on saura Que messieurs les curés, en tous ces cantons-là, Ainsi qu'au nôtre, avoient des dévots et dévotes,

Qui, pour l'examen de leurs fautes, Leur payoient un tribut,
qui plus, qui moins, selon

Que le compte à rendre étoit long.

Du tribut de cet an Anne étant soucieuse , Arrive que Guillot
pêche un brochet fort grand :

Tout aussitôt le jeune amant Le donne à sa maîtresse ; elle,
toute joyeuse ,

Le va porter du même pas

Au curé messire Thomas.

Il reçoit le présent, il l'admire; et le drôle,

D'un petit coup sur l'épaule,

La fillette régala,

Lui sourit; lui dit : « Voilà

Mon fait! » joignant à cela

D'autres petites affaires.

C'étoit jour de calende *, et nombre de confrères Dévoient dîner chez lui. « J'oulez-vous doublement

M'obliger? dit-il à la belle; Accommodez chez vous ce poisson
promptement ,

Puis, l'apportez incontinent :

Ma servante est un peu nouvelle. »

Anne court; et voilà les prêtres arrivés.

Grand bruit, grande cohue : en cave on se transporte : Aucuns des vins sont approuvés ; Chacun en raisonne à sa sorte.

On met sur table , et le doyen

1 C'est un jour où les curés du diocèse s'assemblent, pour parler des affaires communes, chez quelqu'un d'eux, qui leur donne à dîner ordinairement; et cela se fait tous les mois [Note de La Fontaine.)

Prend place, en saluant toute la compagnie. Raconter leurs propos seroit chose infinie;

Puis, le lecteur s'en doute bien.

On permuta cent fois, sans permuter pas une. Santé, Dieu sait combien! Chacun, à sa chacune, But en faisant de l'œil : nul scandale. On servit Potages, menus mets, et même jusqu'au fruit, Sans que le brochet vînt; tout le dîner s'achève Sans brochet, pas un brin. Guillot, sachant ce don, L'avoit fait rétracter pour plus d'une raison. Légère de brochet, la troupe enfin se lève. Qui fut bien étonné? Qu'on le juge. Il alla

Dire ceci , dire cela,

A madame Anne, le jour même, L'appela cent fois sotté ; et , dans sa rage extrême , Lui pensa reprocher l'aventure du bain.

u Traiter votre curé, dit-il, comme un coquin! Pour qui nous prenez-vous? Pasteurs , sont-ce canailles?"

Alors, par droit de représailles,

Anne dit au prêtre outragé :

a Autant vaut l'avoir vu, que de l'avoir mangé. »

LE DIABLE DE PAPEFIGUIERE

Je le verrai ce pays où l'on dort!

On y fait plus : on n'y fait nulle chose ; C'est un emploi que je recherche encor. Ajoutez-y quelque petite dose D'amour honnête , et puis me voilà fort. Tout au rebours , il est une province Où les gens sont haïs , maudits de Dieu : On les conno't à leur visage mince; Le long dormir est exclus de ce lieu.

Partant, lecteurs, si quelqu'un se présente A vos regards , ayant face riante , Couleur vermeille, et visage replet, Taille non pas de quelque mingrelet ¹ , Dire pourrez, sans que l'on vous condamne : « Cettui ² me semble, à le voir, Papimane. » Si, d'autre part, celui que vous verrez N'a l'œil riant , le corps rond , le teint frais , Sans hésiter, qualifiez cet homme Papefiguier. Papefigue se nomme L'île et province , où les gens autrefois Firent la figue ³ au portrait du saint-père. Punis en sont : rien chez eux ne prospère. Ainsi nous l'a conté maître François.

L'île fut lors donnée en apanage A Lucifer; c'est sa maison des champs.

On voit courir par tout cet héritage Ses commensaux, rudes à pauvres gens, Peuple ayant queue, ayant cornes et griffes, Si maints tableaux ne sont point apocryphes. Avint un jour qu'un de ces beaux messieurs Vit un manant rusé , des plus trompeurs , Verser⁴ un champ, dans l'île dessusdite.

¹ On a mis maigrelet dans toutes les éditions modernes. Mingre ou maingre , dans la vieille langue, signifie : chétif, faible, débile. — ² Celui-ci. — ³ C'esl-à-dire : firent la grimace, tirèrent la langue. — " Labourer, retourner, remuer.

Bien paroissoit la terre être maudite ,
Car le manant avec peine et sueur
La retournent, et faisoit son labeur.
Survient un diable, à titre de seigneur;
Ce diable étoit des gens de l'Evangile ',
Simple, ignorant, à tromper très-facile ,
Bon gentilhomme , et qui , dans son courroux ,
N'avoit encor tonné que sur les choux 2 ;
Plus ne savoit apporter de dommage.
« Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage
M'est mon talent; je suis un diable issu
De noble race, et qui n'a jamais su
Se tourmenter ainsi que font les autres.
Tu sais, vilain, que tous ces champs sont nôtres?
Ils sont à nous, dévolus par l'édit
Qui mit jadis cette île en interdit.
Vous y vivez dessous notre police :
Partant, vilain, je puis avec justice
M'attribuer tout le fruit de ce champ ;
Mais je suis bon, et veux que dans un an

Nous partagions sans noise et sans querelle.

Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux? »

Le manant dit : & Monseigneur, pour le mieux,

Je crois qu'il faut les couvrir de touselle³,

Car c'est un grain qui vient fort aisément.

— Je ne connois ce grain-là nullement,

Dit le lutin. Comment dis-tu?... Touselle?...

Mémoire n'ai d'aucun grain qui s'appelle

De cette sorte : or, emplis-en ce lieu :

Touselle, soit! touselle, de par Dieu!

1 C'est-à-dire : de ces gens que désigne l'Évangile en disant .- Bienheureux les pauvres d'esprit! — 2 Expression empruntée à Rabelais, liv. IV, ch. xlv : « Ung petit diable, lequel en- » core ne sçavoit ne tonner ne gresler, fors seulement le persil » et les choux. » C'est-à-dire : novice, innocent. — 3 Sorte de blé sans barbe.

LE DIABLE DE PAPEFIGUIERE. 2S

J'en suis content. Fais donc vite, et travaille;

Manant, travaille; et travaille, vilain :

Travailler est le fait de la canaille.

Ne t'attends pas que je t'aide un seul brin *',
Ni que par moi ton labeur se consomme :
Je t'ai jà dit que j'étois gentilhomme,
Né pour chômer 2, et pour ne rien savoir.
Voici comment ira notre partage :
Deux lots seront, dont l'un, c'est à savoir
Ce qui hors terre et dessus l'héritage
Aura poussé , demeurera pour toi ;
L'autre dans terre est réservé pour moi. »
L'août 3 arrivé, la touselle est sciée,
Et tout d'un temps sa racine arrachée ,
Pour satisfaire au lot du diableteau.
Il y croyoit la semence attachée ,
Et que l'épi , non plus que le tuyau ,
N'étoit qu'une herbe inutile et séchée.
Le laboureur vous la serra très-bien.
L'autre, au marché, porta son chaume vendre.
On le hua, pas un n'en offrit rien :
Le pauvre diable étoit prêt à se pendre.
Il s'en alla chez son copartageant :

Le drôle avoit la touselle vendue,
Pour le plus sûr, en gerbe , et non battue ,
Ne manquant pas de bien cacher l'argent.
Bien le cacha, le diable en fut la dupe.
a. Coquin, dit-il, tu m'as joué d'un tour;
C'est ton métier : je suis diable de cour,
Qui, comme vous, à tromper ne m'occupe.
Quel grain veux-tu semer pour l'an prochain? »
Le manant dit : « Je crois qu'au lieu de grain ,
Planter me faut ou navels ou carottes :
' En aucune manière. — 2 JVe rien faire. — 3 La Fontaine e'eri-
vait et prononçai I omt.

Vous en aurez , monseigneur, pleines hottes ,
Si mieux n'aimez raves dans la saison.

— Raves , navets , carottes , tout est bon ,

Dit le lutin : mon lot sera hors terre ;

Le tien dedans. Je ne veux point de guerre

Avecque toi, si tu ne m'y contrains.

Je vais tenter quelques jeunes nonnains. s

L'auteur ne dit ce que firent les nonnes. Le temps venu de re-
cueillir¹ encor, Le manant prend raves belles et bonnes; Feuilles

sans plus tombent, pour tout trésor, Au diableteau, qui, l'épaule chargée, Court au marché. Grande fut la risée ; Chacun lui dit son mot cette fois-là : a Monsieur le diable, où croît cette denrée? Où mettez-vous ce qu'on en donnera? »

Plein de courroux, et vide de pécune, Léger d'argent, et chargé de rancune , Il va trouver le manant, qui rioit Avec sa femme, et se solacioit².

« Ah ! par la mort ! par le sang ! par la tête ! Dit le démon , il le paiera , parbleu ! Vous voici donc , Phlipot , la bonne bête ! Ça, ça, galons-le.³ en enfant de bon lieu. Mais il vaut mieux remettre la partie; J'ai sur les bras une dame jolie A qui je dois faire franchir le pas : Elle le veut , et puis ne le veut pas. L'époux n'aura dedans la confrérie Sitôt un pied, qu'à vous je reviendrai, Maître Phlipot, et tant vous galerei, Que ne jouerez ces tours , de votre vie.

1 Faire la récolte. — 2 Se consolait, se réjouissait. — 3 Au figuré, étrillons le, mallraitons-le.

LE DIABLE DE PAPEFIGUIERE

A coups de griffes , il faut que nous voyions Lequel aura de nous deux belle amie , Et jouira du fruit de ces sillons.

Prendre pourrois d'autorité suprême Touselle et grain , champ et rave , enfin tout , Mais je les veux avoir par le bon bout. N'espérez plus user de stratagème.

Dans huit jours d'hui, je suis à vous, Phlipot; Et touchez là : ceci sera mon arme *. »

Le villageois, étourdi du vacarme, Au farfadet ne put répondre un mot.

Perrette en rit; c'étoit sa ménagère; Bonne galande en toutes les façons, Et qui sut plus que garder les moutons , Tant qu'elle fut en âge de bergère.

Elle lui dit : « Phlipot , ne pleure point ; Je veux d'ici renvoyer de tout point Ce diableteau : c'est un jeune novice Qui n'a rien vu; je t'en tirerai hors : Mon petit doigt sauroit plus de malice, Si je voulois, que n'en sait tout son corps. » Le jour venu, Phlipot , qui n'étoit brave, Se va cacher, non point dans une cave ; Trop bien va-t-il se plonger tout entier Dans un profond et large bénitier.

Aucun démon n'eût su par où le prendre, Tant fût subtil; car d'étole, dit-on, Il s'affubla le chef pour s'en défendre , S' étant plongé dans l'eau jusqu'au menton. Or le laissons, il n'en viendra pas faute. Toute le clergé chante autour, à voix haute : Vade rétro

2. Perrette cependant

1 C'est-à-dire : ses griffes.

2 Commencement de la prière de l'exorcisme.

Est au logis, le lutin attendant.

Le lutin vient. Perrette échevelée

Sort, et se plaint de Phlipot, en criant :

» Ah ! le bourreau ! le traître ! le méchant !

Il m'a perdue ! il m'a toute affolée ' !

Au nom de Dieu, monseigneur, sauvez-vous!

A coups de griffe, il m'a dit en courroux

Qu'il se devoit contre Votre Excellence

Battre tantôt, et battre à toute outrance.

Pour s'éprouver, le perfide m'a fait

Cette balafre. » A ces mots, au follet,

Elle fait voir... Et quoi? Chose terrible.

Le diable en eut une peur tant horrible,

Qu'il se signa, pensa presque tomber :

One n'avait vu, ne lu, n'ouï² conter,

Que coups de griffe eussent semblable forme.

Bref, aussitôt qu'il aperçut l'énorme

Solution de continuité,

Il demeura si fort épouvanté,

Qu'il prit la fuite, et laissa là Perrette.

Tous les voisins chômèrent ³ la défaite

De ce démon : le clergé ne fut pas

Des plus tardifs à prendre part au cas.

1 Blessée. — 2 Ni ouï. — 3 Au figuré , fêtèrent , parce que les jours fériés, on chômait, on ne faisait rien.

VII. FERONDE OU LE PURGATOIRE

Vers le Levant , le Vieil de la Montagne 2 Se rendit craint par un moyen nouveau : Craint n'étoit-il pour l'immense campagne Qu'il possédât, ni pour aucun monceau D'or ou d'argent, mais parce qu'au cerveau De ses sujets il imprimoit des choses, Qui de maint fait courageux étoient causes.

' Ce conte est tiré de Boceace, Decamerone, giorn. m, nov. 8 2 Le Vieux de la Montagne était le chef d'une secte d'Ismaélites, redouté en tous lieux par les meurtres qu'il faisait commettre. Les prestiges qu'il employait pour fanatiser ses sectateurs sont décrits par le voyageur Marc-Paul, et par les historiens des croisades, de la même manière que notre poète le fait ici. Cette secte fut fondée vers l'an 1090, par Hasan , fils de Sabah qui s'empara de la forteresse d'Alamont, près de Kaswin, en Perse. Il y fit sa résidence. De là cette secte étendit sa domination jusqu'en Syrie, et s'empara de Meswa : elle détruisait les mosquées, elle abolissait tout le culti- extérieur de la religion musulmane, permettant le vin, ainsi que toutes les jouissances des sens, et interprétant le Koran dans un sens purement allégorique. On donna à ses sectaires en Orient le nom de haschischiti, d'où est dérivé notre mot assassin. Ce nom , sur l'étymologie duquel on a tant contesté, paraît provenir du mot haschich , électuaire ou boisson enivrante , composée avec une espèce de chanvre fermenté, dont les chefs des Ismaéliens avaient seuls le secret, et qu'ils administraient à leurs sectateurs, quand ils voulaient les transporter dans leurs

jardins enchantés , ou exalter leur imagination et les plonger dans de délicieuses extases. La dynastie ou la puissance des Hachischins ou Assassins a duré cent quatre-vingt-onze ans, et n'a été détruite qu'en l'an 1271, par le sultan Bibar ; mais leur secte subsiste toujours, et est répandue en Syrie, en Perse et dans l'Inde ; et ceux qui en font partie sont connus sous le nom de Basiliens, d'Ismaéliens, ou de Mélaihédèhs. (Wu.cKE.vAiiR)

Il choisissoit, entre eux, les plus hardis,
Et leur faisoit donner du paradis
Un avant-goût, à leurs sens perceptible,
Du paradis de son Législateur :
Rien n'en a dit, ce prophète menteur,
Qui ne devint très-croyable et sensible
A ces gens-là. Comment s'y prenoit-on?
On les faisoit boire tous, de façon
Qu'ils s'enivroient, perdoient sens et raison.
En cet état, privés de connoissance,
On les portoit en d'agréables lieux,
Ombrages frais, jardins délicieux.
Là se trouvoient tendrons en abondance ,
Plus que maillés *, et beaux par excellence :
Chaque réduit en avoit à couper 2.

Si â se venoient joliment attrouper
 Près de ces gens, qui, leur boisson cuvée
 S'émerveilloient de. voir cette couvée,
 Et se croyoient habitants devenus
 Des champs heureux qu'assigne à ses élus
 Le faux Mahom 4. Lors de faire accointance 5,
 Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danse,
 Au gazouillis des ruisseaux de ces bois,
 Au son des luths accompagnant les voix
 Des rossignols : il n'est plaisir au monde
 Qu'on ne goûtât dedans ce paradis.
 Les gens trouvoient en son charmant pourpris 6
 Les meilleurs vins de la machine ronde,
 Dont ne manquoient encor de s'enivrer.

1 Expression métaphorique empruntée au vocabulaire des chasseurs. Lorsque les perdreaux grandissent, les plumes du dessous de la- gorge et du jabot, jusque-là d'un blanc sale et jaunâtre , se trouvent renforcées par d'autres plumes mouchetées de gris : on dit alors que les perdreaux sont vailles. — - 2 A foison. — 3 Ainsi. — * L'imposteur Mahomet, -7 s Faire connaissance , liaison. — 6 Séjour, asile , enceinte.

Et de leurs sens perdre l'entier usage. On les faisait aussitôt reporter Au premier lieu. De tout ce tripotage, Qu'arrivoit-il? lis croyoient fermement Que quelques jours de semblables délices Les attendaient, pourvu que hardiment, Sans redouter la mort ni les supplices , Ils fissent chose agréable à Mahom , Servant leur prince en toute occasion.

Par ce moyen , le prince pouvoit dire Qu'il avoit gens à sa dévotion, Déterminés, et qu'il n'étoit empire Plus redouté que le sien ici-bas.

Or ai-je été prolix sur ce cas ,
Pour confirmer l'histoire de Féronde.
Féronde étoit un sot , de par le monde ,
Riche manant , ayant soin du tracas J ,
Dîmes et cens, revenus et ménage
D'un abbé blanc². J'en sais de ce plumage
Qui valent bien les noirs, à mon avis,
En fait que d'être 3 aux maris secourables,
Quand forte tâche ils ont en leur logis ,
Si4 qu'il y faut moines et gens capables»
Au lendemain celui-ci ne songeoit,
Et tout son fait 5 dès la veille mangeoit,
Sans rien garder, non plus qu'un droit G apôtre;

N'ayant autre œuvre, autre emploi, penser autre,
Que de chercher où gisoient les bons vins,
Les bons morceaux, et les bonnes commères;
Sans oublier les gaillardes nonnains,
Dont il faisoit peu de part à ses frères.

1 Train d'affaires. — 2 Abbé de moines blancs, prémontrés . dominicains. Un abbé noir avait une abbaye de moines noirs ou bénédictins. — 3 C'est-à-dire : quand il s'agit d'être. — 4 Tellement . si bien. — 5 Tout son revenu. — 6 Véritable.

Eéronde av oit un joli chaperon i
Dans son iogis , femme sienne : et dit-on
Que parentelle 2 étoit entre la dame
Et notre abbé; car son prédécesseur,
Oncle et parrain, dont Dieu veuille avoir l'âme,
En étoit père , et la donna pour femme
A ce manant , qui tint à grand honneur
De l'épouser. Chacun sait que de race
Communément fille bâtarde chasse.
Celle-ci donc ne fit mentir le mol.
Si n' étoit pas l'époux homme si sot,
Qu'il n'en eût doute, et ne ut en l'affaire

Un peu plus clair qu'il n'étoit nécessaire.

Sa femme alloit toujours chez le prélat ,

Et prétextoit ses allées et venues ,

Des soins divers de cet économat 3.

Elle alléguoit mille affaires menues :

C étoit un compte, ou c'étoit un achat;

C'étoit un rien, tant peu plaignoît sa peine,

Bref, il n'étoit nul jour en la semaine,

Nulle heure au jour, qu'on ne vît en ce lieu

La receveuse. Alors le père en Dieu

Xe manquoit pas d'écarter tout son monde.

Mais le mari, qui se doutoit du tour,

Rompoit les chiens 4, ne manquant au retour

D'imposer mains⁵ sur madame Féronde :

One il ne fut un moins commode époux.

Esprits ruraux volontiers sont jaloux,

Et sur ce point à chausser difficileso,

' Femme qui portait un cluipcron. — - Parenté. — 3 Administration de revenus ecclésiastiques. — 4 Expression proverbiale empruntée à la vénerie ; c'est-à-dire : troublait, dérangeait les amants. — 5 Porter la main sur quelqu'un, le battre. — 6 Expres-

sion proverbiale signifiant : difficiles à soumettre. Chausser est mis là pour caucher, aujourd'hui cocher, qui se dit pour exprimer le fait d'un coq couvrant une poule.

FEROXDE. 2!)¹

N'étant pas faits aux coutumes des villes.

Monsieur l'abbé trouvoit cela bien dur,

Comme prélat qu'il étoit, partant homme

Fuyant la peine, aimant le plaisir pur,

Ainsi que fait tout bon suppôt de Rome.

Ce n'est mon goût; je ne veux, de plein saut *,

Prendre la ville , aimant mieux l'escalade ;

En amour dà, non en guerre : il ne faut

Prendre ceci pour guerrière bravade,,

Ni m' enrôler là-dessus malgré moi.

Que l'autre usage ait la raison pour soi,

Je m'en rapporte, cl reviens à l'histoire

Du receveur, qu'on mit en purgatoire

Pour le guérir; et voici comme quoi.

Par le moyen d'une poudre endormante,

L'abbé le plonge en un très-long sommeil.

On le croit mort; on l'enterre; l'on chante.

Il est surpris de voir, à son réveil ,
Autour de lui, gens d'étrange manière;
Car il étoit au large dans sa bière,
Et se pouvoit lever de ce tombeau
Qui conduisoit en un profond caveau.
D'abord la peur se saisit de notre homme.
« Qu'est-ce cela? Songe-t-il? Est-il mort?
Seroit-ce point quelque espèce de sort? »
Puis, il demande aux gens comme on les nomme;
Ce qu'ils font là; d'où vient que dans ce lieu
L'on le retient; et qu'a-t-il fait à Dieu?
L'un d'eux lui dit : u Console-toi, Féronde;
Tu te verras citoyen du haut monde ,
Dans mille ans d'hui 2, complets et bien comptés ;
Auparavant, il faut d'aucuns péchés
Te nettoyer en ce saint purgatoire :
Ton âme un jour plus blanche que l'ivoire

1 Ou de prime-saut, tout d'abord. — 2 A. compter de ce jour

Eu sortira. - L'ange consolateur Doune, à ces mots, au pauvre
receveur Huit ou dix coups de forte discipline , En lui disant : ■
C'est ton humeur mutine, Et trop jalouse, et déplaisant à Dieu¹,

Qui te retient pour mille ans en ce lieu. - Le receveur, s' étant frotté l'épaule , Fait un soupir : * Mille ans! C'est bien du U'iup^ Vous noterez que l'ange étoit un drôle, Un frère Jean , novice de léans 2.

Ses compagnons jouoient chacun un rôle Pareil au sien, dessous un feint habit. Le receveur requiert pardon, et dit :

« Las ! si jamais je rentre dans la vie, Jamais soupçon, ombrage, et jalousie, Ke rentreront dans mon maudit esprit :

Pourrois-je point obtenir cette grâce? b On la lui fait espérer, non sitôt ; Force est qu'un an dans ce séjour se passe; Là cependant il aura ce qu'il faut , Pour sustenter son corps , rien davantage , Quelque grabat, du pain pour tout potage, Vingt coups de fouet chaque jour, si l'abbé . Comme prélat rempli de charité , N'obtient du ciel qu'au moins on lui remette, Xon le total des coups , mais quelque quart Voire moitié, voire la plus grand'part : Doubter ne faut qu'il ne s'en entremette , A ce sujet disant mainte oraison.

L'ange, en après, lui fait un long sermon : n A tort, dit-il, tu conçus du soupçon; Les gens d'Eglise ont-ils de ces pensées?

1 Édition de 1G85 :

Et trop jalouse et desplaisante à Dieu. : De ce lieu-là, du couvent.

o FEROÏVDE. 293

Un abbé blanc! C'est trop d'ombrage avoir;

Il n'écherroit que dix coups pour un noir.

Défais-toi donc de tes erreurs passées, s
Il s'y résout. Qu'cùt-il fait? Cependant
Sire prélat et madame Féronde
Ne laissent perdre un seul petit moment.
Le mari dit : « Que fait ma femme au monde?
— Ce qu'elle y fait? Tout bien. Notre prélat L'a consolée ; et
ton économat
S'en xa son train toujours à l'ordinaire.
— Dans le couvent toujours a-t-elle affaire?
— Ôîrdonc? Il faut qu'ayant seule à présent Le faix entier sur
soi, la pauvre femme
Bon gré malgré, léans¹ aille souvent,
Et plus encor que pendant ton vivant. »
Un tel discours ne pîaisoit point à l'âme.
Ame j'ai cru le devoir appeler,
Ses pourvoyeurs ne le faisant manger
Ainsi qu'un corps. Un mois à cette épreuve
Se passe entier, lui jeûnant , et l'abbé
Multipliant œuvres de ebarité,
Et mettant peine à consoler la veuve.
Tenez pour sur qu'il y fit de son mieux.

Son soin ne fut longtemps infructueux;
Pas ne semoit en une terre ingrate.
Pater abbas, avec juste sujet,
Appréhenda d'être père, en effet.
Comme il n'est bon que telle chose éclate ,
Et que le fait ne puisse être nié,
Tant et tant fut par sa paternité
Dit d'oraisons, qu'on vit du purgatoire
L'âme sortir, légère, et n'ayant pas
Once de chair. Un si merveilleux cas
Surprit les gens. Beaucoup ne vouloient croire
1 En ce lieu-là.

Ce qu'ils voyoient. L'abbé passa pour saint.
L'époux pour sien le fruit posthume tint ,
Sans autrement de calcul oser faire.
Double miracle étoit en cette affaire :
Et la grossesse , et le retour du mort.
On en chanta Te Deui à renfort *.
Stérilité régnoit en mariage
Pendant cet an , et même au voisinage

De l'abbaye, encor bien que léans
On se vouât² pour obtenir enfants.
A tant³ laissons l'économe et sa femme;
Et ne soit dit que nous autres époux,
Nous méritions ce qu'on fit à cette âme,
Pour la guérir de ses soupçons jaloux.

VIII. LE PSAUTIER

Nonnes, souffrez pour la dernière fois
Qu'en ce recueil, malgré moi, je vous place.
De vos bons tours les contes ne sont froids;
Leur aventure a ne sais quelle grâce
Qui n'est ailleurs; ils emportent les voix.
Encore un donc, et puis c'en seront trois.
Trois! je faux ⁵ d'un; c'en seront au moins quatre (:.
Comptez-les bien : Mazet le compagnon ;
L'abbesse ayant besoin d'un bon garçon
Pour la guérir d'un mal opiniâtre ;

¹ A pleins poumons ; de l'italien *rinforzando*. — ² On fit des vœux, on offrit des ex-voto. — ³ Enfin. — A Ce conte est pris de

Boccace, Decamerone, giornala ix , novella 2 , et Boccace l'avait pris lui-même dans la seconde branche du célèbre roman le Renard contrefait , composé au quatorzième siècle. — 5 Je me trompe. — G Le ix^e du liv. I, le xv^e du liv. II , le ne du liv. IV, et celui-ci, le v^me du même livre.

LE PSAUTIER

Ce conte-ci, qui n'est le moins fripon; Quant à sœur Jeanne ayant fait un poupon, Je ne tiens pas qu'il la faille rabattre. Les voilà tous : quatre, c'est compte rond. Vous me direz : a C'est une étrange affaire Que nous ayons tant de part en ceci ! » Que voulez-vous? Je n'y saurois que faire; Ce n'est pas moi qui le souhaite ainsi. Si vous teniez toujours votre bréviaire , Vous n'auriez rien à démêler ici; Mais ce n'est pas votre plus grand souci. Passons donc vite à la présente histoire.

Dans un couvent de nonnes fréquentoit

Un jouvenceau, friand, comme on peut croire,

De ces oiseaux. Telle pourtant prenoit

Goût à le voir, et des yeux le couvoit,

Lui sourioit, faisoit la complaisante,

Et se disoit sa très-humble servante,

Qui, pour cela, d'un seul point n'avançoit.

Le conte dit que léans * il n'étoit

Vieille ni jeune, à qui le personnage
Ne fit songer quelque chose à part soi ;
Soupirs trottoient : bien voyoit le pourquoi ,
Sans qu'il s'en mît en peine davantage.
Sœur Isabeau, seule, pour son usage,
Eut le galant : elle le méritoit,
Douce d'humeur, gentille de corsage,
Et n'en étant qu'à son apprentissage,
Belle de plus. Ainsi l'on l'envioit
Pour deux raisons : son amant, et ses charmes.
Dans ses amours chacune l'épioit :
Nul bien sans mal, nul plaisir sans alarmes.
Tant et si bien l'épièrent les sœurs,
1 Eu ce lieu.

Qu'une unit sombre et propre à ees douceurs Dont on confie
aux ombres le mystère, En sa cellule on ouït certains mots , Cer-
taine voix, enfin certains propos, Qui n'étoient pas sans doute en
son bréviaire. k C'est le galant, ce dit-on; il est pris. » Et de cour-
rir; l'alarme est aux esprits; L'essaim frémit; sentinelle se pose.

On va conter en triomphe la chose A mère abbesse ; et heur-
tant à grands coups , On lui cria : « Madame, levez-vous! Sœur
Isabelle a dans sa chambre un homme. » Vous noterez que Ma-

dame n'étoit En oraison, ni ne prenoit son somme; Trop bien alors dans son lit elle avoit Messire Jean, curé du voisinage.

Pour ne donner aux sœurs aucun ombrage , Elle se lève en hâte , étourdimement , Cherche son voile; et malheureusement Des-sous sa main tombe du personnage Le haur-de-chausse, assez bien ressemblant , Pendant la nuit, quand on n'est éclairée, A certain voile aux nonnes familier, Xommé pour lors entre elles leur psautier. La voilà donc de grègues * affublée.

Ayant sur soi ce nouveau couvre-chef, Et s'étant fait raconter de rechef Tout le catus 2, elle dit irritée :

k Voyez un peu la petite effrontée, Fille du diable, et qui nous gâtera Notre couvent! Si Dieu plaît, ne fera, S'il plaît à Dieu , bon ordre s'y mettra : Vous la verrez tantôt bien chapitrée, » Chapitre donc, puisque chapitre y a,

1 Culottes, caleçon. — 2 En langue romane : le cas, le fait

LE PSAUTIER

Fut assemblé. Mère abbesso, entourée De son sénat, fit venir Isabeau, Qui s'arrosoit de pleurs tout le visage, Se souvenant qu'un maudit jouvenceau Venoit d'en faire un différent usage.

« Quoi! dit l'abbesse , un homme dans ce lieu! Un tel scandale en la maison de Dieu ! N'éfes-vous point morte de honte encore? Qui vous a fait recevoir parmi nous Cette voirie *? Isabeau, sachez-vous (Car désormais qu'ici l'on vous honore Du nom de sœur,

ne le prétendez pas), Savez-vous, dis-je, à quoi, dans un tel cas, l'Votre institut condamne une méchante?

Vous l'apprendrez, devant qu'il soit demain. Parlez, parlez! » Lors la pauvre nonnain , Qui jusque-là, confuse et repentante, N'osoit branler, et la vue abaissoit, Lève les yeux , par bonheur aperçoit Le haut-de-chausse , à quoi toute la bande, Par un effet d'émotion trop grande, N'avoit pris garde, ainsi qu'on voit souvent. Ce fut hasard qu'Isabelle à l'instant S'en aperçut. Aussitôt la pauvrette Reprend courage, et dit tout doucement : « Votre psautier a ne sais quoi qui pend ; Raccommodez-le? » Or c'étoit l'aiguillette : Assez souvent pour bouton l'on s'en sert. D'ailleurs, ce voile avoit beaucoup de l'air D'un haut-de-chausse; et la jeune nonnette, Ayant l'idée encor fraîche des deux, IV c s'y méprit : non pas que le messire Eût chausse faite¹ ainsi qu'un amoureux, Mais à peu près; cela devoit suffire.

1 Ce mot s'emploie encore dans le peuple comme une injure.

L'abbesse dit : s Elle ose encore rire! Quelle insolence ! Un péché si honteux JVe la rend pas plus humble et plus soumise Veut-elle point que l'on la canonise?

Laissez mon voile, esprit de Lucifer; Songez, songez, petit tison d'enfer, Comme on pourra raccommoder votre âme.

Pas ne finit mère abbesse sa gamme , Sans sermonner et tem-pêter beaucoup.

Sœur Isabeau lui dit encore un coup :

s Raccommodez votre psautier, madame? »

Tout le troupeau se met à regarder :

Jeunes de rire , et vieilles de gronder. La voix manquant à noire sermonneuse , Qui, de son troc bien fâchée et honteuse, N'eut pas le mot à dire en ce moment, L'essaim fit voir, par son bourdonnement , Combien rouloient de diverses pensées Dans les esprits. Enfin l'abbesse dit : b Devant qu'on eut tant de voix ramassées, Il seroit tard; que chacune en son lit S'aille remettre. A demain toute chose. ■ Le lendemain, ne fut tenu, pour cause , Aucun chapitre ; et le jour ensuivant, Tout aussi peu. Les sages du couvent Furent d'avis que l'on se devoit taire; Car trop d'éclat eût pu nuire au troupeau. On n'en vouloit à la pauvre Isabeau , Que par envie : ainsi , n'ayant pu faire Qu'elle lâchât aux autres le morceau, Chaque nonnain, faute de jouvenceau, Songe à pourvoir d'ailleurs à son affaire. Les vieux amis reviennent de plus beau. Par préciput *, à notre belle on laisse

C'est-à-dire : avant ionle chose, par privilège.

Le jeune fils; le pasteur, à l'abbesse : Et l'union alla jusques au point, Qu'on en prêtoit à qui n'en avoit point.

ET LE MAÎTRE EN DROIT

Force gens ont été l'instrument de leur mal :

Candaule en est un témoignage.

Ce roi fut en sottise un très-grand personnage;

Il fit pour Gygès son vassal Une galanterie imprudente et peu sage.

« Vous voyez , lui dit-il , le visage charmant Et les traits délicats , dont la reine est pournie ; Je vous jure ma foi, que l'accompagnement Est d'un tout autre prix, et passe2 infiniment :

Ce n'est rien, qui ne l'a vue Toute nue. Je vous la veux montrer, sans qu'elle en sache rien,

Car j'en sais un très-bon moyen; Mais à condition... Vous m'entendez fort bien,

Sans que j'en dise davantage :

Gygès, il vous faut être sage;

Point de ridicule désir :

Je ne prendrais pas de plaisir Aux vœux impertinents, qu'une amour sotte et vaine

- Vous feroit faire pour la reine.

Proposez-vous de voir tout ce corps si charmant ,

1 L'histoire de Gygès et de Candaule se trouve dans Ht dole liv.
I. — - Surpasse, l'emporte

Gomme un beau marbre seulement.

Je veux que vous disiez que l'art, que la pensée , Que même Je souhait ne peut aller plus loin.

Dedans le bain je l'ai laissée :

Vous êtes connaisseur ; venez être témoin

De ma félicité suprême ! »

Ils vont : Gygès admire. Admirer, c'est trop peu :

Son étonnement est extrême.

Ce doux objet joua son jeu.

Gygès en fut ému, quelque effort qu'il pût faire.

Il auroit voulu se taire , Et ne point témoigner ce qu'il avoit senti ; Mais son silence eût fait soupçonner du mystère : L'exagération fut le meilleur parti.

Il s'en tint ' donc pour averti; Et, sans faire le fin, le froid, ni le modeste, Chaque point, chaque article, eut son fait, fut loué. « Dieux ! disoit-il au roi , quelle félicité ! Le beau corps! le beau cuir! 6 ciel! et tout le reste! »

De ce gaillard entretien

La reine n'entendit rien;

Elle l'eût pris pour outrage :

Car, en ce siècle ignorant,

Le beau sexe étoit sauvage.

Il ne l'est plus maintenant,

Et des louanges pareilles,

De nos dames d'à présent

A'éorchent point les oreilles.

Notre examinateur soupiroit dans sa peau; L'émotion croissoit, tant tout lui sembloit beau. Le prince, s'en doutant, l'emme-

na; mais son âme

Emporta cent traits de flamme :

Chaque endroit lança le sien.

1 Edition de Mons , 1675 :

Il s'en tient donc pour averti.

Hélas! fuir n'y sert de rien;

Tourments d'amour font si bien ,

Qu'ils sont toujours de la suite.

Près du prince , Gygès eut assez de conduite : Mais de sa passion la reine s'aperçut.

Elle sut L'origine du mal ; le roi , prétendant rire ,

S'avisa de lui tout dire.

Ignorant! savoit-il point

Qu'une reine sur ce point

N'ose entendre raillerie?

Et, supposé qu'en son cœur

Cela lui plaise , elle rie ,

Il lui faut, pour son honneur,

Contrefaire la furie.

Celle-ci le fut vraiment ,

Et réserva dans soi-même
De quelque vengeance extrême
Le désir très-véhément,
Je voudrois , pour un moment ,
Lecteur, que tu fusses femme ;
Tu ne saurois autrement
Concevoir jusqu'où la dame
Porta son secret dépit.
Un mortel eut le crédit
De voir de si belles choses,
A tous mortels lettres closes!
Tels dons étoient pour des dieux;
Peur des rois, voulois-je dire;
L'un et l'autre y vient de cire *,
Je ne sais quel est le mieux.

Ces penses incitoient la reine à la vengeance. Honte, dépit, courroux, son cœur employa tout;

1 Expression proverbiale signifiant • y vient fort à propos, aussi bien l'un que l'autre. — - Excitaient; du latin incitare.

302 LIVRE QIJATREME.

Amour même, dit-on, fut de l'intelligence :

De quoi ne vient-il point à bout?

Gygès étoit bien fait, on l'excusa sans peine : « Sur le montreur d'appas, tomba toute la haine. Il étoit mari , c'est son mal; Et les gens de ce caractère Ne sauroient en aucune affaire Commettre de péché qui ne soit capital. Qu'est-il besoin d'user d'un plus ample prologue? Voilà le roi haï , voilà Gygès aimé ; Voilà tout fait et tout formé Un époux du grand catalogue *, Dignité peu briguée, et qui fleurit pourtant. La sottise du prince étoit d'un tel mérite, Qu'il fut fait in jjetto confrère de Vulcan; De là jusqu'au bonnet la distance est petite. Cela n'étoit que bien ; mais la Parque maudite Fut aussi de l'intrigue, et, sans perdre de temps, Le pauvre roi, par nos amants, Fut député vers le Cocyte ; On le fit trop boire d'un coup :

Quelquefois, hélas! c'est beaucoup.

Bientôt un certain breuvage Lui fit voir le noir rivage ; Tandis qu'aux yeux de Gygès S'étoient de blancs objets :

Car, fût-ce amour, fût-ce rage , Bientôt la reine le mit Sur le trône et dans son lit.

Mon dessein n'étoit pas d'étendre cette histoire; On la savoit assez. Mais je me sais bon gré,

Car l'exemple a très-bien cadré; Mon texte y va tout droit : même j'ai peine à croire

1 Celui des cocus

Que le docteur en lois , dont je vais discourir, Puisse mieux que Candaule à mon but concourir. Rome, pour ce coup-ci, me

fournira la scène; Rome, non celle-là que les mœurs du vieux temps Rendoient triste , sévère, incommode aux galants,

Et de sottes femelles pleine :

Mais Rome d'aujourd'hui, séjour charmant et beau,

Où l'on suit un train plus nouveau.

Le plaisir est la seule affaire

Dont se piquent ses habitants :

Qui n'aurait que vingt ou trente ans,

Ce seroit un voyage à faire.

Rome donc eut naguère un maître dans cet art * Qui du Tien et du Mien tire son origine ; Homme qui hors de là faisoit le gouenard :

Tout passoit par son étamine 2 ;

Aux dépens du tiers et du quart Il se divertissoit. Avint que le légiste, Parmi ses écoliers , dont il avoit toujours

Longue liste, Eut un François ; moins propre à faire en droit un cours

Qu'en amours.

Le docteur, un beau jour, le voyant sombre et triste , Lui dit : s Notre féal , vous voilà de relais ; Car vous avez la mine, étant hors de l'école, De ne lire jamais Barlhole.

Que ne vous poussez-vous? Un François être ainsi

Sans intrigue et sans amourettes !

Vous avez des talents, nous avons des coqueites,

Non pas pour une , Dieu merci. »

L'étudiant reprit : « Je suis nouveau dans Rome. Et puis, hors les beautés qui font plaisir aux gens

1 C'est-à-dire : 1 o droit, la jurisprudence. — 2 C'est-à-dire : son examen.

Pour la somme ' ,

Je ne vois pas que les galants

Trouvent ici beaucoup à faire.

Toute maison est monastère ; Double porte, verrous, une matrone austère, Un mari , des Argus. Qu'irai-je, à votre avis ,

Chercher en de pareils logis?

Prendre la lune aux dents scroit moins difficile. — Ha! ha! la lune aux dents! repartit le docteur;

Vous nous faites beaucoup d'honneur.

J'ai pitié des gens neufs comme vous. Notre ville ATe vous est pas connue, en tant que je puis voir.

Vous croyez donc qu'il faille avoir Beaucoup de peine à Rome , en fait que d'aventures? Sachez que nous avons ici des créatures

Qui feront leurs maris cocus

Sur² la moustache des Argus :

La chose est chez nous très-commune. Témoinnez seulement que vous cherchez fortune . Placez-vous dans l'église auprès du bénitier; Présentez sur le doigt aux dames l'eau sacrée:

C'est d'amourettes les prier.

Si l'air du suppliant à quelque dame agréée ,

Celle-là , sachant son métier,

Vous enverra faire un message.

Vous serez déterré, logeassiez-vous en lieu

Qui ne fût connu que de Dieu :

Une vieille viendra, qui, faite au badinage, Vous saura ménager un secret entretien :

Ne l'ous embarrassez de rien.

De rien, c'est un peu trop; j'excepte quelque chose. Il est bon de vous dire en passant, notre ami , Qu'à Rome il faut agir en galant et demi. En France on peut conter des fleurettes, l'on cause;

¹ C'est-à-dire : les courtisanes. — - Il faut plutôt lire sotts , quoique toutes les éditions portent sur.

Ici tous les moments sont chers et précieux : Romaines vont au but. » L'autre reprit : « Tant mieux

Sans être Gascon, je puis dire

Que je suis un merveilleux sire, s

Peut-être ne l'étoit-il point ;

Tout homme est gascon sur ce point.

Les avis du docteur furent bons : le jeune homme Se campe eu
une église où venoit tous les jours

La Heur et l'élite de Rome, Des Grâces , des Vénus , avec un
grand concours

D'amours, C'est-à-dire, en chrétien *, beaucoup d'anges fe-
melles : Sous leur voile brilloient des yeux pleins d'étincelles. Bé-
nitiers, le lieu saint n'étoit pas sans cela : Notre homme en choisit
un, chanceux pour ce point-là, A chaque objet qui passe adoucit
ses prunelles; Révérences, le drôle en faisoit des plus belles,

Des plus dévotes : cependant Il offroit l'eau lustrale. Un ange,
entre les autres, En prit de bonne grâce. Alors l'étudiant

Dit en son cœur : « Elle est des nôtres! » Il retourne au logis :
vieille vient; rendez-vous : D'en conter le détail, vous vous en
doutez tous.

Il s'y lit nombre de folies.

La dame étoit des plus jolies:

Le passe-temps fut des plus doux.

Il le conte au docteur. Discretion françoise Est chose outre na-
ture et d'un trop grand effort :

Dissimuler un tel transport,

Cela sent son humeur bourgeoise.

Du fruit de ses conseils, le docteur s'applaudit, Rit en juriscon-
sulte, et des maris se raille.

Pauvres gens qui n'ont pas l'esprit

De garder du loup leur ouaille!

¹ En langage chrétien,

Un berger en a cent; des hommes ne sauront

Garder la seule qu'ils auront!

Bien lui sembloit ce soin chose un peu malaisée , Mais non pas impossible ; et , sans qu'il eût cent yeux

Il défioit , grâces aux cieux ,

Sa femme , encor que très-rusée.

A ce discours , ami lecteur, Vous ne croiriez jamais , sans avoir quelque honte ,

Que l'héroïne de ce conte

Fût propre femme du docteur :

Elle l'étoit pourtant. Le pis fut que mon homme , En s'informant de tout, et des si, et des cas, Et comme elle étoit faite , et quels secrets appas ,

Vit que c' étoit sa femme, en somme.

Un seul point l'arrêtoit; c' étoit certain talent Qu'avoit en sa moitié trouvé l'étudiant, Et que pour le mari n'avoit pas la donzelle.

(t A ce signe, ce n'est pas elle ,

Disoit en soi le pauvre époux :

Mais les autres points y sont tous ; C'est elle. Mais ma femme
au logis est rêveuse;

Et celle-ci paroît causeuse

Et d'un agréable entretien;

Assurément, c'en est une autre :

Mais, du reste , il n'y manque rien; Taille, visage, traits, même
poil; c'est la notre. »

Après avoir bien dit tout bas :

a Ce l'est ! » et puis : « Ce ne l'est pas ! » Force fut qu'au pre-
mier en demeurât le sire.

Je laisse à penser son courroux,

Sa fureur, afin de mieux dire.

<t Vous vous êtes donné un second rendez-vous?

Poursuivit-il. — Oui, reprit notre apôtre, Elle et moi, n'avons
eu garde de l'oublier,

Nous trouvant trop bien du premier,

Pour n'en pas ménager un antre,

Très-résolus tous deux de ne nous rien devoir.

— La résolution, dit le docteur, est belle.

Je saurois volontiers quelle est cette donzelle? »

L'écolier repartit : « Je ne l'ai pu savoir;

Mais qu'importe? Il suffit que je sois content d'elle.

Dès à présent, je vous réponds Que l'époux de la dame a toutes ses façons : Si quelqu'une manquoit, nous la lui donnerons De-main, en tel endroit, à telle heure , sans faute.

On doit m' attendre en deux draps, Champ de bataille propre à de pareils combats. Le rendez-vous n'est point dans une chambre haute,

Le logis est propre et paré.

On m'a fait à l'abord traverser un passage,

Où jamais le jour n'est entré ; Mais aussitôt après , la vieille du message M'a conduit en des lieux où loge, en bonne foi,

Tout ce qu'amour a de délices :

On peut s'en rapporter à moi. »

A ce discours , jugez quels étoient les supplices Qu'enduroit le docteur. Il forme le dessein

De s'en aller le lendemain Au lieu de l'écolier, et, sous ce personnage, Convaincre sa moitié, lui faire un vasselage ¹

Dont il fût à jamais parlé .

N'en déplaie au nouveau confrère ,

Il n'étoit pas bien conseillé;

Mieux valoit pour le coup se taire,

Sauf d'apporter en temps et lieu

Remède au cas, moyennant Dieu.

Quand les épouses font un récipiendaire

Au benoît état de cocu , S'il en peut sortir franc, c'est à lui
beaucoup faire;

Mais quand il est déjà reçu,

1 Correction , humiliation.

Une façon de plus ne fait rien à l'affaire.

Le docteur raisonna d'autre sorte , et fit tant ,

Qu'il ne fit rien qui vaille. Il crut qu'en prévenant

Son parrain en cocuage ,

Il feroit tour d'homme sage.

Son parrain, cela s'entend,

Pourvu que sous ce galant

Il eût fait apprentissage ; Chose dont, à bon droit, le lecteur
peut douter. Quoi qu'il en soit, l'époux ne manque pas d'aller

Au logis de l'aventure,

Croyant que l'allée obscure, Son silence , et le soin de se ca-
cher le nez , Sans qu'il fût reconnu, le feroient introduire

En ces lieux si fortunés.

Mais, par malheur, la vieille avoit, pour se conduire, Inc lan-
terne sourde ; et , plus fine cent fois

Que le plus fin docteur en lois, Elle reconnut l'homme, et sans être surprise,

Elle lui dit : « Attentiez là;

Je vais trouver madame Elise.

11 la faut avertir; je n'ose, sans cela, Vous mener dans sa chambre; et puis, vous devez être

En autre habit, pour l'aller voir, C'est-à-dire, en un mot, qu'il n'en faut point avoir. Madame attend au lit. » A ces mots, notre maître, Poussé dans quelque bouge, y voit d'abord paroître Tout un déshabillé , des mules , un peignoir, Bonnet, robe de chambre, avec chemise. d'homme, Parfums sur la toilette , et des meilleurs de Rome , Le tout propre, arrangé de même qu'on eût fait, Si l'on eût attendu le cardinal préfet K

1 On appelle ainsi le cardinal gouverneur ce Rome. Il y a aussi un cardinal préfet des breffs; un autre, préfet de In signature de justice , c|c.

Le docteur se dépouille; et cette gouvernante Revient, et par la main le conduit en des lieux Où notre homme, privé de l'usage des yeux,

l'a d'une façon chancelante.

Après ces détours ténébreux, La vieille ouvre une porte, et vous pousse le sire

En un fort mal-plaisant endroit,

Quoique ce fût son propre empire :

C étoit en l'Ecole de droit. En l'Ecole de droit! Là même ! le pauvre homme, Honteux , surpris , confus , non sans quelque raison ,

Pensa tomber en pâmoison.

Le conte en courut par tout Rome.

Les écoliers alors attendoient leur régent : Cela seul acheva sa mauvaise fortune.

Grand éclat de risée et grand chuchillement *,

Universel étonnement.

« Est-il fou? Qu'est-ce là? Vient-il de voir quelqu'une? » Ce ne fut pas le tout; sa femme se plaignit. Procès. La parenté se joint en cause, et dit Que du docteur venoit tout le mauvais ménage ; Que cet homme étoit fou, que sa femme étoit sage.

On fit casser le mariage ;

Et puis la dame se rendit

Belle et bonne religieuse

A Saint-Croissant en Vavoureuse -:

Un prélat lui donna l'habit.

1 Chuchotement. — - JVous croyons que La Fontaine a voulu traduire plaisamment : San-Crescentio di Valombrosa.

X. LE DIABLE EN EXFER s

Qui craint d'aimer a tort, selon mon sens, S'il ne fuit pas, dès qu'il voit une belle. Je vous connois, objets doux et puissants; Plus ne m'irai brûler à la chandelle.

Une vertu sort de vous , ne sais quelle , Qui dans le cœur s'introduit par les yeux -. Ce qu'elle y fait, besoin n'est de le dire : On meurt d'amour, on languit, on soupire. Pas ne tiendrait aux gens, qu'on ne fit mieux. A tels périls , ne faut qu'on s'abandonne. J'en vais donner pour preuve une personne Dont la beauté fit trébucher Rustic.

Il en avint un fort plaisant trafic :

Plaisant fut-il, au péché près, sans faute; Car, pour ce point, je l'excepte et je l'ôte, Et ne suis pas du goût de celle-là Qui, buvant frais (ce fut, je pense, à Rome), Disoit : a Que n'est-ce un péché que cela! » Je la condamne, et veux prouver, en somme, Qu'il fait bon craindre, encor que l'on soit saint; Rien n'est plus vrai : si Rustic avait craint, Il n'auroit pas retenu cette fille, Qui, jeune et simple, et pourtant très-gentille, Jusques au vif vous l'eût bientôt atteint.

Alibech fut son nom, si j'ai mémoire; taille un peu neuve , à ce que dit l'histoire.

1 Ce conte est tiré de Roccace , Decamerone , giornata ùi liovella 10.

2 Allusion à une épigramme de Régner qui commence ainsi

L'amour est une fluxion

Qui par les yeux dans le cœur entre....

LE D1A13LE Ei\ EIVFER. 311

Lisant un jour comme quoi certains saints ,

Pour mieux vaquer à leurs pieux desseins ,

Se séquestroient, vivoient comme des anges,

Qui çà , qui là , portant toujours leurs pas

Un lieux cachés, choses qui, bien qu'étranges,

Pour Alibech avoient quelques appas :

« Mou Dieu! dit-elle, il me prend une envie

D'aller mener une semblable vie. »

Alibech donc s'en va , sans dire adieu ;

Mère ni sœur, nourrice ni compagne *

N'est avertie. Alibech en campagne

Marche toujours, n'arrête en pas un lieu;

Tant court enfin, qu'elle entre en un bois sombre;

Et dans ce bois elle trouve un vieillard ,

Homme (possible) autrefois plus gaillard,

Mais n'étant lors qu'un squelette et qu'une ombre.

« Père, dit-elle, un mouvement m'a pris,

C'est d'être sainte, et mériter, pour prix,

Qu'on me révère, et qu'on chôme ma fête.

Oh ! quel plaisir j'aurois , si tous les ans ,

La palme en main, les rayons sur la tête,

Je recevois des fleurs et des présents!

Votre métier est-il si difficile?

Je sais déjà jeûner plus d'à demi.

— Abandonnez ce penser inutile ,

Dit le vieillard; je vous parle en ami.

La sainteté n'est chose si commune

Que le jeûner suffise pour l'avoir.

Dieu gard * de mal fille et femme qui jeûne ,

Sans pour cela guère mieux en valoir!

Il faut encor pratiquer d'autres choses,

D'autres vertus, qui me sont lettres closes >

Et qu'un ermite, habitant de ces bois,

Vous apprendra mieux que moi mille fois.

1 Pour garde,

Allez le voir, ne tardez davantage ; Je ne relierai tels oiseaux dans ma cage, s Disant ces mots , le vieillard la quitta, Ferma sa porte et se barricada.

Très-sage fut d'agir ainsi , sans doute , Ne se fiant à vieillesse
ni goutte , Jeune ni haire, enfin à rien qui soit.

Non loin de là, notre sainte aperçoit Ceⁱⁱ de qui ce bon
vieillard parloit, Homme ayant l'âme en Dieu toute occupée , Et
se faisant tout blanc de son épée¹. C'étoit Rustic, jeune saint très-
fervent : Ces jeunes-là s'y trompent bien souvent. En peu de
mots, l'appétit² d'être sainte Lui fut d'abord par la belle expliqué;
Appétit tel , qu'Alibech avoit crainte Que quelque jour son fruit
n'en fût marqué. Rustic sourit d'une telle innocence :

« Je n'ai, dit-il, que peu de connoissancce En ce métier; mais ce
peu-là que j'ai, B en volontiers vous sera partagé ; Nous vous ren-
drons la chose familière. » Maître Rustic eût dû donner congé,
Tout dès l'abord, à semblable écolière.

Il ne le fit ; en voici les effets.

Gomme il vouloit être des plus parfaits, Il dit en soi : « Rustic,
que sais-tu faire? Veiller, prier, jeûner, porter la haire. Qu'est-ce
cela? Moins que rien; tous le font. Mais d'être seul auprès de
quelque belle, Sans la toucher, il n'est victoire telle³; Triomphes
grands chez les anges en sont :

¹ C'est-à-dire . affichant une feinte austérité. — - Désir ³ C'est
la pénitence que s'imposait au douzième siècle Robi d'Arbrissel,
fondateur de la célèbre abbaye de Fonlevraull.

LE DIABLE EÎV ENFER. 313

Méritons-les; retenons cette fille :

Si je résiste à chose si gentille ,

J'atteins le comble , et me tire du pair. »

Il la retint, et fut si téméraire ,
Qu'outre Satan il défia la chair,
Deux ennemis toujours prêts à mal faire.
Or sont nos saints logés sous même toit :
Rustic apprête, en un petit endroit,
Un petit lit de joncs pour la novice ;
Car, de coucher sur la dure d'abord ,
Quelle apparence? Elle n'étoit encor
Accoutumée à si rude exercice.
Quant au souper, elle eut, pour tout service,
Un peu de fruit, du pain non pas trop beau.
Faites état que la magnificence
De ce repas ne consista qu'en l'eau,
Claire, d'argent, belle par excellence.
Rustic jeûna; la fille eut appétit.
Couchés à part, Alibech s'endormit;
L'ermite non. Une certaine bête ,
Diable nommée, un vrai serpent maudit ,
N'eut point de paix qu'il ne fût de la fête
On l'y reçoit. Rustic roule en sa tête,

Tantôt les traits de la jeune beauté ,
Tantôt sa grâce et sa naïveté,
Et ses façons, et sa manière douce,
L'âge, la taille, et surtout l'embonpoint,
Et certain sein ne se reposant point,
Allant, venant; sein qui pousse et repousse
Certain corset *, en dépit d' Alibech
Qui tâche en vain de lui clore le bec ,
Car toujours parle; il va, vient et respire :
C'est son patois; Dieu sait ce qu'il veut dire.

1 Ces vers sont imites du blason sur le beau lélin, par Clément Marol.

Le pauvre ermite, ému de passion, Fit de ce point sa méditation.

Adieu la haire, adieu la discipline!

Et puis voilà de ma dévotion !

Voilà mes saints ! Celui-ci s'achemine \er.> Alibech, et réveille en sursaut : a Ce n'est bien fait que de dormir sitôt , Dit le frater ; il faut , au préalable , Qu'on fasse une œuvre à Dieu fort agréable, Emprisonnant en enfer le malin; Créé ne fut pour aucune autre fin :

Procédons-y. s Tout à l'heure * il se glisse Dedans le lit.
Alibech , sans malice , JY'entendoit rien à ce mystère-là; Et ne sa-
chant ni ceci ni cela, Moitié forcée , et moitié consentante , Moitié
voulant combattre ce désir, Moitié n'osant, moitié peine et plai-
sir, Elle crut faire acte de repentante; Bien humblement rendit
grâce au frater; Sut ce que c'est que le diable en enfer.

Désormais faut qu'Alibech se contente

D'être martyr, en cas que sainte soit.

Frère Rustic peu de vierges faisoit.

Cette leçon ne fut la plus aisée,

Dont Alibech, non encore déniaisée,

Dit : « Il faut bien que le diable, en effet,

Soit une chose étrange et bien mauvaise ;

Il brise tout; voyez le mal qu'il fait

A sa prison : non pas qu'il m'en déplaie*

Mais il mérite, en bonne vérité,

D'y retourner. — Soit fait ! ce dit le frère. *

Tant s'appliqua Rustic à ce mystère,

' Tout à l'instant.

LE DIABLE EN ENFER

Tant prit de soin , tant eut de charité , Qu'enfin l'enfer, s'accoutumant au diable, Eût eu toujours sa présence agréable, Si l'autre eût pu toujours en faire essai. Sur quoi la belle : ce On dit encor bien vrai, Qu'il n'est prison si douce, que son bote En peu de temps ne s'y lasse sans faute. » Bientôt nos gens ont noise sur ce point. En vain l'enfer son prisonnier rappelle; Le diable est sourd, le diable n'entend point. L'enfer s'ennuie; autant en fait la belle. Ce grand désir d'être sainte s'en va.

Rustic voudroit être dépêtré d'elle; Elle pourvoit d'elle-même à cela.

Furtivement elle quitte le sire, Par le plus court s'en retourne chez soi.

Je suis en soin * de ce qu'elle put dire A ses parents; c'est ce qu'en bonne foi Jusqu'à présent je n'ai bien su comprendre. Apparemment , elle leur fit entendre Que son cœur, mu d'un appétit d'enfant, L'avoit portée à tâcher d'être sainte : Ou l'on la crut , ou l'on en fit semblant. Sa parenté prit pour argent comptant Un tel motif : non que de quelque atteinte A son enfer on n'eût quelque soupçon; Mais cette chartre² est faite de façon, Qu'on n'y voit goutte, et maint geôlier s'y trompe. Alibech fut festinée³ en grand' pompe.

L'histoire dit que par simplicité Elle conta la chose à ses compagnes.

« Resoin n'étoit que votre sainteté , Ce lui dit-on, traversât ces campagnes;

1 En peine, en souci, — 2 Prison. — 3 Fêtée,

On vous auroit, sans bouger du logis, Même leçon , même secret appris.

— ■ Je vous aurois, dit l'une, offert mon frère. — Vous auriez eu, dit l'autre, mon cousin. Et Néherbal, notre prochain voisin, N'est pas non plus novice en ce mystère : Il vous recherche ; acceptez ce parti , Devant qu'on soit d'un tel cas averti. ■ » Elle le fit. Xéherbal n'étoit homme A cela près. On donna telle somme, Qu'avec les traits de la jeune Alibech , Il prit pour bon un enfer très-suspect, Usant des biens que l'hymen nous envoie. A tous époux Dieu doit * pareille joie ! \c plus ne moins qu'employoit au désert Rustic son diable, Alibech son enfer.

XI. LA JUMENT DIT COMPERE PIERRE K

Messire Jean, c'étoit certain curé Oui prêchoit peu , sinon sur la vendange ; Encore un point étoit touché de lui , IVon si souvent qu'eut voulu le messire ; En ce point-là, les enfants d'aujourd'hui Savent que c'est; besoin n'ai de le dire. Messire Jean, tel que je le décris,

1 Donne; du vieux verbe doigner. — 2 Ces deux dernier? vers ont été retranchés dans toutes les éditions, à partir de celle de 1685. — a Ce conte est tiré de Boccace, Decamcrone . (giornala xi, norella 10. Le fabliau de Rutebeuf, intitulé : de la Demoiselle qui rouloit voler, avait sans doute inspiré le conteur italien

LA JUMENT Dii COMPERE PIERRE. MI

Faisoit si bien, que femmes et maris Le recherchoient , esti-
moient sa science; Sur ce sujet, sans être préparé, Il triomphoit,
vous eussiez dit un ange. Au demeurant, il n'étoit conscience Un
peu jolie et bonne à diriger, Qu'il ne voulût lui-même interroger,
Ne s'en fiant aux soins de son vicaire. Messire Jean auroit voulu
tout faire , S'entremettoit en zélé directeur, Alloit partout, disant
qu'un bon pasteur Ne peut trop bien ses ouailles connoître , Donc
par lui-même instruit en vouloit être. Parmi les gens de lui les
mieux venus, Il fréquentoit chez le compère Pierre, Bon villageois
, à qui pour toute terre , Pour tout domaine et pour tous revenus,
Dieu ne donna que ses deux bras tout nus, Et son louchet ' , dont
, pour tout ustensile ², Pierre faisoit subsister sa famille.

Il avoit femme et belle et jeune encor, Ferme surtout ; le hâle
avoit fait tort A son visage, et non à sa personne.

Nous autres gens peut-être aurions voulu Du délicat; ce rustique
³ ne m'eût plu : Pour des curés la pâte en étoit bonne Et conve-
noit à semblables amours.

Messire Jean la regardoit toujours Du coin de l'œil, toujours
tournoit la tête De son côté, comme un chien qui fait fête Aux os
qu'il voit n'être pas trop chétifs. On s'il eu voit un de belle
apparence,

¹ lloyau pour fouir la terre. — - La Eoutaine écrit ici ustensile
avec deux /, pour mieux rimer avec famille. — ³ Pour rustique ;
cette beauté campagnarde.

Non décharné, plein encore de substance,

Il tient dessus ses regards attentifs;

¹ s'inquiète, il trépigne, il remue

Oreille et queue ; il a toujours la vue
Dessus cet os, et le ronge des yeux,
Vingt fois devant que son palais s'en sente.
Messire Jean tout ainsi se tourmente
A cet objet pour lui délicieux.
La villageoise étoit fort innocente,
Et n'entendoit, aux façons du pasteur.
Mystère aucun : ni son regard flatteur,
Ni ses présents ne touchoient Magdeleine;
Bouquets de thym et pots de marjolaine
Tomboient à terre; avoir cent menus soins,
C étoit parler bas-breton¹ tout au moins.
Il s'avisa d'un plaisant stratagème.
Pierre étoit lourd, sans esprit : je crois bien
Qu'il ne se fût précipité lui-même²;
Mais par-delà , de lui demander rien ,
C étoit abus et très-grande sottise.
L'autre lui dit : t Compère mon ami,
Te voilà pauvre et n'ayant à demi
Ce qu'il te faut : si je t'apprends la guise P)

Et le moyen d'être un jour plus content
Qu'un petit roi, sans te tourmenter tant,
Que me veux-tu donner pour mes étrennes⁴? »

Pierre répond : « Parbleu ! messire Jean ,
Je suis à vous, disposez de mes peines;
Car vous savez que c'est tout mon vaillant.
Notre cochon ne vous faudra⁵ pourtant;
Il a mangé plus de son, par mon âme!

¹ C'est-à-dire : un langage inintelligible. — ² C'est-à-dire . jélé
de sou propre mouvement dans un abime. — ^{'''} Façon . manière.
— ⁴ Pour prix de mes leçons, pour nu récompense v^o nous man-
quera pas.

LA JUMENT DU COMPERE HERRE

Qu'il n'en tiendrait trois fois dans ce tonneau ; Et d'abondant * la
vache à notre femme Nous a promis qu'elle feroit un veau ; Pre-
nez le tout. — Je ne veux nul salaire , Dit le pasteur; obliger mon
compère, Ce m'est assez. Je te dirai comment :

Mon dessein est de rendre Magdeleine Jument le jour, par art
d'enchantement, Lui redonnant sur le soir forme humaine. Très-
grand profit pourra certainement T'en revenir; car ton àne est si
lent, Que du marché l'heure est presque passée , Quand il arrive ;
ainsi , tu ne vends pas , Comme tu veux, tes herbes, ta denrée,

Tes choux, tes aulx, enfin tout ton tracas². Ta femme, étant jument forte et membrue, Ira plus vite ; et sitôt que chez toi Elle sera du marché revenue ³, Sans pain ni soupe, un peu d'herbe menue Lui suffira. » Pierre dit : .« Sur ma foi ! Messire Jean, vous êtes un sage homme.

Voyez que c'est d'avoir étudié!

Vend-on cela? Si j'avois grosse somme, Je vous l'aurois, parbleu! bientôt payé. » Jean poursuivit : n Or ça, je t'apprendrai Les mots, la guise, et toute la manière Par où jument bien faite et poulinière Auras de jour, belle femme de nuit.

Corps, tête, jambe, et tout ce qui s'ensuit Lui reviendra : tu n'as qu'à me voir faire. Tais-toi surtout , car un mot seulement

1 Eu outre , de plus. — 2 C'est-à-dire : toute ta recolle. —

3 II y a logis, au lieu de marché, dans toutes les éditions publiées

du vivant de La Fontaine; ce qui n'avait pas de sens. Il faut supposer que l'auteur avait mis, sans se préoccuper de l'hiatus ;

Elle sera au loffis revenue.

Nous gâteroit lout notre enchantement ;

iVous ne pourrioos revenir au mystère-,

De notre vie : encore un coup, motus,

Couche cousue : ouvre les yeux sans plus :

Toi-même après, pratiqueras la chose. »

Pierre promet de se taire, et Jean dit :
a Sus, Alagdeleine, il se faut, et pour cause,
Dépouiller nue et quitter cet habit.
Dégrafez-moi cet atour des dimanches?
Fort bien! Otez ce corset et ces manches?
Encore mieux! Défaites ce jupon?
Très-bien cela! * Quand vint à la chemise,
La pauvre épouse eut, en quelque façon,
De la pudeur. Etre nue ainsi mise
Aux yeux des gens ! Magdeleine aimoit mieux
Demeurer femme, et juroit ses grands dieux
De ne souffrir une telle vergogne
Pierre lui dit : a Voilà grande besogne!
Eh bien ! tous deux nous saurons comme quoi
Vous êtes faite : est-ce, par votre foi,
De quoi tant craindre? Et la, la, Magdeleine,
Vous n'avez pas toujours eu tant de peine
A tout ôter. Comment donc faites-vous,
Quand vous cherchez vos puces? dites-nous?
Messire Jean , est-ce quelqu'un d'étrange *?

Que craignez-vous? Eh quoi! qu'il ne vous mange?

Çà, dépêchons; c'est par trop marchandé;

Depuis le temps, monsieur notre curé

Auroit déjà parfait son entreprise. »

Disant ces mots, il ôte la chemise,

Regarde faire et ses lunettes prend.

Messire Jean par le nombril commence , Pose dessus une main, en disant ■

' Pour étranger ; très-mité en ce sens dans la vieille langue.

LA JUMENT DU COMPERE PIERRE

a Que ceci soit beau poitrail de jument ! » Puis, cette main dans le pays s'avance. L'autre s'en va transformer ces deux monts Qu'en nos climats des gens nomment tétons, Car, quant à ceux qui sur l'autre hémisphère Sont étendus , plus vastes en leur tour, Par révérence on ne les nomme guère.

Messire Jean leur fait aussi sa cour, Disant toujours , pour la cérémonie :

« Que ceci soit telle ou telle partie , Ou belle croupe, ou beaux flancs, tout enfin! .» Tant de façons mettoient Pierre en chagrin ; Et, ne voyant nul progrès à la chose, Il prioit Dieu pour la métamorphose.

G'étoit en vain; car, de l' enchantement Toute la force et l'accomplissement Gisoit à mettre une queue à la bête.

Tel ornement est chose fort honnête :

Jean, ne voulant un tel point oublier, L'attache donc. Lors Pierre de crier Si haut, qu'on l'eût entendu d'une lieue : « Messire Jean , je n'y veux point de queue ! Vous l'attachez trop bas, messire Jean! » Pierre à crier ne fut si diligent, Que bonne part de la cérémonie Ne fût déjà par le prêtre accomplie.

A bonne fin le reste auroit été, Si, non content d'avoir déjà parlé, Pierre encor n'eût tiré par la soutane Le curé Jean, qui lui dit : k Foin de toi ! T'avois-je pas recommandé, gros âne, De ne rien dire , et de demeurer coi ! Tout est gâté ; ne t'en prends qu'à toi-même ! » Pendant ces mots, l'époux gronde à part soi. Magdeleine est en un courroux extrême , Querelle Pierre, et lui dit : « Malhcurmx !

Tu ne seras qu'un misérable gueux Toute ta vie! Et puis, viens-t'en me braire! Viens me conter ta faim et ta douleur! Voyez un peu ! Monsieur notre pasteur Veut de sa grâce, à ce traîne-malheur * , Montrer de quoi finir notre misère :

Ulérîte— t— il le bien qu'on veut lui faire? Mcssire Jean, laissons là cet oison?

Tous les matins, tandis que ce veau lie Ses choux, ses aulx, ses herbes, son oignon Sans l'avertir, venez à la maison; Vous me rendrez une jument polie, a Pierre reprit : k Plus de jument, ma mie; Je suis content de n'avoir qu'un grisou. »

XII. PATE D'ANGUILLE

Même beauté, tant soit exquise,

Rassasie et soûle à la fin.

Il me faut d'un et d'autre pain :

Diversité, c'est ma devise.

Cette maîtresse, un tantet bise³,

Rit ⁴ à mes yeux : pourquoi cela?

C'est qu'elle est neuve; et celle-là,

Qui depuis longtemps m'est acquise,

Blanche qu'elle est, en nulle guise⁵

Ne me cause d'émotion :

Son cœur dit oui, le mien dit non.

¹ On dit aujourd'hui porte-malheur. — ² Ce coûte est tiré les Cent Nouvelles nouvelles, nouvelle x , les Postez d'anguille. — ³ Un peu brune. — ⁴ Plaît. — ⁵ Façon,

PATE D'ANGUILLE

D'où vient ? En voici la raison :

Diversité , c'est ma devise.

Je l'ai jà dit d'antre façon * ;

Car il est bon que l'on déguise ,
Suivant la loi de ce dicton :
Diversité, c'est ma devise.
Ce fut celle aussi d'un mari ,
De qui la femme étoit fort belle.
Il se trouva bientôt guéri
De l'amour qu'il avoit pour elle :
L'hymen et la possession
Eteignirent sa passion.
Un sien valet avoit pour femme
Un petit bec 2 assez mignon :
Le maître, étant bon compagnon,
Eut bientôt empaumé la dame.
Cela ne plut pas au valet ,
Qui , les ayant pris sur le fait ,
Vendiqua 3 son bien de couchette,
A sa moitié chanta goguette 4,
L'appela tout net et tout franc...
Bien sot de faire un bruit si grand
Pour une chose si commune !

Dieu nous gard de plus grand' fortune !

Il fit à son maître un sermon :

« Monsieur, dit-il, chacun la sienne,

Ce n'est pas trop ; Dieu et raison

Vous recommandent cette antienne.

Direz-vous : « Je suis sans chrétienne 5 ? »

Vous en avez à la maison

1 Dans le conte clos Troquileurs ;

Le changement de niets réjouit l'homme.

C'osl-à-cliic .- un petit minois. — :i Pour revendiqua. — 1 Ou dit encore dans le même sous chauler pouille et chauler une gamme. — 5 C'est-à-dire : sans femme.

Lue qui vaut cent fois la mienne.

Ne prenez donc plus tant de peine .

C'est pour ma femme trop d'honneur; Il ne lui faut si gros monsieur.

Tenons-nous chacun à la nôtre ; Valiez point à l'eau chez un autre, Ayant plein puits de ces douceurs :

Je m'en rapporte aux connaisseurs.

Si Dieu m' avait fait tant de grâce Qu'ainsi que vous je disposasse De Madame, je m'y tiendrois, VA d'une reine ne voudrais.

Mais, puisqu'on ne sauroit défaire Ce qui s'est fait, je voudrois bien (Ceci soit dit sans vous déplaire) Que, content de votre ordinaire, Vous ne goûtassiez plus du mien, t

Le patron ne voulut lui dire

\i oui ni non sur ce discours,

Et commanda que tous les jours

On mit au repas près du sire

Un pâté d'anguille. Ce mets

Lui chatouilloit fort le palais.

Avec un appétit extrême

L ne et deux fois il en mangea ,

Mais, quand ce vint à la troisième,

La seule odeur le dégoûta.

Il voulut sur une autre viande

Mettre la main; on l'empêcha.

u Monsieur, dit-on, nous le commande

Tenez-vous-en à ce mets-là.

Vous l'aimez : qu'ai ez-vôus à dire'''

— M'en voilà soûl , reprit le sire.

Vh quoi! toujours pâtés au bec!

Pas une anguille de rôtie'

PÂTÉ D'ANGUILLE

Pâtés tous les jours de ma vie !

J'aimerois mieux du pain tout sec.

Laissez-moi prendre un peu du vôtre?

Pain de par Dieu ou de par l'autre * ;

Au diable ces pâtés maudits !

Us me suivront en paradis,

Et par-delà, Dieu me pardonne ! »

Le maître accourt soudain au bruit ;

Et prenant sa part du déduit 2 :

« Mon ami , dit-il, je m'étonne

Que d'un mets si plein de bonté

Vous soyez sitôt dégoûté.

Aie vous ai-je pas ouï dire

Que c'étoit votre grand ragoût?

Il faut qu'en peu de temps, beau sire,

Vous ayez bien changé de goût.

Qu' ai-je fait qui fût plus étrange?

Vous me blâmez , lorsque je change

Un mets que vous croyez friaud ,

Et vous en faites tout autant !

Mon doux ami, je vous apprends

Que ce n'est pas une sottise ,

En fait de certains appétits ,

De changer son pain blanc en bis :

Diversité, c'est ma devise. »

Quand le maître eut ainsi parlé ,

Le valet fut tout consolé.

Non que ce dernier n'eût à dire

Quelque chose encor là-dessus :

Car, après tout, doit-il suffire

D'alléguer son plaisir, sans plus?

— J'aime le change. — A la bonne heure !

1 L'autre, c'est le diable. — 2 Au propre : divertissement plaisir; ce mot est employé ici au figuré.

32«j LU RE QUATRIEME

On vous l'accorde ; mais gagnez, S'il se peut, les intéressés ;
Cette voie est bien la meilleure :

Suivez-la donc ! A dire vrai , Je crois que l'amateur du change
De ce conseil tenta l'essai.

On dit qu'il parloit comme un ange, De mots dorés usant
toujours.

Mots dorés * font tout eu amours :

C'est une maxime constante.

Chacun sait quelle est mon entente :

J'ai rebattu ccut et cent fois Ceci dans cent et cent endroits ;
Mais la chose est si nécessaire Que je ne puis jamais m'en taire,
Et redirai jusques au bout :

Mots dorés en amours font tout.

Ils persuadent la douzelle, Son petit chien, sa demoiselle, Son
époux quelquefois aussi.

C'est le seul qu'il falloit ici Persuader : il n'avoit l'âme Sourde à
cette éloquence; et, dame!

Les orateurs du temps jadis N'en ont de telle eu leurs écrits.

Notre jaloux devint commode :

Même on dit qu'il suivit la mode De son maître , et toujours
depuis Changea d'objets en ses déduits².

Il n'étoit bruit que d'aventures Du chrétien et de créatures.

Les plus nouvelles, sans manquer, Etoient pour lui les plus
gentilles :

Par où le drôle en put croquer,

1 C'est-à-dire : l'argent. — 2 Plaisirs d'amou

Il en croqua i ; femmes et filles, Nymphes , grisettes , ce qu'il put ; Toutes étoient de bonne prise ; Et, sur ce point, tant qu'il vécut, Diversité fut sa devise.

«Pavois juré de laisser là les nonnes :

Car, que toujours on voie en mes écrits

Même sujet et semblables personnes,

Cela pourroit fatiguer les esprits.

Ma muse met guimpe sur le tapis;

Et puis, quoi? guimpe, et puis guimpe sans cesse,

Bref, toujours guimpe , et guimpe sous la presse 3.

C'est un peu trop. Je veux que les nonnains

Fassent les tours en amour les plus fins;

Si ne faut-il, pour cela, qu'on épuise

Tout le sujet. Le moyen! C'est un fait

Par trop fréquent; je n'aurois jamais fait :

Il n'est greffier dont la plume y suffise.

Si j'y tâchois, on pourroit soupçonner

Que quelque cas m'y feroit retourner,

Tant sur ce point mes vers font de rechutes.

1 II en séduisit. — 2 Le commencement de ce conte est imité de Bonaventure Des Périers (Contes ou nouvelles récréations et

joyeux devis, nouv. lxiv , édition de La Monnoye) ; mais la fin est de La Fontaine. — 3 Jeu de mots. Ou mettait sous la presse le linge blanc et empesé. Celte presse se composait souvent d'un gros volume in-folio, comme le Plutarque à mettre les rabats de Ghrysale des Femmes savantes.

Toujours souvient à Robin de ses flûtes *. Or, apportons à cela quelque fin ; Je le prétends , cette tâche ici faite.

Jadis s'étoit introduit un blondin Chez des nonnains, à titre de fillette. Il n'avoit pas quinze ans , que tout ne fût ; Dont le galant passa pour sœur Colette , Auparavant que la barbe lui crût.

Cet entre-temps 2 ne fut sans fruit : le sire L'employa bien; i^guès en profita.

Las ! quel profit.' J'eusse mieux fait de dire Qu'à sœur Agnès malheur en arriva.

Il lui fallut élargir sa ceinture, Puis mettre au jour petite créature Qui ressembloit comme deux gouttes d'eau, Ce dit l'histoire, à la sœur jouvenceau. Voilà scandale et bruit dans l'abbaye : « D'où cet enfant est-il plu? Comme a-t-on, Disoient les sœurs en riant, je vous prie, Trouvé céans ce petit champignon?

Si se n'est-il, après tout , fait lui-même. » La prieure est en un courroux extrême : Avoir ainsi souillé cette maison !

Bientôt on mit l'accouchée en prison ; Puis il fallut faire enquête du pèrg.

Comment est-il entré? Comment sorti?

Les murs sont hauts, antique la tourière, Double la grille , et le tour très-petit. « Seroit-ce point quelque garçon en fille? Dit la

prieure, et, parmi nos brebis,

1 Expression proverbiale, pour dire : On revient toujours à ses premières inclinations. Voyez, pour l'origine de ce proverbe, le Livre des Proverbes français , par Le Roux de Lincy, édit. de 1842. t. II , p. 51 — 2 Intervalle de temps.

LES LUKETTES. 329

AT aurions-nous point, sous de trompeurs habits ,

Un jeune loup? Sus , qu'on se déshabille !

Je veux savoir la vérité du cas. »

Qui fut bien pris? Ce fut la feinte ouaille i :

Plus son esprit à songer se travaille ,

Moins il espère échapper d'un tel pas.

Nécessité, mère de stratagème,

Lui fit... — Eh bien? — Lui fit en ce moment

Lier... — Eh quoi? — Foin! je suis court moi-même.

Où prendre un mot qui dise honnêtement

Ce que lia le père de l'enfant?

Comment trouver un détour suffisant

Pour cet endroit? Vous avez ouï dire

Qu'au temps jadis le genre humain avoit

Fenêtre au corps , de sorte qu'on pouvoit

Dans le dedans tout à son aise lire :
Chose commode aux médecins d'alors.
Mais si d'avoir une fenêtre au corps
Etoit utile, une au cœur, au contraire,
Ne l'étoit pas, dans les femmes surtout;
Car le moyen qu'on pût venir à bout
De rien cacher? Notre commune mère,
Dame Nature, y pourvut sagement
Par deux lacets de pareille mesure.
L'homme et la femme eurent également
De quoi fermer une telle ouverture.
La femme fut lacée un peu trop dru :
Ce fut sa faute ; elle-même en fut cause ,
N'étant jamais à son gré trop bien close.
L'homme au rebours; et le bout du tissu
Rendit en lui la nature perplexe.
Bref, le lacet à l'un et l'autre sexe
Ne put cadrer, et se trouva, dit-on ,
Aux femmes court, aux hommes un peu Io^j^j.

1 La fausse nonne

Il est facile à présent qu'on devine
Ce que lia notre jeune imprudent :
C'est ce surplus , ce reste de machine ,
Bout de lacet aux hommes excédant.
D'un brin de fil il l'attacha, de sorte
Que tout sembloit aussi plat qu'aux nonnains ;
Mais , fil ou soie , il n'est bride assez forte
Pour contenir ce que bientôt je crains
Qui ne s'échappe. Amenez-moi des saints;
Amenez-moi, si vous voulez, des anges;
Je les tiendrai créatures étranges ,
Si vingt nonnains, telles qu'on les vit lors,
Ne font trouver à leur esprit un corps :
J'entends nonnains ayant tous les trésors
De ces trois sœurs dont la fille de l'onde *
Se fait servir ; chiches 2 et fiers appas
Que le soleil ne voit qu'au Nouveau-Monde 3;
Car celui-ci ne les lui montre pas.
La prieure a sur son nez des lunettes,
Pour ne juger du cas légèrement.

Tout à l'entour sont debout vingt nonnettes,

En un habit que vraisemblément

N'avoient pas fait les tailleurs du couvent.

Figurez-vous la question qu'au sire

On donna lors : besoin n'est de le dire.

Touffes de lis, proportion du corps,

Secrets appas, embonpoint, et peau fine,

Fermes tétons , et semblables ressorts,

Eurent bientôt fait jouer la machine :

Elle échappa, rompit le fil d'un coup,

Comme un coursier qui romproit son licou,

1 Vénus, née de l'écume des mers, avait pour compagne les trois Grâces , qu'on représente toujours nues. — 2 C'est-à-dire • qui se cachent comme un trésor. — 3 Chez les sauvages de l'Amérique.

Et sauta droit au nez de la prieure r Faisant voler lunettes tout à l'heure Jusqu'au plancher. Il s'en fallut bien peu Que l'on ne vit tomber la lunetière i. Elle ne prit cet accident en jeu.

L'on tint chapitre, et, sur cette matière, Fut raisonné long-temps dans le logis.

Le jeune loup fut aux vieilles brebis Livré d'abord. Elles vous l'empoignèrent , A certain arbre en leur cour l'attachèrent , Ayant le nez devers l'arbre tourné, Le dos à l'air avec toute la suite.

Et, cependant que la troupe maudite Songe comment il sera
guerdonné 2, Que l'une va prendre dans les cuisines Tous les ba-
lais, et que l'autre s'en court A l'arsenal où sont les disciplines;
Qu'une troisième enferme à double tour Les sœurs qui sont
jeunes et pitoyables3; Bref, que le sort, ami du marjolet4, Ecarte
ainsi toutes les détestables :

Vient un meunier monté sur son mulet, Garçon carré , garçon
couru des filles , Bon compagnon, et beau joueur de quilles5. «
Oh! oh! dit-il, qu'est-ce là que je voi? Le plaisant saint! Jeune
homme, je te prie, Qui t'a mis là? Sont-ce ces sœurs? Dis-moi :
Avec quelqu'une as-tu fait la folie?

Te plaisoit-elle? Etoit-elle jolie? Car, à te voir, tu me portes,
ma foi, (Plus je regarde et mire ta personne)

1 La porteuse de lunettes. — 2 Récompensé. — 3 Enclines à la
pitié. — 4 Muguet, galant. — 5 Ces deux vers sont empruntés
presque textuellement à Clément Marot , dans son Epître au roi
pour avoir été dérobé.

Tout le minois d'un vrai croqueur de nonnes. » L'autre répond
: « Hélas! c'est le rebours; Ces nonnes m'ont en vain prié
d'amours : Voilà mon mal. Dieu me doint * patience ! Car de
commettre une si grande offense , J'en fais scrupule, et fut-ce
pour le roi, Me donnât-on aussi gros d'or que moi. » Le meunier
rit : et, sans autre mystère, Vous le délie, et lui dit : « Idiot, Scru-
pule! toi qui n'es qu'un pauvre hère! C'est bien à nous qu'il ap-
partient d'en faire ! \otre curé ne seroit pas si sot.

Vite, fuis-t'en, m' ayant mis en ta place; Car, aussi bien, tu n'es
pas, comme moi, Franc du collier, et bon pour cet emploi : Je n'y
veux point de quartier ni de grâce. Viennent ces sœurs ! Toutes ,

je te répond , Verront beau jeu, si la corde ne rompt². » L'autre deux fois ne se le fait redire; Il vous l'attache , et puis lui dit adieu. Large d'épaule, on auroit vu le sire Attendre nu les non-nains en ce lieu.

L'escadron vient, porte en guise de cierges Gaules et fouets, procession de verges, Qui fit la ronde à l'entour du meunier, Sans lui donner le temps de se montrer, Sans l'avertir, a Tout beau, dit-il, mesdames[^] , Vous vous trompez ; considérez-moi bien : Je ne suis pas cet ennemi des femmes, Ce scrupuleux qui ne vaut rien à rien. Employez-moi; vous verrez des merveilles : Si je dis faux, coupez-moi les oreilles.

1 Me donne. — 2 Expression proverbiale , par allusion aux danseurs de corde qui promettent des tours de force extraordinaires, à moins que la corde ne rompe.

D'un certain jeu je viendrai bien à bout :

Mais quant au fouet , je n'y vaux rien du tout.

— Qu'entend ce rustre, et que nous veut-il dire?

S'écria lors une de nos sans-dents :

Quoi! tu n'es pas notre faiseur d'enfant?

Tant pis pour toi! Tu paieras pour le sire :

Nous n'avons pas telles armes en main,

Pour demeurer en un si beau chemin.

Tiens, tiens, voilà l'ébat que l'on désire! »

A ce discours, fouets de rentrer en jeu ,

Verges d'aller, et non pas pour un peu ;
Meunier de dire en langue intelligible ,
Crainte de n'être assez bien entendu :
a Mesdames, je... ferai tout mon possible,
Pour m' acquitter de ce qui vous est dû. »
Plus il leur tient des discours de la sorte ,
Plus la fureur de l'antique cohorte
Se fait sentir. Longtemps il s'en souvint.
Pendant qu'on donne au maître l'anguilladc ',
Le mulet fait sur i'herbette gambade.
Ce qu'à la fin l'un et l'autre devint,
Je ne le sais, ni ne m'en mets en peine :
Suffit d'avoir sauvé le jouvenceau.
Pendant un temps, les lecteurs, pour douzaine
De ces nonnains au corps gent et si beau ,
N'auroient voulu, je gage, être en sa peau.
1 Le fouet donné avec des lanières de peau d'anguille.

XIV. LE CUVIER

Soyez amant , vous serez inventif;

Tour ni détour, ruse ni stratagème

Ne vous faudront² : le plus jeune apprentif

Est vieux routier, dès le moment qu'il aime :

On ne vit onc que cette passion

Demeurât court, faute d'invention;

Amour fait tant, qu'enfin il a son compte.

Certain cuvier, dont on fait certain conte ,

En fera foi. Voici ce que j'en sais,

Et qu'un quidam me dit ces jours passés.

Dedans un bourg ou ville de province (N'importe pas du titre ni du nom), Un tonnelier et sa femme Nanon Entretenoient un ménage assez mince.

De l'aller voir Amour n'eut à mépris, Y conduisant un de ses bons amis :

C'est Cocuage; il fut de la partie :

Dieux familiers et sans cérémonie , Se trouvant bien dans toute hôtellerie : Tout est pour eux bon gîte et bon logis, Sans regarder si c'est louvre ou cabane. Un drôle donc caressoit madame Anne; Ils en étoient sur un point, sur un point., C'est dire assez,

de ne le dire point; Lorsque l'époux revient, tout hors d'haleine,
Du cabaret, justement, justement...

1 Ce conte d'Apulée, *Metamorphoseon* , lib. IX, a été refait par Boccace dans son *Decamerone*, giornala vu , novella 2. II se retrouve aussi dans un de nos anciens fabliaux, avec le même titre.
— 2 Ne vous manqueront pas.

LE CUVIER

C'est dire encor ceci bien clairement.

On le maudit; nos gens sont fort en peine.

Tout ce qu'on put fut de cacher l'amant :

On vous le serre en hâte et promptement

Sous un cuvier, dans une cour prochaine.

Tout en entrant, l'époux dit : «. J'ai vendu

Notre cuvier. — Combien? dit madame Anne.

— Quinze beaux francs. — Va, tu n'es qu'un gros âne,

Repartit-elle; et je t'ai d'un écu

Fait aujourd'hui profit par mon adresse ,

L'ayant vendu six écus avant toi.

Le marchand voit s'il est de bon aloi ,

Et par-dedans le tête pièce à pièce ,

Examinant si tout est comme il faut ,
Si quelque endroit n'a point quelque défaut.
Que ferois-tu, malheureux, sans ta femme?
Monsieur s'en va chopiner, ce pendant
Qu'on se tourmente ici le corps et l'âme :
Il faut agir sans cesse, en l'attendant!
Je n'ai goûté jusqu'ici nulle joie :
J'en goûterai désormais, attends-t'y!
Voyez un peu : le galant a bon foie ¹ ;
Je suis d'avis qu'on laisse à tel mari
Telle moitié! — Doucement, notre épouse,
Dit le bonhomme. Or sus, monsieur, sortez;
Çà, que je racle un peu, de tous côtés,
Votre cuvier, et puis que je l'arrouse ²;
Par ce moyen , vous verrez s'il tient eau :
Je vous répons qu'il n'est moins bon que beau. »
Le galant sort; l'époux entre en sa place,
Racle partout, la chandelle à la main,

¹ G'cst-à-dire : est tranquille et trop eonGant. Equivoque sur les mois foi et foie. On disait proverbialement : « Vous avez bon

foie, Dieu vous sauve la raie! » — - Pour arroser, eu patois bourguignon.

De çà, de là, sans qu'il se doute brin
De ce qu'Amour en dehors vous lui brasse .
Rien n'en put voir; et pendant qu'il repasse
Sur chaque endroit, affublé du cuveau,
Les diaux susdits¹ lui viennent de nouveau
Rendre visite , imposant un ouvrage
A nos amants , bien différent du sien.
Il regratta , gratta , frotta si bien ,
Que notre couple, ayant repris courage,
Reprit aussi le fil de l'entretien
Qu'avait troublé le galant personnage.
Dire comment le tout se put passer,
Ami lecteur, tu dois m'en dispenser :
Suffit que j'ai très-bien prouvé ma thèse.
Ce tour fripon, du couple, augmentoit l'aise ;
Nul d'eux n'étoit à tels jeux apprentif.
Soyez amant, vous serez inventif.

XV. LA CHOSE IMPOSSIBLE

Un démon, plus noir que malin,

Fit un charme si souverain

Pour l'amant de certaine belle, Qu'à la fin celui-ci posséda sa
cruelle. Le pact 2 de notre amant et de l'esprit follet , Ce fut que
Je premier jouiroit à souhait

De sa charmante inexorable.

a Je te la rends dans peu, dit Satan, favorable : Mais par tel
si3, qu'au lieu qu'on obéit au diable

' Amour et Cocuage. — 2 Au lieu de pacte , par licence poé
tique. — 3 C'est-à-dire : par telle manière.

LA CHOSE IMPOSSIBLE

Quand il a fait ce plaisir-là , A tes commandements le diable
obéira

Sur l'heure même ; et puis , sur la même heure , Ton serviteur
lutin, sans plus longue demeure, Ira te demander autre
commandement

Que tu lui feras promptement , Toujours ainsi, sans nul
retardement,

Sinon, ni ton corps ni ton âme

N'appartiendront plus à ta dame; Ils seront à Satan , et Satan en fera

Tout ce que bon lui semblera. »

Le galant s'accorde à cela.

Commander, étoit-ce un mystère?

Obéir est bien autre affaire.

Sur ce penser-là, notre amant S'en va trouver sa belle, en a contentement , Goûte des voluptés qui n'ont point de pareilles, Se trouve très-heureux, hormis qu'incessamment

Le diable étoit à ses oreilles.

Alors l'amant lui commandoit

Tout ce qui lui venoit en tête; De bâtir des palais, d'exciter la tempête : En moins d'un tour de main, cela s'accomplissoit.

Mainte pistole se glissoit

Dans l'escarcelle de notre homme.

Il envoyoit le diable à Rome :

Le diable revenoit tout chargé de pardons.

Aucuns voyages n'étoient longs,

Aucune chose malaisée.

L'amant, à force de rêver Sur les ordres nouveaux qu'il lui falloit trouver,

Vit bientôt sa cervelle usée.

Il s'en plaignit à sa divinité, Lui dit de bout en bout toute la vérité. « Quoi! ce n'est que cela? lui repartit la dame :

Je vous aurai bientôt tiré

Une telle épine de l'âme.

Quand le diable viendra , vous lui présenterez

Ce que je tiens, et lui direz :

Défrise-moi ceci ; fais tant , par tes journées , Qu'il devienne tout plat. » Lors, elle lui donna

Je ne sais quoi, qu'elle tira Du verger de Cypris , labyrinthe des fées , Ce qu'un duc autrefois jugea si précieux, Qu'il voulut l'honorer d'une chevalerie i ;

Illustre et noble confrérie ,

Moins pleine d'hommes que de dieux². L'amant dit au démon : « C'est ligne circulaire Et courbe, que ceci; je t'ordonne d'en faire

Ligne droite et sans nuls retours.

Va-t'en y travailler, et cours ! »

L'Esprit s'en va, n'a point de cesse

Qu'il n'ait mis le fil sous la presse; Tâche de l'aplatir à grands coups de marteau ;

Fait séjourner au fond de l'eau, Sans que la ligne fut d'un seul point étendue ;

De quelque tour qu'il se servit,

1 L'ordre de la Toison d'or, institué en 1430 par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, en l'honneur d'une dame de Bruges, qui, étant plus que Monde, avait fourni un texte aux plaisanteries graveleuses des courtisans. « Ledit duc Philippes, gouvernant avec beaucoup de privauté une dame de Bruges , douée d'une exquise beauté , et , entrant un matin en sa chambre , trouva sur sa toilette de la toison de son pays d'embas : dont ceste dame mal soigneuse donna sujet de rire aux gentilshommes suivants dudit duc, qui, pour couvrir ce mystère, fit serment que tel s'estoit mocqué de telle toison, qui n'auroit pas lhonneur de porter un collier d'un ordre de la Toison qu'il désignoit d'établir pour l'amour de sa dame. » (A. Favyn , Théâtre d'honneur et de chevalerie. Paris, R. Fouet, 1620. 2 vol. in-4°.)

2 II fallait faire preuve d'une très-ancienne et très-glorieuse noblesse pour être admis au nombre des trente et un membres de l'ordre de la Toison d'or.

LA CHOSE IMPOSSIBLE

Quelque secret qu'il eût, quelque charme qu'il fît,

C'étoit temps et peine perdue :

Il ne put mettre à la raison La toison.

Elle se révoltoit contre le vent , la pluie , La neige, le brouillard
: plus Satan y touchoit,

Moins l'annelure 1 se lâchoit.

« Qu'est ceci? disoit-il; je ne vis, de ma vie, Chose de telle étoffe . il n'est point de lutin

Qui n'y perdît tout son latin. »

Messire diable , un beau matin , S'en va trouver son homme, et lui dit : et Je te laisse. Apprends-moi seulement ce que c'est que cela :

Je te le rends ; tiens , le voilà !

Je suis victus ², je le confesse.

— Notre ami monsieur le luiton³, Dit l'homme, vous perdez un peu trop tôt courage; Celui-ci n'est pas seul, et plus d'un compagnon

Vous auroit taillé de l'ouvrage. »

Un peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,

Et plus encor de libéralité,

C'est en amour une triple machine ,

Par qui maint fort est bientôt emporté ,

Rocher fût-il : rochers aussi se prennent.

Qu'on soit bien fait, qu'on ait quelque talent,

¹ Frisure en anneau. — a Mot latin : vaincu. — ³ Lutin démon. On écrivait, dans la vieille langue, luite pour lutte, luitier pour lutter; d'où luiton. — â Ce conte est tiré de Borcace, Decamcrone , giornata ni, novella 5.

Que les cordons de la bourse ne tiennent, Je vous le dis, la place est au galant. On la prend bien quelquefois sans ces choses. Bon fait avoir néanmoins quelques doses D'entendement, et n'être pas un sot.

Quant à l'avare, on le hait; le magot A grand besoin de bonne rhétorique :

La meilleure est celle du libéral.

Un Florentin , nommé le Magnifique ,

La possédoit en propre original.

Le Magnifique étoit un nom de guerre

Qu'on lui donna; bien l'avoit mérité :

Son train de vivre, et son honnêteté ',

Ses dons surtout, l'avoient, par toute terre,

Déclaré tel; propre, bien fait, bien mis,

L'esprit galant, et l'air des plus polis.

Il se piqua pour certaine femelle

De haut état. La conquête étoit belle :

Elle excitoit doublement le désir;

Rien n'y manquoit, la gloire et le plaisir.

Aldobrandin étoit de cette dame

Bail et mari.... — Pourquoi bail? Ce mot-là

Ne me plaît point; c'est mal dit que cela;

Car un mari ne baille point sa femme.

Aldobrandin la sienne ne bailloit²:

Trop bien cet homme à la garder veilloit ³

De tous ses yeux ; s'il en eut eu dix mille ,

1 Savoir-vivre , civilité , politesse. — 2 La Fontaine jouait sur le vieux mot bail ou baille, qui signifie à la fois gardien et donne. 3 Depuis l'édition de 1685, les vers précédents ont été remplacés par ceux-ci :

Aldobrandin étoit de cette dame Mari jaloux, non comme d'une femme, Mais comme qui depuis peu jouiroit D'une Philis. Cet homme la veilloit...

Il les eût tous à ce soin occupés ;

Amour le rend , quand il veut , inutile ;

Ces argus-là sont fort souvent trompés.

Aldobrandin ne croyoit pas possible

Qu'il le fût onc : il défioit les gens.

Au demeurant , il étoit fort sensible

A l'intérêt, aimoit fort les présents.

Son concurrent n'avoit encor su dire

Le moindre mot à l'objet de ses vœux :

On ignoroit, ce lui sembloit, ses feux,

Et le surplus de l'amoureux martyr
(Car c'est toujours une même chanson).
Si l'on l'eût su, qu'eût-on fait? Que fait-on?
Jà n'est besoin qu'au lecteur je le die.
Pour revenir à notre pauvre amant,
Il n'avoit su dire un mot seulement
Au médecin, touchant sa maladie.
Or le voilà qui tourmente sa vie,
Qui va, qui vient , qui court, qui perd ses pas :
Point de fenêtre et point de jalousie
Ne lui permet d'entrevoir les appas ,
Ni d'entr'ouïr la voix de sa maîtresse.
Il ne fut onc semblable forteresse.
Si i faudra-t-il qu'elle y vienne 2 pourtant.
Voici comment s'y prit notre assiégeant.
Je pense avoir déjà dit, ce me semble,
Qu' Aldobrandin homme à présents étoit;
Non qu'il en fît, mais il en recevoit.
Le Magnifique avoit un cheval d'amble,
Beau , bien taillé , dont il faisoit grand cas :

Il l'appeloit, à cause de son pas,

La haquenée. Aldobrandin le loue :

Ce fut assez ; notre amant proposa

1 Néanmoins. — 2 C'est-à-dire : qu'elle vienne à composition.

De le troquer. L'époux s'en excusa :

« Non pas , dit-il, que je ne vous avoue Qu'il me plaît fort ;
mais , à de tels marchés , Je perds toujours, j Alors le Magnifique
, Qui voit le but de cette politique, Reprit : a Eh bien, faisons
mieux ; ne troquez; Mais, pour le prix du cheval, permettez Que,
vous présent, j'entretienne Madame : C'est un désir curieux -qui
m'a pris.

Encor faut-il que vos meilleurs amis Sachent un peu ce qu'elle
a dedans l'âme. Je vous demande un quart d'heure sans plus. »
Aldobrandin, l'arrêtant là-dessus :

« J'en suis d'avis! Je livrerois ma femme! Ma foi, mon cher,
gardez votre cheval... — Quoi! vous présent?.. — Moi présent?.. —
Et quelmal, Encore un coup, peut-il, en la présence D'un mari fin
comme vous, arriver? »

Aldobrandin commence d'y rêver; Et raisonnant en soi : «
Quelle apparence Qu'il en mévienn¹, en effet, moi présent? C'est
marché sûr; il est fol , à son dam - ! Que prétend-il? Pour plus
grande assurance, Sans qu'il le sache , il faut faire défense A ma
moitié de répondre au galant...

Sus, dit l'époux, j'y consens! — La distance, De vous à nous,
poursuivit notre amant, Sera réglée, afin qu'aucunement Vous
n'entendiez. » Il y consent encore; Puis , va quérir sa femme en

ce moment. Quand l'autre voit celle-là qu'il adore, Il se croit être en un enchantement.

Les saluts faits , en un coin de la salle ,

1 On dirait aujourd'hui mésadvienne. — - A son préjudice détriment ; du latin *damnum*.

Us se vont seoir. Notre galant n'étales Un long narré , mais vient d'abord au fait. « Je n'ai le lieu ni le temps à souhait, Commença-t-il ; puis, je tiens inutile De tant tourner; il n'est que d'aller drait¹. Partant , madame , en un mot comme en mille , Votre beauté jusqu'au vif m'a touché.

Penseriez-vous que ce fût un péché , Que d'y répondre ? Ah ! Je vous crois , madame , De trop bon sens. Si j'avois le loisir, Je ferois voir par les formes ma flamme, Et vous dirois , de cet ardent désir, Tout le menu², mais que je brûle, meure, Et m'en tourmente, et me dise aux abois, Tout ce chemin que l'on fait en six mois, Il me convient le faire en un quart d'heure. Et plus encor; car ce n'est pas là tout : Froid est l'amant qui ne va jusqu'au bout, Et par sottise en si beau train demeure. Vous vous taisez ! Pas un mot ! Qu'est-ce là? Renvoieriez-vous de la sorte un pauvre homme? Le ciel vous fit , il est vrai , ce qu'on nomme Divinité ; mais faut-il , pour cela , Ne point répondre, alors que l'on vous prie? Je vois, je vois; c'est une tricherie De votre époux : il m'a joué ce trait, Et ne prétend qu'aucune repartie Soit du marché ; mais j'y sais un secret; Rien n'y fera, pour le sûr, sa défense. Je saurai bien me répondre pour vous; Puis, ce coin d'œil, par son langage doux, Rompt, à mon sens, quelque peu le silence ? •J'y lis ceci : « Ne croyez pas, monsieur, » Que la Nature ait composé mon cœur

1 Pour droit. On écrivait autrefois dret. — 2 Détail.

i De marbre dur. Vos fréquentes passades 1, i Joutes, tournois, devises, sérénades, i M'ont, avant vous, déclaré votre amour. » Bien loin qu'il m'ait en nul point offensée , i Je vous dirai que dès le premier jour » J'y répondis, et me sentis blessée - Du même trait. Mais que nous sert ceci?... ■ Ce qu'il nous sert? Je m'en vais vous le dire : Etant d'accord, il faut, cette nuit-ci, Goûter le fruit de ce commun martyre, De votre époux nous venger et nous rire; Bref, le payer du soin qu'il prend ici : De ces fruits-là le dernier n'est le pire. Votre jardin viendra comme de cire - : Descendez-y; ne doutez du succès.

Votre mari ne se tiendra jamais, Qu'à sa maison des champs, je vous l'assure , Tantôt il n'aille éprouver sa monture.

Vos douagnas³ en leur premier sommeil, Vous descendrez, sans nul autre appareil Que de jeter une robe fourrée Sur votre dos, et viendrez au jardin.

De mon côté, l'échelle est préparée; Je monterai par la cour du voisin :

Je l'ai gagné; la rue est trop publique. Ne craignez rien... i Ah! mon cher Magnifique, ■ Que je vous aime, et que je vous sais gré i De ce dessein! Venez; je descendrai... » C'est vous qui parlez⁴. Eh! plutôt au ciel, madame, Qu'on vous osât embrasser les genoux!... t Mon Magnifique , à tantôt; votre flamme

1 Allées et venues. Ce mot se prenait aussi dans le sens de libéralités. — 2 Fort à propos. — 3 Duègnes. La Fontaine écorche le mot espagnol duena. — 4 Incorrection très-usitée dans le langage familier; au lieu de : c'est vous qui parlez.

» Ne craindra point les regards d'un jaloux. »

L'amant la quitte, et feint d'être en courroux;

Puis , tout grondant : « Vous me la donnez bonne ,

Aldobrandin! Je n'entendois cela.

Autant vaudroit n'être avecque personne,

Que d'être avec madame que voilà.

Si vous trouvez chevaux à ce prix-là ,

Vous les devez prendre, sur ma parole.

Le mien hennit du moins ; mais cette idole

Est proprement un fort joli poisson.

Or, sus, j'en tiens; ce m'est une leçon.

Quiconque veut le reste du quart d'heure ,

N'a qu'à parler; j'en ferai juste prix. »

Aldobrandin rit si fort, qu'il en pleure.

« Ces jeunes gens, dit-il, en leurs esprits,

Mettent toujours quelque haute entreprise.

Notre féal, vous lâchez trop tôt prise;

Avec le temps, on en viendrait à bout.

J'y tiendrai l'œil; car ce n'est pas là toul ;

Nous y savons encor quelque rubrique :

Et cependant, monsieur le Magnifique,

La haquenée est nettement à nous :

Plus ne fera de dépense chez vous.

Dès aujourd'hui , qu'il ne vous en déplaise ,

Vous me verrez dessus, fort à mon aise,

Dans le chemin de ma maison des champs. »

Il n'y manqua , sur le soir ; et nos gens Au rendez-vous tout aussi peu manquèrent. Dire comment les choses s'y passèrent, C'est un détail trop long; lecteur prudent, Je m'en remets à ton bon jugement :

La dame étoit jeune, fringante, et belle, L'amant bien fait, et tous deux fort épris. Trois rendez-vous coup sur coup furent pris : Moins n'eu valoit si gentille femelle.

Aucun péril , nul mauvais accident , Bons dormitifs en or comme en argent Aux douagnas, et bonne sentinelle.

Un pavillon vers le bout du jardin Vint à propos : messire Al-dobrandin Ne l'avoit fait bâtir pour cet usage.

Conclusiou , qu'il prit en cocuage Tous ses degrés : un seul ne lui manqua, Tant sut jouer son jeu la haquenée!

Content ne fut d'une seule journée Pour l'éprouver; aux champs il demeura Trois jours entiers, sans doute ni scrupule. J'en connois bien qui ne sont si chanceux ; Car ils ont femme, et n'ont cheval ni mule, Sachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.

On m'engage à conter d'une manière honnête

Le sujet d'un de ces tableaux

Sur lequel on met des rideaux²;

Il me faut tirer de ma tête Nombre de traits nouveaux , pi-
quants et délicats ,

Qui disent et ne disent pas,

Et qui soient entendus, sans notes,

Des Agnès même les plus sottes.

Ce n'est pas coucher gros ³ ; ces extrêmes i\gnès

¹ Imité des Raggionamenti , giornata i, de Pietro Aretino.

² A cette époque, en France comme en Italie, on mettait des

rideaux, qui se tiraient à volonté, devant les peintures repré-
sentant des nudités. — ³ Expression proverbiale, par allusion à
l'enjeu qu'on couche sur le tapis du jeu : ce n'est pas risquer
beaucoup.

LE TABLEAU. Ml

Sont oiseaux qu'on ne vit jamais.

Toute matrone sage , à ce que dit Catulle , Regarde volontiers
le gigantesque don Fait au fruit de Vénus par la main de Junon ¹
: A ce plaisant objet, si quelqu'une recule,

Cette quelqu'une dissimule.

Ce principe posé , pourquoi plus de scrupule , Pourquoi moins
de silence aux oreilles qu'aux yeux? Puisqu'on le veut ainsi, je fe-

rai de mon mieux : Nuls traits à découvert n'auront ici de place ;
Tout y sera voilé , mais de gaze , et si bien

Que je crois qu'on n'en perdra rien.

Qui pense finement et s'exprime avec grâce,

Fait tout passer ; car tout passe ;

Je l'ai cent fois éprouvé :

Quand le mot est bien trouvé, Le sexe, en sa faveur, à la chose
pardonne; Ce n'est plus elle alors, c'est elle encor pourtant;

Vous ne faites rougir personne ,

Et tout le monde vous entend.

J'ai besoin aujourd'hui de cet art important. Pourquoi? me
dira-t-on, puisque sur ces merveilles Le sexe porte l'œil sans
toutes ces façons? Je réponds à cela ; Chastes sont ses oreilles ,

Encor que les yeux soient fripons..

Je veux, quoi qu'il en soit, expliquer à des belles Cette chaise
rompue, et ce rustre tombé. Muscs, venez m'aider : mais vous
êtes pucelles, Au joli jeu d'amour ne sachant A ni B, Muses, ne
bougez donc; seulement, par bonté, Dites au dieu des vers , que
dans mon entreprise

1 Allusion à ces deux: vers d'une épigramme latine qui n'est
pas de Catulle, mais d'un anonyme [Priapeia , vin) : Nîmirum sa-
piunt videntque magnam Matronæ quoque menlulam libenter.

Il est bon qu'il me favorise,

Et de mes mots fasse le choix,

Ou je dirai quelque sottise Qui me fera donner du busqué 1 sur les doigts. C'est assez raisonner ; venons à la peinture :

Elle contient une aventure

Arrivée aux pays d'Amours.

Jadis la ville de Cytkère

Avoit en l'un de ses faubourgs Un monastère;

Vénus en fit un séminaire :

Il étoit de nonnains , et je puis dire ainsi

Qu'il étoit de galants aussi.

En ce lieu hantoient d'ordinaire Gens de cour, gens de ville , et sacrificateurs 2,

Et docteurs , ♦

Et bacheliers 3 surtout. Un de ce dernier ordre Passoit dans la maison pour être des amis. Propre, toujours rasé, bien disant, et beau fils, Sur son chapeau luisant, sur son rabat bien mis,

La médisance n'eût su mordre.

Ce qu'il avoit de plus charmant, C'est que deux des nonnains alternativement

En tiroient maint et maint service.

L'une n'avoit quitté les atours de novice, Que depuis quelques mois; l'autre encor les portoit.

La moins jeune à peine comptoit

Un an entier par-dessus seize :

Age propre à soutenir thèse,

Thèse d'amour : le bachelier

1 On écrit aujourd'hui buse. — - Prêtres. 3 La Fontaine explique lui-même, dans son conte la Cluchelle, la signification qu'on donnait alors à ce mot : Ores ce sont suppôts de sainte Eglise.

Leur avoit rendu familier

Chaque point de cette science ,

Et le tout par expérience.

Une assignation¹, pleine d'impatience, Fut, un jour, par les sœurs, donnée à cet amant; Et, pour rendre complet le divertissement, Bacchus avec Cérès, de qui la compagnie

Met Vénus en train bien souvent ², Dévoient être, ce coup³, de la cérémonie. Propreté toucha seule aux apprêts du régal; Elle sut s'en tirer avec beaucoup de grâce : Tout passa par ses mains , et le vin , et la glace ,

Et les carafes de cristal :

On s'y seroit miré. Flore à l'haleine d'ambre

Sema de fleurs toute la chambre :

Elle en fit un jardin. Sur le linge, ces fleurs Formoient des lacs d'amour, et le chiffre des sœurs.

Leurs cloitrières Excellences

Aimoient fort ces magnificences :

C'est un plaisir de nonne. Au reste, leur beauté Aiguisoit l'appétit aussi de son côté.

Mille secrètes circonstances

De leurs corps polis et charmants

Augmentoient l'ardeur des amants :

Leur taille étoit presque semblable ; Blancheur, délicatesse , embonpoint raisonnable , Fermeté ; tout charmoit , tout étoit fait au tour ;

En mille endroits nichoit l'Amour, Sous une guimpe , un voile , et sous un scapulaire , Sous ceci, sous cela, que voit peu l'œil du jour, Si celui du galant ne l'appelle au mystère 4. A ces sœurs, l'enfant de Cythère Mille fois le jour s'en venoit,

1 Rendez-vous — 2 C'est le proverbe latin : Sine Baecho et Cere friget Anton — 3 Cette fois. — 4 C'est le mystère amoureux.

Les bras ouverts, et Jcs prenoit L'une après l'autre pour sa mère 4.

Tel ce couple attendoit le bachelier trop lent ;

Et de lui, tout en l'attendant, Elles disoient du mal, puis du bien; puis, les belles

Imputoient son retardement

A quelques amitiés nouvelles.

« Qui peut le retenir? disoit l'une. Est-ce amour?

Est-ce affaire? Est-ce maladie?

— Qu'il y revienne de sa vie!

Disoit l'autre ; il aura son tour. ■ Tandis qu'elles cherchoient là-dessous du mystère, Passe un Mazet 2 portant à la dépositaire
3

Certain fardeau peu nécessaire :

Ce n'étoit qu'un prétexte; et, selon qu'on m'a dit, Cette dépositaire, ayant grand appétit, Faisoit sa portion des talents de ce rustre, Tenu, dans tels repas, pour uu traiteur illustre. Le coquin, lourd d'ailleurs, et de très-court esprit,

A la cellule se méprit :

Il alla, chez les attendantes,

Frapper avec ses mains pesantes.

On ouvre; on est surpris. On le maudit d'abord,

Puis, on voit que c'est un trésor.

Les nonnains s'éclatent de rire.

Toutes deux commencent à dire,

1 La Fontaine se sourient de la célèbre épigramme de Clément Marot, de Cupido et de sa Dame, qui commence ainsi : Amour trouva celle qui m'est amère , Et j'y estois , j'en sçay bien mieux le compte :

u Bonjour, dit-il, bonjour, Vénus ma mère »

- La Fontaine fait un substantif du nom de Mazet de Lamporecchw qu'il avait pris pour héros d'un conte imité de Boccace ; Mazet devient donc synonyme de serviteur de nonnes. 3 Trésorière du couvent.

Comme si toutes deux s'étoient donné le mot :

a Servons-nous de ce maître sot;

Il vaut bien l'autre ; que t'en semble? » La professe i ajouta : « C'est très-bien avisé. Qu' attendions-nous ici? Qu'il nous fût débité De beaux discours ? JVon , non , ni rien qui leur ressemble. Ce pitaud2 doit valoir, pour le point souhaité,

Bachelier et docteur ensemble. »

Elle en jugeoit très-bien : la taille du garçon,

Sa simplicité , sa façon , Et le peu d'intérêt qu'en tout il sembloit prendre,

Faisoient de lui beaucoup attendre.

C'étoit l'homme d'Esope; il ne songeoit à rien;

Mais il buvoit et mangeoit bien ;

Et, si Xanthus l'eût laissé faire,

Il auroit poussé loin l'affaire 3.

Ainsi , bientôt apprivoisé ,

Il se trouva tout disposé

Pour exécuter sans remise Les ordres des nonnains , les servant à leur guise

Dans son office de Mazet, Dont il lui fut donné par les sœurs
un brevet.

Ici la peinture commence,

Nous voilà parvenus au point.

Dieu des vers , ne me quitte point ,

J'ai recours à ton assistance !

Dis-moi pourquoi ce rustre assis, Sans peine de sa part, et
très-fort à son aise, Laisse le soin de tout aux amoureux soucis

De sœur Claude et de sœur Thérèse.

N'auroit-il pas mieux fait de leur donner la chaise?

1 Celle qui avait prononcé des vœux, fait profession.

2 Rustre, lourdaud.

Xanthus ou Jadmon était le maître d'Esope. Voyez la lie
d'Esope, par La Fontaine , on tèle de ses Fables.

Il me semble déjà que je vois Apollon

Qui me dit : à Tout beau! ces matières

» A fond ne s'examinent guères. »

J'entends ; et l'Amour est un étrange garçon ;

J'ai tort d'ériger un fripon

En maître de cérémonies.

Dès qu'il entre en une maison,

Règles et lois en sont bannies :

Sa fantaisie est sa raison.

Le voilà qui rompt tout; c'est assez sa coutume : Ses jeux sont violents. A terre, on vit bientôt Le galant cathédral ¹ . Ou soit , par le défaut De la chaise un peu foible, ou soit que du pitaud

Le corps ne fût pas fait de plume , Ou soit que sœur Thérèse eût chargé d'action Son discours véhément et plein d'émotion, On entendit craquer l'amoureuse tribune : Le rustre tombe à .terre en cette occasion.

Ce premier point eut , par fortune ,

Malheureuse conclusion.

Censeurs, n'approchez point d'ici votre œil profane. Vous , gens de bien , voyez comme sœur Claude mit

Un tel incident à profit? Thérèse, en ce malheur, perdit la tramontane ² : Claude la débusqua, s' emparant du timon.

Thérèse, pire qu'un démon, Tâche à la retirer, et se remettre au trône ;

Mais celle-ci n'est pas personne

A céder un poste si doux.

Sœur Claude, prenez garde à vous!

Thérèse en veut venir aux coups; Elle a le poing levé. Qu'elle ait! C'est bien répondre :

¹ C'est-à-dire : qu'on avait fait asseoir sur la chaise ; du latin cathedra.

2 C'est-à-dire : perdit sa présence d'esprit. La boussole s'appelait Iramontaine au seizième siècle.

Quiconque est occupé comme vous, ne sent rien. Je ne m'étonne pas que vous sachiez confondre

Un petit mal dans un grand bien?

Malgré la colère marquée

Sur le front de la débusquée , Claude suit son chemin ; le rustre aussi le sien !

Thérèse est mal contente, et gronde.

Les plaisirs de Vénus sont sources de débats ;

Leur fureur n'a point de seconde :

J'en prends à témoin les combats

Qu'on vit sur la terre et sur l'onde,

Lorsque Paris à Ménélas

Ota la merveille du monde.

Qu'un pitaut, faisant naître un aussi grand procès, Tînt ici lieu d'Hélène, une foi sans excès Le peut croire, et fort bien : troublez nonne en sa joie,

Vous verrez la guerre de Troie 1.

Quoique Bellone ait part ici ,

J'y vois peu de corps de cuirasse;

Dame Vénus se couvre ainsi, Quand elle entre en champ-clos
avec le dieu de Thrace 2 :

Cette armure a beaucoup de grâce.

Belles, vous m'entendez; je n'en dirai pas plus :

L'habit de guerre de Vénus

Est plein de choses admirables :

Les Cyclopes aux membres nus Forgent peu de harnois qui lui
soient comparables; Celui du preux Achille auroit été plus beau 3,
Si Vulcan eût dessus gravé notre tableau.

Or ai-je des nonnains mis en vers l'aventure,

' Les quatre vers précédents ont été supprimés dans toutes les
éditions à partir de celle de 1685. — 2 C'est Mars, qui était le dieu
protecteur de la Thrace, puisqu'il devait son nom à Thrax fils du
dieu de la guerre. — 3 Homère, dans l'Iliade, décrit longuement
les sujets qui étaient ciselés sur le bouclier d'Achille.

Mais non avec des traits dignes de l'action; Et comme celle-ci
déchoit dans la peinture, La peinture déchoit dans ma descrip-
tion. Les mots et les couleurs ne sont choses pareilles; Ni les yeux
ne sont les oreilles.

J'ai laissé longtemps au filet '

Sœur Thérèse la détrônée :

Elle eut son tour ; notre Mazet

Partagea si bien sa journée , Que chacun fut content. L'histoire
finit là : Du festin, pas un mot. Je veux croire, et pour cause,

Que l'on but et que l'on mangea;

Ce fut l'intermède et la pause.

Enfin tout alla bien, hormis qu'en bonne foi L'heure du rendez-vous m'embarrasse. Et pourquoi? Si l'amant ne vint pas, sœur Claude et sœur Thérèse Eurent, à tout le moins, de quoi se consoler; S'il vint, on sut cacher le lourdaud et la chaise : L'amant trouva bientôt encore à qui parler.

¹ Expression provei'biaê qui fait allusion aux oiseaux qu'un chasseur garde quelque temps dans le filet où ils se sont laissé prendre.

ï. LA CLOCHETTE.

Oh! combien l'homme est inconstant, divers,

Foible , léger , tenant mal sa parole !

J'avois juré hautement, en mes vers 2,

De renoncer à tout conte frivole :

Et quand juré? C'est ce qui me confond;

Depuis deux jours , j'ai fait cette promesse.

Puis, fiez-vous à rimeur, qui répond

D'un seul moment ! Dieu ne fit la sagesse

Pour les cerveaux qui hantent les neuf Sœurs :

Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,

1 Les contes que renferme ce livre cinquième n'ont jamais été réunis par La Fontaine. Les cinq premiers se trouvent dans les Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine (Paris, Cl. Barhin. 1685, 2 vol. in-12) ; la Matrone d'Ephèse et Belphegor accompagnent le Poème du Quinquina (Paris, Denis Thierry et Cl. Barbin , 1682, in-12), et les Quiproquos ont été publiés dans les OEuvres posthumes de l'auteur, en 1696.

2 Edition d'Amsterdam , 1685 :

J'avois juré, mémo en assez beaux vers

Quelque jargon plein d'assez de douceurs ; Mais d'être surs, ce n'est là leur affaire.

Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,

Tempérament pour accorder ce point ;

Et, supposé que quant à la matière

J'eusse failli, du moins pourrois-je pas

Le réparer par la forme , en tout, cas ?

Voyons ceci. Vous saurez que naguère

Dans la Touraine un jeune bachelier...

(Interprétez ce mot à votre guise :

L'usage en fut autrefois familier

Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise ;

Ores * ce sont suppôts de sainte Eglise.)

Le nôtre soit, sans plus, un jouvenceau
Qui dans les prés, sur le bord d'un ruisseau,
Vous cajoloit la jeune bachelette
Aux blanches dents, aux pieds nus, au corps gent -.
Pendant qu'Io 3, portant une clochette,
Aux environs alloit l'herbe mangeant.
IVotre galant vous lorgne une fillette ,
De celles-là que je viens d'exprimer.
Le malheur fut qu'elle étoit trop jeunette,
Et d'âge encore incapable d'aimer.
IVon qu'à treize ans on y soit inhabile ;
Même les lois ont avancé ce temps 4 :
Les lois songeoient aux personnes de ville ,
Bien que l'amour semble né pour les champs.
Le bachelier déploya sa science.
Ce fut en vain : le peu d'expérience,
L'humeur farouche , ou bien l'aversion ,

1 Maintenant. — : Gentil, joli. — 3 C'est-à-dire : une rache. à cause de la métamorphose d'Io. — " On mariait quelquefois une fille à douze ans, comme le dit Maucroix dans une note manuscrite qu'il a mise sur un exemplaire, qui lui appartenait.

LA CLOCHETTE

Ou tous les trois, firent que la bergère, Pour qui l'amour étoit
langue étrangère , Répondit mal à tant de passion.

Que fit l'amant? Croyant tout artifice Libre en amours , sur ie
rez ' de la nuit , Le compagnon détourne une génisse, De ce bétail
par la fille conduit.

Le demeurant, non compté par la belle (Jeunesse n'a les soins
qui sont requis) , Prit aussitôt le chemin du logis.

Sa mère, étant moins oublieuse qu'elle, Vit qu'il manquoit une
pièce au troupeau. Dieu sait la vie ! Elle tance Isabeau , Vous la
renvoie ; et la jeune pucelle S'en va pleurant, et demande aux
échos Si pas un d'eux ne sait nulle nouvelle De celle-là, dont le
drôle à propos Avait d'abord étoupé² la clochette :

Puis il la prit ; et , la faisant sonner 3, Il se fit suivre ; et tant ,
que la fillette , Au fond d'un bois , se laissa détourner. Jugez, lec-
teur, quelle fut sa surprise, Quand elle ouït la voix de son amant.

« Belle, dit-il, toute chose est permise, Pour se tirer de l'amou-
reux tourment. » A ce discours , la fille , toute en transe , Remplit
de cris ces lieux peu fréquentés. Nul n'accourut. o belles ! évitez
Le fond des bois, et leur vaste silence.

' Edition d'Amsterdam , 1685 :

Libre en amours, sur le coi de la nuit...., Le rez de la nuit , c'est
le soir.

2 Garni d'étoupe.

3 Édition d'Amsterdam, 1685 :

Puis iî la prit, puis la faisant sonner. ...

358 LIVRE CIXQUIEME.

II. LE FLEUVE SCAMÀNDRE

Mo voilà prêt à conter de plus belle ; Amour le veut, et rit de mon serment 2 : Hommes et dieux , tout est sous sa tutelle , Tout obéit, tout cède à cet enfant.

J'ai désormais besoin, en le chantant, De traits moins forts et déguisant la chose ; Car, après tout, je ne yeux être cause D'aucun abus ; que plutôt mes écrits Manquent de sel, et ne soient d'aucun prix! Si, dans ces vers, j'introduis et je chante Certain trompeur et certaine innocente, C'est dans la vue et dans l'intention, Qu'on se méfie en telle occasion.

J'ouvre l'esprit, et rends le sexe habile A se garder de ces pièges divers.

Soite ignorance en fait trébucher mille, Contre une seule à qui nuïroient mes vers.

J'ai lu qu'un orateur, estimé dans la Grèce, Des beaux arts autrefois souveraine maîtresse, Banui de son pays, voulut voir le séjour Où subsistoient encor les ruines de Troie 3 ;

1 Ce conte est tiré de la dixième des lettres grecques attribuées à l'orateur Eschine. — 2 La Fontaine avait annoncé, à plusieurs reprises, qu'il ne composerait plus de contes. Ce fut à la prière de

la duchesse de Bouillon, qu'il se remit à conter, malgré son serment. — 3 Plusieurs voyages ont été entrepris de nos jours pour reconnaître les ruines de Troie et pour fixer la place que cette ville occupait, Campos ubi Troja fuit, comme dit Virgile. Le plus célèbre de ces voyages est celui de J. B. Lechevalier, en 1785 et 1786; il a été publié en 1800 [Voyage fie la Troade), et souvent réimprimé.

LE FLEUVE SCAMANDRE. 350

Ciraon, son camarade, eut sa part de la joie.

Du débris d'Ilion s'étoit construit un bourg,

Noble par ses malheurs : là, Priam et sa cour

N'étoient plus que des noms dont le temps fait sa proie.

Uion, ton nom seul a des charmes pour moi ;

Lieu fécond en sujets propres à notre emploi * ,

Ne verrai-je jamais rien de toi , ni la place

De ces murs élevés et détruits par les dieux ,

Ni ces champs où couroient la Fureur et l'Audace ,

Ni des temps fabuleux enfin la moindre trace ,

Qui pût me présenter l'image de ces lieux ?

Pour revenir au fait et ne point trop m' étendre,

Cimon, le héros de ces vers,

Se promenoit près du Scamandre.

Une jeune ingénue, en ce lieu, se vient rendre, Et goûter la fraîcheur sur ces bords toujours verts. Son voile, au gré des vents, va flottant dans les airs; Sa parure est sans art ; elle a l'air de bergère, Une beauté naïve, une taille légère.

Cimon en est surpris , et croit que sur ces bords Vénus vient étaler ses plus rares trésors. Un antre étoit auprès ; l'innocente pucelle Sans soupçon y descend, aussi simple que belle. Le chaud, la solitude, et quelque dieu malin, L'invitèrent d'abord à prendre un demi-bain. Notre banni se cache ; il contemple, il admire ;

Il ne sait quels charmes élire ; Il dévore des yeux et du cœur cent beautés. Comme on étoit rempli de ces divinités

Que la Fable a dans son empire , Il songe à profiter de l'erreur de ces temps ; Prend l'air d'un dieu des eaux, mouille ses vêtements, Se couronne de joncs et d'herbe dégouttante ,

■ C'est-à-dire : dignes d'être célèbres par les poésies,

Puis invoque Mercure et le dieu des amants.

Contre tant de trompeurs, qu'eût fait une innocente ?

La belle enfin découvre un pied , dont la blancheur

Aurait fait honte à Galatée l ,

Puis le plonge en l'onde argentée, Et regarde ses lis , non sans quelque pudeur. Pendant qu'à cet objet sa vue est arrêtée, Cimon approche d'elle; elle court se cacher

Dans le plus profond du rocher.

« Je suis, dit-il, le dieu qui commande à ccile onde ; Soyez-en la déesse , et régnerez avec moi : Peu de fleuves pourroient dans leur grotte profonde Partager avec vous un aussi digne emploi. Mon cristal est très-pur ; mon cœur l'est davantage : Je couvrirai pour vous de fleurs tout ce rivage : Trop heureux si vos pas le daignent honorer, Et qu'au fond de mes eaux vous daigniez vous mirer! Je rendrai toutes vos compagnes Aymphes aussi, soit aux montagnes, Soit aux eaux, soit aux bois; car j'étends mon pouvoir Sur tout ce que votre œil , à la ronde , peut voir. » L'éloquence du dieu, la peur de lui déplaire, Malgré quelque pudeur qui gâtoit le mystère ,

Conclurent tout en peu de temps.

La superstition cause mille accidents.

On dit même qu'Amour intervint à l'affaire. Tout fier de ce succès, le banni dit adieu.

« Revenez , dit-il , en ce lieu !

Vous garderez que l'on ne sache

Un hymen qu'il faut que je cache : Nous le déclarerons, quand j'en aurai parlé Au conseil qui sera dans l'Olympe assemblé. »

La nouvelle déesse , à ces mots , se retire ;

1 Nymphes de la mer, fille de Nérée et de Doris. Voyez Mctamorphe , lib. \m

LE FLEUVE SCAMANDRE

Contente? Amour le sait. Un mois se passe, et deux, Sans que pas un du bourg s'aperçût de leurs jeux. o mortels! est-il dit qu'à force d'être heureux, Vous ne le soyez plus ? Le banni , sans rien dire , Ne va plus visiter cet autre si souvent.

Une noce enfin arrivant, Tous, pour la voir passer, sous l'orme se vont rendre. La belle aperçoit l'homme, et crie en ce moment :

* Ah ! voilà le fleuve Scamandre ! »

On s'étonne, on la presse ; elle dit bonnement Que son hymen se va conclure au firmament. On en rit ; car que faire ? Aucuns , à coups de pierre , Poursuivirent le dieu, qui s'enfuit à grand' erre ¹ ; D'autres rirent, sans plus. Je crois qu'en ce temps-ci L'on feroit au Scamandre un très-méchant parti.

En ce temps-là, semblables crimes S'excusoient aisément : tous temps, toutes maximes. L'épouse du Scamandre en fut quitte, à la fin,

Pour quelques traits de raillerie :

Même un de ses amants l'en trouva plus jolie. C'est un goût : il s'offrit à lui donner la main. Les dieux ne gâtent rien : puis, quand ils seroient cause Qu'une fille en valût un peu moins, do-
tez-la,

Vous trouverez qui la prendra :

L'argent répare toute chose.

¹ Grand traiu , promptement.

OU LE STRATAGÈME J

Je no connois rhéteur ni maître es arts Tel que l'Amour; il excelle en bien dire : Ses arguments, ce sont de doux regards, De tendres pleurs, un gracieux sourire.

La guerre aussi s'exerce en sou empire : Tantôt il met aux champs ses étendards; Tantôt, couvrant sa marche et ses finesses, Il prend des cœurs'entourés de remparts. Je le soutiens : posez deux forteresses ; Qu'il en batte uue; une autre, le dieu Mars : Que celui-ci fasse agir tout un monde, Qu'il soit armé, qu'il ne lui manque rien; Devant son fort, je veux qu'il se morfonde : Amour, tout nu , fera rendre le sien.

C'est l'inventeur des tours et stratagèmes. J'en vais dire un de mes plus favoris : J'en ai bien lu, j'en vois pratiquer mômes, Et d'assez bons, qui ne sont rien au prix².

La jeune Aminte, à Géronte donnée, Méritait mieux qu'un si triste hyménée : Elle avoit pris en cet homme un époux Mal gracieux, incommode, et jaloux.

11 ctoit vieux; elle, à peine en cet âge Oû, quand un cœur n'a point encore aimé, D'un doux objet il est bientôt charmé.

Celui d' Aminte ayant sur son passage

1 Ce conte est imité de Boccace , Decamerone , fjiorn. m, nov. 3, et de Bonavenlure Des Periers , les Coules et nouvelles Récréations et joyeux devis > nouv. gxiv. — ■ Ea comparaison.

LA COAFIDEATE SAAS LE SAVOIR. 363

ironie Cléon, beau, bien fail Jeune et sage,

Il s'acquitta de ce premier tribut,
Trop bien peut-être, et mieux qu'il ne fallut :
3Vou toutefois que la belle n'oppose
Devoir et tout à ce doux -sentiment ;
Mais lorsque Amour prend le fatal moment,
Devoir, et tout, et rien, c'est même chose.
Le but d'Amintc en cette passion
Etoit, sans plus, la consolation
D'un entretien sans crime , où la pauvrete
Versât ses soins¹ en une âme discrète.
Je croirois bien qu'ainsi l'on le prétend;
Mais l'appétit vient toujours en mangeant :
Le plus sûr est ne se point mettre à table.
Aminte croit rendre Cléon traitable :
Pauvre ignorante ! elle songe au moyen
De l'engager à ce simple entretien ,
De lui laisser entrevoir quelque estime , •
Quelque amitié, quelque chose de plus,
Sans y mêler rien que de légitime :
Plutôt la mort empêchât tel abus!

Le point étoit d'entamer cette affaire.

Les lettres sont un étrange mystère;

Il en provient maint et maint accident ;

Le meilleur est quelque sûr confident.

Où le trouver? Géronte est homme à craindre.

J'ai dit tantôt qu'Amour savoit atteindre

A ses desseins , d'une ou d'une autre façon;

Ceci me sert de preuve et de leçon.

Cléon avoit une vieille parente, Sévère et prude, et qui s'attribuoit Autorité sur lui de gouvernante.

Madame Alis (ainsi l'on l'appeloit) ,

1 Soucis, ennuis; dans le sons du latin 'iirtÈ

Par un beau jour, eut de la jeune Aminte Ce compliment, ou plutôt cette plainte : « Je ne sais pas pourquoi votre parent , Qui m'est et fut toujours indifférent, Et le sera tout le temps de- ma vie, A de m'aimer conçu la fantaisie.

Sous ma fenêtre il passe incessamment ; Je ne saurois faire un pas seulement, Que je ne l'aie aussitôt à mes trousses ; Lettres, billets, pleins de paroles douces, Me sont donnés par une , dont le nom Vous est connu : je le tais, pour raison. Faites cesser, pour Dieu! cette poursuite; Elle n'aura qu'une mauvaise suite :

Mon mari peut prendre feu là-dessus.

Quant à Cléon , ses pas sont superflus : Dites-le-lui de ma part, je vous prie, d Madame Alis la loue , et lui promet De voir Cléon, de lui parler si net, Que de l'aimer il n'aura plus d'envie.

Cléon va voir Alis le lendemain :

Elle lui parle , et le pauvre homme nie , Avec serment, qu'il eût un tel dessein. Madame Alis l'appelle enfant du diable.

« Tout vilain cas, dit-elle, estreniable; Ces serments vains et peu dignes de foi ' Mériteroient qu'on vous fit votre sauce '. Laissons cela : la chose est vraie ou fausse ; Mais, fausse ou vraie, il faut, et croyez-moi, Vous mettre bien dans la tête, qu Aminte Est femme sage , honnête , et hors d'atteinte : Renoncez-y. — Je le puis aisément! »

Reprit Cléon. Puis, au même moment,

' Celle expression proverbiale signifie : qu'on vous dit voire fait, qu'on vous traitât comme vous le méritez.

LA CONFIDENTE SANS LE SAVOIR

il va chez lui songer à celie affaire : Rien ne lui peut débrouiller le mystère.

Trois jours n'étoient passés entièrement, Que revoici chez Alis notre belle.

« Vous n'avez pas, madame, lui dit-elle, Encore vu, je pense, notre amant?

De plus en plus, sa poursuite s'augmente. » Madame i\lis s'emporte, se tourmente :

et Quel malheureux! » Puis, l'autre la quittant, Elle le mande. Il vient tout à l'instant. Dire en quels mots Alis fit sa harangue, Il me faudrait une langue de fer ; Et quand de fer j'aurais même la langue , Je n'y pourrais parvenir : tout l'enfer Fut employé dans cette réprimande.

ic Allez , Satan ! allez , vrai Lucifer, Maudit de Dieu ! » La fureur fut si grande , Que le pauvre homme , étourdi dès l'abord , Ne sut que dire. Avouer qu'il eût tort, C'étoit trahir par trop sa conscience.

Il s'en retourne, il rumine, il repense, Il rêve tant, qu'enfin il dit en soi : a Si c'étoit là quelque ruse d'Aminte ! Je trouve, hélas! mon devoir dans sa plainte. Elle me dit : o Cléon ! aime-moi , Aime-moi donc! en disant que je l'aime. Je l'aime aussi, tant pour son stratagème, Que pour ses traits. J'avoue en bonne foi Que mon esprit d'abord n'y voyoit goutte; Mais, à présent, je ne fais aucun doute : Amintc veut mon cœur assurément.

Ah! si j'osois, dès ce même moment Je Tirais voir; et plein de confiance, Je lui dirois quelle est la violence, Quel est le feu dont je me sens épris',.,

Pourquoi n'oser? Offense pour offense, L'amour vaut mieux encor que le mépris. Mais si l'époux m'atirapoit au logis !... Laissons-la faire, et laissons-nous conduire. »

Trois autres jours n'étoient passés encor,

Qu'Aminte va chez Alis, pour instruire

Son cher Cléon du bonheur de son sort.
s II faut, dit-elle, enfin que je déserte;
Votre parent a résolu ma perte ;
Il me prétend avoir, par des présents...
Moi, des présents! C'est bien choisir sa femme!
Tenez, voilà rubis et diamants;
Voilà bien pis; c'est mon portrait, madame :
Assurément, de mémoire, on l'a fait,
Car mon époux a tout seul mon portrait.
A mon lever, cette personne honnête ,
Que vous savez, et dont je tais le nom,
S'en est venue, et m'a laissé ce don.
Votre parent mérite qu'à la tête
On le lui jette, et s'il étoit ici...
Je ne me sens presque pas de colère.
Oyez « le reste : il m'a fait dire aussi
Qu'il sait fort bien qu'aujourd'hui pour affaire
Mon mari couche à sa maison des champs ;
Qu'incontinent qu'il croira que mes gens
Seront couchés et dans leur premier somme,

Il se rendra devers mon cabinet.

Qu'espère-t-il? Pour qui me prend cet homme?

Un rendez-vous ! Est-il fol en effet?

Sans que je crains 3 de commettre Géronte ,

Je poserois tantôt un si bon guet,

Qu'il seroit pris, ainsi qu'au trébuchet,

Ou s'enfueroit avec sa courte honte. »

1 Écoutez. — 2 C'est-à-dire : si je ne craignais pas.

LA CONFIDENTE SANS LE SAVOIR

Ces mots finis , madame Aminte sort.

Une heure après, Cléon vint; et d'abord On lui jeta les bijoux et la boîte :

On l'auroit pris à la gorge , au besoin. Eh bien, cela vous semble-t-il honnête?

Mais ce n'est rien, vous allez bien plus loin. Alis dit lors, mot pour mot, ce qu' Aminte Venoit de dire en sa dernière plainte.

Cléon se tint pour dûment averti. « J'aimois, dit-il, il est vrai, cette belle; Mais, puisqu'il faut ne rien espérer d'elle, Je me retire , et prendrai ce parti.

— Vous ferez bien : c'est celui qu'il faut prendre! s Lui dit Alis.
Il ne le prit pourtant.

Trop bien, minuit à grand' peine sonnant, Le compagnon ,
sans faute , se va rendre Devers l'endroit qa'Aminte avoit
marqué.

Le rendez-vous étoit bien expliqué ; Ne doutez pas qu'il n'y fut
sans escorte. La jeune Aminte attendoit à la porte : Un profond
somme occupoit tous les yeux ; Même ceux-là, qui brillent dans
les deux ', Etoient voilés par une épaisse nue.

Comme on avoit toute chose prévue, Il entre vite , et sans
autre discours Ils vont... ils vont au cabinet d'amours. Là le ga-
lant, dès l'abord, se récrie, Comme la dame étoit jeune et jolie, .
Sur sa beauté; la bonté vint après; Et celle-ci suivit l'autre de
près.

« Mais dites-moi, de grâce, je vous prie, Qui vous a fait aviser
de ce tour?

Car jamais tel ne se fit en amour :

Sur les plus fins, je prétends qu'il excelle,

1 Les étoiles

Et vous devez vous-même l'avouer, s Elle rougit, et n'en fut
que plus belle. Sur son esprit, sur ses traits, sur son zèle, Il la
loua. Xe fit-il que louer?

IV. LE REMÈDE

Si l'on se plaît à l'image du vrai,

Combien doit-on rechercher le vrai même !

J'en fais souvent dans mes contes l'essai.

Et vois toujours que sa force est extrême ,

Et qu'il attire à soi tous les esprits.

Non qu'il ne faille, en de pareils écrits,

Feindre les noms ; le reste de l'affaire

Se peut conter, sans en rien déguiser :

Mais , quant aux noms, il faut au moins les taire ;

Et c'est ainsi que je vais en user.

Près du Mans donc, pays de sapience *, Gens pesant l'air 2, fine fleur de Normand, Une pucelle eut naguère un amant Frais, délicat, et beau par excellence, Jeune surtout; à peine son menton S'étoit vêtu de son premier coton.

La fille étoit un parti d'importance ; Charmes et dot, aucun point n'y manquoit ; Tant et si bien, que chacun s'appliquoit A la gagner : tout le Mans y couroit.

1 On désignait ainsi proverbialement la Normandie , mais cette expression ne s'applique pas mal au pays du Maine, dont les habitants étaient aussi fins et rusés que les Normands.

2 C'est-à-dire : très-subtils.

LE REMEDE

Ce fut en vain ; car le cœur de la fille

Inclinoit trop pour notre jouvenceau :

Les seuls parents , par un esprit manceau i ,

La destinoient pour une autre famille.

Elle fit tant autour d'eux, que l'amant,

Bon gré, mal gré, je ne sais pas comment,

Eut à la fin accès chez sa maîtresse.

Leur indulgence ou plutôt son adresse,

Peut-être aussi son sang et sa noblesse,

Les fit changer. Que sais-je quoi? Tout duit²

Aux gens heureux ; car, aux autres , tout nuit,

L'amant le fut ; les parents de la belle

Surent priser son mérite et son zèle.

G'étoit là tout. Eh ! que faut-il encor?

Force comptant ; les biens du siècle d'or

Ne sont plus biens, ce n'est qu'une ombre vaine,

o temps heureux ! je prévois qu'avec peine Tu reviendras dans
le pays du Maine !

Ton innocence eut secondé l'ardeur

De notre amant, et hâté cette affaire;
Mais des parents l'ordinaire lenteur
Fit que la beile, ayant fait dans son cœui
Cet hyménée , acheva le mystère
Selon les us de l'île de Cythère.
Nos vieux romans, en leur style plaisant,
Nomment cela paroles de présent.
Nous y voyons pratiquer cet usage,
Demi-amour et demi-mariage ,
Table d'attente, avant-goût de l'hymen.
Amour n'y fit un trop long examen ;
Prêtre et parents tout ensemble , et notaire ,
En peu de jours il consumma l'affaire :
L'esprit manceau n'eut point part à ce fuit,

1 Les Manceaux passaient pour être chicaneurs ot processif.

2 Convient, plaît, du bas latin duere.

TiO LIVRE CINQUIEME.

Voilà notre homme heureux et satisfait, Passant les nuits avec
son épousée.

Dire comment, ce seroit chose aisée; Les doubles clefs, les
brèches à l'enclos, Les menus dons qu'on fit à la soubrette, Ren-

doient l'époux jouissant en repos D'une faveur douce autant que secrète.

Avint pourtant que notre belle , un soir,

En se plaignant, dit à sa gouvernante,

Qui du secret n'étoit participante :

« Je me sens mal; n'y sauroit-on pourvoir? »

L'autre reprit : « Il vous faut \m remède¹;

Demain matin, nous en dirons deux mots. »

Minuit venu, l'époux, mal à propos,

Tout plein encor du feu qui le possède,

Vient de sa part chercher soulagement;

Car chacun sent ici-bas son tourment.

On ne l'avoit averti de la chose.

Ii n'étoit pas sur les bords du sommeil

Qui suit souvent l'amoureux appareil,

Qu'incontinent, l'Aurore aux doigts de rose

Ayant ouvert les portes d'orient,

La gouvernante ouvrit, tout en riant,

Remède en main, les portes de la chambre :

Par grand bonheur, il s'en rencontra deux²;

Car la saison approchoit de septembre ,
Mois où le chaud et le froid sont douteux.
La fille alors ne fut pas assez fine ;
Elle n avoit qu'à tenir bonne mine ,
Et faire entrer l'amant au fond des draps ,

1 Les précieuses avaient imaginé le mot remède, pour remplacer ceux de clystère et de lavement, qui leur faisaient horreur, quoiqu'on les entendît tous les jours en plein théâtre.

- C'est-à-dire, sans doute, qu'il y avait deux portes à ouvrir, pour entrer dans la chambre,

LE REMÈDE

Chose facile autant que naturelle.

L'émotion lui tourna la cervelle; Elle se cache elle-même , et tout has Dit en deux mots quel est son embarras, L'amant fut sage ; il présenta pour elle Ce que Brunel à Marphise montra ' .

La gouvernante ayant mis ses lunettes, Sur le galant son adresse éprouva ; Du bain interne elle le régala, Puis dit adieu, puis après s'en alla.

Dieu la conduise, et toutes celles-là Qui vont nuisant aux amitiés secrètes ! Si tout ceci passoit pour des sornettes (Comme il se peut, je n'en voudrois jurer) , On chercheroit de quoi me censurer.

Les critiqueurs sont un peuple sévère ; Ils me diront : a Votre belle en sortit En fille sotte et n'ayant point d'esprit : Vous lui donnez un autre caractère ; Cela nous rend suspecte cette affaire ; Nous avons lieu d'en douter; auquel cas Votre prologue ici ne convient pas. »

Je répondrai... Mais que sert de répondre? C'est un procès qui n'auroit point de fin : Par cent raisons j'aurois beau les confondre; Cicéron même y perdrait son latin.

Il me suffit de n'avoir, en l'ouvrage, Rien avancé qu'après des gens de foi : J'ai mes garants: que veut-on davantage? Chacun ne peut en dire autant que moi.

¹ Allusion à un passage de *YOrlando innamorato* (lib. II, canlo xi) , dans lequel Brunel lourne le dos à Marphise i E squadernava (intendetc mi bene) Con riverenzia il fondo de le rené.

V. LES AVEUX INDISCRETS i

Paris sans pair ² n'ai oit en son enceinte Rien dont les yeux sem-
blassent si ravis, Que de la belle, aimable et jeune Amintc, Fille à
pourvoir, et des meilleurs partis. Sa mère encor la tenoit sous son
aile ; Son père avoit du comptant et du bien; Faites état³ qu'il ne
lui manquoit rien. Le beau Damon s'étant piqué pour elle, Elle
reçut les offres de son cœur :

Il fit si bien l'esclave de la belle, Qu'il en devint le maître et le
vainqueur, _ Bien entendu , sous le nom d'hyménée ; Pas ne vou-
drois qu'on le crût autrement.

L'an révolu, ce couple si charmant, Toujours d'accord, de plus en plus s' aimant (Vous eussiez dit la première journée) , Se promettoit la vigne de l'abbé 4, Lorsque Damon, sur ce propos tombé, Dit à sa femme : i Un point trouble mon âme; Je suis épris d'une si douce flamme, Que je voudrois n'avoir aimé que vous, Que mon cœur n'eût ressenti que vos coups, Qu'il n'eût logé que votre seule image, Digne, il est vrai, de son premier hommage.

1 Ce conte est imilé de celui de d'Outille intitulé Naïveté d'une dame a son mari la première nuit de ses noces. — 2 Ancien proverbe , qui reproduit cet autre proverbe du quatorzième siècle : « Il n'est cité que de Paris. » — 3 Tenez pour certain, prenez note. — 4 Expression proverbiale équivalant à celle-ci, qui est encore usitée : Se promettre monts et merveilles.

LES AVEUX INDISCRETS

J'ai cependant éprouvé d'autres feux;

J'en dis ma coulpe *, et j'en suis tout honteux.

Il m'en souvient : la nymphe étoit gentille;

Au fond d'un bois, l'Amour seul avec nous;

Il fit si bien (si mal, me direz-vous),

Que de ce fait il me reste une fille.

— Voilà mon sort , dit ilmintc à Damon :

J'étois un jour seuletto à la maison;

Il me vint voir certain fils de famille ,
Bien fait et beau , d'agréable façon :
J'en eus pitié; mon naturel est bon;
Et, pour conter tout de fil en aiguille,
Il m'est resté de ce fait un garçon. »

Elle eut à peine achevé la parole , Que du mari Y âme jalouse
et folle Au désespoir s'abandonne aussitôt ; Il sort plein d'ire², il
descend tout d'un saut, Rencontre un bât, se le met, et puis crie :
k Je suis bête ! » Chacun, au bruit, accourt, Les père et mère, et
toute la mesnie ³, Jusqu'aux voisins. Il dit, pour faire court, Le
beau sujet d'une telle folie.

Il ne faut pas que le lecteur oublie Que les parents d'Aminte,
bons bourgeois, Et qui n'avoient que cette fille unique, La nour-
rissoient , et tout son domestique Et son époux, sans que, hors
cette fois, Rien eût troublé la paix de leur famille. La mère donc
s'en va trouver sa fille; Le père suit , laisse sa femme entrer, Dans
le dessein seulement d'écouler.

La porte étoit entr'ouverte; il s'approche;

¹ On disait aulrefois : J'en bals ma coulpe, pour j'en fuis mon
mca culpa. — * Colère; du latin ira. — :¹ La famille, la maison.

Bref, il entend la noise ¹ et le reproche Que fit sa femme à leur
fille en ces mots : ce Vous avez tort; j'ai vu beaucoup de sots, Et
plus encor de sottes , en ma vie ; Mais qu'on put voir telle indis-
création, Qui l'auroit cru? Car, enfin, je vous prie , Qui vous for-
çoit? Quelle obligation De révéler une chose semblable?

Plus d'une fille a forligné 2 : le diable Est bien subtil; bien malins sont les gens : Non, pour cela, que l'on soit excusable; Il nous faudroit toutes dans les couvents Claquemurer jusqu'à notre hyménée. Moi qui vous parle, ai même destinée; J'en garde au cœur un sensible regret : J'eus trois enfants avant mon mariage.

A votre père ai-je dit ce secret?

En avons-nous fait plus mauvais ménage? »

Ce discours fut à peine proféré , Que l'écoutant s'en court ■i, et, tout outré, Trouve du bat la sangle, et se l'attache, Puis va criant partout : « Je suis sanglé ! » Chacun en rit, encor que chacun sache Qu'il a de quoi faire rire à son tour. Les deux maris vont dans maint carrefour Criant , courant , chacun à sa manière : Bâté le gendre, et sanglé le beau-père!

On doutera de ce dernier point-ci; Mais il ne faut telle chose mécroire⁴ : Et, par exemple, écoutez bien ceci :

Quand Roland sut les plaisirs et la gloire

1 Querelle, dispute. — 2 Forfait à son honneur. — 3 Se met courir. — '• Ne pas croire

LES AVEUX INDISCRETS

Que dans la grotte avoit eus son rival ,

D'un coup de poing il tua son cheval ' .

Pouvoit-il pas, traînant la pauvre bête,

Mettre de plus la selle sur son dos ;
Puis s'en aller, tout du haut de sa tête,
Faire crier et redire aux échos :
a Je suis bête , sanglé ! » car il n'importe ;
Tous deux sont bons. Vous voyez de la sorte
Que ceci peut contenir vérité.
Ce n'est assez, cela ne doit suffire :
Il faut aussi montrer l'utilité
De ce récit; je m'en vais vous la dire.
L'heureux Damon me semble un pauvre sire :
Sa confiance eut bientôt tout gâté.
Pour la sottise et la simplicité
De sa moitié, quant à moi, je l'admire.
Se confesser à son propre mari,
Quelle folie ! Imprudence est un terme
Foible, à mon sens, pour exprimer ceci.
Mon discours donc en deux points se renferme.
Le nœud d'hymen doit être respecté ,
Veut de la foi , veut de l'honnêteté ;
Si, par malheur, quelque atteinte un peu forte

Le fait clocher d'un ou d'autre côté,
Comportez-vous de manière et de sorte ,
Que ce secret ne soit point éventé ;
Gardez de faire aux égards banqueroute ;
Mentir alors est digne de pardon.
Je donne ici de beaux conseils, sans doute :
Les ai-je pris pour moi-même? Hélas! non².

¹ Voyez, dans le poème de l'Àriôte, ce préambule de la folie furieuse de Roland. — ² La Fontaine, devenu vieux, si reproche d'avoir mal vécu avec sa femme , et peut-être par sa faute.

VI. LA MATRONE D'KPHEsk

S'il est un conte use , commun et rebattu ,
C'est celui qu'en mes vers j'accommode à ma guise.
« Et pourquoi donc le choisis-tu?
Qui t'engage à celle entreprise?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits?
Quelle grâce aura ta Matrone
Au prix de celle de Pétrone?

Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits? » Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie, Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Ephèse il fut autrefois Une dame , en sagesse et vertu sans égale ,

Et, selon la commune voix, Ayant su raffiner sur l'amour conjugale. Il n'étoit bruit que d'elle et de sa chasteté;

On l'alloit voir par rareté²; C'étoit l'honneur du sexe : heureuse sa patrie ! Chaque mère, à sa bru, l'alJéguoit pour patron; Chaque époux la prônoit à sa femme chérie : D'elle descendent ceux de la Prudoteric³,

Antique et célèbre maison.

Son mari l'aimoit d'amour folle.

Il mourut. De dire comment,

Ce s"croit un détail frivole.

Il mourut; et son testament

1 Celle Nouvelle, rapportée par Pétrone el Apulée, repose sur un fait réellement arrivé sous le règne de Néron. On la retrouve dans le célèbre roman du Doloputhos , dans nos anciens fabliaux, etc. — - C'est-à-dire : pour la rareté du fait. — 3 Madame de Sotlenville, belle-mère de George Dandin , descendait de cette antique maison. Voyez la comédie de George Dandin, acte I ,. scène h:

LA MATRONE D'EPHESE. \$T

N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée, Si les biens réparoient la perte d'un mari

Amoureux autant que chéri.

Mainte veuve pourtant fait la déchevelée, Qui n'abandonne pas le soin du demeurant, Et, du bien qu'elle aura, fait le compte en pleurant. Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en alarme;

Celle-ci faisoit un vacarme , Un bruit, et des regrets à percer tous les cœurs;

Bien qu'on sache qu'en ces malheurs, De quelque désespoir qu'une âme soit atteinte, La douleur est toujours moins forte que la plainte : Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs. Chacun fit son devoir de dire à l'affligée, Que tout a sa mesure, et que de tels regrets

Pourroient pécher par leur excès :

Chacun rendit par là sa douleur rengrégée¹. Enfin, ne voulant plus jouir de la clarté

Que son époux avoit perdue , Elle entre dans sa tombe , en ferme volonté D'accompagner cette ombre aux enfers descendue. Et voyez ce que peut l'excessive amitié! (Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie) Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,

Prête à mourir de compagnie; Prête, je m'entends bien, c'est-à-dire, en un mot, N'ayant examiné qu'à demi ce complot², Et, jusques à l'effet, courageuse et hardie. L'esclave avec la dame avoit été nourrie; Toutes deux s'entr'aimoient , et cette passion

Etoit crue avec l'âge au cœur des deux femelles : Le monde entier
à peine eût fourni deux modèles

D'une telle inclina'tion.

Comme l'esclave avoit plus de sens que la dame,

1 Do nouveau aggravée, accrue. — 2 Projet.

Elle laissa passer les premiers mouvements ; Puis lâcha, mais
en vain, de remettre cette âme Dans l'ordinaire train des com-
muns sentiments. Aux consolations la veuve inaccessible S'appli-
quoit seulement à tout moyen possible De suivre le défunt aux
noirs et tristes lieux. Le fer auroit été le plus court et le mieux ;
Mais la dame vouloit paître encore ses yeux

Du trésor qu'enfermoit la bière,

Froide dépouille , et pourtant chère :

G'étoit là le seul aliment

Qu'elle prît en ce monument.

La faim donc fut celle des portes

Qu'entre d'autres de tant de sortes Notre veuve choisit pour
sortir d'iei-has. Un jour se passe, et deux, sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquents hélas,

Qu'un inutile et long murmure Contre les dieux, le sort et
toute la nature.

Enfin , sa douleur n'omit rien , Si la douleur doit s'exprimer si
bien.

Encore un autre mort faisoit sa résidence

Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,
Car il n'avoit pour monument
Que le dessous d'une potence :
Pour exemple aux voleurs , on l'avoit là laissé.
Un soldat, bien récompensé ,
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit , par ordonnance , Que, si d'autres voleurs, un parent, un ami, L'enlevoient, le soldat, nonchalant, endormi,
Rempliroit aussitôt sa place.
C étoit trop de sévérité :
Mais la publique utilité Défendoit que l'on fit au garde aucune grâce.

LA AIATRO.XE D'EPHESE. 37C

Pendant la nuit, il vit, aux fentes du tombeau, Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau. Curieux, il y court, entend de loin la dame

Remplissant l'air de ses clameurs.

Il entre, est étonné, demande à cette femme

Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,

Pourquoi cette triste musique , Pourquoi cette maison noire et mélancolique. Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit

Toutes ces demandes frivoles.

Le mort pour elle y répondit :

Cet objet, sans autres paroles ,

Disoit assez par quel malheur La dame s'enterroit ainsi toute vivante. « Nous avons fait serment, ajouta la suivante, De nous laisser mourir de faim et de douleur, » Eneor que le soldat fût mauvais orateur, Il leur lit concevoir ce que c'est que la vie. La dame , cette fois, eut de l'attention;

Et déjà l'autre passion

Se trouvoit un peu ralentie :

Le temps avoit agi. it Si la foi du serment, Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,

Voyez-moi manger seulement?

Vous n'en mourrez pas moins. » Un tel tempérament

Ne déplut pas aux deux femelles.

Conclusion, qu'il obtint d'elles Une permission d'apporter son soupe :

Ce qu'il fit. Et l'esclave eut le cœur fort tenté De renoncer dès lors à la cruelle envie

De tenir au mort compagnie.

« Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu ; Qu'importe à votre époux, que vous cessiez de vivre? Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre, Si par votre trépas vous l'aviez prévenu? Non, madame, il voudroit achever sa carrière.

La nôtre sera longue encor, si nous voulons.

Se faut-il à vingt ans enfermer dans la bière?

-Vous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.

On ne meurt que trop tôt! Qui nous presse? Attendu!

Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.

Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?

Que vous servira-t-il d'en être regardée?

Tantôt, en voyant les trésors Dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage ,

Je disois : Hélas! c'est dommage!

Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela. » A ce discours flatteur, la dame s'éveilla. Le dieu, qui fait aimer, prit son temps; il tira Deux traits de son carquois : de l'un, il entama Le soldat jusqu'au vif; l'autre effleura la dame. Jeune et belle, elle avoit, sous ses pleurs, de l'éclat;

Et des gens de goût délicat Auroicnt bien pu l'aimer, et même étant leur femme. Le garde en fut épris : les pleurs et la pitié ,

Sorte d'amour ayant ses charmes, Tout y fit : une belle, alors qu'elle est en larmes,

En est plus belle de moitié.

Voilà donc notre veuve écoutant la louange , Poison qui de l'amour est le premier degré;

La voilà qui trouve à son gré Celui qui le lui donne. Il fait tant, qu'elle mange; Il fait tant, que de plaire, et se rend , en effet, Plus digne d'être aimé, que le mort le mieux fait;

IJ fait tant enfin, qu'elle change; Et toujours par degrés, comme l'on peut penser, De l'un à l'autre, il fait cette femme passer.

Je ne le trouve pas étrange.

Elle écoute un amant, elle en fait un mari, Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.

Pendant cet hyménée, un voleur se hasarde

LA MATRONE D'EPHESE

D'enlever le dépôt commis au soin du garde. 11 en entend le bruit, il y court à grands pas,

Mais en vain, la chose étoit faite.

Il revient au tombeau conter son embarras ,

Ne sachant où trouver retraite.

L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu :

« L'on vous a pris voire pendu?

Les lois ne vous feront, dites-vous, nulle grâce? Si madame y consent, j'y remédierai bien.

Mettons notre mort en la place ;

Les passants n'y connoîtront rien. »

La dame y consentit. O volages femelles! La femme est toujours femme¹. Il en est qui sont belles;

Il en est qui ne le sont pas :

S'il en étoit d'assez fidèles ,

Elles auroient assez d'appas.

Prudes , vous vous devez défier de vos forces : Ne vous vantez de rien. Si votre intention

Est de résister aux amorces, La nôtre est bonne aussi; mais l'exécution Nous trompe également; témoin cette matrone.

Et, n'en déplaise au bon Pétrone, Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux, Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux. Cette veuve n'eut tort, qu'au bruit qu'on lui vit faire, Qu'au dessein de mourir, mal conçu , mal formé :

Car de mettre au patibulaire ²

Le corps d'un mari tant aimé , Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire; Cela lui sauvoit l'autre : et, tout considéré, Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

¹ Réminiscence d'un vers du *Depil amoureux*, de Molière, acte IV, scène 11. — ² Au aibet

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL '-

A MADEMOISELLE DE CHAMPMESLE -.

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma muse a polis.
Puisse le tout, ô charmante Philis,
Aller si loin , que notre los 3 franchisse
La nuit des temps! Nous la saurons dompter,
Moi, par écrire, et vous, par réciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire;
Vous régnerez longtemps dans la mémoire,
Après avoir régné jusques ici
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
Qui ne commît l'inimitable actrice
Représentant ou Phèdre ou Bérénice ,
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchante?
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante,
Une autre enfin allant si droit au cœur?
N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait :

Comme il n'est point de grâce qui n'y loge,

Ce scroit trop; je n'aurois jamais fait.

De mes Philis vous seriez la première ,

Vous auriez eu mon âme tout entière,

1 Belfagor , uorella piacevolissima. Tanneguy Le Fevre a imité cette Nouvelle, en prose, sous le titre au Mariage de Belphégor, 1664, în-12. La Fontaine, de même que Machiavel, a sans doute voulu peindre sa propre femme sous les traits de madame Honesta. — 2 Marie Desmares, célèbre actrice de la Comédie française , femme de Chevillet, sieur de Champmeslé ou Champmêlé, née à Rouen en 1644, et morte le 15 mars 1698. La Fontaine fut son ami; Racine était son amant. — 3 Renommée, louange; du latin lav.s.

BELPKEGOR. 383

Si de mes vœux j'eusse plus présume :

Mais, en aimant, qui ne veut être aimé? Par des transports n'espérant pas vous plaire , Je me suis dit seulement votre ami , De ceux qui sont amants plus d'à demi : Et plutôt au sort , que j'eusse pu mieux faire ! Ceci soit dit : venons à notre affaire.

Un jour, Satan, monarque des enfers, Faisoit passer ses sujets en revue.

Là, confondus, tous les états divei's, Princes et rois, et la tourbe menue, Jetoient maint pleur, pousoient maint et maint cri , Tant que Satan en étoit étourdi.

Il demandoit , en passant , à chaque âme : (t Qui t'a jetée en l'éternelle flamme? » L'une disoit : « Hélas! c'est mon mari! » L'autre aussitôt répondoit : « C'est ma femme. » Tant et tant fut ce discours répété , Qu'enfin Satan dit en plein consistoire : « Si ces gens-ci disent la vérité , Il est aisé d'augmenter notre gloire.

Nous n'avons donc qu'à le vérifier.

Pour cet effet, il nous faut envoyer Quelque démon plein d'art et de prudence, Qui, non content d'observer avec soin Tous les hymens dont il sera témoin , Y joigne aussi sa propre expérience.
»

Le prince ayant proposé sa sentence , Le noir sénat suivit tout d'une voix.

De Belphégor aussitôt on fit choix.

Ce diable étoit tout yeux et tout oreilles, Grand éplucheur , clairvoyant à merveilles, Capable enfui de pénétrer dans tout, Et de pousser l'examen jusqu'au bout.

Pour subvenir aux frais de l'entreprise ,,

On lui donna mainte et mainte remise ',

Toutes à vue, et qu'en lieux différents

Il put toucher par des correspondants.

Quant au surplus , les fortunes humaines ,

Les biens, les maux, les plaisirs et les peines,

Bref, ce qui suit notre condition

Fut un annexe à sa légation.

Il se pouvoit tirer d'affliction ,
Par ses bons tours et par son industrie ,
Mais non mourir ni revoir sa patrie,
Qu'il n'eût ici consumé certain temps :
Sa mission devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverse et qui passe
Ce que le ciel voulut mettre d'espace
Entre ce monde et l'éternelle nuit...
Il n'en mit guère; un moment y conduir.
Notre démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe et de dépense :
Même il la crut propre pour le trafic 2.
Là, sous le nom du seigneur Roderic,
Il se logea, meubla, comme un riche homme;
Grosse maison , grand train , nombre de gens ;
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance :
Il tenoit table , avoit de tous côtés
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés,

Soit pour le faste et la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa,
Fut la louange : Apollon l'encensa;
Car il est maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançoit : il n'étoit point de belle,
1 Lettre de change. — 2 Commerce.
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner , tant sauvage fut-elle ;
Car de trouver une seule rebelle ,
Ce n'est la mode à gens, de qui la main
Par les présents s'aplanit tout chemin :
C'est un ressort en tous desseins utile.
Je l'ai jà dit, et le redis encor,
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'univers, que l'argent et que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen , en journaux différents :
L'un, des époux satisfaits et contents,

Si peu rempli, que le diable en eut honte;
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphégor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors ,
Belle et bien faite , et peu d'autres trésors i ;
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême;
Et d'autant plus , que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.
Pour Roderic, on en fit la demande.
Le père dit que madame Honesta
(C étoit son nom) avoit eu jusque-là
Force partis ; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préférer,
Et demandoit temps pour délibérer.
On en. convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adessoient.
Fêles et bals, sérénades, musique,
Cadeaux², festins, bien fort appétissoient :J,

1 C'est-à-dire : sans fortune et sans dot. — 2 On appelait ainsi les divertissements et surtout tes collations, qu'on offrait aux dames. — 3 Excitaient l'envie, le désir de madame Honesta. On dit encore appétissant. Walckenaer a écrit apelloient, c'est-à-dire : diminuaient.

38^{ti} LIVRE CINQUIEME.

Altéroient fort le fonds de l'ambassade. Il n'y plaint rien, en use en grand seigneur, S'épuise en dons. L'autre se persuade Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur. Conclusion, qu'après force prières, Et des façons de toutes les manières , Il eut un oui de madame Honesta.

Auparavant, le notaire y passa; Dont Belphégor se moquant en son àmc : « Eh quoi ! dit-il , on acquiert une femme Comme un château! Ces gens ont tout gâté. » Il eut raison : ôtez d'entre les hommes La simple foi, le meilleur est ôté.

Nous nous jetons, pauvres gens que nous sommes, Dans les procès, en prenant le revers; Les si, les car, les contrats, sont la porte Par où la noise 1 entra dans l'univers : N'espérons pas que jamais elle en sorte. Solennités et lois n'empêchent pas Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats.

C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille : Le cœur fait tout , le reste est inutile. Qu'ainsi ne soit², voyons d'autres états : Chez les amis, tout s'excuse , tout passe; Chez les amants , tout plaît , tout est parfait ; Chez les époux, tout ennuie et tout lasse. Le devoir nuit : chacun est ainsi fait. .Mais, dira-t-on, n'est-il, en nulles guises-', D'heureux ménage? Après mûr examen, J'appelle un bon, voire un parfait hymen, Quand les conjoints se souffrent leurs sottises. Sur ce point-là, c'est assez raisonné.

Dès que chez lui le diable eut amené

1 Discorde, querelle. — 2 C'est-à-dire : s'il n'en est pas ainsi , si cela n'est pas. — 3 Manières , façons.

Son épousee, il jugea par lui-même

Ce qu'est l'hymen avec un tel démon :

Toujours débats , toujours quelque sermon

Plein de sottise en un degré suprême.

Le bruit fut tel , que madame Honesta

Plus d'une fois les voisins éveilla;

Plus d'une fois on courut à la noise.

« Il lui falloit quelque simple bourgeoise ,

Ce disoit-elle : un petit trafiquant

Traiter ainsi les filles de mon rang !

Méritoit-il femme si vertueuse?

Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse :

J'en ai regret; et si je faisais bien... »

Il n'est pas sûr qu' Honesta ne fit rien :

Ces prudes-là nous en font bien accroire.

Nos deux époux, à ce que dit l'histoire,

Sans disputer n'étoient pas un moment.

Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la jupe¹, ou quelque ameublement
D'été, d'hiver, d'entre-temps², bref un monde
D'inventions propres à tout gêner.
Le pauvre diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin , Roderic épousa
La parenté de madame Honesta ,
Ayant sans cesse et le père et la mère ,
Et la grand'sœur, avec le petit frère;
De ses deniers mariant la grand'sœur,
Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine, infaillible accident,
El j'oubliois qu'il eut un intendant.

1 C'est-à-dire : la toilette. — 2 La Fontaine semble avoir pris ici dans le sens de entre deux saisons le vieux mot entretemps ou enlrelant, qui s'emploie pendant ce temps et (Vantant.

Un intendant! Qu'est-ce que cette chose?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble;

Et plus le bien de son maître va mal ,
Plus le sien croît, plus son profit redouble,
Tant qu'aisément lui-même achèteroit
Ce qui de net au seigneur resteroit :
Dont, par raison, bien et dûment déduite,
On pourroit voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'intendant à son tour;
Car, regagnant ce qu'il eut étant maître,
Us reprendroient tous deux leur premier être * .

Le seul recours du pauvre Roderic, Son seul espoir, étoit certain trafic , Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse; Espoir douteux, incertaine ressource.

Il étoit dit que tout seroit fatal A notre époux ; ainsi tout alla mal : Ses agents, tels que la plupart des nôtres, En abusoient ; il perdit un vaisseau , Et vit aller le commerce à vau-l'eau; Trompé des uns, mal servi par les autres, Il emprunta. Quand ce vint à payer, Et qu'à sa porte il vit le créancier, Force lui fut d'esquiver par la fuite, Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite Il se sauva chez un certain fermier, En certain coin remparé 2 de fumier.

A Matéo (c'étoit le nom du sire), Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit; Qu'un double mal chez lui le tourmentoît :

1 Etat, situation. — 2 Fortifié, garni

Ses créanciers, et sa femme encor pire; Qu'il n'y savoit remède
que d'entrer Au corps des gens et de s'y remparer, D'y tenir bon ;
iroit-on là le prendre? Dame Honesta viendrait-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner?

Chose ennuyeuse, et qu'il est las d'entendre : Que de ces corps
trois fois il sortiroit , Sitôt que lui, Matéo , l'en prieroit ; Trois fois
sans plus , et ce , pour récompense De l'avoir mis à couvert des
sergents.

Tout aussitôt l'ambassadeur commence Avec grand bruit d'en-
trer au corps des gens. Ce que le sien, ouvrage fantastique, Devint
alors, l'histoire n'en dit rien.

Son coup d'essai fut une fille unique , Où le galant se trouvoit
assez bien :

Mais Matéo , moyennant grosse somme , L'en fit sortir au pre-
mier mot qu'il dit. C'étoit à IVaple. Il se transporte à Rome; Saisit
un corps : Matéo l'en bannit, Le chasse encore : autre somme
nouvelle. Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle, Remar-
quez bien, notre diable sortit.

Le roi de Naples avoit lors une fille , Honneur du sexe, espoir
de sa famille : Maint jeune prince étoit son poursuivant. Là, d'
Honesta Relphégor se sauvant, On ne le put tirer de cet asile. Il n'
étoit bruit, aux champs comme à la ville, Que d'un manant qui
chassoit les esprits. Cent mille écus d'abord lui sont promis. Bien
affligé de manquer cette somme (Car les trois fois l'empêchoient
d'espérer

Que Belphégor se laissât conjurer),

Il la refuse : il se dit un pauvre homme ,

Pauvre pêcheur, qui, sans savoir comment,
Sans dons du ciel , par hasard seulement ,
De quelque corps a chassé quelque diable,
Apparemment chétif et misérable ,
Et ne connoît celui-ci nullement.

Il a beau dire; on le force, on l'amène,
On le menace ; on lui dit que , sous peine
D'être pendu, d'être mis haut et court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste, avant la fin du jour.

Dès l'heure même , on vous met en présence
Notre démon et son conjurateur :
D'un tel combat le prince est spectateur.

Chacun y court; n'est fils de bonne mère,
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.

D'un côté sont îe gibet et la hart1 ;
Cent mille -éus bien comptés, d'autre part.

Matéo tremble, et lorgne la finance.

L'esprit malin , voyant sa contenance,
Rioit sous cape, alléguoit les trois fois;

Dont Matéo suoit dans son harnois 2,
Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes ,
Le tout en vain. Plus il est en alarmes ,
Plus l'autre rit. Enfin, le manant dit
Que sur ce diable il n'avoit nul crédit.
On vous le happe et mène à la potence.
Comme il alloit haranguer l'assistance,
Nécessité lui suggéra ce tour :
Il dit tout bas qu'on battît le tambour.
Ce qui fut fait. De quoi l'esprit immonde,
Un peu surpris , au manant demanda :
k Pourquoi ce bruit? Coquin, qu'entends-je là? »

1 C'<?st-à-([lire : la corde. — 2 Dans sa cuirasse; au fi<n dans sa peau.

L'autre répond : a C'est madame Honesta Qui vous réclame ,
et va , par tout le monde , Cherchant l'époux que le ciel lui donna.
» Incontinent le diable décampa, S'enfuit au fond des enfers , et
conta Tout le succès qu'avoit eu son voyage.

« Sire, dit-il, le nœud du mariage Damne aussi dru qu'aucuns
autres étals.

Votre Grandeur voit tomber ici-bas , Non par flocons, mais
menu comme pluie , Ceux que l'hymen fait de sa confrérie ; J'ai

par moi-même examiné le cas.

Non que de soi la chose ne soit bonne , Elle eut jadis un plus heureux destin : Mais , comme tout se corrompt à la fin , Plus beau fleuron n'est en votre couronne, » Satan le crut : il fut récompensé , Encor qu'il eût son retour avancé.

Car qu'eût-il fait? Ce n'étoit pas merveilles Qu'ayant sans cesse un diable à ses oreilles, Toujours le même, et toujours sur un ton, Il fût contraint d'enfiler la venelle * ! Dans les enfers encor en change-t-on.

L'autre peine est, à mon sens, plus cruelle. Je voudrais voir quelque saint y durer² ! Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci , que prétends-je inférer?

Premièrement, je ne sais pire chose Que de changer son logis en prison.

En second lieu, si, par quelque raison ,

' Expression proverbiale qui veut dire : s'enfuir. Venelle, ren-tier étroit, vient de venella, diminutif de venu.

2 Edition des Fables choisies, publié en 1694, où ce route forme la XXVII* fable :

Je voudrais voir quelques gens y durer.

Votre ascendant à l'hymen vous expose , N'épousez point d'Honesta, s'il se peut : N'a pas pourtant une Honesta qui veut,

VIII. LES QUIPROQUOS

Dame Fortune aime souvent à rire, Et , nous jouant un tour de son métier, Au lieu des biens où notre cœur aspire , D'un quiproquo se plaît à nous payer.

Ce sont ses jeux : j'en parle ajuste cause : Il m'en souvient ainsi qu'au premier jour. Chloris et moi, nous nous aimions d'amour : Au bout d'un an , la belle se dispose Ame donner quelque soulagement, Foible et léger, à parler franchement ; C'étoit son but; mais, quoi qu'on se propose, L'occasion et le discret amant Sont à la fin les maîtres de la chose. Je vais, un soir, chez cet objet charmant : L'époux étoit aux champs heureusement; Mais il revint , la nuit à peine close. Point de Chloris ! Le dédommagement Fut le sort en sa place suppose Une soubrette , à mon commandement :

Elle paya cette fois pour la dame.

¹ Ce conte a été publié pour la première fois, en 1696, dans les OEnvres posthumes de La Fontaine; mais Walckenaer l'a réimprimé sur le texte d'un manuscrit du temps, plus correct que cette édition : c'est ce texte que nous suivons. Le conte des Qui-proquos est tiré de f Heptameron , de la Reine de Navarre, nouv. vin, ou des Cent Nouvelles nouvelles, nouv. îx, ou d'un ancien fableau, le Meunier d'Aleus, etc.

LES QUIPROQUOS

Disons un troc où réciproquement

Pour la soubrette on employa la femme.
De pareils traits tous les livres sont pleins :
Bien est-il vrai qu'il faut d'habiles mains,
Pour amener chose ainsi surprenante :
Il est besoin d'en bien fonder le cas,
Sans rien forcer et sans qu'on violente
Un incident, qui ne s'attendoit pas.
L'aveugle enfant, joueur de passe-passe¹,
Et qui voit clair à tendre maint panneau,
Fait de ces tours : celui-là, du berceau²,
Lève la paille³, à l'égard du Boccace;
Car, quant à moi, ma main, pleine d'audace,
En mille endroits a peut-être gâté
Ce que la sienne a bien exécuté.
Or, il est temps de finir ma préface ,
Et de prouver, par quelque nouveau tour,
Les quiproquos de Fortune et d'Amour.

On ne peut mieux établir cette chose, Que par un fait , à Mar-
seille arrivé : Tout en est vrai, rien n'en est controuvé. Là, Clida-
mant, que par respect je n'ose Sous son nom propre introduire en
ces vers, Vivoit heureux , se pouvoit dire en femme Mieux que

pas un, qui fût en l'univers. L'honnêteté, la vertu de la dame, Sa gentillesse , et même sa beauté , Dévoient tenir Clidamant arrêté.

Il ne le fut. Le diable est bien habile , Si c'est adresse et tour d'habileté, Que de nous tendre un piège aussi facile

1 C'est l'Amour, Cupidon. — 2 Le eonle du Berceau, imite⁵ de Boccace; voyez ci-dessus, liv. II, conte m. — 3 Expression proverbiale qui veut dire : entre en concurrence.

Que le désir d'un peu de nouveauté ! Près de la dame étoit une personne , Une suivante, ainsi qu'elle mignonne, De même taille et de pareil maintien , Gente de corps ; il ne lui manquoit rien i) e ce qui plaît aux chercheurs d'aventures. La dame avoit un peu plus d'agrément; Mais, sous le masque, on n'eût su bonnement Laquelle élire entre ces créatures.

Le Marseillois, Provençal un peu chaud, Ne manque pas d'attaquer au plus tôt Madame Alix; c'étoit cette soubrette.

Madame Alix : encor qu'un peu coquette, Renvoyoit l'homme l. Enfin, il lui promet Cent beaux écus bien comptés, clair et net. Payer ainsi des marques de tendresse D'une suivante², étoit, vu le pays, Selon mon sens, un fort honnête prix.

Sur ce pied-là, qu'eût coûté la maîtresse? Peut-être moins ; car le hasard y fait. Mais je me trompe; et la dame étoit telle, Que tout amant , et tant fût-il parfait , Auroit perdu son latin auprès d'elle :

Xi dons, ni soins, rien n' auroit réussi. Devrois-je y faire entrer les dons aussi? Las ! ce n'est plus le siècle de nos pères! Amour vend tout, et nymphes, et bergères; Il met le taux à maint objet charmant : C'étoit un dieu ; ce n'est plus qu'un marchand³.

1 Édition des OEuvres posthumes :

Renvoya l'homme —

2 Édition des OEuvres posthumes :

En la suivante...

3 Edition des OEuvres posthumes :

Il met le taux à maint objet divin :

C étoil un dieu, ce n'est qu'un éohevin.

LES QUIPROQUOS

o temps! ô mœurs! ô coutume perverse' Alix d'abord rejette un tel commerce ; Fait l'irritée ; et puis s'apaise enfin , Change de ton; dit que le lendemain, Comme Madame avoit dessein de prendre Certain remède , ils pourroient , le matin, Tout à loisir, dans la cave se rendre. Ainsi fut dit, ainsi fut arrêté; Et la soubrette ayant le tout conté A sa maîtresse , aussitôt les femelles D'un quiproquo font le projet entre elles. Le pauvre époux n'y reconnoît rien, Tant la suivante avoit l'air de la dame : Puis , supposé qu'il reconnut sa femme , Qu'en pouvoit-il arriver, que tout bien? Elle auroit lieu de lui chanter sa gamme.

Le lendemain, par hasard, Clidamant, Qui ne pouvoit se contenir de joie, Trouve un ami, lui dit étourdiment Le bien qu'Amour à ses désirs envoie.

Quelle faveur! Non qu'il n'eût bien voulu Que le marché pour moins se fut conclu : Les cent écus lui faisoient quelque peine.

L'ami lui dit : « Eh bien, soyons chacun Et du plaisir et des frais en commun. » L'époux n'ayant alors sa bourse pleine, Cinquante écus à sauver étoient bons :

D'autre côté , communiquer la belle , Quelle apparence! Y consentiroit-elle?

S'aller ainsi livrer à deux Gascons !

Se tairoient-ils d'une telle fortune?

Et devoit-on la leur rendre commune ?

L'ami leva cette difficulté , Représentant que , dans l'obscurité , Alix seroit fort aisément trompée,

396 LIVRE CIXQUIEME.

Une plus fine y scroit attrapée :

Il suffiroit que, tous deux, tour à tour,

Sans dire mot, ils entrassent en lice,

Se remettant du surplus à l'Amour,

Qui volontiers aideroit l'artifice.

Vn tel silence en rien ne leur nuirait;

Madame Alix, sans manquer, le prendroit

Pour un effet de crainte et de prudence :

Les murs ayant des oreilles , dit-on,

Le mieux étoit de se taire ; à quoi bon

D'un tel secret leur faire confidence?
Les deux galants, ayant de la façon
Régulé la chose, et disposés à prendre
Tout le plaisir qu'Amour leur promelloit,
Chez le mari d'abord ils se vont rendre.
Là, dans le lit l'épouse encore étoit.
L'époux trouva près d'elle la soubrette,
Sans nuls atours qu'une simple cornette,
Bref, en état de ne lui point manquer.
Même un clin d'œil, qu'il put bien remarquer ',
L'en assura. Les amis disputèrent
Touchant le pas, et longtemps contestèrent.
L'époux ne fit l'honneur de la maison,
Tel compliment n'étant là de saison.
A trois beaux dés , pour le mieux ils réglèrent
Le précurseur-, ainsi que de raison.
Ce fut l'ami." L'un et l'autre s'enferme
Dans cette cave, attendant de pied ferme
Madame Alix, qui ne vient nullement :

1 Ce vers, indispensable pour rimer avec le précédent, manque dans l'édition des Œuvres posthumes , où l'on trouve seulement les deux suivants :

L'heure arriva : les amis contestèrent Touchant le pas, et long-temps disputèrent.

2 Celui qui aurait le pas sur l'autre.

LES QUIPROQUOS. 311

Trop bien la dame, en son lieu, s'en vint faire

Tout doucement le signal nécessaire.

On ouvre, on entre; et, sans retardement,

Sans lui donner le temps de reconnoître

Ceci, cela, l'erreur, le changement,

La différence enfin qui pouvoit être

Entre l'époux et son associé,

Avant qu'il pût aucun change paroître,

Au dieu d'amour il fut sacrifié.

L'heureux ami n'eut pas toute la joie

Qu'il auroit eue en connoissant sa proie.

La dame ai oit un peu plus de beauté ,

Outre qu'il faut compter la qualité.

A peine fut cette scène achevée ,

Que l'autre acteur, par sa prompte arrivée,
Jette la dame en quelque étonnement ;
Car, comme époux, comme Clidamant même,
Il ne montrait toujours si fréquemment
De cette ardeur l'emportement extrême.
On imputa cet excès de fureur
A la soubrette , et la dame , en son cœur,
Se proposa d'en dire sa pensée.
La fête étant de la sorte passée,
Du noir séjour ils n'eurent qu'à sortir.
L'associé des frais et du plaisir
S'en court en haut, en certain vestibule ;
Mais quand l'époux vit sa femme monter,
Et qu'elle eut vu l'ami se présenter,
On peut juger quel soupçon, quel scrupule,
Quelle surprise, eurent les pauvres gens;
Ni l'un ni l'autre, ils n'avoient eu le§ temps
De composer leur mine et leur visage.
L'époux vit bien qu'il falloit être sage;
Mais sa moitié pensa tout découvrir.

J'en suis surpris; la plus sotte à mentir

Est très-habile, et sait cette science¹. Aucuns ² ont dit qu'Alix
lit conscience De n'avoir pas mieux gagné son argent , Plaignant
l'époux, et le dédommageant, Et voulant bien mettre tout sur son
compte : Tout cela n'est que pour rendre le conte In peu meilleur.
J'ai vu les gens mouvoir Deux questions : l'une , c'est à savoir Si
l'époux fut du nombre des confrères, A mon avis n'a point de fon-
dement, Puisque la dame et l'ami nullement Ne prétendoient va-
quer à ces mystères.

• L'autre point est touchant le talion ; Et l'on demande, en
cette occasion, Si, pour user d'une juste vengeance, Prétendre er-
reur et cause d'ignorance , A cette dame auroit été permis.

Bien que ce soit assez là mon avis, La dame fut toujours
inconsolable.

Dieu gard' de mal celles qu'en cas semblable

11 ne faudroit nullement consoler !

J'en connois bien qui n'en feroient que rire ;

De celles-là je n'ose plus parler,

Et je ne vois rien des autres à dire.

1 Edition des OEuvres posthumes ■

J'en suis surpris : femmes savent men_tir, La moins habile en
connoit la science.

2 Quelques-uns.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES d'oVIDE '.

Je chante dans ces vers les filles de Minée ,
Troupe aux arts de Pallas, dès l'enfance, adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juste droit de ses honneurs jaloux.
Tout dieu veut aux humains se faire reconnoître :
On ne voit point les champs répondre aux soins du maître,
Si, dans les jours sacrés, autour de ses guérets,
Il ne marche en triomphe à l'honneur de Gérés.
La Grèce étoit en jeux pour le fils de Sémèlc -.
Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zèle.
Alcithoé, l'aînée, ayant pris ses fuseaux,
Dit aux autres : «Quoi donc ! toujours des dieux nouveaux!
L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ivi l'an fournir de jours assez pour tant de fêtes.
Je ne dis rien des vœux dus aux travaux divers
De ce dieu qui purgea de monstres l'univers.
Mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles,
Affaiblir les plus sains, enlaidir les plus belles,
Souvent mener au Styx par de tristes chemins ?
Et nous irons chômer la peste des humains !

Pour moi, j'ai résolu de poursuivre ma tâche.

Se donne qui voudra , ce jour-ci , du relâche ;

Ges mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis

Que nous rendions le temps moins long par des récits :

Toutes trois, tour à tour, racontons quelque histoire.

1 Metamorphoseon , lib. iv et vu. Il y a un petit nombre de vers littéralement traduits du latin. Les deux derniers épisodes sont imités d'une inscription de Boissard et d'un conte de Boccace. Ce conte ou plutôt ce poème , ainsi que le suivant, a- paru pour la première fois en 1685, dans les Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine. — - Baccliusi

Je pourrois relrouver sans peine en ma mémoire Du monarque des dieux les divers changements , Mais, comme chacun sait tous ces événements, Disons ce que l'Amour inspire à nos pareilles : Non toutefois qu'il faille, en contant ses merveilles, Accoutumer nos cœurs à goûter son poison ; Car, ainsi que Bacchus, il trouble la raison. Récitons-nous les maux que ses biens nous attirent. » Alcithoé se tut, et ses sœurs applaudirent. Après quelques moments , haussant un peu la voix :

« Dans Thèbes, reprit-elle, on conte qu'autrefois

Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendresse :

Pyrame (c'est l'amant) eut Thisbé pour maîtresse.

Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux :

L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,

Tous deux dignes de plaire, ils s'aimèrent sans peine;
D'autant plus tôt épris, qu'une invincible haine,
Divisant leurs parents, ces deux amants unit,
Et concourut aux traits dont l'Amour se servit.
Le hasard, non le choix, avoit rendu voisines
Leurs maisons , où régnoient ces guerres intestines :
Ce fut un avantage à leurs désirs naissants.
Le cours en commença par des jeux innocents :
La première étincelle eut embrasé leur âme,
Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flamme.
Chacun favorisoit leurs transports mutuels ,
Mais c'étoit à l'insu de leurs parents cruels.
La défense est un charme : on dit qu'elle assaisonne
Les plaisirs, et surtout ceux que l'Amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins
Nos amants à se dire avec signes leurs soins *.
Ce léger reconfort ne les put satisfaire ;
Il fallut recourir à quelque autre mystère.
Un vieux mur entrouvert séparoit leurs maisons,
1 Dans le sens du latin mirce, peines de cœur, de'sirs d'amour,

Le temps avait miné ses antiques cloisons ;
Là, souvent de leurs maux ils déploreroient la cause ;
Les paroles passaient, mais c'était peu de chose.
Se plaignant d'un tel sort, Pyrame dit un jour :
« Chère Thisbé , le ciel veut qu'on s'aide en amour,
Vous avons à nous voir une peine infinie ;
Fuyons de nos parents l'injuste tyrannie :
J'en ai d'autres en Grèce, ils se tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un asile chez eux ;
Leur amitié, leur bien, leur pouvoir, tout m'invite
A prendre le parti dont je vous sollicite.
C'est votre seul repos qui me le fait choisir,
Car je n'ose parler, hélas! de mon désir.
Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice ?
De crainte des vains bruits, faut-il que je languisse?
Ordonnez, j'y consens; tout me semblera doux :
Je vous aime , Thisbé , moins pour moi que pour vous.
— J'en pourrais dire autant, lui repartit l'amante.
Votre amour étant pure, encor que véhémence,
Je vous suivrai partout : notre commun repos

Me doit mettre au-dessus de tous les vains propos.

Tant que de ma vertu je serai satisfaite,

Je rirai des discours d'une langue indiscrete ,

Et m'abandonnerai sans crainte à votre ardeur,

Contente que je suis des soins de ma pudeur, a

Jugez ce que sentit Pyrame à ces paroles !

Je n'en fais point ici de peintures frivoles :

Suppléez au peu d'art que le ciel mit en moi ;

Vous-même peignez-vous cet amant hors de soi?

l Demain, dit-il , il faut sortir avant l'Aurore ;

M'attendez point les traits que son char fait éclore,

Trouvez-vous aux degrés du terme * de Cérès ;

1 Statue sans bras, dont le corps se termine en gaine et qui servait à marquer les limites des champs. On plaçait quelquefois les termes dans de petits temples ouverts où Ton montait par plusieurs degrés,

Là nous nous attendrons : le rivage est tout près , Une barque est au bord; les rameurs, le vent même, Tout pour notre départ montre une hâte extrême ; L'augure en est heureux, notre sort va changer ; Et les dieux sont pour nous , si je sais bien juger. » Thisbé consent à tout : elle en donne pour gage Deux baisers , par le mur arrêtés au passage. Heureux mur! tu devois servir mieux leur désir; Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaisir. Le lendemain , Thisbé sort, et prévient Pyrame ; L'impatience, hélas!

maîtresse de son âme, La fait arriver seule et sans guide aux degrés. L'ombre et le jour luttoient dans les champs azurés. Une lionne vient, monstre imprimant la crainte ; D'un carnage récent sa gueule est toute teinte. Thisbé fuit, et son voile, emporté par les airs, Source d'un sort cruel, tombe dans ces déserts. La lionne le voit, le souille, le déchire, Et, l'ayant teint de sang, aux forêts se retire. Thisbé s'étoit cachée en un buisson épais. Pyrame arrive , et voit ces vestiges tout frais. O dieux ! que devient-il? Un froid court dans ses veines, il aperçoit le voile étendu dans ces plaines, Il le lève, et le sang, joint aux traces des pas. L'empêche de douter d'un funeste trépas. « Thisbé, s'écria-t-il, Thisbé, je t'ai perdue! Te voilà, par ma faute, aux enfers descendue! Je l'ai voulu; c'est moi qui suis le monstre affreux, Par qui tu t'en vas voir le séjour ténébreux : Attends-moi, je te vais rejoindre aux rives sombres! . . Mais m'oserai-je à toi présenter chez les ombres? Jouis au moins du sang que je te vais offrir, Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir! » Il dit, et d'un poignard coupe aussitôt sa trame, Thisbé vient, Thisbé voit tomber son cher Pyrame, Que devient-elle aussi? Tout lui manque à la fois,

Les sens et les esprits aussi bien que la voix.

Elle revient enfin; Clothon ', pour l'amour d'elle,

Laisse à Pyrame ouvrir sa mourante prune.

Il ne regarde point la lumière des cieux ;

Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.

Il voudroit lui parler; sa langue est retenue :

Il témoigne mourir content de l'avoir vue.

Thisbé prend le poignard , et découvrant son sein :

« Je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein,

Bien moins encor l'erreur de ton âme alarmée :

Ce seroit t' accuser de m' avoir trop aimée.

Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur

N'a, non plus que le tien, mérité son malheur.

Cher amant, reçois donc ce triste sacrifice! »

Sa main et le poignard font alors leur office :

Elle tombe, et, tombant, range ses vêtements;

Dernier trait de pudeur, même aux derniers moments.

Les nymphes d'alentour lui donnèrent des larmes,

Et du sang des amants teignirent par des charmes

Le fruit d'un mûrier proche, et blanc jusqu'à ce jour,

Eternel monument d'un si parfait amour. »

Cette histoire attendrit les filles de Minée. L'une accusoit l'amant; l'autre, la .destinée ; Et toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs De cette passion devroient être vainqueurs. Elle meurt quelquefois, avant qu'être contente : L' est-elle, elle devient aussitôt languissante ; Sans l'hymen, on n'en doit recueillir aucun fruit; Et cependant l'hymen est ce qui la détruit. « Il y joint, dit Clymène, une âpre jalousie, Poison le plus cruel dont l'âme soit saisie : Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris. Alcithoé , ma sœur, attachant vos esprits,

1 C'eM une des Parques,

Des tragiques amours vous a conte l'élite : Celles que je vais dire ont aussi leur mérite. J'accourcirai le temps, ainsi qu'elle, à mon tour. Peu s'en faut que Phébus ne partage le jour 1 ; A ses rayons perçants opposons quelques voiles : Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles. Je veux que sur la mienne, avant que d'être au soir, Un progrès tout nouveau se fasse apercevoir. Cependant donnez-moi quelque heure de silence : Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence; Souffrez-en les défauts , et songez seulement Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

« Céphale aimoit Procris; il étoit aimé d'elle;

Chacun se proposoit leur hymen pour modèle.

Ce qu'Amour fait sentir de piquant et de doux

Combloit abondamment les vœux de ces époux.

Ils ne s'aimoient que trop! Leurs soins et leur tendresse

Approchoient des transports d'amant et de maîtresse.

Le ciel même envia cette félicité :

Céphale eut à combattre une divinité.

Il étoit jeune et beau : l'Aurore en fut charmée ,

N'étant pas. à ces biens chez elle accoutumée 2.

Nos belles cacheroient un pareil sentiment :

Chez les divinités, on en use autrement.

Celle-ci déclara ses pensers à Céphale 3.

Il eut beau lui parler de la foi conjugale :

Les jeunes déités qui n'ont qu'un vieil époux

Ne se soumettent point à ces lois , comme nous.

La déesse enleva ce héros si fidèle.

De modérer ses feux, il pria l'immortelle :

1 C'est-à-dire : il est bientôt midi. — 2 L'Aurore, dans la Fable, était femme du vieux Tithon.

1 Édition des Fables choisies de 1694 :

Celle-ci déclara son amour à Céphale,

Elle le fit; l'amour devint simple amitié.

« Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié;

Je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne :

Recevez seulement ces marques de la mienne.

(G'étoit un javelot toujours sûr de ses coups.)

Un jour, cette Procris , qui ne vit que pour vous,

Fera le désespoir de votre âme charmée ,

Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée. »

Tout oracle est douteux , et porte un double sens :

Celui-ci mit d'abord notre époux en suspens.

« J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle!

Et comment? N'est-ce point qu'elle m'est infidèle?

Ah! finissent mes jours, plutôt que de le voir!

Eprouvons, toutefois, ce que peut son devoir. »

Des mages aussitôt consultant la science ,

D'un feint adolescent il prend la ressemblance,

S'en va trouver Procris , élève jusqu'aux cieux

Ses beautés , qu'il soutient être dignes des dieux ;

Joint les pleurs aux soupirs , comme un amant sait faire ,

Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.

Il fallut recourir à ce qui porte coup,

Aux présents : il offrit, donna, promit beaucoup :

Promit tant, que Procris lui parut incertaine.

Toute chose a son prix. Voilà Céphale en peine :

Il renonce aux cités, s'en va dans les forêts;

Conte aux vents, conte aux bois, ses déplaisirs secrets;

S' imagine en chassant dissiper son martyre.

C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on respire

Oblige d'implorer l'haleine des zéphirs.

« Doux vents, s'écrioit-il, prêtez-moi des soupirs!

Venez, légers démons par qui nos champs fleurissent!

Aurc 1, fais-les venir! Je sais qu'ils t'obéissent :
Ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer! »
On l'entendit : on crut qu'il venoit de nommer
1 Aura, divinité do l'air, compagne de Zéphyre.
Quelque objet de ses vœux, autre que son épouse.
Elle en est avertie , et la voilà jalouse.
Maint voisin charitable entretient ses ennuis :
s Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits;
i\ aime donc cette Aure, et me quitte pour elle?
— Nous vous plaignons : il l'aime, et sans cesse l'appelle ;
Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
Que celui d'enseigner le nom d'Aurc à nos bois;
Dans tous les environs, le nom d'Aure résonne.
Profitez d'un avis, qu'en passant on vous donne :
L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger. »
Elle en profite, hélas! et ne fait qu'y songer.
Les amants sont toujours de légère croyance \ :
S'ils pouvoient conserver un rayon de prudence
(Je demande un grand point, la prudence en amour!),
Us seroient aux rapports insensibles et sourds.

Notre épouse ne fut l'une ni l'autre chose.

Elle se lève, un jour, et lorsque tout repose,

Que de l'aube au teint frais la charmante douceur

Force tout au sommeil, hormis quelque chasseur,

Elle cherche Géphale : un bois l'offre à sa vue.

Il invoquait déjà cette Aure prétendue :

k Viens me voir, disoit-il, chère déesse, accours!

Je n'en puis plus , je meurs!.. Fais que par ton secours

La peine que je sens se trouve soulagée ! »

L'épouse se prétend par ces mots outragée :

Elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachotent,

Mais celui seulement que ses soupçons cherchoient.

O triste jalousie ! ô passion amère !

Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mère !

Ce qu'on voit par tes yeux , cause assez d'embarras ,

Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas !

1 Et quia amans semper, quod timet, esse putat.

(Ovide, *Ars amatoria* , lib. m.) La Fontaine a imité quelques vers de ce poème , dans lequel Ovide raconte autrement l'épisode de Céphale et Procris.

Procris s'étoit cachée en la même retraite Qu'un faon de biche avoit pour demeure secrète. Il en sort, et le bruit trompe aussitôt l'époux. Céphale prend le dard toujours sûr de ses coups , Le lance en cet endroit, et perce sa jalouse : Malheureux assassin d'une si chère épouse! Un cri lui fait d'abord soupçonner quelque erreur , Il accourt, voit sa faute; et, tout plein de fureur, Du même javelot, il veut s'ôter la vie. L'Aurore et les Destins arrêtent cette envie. Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent : L'infortuné mari, sans cesse s'affligeant, Eût accru par ses pleurs le nombre des fontaines , Si la déesse enfin , pour terminer ses peines , N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ses jours : Triste fin d'un hymen bien divers en son cours!

» Fuyons ce nœud, mes sœurs, je ne puis trop le dire Jugez , par le meilleur, quel peut être le pire ! S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses lois , N'aimons point! » Ce dessein fut pris par toutes trois ; Toutes trois, pour chasser de si tristes pensées, A revoir leur travail se montrent empressées. Clymènc, en un tissu riche, pénible et grand, Avoit presque achevé le fameux différend D'entre le dieu des eaux et Pallas la savante ; On voyait en lointain une ville naissante K L'honneur de la nommer, entre eux deux conteslé, Dépendoit du présent de chaque déité.

Neptune fit le sien , d'un symbole de guerre : Un coup de son trident fit sortir de la terre Un animal fougueux, un coursier plein d'ardeur. Cbacun , de ce présent, admiroil la grandeur. Minerve l'effaçà, donnant à la contrée

1 C'est la fondation d'Athènes , selon la Fable.

L'olivier, qui de paix est Ja marque assurée.

Fille emporta le prix et nomma la cité :

Athènes offrit ses vœux à cette cité.

Pour les lui présenter, on choisit cent pucelles ,

Toutes sachant broder, aussi sages que belles.

Les premières portoient force présents divers ;

Tout le reste entourait la déesse aux yeux pers ! :

Avec un doux souris elle acceptait l'hommage.

Clymène ayant enfin replié son ouvrage ,

La jeune Iris commence en ces mots son récit 2 -

« Rarement pour les pleurs mon talent réussit ; Je suivrai toutefois la matière imposée. Télamon pour Ghloris avait l'âme embrasée : Ghloris pour Télamon brûlait de son côté. La naissance , l'esprit , les grâces, la beauté, Tout se trouvait en eux , hormis ce que les hommes Font marcher avant tout dans ce siècle où nous sommes : Ce sont les biens, c'est l'or, mérite universel. Ces amants , quoique épris d'un désir mutuel , N'osaient au blond Hymen sacrifier encore, Faute de ce métal que tout le monde adore. Amour s'en passeroit; l'autre état ne le peut : Soit raison , soit abus , le Sort ainsi le veut. Cette loi , qui corrompt les douceurs de la vie , Fut, par le jeune amant, d'une autre erreur suivie, Le démon des combats vint troubler l'univers : Un pays contesté par des peuples divers Engagea Télamon dans un dur exercice.

Il quitta, pour un temps, l'amoureuse milice. Ghloris y consentit, mais non pas sans douleur.

1 Couleur glauque . vert et bleu; du vieux mot vair, forme" du latin varhis. — - Le sujet de ce récit est tiré d'une inscription an-

tique, publiée par Boissard (Antiq. roman., IVa pars t. II, p, 49),
et qui a été reconnue supposée

IJ voulut mériter son estime et son cœur.

Pendant que ses exploits terminent la querelle ,

Un parent de Chloris meurt, et laisse à la belle

D'amples possessions et d'immenses trésors :

Il habitoit les lieux où Mars régnoit alors.

La belle s'y transporte; et partout révérée,

Partout des deux partis Chloris considérée

Voit de ses propres yeux les champs où Télamon

Venoit de consacrer un trophée à son nom. *

Lui, de sa part ', accourt, et, tout couvert de gloire,

Il offre à ses amours les fruits de sa victoire.

Leur rencontre se fit non loin de l'élément

Qui doit être évité de tout heureux amant².

Dès ce jour, l'âge d'or les eut joints sans mystère :

L'âge de fer en tout a coutume d'en faire.

Chloris ne voulut donc couronner tous ces biens ,

Qu'au sein de sa patrie et de l'aveu des siens.

Tout chemin , hors la mer, allongeant leur souffrance ,

Ils commettent aux flots cette douce espérance ;
Zéphyre les suivoit, quand, presque en arrivant,
Un pirate survient , prend le dessus du vent ,
Les attaque, les bat. En vain , par sa vaillance,
Télamon jusqu'au bout porte la résistance :
Après un long combat, son parti fut défait,
Lui pris, et ses efforts n'eurent pour tout effet
Qu'un esclavage indigne. o dieux! qui l'eût pu croire?
Le Sort, sans respecter ni son sang , ni sa gloire,
Ni son bonheur prochain , ni les vœux de Chloris ,
Le fit être forçat, aussitôt qu'il fut pris.
« Le destin ne fut pas à Chloris si contraire.
Un célèbre marchand l'achète du corsaire :
Il l'emmène; et bientôt la belle, malgré soi,
Au milieu de ses fers, range tout sous sa loi.
L'épouse du marchand la voit avec tendresse ■

1 De son rôle. — 2 C'est-à-dire : la mer.

ils en font leur compagne, et leur fils, sa maîtresse. Chacun veut son hymen : Chloris , à leurs désirs , Répondoit seulement par de profonds soupirs. Damon (c'étoit le fils) lui tient ce doux langage : a Vous soupirez toujours! Toujours votre visage, Baigné

de pleurs , nous marque un déplaisir secret ; Qu'avez-vous? Vos beaux yeux verroient-ils à regret Ce que peuvent leurs traits et l'excès de ma flamme? Rien ne vous force ici ; découvrez-nous votre âme : Chloris, c'est moi qui suis l'esclave, et non pas vous, Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'assez doux? Parlez , nous sommes prêts à changer de demeure : Mes parents m'ont promis de partir tout à l'heure. Regrettez-vous les biens que vous avez perdus? Tout le nôtre est à vous, ne le dédaignez plus. J'en sais qui l'agréeroient; j'ai su plaire à plus d'une : Pour vous, vous méritez tout une autre fortune. Quelle que soit la nôtre , usez-en : vous voyez Ce que nous possédons et nous-même à vos pieds, s» Ainsi parle Damon ; et Chloris , toute en larmes , Lui répond en ces mots accompagnés de charmes : b Vos moindres qualités et cet heureux séjour, Même aux filles des dieux, donneroient de l'amour : Jugez donc si Chloris, esclave et malheureuse, Voit l'offre de ces biens d'une âme dédaigneuse! Je sais quel est leur prix ; mais , de les accepter, Je ne puis, et voudrois vous pouvoir écouter. Ce qui me le défend, ce n'est point l'esclavage : Si toujours la naissance éleva mon courage , Je me vois, grâce aux dieux, en des mains, où je puis Garder ces sentiments , malgré tous mes ennuis ; Je puis même avouer (hélas! faut-il le dire?) Qu'un autre a sur mon cœur conservé son empire. Je chéris un amant , ou mort , ou dans les fers ; Je prétends le chérir encor dans les enfers. Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante?

Je ne suis déjà plus aimable ni charmante; Chloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit si doux, Et, doublement esclave, est indigne de vous. » Touché de ce discours, Damon prend congé d'elle. « Fuyons, dit-il en soi, j'oublierai cette belle; Tout passe, et même un jour ses charmes passeront : Voyons ce que l'absence et le temps produiront. » A ces mots, il s'embarque, et, quittant le

rivage, Il court de mer en mer, aborde un lieu sauvage *, Trouve des malheureux, de leurs fers échappés, Et sur le bord d'un bois à chasser occupés. Télamon , de ce nombre , avoit brisé sa chaîne : Aux regards de Damon, il se présente à peine, Que son air, sa fierté , son esprit , tout enfin , Fait qu'à l'abord Damon admire son destin, Puis le plaint, puis l'emmène, et puis lui dit sa flamme. « D'une esclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'âme : Elle chérît un mort! Un mort, ce qui n'est plus, L'emporte dans son cœur! Mes vœux sont superflus !.,.» Là-dessus, de Chloris il lui fait la peinture. Télamon, dans son âme, admire l'aventure, Dissimule , et se laisse emmener au séjour Où Chloris lui conserve un si parfait amour. Comme il vouloit cacher avec soin sa fortune , Nulle peine pour lui n'étoit vile et commune. On apprend leur retour et leur débarquement. Chloris, se présentant à l'un et l'autre amant, Reconnoît Télamon sous un faix qui l'accable. Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoissable ; Un œil indifférent à le voir eût erré , Tant la peine et l'amour l'avaient défiguré. Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obstacle; Chloris le reconnoît, et tombez à ce spectacle :

Edition des Fables choisies, de 1694 :

Il courl de mer en mer, aborde en lieu sauvage. - C'est-à-dire : tombe en défaillance.

Elle perd tous ses sens, et de honte et d'amour.

Telamon, d'autre part, tombe presque, à son tour.

On demande à Chloris la cause de sa peine :

Elle la dit; ce fut sans s'attirer de haine.

Son récit ingénu redoubla la pitié

Dans les cœurs prévenus d'une juste amitié.
Damon dit que son zèle avoit changé de face;
On le crut. Cependant, quoi qu'on dise et qu'on fasse,
D'un triomphe si doux l'honneur et le plaisir
Ne se perd , qu'en laissant des restes de désir.
On crut pourtant Damon. Il restreignit son zèle
A sceller de l'hymen une union si belle;
Et, par un sentiment à qui rien n'est égal,
Il pria ses parents de doter son rival.
Il l'obtint, renonçant dès lors à l'hyménée.
Le soir étant venu de l'heureuse journée,
Les noces se faisoient à l'ombre d'un ormeau :
L'enfant d'un voisin vit s'y percher un corbeau;
Il fait partir de l'arc une flèche maudite ,
Perce les deux époux d'une atteinte subite.
Chloris mourut du coup, non sans que son amant
Attirât ses regards en ce dernier moment.
Il s'écrie, en voyant finir ses destinées :
« Quoi ! la Parque a tranché le cours de ses années!
Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisoit-il pas

Que la haine du sort avançât mon trépas? »
En achevant ces mots , il acheva de vivre :
Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre;
Blessé légèrement , il passa chez les morts :
Le Styx vit nos époux accourir sur ses bords.
Même accident finit leurs précieuses trames;
Même tombe eut leurs corps , même séjour leurs âmes.
Quelques-uns ont écrit, mais ce fait n'est pas sûr,
Que chacun d'eux devint statue et marbre dur.
Le couple infortuné face à face repose.
Je ne garantis point cette métamorphose :
On en doute... — On le croit plus que vous ne pensez,
Dit Clymène ; et , cherchant dans les siècles passés
Quelque exemple d'amour et de vertu parfaite ,
Tout ceci me fut dit par le sage interprète.
J'admirai, je plaignis ces amants malheureux.
On les alloit unir, tout concouroit pour eux;
Ils touchoient au moment, l'attente en étoit sûre!...
Hélas! il n'en est point de telle en la nature.
Sur le point de jouir, tout s'enfuit de nos mains;

Les dieux se font un jeu de l'espoir des humains !

— Laissons , reprit Iris , cette triste pensée.

La fête est vers sa fin, grâce au ciel, avancée;

Et nous avons passé tout ce temps en récits

Capables d'affliger les moins sombres esprits :

Effaçons, s'il se peut, leur image funeste.

Je prétends de ce jour mieux employer le reste,

Et dire un changement, non de corps, mais de cœur.

Le miracle en est grand, Amour en est l'auteur :

Il en fait tous les jours de diverse manière.

Je changerai de style, en changeant de matière i.

» Zoon plaisoit aux yeux; mais ce n'est pas assez :

Son peu d'esprit, son humeur sombre,

Rendoient ces talents mal placés.

Il fuyoit les cités, il ne cherchoit que l'ombre, Vivoit parmi les bois, concitoyen des ours, Et passoit sans aimer les plus beaux de ses jours. Nous avons condamné l'amour, m' allez-vous dire? Je blâme en nous l'excès; mais je n'approuve pas

Qu'insensible aux plus doux appas,

Jamais un homme ne soupire.

Eh quoi ! ce long repos est-il d'un si grand prix? Les morts sont donc heureux? Ce n'est pas mon avis : Je veux des passions; et si l'état le pire

1 Ce récit pst emprunté à Boecaro , Decnmn o?te , «[iornata v, novella }.

Est le néant , je ne sais point De néant plus complet, qu'un cœur froid à ce point. Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même, Vit Iole endormie, et le voilà frappé;

Voilà son cœur développé.

Amour, par son savoir suprême , Ne l'eut pas fait amant, qu'il en fit un héros. Zoon rend grâce au dieu qui troubloit son repos : Il regarde, en tremblant, cette jeune merveille.

A la fin Iole s'éveille.

Surprise et dans l'étonnement,

Elle veut fuir; mais son amant

L'arrête, et lui tient ce langage :

n Rare et charmant objet, pourquoi me fuyez-vous? Je ne suis plus celui qu'on trouvoit si sauvage : C'est l'effet de vos traits aussi puissants que doux; Us m'ont l'âme et l'esprit et la raison donnée.

Souffrez que, vivant sous vos lois, J'emploie, à vous servir, des biens que je vous dois. * Iole, à ce discours, encor plus étonnée, Rougit, et, sans répondre, elle court au hameau, Et raconte à chacun ce miracle nouveau. Ses compagnes d'abord s'assemblent au-

tour d'elle • Zoon suit en triomphe , et chacun applaudit. Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout ce qu'il fit,

Ni ses soins pour plaire à la belle : Leur hymen se conclut. Un satrape voisin,

Le propre jour de cette fête,

Enlève à Zoon sa conquête :

On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein. Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage, Poursuit le ravisseur, et le joint, et l'engage

En un combat de main à main.

Iole en est le prix aussi bien que le juge. Le satrape vaincu trouve encor du refuge En la bonté de son rival.

Hélas ! cette bonté lui devint inutile ;

Il mourut du regret de cet hymen fatal :

Aux plus infortunés la tombe sert d'asile.

Il prit pour héritière, en finissant ses jours,

Iole , qui mouilla de pleurs son mausolée.

Que sert-il d'être plaint, quand l'âme est envolée?

Ce satrape eût mieux fait d'oublier ses amours. »

La jeune Iris à peine achevoit cette histoire ; Et ses sœurs avouoient qu'un chemin à la gloire , C'est l'amour. « On fait tout pour se voir estimé : Est-il quelque chemin plus court, pour être aimé? Quel charme de s'ouïr louer par une bouche , Qui , même

sans s'ouvrir, nous enchante et nous touche ! » Ainsi disoient ces sœurs. Un orage soudain Jette un secret remords dans leur profane sein. Bacchus entre, et sa cour, confus et long cortège : « Où sont , dit-il , ces sœurs à la main sacrilège ? Que Pallas les défende , et vienne en leur faveur Opposer son égide a ma juste fureur :

Rien ne m'empêchera de punir leur offense. Voyez : et qu'on se rie, après, de ma puissance! » Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monstres au plancher, Ailés, noirs et velus, en un coin s'attacher. On cherche les trois sœurs; on n'en voit nulle trace. Leurs métiers sont brisés ; on élève en leur place Une chapelle au dieu , père du vrai nectar. Pallas a beau se plaindre, elle a beau prendre part Au destin de ces sœurs , par elle protégées; Quand quelque dieu, voyant ses bontés négligées, Nous fait sentir son ire, un autre n'y peut rien : L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen. Profitons, s'il se peut, d'un si fameux exemple. Chômons : c'est faire assez, qu'aller de temple en temple Rendre à chaque immortel les vœux qui lui sont dus. Les jours donnés aux dieux ne sont jamais perdi

l'IS

4J(i LIVRE CINQUIEME.

A M. 1,1<: DUC DE VENDOME

\:i l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

Ces deux divinités n'accordent à nos vœux,

Que des biens peu certains , qu'un plaisir peu tranquille :

Des soucis dévorants , c'est l'éternel asile;
Véritables vautours , que le fils de Japet 3
Représente , enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix, et méprise le reste :
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
Il lit , au front de ceux qu'un vain luxe environne ,
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne *.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple : Tous deux virent changer leur cabane en un temple. Hyménée et l'Amour, par des désirs constants, Avoient uni leurs cœurs, dès leur plus doux printemps : \Ti le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme;

1 Metamorphoseon, lib. vin, fab. 7-9. La Fontaine fait plus qu'imiter le poète latin : il le traduit souvent avec bonheur. — 2 Louis-Joseph, duc de Vendôme, arrière-petit-fils de Henri IV, né le 1er juillet 1654, mort le 11 juin 1712 en Catalogne, un des plus grands hommes de guerre de son temps. Il s'honorait d'être l'ami et le protecteur de La Fontaine. — 3 Prométhée, sur le mont Caucase. — * Voiture aroît dit dans sa lettre 123, on parlant de la For-

tune :« Elle nous vend bien chèrement les choses qu'elle semble nous donner. »

1>H1LEMo.\ ET BAUC1S. 417

Clothon prenoit plaisir à filer cette trame.

Ils surent cultiver , sans se voir assistés ,

Leur enclos et leur champ , par deux fois vingt étés.

Eux seuls ils composoient toute leur république : •

Heureux de ne devoir à pas un domestique

Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient !

Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendoient;

L'amitié modéra leurs feux, sans les détruire,

Et par des traits d'amour sut encor se produire.

Ils habitoient un bourg, plein de gens, dont le cœur

Joignoit aux duretés un sentiment moqueur.

Jupiter résolut d'abolir cette engeance.

Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence * ;

Tous deux, en pèlerins, vont visiter ces lieux,

Mille logis y sont : un seul ne s'ouvre aux dieux.

Prêts enfin de quitter un séjour si profane ,

Ils virent à l'écart une étroite cabane,

Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe; on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au-devant des dieux , et leur tient ce langage :
« Vous me semblez tous deux fatigués du voyage?
Ileposez-vous. Usez du peu que nous avons;
L'aide des dieux a fait que nous le conservons ;
Usez-en ! Saluez ces pénates d'argile :
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile ,
Que quand Jupiter même étoit de simple bois;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde?
Encor que le pouvoir au désir ne réponde ,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus. »
Quelques restes de feu , sous la cendre épandus ,
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent;
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
1 Mercure.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs :
Et, pour tromper l'ennui d'une attente importune,

11 entretint les dieux, non pas sur la Fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs , les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant, par Baucis , le festin se prépare.
La table, où l'on servit le champêtre repas,
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on , si l'histoire en est crue ,
Qu'en un de ses supports le temps l'avoit rompue.
Baucis en égala i les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert , pour tous mets ,
D'un peu de lait, de fruits et des dons de Cérès.

Les divins voyageurs , altérés de leur course , Mêloient au vin grossier le cristal d'une source. Plus le vase versoit, moins il s'alloit vidant. Philémon reconnut ce miracle évident ; Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent; A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent. Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils , Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis. « Grand Dieu , dit Philémon , excusez notre faute : Quels humains auroient cru

recevoir un tel hôte? Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux : Mais, quand nous serions rois, que donnera des dieux? C'est le cœur qui fait tout! Que la terre et que l'onde Apprêtent un repas pour les maîtres du monde : Ils lui préféreront les seuls présents du cœur, v Baucis sort, à ces mots, pour réparer l'erreur,

1 Pour égalisa.

PHILEMON ET BAUCIS

Dans le verger couroit une perdrix privée ,

Et par de tendres soins dès l'enfance élevée;

Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain :

La volatile échappe à sa tremblante main;

Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.

Ce recours, à l'oiseau, ne fut pas inutile :

Jupiter intercède. Et déjà les vallons

Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.

Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes. k De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes : Suivez-nous! Toi, Mercure, appelle les vapeurs? o gens durs! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs! » Il dit : et les autans troublent déjà la plaine. Nos deux époux suivoient, ne marchant qu'avec peine; Lu appui de roseau soulageoit leurs vieux ans : Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants, Sur un mont assez proche enfin ils arri-

vèrent. A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent. Des ministres du dieu les escadrons flottants Entraînèrent sans choix animaux, habitants, Arbres , maisons , vergers , toute cette demeure ; Sans vestiges du bourg, tout disparut sur l'heure. Les vieillards déplorent ces sévères destins. Les animaux périr! car encor les humains, Tous avoient dû tomber sous les célestes armes : Baucis en répandit en secret quelques larmes.

Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs ; De pilastres massifs les cloisons revêtues, En moins de deux instants, s'élèvent jusqu'aux nues; Le chaume devient or, tout brille en ce pourpi

> liron

Tous ces événements sont peints sur le lambris. 1 Enceinte, enclos; du bas latin porpftsium ou pofprisi

4i>0 LIVRE CINQUIÈME.

Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle ! Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle. Nos deux époux, surpris', étonnés, confondus, Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus. « Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures! Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures Pour présider ici sur les honneurs divins , Et, prêtres, vous offrir les vœux des pèlerins? » Jupiter exauça leur prière innocente, a Hélas ! dit Philémon , si votre main puissante Vouloit favoriser, jusqu'au bout, deux mortels, Ensemble nous mourrions, en servant vos autels; Glothon feroit d'un coup ce double sacrifice ; D'autres mains nous rendroient un vain et triste office Je ne pleurerois point celle-ci, ni ses yeux Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux. » Jupiter, à ce vœu, fut encor favorable. Mais oserai-je dire

un fait presque incroyable? Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis, lis contoient cette histoire aux pèlerins ravis, La troupe, à l'entour d'eux, debout, prêtoit l'oreille; Philémon leur disoit : « Ce lieu plein de merveille N'a pas toujours servi de temple aux immortels; Un bourg étoit autour, ennemi des autels : Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies, Du céleste courroux tous furent les hosties *. Il ne resta que nous d'un si triste débris; Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris : Jupiter l'y peignit. n En contant ces annales, Philémon regardoit Baucis par intervalles ; Elle devenoit arbre , et lui tendoit les bras : Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas. Il veut parler : l'écorce a sa langue pressée. L'un et l'autre se dit adieu de la pensée ,

1 Victimes; du latin *liolia*. — 2 Ruine, désastre.

PHILEMOX ET BAUCJS. 421

Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois.

D'étonnement, la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.

Même instant , même sort , à leur fin les entraîne :

Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.

On les va voir encore , afin de mériter

Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.

Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.

Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre ,

Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.

Ah! si... J. Mais, autre part, j'ai porté mes présents,

Célébrons seulement cette métamorphose.
De fidèles témoins m' ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures ,
Sous l'appui d'un grand nom , passer ces aventures.
Vendôme, consentez au los 2 que j'en attends;
Faites-moi triompher de l'Envie et du Temps;
Enchaînez ces démons : que sur nous ils n'attendent,
Ennemis des héros et de ceux qui les chantent !
Je voudrais pouvoir dire , en un style assez haut ,
Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer, seroit œuvre infinie;
L'entreprise demande un plus vaste génie :
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer?
Sans parler de celui qui force à vous aimer,
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages;
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages;
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
Que nous font à regret le travail et les ans.

Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,

Font voir, par ces faveurs, que Jupiter les aime.

' La Fontaine se laisse aller encore à un souvenir et à un regret pour sa femme, avec laquelle il n'avait pas vécu en trop bonne intelligence. — 2 Éloge , honneur.

Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous! Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous. Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère, Vient de les retoucher, attentive à vous plaire : On dit qu'elle et ses sœurs, par l'ordre d'Apollon, Transportent dans An et * tout le sacré vallon : Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages Des arbres dont ce lieu va border ses rivages ! Puissent-ils tout d'un coup élever leurs sourcils 2, Comme on vit autrefois Philémon et Baucis!

1 Ce château, bâti et orné par Philibert de Lorme , Jean Goujon et Jean Cousin, sous le règne de Henri II, avait appartenu à Diane de Poitiers. Le duc de Vendôme, qui en était propriétaire à l'époque où écrivait La Fontaine, y attirait par sa royale hospitalité les littérateurs et les artistes de son temps. La Révolution a détruit Anet.

2 Le poète a remplacé ainsi l'expression Ce fronts sourcilleux, qui est restée dans la langue poétique.

ATTRIBUES A LA FONTAINEK.

ATTRIBUÉS A LA FONTAINE

ï. MIAULEMENT DES CHATTES¹.

Jadis une chatte , animée D'une amoureuse et pétulante ardeur, Cherchoit partout un chat vigoureux et ribleur ², Pour éteindre le feu qui l'avoit enflammée. A cet effet, parcourant les greniers, Les galetas, les caves, les celliers, Par mille cris elle se fait entendre ,

Lorsqu'en même temps va descendre Du toit voisin un chat aventurier , Qui, serviteur d'un trop avare maître, Cherchoit partout de quoi repaître, Xe pouvant au logis, quoique adroit au métier,

¹ Ce conte et les quatre suivants sont tirés d'une mauvaise édition des Contes, imprimée en France, peut-être à Rouen, sans date et sans nom de libraire, avec le privilège du roi de 1667. Selon l'opinion du savant Walckenaer, cette édition, qui forme un volume en deux parties in-12, serait une contrefaçon de celle que La Fontaine avait publiée lui-même en 1669, pour faire tomber les éditions de Hollande. Mais rien ne prouve, à notre avis, que ce soit là une contrefaçon, et que les cinq contes nouveaux qui s'y trouvent, quoique assez imparfaits, ne soient pas de La Fontaine. Nous nous sommes permis toutefois de corriger plusieurs vers, dénaturés par des fautes d'impression grossières. — ² Coureur de nuit.

Tromper l'œil vigilant d'une habile servante- Ce chat, dis-je, poussé par une faim pressante,

Ne songeant rien moins qu'à l'amour,

Trouva cependant notre chatte ,

Qui l'étreint, le baise, le flatte,

Le caresse et lui fait la cour.

L'aventurier, voyant cette chatte importune,

Qui le presse pour le déduit,

Se sert de sa bonne fortune,

Et la grimpe sans faire bruit.

Elle-même , observant un paisible silence , Et songeant seulement d'assouvir son désir,

Attend avec impatience Le doux moment de l'amoureux plaisir.

Mais la faim , sur l'amour remportant l'avantage. Fit quitter au matou le plaisant badinage :

Car, pendant ce même moment, Un rat passant , le chat quitte la chatte , Poursuit le rat et l'atteint de sa patte , Et,loin de là le mange goulûment.

La chatte, se voyant ainsi vilipendée,

De honte et de rage obsédée , Se sauve, et court, de maison en maison , Aux chattes d'alentour conter son aventure ;

Se plaint du fait et de l'injure, Et demande conseil pour en avoir raison. Entre elles sur-le-champ se fit une assemblée , Où l'on donna conseil à la chatte troublée,

De dissimuler son tourment ; Mais, afin d'éviter désormais telle injure,

D'un mutuel consentement

On prit dès lors cette mesure ,

Savoir : qu'en l'amoureux déduit, Et lorsque le plaisir chatouille, presse, flatte,

A l'avenir grande et petite chatte Pousseroif de grands cris, et feroit un tel bruit,

Qu'aucun rat, le jour ni la nuit,

Par sa téméraire présence,

N'oseroit, de leurs doux désirs

Et de leurs amoureux plaisirs,

Troubler l'aimable jouissance.

Cela dit et conclu , chacune , sur sa foi ,

Jura d'observer cette loi,

Et d'en avertir les absentes,

Bonnes amies et parentes.

Ainsi, depuis ce remarquable jour, Les chattes, dans le fort du plaisir de l'amour,

Par mille cris se font entendre , Sans que jusqu'à présent personne ait pu comprendre L'extravagant sujet de leurs miaulements, Qui les met à couvert de tels événements.

II. L'ENFANT

Un châtelain ou juge de village ,

Homme ribaud i et vigoureux, Entretenoit un commerce amoureux,

Sous prétexte de compéragé , Avec la femme d'un bon paysan
2,

Femme blanche, ferme, râblée,

Grasse , dodue et potelée ,

Trop belle enfin pour un manant ,

Puisque dessous la grosse bure

Elle cacheoit certains appas,

Que souvent on ne trouve pas

1 Robusle, paillard. — 2 Ce vers, qui manque de césure, a été sans doute altéré à l'impression, quoique La Fontaine se permette souvent des fautes contre la prosodie.

A tles femmes qui fout figure

Et qui portent le taffetas.

Le rusé châtelain avoit la prévoyance De ménager le temps et la saison :

Car du manant il épioit l'absence,

Pour faire avec toute assurance

La besogne de la maison.

Ainsi prenant les affaires à l'aise , Dessus le lit un enfant de cinq ans,

Qui regardoit le passe-temps, Il apaisoit son amoureuse
braise.

Avint, un jour (il ne me souvient pas

Si c'étoit ou dimanche ou fête), Que notre châtelain à son logis
s'arrête,

Sans doute pour quelque embarras,

Ou par un effet de paresse ,

Si bien , qu'il vient tard à la messe ; - Et, tout le peuple étant à
deux genoux,

Il fallut, pour prendre sa place, Qu'il passât au milieu de cette
populace,

Et qu'il fût vu, par ce moyen, de tous. La femme du manant ,
dedans la même église ,

Tenoit par la main son enfant,

Et, sans témoigner de surprise,

S'aperçut bien de son galant,

Et de rien ne fit pas semblant.

Mais pour l'enfant, regardant le compère,

Crut bonnement que son parrain Feroit ce qu'au logis il le vit
souvent faire. A cet effet , il s'écria soudain :

s Mettez-vous sur le lit, ma mère,

Voilà monsieur le châtelain ! »

III. COLIN

Colin, faisant préparer sa maison Pour recevoir son épousée,
Trouva sa servante Alison An plaisir de l'amour fortement dispo-
sée. Sans perdre le temps à songer, Il se servit de l'heure du ber-
ger, Et commençoit l'amoureux badinage, Quand sa mère, arri-
vant, le surprit sur le fait, Et lui dit : « Insolent ! Ce soir, à ton
souhait ,

N/ auras-tu pas un joli pucelage? »

Colin, sans s'étonner, dit : « Ma mère, tout beau! Ne vous met-
tez pas en colère :

Je ne gâte point le mystère , J'aiguise seulement pour ce soir
mon couteau. »

IV. L'ESPAGNOL

Un Espagnol avoit dans sa maison Une peste, une fausse lame,
L'n diable familier, c'est-à-dire une femme Qui n'entendoit ni
rime ni raison.

En vain , pour la rendre docile , Ce mari, passable escrime tir,
Employoit dans le lit sa force et sa vigueur: Il trouvoit cependant
son remède inutile. Il consultoit ses amis, ses parents, Qui, juges
de leurs différents, Terminoient parfois leurs querelles ,

Mais qui, lassés de voir et naître et pulluler

Des rioltes * continuelles,

Ne voulurent plus s'en mêler.

Il fut contraint de prendre patience, Et d'imiter ces oiseaux
passagers Qui, bâtissant leurs nids même dans les clochers ,

Ont une si forte assurance ,

Que, sans s'étonner du grand bruit,

Ils entendent le son des cloches ,

Et ne craignent pas les approches

Des gens qui sonnent jour et nuit.

Notre Espagnol, en savant politique, Méditant donc un remède à ses maux, Dissimuloit sa peine et ses travaux, Et caressoit son diable domestique, Quand il lui vint un affaire pressant -

Qui le contraignit d'entreprendre,

Sans différer et sans attendre,

Un voyage vers le Levant.

Il dresse, à cet effet, son petit équipage,

Et préparc , pour son voyage , Tout ce qu'il croit qui lui fera
besoin.

Mais sa femme , par un caprice , Dit qu'elle veut l'accompagner si loin, Et ne le point quitter, pour lui rendre service. L'Espagnol, étonné du dessein surprenant, S'oppose en vain, dit qu'elle est une bête;

Mais les femmes ont une tête :

il fallut consentir, malgré son sentiment. Les voilà donc qui quittent le rivage,

Embarqués dans un bon vaisseau ,

Qui par sa vitesse fend l'eau ,

' Querelles , débats bruyants. — 2 C'est bien La Fontaine , qui conservait à ce mot le genre masculin, comme dans les auteurs des quinzième et seizième siècles.

Et semble terminer promptement le voyage ; Lorsque les vents , en augmentant les flots ,

Forment une telle toui'mente,

Que les plus hardis matelots Chancellent en voyant une perte évidente. Le commandant, pour sauver le vaisseau,

Ordonne de jeter en l'eau

Toutes les choses plus pesantes.

La crainte d'une affreuse mort

Fait obéir, et l'on jette d'abord

Les hardes bonnes et méchantes.

Noire Espagnol, bien plus obéissant, Voyant l'occasion favorable et propice,

Jette dans la mer, à l'instant, Sa femme ou bien son étui de malice.

Le vent et le trouble cessé,

Le commandant prend connoissance , Avec raison, de ce qui s'est passé, Et veut d'un tel mari punir la violence; Mais l'Espagnol , interrogé , répond Que c'est à tort qu'on lui veut faire affront ,

Et jouant bien son personnage , Il dit : « Ayant jeté ma femme dans la mer, J'ai obéi! Aie faut-il donc blâmer?

Rien ne me pesoit davantage, n

QUE MOURIR DE FAIM

Fabrice, dès longtemps, Près d'une belle dame, Tiroit de la poudre aux moineaux; Et quoiqu'il fit et festins et cadeaux*

L'ingrate cependant se moquoit de sa flamme ■

Exagérant sa forte passion , L'excès de son ardeur, la grandeur de sa peine,

Il la trouvoit plus inhumaine , Et son amour tournoit à sa confusion.

Un jour enfin, lasse de sa persévérance, Voulant de son amour avoir la récompense , Chez elle il s'en alla pour la pousser à bout , Mais il y rencontra seulement la servante , Qui, plus douce et plus indulgente, Facilement lui permit tout.

Ce doux combat, cette amoureuse lice

Plut tant au vigoureux Fabrice , Qu'il ne manquoit, ou de jour ou de nuit, Sous prétexte de voir son ingrate maîtresse , De faire naître avec adresse Un rendez-vous pour l'amoureux déduit ;

Mais, quoiqu'il eût les yeux à l'erte *, L'affaire, par malheur, fut un jour découverte, Et la maîtresse , avec juste raison :

« Quoi ! vous venez , ô Fabrice , dit-elle ,

Me faire tenir la chandelle Pour vos plaisirs , jusque dans ma maison ! Encore, si cette servante Etoit d'une beauté charmante, J'excuserois peut-être votre erreur; Mais une petite souillarde, Une laidron , une bavarde !

il y va trop de votre honneur! »

Fabrice, voyant donc qu'on lui chantoit sa gamme,

Poussé d'un dépit amoureux, Répondit : « Il est vrai, j'ai failli; mais, madame, Ne suis-je pas bien malheureux?

Pour vos beaux yeux je soupire sans cesse,

1 Au guet; en italien, a l'enta; d'où le mot alerte.

Sans obtenir une seule caresse, M'avez-vous soulagé même d'un doux regard? Faisant ce que j'ai fait, l'offense est-elle grande? Et ne vaut-il pas mieux se repaître de lard, Que de mourir de faim près d'une bonne viande? »

Vi. LES DEUX COMPERES ».

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES

L'amitié, de tous temps, fut le lien des hommes; De tous temps , on a vu des illustres amis Se tenir plus qu'ils ne s'étoient promis,

Et pour de petits prêts rendre de grosses sommes.

Mais l'on n'est pas toujours heureux,

Lorsque l'on est si généreux :

Car celui qui , par pure offrande *

Donne plus qu'on ne lui demande ,

Est fort sujet à recevoir

Bien plus qu'il ne vouloit avoir :

Témoin compère George et le compère Biaise, Qui n'eurent pas sujet d'être fort aise

Des avis qu'ils s'étoient donnés,

1 Ce conte, dont l'auteur, si ce n'est pas La Fontaine, est inconnu, ne se trouve que dans l'édition ou contrefaçon de 1710, Amsterdam, Henri Desbordes, 2 vol. petit in-8°. Cette édition est si fautive, que nous avons cru pouvoir nous permettre certaines corrections indispensables, que nous indiquaient la rime et la prosodie. Mais il eût fallu changer des vers entiers, pour faire disparaître toutes les fautes de ce genre, qu'on ne saurait pourtant attribuer à l'auteur. — 2 Cette indication est fausse . il en est de même pour les prétendues sources des coules suivants, qui n'ont rien de commun avec Boccacc, Marot, Machiavel, etc.

Dont ils furent fort étonnés Et dont ils eurent de la honte.

Je vais vous en faire le conte.

Les filles bien souvent se dérangent un peu, Surtout à certain âge où le sang leur pétille.

Où dans le front les yeux leur brille , Enfin lorsque l'amour
leur fait sentir son feu.

Compère Biais en avoit une,

Qui cherchoit déjà sa fortune, Et qui mangeoit des yeux les ve-
nants et allants ,

Pour se procurer des galants , Non pas de ceux desquels on
joue à la toupie,

Mais dont l'on joue à d'autres jeux

Que savent bien les amoureux.

Elle s'acquit enfin un drôle vigoureux

Et qui n' avoit pas la roupie.

George s'en aperçut, et les vit plusieurs fois

Qui s'entre-chatoûilloient les doigts.

il crut devoir en avertir le père :

« Je suis trop votre ami, lui dit-il, mon compère,

Pour ne pas vous donner avis De tout ce qui vous touche et qui
peut avoir suite :

Votre fille a plusieurs amis; Mais surtout un, qu'il faudra
qu'elle évite : Richard est riche; il n'est que trop bien fait;

Mais ce n'est pas là votre fait,

Car vous savez bien que ce drille N'est pas dans le dessein
d'épouser votre fille :

Elle n'est pas de sa condition; Vous devriez empêcher la conversation.

J'ai pourtant aperçu qu'elle en étoit coiffée: Richard pourroit avoir été trouver la fée Pour un philtre amoureux, pour un sort, que sait-on' Il est bon d'écouter le vieux Qu'en dira-t-on ; Votre fille est coquette un peu, ne vous déplaie.

— Grand merci de l'avis, répond compère Biaise, Je suivrai vos conseils. » A quelques jours de là, Biaise rencontra George, et ainsi lui parla :

« Vous m'avez averti des amours de ma fille ; Je vous suis obligé des soins de ma famille; Et je serois ingrat, en ne vous disant pas

Un certain cas Qui grandement vous touche; Mais je crains bien qu'aussi vous ne preniez la mouche;

Car, en effet , Il n'est plus de remède, et le mal est tout fait.

— Non, parlez hardiment, dit le compère George; Je n'en sonnerai mot, ou le diable m'égorge!

— Puisque vous me le permettez, Dit Biaise, et que vous me promettez De n'en avoir jamais contre moi de rancune ,

Je vous dirai , sans fourbe aucune , Que Jeanne vous a fait gros oiseau du printemps *. Chez la grosse Gâteau , souvent , à la maraude , Elle s'en va prendre ses passe-temps.

Vous connoissez bien la ribaude?

Mettez-y l'ordre, ou bien vous vous déshonorez,

Je vous en avertis , compère.

— Vous en avez menti, répond George en colère,

Et vous me prouvez Que ma femme a hanté chez une maquerelle,

Ou vous éprouvez La vigueur de mon bras ! — -Vous me cherchez querelle, Dit Biaise > et vous fâchez, contre votre serment? Si je la vis moi-même avecque son amant, Que direz-vous?

GEORGE

Pour un époux, Gela passe le mot pour rire.

1 Le coucou, qui ne paraît et ne chante qu'au printemps.

Il faut me le prouver et me le faire dire; Autrement, point d'amis.

BLAISE

Je suis d'un autre avis, Et si vous voulez faire Ce que je vous dirai, dès cette même nuit, Elle-même fera le détail de l'affaire ,

Et nous éviterons le bruit.

— Je le veux, s répond George. Et s'étant bien instruit Du personnage qu'il doit faire ,

Ils attendent la nuit Pour découvrir tout Je mystère.

Biaise se cache sous le lit, Avant que Jeanne fût couchée ; Jeanne vient et se couche, et son époux aussi; Mais d'une posture fâchée, Comme un homme plein de souci :

Il lui tourne le dos, soupire, crache, tousse; Elle veut l'embrasser, il la repousse¹.

JEANNE

s Qu'avez-vous donc, mon cher époux? Vous trouveriez-vous mal ? Vous prenez des airs mornes !

GEORGE

Va, n'augmente pas mon courroux, Ou je pourrais passer les bornes, Et te rouer de mille coups !

JEANNE

Eh! quoi donc? Êtes-vous jaloux?

GEORGE

je suis bien pis, car j'ai des cornes, Puisque tu cours le guilledou.

JEANNE

Quoi! mon époux, êtes-vous fou?

GEORGE

C'est toi, mordieu! sur ma parole, ¹ Vers sans céstire.

Qui n'es qu'une impudique folle!

Chez la grosse Gâteau, vas-iu pas au bocan'?

JEANNE

Ah! comment? Quoi? Avec qui? Quand?

Je n'y fus jamais de ma vie.

Je suis une femme d'honneur...

Je vous défie De me nommer le rapporteur?

GEORGE

Jures-en donc, mais de la bonne sorte?

JEANNE

Non, je n'y fus jamais, ou le diable m'emporte!

GEORGE

Menteuse ! Après un tel serment , Oserois-tu tant seulement
Aller d'ici jusqu'à la porte.

JEANNE

Oui-da, j'y vais, tout de ce pas. »

Cela dit, elle met un de ses pieds à bas,

D'une effronterie incroyable ; Biaise saisit la jambe, et l'em-
poigne bien fort;

Elle, plus pâle que la mort,

Se croit entre les mains du diable , Saute au cou du mari , lui
demande pardon , S'accroche à lui, le mouille de ses larmes,

Car c'étoient là les seules armes Qu'elle avoit pour sortir des
griffes du démon

Et de ses cruelles alarmes.

« Hélas ! dit-elle en rehaussant sa voix ,

Je n'y fus jamais qu'une fois ;

Encore , n'y fus-je pas trop aise !

J'y pris peu de contentement;

Et j'y allois tant seulement

1 On dirait aujourd'hui boucan, lieu où l'on fume la viande; au figuré, lieu de débauche,

Pour tenir compagnie à la femme de Biaise, Qui tous les jours y va pour y voir son amant. »

Jugez un peu de la surprise

Du pauvre Biaise sous le lit ,

Quand clairement il entendit

Ce que la commère avoit dit!

Le cœur lui faut 1 : il lâche prise ; Lors, Jeanne délivrée approche son époux, Le caresse, le baise, et tendrement l'embrasse :

a Mon mari, raccommodons-nous ?

Une première faute est digne d'une grâce ;

Je n'aimerai jamais que vous

Dans tout le reste de ma vie.

Pardonnez-moi, je vous en prie! »

Cependant George est toujours sourd ,

Et dès le matin qu'il fit jour,

L'on vit l'un et l'autre compère

S'accoster de grande colère :

George dit : « Qu'aviez-vous sur ma femme à chercher? — Et vous, répondit Biaisé , à rechercher 2

Sur la conduite de mes filles?

Laissons les secrets des familles; J'en tiens bien plus que vous!

Cependant vengeons-nous Sur la grosse Cateau, qui tient bordel infâme; Il faut couper le nez de cette sale dame³?

GEORGE

Allons, je le veux bien.

BLAISÉ

Mais attendez, n'en faisons rien :

Un procès, on nous pourroit faire.

Allons plutôt au commissaire ;

1 Lui manque. — 2 Vers sans césure. — :: Celaït alors une vengeance très-usitée dans le bas peuple , que de couper le nez aux femmes de mauvaise vie.

Nous lui coûterons noire affaire ; Il réparera notre honneur.

GEORGE

Allons chercher un procureur; Disons-lui nos raisons.

BLAISE

Oui-da, je vous en prie, Faut-il à tant de gens dire notre infamie?

Croyez-moi, nous ferons hien mieux

De laisser la vengeance aux dieux, Pour ne pas apprêter au public à médire , Et de nous à s'en rire :

Car vous savez bien qu'en tel cas

Le voisin ne s'épargne pas.

Il faut mettre en repos nos âmes

Sur la conduite de nos femmes.

Allons-nous-en , ne disons rien ; Car j'ai lu d'autrefois, dans certaine sentence

Ou traité de l'art de prudence, Qu'en tel cas le meilleur est de ne dire mot; Car qui de son malheur a pleine connaissance, S'il se tait, est cocu; s'il éclate, est un sot. »

CONTE TIRÉ DE MACHIAVEL

Dans les noces toujours se disent les bons mots , Car la joie et l'amour vont d'une même route :

1 Ce conte, qui n'a été revendiqué par aucun contemporain de La Fontaine, et qui porte le cachet de son style, malgré de graves négligences, se trouve, comme le précédent, à la fin du

pre

mier volume de l'édition de 1710.

Tous deux ouvrent l'esprit sans doute; Et si dans ces endroits
il s'y fait quelques sots, Si l'on y voit germer les têtes

Des bêtes , C'est pour le compte des traitants; Car le reste des
assistants Ne songe qu'à manger et rire.

Sur ce sujet, il me souvient D'un conte qu'on m'a fait, qui fort
à propos vient, Et tel qu'on me l'a fait, je m'en vais vous le dire.
Aux noces d'un certain Guillot, Je ne sais s'il y fut fait sot ; Mais
je sais que grosse cohorte De gens de différente sorte Et de diffé-
rent sexe aussi, Y goba maint chasse-souci ¹ ; Surtout de cer-
taines commères, Fort friandes des bonnes chères , Et de certains
encolletés ², S'y tinrent tous pour invités, Car la fête jamais ne se
trouveroit bonne , Surtout quand femme il y a , Si quelque abbé
n'assistoit en personne, Pour entonner l'alleluia, Ou pour cajoler.
Tant y a Que dans cette noce-ci Trois commères sans souci, Un
homme et sa femme aussi, Et certain porte-soutane, S'y trou-
vèrent en caravane.

L'abbé étoit rêveur, triste comme la mort; Mais il n'avoit pas
tout le tort,

¹ Ce sont sans doute des verres de vin , des rasades.

² On appelait alors petits-collets les abbés sans abbaye, qui
foisonnaient dans le monde.

Puisque l'on enlève sa mie :

C'est sa tonton * qui se marie.

C'étoit assez pour en devenir fol,

Et pour s'aller casser le col.

Enfin , après bon vin , bon pain et bonne chère ,

La femme parla la première ; De la nouvelle épouse elle dit les bijoux,

La dot qu'elle porte à l'époux,

Ses fonds, ses biens et ses chevances²,

Ses qualités, ses alliances, Enfin que les conjoints sont à jamais heureux :

« Il n'est que moi de malheureux, Dit le mari d'un ton fort pitoyable ; Tu ne m'as pas porté la corne d'un seul diable ³. .. — Écoutez-le! dit la femme en courroux;

Sachez, mon très-ingrat époux, Que je n'ai pas porté la corne d'un seul diable,

Mais mille cornes d'autres gens,

Dont nous tirons bien de l'argent. »

Cependant la commère Aimée ,

Du jus de Bacchus animée, Lors s'écrie en riant : « Je vois en ce réduit Un lit,

Qui servira, toute la nuit,

De champ à sanglante bataille ,

Mais pourtant de celles qu'on baille

Sans grand courroux et sans grand bruit. Nos champions déjà semblent se mettre en ordre :

Leurs yeux commencent leur débat;

Ils se défient au combat ,

Ils enragent de s'entre-mordre,

Et comme de vrais inhumains ,

1 Cette locution triviale, signifiant une femme de mauvaise vie, s'est conservée dans le langage comique. — 2 Finances, revenus. — :i Cette expression proverbiale équivalait sans doute à corne d'abondance.

Ils désirent d'en être aux mains.

Voyez comme les yeux leur brillent!

Pour le combat, comme ils pétillent!

Je crains qu'en cette occasion Il n'y ait quelque effusion De sang humain ou de quelque autre chose, Qu'ici vous étaler * je n'ose.

— Oh! pour moi, Lucrèce reprit, Je n'ai pas beaucoup de l'esprit; Mais je n'ai jamais pu comprendre

Gomme une jeune fille, et délicate et tendre, Peut se résoudre de coucher Avec un garçon en chemise , Et je scrois bien entreprise², S'il me venoit ainsi toucher.

— Voyez-vous la sainte Nitouche ³ !

Interrompt Clarisse à ce moment :

Vous ne diriez pas qu'elle y touche !

Elle fait la petite bouche ,

Mais on sait bien ses sentiments ;

Elle préfère les serments De ses amants

A tous les actes de notaire.

Mais ce n'est pas là tout l'affaire!

Continua Clarisse, et d'un ton goguenard;

Car je gage une grosse somme , Qu'elle va refuser un parfait honnête homme,

De peur d'épouser un cornard !

— Eh! tout doux, ma bonne commère!

Répondit Lucrèce en colère ;

Retenez mieux votre courroux ;

1 II faut peut-être lire détailler. — 2 Stupéfaite, embarrassée.
— 6 L'édition de 1710 porte Mitouche , comme le peuple le dit encore. C'est peut-être ainsi qu'il faut écrire ce mot, s'il est composé de mie, pas, et de touche.

Que mon fait point ne vous tourmente !

Je n'en agis point comme vous,

Qui, dès lors que le cocu⁴ chante,

N'oseriez approcher un bois ,

Sans prendre une grande épouvante , Croyant de votre époux
entendre alors la voix. »

Aussitôt la commère Aimée,
En voyant les fers s'échauffer,
Que leur bile étoit enflammée ,
Qu'elles alloient se décoiffer,
S'avisa, en femme de bien,

D'y mettre ordre en rompant le chien : a Quoi! vous ne dites
rien, dit-elle, mou compère (En s' adressant à messire l'abbé)?

Oh! vous ne nous estimez guère!

Vous n'avez point encor parlé ?

Quittez-moi cette humeur et taciturne et morne;

Car, à vous voir ne dire mot .

L'on vous prendroit bien pour un sot; Oui, l'on diroit d'abord
que vous avez pris corne.

Quittez-moi cet air de soupir !

Çà, çà, pour me faire plaisir,

Faites-moi vite un petit conte!...

— Madame, dit l'abbé, trop d'honneur me fait honte,

Et sans doute vous vous trompez :

Je ne suis ni marquis ni comte; Faire je ne vous puis que des petits abbés. Cette nouvelle épouse en sait bien quelque chose »

A tant finit ici la glose ; Car l'on finit bientôt, bientôt on s'en alla,

Et de ceci ni de cela

Jamais personne ne parla.

1 Le coucou.

TIRÉ DES CENT NOUVELLES NOUVELLES

Sylvie, autrefois opîée 2,

Avoit repris un teint si frais,

Que Cloris, en étant charmée, S'en vint sur ce sujet l'entretenir exprès. Cloris a ses raisons pour consulter Sylvie : Elle sentoit venir la même maladie , Et vouloit y trouver un remède certain. k Que vous avez changé! lui dit-elle, ma mie,

Et que je vous trouvai jolie,

En vous rencontrant ce matin !

Depuis que vous voyez l'épouse de Clymène,

Sans doute , par sa belle humeur Elle aura ramené la joie en votre cœur? Elle en aura chassé ce qui lui faisoit peine? — Mon mal , répond Sylvie , est à présent guéri ; Ce n'est pas, grand merci! l'enjoûment de Clymène;

Mais la vigueur de son mari.

NOUVELLE TIRÉE DE MAROT

Le duc d'Albe, dit-on, homme à grand'bigotaire * (J'entends parler du favori

1 Nous ne trouvons rien dans les Cent Nouvelles nouvelles, qui ait rapport à ce conte , recueilli pour la première fois dans l'édition de 1710. — 2 Malade d'obstruction au foie et à la rate. — 3 Ce conte, dont vainement on chercherait l'origine dans les poésies de Clément Marot, n'a jamais paru que dans l'édition de 1710, où il est attribué à La Fontaine. — 4 Barbe à l'espagnole.

Du fameux Charles-Quint), fut d'humeur tant austère, Que l'on publie encor qu'il n'avoit jamais ri. Si i sais-je bien pourtant tout le contraire , Puisque j'ai lu, dans certain commentaire, Ou vieux grimoire D'histoire , Qu'un jour il a ri fortement, Et je vais vous dire comment.

Cgrtainjour de fête, en décembre,

Son valet, son homme de chambre,

Jeune homme à ne pas mépriser,

Etant venu pour le raser,

Et sa bigotaire friser,

L'ayant placé bien à son aise

Sur une riche et molle chaise , Sons son menton attache un linge blanc et net,

Met ses cheveux sous son bonnet, Puis descend à l'office y chercher de l'eau chaude;

Mais il n'y trouva, ce dit-on,

Ni cuisinier ni marmiton :

Tous étoient allés à maraude ; Ce fut à lui d'aller au potager 2
Faire chauffer son eau. Pendant qu'elle y pétille, Tournant la tête,
au travers d'une grille

Qui répond au garde-manger, Il voit certain objet qui n'est pas étranger, Car du maître d'hôtel c'étoit l'aimable fille,

Qui le fait souvent enrager.

Lora, c'étoit son nom; son humeur, fort coquette,

Et Joseph lui faisoit l'amour; Mais la fine soubrette

Lui jouoit toujours quelque tour,

1 Cependant , pourtant. — 2 Fourneau où se fait le potage , le pot-au-feu.

4i8 COXTES ATTRIBUÉS

Lorsqu'il s'en approchoit pour lui conter fleurette.

Lora, de son côté, Regardoit du poisson qu'on avoit apporté;
Et prenant un brochet d'une fort belle taille :

« Voyez , ce dit-elle au garçon ;

Voilà-t-il pas un beau poisson?

— Il est beau, répond-il; mais il est plein d'écaillés : J'en porte un qui n'est pas ni si grand ni si gros,

Mais qui n'a point plus d'écaillé que d'os; Aussi, vaut-il bien mieux... \e crois pas que je raille? Il est plus savoureux que ni perdrix ni caille ; Jamais on ne peut voir un morceau si friand.

— Vous avez un poisson? dit la belle en riant :

Montrez-le-moi, je vous en prie; Car, de le voir, je meurs d'envie. « Joseph , sans faire de façon ,

De la grille s'approche, Et , tout à côté de sa poche , Va sortir un certain poisson , Que bientôt le brochet accroche :

Ainsi Joseph fut pris par son propre hameçon.

Dans ce temps, le duc d'Albe, ennuyé tant d'attendre,

S'avisa de descendre, Pour voir ce que faisoit son maraud de garçon, Jurant entre ses dents qu'il l'alloit faire pendre ;

Mais , quand il vit la plaisante façon Dont le drôle étoit pris , d'abord il se retire ,

Ne pouvant s'empêcher de rire.

Ainsi, cet homme tant vanté Perdit, pour ce moment, toute sa gravité :

Aussi, dans pareille aventure, Un hypocondre eut ri, ne fût-il qu'en peinture.

A LA FONTAIXE. Cil

X. LE CONTRAT

Le malheur des maris, les bons tours des Agnès ², Ont été de tout temps le sujet de la fable ; Ce fertile sujet ne tarira jamais,

C'est une source inépuisable :

A de pareils malheurs tous hommes sont sujets; Tel qui s'en croit exempt est tout seul à le croire;

Tel rit d'une ruse d'amour,

Qui doit devenir à son tour Le risible sujet d'une semblable histoire. D'un tel revers se laisser accabler, Est, à mon gré, sottise toute pure,

Celui dont j'écris l'aventure, Trouva dans son malheur de quoi se consoler.

Certain riche bourgeois, s'étant mis en ménage, N'eut pas l'ennui d'attendre trop longtemps Les doux fruits du mariage ; Sa femme lui donna bientôt deux beaux enfants, Une fille d'abord, un garçon dans la suite. ho fils, devenu grand, fut mis sous la conduite D'un précepteur; non pas de ces pédants Dont l'aspect est rude est sauvage; Celui-ci, gentil personnage, Grand maître es arts, surtout en l'art d'aimer, Du beau monde avoit quelque usage, Chantoit bien et savoir charmer ;

¹ Ce conte, que l'on a prétendu restituer à un inconnu nommé Saint-Gilles, parut pour la première fois dans l'édition de 1718 [Amsterdam, Pierre Brunel] ; il a été souvent réimprimé avec les Contes de La Fontaine. — ² L'École des Femmes de Molière fit du nom A' Agnes un substantif qui manquait à la langue pour exprimer une fille simple et innocente.

Et, s'il faut déclarer tout le secret mystère, Amour, dit-on,
l'avoit fait précepteur : Il ne s' étoit introduit près du frère , Que
pour voir de plus près la sœur.

Il obtient tout ce qu'il désire , Sous ce trompeur déguisement.

Bon précepteur, fidèle amant, Soit qu'il régente ou qu'il sou-
pire, Il réussit également.

Déjà son jeune pupile * Explique Horace et Virgile ; Et déjà la
beauté qui fait tous ses désirs Sait le langage des soupirs; Notre
maître en galanterie Très-bien lui fit pratiquer ses leçons : Cette
pratique aussitôt fut suivie

De maux de cœur, de pâmoisons, Non sans donner de ter-
ribles soupçons Du sujet de la maladie.

Enfin tout se découvre , et le père irrité Menace, tempête, crie.

Le docteur épouvanté Se dérobe à sa furie.

La belle volontiers l'auroit pris pour époux; Pour femme vo-
lontiers il auroit pris la belle; L'hymen étoit l'objet de leurs vœux
les plus doux,

Leur tendresse étoit mutuelle ; Mais l'amour aujourd'hui n'est
qu'une bagatelle, Et l'argent seul forme les plus beaux nœuds :
Elle étoit riche, il étoit gueux, G'étoit beaucoup pour lui , c' étoit
trop peu pour elle.

Quelle corruption ! ô siècle ! ô temps ! ô mœurs !

1 II est impossible de ne pas reconnaître La Fontaine dans ces
changements d'orthographe qu'il se permet seul sans scrupule
pour rimer aux yeux.

Conformité de biens, différence d'humeurs, Souffrirons-nous toujours ta puissance fatale , Méprisable intérêt , opprobre de nos jours , Tyran des plus tendres amours?

Mais faisons trêve à la morale ,

Et reprenons notre discours.

Le père bien fâché , la fille bien marrie 1 ; Mais que faire? Il faut bien réparer ce malheur

Et mettre à couvert son honneur.

Quel remède? On la marie, Non au galant, j'en ai dit les raisons, Mais à certain quidam , amoureux des testons 2

Plus que de fdlette gentille , Riche suffisamment , et de bonne famille ; Au surplus, bon enfant; sot, je ne le dis pas,

Puisqu'il ignoroit tout le cas.

Mais, quand il le sauroit, fait-il mauvaise emplette? On lui donne à la fois vingt mille bons ducats ,

Jeune épouse et besogne faite.

Combien de gens, avec semblable dot,

Ont pris , le sachant bien , la fille et le gros lot !

Et celui-ci crut prendre une pucelle :

Bien est-il vrai qu'elle en fit les façons;

Mais, quatre mois après, la savante donzelle

Montra le prix de ses leçons :

Elle mit au monde une fille.

a Quoi ! déjà père de famille !

Dit l'époux, étant bien surpris :

Au bout de quatre mois, c'est trop tôt! Je suis pris!

Quatre mois, ce n'est pas mon compte. » Sans tarder, au beau-père il va conter sa honte, Prétend qu'on le sépare, et fait bien du fracas.

1 Chagrine. — 2 Ecus; ainsi nommés à cause de la tête du roi, qu'ils portent sur la face.

Le beau-père sourit, et lui dit : « Parlons bas!

Quelqu'un pourroit bien nous entendre.

Comme vous, jadis je fus gendre,

Et me plaignis en pareil cas ; Je parlai, comme vous, d'abandonner ma femme : C'est l'ordinaire effet d'un violent dépit. Mon beau-père défunt, Dieu veuille avoir son âme! 11 étoit honnête homme et me remit l'esprit. La pilule, à vrai dire, étoit assez amère; Mais il sut la dorer, et, pour me satisfaire, D'un bon contrat de quatre mille écus ,

Qu'autrefois pour semblable affaire

Il avoit eu de son beau-père, Il augmenta la dot; je ne m'en plaignis plus. Ce contrat doit passer de famille en famille. Je le gardois exprès : ayez-en même soin;

Vous pourrez en avoir besoin ,

Si vous mariez votre fille. »

A ce discours , le gendre , moins fâché , Prend le contrat et fait la révérence.

Dieu préserve de mal ceux qu'en telle occurrence

On console à meilleur marché !

XI. LA COUTURIÈRE

Certaine sœur, dans un couvent,

Avoit certain amant en ville,

Qu'elle ne voyoit pas souvent; La chose, comme on sait, est assez difficile. Tous deux eussent voulu qu'elle l'eût été moins; Tous deux, à s'entrevoir, apportoitent tous leurs soins.

1 Ce conte , qui a été réclamé par Autreau , parut d'abord dans l'édition de 1718.

Notre sœur en trouva le secret la première : Nonnettes, en ceci, manquent peu de talent.

Elle introduisit le galant,

Sous le titre de couturière.

Sous le titre et l'habit aussi ,

Le tour ayant bien réussi ,

Sans causer le moindre scrupule , Nos amants eurent soin de fermer la cellule, Et passèrent le jour assez tranquillement

A coudre, mais Dieu sait comment.

La nuit vint; c'étoit grand dommage,

Quand on a le cœur à l'ouvrage.

Il fallut le quitter : « Adieu, ma sœur, bonsoir!

— Couturière, jusqu'au revoir! »

Et ma sœur fut au réfectoire ,

Un peu tard, et c'est là le fâcheux de l'histoire. L'abbesse l'aperçut, et lui dit en courroux : « Pourquoi donc venir la dernière?

— Madame, dit la sœur, j'avois la couturière.

— Vos guimpes ont donc bien des trous , Pour la tenir une journée entière?

Quelle besogne avez-vous tant chez vous, Où jusqu'au soir elle soit nécessaire?

— Elle en avoit encor, dit-elle, pour veiller; Au métier qu'elle a fait , on a beau travailler,

On y trouve toujours à faire. »

XII. LE GASCON

Je soupçonne fort une histoire, Quand le héros en est l'auteur.

1 Ce conte , qui a paru d'abord dans l'édition de 1718, n'est pas encore définitivement enlevé à La Fontaine, puisqu'on ne sait quel autre auteur lui donner

L'amour-propre et la vaine gloire Rendent souvent l'homme vanteur.

On fait toujours si bien son compte, Qu'on tire de l'honneur de tout ce qu'on raconte.

A ce propos, un Gascon, l'autre jour, A table , au cabaret , avec un camarade ,

De gasconnade en gasconnade,

Tomba sur ses exploits d'amour. ,

Dieu sait si là-dessus il en avoit à dire ! Une grosse servante, à quatre pas de là,

Prêtoit l'oreille à tout cela, Et faisoit de son mieux pour s'empêcher de rire. A l'entendre conter, il n'étoit, dans Paris, De Chloris,

Dont il ne connût la ruelle ,

Dont il n'eût eu quelques faveurs; Son air étoit le trébuchet des cœurs.

Il aimoit celle-là, parce qu'elle étoit belle;

Celle-ci payoit ses douceurs :

Il avoit chaque jour des garnitures¹ d'elle;

De plus, il étoit fort heureux;

Il n'étoit pas moins vigoureux :

Telle dame en étoit amplement assurée ;

A telle autre, en une soirée, Il avoit su donner jusques à dix assauts =

Ah ! pour le coup , notre servante Ne put pas s'empêcher de s'écrier tout haut :

k Malepeste! comme il se vante!

Par ma foi! je voudrois avoir ce qu'il s'en faut, s

1 Rubans pour garnir l'épée , le haut-de-c hausse ; dentelles pour garnir les manchettes , la chemise, etc.

XIII. LA CRUCHE

Un de ces jours , dame Germaine ,

Pour certain besoin qu'elle avoit,

Envoya Jeanne à la fontaine ;

Elle y courut : cela pressoit.

Mais , en courant , la pauvre créature

Eut une fâcheuse aventure.

Un malheureux caillou, qu'elle n'aperçut pas,

Vint se rencontrer sous ses pas.

A ce caillou, Jeanne trébuche,
Tombe enfin et casse sa cruche.
Mieux eût valu cent fois s'être cassé le cou!
Casser une cruche si belle !
Que faire? Que deviendra-t-elle?
Pour en avoir une autre, elle n'a pas un sou.
Quel bruit va faire sa maîtresse ,
De sa nature très-diabliesse?
Comment éviter son courroux?
Quel emportement ! Que de coups ! k Oserai-je jamais me r'of-
frir à sa vue? Non, non, dit-elle; enfin il faut que je me tue!
Tuons-nous! » Par bonheur, un voisin, près de là. ^
Accourut, entendant cela;
Et, pour consoler l'affligée, Lui chercha les raisons les
meilleures qu'il put;
Mais, pour bon orateur qu'il fût,
Elle n'en fut point soulagée; Et la belle toujours , s'arrachant
les cheveux, Enfin vouloit mourir : la chose étoit conclue. s Eh
bien, veux-tu que je te tue?

1 Ce coule, qu'on avait ajouté à l'édition de 1718, a été rendu à
Autreau t mais on le trouve encore néanmoins dans la plupart
des éditions suivantes des Contes de La Fontaine.

454 COXTES ATTRIBUES

Lui dit-il. — Volontiers. » Lui, sans autre façon,
Vous la jette sur le gazon,
Obéit à ce qu'elle ordonne; A la tuer des mieux apprête ses efforts ,
Lève sa cotte, et puis lui donne
D'un poignard à travers le corps.
On a grande raison de dire Que pour les malheureux la mort a ses plaisirs : Jeanne roule les yeux, se pâme, enfin expire;
Mais , après les derniers soupirs ,
Elle remercia le sire :
« Ho! le brave homme que voilà!
Grand merci, Jean! Je suis la plus humble des vôtres.
Les tuez-vous comme cela?
Vraiment, j'en casserai bien d'autres! »

ET TENIR EST UN AUTRE

Jean, amoureux de la jeune Pérette,
Ayant en vain auprès d'elle employé
Soupirs, serments, doux jargon d'amourette,

Sans que jamais rien lui fût octroyé i
Pour la fléchir s'avisa de lui dire,
En lui montrant de ses mains les dix doigts j
Qu'il lui pourroit prouver autant de fois
Qu'en fait d'amour il étoit un grand sire;
De tels signaux parlent éloquemment,
Et, pour toucher, ont souvent plus de force,
Que soins, soupirs, et que tendres serments :

1 L'âuleur est Vergier; mais son conte est resté dans beaucoup d'éditions des Contes depuis celle de 1718.

Pérette aussi se prête à cette amorce.

Jà ses regards sont plus doux mille fois ; Plus de fierté : l'amour a pris sa place; Tout est changé jusqu'au son de sa voix. On souffre Jean, voire même on l'agace, On lui sourit ; on le pince parfois ; Et le galant, voyant l'heure venue, L'heure aux amants tant seulement connue , Ne perd point temps, prend quelques menus droits, Va plus avant, et si bien s'insinue, Qu'il acquitta le premier de ses doigts; Passe au second, au tiers, au quatrième, Reprend haleine, et fournit le cinquième. Mais qui pourroit aller toujours de même? Ce n'est moi jà, quoique d'âge à cela; Ne 1 Jean aussi; car il en reste là.

Pérette donc, en son compte trompée, Si toutefois c'est tromper que ceci; Car j'en connois mainte , très-haut huppée , Qui voudroit bien être trompée ainsi; Pérette, dis-je, abusée en son

compte, Et ne pouvant rien de plus obtenir , Se plaint à Jean, lui
dit que c'est grand'honte D'avoir promis et de ne pas tenir².

Mais, à cela, cettui³ trompeur apôtre, De son travail suffisam-
ment content, Sans s'émouvoir, répond, en la quittant « Pro-
mettre est un, et tenir est un autre. Avec le temps j'acquitterai les
dix :

En attendant, Pérette, adieu vous dis ! »

1 Ni. — 2 Vers pris à Clément Marot — 3 Co.

XV. LE ROSSIGNOL

Pour garder certaine Toison,

On a beau faire sentinelle ,

C'est temps perdu , lorsqu'une belle

Y sent grande démangeaison :

Un adroit et charmant Jason,

Avec l'aide de la donzelle

Et de maître expert Cupidon , Trompe facilement et taureaux
et dragon. La contrainte est l'écueil de la pudeur des filles.

Les surveillants, les verrous et les grilles Sont une foible digue
à leur tempérament. A douze ans aujourd'hui , point d'Agnès à
cet âge ; Fillette nuit et jour s'applique uniquement A trouver les
moyens d'endormir finement

Les Argus de son pucelage.

Larmes de crocodile, yeux lascifs, doux langage, Soupirs, souris flatteurs, tout est mis en usage,

Quand il s'agit d'attraper un amant.

Je n'en dirai pas davantage;

Lecteur, regardez seulement La finette Cataut jouer son personnage , Et comment elle met le rossignol en cage : Après, je m'en rapporte à votre jugement.

Dans une ville d'Italie,

Dont je n'ai jamais su le nom ,

Fut une fille fort jolie ;

1 Ce conte, qui avoit paru dans l'édition de 17 10 avec le titre de l'Oiseau dans la cage, et sans différence notable dans l'édition de 1718, où il est précédé d'un nouveau prologue de vingttrois vers, seroit , dit-on, de Lamblin ou de Valincour; mais il est digne de La Fontaine, et on feroit mieux de le lui laisser.

Son père étoit messire Varambon , Boccacc ne dit point comme on nommoit la mère ; Aussi , cela n'est pas trop utile à savoir : La fille s'appeloit Catherine; et, pour plaire, Elle avoit amplement tout ce qu'il faut avoir : Age de quatorze ans, teint de lis et de roses, Beaux yeux, belle gorge et beaux bras, Grands préjugés pour les secrets appas.

Le lecteur pense bien qu'avec toutes ces choses, Fillette manque rarement D'un amant.

Aussi, n'en manqua la pucelle :

Richard la vit, l'aima, fit tant en peu de jours,

Par ses regards, par sas discou; Qu'il alluma pour lui dans le cœur de la belle La même ardeur qu'il ressentoit pour elle. L'un, de l'autre, déjà faisoit tous les plaisirs : Déjà même langueur, déjà mêmes désirs;

Désirs de quoi? Besoin n'ai de le dire; Sans trop d'habileté l'on peut le deviner; Quand un cœur amoureux à cet âge soupire,

On sait assez ce qu'il peut désirer.

Un point, de nos amants, retardoit le bonheur : La mère aimoit sa fille avecque tant d'ardeur, Qu'elle n'auroit su vivre un seul moment sans elle; Le joui> l'avoit toujours pendue à son côté» Et, la nuit, la faisoit coucher dans sa ruelle. Un peu moins de tendresse et plus de liberté Eût mieux accommodé la belle.

Cet excès d'amour maternelle Est bon pour les petits enfants :

Mais fillette de quatorze ans Bientôt s'en lasse et s'en ennuie.

Catherine, en jour de sa vie, N'avoit pu profiter d'un seul petit moment, Pour entretenir son amant :

458 COXTES ATTRIBUES

C'étoit pour tous les deux une peine infinie. Quelquefois, par hasard, il lui serroit la main,

Quand il la trouvoit en chemin; Quelquefois un haiser pris à la dérobée;

Et puis c'est tout! Mais qu'est-ce que cela? C'est proprement manger son pain à la fumée. Tous deux étoient trop fins pour en demeurer là ;

Or voici comme il en alla.

Un jour, par un bonheur extrême, Ils se trouvèrent seuls, sans mère et sans jaloux. a Que me sort, dit Richard, hélas! que je vous aime?

Que me sert d'être aimé de vous?

Cela ne fait qu'augmenter mon martyre; Je vous vois sans vous voir , je ne puis vous parler ;

Si je me plains, si je soupire,

Il me faut tout dissimuler.

Xe saurait-on enfin vous voir sans votre mère?

Xe sauriez-vous trouver quelque moyen?

Hélas! vous le pouvez, si vous le voulez bien; Mais vous ne m'aimez pas! — Si j'étois moins sincère,

Dit Catherine à son amant,

Je vous parlerois autrement ; Mais le temps nous est cher; voyons ce qu'il faut faire?

— Il faudroit donc , lui dit Richard , Si vous avez dessein de me sauver la vie , Vous faire mettre un lit dans quelque chambre à part,

Par exemple , à la galerie ;

On pourroit vous y aller voir, Sur le soir,

Alors que chacun se retire ; Autrement, on ne peut vous parler qu'à demi,

Et j'ai cent choses à vous dire,
Que je ne puis vous dire ici. *
Ce mot fit la belle sourire.
Eile se douta bien de ce qu'on lui diroit;
Elle promit pourtant au sire
De faire ce qu'elle pourroit.
La chose n'étoit pas facile ;
Mais l'amour donne de l'esprit,
Et sait faire un Agnès habile :
Voici comment elle s'y prit.
Elle ne dormit point durant toute la nuit,]\Te fit que s'agiter,
et mena tant de bruit,
Que ni son père ni sa mère
Ne purent fermer la paupière Un seul moment.
Ce n'étoit pas grande merveille :
Fille qui pense à son amant absent, Toute la nuit, dit-on, a la
puce à l'oreille, m
Et ne dort que fort rarement.
Dès le matin, Gataut se plaignit, à sa mère, Des puces de la
nuit, du grand chaud qu'il faisoit : « On ne peut point dormir,
maman; s'il vous plaisoit Me faire tendre un lit dans cette galerie

? Il y fait bien plus frais; et puis, dès le matin , Du rossignol qui vient chanter sous ce feuillage, J'entendrais le ramage. »

La bonne mère y consentit,

Va trouver son homme , et lui dit :

« Cataut voudrait changer de lit,

Afin d'être au frais et d'entendre

Le rossignol. — Ah! qu'est ceci, Dit le bonhomme, et quelle raillerie?

Allez, vous êtes folle , et votre fille aussi, Avec son rossignol! Qu'elle se tienne ici, Il fera cette nuit-ci Plus frais que la nuit passée;

Et puis, elle n'est pas, je croi, Plus délicate que moi :

J'y couche bien ! » Gataut se tint fort offensée

De ce refus; et la seconde nuit

460 COÏVTES ATTRIBUES

Fit cinquante fois plus de bruit ,

Qu'elle n'avoit fait la première,

Pleura, gémit, se dépita,

Et dans son lit se tourmenta

D'une si terrible manière ,

Que la mère s'en affligea, Et dit à son mari : « Vous êtes bien maussade,

Et n'aimez guère votre enfant!

Vous vous jouez assurément

A la faire tomber malade.

Je la trouve déjà tout je ne sais comment.

Répondez-moi : quelle bizarrerie De ne la pas coucher dans
cette galerie?

Elle ost tout aussi près de nous.

— A la bonne heure, dit l'époux; Je ne saurois tenir contre
femme qui crie;

Vous me feriez devenir fou ;

Passez-en votre fantaisie;

Et qu'elle entende tout son sou

Le rossignol et la fauvette ! »

Sans délai la chose fut faite :

Catherine à son père obéit promptement, Se fait dresser un lit,
fait signe à son amant Pour le soir. Qui voudra savoir présente-
ment Combien dura pour eux toute cette journée : Chaque mo-
ment une heure , et chaque heure une année

C'est tout le moins; mais la nuit vint, Et Richard fit si bien, à
l'aide d'une échelle

Qu'un fripon de valet lui tint,

Qu'il parvint au lit de la belle.

De dire ce qui s'y passa,

Combien de fois on s'embrassa, En combien de façons l'amant
et la maîtresse

Se témoignèrent leur tendresse , Ce seroit temps perdu ; les
plus doctes discours

JVe sauroient jamais faire entendre

Le plaisir des tendres amours ; Il faut l'avoir goûté, pour le
pouvoir comprendre.

Le rossignol chanta pendant toute la nuit;

Et quoiqu'il ne fit pas grand bruit,

Catherine en fut fort contente, Celui qui chante aux bois son
amoureux souci Ne lui parut qu'un âne auprès de celui-ci. Mais le
malheur voulut que l'amant et l'amante, Trop foibles de moitié
pour leurs ardents désirs ,

Et lassés par leurs doux plaisirs , S'endormirent tous deux, sur
le point où l'aurore

Commençoit à s'apercevoir.

Le père, en se levant, fut curieux de voir

Si sa fille dormoit encore.

n Voyons un peu, dit-il, quel effet ont produit Le chant du ros-
signol , Je changement de lit ? »

Il entre dans la galerie ,

Et, s' étant approché sans bruit,

Il trouva sa fille endormie.

A cause du grand chaud, nos deux amants, dormants,

Etoient sans drap ni couverture ,

En état de pure nature ; Justement comme on peint nos deux premiers parents;

Excepté qu'au lieu de la pomme,

Catherine avoit dans sa main

Ce qui servit au premier homme

A conserver le genre humain; Ce que vous ne sauriez prononcer sans scrupule, Belles, qui vous piquez de sentiments si fiers, Et dont vous vous servez pourtant très-volontiers ,

Si l'on en croit le bon Catulle.

Le bonhomme à ses yeux à peine ajoute foi; Mais enfin, renfermant le chagrin dans son âme, Il rentre dans sa chambre , et réveille sa femme : a Levez-vous, lui dit-il, et venez avec moi

Je ne m'étonne plus pourquoi Gataut vous témoignoit si grand désir d'entendre Le rossignol; vraiment, ce n'étoit pas en vain :

Elle avoit dessein de le prendre, Et l'a si bien guetté, qu'elle l'a dans sa main. » La mère se leva, pleurant presque de joie : b Un rossignol, vraiment! Il faut que je le voie. Est-il grand? Chante-t-il? Fera-t-il des petits? Hélas! la pauvre enfant, comment l'a-t-elle pris?

— Vous l'allez voir, reprit le père;

Mais surtout songez à vous taire; Si l'oiseau vous entend, c'est autant de perdu;

Vous gâteriez tout le mystère. »

Qui fut surpris? Ce fut la mère ,

Aussitôt qu'elle eut aperçu Le rossignol que tenoit Catherine.

Elle voulut crier, et l'appeler mâtine, Chienne, effrontée, enfin tout ce qu'il vous plaira; Peut-être faire pis; mais l'époux l'empêcha. « Ce n'est pas de vos cris que nous avons à faire : Le mal est fait, dit-il; et quand on pestera,

Ni plus ni moins il en sera :

Mais savez-vous ce qu'il faut faire?

Il faut le réparer le mieux que l'on pourra.

Qu'on m'aille quérir le notaire

Et le prêtre et le commissaire :

Avec leur bon secours , tout s'accommodera. » Pendant tous ces discours, notre amant s'éveilla; En voyant le soleil : « Hélas ! dit-il , ma chère , Le jour nous a surpris ; je ne sais comment faire

Pour m'en aller? — Tout ira bien,

Lui répondit alors le père.

Or çà, sire Richard, il ne sert plus de rien De me plaindre de vous, de me mettre en colère : Vous m'avez fait outrage; il n'est qu'un seul moyen Pour m'apaiser et pour me satisfaire;

C'est qu'il vous faut ici, sans délai ni refus

(Sinon dites votre in manus), Epouser Catherine ; elle est bien demoiselle ■ ; Si Dieu ne l'a pas faite aussi riche que vous , Pour le moins elle est jeune, et vous la trouvez belle. S'exposer à souffrir une mort très-cruelle, Et cela seulement pour avoir refusé

De prendre à femme une fille qu'on aime, Ce seroit, à mon sens, être mal avisé.

Aussi , dans ce péril extrême , Richard fut habile homme , et ne balança pas

Entre la fille et le trépas.

Sa maîtresse avoit des appas; Il venoit de goûter, la huit , entre ses bras

Le plus doux plaisir de la vie; Il n' avoit pas apparemment envie D'en partir si brusquement.

Or, pendant que notre amant Songe à se faire époux pour se tirer d'affaire, Cataut, se réveillant à la voix de son père, Lâcha le rossignol dessus sa bonne foi; Et tirant doucement le bout du drap sur soi ,

Cacha les trois quarts de ses charmes.

Le notaire , arrivé , mit fin à leurs alarmes :

On écrivit, et l'on signa.

Ainsi se fit le mariage; Et puis jusqu'à midi chacun les laissa là. Le père, en les quittant, leur dit : « Prenez courage, Enfants! Le rossignol est maintenant en cage :

Il peut chanter tant qu'il voudra. »

1 C'est-à-dire: de race noble.

464 COIVTES ATTRIBUES

XVI. LE COUP DE CORNE

Il n'est cabane ni palais,

Où l'Amour ne lance ses traits ; Il n'est fort, ni château, ni maison bien cloîtrée,

Où l'Amour n'ait entrée.

Parcourez l'univers de l'un à l'autre bout,

L'Amour est bienvenu partout.

Belles, à qui ce dieu, peut-être, ne peut plaire

Qu'enveloppé d'un voile épais , Je ne puis aujourd'hui l'offrir avec ces traits , Que sous une gaze très-claire :

S'il m'eût fallu représenter l'Amour Tel qu'on le \roit à la ville , à la cour, v1 u'aurois pu vous le faire paroître Sans un peu de déguisement; Mais il est ici sous un hêtre :

Vous l'allez voir tout naturellement.

Lucas, avec gentille et tendre ménagère,

Vivoit content dans sa chaumière.

Ils avoient une vache : elle donnoit du lait, Et sur le produit du laitage , Ainsi que celui du vèlage , Les bonnes gens, aidés d'un

seul valet, Trouvoient assez de quoi faire aller le ménage ;

Bien entendu, que Nature parfois Les secouroit encor de rai-
sins et de noix.

Il faut savoir qu'en cet endroit champêtre

1 Ce conte ne se trouve que dans l'édition de 173:2, en deux volumes in-12 (Amsterdam , Etienne Lucas). Est-il ou n'est-il pas de La Fontaine?

Nul n'habitoit séparément :

La vache, le valet, la maîtresse, le maître, Tous avoient même
logement.

a o gens de cour, "dont la fortune est belle, S'écrioit quelque-
fois Lucas, Vous croyez posséder tous les biens d'ici-bas; Erreur!
J'ai plus que vous, dessus mon escabelle , Car j'ai femme fidèle,
Et vous ne l'avez pas. »

Sur ces réflexions, notre époux, d'ordinaire,

Se couchoit et ronfloit auprès de sa moitié.

Biaise, leur bon valet, gaillard, vigoureux frère,

Du conjugal lien n'ayant nulle pitié,

Au premier ronflement, enfilait la ruelle,

Et, de concert, venoit jouir de Péronnelle,

Sans parler : un seul mot eût troublé leurs plaisirs.

Que le sexe est prudent au fort de ses désirs !

Il a raison; dans l'amoureux mystère , Tout gît en ces deux points : se prêter et se taire.

Mais , comme de tels passe-temps Ne régneront pas toujours sans quelques accidents, Et que l'amour, d'une ardeur indiscrete,

S'exprime quelquefois trop haut,

Lucas, au bruit de la couchette,

Une nuit, s'éveille en sursaut :

k Que, diable! faites-vous? dit-il à Péronnelle; Vous remuez sans cesse, et depuis quelque temps J'entends toujours pareils trémoussements.

— C'est la vache, répondit-elle, Qui, chaque nuit, se plaît à me lécher le eu :

Toutes les fois que sa langue elle passe, C'est un chatouillement qui rend mon cœur ému. — Parbieu! de ce plaisir je serai convaincu! Dit aussitôt Lucas; mettez-vous à ma place? » Péronnelle obéit; mais, hélas ! en tremblant.

Elle ne put du cas avertir son amant, Qui , dès qu'il eut ouï son maître , Adroitement avoit su disparaître; Mais il revint au bruit du ronflement . (Car c'étoit le signal du serviteur fidèle). Il s'approche du lit, sent une croupe à l'air, La croit à Péronnelle , Et plus prompt qu'un éclair, L'attaque de plus belle.

« Ah! s'écria Lucas, au diable l'animal!

— Eli! qu'as-tu donc? lui répondit sa femme,

Qui de frayeur trembloit dans l'âme; C'est de sa langue un coup... Est-ce qu'il t'a fait mal?

— Oh! de pardieu! dit-il, ce coup est trop brutal : C'est bien un coup de corne, et non un coup de langue. Mais, continua-t-il , finissons la harangue;

Reprends la place auprès de l'animal velu : Je ne prétends jouer avec de telle espèce; Souffre, si tu le peux, la corne entre tes fesses, Je ne veux plus l'avoir au eu. »

Péronnelle reprit sa place en diligence; Sans demander pourquoi, ni sans mordre ses doigts; Car, pour se faire dire une chose deux fois, Elle avoit trop de complaisance.

Biaise, au cri de Lucas, connoissant son erreur, Demeura dans un trouble extrême ; Mais, jugeant bien que quelque stratagème Avoit pu donner jour à ce coup de malheur, Ainsi qu'au changement de place, Il fut atteint d'une nouvelle audace, Et voulant regagner ce qu'il avoit perdu,

Il s'achemine à la ruelle, Ettâte et reconnoît sa chère Péronnelle, Dont la moitié du corps au bord du lit tendu,

Et la chemise avec soin relevée, Lui firent aisément voir, à son arrivée , Qu'avec impatience il étoit attendu.

C'est alors que l'Amour, piquant à toute bride, Des plaisirs égarés vient ramener le guide ;

Tout cède aux efforts de ce dieu :

Il tonne , il met en feu La rustique ruelle :

Le lit semble fendre eu éclats ,

Et la tête de Péronnelle

Donne dans le dos de Lucas.

Lui se réveillant, dit : « Parbicu ! j'en suis bien aise! Sur mon honneur! la corne a fait jouer son jeu.

— Je n'en sens point de mal, reprit notre niaise.

— C'est jouer de bonheur, dît-il. Bonsoir, adieu! » C'est de cette façon que Biaise et Péronnelle

Prirent ensemble leurs ébats ; Et lorsqu'au remûment se réveillait Lucas : a C'est la vache, lui disoit-elle.

— Prends bien garde à la corne? — Oh! jencia crains pas.»

Lucas, vous pouvez bien, avec seigneurs et princes,

Vous mettre à présent de niveau, A leur richesse près, témoin votre escabeau; Mais, sans tous leurs châteaux et toutes leurs provinces,

Je vous estime autant heureux :

Vous avez des cornes comme eux.

XVII. LES DEUX TESTAMENTS

Une femme aimait son mari :

Telles femmes ne vivent guères.

Celle-ci, qui n'avoit enfants, ni sœurs, ni frères, Sur le point de mourir, fait venir un notaire : Elic veut tout donner à son époux chéri, Mais le moyen, la loi, la coutume est contraire. On songe : il faut, dit-on, quelque ami généreux

Dont on fasse un dépositaire ,
Sous le titre de légataire.
« Moi, dit le mari, j'en ai deux :
L'un, d'une sagesse exemplaire,
D'une exemplaire piété;
L'autre, moins dévot, moins sévère,
Mais fort homme de probité.

Le choix fait la difficulté. — Faites mieux, dit quelqu'un; pour plus de sûreté (On n'en sauroit trop prendre en une telle affaire), Faites deux testaments en fidéicommiss :

Tous deux chargés du nom de vos amis;
L'un fait dans la forme ordinaire;
L'autre fait pour le révoquer ²,
Car que sait-on? Tout se peut faire. »

¹ Ce conte inédit, très-agréablement versifié sur un fonds qui paraît véritable, se trouve parmi les manuscrits de Trallage, à la Bibliothèque de l'Arsenal. L'écriture de cette copie , qui comprend aussi le Florentin, et d'autres pièces , épigrammes et fables, imprimées déjà dans les œuvres de La Fontaine, présente beaucoup d'analogie avec l'écriture de notre auteur. Nous avons donc tout lieu de croire que La Fontaine aura mis en vers un fait qui s'était passé sous ses yeux, dans le cercle de sa société intime, soit à Reims, soit à Château-Thierry, soit à Paris.

² 11 manque ici un vers pour la rime.

Ainsi dit , ainsi fait : Le ma! , rendu plus fort , Réduit en peu de temps la malade à la mort. On scelle; les parents, ardents à l'héritage, Déjà par souche «entre eux en régloient le partage. Mais l'un des testaments, bien en forme produit, De leur partage vain l'ait perdre tout le fruit. On avoit déclaré pour légataire unique Un homme de vertu, de sagesse authentique, Un grave magistrat, qui , nouvel héritier, Bientôt d'habits de deuil noircit tout le quartier. Le mari, cependant, après quelques journées, A la cérémonie , à sa douleur données , Va trouver son ami , pour tâcher à peu près De savoir quel usage il veut faire du legs. Dès qu'il en touche un mot, le magistrat, en garde : a Dieu, dit-il, par sa grâce, en pitié me regarde. J'étois chargé d'enfants, dans sa crainte élevés; Mais vous voyez, par moi, jusqu'où ses soins atteignent, Et comme il est prodigue envers ceux qui le craignent? 11 a, par sa bonté, prévenu mes besoins, Et cela , du côté que j'espérois le moins. C'est qu'il veille sur nous avec des yeux de père , Et qu'il veut qu'en effet en lui seul on espère. Attachons-nous à lui; c'est l'unique moyen D'être riche : avec Dieu , l'on ne manque de rien. » Le sermon achevé, le mari, sans mot dire, Mal content du prêcheur, se lève , se retire. Puis , chez lui de retour, il cherche à profiter Des leçons qu'on lui donne et qu'il vient d'écouter. D'un second testament, il voit alors l'usage , Et combien le conseil en fut prudent et sage. Sous de fidèles clefs, il l'avoit enfermé. Il l'en tire et le donne à l'héritier nommé, Qui, sans avoir besoin d'une plus ample glose, Entend à demi-mot et voit où va la chose; Qui, muni de la pièce, actif et diligent,

En charge à l'heure même un habile sergent.

Dans l'antique réduit d'un cabinet tranquille,

Dont souvent aux plaideurs l'accès est difficile,

Le jeton à la main *, le grave magistrat,
Des biens de la défunte, examinait l'état;
Il a dessus sa table un ample et long mémoire ,
Qu'il lit avec plaisir et qu'il a peine à croire :
Tant de biens différents, qu'il y voit contenus,
L'étonnent par le fonds et par les revenus :
Il en fait plusieurs parts en père de famille;
Il en destinoit une à marier sa fille,
Il achète de l'autre une charge à son fils ,
Et déjà, par avance , il se débat du prix.
De cent autres projets il flattoit sa pensée ,
Et calculait la somme à ses besoins laissée ,
Lorsque , par un papier, sur la table apporté ,
Les projets, le calcul, tout est déconcerté.
Il y voit, au moyen d'un dernier codicille,
Tout autre testament devenu inutile.
Le mal est sans remède : il cède à sa douleur,
Et le deuil désormais n'est plus que dans le cœur.

1 Tous les comptes se faisaient encore le jelon à la main ,
comme on le voit au théâtre dans la première scène du Malade

imaginaire. — 2 Il faut lire sans doute devenir , au lieu de devenu, pour éviter l'hiatus.

XVIII. LES EFFETS DE LA NATURE

Quel est l'époux exempt de cocuage?

Il n'en est point, ou très-peu, je le gage.

Ainsi tranchons des discours superflus :

Quoique l'on ait une femme fort sage, Par elle on se voit mis au rang des fronts cornus; La chair, sur la sagesse, eut toujours le dessus.

Dans un canton de la Champagne , Etait un jeune gars habitant de campagne. Un Champenois ou cruche , on dit que c'est tout un. Celui-ci , du pays , étoit tout le plus bête. Jamais marque d'esprit ne sortit de sa tête; Mais , de tout l'univers , c' étoit le plus beau brun.

¹ Ce conte a paru dans un ouvrage intitulé : le Voyage de M. de Cléville (Londres, 1750, in-12) , dont l'auteur ne s'est pas fait connaître ; on l'y trouve , à la page 31 , sous ce titre : Essai de Conte, précédé de cet avis au lecteur : « Quoique tous les ouvrages des grands hommes ne soient pas parfaits , dans ceux qu'ils regardent eux-mêmes comme indignes de leur appartenir, on trouve cependant toujours ces traits brillants qui les caractérisent. Le conte qu'on va lire est le premier que le, fameux La Fontaine ait rimé. Je le tiens d'un fort honnête homme qui avoit eu des liaisons intimes avec lui, mais je tais son nom par respect

pour sa famille, qui tient un rang considérable dans l'Eglise et dans la Robe. Je me flatte que le lecteur me saura quelque gré de faire voir la lumière à une pièce qui pourra l'instruire en l'amusant. » Ce conte , où l'on remarque plusieurs traits vraiment dignes de La Fontaine, est évidemment d'une date postérieure à celle qui lui est assignée par l'éditeur, car ce serait avant *Joconde*, c'est-à-dire avant 1663, que La Fontaine aurait rimé son premier conte. Au reste , on remarque, à la fin, des vers qui semblent indiquer que La Fontaine n'avait pas encore eu à se plaindre de la conduite de sa femme , quand il composa ce conte.

472 C).\TES ATTBUILJES

A peine noire aimable ruslrc

Entrait snr son cinquième lustre , Qu'il éprouva des mouvements d'amour,

Qu'il prit pour une maladie

Qui pourroit lui coûter la vie.

Il ne dormoit ni nuit ni jour.

Il se met dans la fantaisie

De consulter un médecin Sur son douloureux mal, que mainte belle dame Auroit voulu guérir, du meilleur de son âme.

Il prend son essor, un matin; Il va chez un docteur et lui conte sa peine.

— l'argué! monsieur, dit-il, daignez me secourir. J'ai certain mal qu'il vous faut me guarir.

Mal pis cent fois que la fièvre quartaine, Et dont je tremblois de mourir.

— Donnez-moi votre pouls?... Grande est la maladie?

— Morgue ! ce n'est pas là... Mon bras n'a point de mal. Mais j'ons dans cet endroit un çertain animal

Qui me fait enrager ma vie ;

Il s'anime avec tant d'ardeur,

Qu'il me fait à moi-même peur.

Tenez, guarissez-moi cela, je vous en prie? » Le médecin , riant, lui dit : u. Eh bien!

Je vous guérirai cette enflure; Mais payez-moi? Sinon, je ne commence rien.

— Combien vous faut-il d'aventure?

— Dix écusî Je ne puis pas à moins, je vrous jure; Peut-être encore y mettrai-je du mien.

— Notre monsieur, prendrez-vous bien, Pour vous nantir, ces deux écus à compte?

— Donnez ! Mais dès demain apportez le restant. »

Il mouille dans l'eau froide un grand linge à l'instant , Dont il couvre le mal, et l'enflure fut prompte A déguerpir, u Que vous êtes savant ! S'écria le pauvre ignorant.

A LA FONTAINE. 4¹³

Grand médecin , Dieu vous bénisse !

Vartigué, l'excellent onguent!

— Allez, mon bon ami, le Seigneur vous guérisse Venez encor demain , qu'on vous en fasse autant. Surtout, n'oubliez pas le reste de l'argent? »

Le médecin, le cœur plein d'aise,

Courut conter à sa moitié

L'innocence du pauvre Biaise :

Pas un mot ne fut oublié.

L'Hippocrate , pour elle, avoit de l'amitié,

Même jusqu'à la jalousie , Mal qu'à l'hymen on voit toujours lié , Lorsqu'on a femme jolie.

La belle avoit été sage toute sa vie : De nul amant jamais elle n'eut de pitié,

Mais il lui vint en fantaisie De guérir du beau gars la tendre maladie.

On eût vu notre médecin

S'en aller trouver maint voisin, Et de conter à tous l'histoire de l'enflure ,

Et la croustilleuse façon

De sa subite guérison.

Il fut bien ri de l'aventure.

La femme cependant rouloit dans son esprit ,

Du garçon la grande innocence ,

Et de son mal la corpulence.

Voici ce que la dame fit ,

Pour en avoir la jouissance.

Le soir, son époux de retour, Elle lui dit : a Mon cher amour.

Pour un malade d'importance, Ou est venu tantôt implorer ta science; Cours-y demain, d'abord qu'il sera jour? On te promet très-grande récompense, r Elle lui dit des noms en l'air,

Et mit à bien grande distance L'endroit où Je mari ne man-
queroit d'aller : « Pas n'y faudrai, ma bonne, ma chère âme,

Quoique ce soit bien loin d'ici.

Mais si notre nigaud alloit venir aussi ,

Qu'y ferois-tu, petite femme?

— Allez, mon poulet de mari:

Sur moi , j'en prends tout le souci. j>

Le dieu qui répand la lumière A peine commençoit sa brillante
carrière,

Que voilà notre médecin ,

Bien botté , la bride à la main ,

Qui, sur sa jument poulinière,

Enfile au trot le grand chemin.

Sitôt qu'il fut parti, notre amoureuse dame

Sortit du lit, toute de flamme,

Mit aussitôt du linge blanc.

La propreté sied beaucoup à la femme.

Dès qu'elle fut coiffée , arrive le manant. La belle tressaillit de joie , en le voyant.

a Serviteur, lui dit-il, madame!

Je voudrions parler au médecin, Qui me médicinit si bien hier au matin. La dame, qui sentoît tout Paphos dans son àme,

Trouva ce rustre jouvenceau

Mille fois encore plus beau

Que n'étoit la belle peinture , Dont son époux lui fit le dange-reux tableau ; J'entends pour lui , non pour la créature. Elle fit faire au gars le récit de nouveau

De son épouvantable enflure.

Il le lui fit, Dieu sait comment,

Sans garder nulle modestie.

La belle, à son discours, brûloit d'un feu charmant,

« Que je plains votre maladie !

Dit-elle au gars , le flattant doucement ; Je vous aime, et je veux vous guérir promptement. » Là-dessus , on eût vu la belle Le conduire dans sa ruelle ; Et là , sans aucun compliment , Elle

l'embrasse tendrement; Elle caresse son enflure , Qui grossissoit même à mesure Qu'elle y touchoit légèrement.

Bornons ici cette peinture , Il faut garder en tout quelque ménage. Notre rustre n'eut pas, sur si douce monture, Fait trois voyages seulement , Qu'il sentit du soulagement.

Quand madame fut satisfaite...

Que dis-je! satisfaite? En a-t-on satisfait? Quand le gars ne put plus fournir aucune traite , Elle le renvoya, le priant du secret.

Mais en a-t-on dans l'amoureux mystère?

On risque tout , plutôt que de se taire; Même j'en connois sur ce point, Qui disent bien souvent ce qu'ils ne savent point.

Le gars, s'en allant plein de joie ,

Rencontra dans sa même voie

Le médecin fort en courroux

De n'avoir point trouvé sa proie.

Il n'avait pas tort, entre nous.

a Monsieur, dit le paysan, je reviens de cheu vous, Où votre femme , sur ma vie , A d'un remède des plus doux • Mis bon ordre à ma maladie?

Je pensons bien que de longtemps

CONTES ATTRIBUES A LA FONTAINE

Je n'aurons pas besoin de vos vilains onguents. Votre femme a pensé nous faire mourir d'aise, Quatre ou cinq fois; elle est, morgue, toute amiquié. a De dépit, le cornard alloit assommer Biaise, Mais le gaillard leva le pié.

Que d'hommes sont coeus d'un rustre, d'un Nicaise! Mais qu'importe de qui, dès le moment qu'on l'est ! Au cocuage encor je n'ai point d'intérêt.

Que j'y vienne, voici ma thèse :

Que le sot en murmure et le sage se taise ' !

Le médecin , de retour au logis ,

Fit, dit-on, d'effroyables bruits.

Les voisins surent l'aventure, Et maint conte fut fait au sujet de l'enflure.

Vous qui tremblez pour votre front, Maris jaloux, cessez de tourmenter vos âmes : Que vous importe tant que l'on aime vos femmes?

Un mal commun n'est pas affront.

1 Ce vers exprime la même pensée que ces deux vers bien connus du drame de la Femme jalouse , par Desforges : Le bruit est pour le fat , l'éclat est pour le sot ; L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

FIN

Préface de l'Éditeur. . r

Introduction. — Les vieux Conteurs français v

Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine , par

Matthieu Marais. . . . xm

Avertissement de la première édition du premier livre
des Contes (1665) 1

Préface de la seconde édition du premier livre des
Contes (1665) 3

Joconde. . . 7

Ricliard Minutolo . 25

Le Cocu battu et content 32

Le Mari confesseur , 38

Le Savetier. 39

La Vénus Callipyge 41

Les deux amis 42

Le Glouton 43

Sœur Jeanne 43

Le Juge de Mesle 44

Le Paysan qui avoit offensé son seigneur 45

Préface pour le second livre des Contes (1667)	49
Le Faiseur d'oreilles et le Raccommodeur de moules. . .	55
Les Cordeliers de Catalogne	62
Le Berceau	71
Le Muletier	77
L'Oraison de saint Julien	82
La Servaute justifiée	94
La Gageure des trois Commères	98
Le Calendrier des Vieillards	110
A Femme avare galant escroc	118
On ne s'avise jamais de tout	120
Le Villageois qui cherche son veau	122
L'Anneau d'Hans Carvel	122
Le Gascon puni	124
La Fiancée du roi de Garbe.	128
L'Ermite	152
Mazet de Lamporechio	161
Les Oies de frère Philippe	169
La Mandragore	174
Les Rémois	185

La Coupe enchantée 192

Le Faucon 211

La Courtisane amoureuse 220

Kicaise 229

Le Bat 237

Le Baiser rendu. 237

Alis malade 238

Imitation d'Anacréon (portrait d'Iris) 239

L'Amour mouillé 239

Le petit Chien qui secoue de l'argent et des pierreries. . 241

Comment l'esprit vient aux filles 259

L'Abbesse malade 263

Dindenaut et Panurge , • 267

Les Troqueurs 269

Le Cas de conscience , , 275

Le Diable de Papefiguière 280

Féronde ou le Purgatoire 28"7

Le Psautier 294

Le Roi Candaule et le maître en droit 299

Le Diable en enfer 310

La Jument du compère Pierre 316

Pâté d'anguille 322

Les Lunettes 321

Le Cuvier 334

La Chose impossible . . 336

Le Magnifique* 339

Le Tableau 346

La Clochette. 355

Le fleuve Scamandre 358

La Confidente sans le savoir, ou le Stratagème 362

Le Remède 368

Les Aveux indiscrets 372

La Matrone d'Éphèse 376

Belphégor . ■ 382

Les Quiproquos 392

Les filles de Minée 399

Philémon et Baucis. . 416

Miaulement des Chattes 425

L'Enfant 427

Colin 429

L'Espagnol 429

Il vaut mieux manger du lard que mourir de faim. ... 431

Les deux Compères 433

Les Noces de Guillot 439

Les Opilations de Sylvie 444

Le duc d'Albe 444

Le Contrat 447

La Couturière. . . 450

Le Gascon -451

La Cruche 453

Promettre est un et tenir est un autre. 454

Le Rossignol 456

Le Coup de corne 464

Les deux Testaments 468

Les Effets de la nature 471

VIS DU LA T.-UJLli DKS .U.VUKKKS

Deacidified using the Bookkeeper process. Neutralizing agent:
Magnésium Oxide Treatment Date: Jan. 2010

PreservationTechnologies

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/contesetnouvoolafo>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.